



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

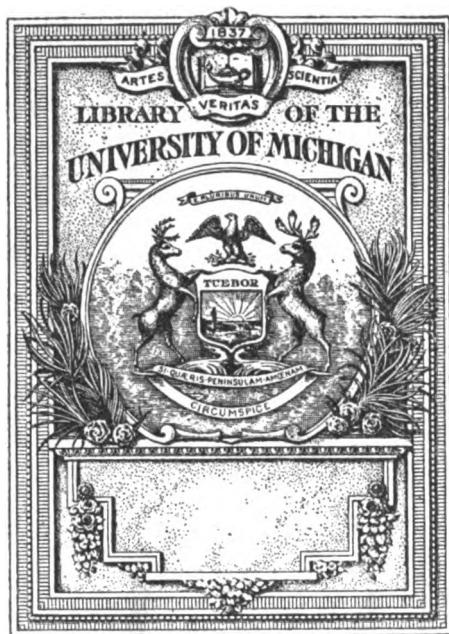
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



ACTES
DU
DOUZIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES

ROME 1899

ACTES
DU
DOUZIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES

ROME 1899

ACTES
DU
DOUZIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES

ROME 1899

International Congress of Orientalists

ACTES

DU

DOUZIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL

DES ORIENTALISTES

ROME 1899

TOME PREMIER

RÉSUMÉ DES BULLETINS -- INDE ET IRAN



FLORENCE

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE FLORENTINE

RUE SAN GALLO, 33

MDCCXCI

PJ

20

.A73

1899

v.1

1899

RÉSUMÉ DES BULLETINS

DE

XII^{me} CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Avant la réunion du Congrès.

À la suite de la désignation faite à Paris, au mois de septembre de l'année 1897, de la ville de Rome comme siège du XII^{me} Congrès des Orientalistes, un Comité d'Organisation a été formé et définitivement constitué sous les auspices de la Société Asiatique Italienne, et il fut ainsi composé :

Président : Comte ANGELO DE GUBERNATIS, président honoraire de la Société Asiatique Italienne, professeur honoraire de l'Institut des Études Supérieures de Florence, professeur de sanscrit à l'Université de Rome, ancien secrétaire-général du Congrès de Florence en l'année 1878.

Vice-Présidents : Commandeur FAUSTO LASINIO, président effectif de la Société Asiatique Italienne, professeur d'arabe et de langues sémitiques comparées à l'Institut des Études Supérieures de Florence.

Chev. Prof. CELESTINO SCHIAPARELLI, professeur d'arabe à l'Université de Rome.

Chev. Prof. LODOVICO NOCENTINI, professeur de chinois à l'Université de Rome.

Secrétaire Général : Comte FR. LOR. PULLÈ, vice-président de la Société Asiatique Italienne, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Pise (actuellement à l'Université de Bologne).



Le Comité a arrêté que le XII^{me} Congrès des Orientalistes aurait lieu à Rome, du 3 au 15 octobre de l'année 1899, et fait les démarches nécessaires pour que l'inauguration solennelle et la clôture du Congrès pussent avoir lieu au Capitole : les séances scientifiques se tiendraient dans les salles de l'Université de Rome, dite *La Sapienza*, à la Via de' Sediari. Le Chevalier Gioachino Ferrari, secrétaire et caissier de l'Université de Rome, a été nommé caissier du Congrès.

Le Président du Comité d'Organisation ayant sollicité auprès de S. E. le Général Ponzio Vaglia, Premier Aide de camp de S. M. le Roi d'Italie et Régent du Ministère de la Maison de Roi, l'honneur du Haut Patronage du Roi Humbert, ancien Patron du Congrès de Florence, pour le Congrès de Rome, S. E. répondait, à la date du 7 octobre 1897, en ces termes encourageants :

Monza 7 ottobre 1897.

Ho avuto l'onore di riferire al nostro Augusto Sovrano il contenuto della lettera rivoltami da V. S. li 27 settembre testè decorso.

Sono ora lieto di parteciparle che il *desiderio espresso dalla S. V. è stato benevolmente accolto da S. M. il Re, il quale si è compiaciuto accordare l'alto suo Patronato al XII^o Congresso internazionale degli Orientalisti che si terrà in Roma nell'ottobre del 1899*, come già lo accordò al Congresso di Firenze.

Nell'informare la S. V. della graziosa deliberazione del Re, la quale è novella prova dell'interesse e della simpatia di S. M. per gli studi orientali e poi loro cultori e che V. S. può a sua volta far conoscere a chi stimerà opportuno, mi valgo della gradita occasione, per riattestarle, signor Conte, la mia distintissima osservanza.

Il Reggente il Ministero della Real Casa
Tenente Generale

E. PONZIO VAGLIA

Après l'acceptation du Haut Patronage effectif du Congrès de Rome, de la part de S. M. le Roi d'Italie. S. M. le Roi Oscar II de Suède et de Norvège et S. A. I. et R. l'Archiduc Renier d'Autriche, en leurs qualités d'anciens Hauts Patrons des Congrès de Stockholm et de Vienne ont été proclamés Patrons Honoraires du XII^{me} Congrès des Orientalistes.

Le Président du Comité d'Organisation ayant communiqué au Maire de la Ville de Rome l'annonce de la réunion du XII^me Congrès des Orientalistes dans la Ville Éternelle, S. E. feu le Prince E. Ruspoli, à la date du 26 janvier 1898, lui répondait:

Onorevole Signore,

Rispondendo alla pregiata lettera della S. V. On. in data del 3 dicembre u. s., circa la partecipazione del Comune di Roma nelle accoglienze ai dotti orientalisti che, nell'ottobre dell'anno venturo terranno in Roma il loro XII^o Congresso, mi pregio assicurare la S. V. On. che questo Municipio farà, per sua parte, quanto richiede l'importanza dell'avvenimento, l'alta qualità degli ospiti e il decoro della città, affinché il XII^o Congresso degli Orientalisti trovi in Roma solenne e cortese accoglienza e vi abbia sede gradita.

Colgo l'occasione per riaffermare alla S. V. On. la mia più distinta stima.

Il Sindaco
RUSPOLI.

Aussitôt le Comité d'Organisation formé le Président a fait les démarches nécessaires pour obtenir le concours et l'aide du Gouvernement Italien; les ministres Codronchi pour l'Instruction publique et Visconti Venosta pour les affaires étrangères ont immédiatement témoigné leur contentement pour la désignation de Rome comme siège du futur Congrès, et promis et accordé leur concours moral et matériel à l'œuvre du Congrès. Les successeurs du Comte Codronchi au Ministère de l'Instruction Publique M. Gallo, et M. Baccelli, à leur tour, ont intéressé le Ministère de l'Intérieur et le Président du Conseil des Ministres, pour qu'ils s'associassent au Ministère de l'Instruction publique et au Ministère des Affaires étrangères, en contribuant, de leur côté, à l'œuvre et au succès du Congrès.

En attendant, le Gouvernement Italien a adressé aux Gouvernements Étrangers des invitations spéciales pour qu'il désignent des délégués officiels et des représentants des instituts scientifiques, au Congrès de Rome.

Pour faciliter le concours des savants français et allemands, au Congrès de Rome, le Comité a jugé convenable de prier en France, en Angleterre, aux Etats Unis, en Allemagne, en Hollande et en Suisse, des libraires dont les mérites envers les études orientales sont bien connus et appréciés de tous les Orientalistes, de vouloir devenir ses

agents, recevoir et répandre les communications du Comité, procurer et recevoir des adhésions et des souscriptions, faciliter, en somme, l'œuvre internationale du Congrès. M. Ernest Leroux à Paris, M. Luzac à Londres, le Docteur Cyrus Adler à Washington, M. Brockhaus à Leipsick, M. de Stoppelhaar à Léide, et M. Georg à Genève ont accepté cette charge avec empressement.

Nous reproduisons ici les deux premières circulaires en italien et en français que le Comité a divulguées avant la réunion du Congrès :

Appel aux Membres Italiens.

Egregio Signore,

È venuta, senza alcun dubbio, a conoscenza della S. V. la lieta notizia dell'onore fatto in Parigi al nostro paese, col designar Roma quale sede desiderata del futuro dodicesimo Congresso Internazionale degli Orientalisti.

Avendo il Governo italiano espressa la sua soddisfazione per tale scelta, il Sindaco di Roma ringraziato per l'onore fatto alla grande metropoli, S. M. il Re Umberto degnato prendere immediatamente il Congresso sotto l'alto suo Patronato, venne determinato che il Congresso si terrebbe a Roma nella prima quindicina di ottobre dell'anno prossimo.

Il sottoscritto ebbe incarico (nella sua qualità di segretario generale ordinatore del Congresso di Firenze, sottentrato quindi al compianto presidente Senatore Michele Amari nel Comitato Internazionale Ordinatore dei Congressi degli Orientalisti), di presiedere il Comitato Ordinatore che doveva preparare il Congresso di Roma.

Ora che incomincia il periodo laborioso dell'opera del Comitato ove lo sorregge intanto, oltre l'efficace appoggio del Governo, e segnatamente di S. E. il Presidente del Consiglio de' Ministri e delle Loro Eccellenze i Ministri della Pubblica Istruzione e degli Affari Esteri, la preziosa assistenza di tre vicepresidenti chiarissimi, il Comm. Professor Fausto Lasinio professore di lingue semitiche comparate e di arabo nell'Istituto di Studi Superiori di Firenze, il Cavaliere Celestino Schiaparelli professore d'arabo nell'Università di Roma, e il Cav. Ludovico Nocentini professore di cinese nell'Univ. di Roma, e quella del segretario generale conte Francesco Lorenzo Pullé, professore di sanscrito nell'Università di Pisa, è tempo che tutti gli Italiani

che pensano, sappiano quello ch'è nostro proposito di fare perchè il Congresso di Roma riesca a buon fine e, dove essi, possono e con quanti aiuti sono in loro potere, ci secondino.

Ogni Congresso di Orientalisti, oltre il suo carattere generale che ha per iscopo di allargare e approfondire le conoscenze intorno alle lingue e ai popoli dell'Oriente, ne acquista, secondo il luogo ove si aduna, uno speciale che, in certo modo, lo informa e lo qualifica.

Per questo riguardo, pur somigliandosi tutti nel genere, fin qui gli undici Congressi degli Orientalisti hanno sempre differito nella specie.

Si è veduto intanto, come, procedendo, venivano a crescere d'importanza, non solo perchè, comprendendosi meglio lo scopo del Congresso, divulgandosene maggiormente la notizia, partecipandovi un più largo numero di studiosi, la materia scientifica agitata ne' Congressi divenne sempre più copiosa e sempre più varia, ma anche, perchè nel desiderio che accendeva gli studiosi d'ogni paese in cui il Congresso si riuniva, perchè apparisse più evidente l'opera loro nazionale, si fece più intensa e più squisita una parte del lavoro comune, e nuovi filoni di luce s'apersero, per i quali ogni nuovo Congresso ebbe un suo proprio aspetto originale.

Ora l'aver scelto Roma a sede del dodicesimo Congresso sembra imporci, oltre ai doveri generali che si assume ogni paese che accoglie un Congresso scientifico internazionale, obblighi specialissimi, e come un richiamo a noi stessi verso quell'Oriente che abbiamo ormai troppo dimenticato e negletto, da cui Roma, già sua signora, trasse la luce del Cristianesimo, ed a cui i più antichi vincoli della sua civiltà la tenevano congiunta; le nostre prime colonie italiane provennero dall'Asia; all'Oriente ci richiamano le nostre relazioni coi Fenici e coi Cartaginesi; l'antica civiltà egizia è morta fra le braccia di Roma; Bisanzio nacque ad immagine di Roma, l'impero d'Oriente ad immagine dell'impero d'Occidente; l'impero romano, nel primo medio evo, si trapianta nell'Oriente balcanico bizantino; quindi gli scali di Levante si aprono alle nostre repubbliche mercantili; poi i nostri viaggiatori vanno ad esplorar l'Asia lontana; altri, cercando l'Asia, scoprono l'America; i missionarii finalmente si succedono ai mercanti. Così, nel passato, Roma e l'Oriente si trovarono quasi sempre in colloquio spirituale o in commercio materiale. E nessun paese di Europa può vantare, in confronto d'Italia e di Roma, una così lunga serie di tradizioni etnografiche, storiche, commerciali, artistiche e religiose mosse dall'Oriente.

Ora, da questa lunga vicenda di relazioni fra l'Italia e l'Oriente, quante indagini nuove potrebbero venir fuori, quanti problemi lingui-

stici e storici potrebbero venire studiati con frutto! La via è ampia, nè basterà di certo un breve periodo di diciotto mesi, quanti ci separano dalla riunione del nostro Congresso, a misurarla tutta.

Pure io spero, che, richiamata fin d'ora su questa via l'attenzione degli ingegni italiani, qualche po' di luce nuova se ne potrà presto ritrarre.

Noi contiamo perciò non solo sopra l'aiuto dei dotti Orientalisti, che non possono esser numerosi e che non sogliono attendere ad altro, fuor che all'oggetto immediato ed unico delle loro ricerche; ma invochiamo ancora lo studio e il concorso di tutti i linguisti, per la dichiarazione dell'origine delle lingue italiche; degli etnografi ed antropologi, perchè ci venga meglio definita la provenienza orientale d'alcuni popoli nostri; de' geografi e degli storici, perchè ci rifacciano gli itinerarii dei nostri padri, sia nel venire dall'Oriente in Italia, sia nel ritornare, o per via di conquista, o per via di commerci, dall'Italia in Oriente; dei mitologi e degli storici della religione, perchè ritrovino la prima sorgente d'alcune tradizioni e credenze, spieghino alcuni fenomeni che appaiono strani e diradino molta tenebra che ingombra i cervelli, per solo difetto di più larghi orizzonti. Molti possono dunque essere i nostri cooperatori; e li desideriamo e li invochiamo. Benchè il più valido aiuto si debba attendere da quegli ingegni pazienti che di alcuna lingua orientale hanno fatto la loro occupazione costante, non ci pare trascurabile il concorso di scienze sussidiarie, che possano accrescerci lume; e a Roma, più che mai e più che altrove, è desiderabile che questo largo concorso rivelatore non manchi.

Io quindi ambisco per il nostro Congresso l'adesione simpatica e laboriosa di quanti hanno qualche cosa da dirci che possa crescere lume per meglio conoscere l'Oriente; e questi in Italia dovrebbero essere molti. Anche il lavoro degli umili può giovare a ricostruire nella mente quel mondo orientale, che fu già nostro, perchè forse ci diede il primo sangue, e poi divenne terra di nostro impero, ma che ora dobbiamo almeno riconquistare spiritualmente.

Il Congresso avrà molte sezioni, ad alcuna delle quali molti dei nostri studiosi, anche se non si sono mai dedicati di proposito all'Oriente, potranno prender parte utilmente.

Il Congresso sarà tenuto in una stagione mite, al fine delle nostre vacanze scolastiche, di modo che, prima d'incominciare i loro corsi, i professori potranno attendervi, e verrà accolto ospitalmente nelle aule della romana Sapienza.

Le strade ferrate italiane e le compagnie di navigazione ci accorderanno per i viaggi, singolari agevolezze.

Sono poi venute fin d'ora, dal Municipio dell' *Alma Mater*, liete promesse che i Congressisti, i quali in quell'occasione converranno da ogni parte del mondo, avranno in Roma onorevole ed ospitale accoglienza.

Ma, primi a mostrare che sappiamo tenere nel pregio dovuto un Congresso Internazionale, che si aduna a Roma per studiare l'Oriente, dobbiamo essere noi stessi, con una specie di plebiscito nazionale, il quale attesti come l'Italia sa che cosa l'Oriente significa nella storia del pensiero umano, e quanto essa stessa ne ha ricavato.

Le adesioni al Congresso si ricevono fin d'ora.

La tessera di membro del Congresso costa venti lire. Ogni aderente la riceverà al compito pagamento della sua quota; la tessera darà diritto alla riduzione sul prezzo del biglietto ferroviario e ad agevolanze per le vie di mare; a tutti i festeggiamenti che verranno ordinati dal Comitato, ai Bollettini del Comitato, ai Resoconti delle sedute, e ai volumi contenenti gli Atti del Congresso.

Le domande d'iscrizione al Congresso devono esser fatte o al Presidente (Roma, Via San Martino al Macao, 11), o al Conte prof. Fr. Lor. Pullé Segretario generale (Firenze, Via Giordani, 7, villino Altoviti). Dovrà essere fatto al Segretario Economo dell'Università di Roma, Cav. Gioachino Ferrari, il versamento del prezzo della tessera; l'economo, di ogni versamento rilascerà o spedisce regolare ricevuta.

Di tanto in tanto, il Comitato distribuirà gratuitamente a tutti gli aderenti che si saranno anticipatamente iscritti al Congresso, un Bollettino contenente i primi Atti del Comitato Ordinatore.

Durante il Congresso, si pubblicheranno Resoconti quotidiani delle sedute, che verranno distribuiti ai singoli membri presenti al Congresso.

Queste sono le prime provvisorie disposizioni che il Comitato ha creduto opportune, per avviare l'opera del Congresso.

Dai seguenti Bollettini si rileveranno, a mano a mano, tutte quelle disposizioni che l'occasione, l'esperienza e un più maturo esame potranno richiedere e suggerire.

Ma, intanto, io nutro speranza che quanti buoni Italiani riceveranno il presente invito a cooperare all'opera nostra, troveranno nel loro amor patrio la ragione di sostenerci con tutto il loro sapere e con tutta la loro benevolenza.

ANGELO DE GUBERNATIS

Presidente del Comitato Ordinatore
del XII^o Congresso degli Orientalisti

Appel aux Membres étrangers

Monsieur,

Aussitôt que le choix de Rome comme siège du futur Congrès fut acclamé par les Orientalistes réunis à Paris en onzième session, le Comité Italien, chargé de l'organisation du Congrès de Rome, et que j'ai l'honneur de présider, s'est empressé, avec l'aide de la *Società Asiatica Italiana* qui réside à Florence, de s'assurer les moyens de réaliser l'œuvre qui lui était confiée.

Le Gouvernement Italien ayant parfaitement apprécié toute l'importance que les Congrès Internationaux des Orientalistes, dans leur marche progressive, ont su acquérir, a promis immédiatement son appui à notre œuvre, pour que le Congrès de Rome continue avec le même succès et avec le même éclat les nobles traditions des Congrès qui l'ont précédé. La Présidence du Conseil des Ministres, le Ministre de l'Instruction Publique et le Ministre des Affaires Étrangères se sont trouvés d'accord dans le désir de nous faciliter les moyens d'organiser un travail sérieux, un concours nombreux, et un accueil convenable à la douzième réunion où la science de l'Orient viendra, comme autour d'un nouveau foyer, s'illuminer et se rechauffer. Pour ajouter enfin, à notre œuvre, tout le prestige dont elle semble digne, et pour lui apporter une sorte de consécration et de bénédiction d'en haut, Sa Majesté Humbert 1^{er}, Roi d'Italie, a daigné prendre le Congrès de Rome sous sa protection, en lui accordant son haut patronage.

Jusqu'à présent les Congrès des Orientalistes s'étaient toujours réunis au mois de septembre; nous devons donc porter à la connaissance du public les raisons qui nous ont décidé à remettre au commencement du mois d'octobre le Congrès de Rome. Quoiqu'injustes, nous devons tenir compte des préventions de quelques étrangers contre le climat de la Ville Éternelle dans les mois les plus chauds de l'année; cette préoccupation est née de longue date, par la confusion, si facile d'ailleurs, qui s'est faite, dans l'esprit d'un certain nombre d'étrangers, entre les conditions d'une partie marécageuse de la Campagne romaine, cause fréquente, à l'époque de la moisson, des fièvres de la *malaria* chez les cultivateurs du sol et les conditions hygiéniques habituelles de la métropole elle-même, généralement si bonnes, que, d'après les données les plus consciencieuses de la statistique, elles en font, même en été, une ville vraiment privilégiée au point de vue de la salubrité. Toutes

ces préventions sont donc fondées sur un préjugé; mais, précisément, à cause de cela, comme tous les préjugés, n'étant point faciles à déraciner, (en évitant aussi le mois de septembre qui coïncide avec l'époque des grandes manoeuvres militaires, présidées par S. M. le Roi d'Italie), nous avons choisi le mois d'octobre, dans lequel les Romains eux-mêmes, n'ayant plus aucune crainte de la *malaria*, ont l'habitude de se livrer joyeusement à des fêtes et réunions champêtres bien connues sous le nom d'*ottobrate*, en nous rassurant ainsi que, dans cette époque de l'année, non pas seulement le séjour de Rome est des plus agréables, mais que la campagne aussi peut être parcourue, sans aucun péril.

La première quinzaine d'octobre coïncide, en outre, avec la fin des vacances universitaires. Nous avons donc pensé, qu'après le repos de l'été, avant de rentrer au foyer académique pour reprendre leurs cours, les savants consacraient avec plaisir les dernières semaines de leurs vacances à une excursion en Italie, qui offre toujours quelque attrait, et à une réunion scientifique, où, en échangeant des idées avec leurs collègues, ils pourraient à la fois délasser et retremper l'esprit, et redoubler l'ardeur de leurs nobles recherches. La saison, au mois d'octobre, est bien douce en Italie; l'automne italien n'est pas dans notre pays aussi triste qu'ailleurs. Dionysos et Bacchus se sont chargés d'égayer notre paysage et notre vie, en évitant chez nous ces brusques passages des rigueurs de l'été aux rigueurs de l'hiver qui affligent quelque fois des pays placés sous un ciel moins clément.

L'Université de Rome ayant cédé ses salles aux séances du Congrès, nous devons profiter de cette époque spéciale de l'année universitaire, dans laquelle les professeurs rentrent à Rome, mais n'occupent pas encore leurs chaires.

Dans la première quinzaine d'octobre, des différentes universités italiennes, le Ministère de l'Instruction Publique convoque habituellement le Conseil Supérieur et les différentes commissions pour l'examen par les titres universitaires; ce qui formera, autour du Congrès des Orientalistes, un cortège scientifique italien qui ne sera peut-être point dédaigné par les collègues étrangers, et permettra à un certain nombre de nos professeurs, spécialistes dans des branches très différentes de la science, mais s'intéressant à la culture générale et à une partie de notre œuvre, d'assister à quelques unes des nos séances, et peut-être, d'y apporter quelque lumière. Nous ne demandons point, comme Orientalistes, de nous isoler du monde; au contraire, nous désirons que notre travail, tout spécial qu'il puisse être, soit profitable au plus grand nombre des hommes, et qu'il devienne de plus en plus humain.

Nous comptons, sans aucun doute, essentiellement, sur le concours actif de tous ceux qui cultivent une langue orientale ou une branche spéciale de l'Orientalisme; ce n'est, en effet, que par des connaissances de détail approfondies de chercheurs habiles et clairvoyants, que les différents Congrès des Orientalistes peuvent porter des fruits solides; mais la science et l'art qui n'ont aucune signification pour la vie, nous semblent chose à peu près stérile; et nous savons d'ailleurs que, même dans les enseignements du passé le plus éloigné et dans les mœurs, croyances, traditions des peuples les plus écartés de nous en apparence, on finit toujours par trouver des attaches plus ou moins directes, plus ou moins étroits, plus ou moins considérables, qui nous conseillent de ne rien perdre de vue, de ne rien négliger de tout ce qui peut servir à l'histoire de l'évolution de l'esprit humain. L'Orient, grâce à l'origine asiatique d'une grande partie de l'ancienne civilisation italique et latine, et aux rapports des Étrusques d'abord, et des Romains ensuite avec les Phéniciens, et avec les peuples de l'Asie Mineure, avec les Égyptiens, les Carthaginois, les Hellènes, et enfin avec les Épirotes, les Macédoniens, les Illiriens, les Daces, les Thraces et les autres peuples de la péninsule balcanique, a puissamment contribué à l'union de la famille humaine, par la civilisation. Rome a certainement beaucoup rendu à l'Orient, en retour de ce qu'elle en avait reçu, et si Alexandrie et Byzance, ces deux grands foyers de lumière, sont deux produits naturels de l'Orient, l'élaboration de leur grandeur est tout aussi l'œuvre de Rome que de la Grèce; la consistance de ces deux centres de civilisation orientale, qui les fait survivre à tant de ruines, est encore un bienfait de l'organisation romaine; le christianisme même, auquel l'Orient sémitique a donné la première sève, l'hellénisme a communiqué son souffle de vie, est devenu un véritable empire spirituel de toute la nouvelle Europe et de tout l'Occident, grâce à l'œuvre assimilatrice et à la grande discipline de Rome. Comment pourrions nous donc être indifférents à ce qui s'est passé loin de nous, puisque tout ce qui est humain a eu le privilège de préoccuper, à un moment donné de notre histoire, et d'intéresser l'esprit romain?

Mais, si nous, Latins, avons adopté, par Térence, la maxime du grec Ménandre, si nous avons porté plus loin, par la loi romaine et par la morale évangélique, l'admirable sentence : *homo sum; nil humani a me alienum puto*; si, à cette condition, tous les Orientalistes réunis en Congrès ont le devoir de devenir, bon gré, mal gré, des anthropologues; si toutes les religions, si toutes les langues, si toutes les vicissitudes de l'Orient peuvent devenir l'objet de nos recherches et de nos études, chaque Congrès, en dehors de la tâche générale imposée à

tous les Congrès internationaux, a le devoir de venir en aide à l'œuvre commune, par des contributions spéciales, indiquées par le choix même du pays où un nouveau Congrès se réunit.

Un Congrès international des Orientalistes à Rome doit surtout appeler l'attention des savants sur les origines et l'évolution des civilisations, religions, et langues qui ont trempé dans ce grand bain de lumière humaine qui a été le bassin de la mer Méditerranée et suivre surtout les sillons tracés par les migrations des Asiates et des peuples orientaux de la Méditerranée et de la péninsule balcanique vers l'Italie. C'est ainsi que dès à présent nous convions, en particulier, au banquet intellectuel de Rome, tous les savants qui ont porté leur attention sur les anciennes langues italiques, sur les anciennes races de l'Italie, sur l'ethnographie des peuples de la péninsule balcanique et de l'Asie Mineure, sur les relations de l'Italie ancienne et de Rome avec la Syrie, avec l'Égypte et avec l'Afrique septentrionale et sur les relations de l'Italie avec Byzance et avec l'Orient musulman au Moyen Âge. Nous indiquerons plus tard quelques thèmes que nous serions heureux de voir présentés par des savants autorisés à la discussion des Orientalistes au Congrès de Rome ; mais, en attendant, nous tenons à signaler dès à présent le cachet particulier d'originalité que nous voudrions garder à notre réunion, non pas pour que tous les Orientalistes, qui accepteront notre invitation, se croient en devoir de porter leur attention sur un seul ordre de recherches, mais pour qu'ils sachent d'avance ce que nous voudrions, de notre côté, pouvoir ajouter à la connaissance de l'Orient, par le concours de ces lumières spéciales que nous attendons de fouilles dirigées sur un terrain insuffisamment exploré, et qui pourrait nous réserver la surprise de quelque trouvaille intéressante et féconde.

Nous n'avons pas besoin de promettre à nos illustres confrères, qu'ils trouveront en Italie et à Rome surtout où nous les convions, l'accueil le plus sympathique ; que nous ferons de notre mieux pour que les Orientalistes, les Orientaux et tous ceux qui, s'intéressant à l'Orient, voudront intervenir à notre Congrès, qui s'ouvrira solennellement le 4 octobre de l'année 1899, au Capitole, et aura sa clôture le 15 du même mois, seront honorés comme des hôtes privilégiés ; si noblesse oblige, la noblesse de Rome augmente à nos yeux la qualité de nos devoirs envers les citoyens du monde intellectuel qui viendront assister à la nouvelle consécration des Congrès des Orientalistes donnée par la Ville Éternelle. Nous tâcherons aussi d'organiser des excursions intéressantes dans les heures et dans les jours de loisir que les travaux du Congrès nous laisseront. Rome a toujours reçu de tous les côtés du monde des flots de lumière : elle ne

peut donner en retour que des bénédictions; mais ces bénédictions portent souvent bonheur. C'est pourquoi nous espérons que de l'Orient comme de l'Occident on viendra en grand nombre assister à ce grand rite d'où notre œuvre de lumière et de fraternité humaine sortira fortifiée.

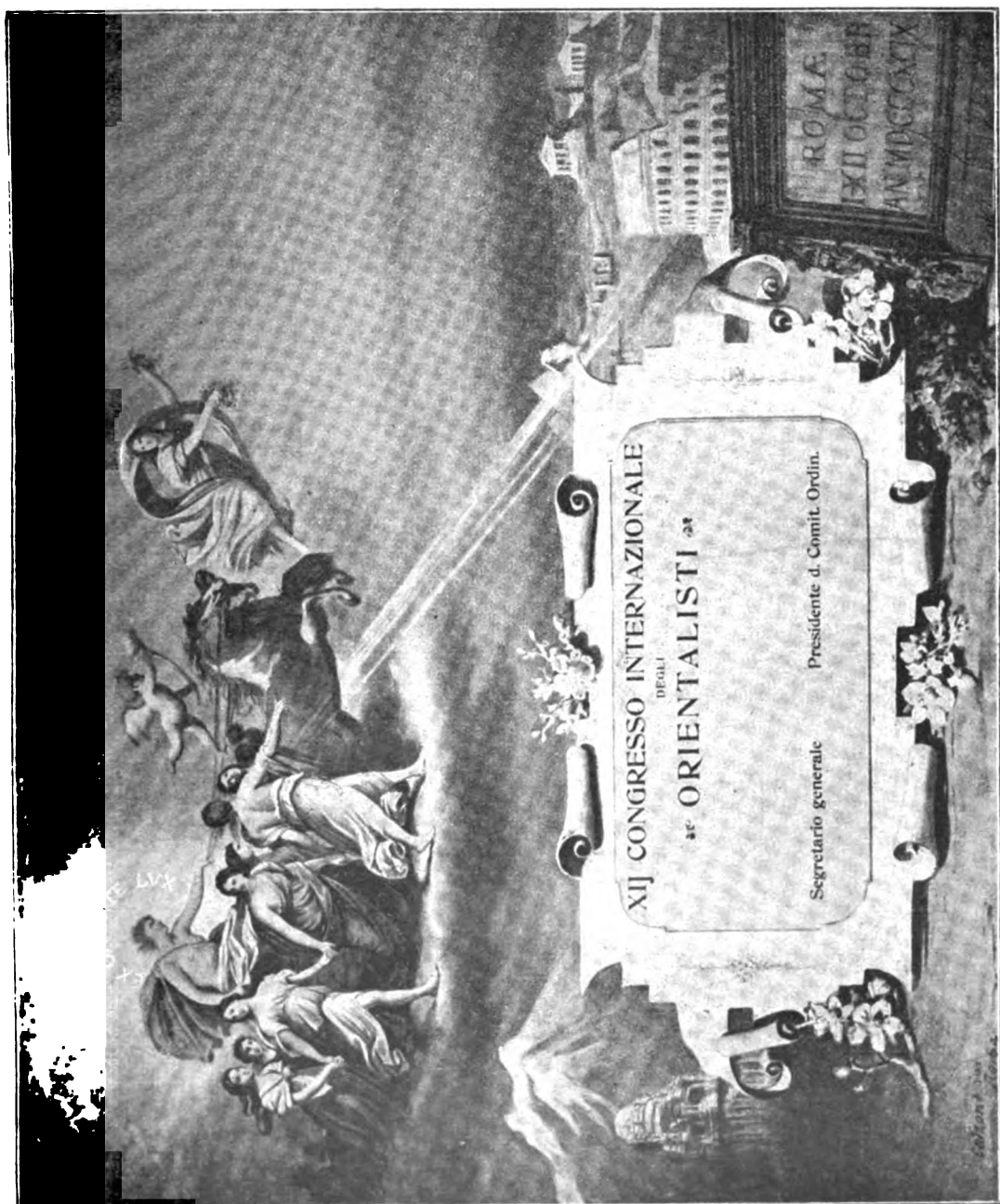
ANGELO DE GUBERNATIS

Président du Comité Organisateur
du XII^{me} Congrès des Orientalistes.

On délivre, les cartes de membre de Congrès, moyennant le paiement de la cotisation de 20 francs, envoyée au Chev. Gioachino Ferrari, caissier de l'Université de Rome, qui est chargé d'en remettre le reçu, et de faire parvenir les cartes aux membres du Congrès.

La carte de membre de Congrès donne le droit au service de tous les Bulletins que le Comité d'Organisation publiera, de temps en temps, avant la réunion du Congrès pour informer, au fur et à mesure, les futurs Congressistes des actes du Comité, aux Bulletins des séances pour les membres qui assisteront au Congrès et aux volumes des Actes du Congrès, à la réduction des prix de transport sur les lignes de chemins de fer et les lignes de navigation italienne, aux receptions, fêtes et excursions organisées par le Comité. Les dames qui s'inscrivent au Congrès auront les mêmes droits que les hommes.

Ci-joint, le facsimile de la carte délivrée à tous les membres du Congrès, qui auront payé leur cotisation de 20 francs, soit au Caissier du Congrès, M. le Chev. Gioachino Ferrari, soit aux libraires Leroux à Paris et Brockhaus à Leipsick. Aucune carte n'est valable sans la signature autographe du Président et du Secrétaire général du Comité.



Appel aux Roumains.

Dans l'intérêt du Congrès, le Président organisateur du Congrès, ayant entrepris un voyage dans l'Orient musulman et biblique, en traversant la Roumanie, pays latin bien-aimé où le nom de Rome jouit encore du plus grand prestige, dans le désir d'attirer un certain nombre de savants Roumains au Congrès de Rome, a adressé la lettre suivante :

A Monsieur V. A. URECHIA

sénateur et professeur à l'université de Bucarest,
membre de l'Académie Roumaine.

Sinaia, le 29 août 1893.

Avant de poursuivre mon chemin vers l'Orient biblique, permettez-moi de profiter de ces derniers jours de mon second heureux séjour dans votre pays bien-aimé et sous votre toit hospitalier, pour appeler une fois de plus votre attention, en ma qualité de président du comité Organisateur, sur le Congrès international des orientalistes, qui se réunira dans sa douzième session, *du 3 au 15 octobre* de l'année prochaine, à Rome, sous les auspices de S. M. le Roi Humbert I^{er} et du gouvernement italien.

Les démarches nécessaires ont déjà été faites pour obtenir l'envoi de délégués officiels des différents Etats de l'Europe et du monde civilisé au Congrès de Rome, et je ne doute point que le gouvernement roumain ne se fasse noblement représenter à nos grandes assises scientifiques.

Mais l'intérêt spécial que je porte à la péninsule orientale de l'Europe et aux pays qui ont contribué à former et à constituer l'ancien Empire d'Orient, et la sympathie profonde qui m'attache tout particulièrement aux latins de cette région me font désirer surtout que le concours des Roumains intelligents soit très large dans une réunion intellectuelle où le dernier mot du siècle semble avoir été réservé à la ville de Rome, ainsi que le premier du nouveau siècle sera dit à la grande Exposition Universelle de Paris.

C'est à Paris, que l'année passée, fut décidé que Rome aurait ce grand honneur, et, en conséquence, il vient de se former en France un noble comité de savants, qui ayant eux-mêmes déjà fait acte d'adhésion au Congrès, se proposent de faire en France de la propagande pour qu'un

Actes du XII^{me} Congrès des Orientalistes. — Vol. I.

b

grand nombre de savants français viennent apporter le concours de leurs précieuses connaissances au Congrès des Orientalistes de Rome.

Je désire, mon cher ami, et j'espère que, grâce à votre puissante initiative, un certain nombre de roumains éminents, amis de l'Italie et de la science, se grouperont autour de vous pour entraîner vers Rome, l'année prochaine, le plus grand nombre possible de roumains instruits.

Je prévois les objections que l'on vous présentera :

« Il n'y a presque pas de véritables orientalistes chez nous; les connaisseurs des langues orientales sont très rares en Roumanie. Nous ne saurions apporter la moindre contribution qui vaille à la science des langues de l'Orient ».

Évidemment, on se méprend beaucoup sur le caractère et le but des Congrès des Orientalistes.

Ils sont devenus une institution internationale, et ils attirent dans chaque pays, où ils se réunissent, plusieurs savants de différentes contrées, à cause de l'importance que l'on attache à la divulgation des connaissances de l'Orient, pris dans son sens le plus large, qui comprend, en dehors de la notion des langues, celles des régions, des mœurs et coutumes, des institutions, des religions et de l'art.

L'Orient s'étend pour nous jusqu'à la mer Adriatique; les origines des différents peuples du Balcan et des Carpathes, leur histoire, leur art, leur civilisation nous touchent de bien près; leurs rapports anciens avec l'Asie Mineure et avec la Perse, puis avec le monde romain, grec et byzantin, enfin avec le monde musulman, font de la péninsule orientale de l'Europe un intermédiaire précieux pour la connaissance du passé comme pour les intérêts de l'avenir. Votre grand port de Costautza ne va-t-il pas s'ouvrir à tout le commerce de l'Orient? N'a-t-il pas été dit, par une voix auguste, que le chemin le plus direct entre l'Inde et l'Europe doit passer par la Roumanie? Mais, combien de questions de détail pourraient être éclaircies par le concours des savants roumains! Les mythologues et les folkloristes trouveraient sur l'ancien sol dace des vestiges nombreux de traditions orientales; les linguistes ont encore à résoudre le problème des anciennes langues dace et macédonienne, et ce n'est que dans cette péninsule que l'on peut espérer de trouver encore des épaves de ces langues, ainsi que de l'ancienne langue épirote, sur laquelle semble s'être greffé l'albanais actuel; les ethnographes et les archéologues roumains ont une masse de détails intéressants à communiquer, que l'Europe ignore absolument, et dont la science comparée de l'Orient pourrait tirer parti: la géographie historique et l'histoire de la civilisation ont nombre de faits curieux à nous révéler par le concours

des fouilleurs roumains; l'histoire de l'art, l'architecture, la sculpture, la peinture, la décoration, la miniature, gardent des documents précieux sur le sol roumain; la musique populaire de ces pays et la musique d'église ont des rapports si intimes avec la musique orientale, que l'avis des savants roumains, qui en ont fait l'objet de leurs recherches, sera fort écouté dans les séances de notre Congrès.

Au nombre des sections du Congrès figurent la géographie et l'ethnographie orientales, la mythologie, le folklore et l'histoire des religions, et une section spéciale est réservée à *la Grèce et à l'Orient*, spécialement byzantin et balcanique.

Vous voyez donc, mon cher ami, quel large voie est ouverte à l'investigation des chercheurs et des travailleurs roumains dans les différentes sections de notre Congrès, et à quel point leur concours peut nous devenir utile.

Faites donc en sorte qu'un grand nombre de vos compatriotes viennent à Rome, guidés par vous, à ce Congrès de paix lumineuse.

Vous pouvez être sûr d'avance que Rome vous fera l'accueil le plus sympathique. Des dispositions seront prises pour vous faire obtenir à cette occasion des facilités sur les chemins de fer italiens et sur les lignes de navigation, pour épargner les ennuis de la douane et pour vous rendre à Rome le séjour agréable; les adhérents au Congrès, en dehors de ces avantages, recevront gratis tous les bulletins et les volumes des actes du Congrès, au fur et à mesure qu'ils seront publiés.

La cotisation de membre du Congrès est de 20 francs; les dames qui accompagnent leurs parents, en s'inscrivant au Congrès, auront les mêmes droits que les autres membres. Les dames seules qui désirent s'inscrire pour prendre part au Congrès de Rome n'auront qu'à se faire présenter par vous, mon cher et vénéré ami.

Aussitôt que vous aurez constitué un comité promoteur roumain, veuillez m'en faire part, pour que je puisse en transmettre la nouvelle en Italie et la communiquer au second bulletin du Comité d'organisation.

ANGELO DE GUBERNATIS

Président du Comité organisateur
du XII Congrès des Orientalistes.

Le Président Organisateur du Congrès, ayant, après la Roumanie, visité la Bulgarie, et rencontré à Varna le savant père Tondini de Quarngbi, qui s'occupe activement depuis de longues années de la réforme

du Calendrier Oriental, à la veille de l'ouverture du Congrès de Rome, recevait la lettre qui suit:

Filippopoli (Bulgaria), 5/17 settembre 1890.

Ill.mo sig. Conte, Chiarissimo Professore.

La conversazione, per me indimenticabile, che ebbi l'onore di avere con Vossignoria a Varna mi serva, ad un tempo, d'esordio e di scusa per questa mia. E so che il solo ricordarla mi autorizza ad esprimerle senz'altro — per lettera non potendolo di persona — i miei desiderii in occasione del prossimo Congresso degli Orientalisti. Pertanto:

I. Oso esprimere il voto che il Congresso solennemente applaudisca alla decisione della Russia, annunciata dai giornali, relativamente alla riforma del Calendario; decisione che abbatte una grande barriera fra l'Oriente e l'Occidente.

II. Fino dal 1863, il celebre astronomo suddito russo, Mädler, professore all'Università di Dorpat, intraprendeva una campagna in favore della limitazione dell'attuale mobilità della Pasqua, proponendo che venisse fissata alla prima domenica di aprile. Il *giornale* (russo) del *Ministero della pubblica istruzione* pubblicava, nel gennaio e marzo del seguente anno 1864, la Conferenza fatta dal Mädler a Francoforte: « Die Kalender-Reform mit specieller Beziehung auf Russland », ove trovasi intatto il passaggio relativo alla limitazione della mobilità della Pasqua. Questo fatto è assai significativo, ed io m'ebbi a Pietroburgo, nei primi mesi del 1894 la prova che la detta limitazione preoccupa le alte sfere dell'Impero. Se a questo si aggiunga il favore che una tale proposta già trova nella stampa degli altri paesi ortodossi, tutto fa parere assai probabile che la Chiesa ortodossa anche per non dover riconoscersi, innanzi alle sue popolazioni, colpevole di avere, per tre secoli, ingiustamente attaccato le regole pasquali dell'Occidente — intraprenderà, invece di accettare quest'ultime, una modificazione qualunque delle prescrizioni di Nicea sulla Pasqua.

Per buona sorte — ed è legittimo vanto della Russia — lo stesso Mädler domandava che la limitazione della mobilità della Pasqua non venisse intrapresa senza previo accordo di tutta l'Europa, o meglio ancora, di tutta la Cristianità (« nur in dem Falle.... wenn Aussicht vorhanden ist dass das gesammte übrige Europa, oder, genauer, die ganze christliche Welt sie annimt » *Baltische Monatschrift*, 3 Heft, 1880, p. 232). Non solo, quindi, ad ogni anima veramente cristiana ma allo stesso Governo russo non potrebbe non tornar grato un voto del Congresso degli Orientalisti in favore dell'unificazione della Pasqua in tutto il

mondo cristiano, in base ad un accordo di tutta la Cristianità. Il Congresso non entrerebbe in nessun particolare ulteriore, lasciandone la cura giacchè si tratta di questione ecclesiastica, ai rappresentanti delle varie Chiese.

III. Finalmente avrei caro che il Congresso, prendendo a cuore tutto ciò che può meglio contribuire anche indirettamente alla fratellanza universale, emetta un voto in favore del meridiano di Gerusalemme come meridiano iniziale *per la misura del tempo* (ora universale) senza che nulla si modifichi nè nell'astronomia, nè nella marina, nè nella cartografia, particolarmente la scientifica (geodesia e topografia). Sul meridiano di Gerusalemme già trovai basata, di fatto, tutta la nostra cronologia « *a Christo nato*, » come pure son basati sul medesimo la cronologia e il Calendario degli Israeliti. Poi, senza parlare delle condizioni atmosferiche sommamente favorevoli di Gerusalemme, il suo meridiano offre dei vantaggi punto spregevoli per la scienza che non offrono nè quello di Parigi nè quello di Greenwich. Esso misura un arco assai esteso, in terra ferma, che permette l'erezione di Osservatorii alle più diverse latitudini; esso attraversa l'equatore, i due tropici, il 45° Nord, in terra ferma; attraversa pure in terra ferma il circolo polare artico, e questo sia al meridiano che all'antimeridiano e, finalmente, permette l'erezione di Osservatorii all'antimeridiano, sia nell'emisero boreale (Alaska) che nell'australe (arcipel. delle Tuamotu o Pomotu). Benchè la questione non sia precisamente della competenza di un Congresso di Orientalisti, ciò però non toglie che, in vista dei vantaggi suddetti e della neutralità di Gerusalemme, *cioè per far cessare le gare di nazionalità*, il Congresso emetta il voto che la preferenza dei dotti si arresti ad una scelta per cui militano tante ragioni e che sarebbe nel medesimo tempo, un omaggio reso da tutte le nazioni di qualunque *credenza religiosa*, a Colui che primo proclamò la fratellanza di tutti gli uomini innanzi a Dio, a Colui che volle salvare i suoi fratelli non violando nessun diritto, non sacrificando che sè stesso; all'Amico, per noi divino, del povero.

Voglia scorgere, illustrissimo sig. Conte e chiarissimo professore, nella schietta espressione di questi tre desiderii, la miglior prova della fecondità di quell'interno lavoro che aveva luogo nelle nostre anime quando, sulla riva del Mar Nero, che affratella l'Oriente e l'Occidente, parlavamo non senza emozione, di Colui per cui val davvero la pena di vivere, agire, lottare, soffrire e, se occorre, morire.

Con distintissima stima ho l'onore di dirmi

Suo dev.mo servo

CES. TONDINI DE QUARENGHI, barnabita.

Correspondance royale.

S. E. le Premier Aide-de-Camp de S. M. le Roi d'Italie et Régent du Ministère de la Maison Royale vient d'adresser au Président du Comité Organisateur la lettre qui suit:

Monza, 22 settembre 1899.

Signor Conte,

È già nota a V. S. Ill ma la speciale considerazione del Re per il XII Congresso internazionale degli Orientalisti che avrà luogo nel prossimo ottobre.

L'Augusto nostro Sovrano, accettandone l'alto patronato, non solo dimostrava di onorare la somma dottrina che vi sarà raccolta, ma intese pure di attestare la Sua alta simpatia agli illustri scienziati italiani e stranieri che troveranno in Roma la degna sede dei loro studi.

Di questi suoi sentimenti S. M. il Re avrebbe desiderato dare novella prova intervenendo alla inaugurazione del Congresso, o mandandovi in sua vece un Principe della Reale Famiglia, ma ciò non essendo permesso dalle circostanze, Sua Maestà si farà rappresentare alla solenne funzione e V. S. sarà informata della scelta del personaggio cui sarà deferito l'onorevole ufficio.

Accolga intanto, Signor Conte, gli atti della mia particolare osservanza.

Il Reggente il Ministero della Real Casa
Tenente Generale

E. PONZIO VAGLIA.

À la date du 25 septembre, S. E. le Général Ponzio Vaglia, communiquait au Président du Comité le choix fait du représentant de S. M. le Roi, en la personne de l'illustre Baccelli, Ministre de l'Instruction publique, par la lettre suivante:

Signor Conte,

Giusta la riserva presa in precedente mia, compio al gradito dovere di parteciparle che S. M. il Re ha incaricato S. E. il Comm. Guido Baccelli, ministro della Pubblica Istruzione, di rappresentarlo alla inaugurazione del XII Congresso internazionale degli Orientalisti.

La scelta di Sua Maestà è novella testimonianza dei sentimenti del Re verso gli illustri Italiani e Stranieri che scelsero Roma a sede dei loro studi.

Con distinta osservanza.

Il Reggente il Ministero della Real Casa
Tenente Generale

E. PONZIO VAGLIA.

Voici le télégramme avec lequel S. M. le Roi Humbert I^{er} chargeait S. E. le Ministre Baccelli de le représenter à la séance d'inauguration du Congrès des Orientalistes:

Il giorno 4 ottobre prossimo si inaugura in Roma il XII Congresso internazionale degli Orientalisti del quale accettai di essere Patrono.

Volendo dare a questo Consesso una nuova testimonianza della mia alta considerazione, prego Lei di rappresentarmi alla inaugurazione dei suoi lavori, ai quali la maestà di Roma recherà nuovo lustro ed incremento.

Gli uomini insigni per sapere, convenuti da ogni parte, saranno lieti di ricevere il mio saluto da Lei che coll'ingegno e la dottrina rese dovunque illustre il suo nome.

Affezionatissimo UMBERTO.

Programme.

Premier jour, 3 octobre, mardi. — Réunion amicale et collégiale de tous les membres du Congrès dans la grande salle de l'Université, à 8 heures et $\frac{1}{2}$ du soir.

Constitution des Sections; election du président effectif; désignation du président d'honneur, des présidents de Section et des secrétaires, ainsi que des délégués autorisés à parler dans la séance d'ouverture.

Symposium collégial offert par le Comité.

Deuxième jour, 4 octobre, mercredi. — A 10 heures du matin, inauguration solennelle du Congrès au Capitole au nom du Roi d'Italie, Haut Patron du Congrès, par S. E. le Ministre de l'Instruction publique.

Discours officiels du Président, des autorités et des délégués de Gouvernements et d'Instituts scientifiques, spécialement autorisés.

Le soir, réception au Capitole illuminé, offerte par la Municipalité; bande municipale.

Troisième jour, jeudi, 5. — Séances à l'Université.

Quatrième jour, vendredi, 6. — Séances à l'Université.

Cinquième jour, samedi, 7. — Séances générales des sections réunies, à l'Université.

Le soir, à 9 heures, réception à l'*Associazione della Stampa*, palazzo Wedekind, piazza Colonna.

Sixième jour, dimanche, 8. — Vacance. Excursion à Tivoli et à Villa Hadriana, offerte par le Comité.

Septième jour, lundi, 9. — Séances à l'Université.

Huitième jour, mardi, 10. — Séances à l'Université; le soir, Académie musicale à la Salle Umberto offerte par le Comité, avec le concours de M^{me} Charlotte Leria, cantatrice de S. M. le Reine de Roumanie, de Teresina Tua et de Mademoiselle Mettler.

Neuvième jour, mercredi, 11. — Séances à l'Université.

Dixième jour, jeudi, 12. — Vacance. Excursion au Forum Romanum et lunch offert au Palais des Césars par le Comité.

Onzième jour, vendredi, 13. — Séances générales des sections réunies, dans le matin, à l'Université; dans l'après-midi, à trois heures, au Collegio Romano, avec la lanterne magique.

Douzième jour, samedi, 14. — Séances générales des section réunies, à l'Université.

Treizième jour, dimanche, 15 octobre. — Séance solennelle de clôture au Capitole, dans la matinée. Dans l'après-midi représentation en l'honneur des Congressistes du *Romulus*, drame d'Angelo De Gubernatis au Teatro Valle.

Le soir, banquet de clôture offert par le Comité aux Congressistes et aux Autorités au Grand Hôtel de Russie.

En dehors de ces réunions, une brillante réception en l'honneur des membres étrangers et des délégués a eu lieu au palais de la Consulta, par S. E. le Marquis Visconti Venosta ministre des affaires étrangères.

L'ASSOCIATION DE LA PRESSE.

Cette Société florissante, qui compte environ mille membres, offre ses salles de lecture aux Congressistes, au Palais Wedekind (Piazza Colonna) pendant leur séjour à Rome. Le soir du 7 Octobre, la même Association, désirant témoigner son respect pour la science et pour les savants, fera en l'honneur des Congressistes une réception au Palais Wedekind.

LA SOCIETÀ GEOGRAFICA ITALIANA.

Par ordre de son illustre président, M. le Marquis Giacomo Doria, les salles de la Bibliothèque de la Société seront ouvertes à tous les Congressistes jusqu'à dix heures du soir. La même Société a aussi mis à disposition des séances du Congrès sa lanterne magique pour les projections éventuelles.

ACADÉMIE DES LINCEI.

Cette Accadémie, qui se trouve installée au Palais Corsini à la Lungara, 10, met à disposition de messieurs les Congressistes, sa riche Bibliothèque.

VISITE DES MUSÉES ET DES GALERIES.

Mr. le Syndic de Rome, le 5 septembre a adressé au Président du Comité la lettre qui suit:

Mi pregio partecipare alla S. V. On. che, nell'intento di rendere più gradita la permanenza in Roma agli onorevoli membri del XII Congresso degli Orientalisti, indetto pel prossimo mese di ottobre, ho disposto che, fin da oggi, dietro presentazione della tessera d'iscrizione, sia concesso ai medesimi libero ingresso nei palazzi del Museo Capitolino.

Colgo l'occasione per riverirla distintamente.

Per il Sindaco
GALLUPPI.

S. E. le Ministre de l'Instruction Publique, à la date du 10 septembre, annonçait, à son tour, la concession suivante:

Mi pregio far conoscere alla S. V. Ch.^{ma}, che ho dato le opportune disposizioni, affinché ai membri del Congresso internazionale degli Orientalisti sia concessuta in tutto il Regno l'entrata libera nei Musei, nelle Gallerie, negli scavi di antichità e nei monumenti nazionali, mediante la presentazione della loro tessera personale di congressisti, e durante i mesi del corrente settembre e del prossimo ottobre.

Per il Ministro
CHIARINI.

VADE-MECUM.

offert aux Congressistes par M. Johann Baensch-Drugulin
imprimeur à Leipzig.

M. Drugulin, l'imprimeur allemand bien connu de tous les Orientalistes, offre aux membres du Congrès présents à Rome un joli *vademecum*, que les Congressistes emporteront avec eux comme souvenir.

MÉDAILLE.

Chaque Congressiste présent à Rome recevra, du Comité, une médaille-souvenir en métal doré, exécuté par le joaillier Cagli au Corso. Elle représente la louve avec les jumeaux; dans le revers de la médaille il y a une couronne de laurier, au milieu de laquelle chaque Congressiste pourra faire graver son nom. Cette médaille servira de control pour la carte de membre, dans la visite des musées et des galeries.

VOYAGES EN ITALIE.

À la suite des ordres donnés par S. E. le Ministre La-Cava, le Ministère des Travaux Publics a fait des démarches auprès de l'Administration des chemins de fer italien, et a obtenu le rabais du 50 pour cent sur le prix de *vingt voyages* que les Congressistes (régulièrement inscrits et ayant retiré leur carte de membre, soit du Comité Organisateur résident à Rome, moyennant la cotisation de 20 francs, soit des Agents du Comité à l'Etranger) entreprendraient en Italie dans n'importe quelle direction, du 1^{er} septembre au 31 octobre 1899.

La Direction de la *Navigazione Generale Italiana*, à son tour, a accordé à tous les Congressistes régulièrement inscrits, provenant de d'Orient le même rabais accordé sur les lignes aux employés du Gouvernement italien (environ le 50 pour cent).

La Direction du Lloyd Autrichien et la Direction du Lloyd de l'Allemagne du Nord ont promis respectivement un rabais du 30 et du 25 pour cent pour les Congressistes qui viendront, sur leurs paquebots, à Rome, de l'Orient ou de l'Amérique du Nord.

La Direction de tous les chemins de fer français a accordé un rabais de 50 pour cent à tous les Congressistes régulièrement inscrits, qui profiteront des chemins de fer français pour se rendre en Italie et en feront la demande par l'entremise du président du Comité.

Le Gouvernement Autrichien nous apprend que les savants autrichiens qui se rendront par les chemins de fer autrichiens au Congrès de Rome, jouiront sur les chemins de fer autrichiens les mêmes facilitations accordées aux employés de l'Etat; et que le Ministre de l'Instruction Publique à Vienne appuiera toute demande qui lui sera présentée par les Congressistes n'ayant droit aux réductions.

La Société Anonyme du Chemin de Fer Roma-Albano-Nettuno à la date du 21 septembre faisait au Comité la communication suivante :

In riscontro alla pregiata del 12 corrente significhiamo a cotesta On. Presidenza, che questa Società acconsente di concedere le stesse facilitazioni di viaggio sulla nostra linea Roma-Albano-Nettuno, ottenute già da codesto spettabile Congresso sulle Grandi Reti.

Oggi stesso scriviamo alla Società delle Ferrovie Mediterranee perchè disponga in proposito.

È poi desiderio di questa Società di poter offrire ai Signori Congressisti un treno speciale per fare la gita sulla nostra Linea ed anche di questo andiamo oggi a scrivere alla nostra Società esercente.

Riservandoci di darvi ulteriori notizie in proposito abbiamo l'onore di confermarci

Per il Presidente
EMANUELE FIANO.

SERVICE DE POSTE.

Un bureau de poste et de télégraphe vient d'être installé à l'Université de Rome, au service des membres du Congrès.

Du bureau on pourra expédier des mandats de poste, lettres recommandées, paquets, etc. et au même bureau on payera les mandats de l'étranger.

Adresser, au nom des membres, *auprès du Congrès des Orientalistes*, Université de Rome, jusqu'au 15 octobre.

BUREAUX.

Les Bureaux du Congrès (Présidence, Secrétariat et Poste) se trouveront au rez-de chaussée de l'Université ou *Sapienza*; les salles des séances et le trésorier du Congrès au premier étage. La Bibliothèque Alexandrine, annexée à l'Université, sera mise à disposition des Congressistes.

LES SECTIONS DU CONGRÈS.

Le Comité Organisateur du Congrès de Rome a proposé la constitution de douze Sections, dans le but de mieux distribuer les travaux, et de pouvoir proposer dans la séance préliminaire les noms des présidents et des secrétaires les plus autorisés, au choix de l'Assemblée. Mais il va sans dire que, si les travaux de deux ou trois Sections peuvent s'accorder, la même salle de l'Université pourra accueillir les membres des douze Sections qui ont le plus de rapport entr'elles, comme, par exemple, la deuxième, la troisième et la douzième Section; la quatrième et la cinquième; la huitième et la neuvième. La Section *Grèce et Orient* embrassera aussi l'Italie dans ses rapports avec l'Orient et avec les peuples balkaniques, et empiètera souvent sur le terrain de la linguistique générale; en conséquence, le Comité fera tous ses efforts pour organiser le travail des Sections de manière qu'il puisse être suivi du plus grand nombre des Congressistes.

Cela dit, voici l'ordre des douze Sections du Congrès de Rome:

I. *Linguistique générale indo-européenne*. On appelle l'attention spéciale des savants sur les langues italiques, l'étrusque, l'albanais, les langues thraco-illyriennes et les langues anciennes de l'Asie mineure.

II. *Géographie et Ethnographie de l'Orient*. (Cartographie historique des pays orientaux, voyages en Orient, rapports de l'Orient avec l'Occident, et surtout avec les peuples de la Méditerranée; migrations de peuples; mœurs et coutumes).

III. *Histoire comparée des religions de l'Orient, Mythologie comparée et Folk-lore*. (Rapports des religions, mythes et traditions de l'Orient avec les religions, les mythes et les traditions de l'Occident).

IV. *Chine et Japon*. (Littérature, histoire, archéologie).

V. *Byrmanie, Indo-Chine, Malaisie, Madagascar*. (Littérature, histoire, archéologie).

VI. Première branche: *Inde*. (Littérature, histoire, archéologie).

— Deuxième branche: *Iran*. (Littérature, histoire, archéologie).

VII. *Asie Centrale*. (Langues et peuples ouralo-altaïque; littérature, histoire, archéologie).

VIII. *Langues et littératures sémitiques*. (Hébreu, araméen, éthiopien, assyriologie).

IX. *Monde musulman*. (Histoire, littérature, civilisation).

X. *Egyptologie et langues africaines*. (Égypte ancienne, langues et peuples de l'Afrique).

XI. *Grèce et Orient* (étudiés surtout dans les périodes byzantine et musulmane, et dans leurs rapports avec l'Italie).

XII. *Langues, peuples et civilisations de l'Amérique* (dans leurs rapports avec les langues et les civilisations de l'Asie).

RÈGLEMENT DES SÉANCES:

A partir du 5 octobre les séances auront lieu, les jours des excursions exceptés (le 8 et le 12), deux fois par jour, le matin de 9 à 12 heures, dans l'après-midi, de 3 heures à 6.

Messieurs les présidents et messieurs les secrétaires de section sont priés de se réunir à trois heures de l'après-midi du 4 octobre pour prendre connaissance des notes et mémoires annoncés d'avance au secrétariat, et, sur cette liste, fixer l'ordre du jour pour les lectures du jour suivant. Et, ainsi de suite, le bureau de présidence de chaque section arrêtera, chaque jour, le programme des séances du lendemain et le passera immédiatement au secrétaire général du Congrès, qui aura soin de l'afficher à la porte de la salle de chaque section et de l'insérer au bulletin qui se publiera, possiblement tous les matins, pendant les séances du Congrès.

La présidence de la section passera, tour à tour, de séance en séance, à l'un des présidents élus. Les présidents sont priés de faire lire au commencement de chaque séance l'ordre du jour. L'un des secrétaires prendra note des membres de la section qui se trouveront présents.

On aura soin de ne pas mettre à l'ordre du jour plus de quatre ou cinq lectures par séance, et d'avertir les lecteurs que la lecture ne devrait dépasser les 20 minutes, et on réglera la discussion de manière qu'elle ne dépasse le quart d'heure.

Tous les membres qui feront une lecture, sont priés de préparer d'avance un petit résumé d'une vingtaine de lignes, et de le passer, avant ou tout de suite après la lecture, aux secrétaires de section. Le résumé devrait être fait, de préférence, en français. Ce résumé seul sera inséré au Bulletin. Les secrétaires se donneront la peine de rendre compte à leur tour, en une vingtaine de lignes, de la discussion qui pourrait avoir lieu après chaque lecture. À la fin de la séance, l'un des secrétaires de section passera au secrétaire général les notes prises pendant la discussion et qui doivent être livrées au Bulletin. La rédaction de ces notes doit être confiée à celui des secrétaires auquel la langue française soit la plus familière.

Les séances plénières, à sections réunies, pour les communications d'intérêt général seront présidées, par le Président d'honneur, ou, tour à tour, par l'un des présidents de section. Au commencement des séances générales, l'on choisira parmi les secrétaires de section quatre secrétaires qui prendront des notes sur les communications orales et sur les discussions qui en suivront pour les communications écrites qui ne devront pas être insérées en entier au Bulletin; le lecteur est prié d'avance de passer un résumé en quelques lignes aux secrétaires de la séance. L'un de ces quatre secrétaires rédigera en français le compte-rendu de la séance plénière.

Les délibérations prises dans les sections et dans les séances générales seront formulées définitivement dans la dernière de ces séances dans laquelle on débattrà aussi et on arrêtera le choix du pays et de la ville qui auront l'honneur d'accueillir le 13^e Congrès des Orientalistes.

Dans la séance de clôture au Capitole, on communiquera solennellement les délibérations prises et les vœux énoncés dans les séances de section et dans les séances générales, et on proclamera le siège du Congrès futur avec la désignation du Comité qui sera chargé de l'organiser.

ADHÉSIONS AU CONGRÈS

DÉLÉGUÉS DE GOUVERNEMENTS ET D'INSTITUTS SCIENTIFIQUES.¹

ALLEMAGNE

ACADÉMIE DES SCIENCES BAVAROISE: *Furtwängler*, professeur d'archéologie classique à l'Université de Munich; *Geiger*, prof. honor. de langues indo-germaniques à l'Université de Erlangen; *Fréd. Hirt*, *Ernst Kuhn*, *Karl Krumbacher*, de l'Université de Munich.

DEUTSCHE MORGENLAENDISCHE GESELLSCHAFT: Doct. *E. Kautsch*, prof. d'exégèse biblique à l'Université de Halle, et Doct. *E. Kuhn*, prof. de philologie indienne et des langues comparées à l'Université de Munich.

UNIVERSITÉ DE MUNICH: Prof. *F. Hommel*.

UNIVERSITÉ DE HALLE (Wittenberg): Prof. *Emil Kautsch*.

UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG: Doct. *Carl Bezold*, professeur de philologie orientale; Doct. *August Eisenlohr*, prof. d'égyptologie.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG: *Ernst Leumann*, prof. de philologie indienne; *Julius Euting*, prof. de langues sémitiques; *Samuel Landauer* prof. honor. de langues sémitiques; *Wilhelm Spiegelberg*, prof. d'égyptologie; *Wilhelm Nowack*, prof. de langue hébraïque; *Karl Budde*, prof. d'exégèse.

ARGENTINE

UNIVERSITÉ NATIONALE DE BUENOS AYRES: Doct. *D. Norberto Pineiro*, ex-ministre plénipotentiaire de la République au Chili; *Vincente G. Quesada*, ministre de la République à Madrid.

¹ Nous prions instamment tous les membres du Congrès chargés d'une délégation spéciale, qui ne serait point indiquée dans la note qui suit, de vouloir la signaler au Président du Congrès, qui en tiendra compte dans la note supplémentaire qui sera publiée, le cas échéant à la fin du dernier volume des Actes.

GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE: S. E. *Enrico Moreno*, ministre de la République à Rome; Comte *Angelo De Gubernatis*.

AUTRICHE-HONGRIE

GOUVERNEMENT DE L'AUTRICHE-HONGRIE: *Ministère de l'instruction publique*: Doct. *Leo Reinisch*, conseiller intime, professeur à l'Université de Vienne; *Joseph Karabacek*, de l'Université et de l'Institut oriental de Vienne; Doct. prof. *D. H. Müller*, id.; Doct. prof. *Leopold von Schröter*, id.; Prof. *Jacob Krall*, de l'Université de Vienne; Prof. *Johann Kirste*, de l'Université de Gratz; Comte *Geza Kuun*, de l'Académie de Budapest; Prof. *Auguste Vambéry*, de l'Université et de l'Académie de Budapest; Prof. *Ignace Goldziher*, de l'Université de Budapest; Doct. *Gabriel Balint Szentkatolna*, id.; Doct. *Alfred Ludwig*, professeur de l'Université allemande de Prague; Prof. *Rodolphe Dvorsak*, de l'Université tchèque de Prague.

UNIVERSITÉ DE KLAUSENBURG: Doct. *G. Balint de Szentkatolna*, professeur de langues touraniennes.

S. A. I. et R. l'Archiduc Joseph a délégué comme son propre représentant le docteur *Antoine Hermann*, professeur d'Ethnographie à l'Université de Klausenbourg.

DEUTSCHE CARL-FERDINANDS-UNIVERSITÄT, Prag: Prof. doct. *Max Grünert*.

DEUTSCHE GESELLSCHAFT FÜR ALTERTHUMSKUNDE in Prag: Professor *Max Grünert*.

WISSENSCHAFTLICHER VEREIN FÜR VOLSKUNDE UND LINGUISTIK in Prag: Prof. *Max Grünert*.

GESELLSCHAFT ZUR FÖRDERUNG DEUTSCHER WISSENSCHAFT, KUNST UND LITERATUR à Prague: Prof. *Max Grünert*.

SOCIÉTÉ ROYALE BOHÈME DES SCIENCES à Prague; Doct. *Dvorsak*, professeur de philologie orientale à l'Université tchèque.

K. u. K. GEOGRAPHISCHE GESELLSCHAFT de Vienne: *Ernst von Hesse Wartegg*, membre correspondant de la Società geografica italiana, membre honoraire de l'Académie des sciences de New York et du German Athenaeum de Londres, consul général. Lucerne, Villa Tribschen.

ACADÉMIE ORIENTALE DE COMMERCE à Budapest: Doct. *Ignace Kunos*, directeur de l'Académie, professeur à l'Université.

BELGIQUE

GOUVERNEMENT BELGE: Professeurs *Henry Boisacq*, de l'Université de Bruxelles; *V. Chauvin*, de l'Université de Liège, et *La Vallée Poussin*, de l'Université de Gand.

CHILI

GOUVERNEMENT DU CHILI: *Santos Rodriguez Joaquim*, consul général du Chili à Rome, maintenant décédé; *Santos Rodriguez Luis*, avocat, vice-consul, actuellement consul général.

CHINE

ORIENTAL SOCIETY à Peking: Doct. *A. Forke*, du service consulaire allemand en Chine.

EGYPTE

GOUVERNEMENT DU KHÉDIVE: *Ali Effendi Bahgat*; *Chéik Mohamed Shérif*.

INSTITUT ÉGYPTIEN DU CAIRE: Chev. doct. *A. Botli*, directeur du Musée de la Société d'archéologie d'Alexandrie et du Musée gréco-romain d'Alexandrie, qu'il représentait aussi au Congrès.

ETATS-UNIS

GOUVERNEMENT DES ETATS-UNIS ET SMITHSONIAN INSTITUTION: Doct. *Paul Haupt*, professeur de langues sémitiques à l'Université Johns Hopkins de Baltimore, et curateur honoraire d'archéologie historique au Musée National des Etats-Unis; *A. V. Williams Jackson*, professeur de langues indo-iraniennes à la Columbia University de New York; Doct. *Morris Jastrow jun.*, professeur de langues sémitiques à l'Université de Pensylvanie, Philadelphia.

COLUMBIA UNIVERSITY à NEW YORK: *Richard J. H. Gottheil*, professeur de littérature rabbinique et de langues sémitiques; *A. V. Williams Jackson*, prof. de langues indo-iraniennes.

Actes du XII^{me} Congrès des Orientalistes. — Vol. I.

L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIA à Philadelphia a nommé comme ses représentants le professeur *A. Morris Jastrow junior*, et le Doct. *H. V. Hilprecht*, directeur de l'expédition babylonienne de Nippur.

NEW YORK UNIVERSITY (Graduate School): Prof. *J. Dyneley Prince*, doyen de la Faculté.

UNIVERSITY OF CHICAGO: Doct. *James H. Breasted*, professeur d'égyptologie.

JOHNS HOPKINS UNIVERSITY à Baltimore: Prof. *Paul Haupt*.

AMERICAN PHILOSOPHICAL SOCIETY: Prof. doct. Rev. *H. V. Hilprecht*, professeur d'assyriologie et de langues sémitiques comparées à l'Université de Philadelphia.

AMERICAN ORIENTAL SOCIETY: *A. V. Williams Jackson*, professeur de la Columbia University de New York; prof. *Paul Haupt*; prof. *Morris Jastrow*.

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE: *Barbier de Meynard*, membre de l'Institut, administrateur de l'École des langues vivantes, professeur au Collège de France et président de la Société Asiatique; *Michel Bréal* professeur au Collège de France, membre de l'Institut; *Henry Cordier*, professeur de géographie et d'histoire de l'extrême Orient; *Léon de Rosny*, prof. de japonais à l'École spéciale des langues orientales vivantes, *Emile Guimet*, directeur du Musée Guimet; *J. Maspero*, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; *M. Emanuel Senart*, membre de l'Institut de France, vice-président de la Société Asiatique.

UNIVERSITÉ DE PARIS: *Victor Henry*, professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes; Mr. *Adolphe Lods*, Pasteur, professeur de langues sémitiques à la Faculté de Théologie protestante.

UNIVERSITÉ DE LYON: *Paul Regnaud*, prof. de sanscrit et de grammaire comparée; *G. Clédat*, doyen de la Faculté des lettres; *M. Grosset*, professeur agrégé.

UNIVERSITÉ DE NANCY: *Carl Diehl*, membre correspondant de l'Institut, professeur d'histoire à l'Université.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS: S. A. I. le Prince *Roland Bonaparte*; Prof. *Henry Cordier*; Mr. *Emile Wedel* et Mr. *Edouard Blanc*.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS: Mr. *Henry Chevalier*.

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES, PARIS: Mr. *Henry Cordier*, professeur à l'École des langues orientales vivantes.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES MORALES, DES LETTRES ET ARTS DE SEINE-ET OISE, à Versailles: Prof. *Aristide Marre*, de l'École des langues orientales.

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS: Prof. *Jules Oppert*, membre de l'Institut et professeur d'assyriologie au Collège de France; le *Duc de Loubat*, président de la Société, (absent).

MADAGASCAR: Prof. *Aristide Marre*, de l'École des langues orientales, Vaucresson; Doct. *Fortuné Gaubert*.

GRANDE-BRETAGNE

UNIVERSITÉ DE OXFORD: le Right Hon. prof. *Fr. Max Müller*, (malade, à Oxford); remplacé par Sir William Hunter (actuellement décédé).

UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE: *M. A. A. Bevan*, professeur d'arabe; *M. Cécile Bendal*, professeur de sanscrit; *F. C. Burkitt*, du Trinity College; *Edward G. Browne*, professeur de persan.

UNIVERSITÉ DE EDINBOURG: Doct. *J. Burgess*; *Julius Eggeling*, professeur de sanscrit et de langues comparées.

UNIVERSITÉ DE LONDRES: Rev. *Hermann Gollancz*, M. of A.

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE à Edinbourg: *J. Burgess*.

ROYAL ASIATIC SOCIETY: elle a délégué comme ses représentants son illustre président Lord *Ray*, ancien gouverneur de Bombay; Sir *Raymond West*, ancien grand-juge aux Indes; *Robert Sewell*, Esq., late Madras Civil Service; *F. J. Hewit*, Esq., late Bengal Civil Service, Prof. *Robert K. Douglas*; Prof. *Th. Rhys Davids*; *T. Valkes*, Esq., late Chinese Consular Service; Rev. doct. *Gaster*.

PALESTINE EXPLORATION FUND: le Rev. *C. D. Ginsburg*, LL. D. Londres.

EGYPT EXPLORATION FUND: Londres, 17, Great Russell; *F. W. Percival*, F. S. A.

SOCIETY OF BIBLICAL ARCHAEOLOGY: Doct. *Arthur Cates* and *J. Legge*.

VICTORIA INSTITUTE, London: Prof. *Theophil G. Pinches*, du Department of oriental antiquities, British Museum, Londres; Captain *Fr. W. Petrie*, honorary secretary and editor of the Journal of the Institute.

GRÈCE

UNIVERSITÉ D'ATHÈNES: *Spyr. P. Lambros*, professeur d'histoire universelle; *Paul Karolidis*, prof. d'histoire grèque.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES: Prof. *Paul Karolidis* de l'Université d'Athènes.

GOVERNEMENT HELLÉNIQUE: *D. Bikelas*, (absent); doct. *Lazare Belleli*.

HOLLANDE

GOVERNEMENT NÉERLANDAIS: Prof. *C. P. Tiele*, de l'Université de Leyde; Prof. *H. Kern*, de l'Université de Leyde.

INDIA

GOVERNEMENT DES INDES: Sir *C. J. Lyall*, secrétaire de l'India Office, à Londres, K. C. S. 1; Sir *C. G. Elliott*, K. C. S. 1 L. L. B.; Prof. *Rudolph Hoernle*, ancien directeur du Collège Musulman de Calcutta et président de la Société Asiatique de Calcutta, actuellement en retraite à Oxford, 40, St-Giles.

INDIA OFFICE: Sir *C. J. Lyall*.

GOVERNEMENT DE BURMA (Byrmanie): *B. C. Stevenson*, membre de la R. A. S.; Colonel *R. C. Temple*, C. I. E.

ASIATIC SOCIETY OF BENGAL: Doct. *A. F. Rudolph Hoernle* C. I. E. membre honoraire de la Société.

GOVERNEMENT DE COCH BEDAR: *Balu Rajendra Nath Seal* M. A.

GOVERNEMENT DU PENJAB: Sir *Robert N. Cust*, secrétaire honoraire de la R. A. S.; *T. W. Arnold*, du Collège de Lahore.

GOVERNEMENT DE MADRAS: Doct. *F. J. T. Hulstsch*, épigraphiste du Gouvernement.

GOVERNEMENT DE BOMBAY: *M. J. F. Fleet*, du Civil Service of India, à la retraite.

GOVERNEMENT DU BENGAL: Hon. *G. O. Kinealy*, juge à la Cour Suprême de Calcutta.

GOVERNEMENT DU NORD-OUEST ET OUDH: *W. C. Bennett* Esq., du Civil Service of India, à la retraite.

GOVERNEMENT DES PROVINCES CENTRALES: Sir *Charles J. Lyall*.

GOVERNEMENT DE HAIDERABAD: *Seyd Ali Bilgrami*, *Shams-ul-Ulama*, Haiderabad.

COLLÈGE DE LAHORE: le Prof. directeur *A. Stein*.

SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE DE BOMBAY: Doctor Gerson da Cunha
(actuellement décédé).

ITALIE.

BERGAME: ATHÉNÉE: Prof. *Angelo De Gubernatis*.

BOLOGNE: La Ville e la Biblioteca Comunale: Prof. *Antonio Baldacci*
de l'Université. — L'Université: Le recteur professeur *V. Puntoni*;
en son absence, le prof. *Fr. Lor. Pullé*.

FLORENCE: ACCADEMIA DELLA CRUSCA E SOCIETÀ ASIATICA ITALIANA:
Comm. prof. *Fausto Lasinio*; cav. *Giovanni Tortoli*.

FLORENCE: R. Istituto di Studi Superiori: Comm. prof. *Fausto Lasinio*
e Prof. *P. E. Favolini*.

GÈNES: Université. Prof. *Angelo De Gubernatis*.

MESSINE: Université. Prof. *Angelo De Gubernatis*.

NAPLES: Université. Prof. *Michele Kerbaker*.

PADOUE: Université. Prof. *Angelo De Gubernatis*.

PALERME: Scuola d'applicazione. Le Directeur prof. *Michele Capità*.

PISE: Université. Prof. *Francesco Lor. Pullé*.

ROME: Université. Le Recteur, prof. *L. Luciani*; le doyen de la faculté
de lettres, prof. *G. Cugnoni*, et les professeurs de langues orien-
tales de la faculté.

ROME: SOCIETÀ GEOGRAFICA: les professeurs *Guidi*, *Nocentini* et
Schiaparelli.

SIENNE: Université. Prof. *Francesco Lor. Pullé*.

VENISE: Regio Istituto veneto. Prof. *Angelo De Gubernatis*.

JAPON

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL DU JAPON: Doct. *Nobushighe Hozumi*, pro-
fesseur à la Faculté de l'Université Impériale de Tokio; Docteur
Tsuboi Kumazo, professeur à la Faculté de lettres de la même
Université.

MEXIQUE

GOUVERNEMENT DU MEXIQUE: *Don Francisco Del Pazo y Troncoso*,
Directeur du Musée National à Mexico.

MONTENEGRO.

POPOVICH COMM. PROF. EUGÈNE, délégué du gouvernement de S. A. le Prince de Montenegro, Rome.

PARAGUAY.

E. Machaïn, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Paraguay, 25, Avenue de l'Alma, Paris.

PERSE

GOUVERNEMENT DU SHAH: Son Altesse le Prince *Malcolm O' Khan*, Paris, 50, Boulevard Maillot, (absent).

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

Azzurri comm. arch. *Francesco*.

Giannini avv. *Torquato*, Commissaire de la loi de la République.

ROUMANIE

GOUVERNEMENT DE LA ROUMANIE: *Ministère de l'Instruction Publique:*

V. A. Urechia, professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie, ancien ministre de l'instruction publique, ancien vice-président du Sénat; *Michel G. Holban*, ancien consul de Roumanie à Genève.

SOCIÉTÉ MACEDO-ROUMAINE: Doct. *Milescu* avocat.

RUSSIE

GOUVERNEMENT IMPÉRIAL: Le Conseiller d'Etat actuel *M. Irénée Nauphal*.

UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG et École des langues Orientales: les professeurs *A. Tsagareli* et *S. d' Oldenburg*.

MINISTÈRE DE L'ISTRUCTION PUBLIQUE: *M. Essoff*, conseiller privé et membre du conseil.

MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE DE SAINT PÉTERSBOURG :
le Directeur *Vasile Vasilievic Radloff*, membre de l'Académie des sciences.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES de Saint-Petersbourg: *V. V. Radloff* et prof. *Saleman*.

NOVOSTI ET GAZETTE DE LA BOURSE: *Nicolas de Wolkoff*, correspondant spécial.

SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE DE HELSINGFORS: *Otto Donner*, professeur de sanscrit et de linguistique comparée; *Emile Setälä*, prof. de langue et de littérature finnoise, vice-président.

SUÈDE ET NORVÈGE

GOUVERNEMENT DE SUÈDE ET NORVÈGE: *Karl Piehl*, professeur d'égyptologie à l'Université d'Upsala, Doct. *François Auguste Johansson*, professeur de théologie exégétique à l'Université de Lund; Doct. *Alfred Torp*, professeur de sanscrit et de philologie à l'Université de Christiania.

SUISSE

UNIVERSITÉ DE BERNE: *Karl Marti*, professeur de langues sémitiques et *Eduard Müller-Hess*.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE: les professeurs *Edouard Naville* et *Edouard Montet*.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE: Prof. *Jean Spiro*.

UNIVERSITÉ DE ZÜRICH: *Adolph Kaegi*, professeur de sanscrit et de grammaire comparée; *Victor Rysset*, professeur de langues sémitiques.

INSTITUTS ET MEMBRES ADHÉRENTS¹

INSTITUTS

ALEXANDRIE — Athenaeum, Société archéologique, Musée gréco-romain.
 BÂLE — Bibliothèque de l'Université.
 BATAVIA — Het Bataviaasch Genootschap.
 BERGAME — Ateneo.
 BERLIN — Bibliothèque Royale.
 BERLIN — Universität's Bibliothek.
 BERLIN — Seminar für Orientalische Sprachen.
 BERNE — Universität.
 BOLOGNE — Università.
 BUCAREST — Athénée.
 BUCAREST — Comité central de la Ligue Roumaine.
 BUCAREST — Société de culture Macedo-roumaine.
 BUENOS-AIRES — Universidad Nacional.
 CAGLIARI — Museo di antichità.
 CAIRE — Institut Egyptien.
 CALCUTTA — Asiatic Society of Bengal.
 CAMBRIDGE — Bibliothèque de l'Université.
 CHRISTIANIA — Bibliothèque de l'Université.
 COPENHAGUE — Bibliothèque Royale.
 EDINBURGH — University.
 FLORENCE — R. Accademia della Crusca.
 FLORENCE — Biblioteca Mediceo-Laurenziana.
 FLORENCE — R. Istituto di Studi Superiori.
 GALATZ — Bibliothèque Urechia.
 GÈNES — Università.

¹ S'il y a des omissions et on aura soin de nous les signaler, le Comité ne manquera point d'ajouter à la fin du dernier volume des Actes une liste supplémentaire. — Un certain nombre de membres n'ayant point encore versé la cotisation au trésorier de l'Université de Rome, on doit prévenir que les Actes ne seront envoyés qu'à ceux qui auront réglé leur compte.

- GOETTINGUE — Bibliothèque de l'Université.
HALLE — Deutsche Morgenländische Gesellschaft.
HALLE WITTENBERG — Vereinigte Friedrichs-Universität.
HELSINGFORS — Société Finno-Ougrienne.
ITHACA — Cornell University Library.
JENA — Universität's Bibliothek.
LONDRES — University.
LONDRES — Japan Society.
LUND — Bibliothèque de l'Université.
MESSINE — Università.
MODÈNE — Università.
NAPLES — Regio Istituto Orientale.
NAPLES — Università.
NEW YORK — Bibliothèque de la Columbia University.
NEW YORK — Albany State Library.
PARIS — École des langues Orientales vivantes.
PARIS — Société Asiatique.
PARIS — Société de Géographie.
PARIS — Société de Géographie Commerciale.
PALERME — Scuola d'Applicazione.
PEKIN — The Peking Oriental Society.
PHILADELPHIA — University of Pennsylvania.
PISE — Università.
PRAGUE — Deutsche Gesellschaft für Alterthumskunde.
PRAGUE — Wissenschaftlicher Verein für Volkskunde und Linguistik.
ROME — Bibliothèque de l'École française de Rome.
ROME — R. Accademia dei Lincei.
ROME — Società Geografica Italiana.
ROME — Università degli studi.
ROME — Università. Facoltà di filosofia e lettere.
SAINT-PÉTERSBOURG — Bibliothèque de l'Université impériale.
SAINT-PÉTERSBOURG — Musée Asiatique de l'Académie.
SAINT-PÉTERSBOURG — Université impériale.
SIENNE — Università.
TURIN — R. Museo di antichità.
UPSALA — Bibliothèque de l'Université Royale.
VENEZIA — Istituto Veneto.
WIEN — K. K. Bibliothek.

MEMBRES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

HANLEN rev. BISHOP, N. Gambia, Mengo-Uganda.

ALGÉRIE.

MOHAHIB CADI ABOU BEKR BEN ALI, Tlemcen.

MOHAMED BEN BRAHAM, interprète judiciaire, Oued Athménia.

ALLEMAGNE.

ARENDT professor KARL, Lehrer des Chinesischen am Seminar für Orientalische Sprachen. Berlin N. W. Lubeckerstrasse 7.

BARACK dr. A., Directeur de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg.

BAENSCH-DRUGULIN madame WILLY. Leipzig.

BAENSCH-DRUGULIN JOHANNES, Libraire-imprimeur. Leipzig.

BARTHOLOMAE dr. CHRIST., professor der Universität zu Giessen (Asterweg, 34).

BAUMSTARK dr. ANTON prof. agrégé à l'Université de Heidelberg.

BECKER doct. C. H. Villa am Goldnen Fuss-Gehausen (Kassel).

BEZOLD (Frau Professorin), Heidelberg, Brückenstrasse, 45.

BEZOLD doct. KARL, professeur de philologie orientale à l'Université de Heidelberg.

BLUMENSTILL EMILE, Rome, Via Vittoria Colonna, 1.

BOZZIES D. O. Strasbourg Judenstrasse, 15.

BRUNN doct. PAUL, à Berlin Puttkammerstrasse, 12.

BUDDE Frau Professorin HELENE née Clausius, Strasbourg, Spachelche, 3.

BUDDE doct. KARL, profess. à l'Univ. de Strasbourg.

DEUSSEN dr. PAUL, prof. à l'Univ. de Kiel.

DYROFF dr. KARL, professeur agrégé de l'Université de Munich (Schradolphstrasse 14-III).

EBERBACH Frau ministerialrath, Strassburg, Judenstrasse, 15.

EISENLOHR doct. AUGUSTE, professeur d'Égyptologie à l'Université de Heidelberg.

ELBOGEN dr. ISMAR à Breslau, Trinitätsstrasse, 3, (actuellement à Florence).

- ERMAN dr. ADOLF, prof. de l' Univ. de Berlin, Südende-Bahnstr. 21.
EUTING doct. JULIUS, professeur à l' Université de Strasbourg, *Schloss*.
FLORENZ dr. KARL, prof. à l' Université de Tokyo.
FORKE dr. A. Magdeburg, Augustestrasse, 14.
FURTWAENGLER prof. ADOLF. München-Schwabing.
FREIHERR von BISSING dr. W. Au Caire.
GASPARE JULIUS, chapelain de l' église *dell' Anima* à Rome (Via della Pace, 20).
GEIGER doct. WILHELM, prof. à l' Univ. de Erlangen. Loewnichstrasse, 24.
GOLDSCHMIDT dr. ADOLPH, prof. agrégé à l' Univ. de Berlin.
GOTHEIN mad. prof. Bonn.
GOTHEIN dr. T., prof. à l' Univ. de Bonn.
GRAEVEN dr. HANS. Göttingen, chez le prof. Dilthey in Göttingen, Henberger Chaussée.
GULLMAN mad. rabbin Johann, à Breslau.
GUILLMANN dr. JACOB, rabbin, à Breslau.
GUTHE HERM., prof. à l' université de Leipzig.
HÜLSEN dr. CHRISTIAN, ROME.
HARDY E., prof. à Würzburg-Sander-ring, 20.
HASSERT KURT, prof. à l' Univ. de Tubingue.
HAUPT dr. prof. directeur de la Bibliothèque de Giessen.
HAUPT FRAU prof. Giessen, Südanlage, 15.
HELBIG comm. prof. WOLFGANG, Villa Lante al Gianicolo, Rome.
HIRTH doct. FRÉDÉRIC, prof. membre de l' Académie des Sciences à Munich, Leopoldstrasse, 59.
HIRTH madame FRÉDÉRIC. Leopoldstrasse, 59, Munich.
HOMBERGER REGINA nata KARO. Montepiano (Florence).
HOMMEL doct. FRITZ, professeur à l' Université de Munich, Schwakinger, Sandstrasse, 50.
HUTH doct. GEORG, prof. agrégé de l' Université de Berlin. Charlottenburg, Sesenheimer Strasse, 7-II.
JACOBI doct. HERMANN, professeur à l' Univ. de Bonn, Niebuhrstrasse, 29^a.
JEREMIAS dr. JOHANNES. Pfarrer in Gottlenba bei Pirna.
JEREMIAS dr. ALFRED, pastor, diaconus Lutherkirche zu Leipzig Hauptmannstrasse 3-II.
JOLLY J., prof. à l' Univ. de Würzburg.
KARO dr. GIORGIO. Montepiano (Florence).
KAUTSCH dr. ÉMIL, prof. à l' Univ. de Halle. Vettinerstrasse. 32.
KAUTSCH Frau prof. HÉLÈNE. Halle, Vettinerstrasse, 32.
KAUTSCH Fräulein JOHANNA. Halle, Vettinerstrasse, 32.

- KEREN DE JENU dr. FR. Charlottenburg, Rankstrasse, 13.
- KESSLER doct. K. prof. de philologie sémitique à l'Université de Greifswald.
- KIELHORN prof. doct. FR. Regierungsrath, Université de Göttingen.
- KLOTZ dr. ALFRED. München, Augustenstrasse, 16-III.
- KRUMBACHER prof. KARL. Ottostrasse, 5, Munich.
- KUHN ERNST, prof. à l'Univ. de Munich et membre de l'Académie.
- KUHN madame prof. ERNST.
- KUHN mad.lle., Berlin.
- KUHN mad.lle., Berlin.
- KURT dr. GIESE, Bismarkplatz, 108, Charlottenburg.
- LEUMANN doct. ERNST, professeur de sanscrit à l'Univ. de Strasbourg.
- LEUMANN madame Prof. GERTRUDE, 3, Sternwartstrasse, Strassburg.
- MAYBAUM doct. RABBINER, Berlin W., hinter d. Kathol. Kirche, I.
- MAYBAUM madame Dr. ÉMILIE, hinter der Kathol. Kirche, Berlin W.
- MERX Dr. ADALBERT, professeur à l'Univ. de Heidelberg (Bunsenstrasse, 1).
- MÜLLER D. K. K., director der Grossherzog, Universit. Bibliothek, Jena.
- MÜLLER J. major. Florence, Via Alessandro Volta, 4.
- NETELER D. B. Münster, Königsstrasse, 46.
- NIEDLICH mademoiselle F., de Berlin.
- NÖLDEKE doct. THÉODORE, professeur à l'Univ. de Strasbourg, Kalbstrasse, 16.
- NOWACK Doct. W., professeur à l'Université de Strasbourg, Thammstrasse, 3.
- NOWACK Frau Professorin, Strassburg, Thammstrasse, 3.
- OLDENBERG D. H., prof. à l'Univ. de Kiel, Niemannsweg 92, Kiel.
- PERITZ Dr. M. Rabbin, Liegnitz.
- PERITZ madame Dr., Rabbin, Liegnitz.
- PISCHEL Doct. RICHARD, profess. à l'Univ. de Halle, Bibliothéc. de la Biblioth. der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.
- PISCHEL madame, Halle.
- PRYM Doct. EUGEN, professeur à l'Université de Bonn.
- RAFFL père FRIED., prof. de théologie, Salzburg.
- ROEHRIG Mr. ALEXANDRE, prof. à l'Univ. de Strasbourg.
- ROEHRIG Mad.lle AMY, correspondant du *Journal d'Alsace*.
- SACHAU Ed., prof. à l'Univ. de Berlin.
- SCHERRELL Mad.lle HEDWIG, München, Augustenstrasse, 16-III.
- SCHERMANN D. LUCIAN, prof. agr. de l'Université de Munich.
- SCHERMANN madame, München.

- SCHNEIDER ing. EDMOND, membre du Syllogos Hellenique, Constantinople, 17, Rue Sulfarigé, Galata.
- SCHRADER doct. C., membre du Séminaire Orientale, Berlin.
- SCHROEDER Doct. P., consul général d'Allemagne à Beyrouth.
- SEYBOLD Doct. CHRIST. F., professeur à l'Univ. de Tubingue, Hechingerstrasse, 14.
- SEYBOLD Frau Prof., à Tubingue, Hechingerstrasse, 14.
- STEIN A., prof. à l'Université de Lahore.
- STEINDORFF Dr. GEORG, prof. à l'Université de Leipzig, Haydenstrasse, 8-III.
- STEINDORFF Frau Prof., ELISE, Leipzig, Haydenstrasse, 8-III.
- STEUERNAGEL Dr. CARL, prof. agrégé à l'Université de Halle-Wilhelmsthal bei Mehliis in Thüringen.
- UNGERER madame ANNE, Strasbourg, Vogesenstrasse, 24.
- UNGERER madame WILLY, Strasbourg, Vogesenstrasse, 24.
- VOGELSTEIN Frau Doct. ROSA, Falkenwalderstrasse, 127, Stettin.
- VOGELSTEIN Doct. H. Rabbin, Stettin, Falkenwalderstrasse, 127.
- VOLLERS Doct. K., profess. à l'Université de Jena, Ober-Philosophenweg, 15.
- VOLPES Dr. HERMANN, Istituto archeologico germanico, Monte Tarpeo, 28, Roma.
- WATRINGER Dr. CARL, à Darmstadt, Wilhelminenstrasse, 11.
- WEBER ALBRECHT, prof. à l'Univ. de Berlin, membre de l'Académie.
- WEIKERT Rev. P. Doc. THOMAS, Aq. O. S. B., prof. au Collège de S. Anselme à Rome.
- WEIFFENBACH M., Munich.
- WEIFFENBACH (Frau), Munich.
- WIEDEMANN ALFRED, prof. à l'Univ. de Bonn.
- WIEDEMANN madame HEDWIG, Königsstrasse, 2, Bonn.
- WINDISCH Doct. E, professeur de sanscrit à l'Université de Leipzig, Universitätsstrasse, 15-III.
- WILHELM, prof. à l'Univ. de Jena. Wagnerstrasse, 11.
- ZIMMER Heinrich, prof. à l'Univ. Greifswald. Karlsplatz, 13.

ARGENTINE.

- S. E. le col. ENRICO MORENO, Ministre de l'Argentine à Rome.
- QUESADA S. E le docteur G. VICENTE, Ministre de l'Argentine à Madrid.

AUTRICHE-HONGRIE

BACSHAY Dr. BELA, Arad.

BALINT (madame). Clausenbourg.

BALINT DE SZENTKATOLNA Doct. GABRIEL, prof. de langues touraniennes à l'Univ. de Clausenbourg.

BITTNER Dr. MASSIMILIAN, prof. agrégé de l'Univ. de Vienne Mödling bei Wien, Spechtgasse, 14.

BLUMBERG (madame) LOUISE. Alt-Aussee.

DOBUSCH HANS.

DVORSAK Doct., prof. de philolog. orient. à l'Univ. tchèque de Prague.

GOLDZIEHER IGNACE, prof. à l'Univ. Budapest.

GOLDZIEHER Frau Profess. Budapest.

GRÜNERT Doct. MAX, prof. à l'Univ. allemande de Prague, II Tonnergasse 1^a.

GRUNERT doct. LOUISE, Prague, Krakauergasse P.

HEIN Frau Dr. MARIE, à Florisdorf bei Wien, III, Hauptstrasse, 2.

HEIN dr. WILH. à Florisdorf bei Wien, III, Donaufeld.

HERMANN dr. ANTON, prof. à l'Univ. de Klausenburg.

HERMANN madame ANTON, Université de Budapest.

HOFMANN FRIEDRICH, architect. Schloss Fasoltsberg. Post-Karlsdorf (Graz).

JOSEPH d'AUTRICHE (S. A. I. et R. l'Archiduc). Fiume.

KARABACEK S. E. Prof. Jos. Conseiller de la Cour, III, Salongasse 15, Vienne.

KIRSTE (Mademoiselle), Graz.

KIRSTE doct. JOH., prof. à l'Univ. de Graz.

KNORN (DE) JOSEPHINE bar. M., Gresten.

KRALL doct. JAKOB, prof. à l'Univ. de Vienne, III, Reisnerstrasse, 17.

KUNOS IGNACE, prof. à l'Univ. de Budapest.

LUDWIG Mademoiselle, Prague.

LUDWIG doct. ALFRED, prof. à l'Univ. allem. de Prague.

LUIGI SALVATORE (S. A. I. et R. l'Archiduc d'AUTRICHE), Mallorca (Balears).

MÜLLER doct. D. H., prof. à l'Univ. de Vienne, VIII, Feldgasse, 10.

MÜLLER (DE) LADISLAS, Chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie.

OVARY chev. LÉOPOLD, Archiviste du Royaume de Hongrie, Budapest.

OVARY madame née Pessina

- PASETTI S. E. le Baron, Ambassadeur de Autriche-Hongrie auprès du Quirinal.
- POLAK madame THÉRÈSE, veuve de l'ancien médecin en chef de S. M. le Shah de Perse, Alt-Aussee.
- PRASEK prof. J. V., Kolin.
- REINISCH doct. LEO, prof. à l'Univ. de Vienne, VIII Feldg., 3.
- REYER doct. ALPHONSE, Trieste, Via Lazzaretto Vecchio, 4.
- RUDAN doct. AMÉDÉE, prof. à la Royale Hongroise Académie Orientale du Commerce à Budapest.
- RUDAN madame MARGUERITE, Budapest.
- SCHRÖDER doct. LEOPOLD von, prof. à l'Université de Vienne. Maximilianplatz, 13-II Vienne.
- SEDLACEK prof. JAROSLAV, Smickov.
- SEITZ LÉC.
- SEITZ Mlle Mathilde.
- SEITZ Mlle. Elisa.
- STEININGER PLACIDUS PÈRE, prof. de théologie, Benedictiner Abtei, Adment.
- STRZYGOWSKI prof. JOSEPH, prof. de l'Univ. de Graz.
- VAMBÉRY Mr. AUGUSTE, prof. à l'Université de Budapest et membre de l'Académie, 19, Franz-Joseph Quai. Budapest.
- WARTEGG Mr. von HESSE, Villa Tribschen, Lucerne.
- WARTEGG madame E. von HESSE, Villa Tribschen, Lucerne.
- WEIL GUGLIELMO, via Forni, 4, Trieste.
- WINTERNITZ dott. MORITZ, prof. à l'Univ. allemande de Prague.

BELGIQUE.

- BOISACQ EM., prof. à l'Univ. de Bruxelles.
- CHAUVIN V., prof. à l'Univ. de Liège.
- CUMONT FRANZ, prof. à l'Univ. de Gand.
- FAIK THÉODORE, Fabian, 15, Rue du Parchemin, Bruxelles.
- GOBLET D'ALVIELLA Comte, membre de l'Académie royale de Belgique, prof. à l'Université de Bruxelles, Château de Cour Saint Etienne.
- HARLEZ (DE) Monseigneur C., prof. à l'Univ. de Louvain (décédé).
- HEBBELYNCK AD., professeur de langue copte, Recteur de l'Université de Louvain.
- LAMY T. J., prof. à l'Univ. de Bruxelles, 92, rue Traversière.
- VALLÉE-POTSSIN (DE LA) M. C., prof. à l'Univ. de Gand, Wetteren.

BULGARIE.

BOJINOFF APOSTOL, étudiant, Rome.

CHILI.

SANTOS RODRIGUEZ IOAQUIN, Consul Général du Chili à Rome (décédé).
SANTOS RODRIGUEZ LOUIS, Vice-Consul du Chili à Rome (actuellement Consul).

DANEMARK.

LUNDSTRÖM Prof. WILH., prof. agrégé de l'Université de Upsala. (Suède).
MEHREN Doct. A. F, prof. émérite. Fridensbourg, Copenhague.
SCHMIDT VALDEMAR, prof. à l'Université de Copenhague.
SIMONSEN Frau OOSA. Copenhague. Skindergade, 28.
SIMONSEN DAVID, grand Rabbin, Copenhague. Skindergade, 28.
THOMSEN Madame, 130 Gamle Kongevei, Copenhague.
THOMSEN WILHELM, prof. à l'Univ. de Copenhague, 130 Gamle Kongevei.

EGYPTE.

ALI EFFENDI BAHGAT, délégué du Gouvernement Khédiviale au Caire.
CHAKOUR Bey Com. J. G., directeur général de la Municipalité d'Alexandrie.
CHÉIK MOHAMMED CHÉRIF, délégué du Gouvernement Khédiviale au Caire.
SHEREEF ABD. ES SALAMEL BAKALI. 18, Keppel St. Russel Square, London W. C.

ESPAGNE.

SOJA (Dr. Prof. FRANCESCO de) Bolmez, 19, Barcelonne.
SOJA (Mad. DOLORES de) Barcelonne.
VALBUENA don RAMIRO FERNANDEZ, représentant de la Biblioth. de Toledo.

ÉTATS-UNIS.

- ADLER doct. CYRUS. Smithsonian Institution, Washington.
APPLETON WILSON VIRGINIA. Baltimore.
BALL PLATNER prof. SAMUEL. Adalbert College, Western Reserve Univ.
Cleveland, Ohio.
BARTON prof. GEORGE A. Brin Mawr, Pensylvania.
BILLINGS doct. JOHN. Directeur de la New York Public Library.
BLOOMFIELD MAURICE. Prof. à la Johns Hopkins University, Baltimore.
COLTON S. Mrs. ELIZABETH. Post office Box 236, Easthampton, Massachusetts.
CRAWFORD prof. F. Harvard Univ. Cambridge, Massachusetts.
CRANDALL, doct. C. E. University of Chicago. Chicago, Illinois.
CRANDALL M.me C. F. Chicago.
DENNIS T. JAMES. Baltimore, Calvart Street.
DENNIS Mrs. T. JAMES. Baltimore, Calvart Street.
DUNCAN B. doct. MACDONALD. Theological Seminary, Hartford Connecticut.
DYNELEY PRINCE J. Prof. University, of New York. New York City.
EVANS JOHN O. 1219, Sixteenth Street, Washington, D. C.
GILMAN G., Président de l'American Oriental Society et de la Johns Hopkins University, Baltimore.
GOODWIN Miss VIRGINIA. London.
GRAY LOUIS H., fellow in indo-iranian languages, Columbia University New York.
HAUPT doct. PAUL, prof. à l'Univ. de Baltimore.
HAUPT PAUL, Madame, Baltimore.
HAYES WARD doct. WILLIAM, 130, Fulton Street, New York.
HILPRECHT doct. H. V. de l'Université de Philadelphia.
JACKSON WILLIAMS A. W., prof. of indo-iranian language, Columbia University, New York.
JASTROW prof. MORRIS, junior, de l'Univ. de Pennsylvania à Philadelphia.
JASTROW Mrs. MORRIS. Philadelphia.
LANMAN C. R. prof. de sanscrit à l'Univer. de N. Cambridge.
LEWIS MORRIS IDINGS, Chargé d'Affaires des États-Unis, Palazzo Amici, Piazza S. Bernardo, Rome.

NUTTALL ZELIA, Honorary Special Assistant in Mexican Archaeology
Peabody, Museum of Am. Arch. Harvard University, Cambridge.
Dresde, Beust-strasse.

PARSONS RICHARD C.

PARSONS Mistress.

PARSONS Miss.

OERTEL Prof. HANS de l' Univ. de New Haven.

RESSE Contessa, nata PHELPS, Roma.

SCIDMORE Miss. E. R., Foreign Secretary of the National Geographical
Society, Washington, D. E.

SHUYLER MONTGOMERY, University Scholar in indo-iranian languages,
Columbia University, New York.

STRATTON Mr. ALFRED WILLIAM, Univ. of Chicago.

STRATTON ALFRED WILLIAM, University of Chicago, 70 Toningtob-
Square, London W. C.

TRUMBULL doct. H. CLAY, 1031, Walnut Street, Philadelphia.

WADE Miss. M., HALLIE, Baltimore.

WALTER Reverend LAWRIE.

FRANCE.

ALLOTTE DE LA FAYE (colonel), Nantes, Seine Inferieure.

AUGER madame E., 1, Rue Legoff, Paris.

AYMONIER madame E., 2, Avenue de l' Observatoire, Paris.

AYMONIER E., Directeur de l' École Coloniale, Paris.

BARBIER DE MEYNARD, Prof. Président de la Société Asiatique, adm. de
l' École des Langues Orientales, 2, Rue de Lille, Paris.

BARBIER DE MEYNARD (madame), 2, Rue de Lille, Paris.

BARTH M. AUGUSTE, Membre de l' Institut, Paris.

BASSET RENÉ, directeur de l' École des lettres à Alger, Algérie.

BÉRARD M., 4, Rue des Chartreux, Paris.

BERNIER Mr. Louis, membre de l' Institut, 144, Boul. Haussmann,
Paris.

BERTAUX Mr. EMILE, Ancien membre de l' École française à Roma,
45, Rue d' Ulm à Paris.

BERTHET MARIE M., Professeur de l' École normale d' Alençon (Orne).

BLANC Mr. ÉDOUARD, 52, Rue de Varennes, Paris.

BLUM LÉON, 38, Rue du Luxembourg, Paris.

BLUM LÉON, madame, 38, Rue du Luxembourg, Paris.

BONAPARTE S. A. R. LE PRINCE ROLAND, 10, Avenue d' Iena, Paris.

- BONNEAUD Mr. VINCENT, 51, Rue Pierre Charron, Paris.
- BONNEFOUT (DE) DE VARINAY (vicomtesse) née Têxtor de Ravisi, 15, Avenue de Iena, Paris.
- BORDE madame GABRIELLE, Monceau par Prissé (Saône-et-Loire).
- BOURDAIS PAUL, Docteur en théologie, 4, Rue Belle Poignée, Angers.
- BRÉAL MICHEL, professeur au Collège de France, 70, Rue d'Assas, Paris.
- CARRIÈRE, Prof. à l'École des langues orientales, 35, Rue de Lille. Paris.
- CHABOT Monseigneur ALPHONSE, prélat de Sa Sainteté, curé de Pithiviers, (Loire).
- CHABOT I. B. (abbé), 47, Rue Claude Bernard, Paris.
- CHAVANNES ED., Profess. au Collège de France, 3, Rue Vital, Paris.
- CHEVALIER HENRY, 61, Quai de Grenelle, Paris.
- CHEVALIER madame HENRY, 61, Quai de Grenelle, Paris.
- CLÉDAT mademoiselle MADELEINE à Saint-Haon le Chatel, Loire.
- CLÉDAT prof. LÉON, Périgueux (Dordogne).
- CLÉDAT Madame LÉON, à Saint-Haon le Châtel (Loire).
- CLÉDAT Mademoiselle JEANNE MARIE à Saint-Haon le Châtel (Loire.)
- CLÉDAT L., Doyen de la Faculté des lettres, 29, rue Molière, Lyon.
- COIGNET Madame, Rue de la Faisanderie, Paris.
- CORDIER HENRY profess. à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Passy.
- CORDIER madame H.
- COURRANT MAURICE, Vineuil par Chantilly (Oise).
- CRÉHANG FANNY (Mademoiselle), 38, rue du Luxembourg, Paris.
- DAUMET (Monsieur), 28, rue du Luxembourg, Paris.
- DECOURDEMANCHE J., Sarcelles (Seine-et-Oise.)
- DERENBOURG HARTWIG, professeur à l'École des Langues orientales, 30, avenue Henry Martin, Paris.
- DIEHL Madame CH., 23, rue Isabey, Nancy.
- DIEHL CH, profess. à la Faculté des lettres de Nancy, 23, rue Isabey, Nancy.
- DIEULAFOY Madame, Langlade (Montgiscard).
- DIEULAFOY Mr. MARCEL, membre de l'Institut, Langlade (Montgiscard).
- DROUIN M. E., Secrétaire-adjoint de la Société Asiatique, Paris.
- DURAND ROGER, Président de la Société archéologique d'Eure et Loire, imprimeur, Chartres.
- DURAND ROGER Madame, à Chartres (Eure-et-Loire).
- DUSSAUD RENÉ, Rue du Midi, Neuilly sur Seine.

- DUVAL M. RUBENS, prof. au Collège de France, Paris.
ENGELMANN MOÏSE, 9, rue de Châteaudun, Paris.
FAUCHER A., 16, rue Legoff, Paris.
FEER LÉON, de la Biblioth. Nat., rue Félicien David, Paris.
GAUBERT Mr. doct. FORTUNÉ, médecin major de première classe, rue Mademoiselle, Versailles.
GAUCKLER Mr. PAUL, Directeur des Antiquités de Tunis.
GAUDKROY J. M. DEMOMBYNES, Secrétaire de l'École des langues orientales, 2, rue de Lille, Paris.
GOODSPEED EDGAR, Paris.
GROSSET Mr. le prof. JEAN, Lyon.
GUIMET Mr. E., 1 Place de la Miséricorde, Lyon, Paris, Musée Grimet.
HENRY VICTOR, profess à l'Univ. de Paris, Sceaux, rue de Penthievre, 14.
HENRY Madame VICTOR, Sceaux, rue de Penthievre, 14.
HENRY Mademoiselle HÉLÈNE, Sceaux, rue de Penthievre, 14.
HENRY Mademoiselle EDMÉE, Sceaux, rue de Penthievre, 14.
HOUDAS O., prof. à l'École des langues orientales vivantes, Paris.
HUBERT HENRY, 74, Claude Bernard, Paris.
LAFENESTRE Mr GEORGES, Membre de l'Institut, Paris.
LAIGUE (DE) LOUIS, consul général de France à Rotterdam.
LEGRAND M., Consul de France à Philippopoli (Bulgarie).
LEROUX ERNEST, Madame, Paris.
LEROUX ERNEST, Libraire-éditeur. 28, Rue Bonaparte, Paris.
LEVY SYLVAIN, profess. au Collège de France, 9, rue Guy de la Brosse, Paris.
LODS Mr. ARMAND, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, 13, rue du Pomerat Montmorency (Seine-et-Oise).
LODS Madame ARMAND, 13, rue du Pomerat Montmorency (Seine-et-Oise).
LODS Mr. EDOUARD, Pasteur, 73-bis, Avenue de Wagram, Paris.
LODS Mr. CH., 73-bis, Avenue de Wagram, Paris.
LODS Madame ADOLPHE, 112, Boul. Arago, Paris.
LODS ADOLPHE, délégué de la Faculté Protestante, 112, Boul. Arago, Paris.
MAYNARD Mr. JEAN, 10, Rue Fresnel, Paris.
MANTEYER (DE) Mr. GEORGES, Palazzo Farnese, Rome.
MARRE A., profess. à l'École des langues orientales vivantes, Paris.
MARUÉJOULS PIERRE, Secrétaire de l'Ambassade de France près S. M. le Roi d'Italie, Palazzo Farnese, Rome.

- MASPERO G., professeur au collège de France, membre de l'Institut,
24, Avenue de l'Observatoire, Paris.
- MAY JULES, Madame, 38, Rue du Luxembourg, Paris.
- MONNIER Mademoiselle, Dieulefit (Drôme).
- MONNIER, Professeur, Dieulefit (Drôme).
- MORIN Dr., Dieulefit (Drôme).
- NOUET (abbé RENÉ), 25, Rue S.^t Vincent, Le Mans (Sarthe).
- OPPERT JULES, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, 2, Rue de Sfax, Paris.
- OPPERT Mad., 2, Rue de Sfax, Paris.
- PARISOT (DOM), BÉNÉDICTIN, Abbaye Saint-Martin de Ligugé. Vienne.
- PELLIOT PAUL, membre de la Société Asiatique de Paris, 69, Grande-Rue, Saint-Mandé, Seine.
- QUIRIELLE (DE) PIERRE, Rome, Via Bocca di Leone, 43.
- RAVISI (DE) TEXTOR, baron, 38, Rue de Turin, Paris.
- REINACH THÉODORE, directeur de la *Revue des études grecques*, 26, Rue de Murillo, Paris.
- RÉVILLE JEAN Madame, 4, Villa de la Réunion, Paris, Auteuil.
- RÉVILLE JEAN, maître des conférences à l'École des Hautes Études, 4, Villa de la Réunion, Paris, Auteuil.
- RÉVILLIOUT EUGÈNE prof. d'égyptologie au Louvre, Paris, Rue du Bac, 128.
- RÉVILLIOUT Mad.^{lle} MARIE, Rue du Bac, 128, Paris.
- RÉVILLIOUT Mad.^{lle} MARGUERITE, Rue du Bac, 128, Paris.
- RÉVILLIOUT Mad. EUGÈNE, Rue du Bac, 128, Paris.
- RIALLE (DE) Mr. GIRARD, Ministre de France au Chili, Santiago du Chili.
- ROY B., secrétaire général du Gouvern. Tunisien.
- SABATIER PAUL, Chantegrillet (Drôme)
- SCHWAB M., bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 14, Cité Trevisse.
- SENAERT EM., membre de l'Institut, vice-président de la Société asiatique, 18, Rue François I^{er}, Paris.
- SENAERT Madame ÉMILE, à la Pelice par la Ferté-Bernard (Sarthe).
- SPECHT D. Éd., membre du Conseil de la Société asiatique, 195, Rue du Faubourg St. Honoré, Paris.
- UJFALVY HUSZAR (DE) Baron, 8, Via S. Spirito, Firenze.
- VIDAL LÉON (Madame veuve), 22, Rue de Constantinople, Paris.
- VIREY PHILIPPE, Egyptologue, à Monceau, par Prissé.
- VIREY Madame PHILIPPE, à Monceau, par Prissé (Saône-et-Loire).
- VISME (DE) Mr. ARMAND, membre de la Société de Géographie de Paris, Eau-Bonne (Seine-et-Oise).

VISME (DE) Madame ARMAND, Paris, Eau-Bonne (Seine-et-Oise).

VISSIÈRE A., Consul de France à Canton, 10, avenue des Pages, au Vésinet-Seine.

WEYMANN (DE) Madame, 13, Rue de Pomerat Montmorency (Seine-et-Oise).

GRANDE-BRETAGNE.

ALLEN H. I. Esq., Keston Narest Road, Watford.

AMEDROZ N. Y. Esq., 1, Brunswick Place, Regents Park N. W.

ANDREWS M. I. B., membre de la Société Asiatique de Londres (Reform Club, Pall Mall, Londres).

ARBUTHNOT F. F. Sir (Librairie Luzac. London, 46, Great Russell Street).

ARNOLD J. W., du Gouvernement Collège de Lahore.

ARNOLD Mrs T. W., 16, Elsworthy Road, London N. W.

ANGIER A. G. Esq., 79, Gracechurch Street, London.

ANGIER (mistress), 79, Gracechurch Street, London.

BARNES W. G., directeur de la Librairie Orientale, London.

BAYNES Esq. HERBERT, 3, Cranley Gardens, Highgate, London W.

BENNETT W. C. Esq., Hattland, Marlborough, Wallingford.

BENDALL prof. CECIL, Cambridge.

BENDALL madame GEORGETTE, Cambridge.

BERTIN mademoiselle HENRIETTE. Sippar House, 38, Blomfield Road, Maida Hill W., Londres.

BEVAN A. A., prof. d'arabe et de syriaque à l'Université de Cambridge.

BLACKETT SPENCER, Librairie Orientale, London.

BROWNE prof. EDWARD G., Cambridge.

BUDD Miss. Care of Mess. H. S. King and C.^o, 45, Pall Mall Street, London.

BULLINGER Rev. E. W., (25, New Oxford Street), Londres.

BURGESS doct. JAMES C. I. E. L. E. D. F. R. S. E., 22, Setin Place, Edinburgh.

BURGESS S. Miss M., 22, Setin Place, Edinburgh.

BURKITT Mrs F. C., 12, Harvey Road, London.

BURKITT J. C. Esq., professeur à l'Université de Cambridge, Harvey Road, London.

BURTON BROWN Dr. J. H., Rome.

- BUSHE Miss, The Jodelhütte Ments sur Bex-Bex (Suisse).
CASARTELLI L., prof. Rev. St. Beda's College, Manchester.
CATES A., 12, York Street, Regents Park, London N. W.
CATES (mistress), 12, York Street, Regents Park, London N. W.
CLURE The Rev. E. Mc., 80, Ecclester Sq., London S. W.
CLURE Mrs Mc., 89, Ecclesten Sq., London S. W.
CLURE Rev. E. Mc. 80, Ecclesten Sq., London S. W.
CLURE Mrs M., 80, Ecclesten Sq., London S. W.
COBBETT Miss Grace. Palazzo Bardi, 27, Via dei Bardi, Firenze.
CODRINGTON doct. O., 12, Victoria Road, Clapham, S W. London.
COLTHURST (madame), Norton Hall, Campden, Glostershire.
COLTHURST (miss), 47, Hill Street, Berkeley square. London W.
CUST-HOBART Sir Robert, Via dei Bardi, 27, Firenze.
CUST ANNA MARIA (miss), Elm. Park Gardens, Fulham Road, S. W.,
Londres.
DAVIS VITTON, membre de la Royal Asiatic Society. Brya-Haul Banger. North Wales.
DEVEREUX BERRIDGE I. N., 49, Rutland Gate. London.
DEVEREUX BERRIDGE I N. (mistress), 49, Rutland Gate. London.
DICKINS FREDERICK V., Prof. à l'Univ. de Londres.
DIOZY ARTHUR Esq. F. R. G. S. K. C. R. S. Vice Chairman Japan
Society, 20, Hanover Sq., London W.
DUNN Miss F., Tivoli Place. Cheltenham.
EGGELING dr. JULES, Prof. de sanscrit à l'Univ. d'Édimbourg.
ELLIS A. G. Esq., British Museum W. C., London.
M. R. EVE. Esq., Aldershot.
FLEET Esq. F. F. C. I. E. Members. Mansions-Victoria St., London S. W.
FORTIS M. R. MARIN, 2, St. Marks Square. Regent's Park. Londres.
FREEMANN Mistress EVA, Imperial Hôtel, Malvern (England).
GASTER Doct. Prof., 37, Maida Hill, London W.
GIBSON MARGARETH D., membre de la Royal Asiatic Society. Chatterton Road, Cambridge.
GINSBURG doct. CHRISTIAN D. L.L. D. Homelea, Virginia Water, Surrey.
GINSBURG (madame), Homelea, Virginia Water, Surrey.
GINSBURG miss VIRGINIA, id.
GOLLANCZ rev. HERMANN. M. U. delegate of Univ. of London, 12, Clepton Gardens Maida Hill, London W.
GRIERSON G. A. Esq., 46, Great Russell Street (London).
HESS MISTRESS, 18, Grosvenor Crescent. London S. W.
HIRSCHFELD dr. H., 105, Warwick Road, Maida Hill, London W.

- HOERNLE dr. prof. RUDOLPH, Oxford, 40, St. Giles.
HUNTER SIR WILLIAM, Oxford (maintenant, décédé).
HUNTER LADY JESSIE, Oxford.
IRVING W. Esq., Holliscroft, Castelnau, Barnes, London S. W.
JENNINGS Mistress, Ring's Stanley. Rectory, Gloucestershire.
JENNINGS rev. A. C., Ring's Stanley. Rectory, Gloucestershire.
JOHNSON Mrs CLEVEDON PERCIVAL, Forest Hill, London S. E.
KEGAN PAUL, TRENCH succ. de TRUEBNER, Librairie Orientale, London.
KEMPSON JOHN, Esq., London. Paternoster House, Charing Cross Road.
KING L. W. Esq., British Museum, Londres.
LAWSON J. C. Esq., The Parsonage Glen Urguhart-Invenen. (Scotland).
LE STRANGE GUY, Via S. Francesco Poverino. Florence.
LE STRANGE (Mistress), Via S. Francesco Poverino. Florence.
LEGGE J., Esq., Gray's Inn Square, London W. C.
LIDDELL (Madame), Northwood, Binfield, Berks.
LISTER, Palazzo Senni, Rome
LISTER Mrs., Palazzo Senni, Rome.
LUZAC C. G. Esq., M. R. A. S. 46 Great Russell. London W. C.
LYALL sir CHARLES, K. C. S. I, 78, India Office.
MACAULIFFE M. Esq., B. C. S. London, Grosvenor Club, Bond Street, W.
MACKINDER Mrs HALFORD. Oxford chez madame Emily Ginsburg.
MAYO madame HORSLEY, 18, Bullinghasn Mansions Pett. Street Kensington, London W.
MICHELSON I., Esq., 20, Marlborough Road, London.
MÜLLER, the Right Honourable F. MAX, professeur de philologie comparée à l' Université de Oxford. (malade).
MÜLLER Mistress F. MAX, Oxford.
MURPHY madame ELIZABETH, Olevano Romano.
NEDHAM CUST ROBERT. Esq., Secrétaire honoraire de la Société Asiatique, London.
OLDHAM Mistress Esq., The Lodge Gt. Bealing, Woodbridge.
OLDHAM M. C. F. Esq., The Lodge Gt. Bealing, Woodbridge.
PERCIVAL mistress FRANCIS, 2, Southwick Place, Hyde Park, London.
PERCIVAL S. W. Esq., M. A. R. S. A. Athenaeum Club, London S. W.
PAYNE EDW. JOHN, 2, Stone Buildings Lincoln's Jun., Londres.
PEROWNE EDW. S. 18, Warwick Crescent, W. London.
PETRIE captain FRANCIS W. H., 12, Gloucester Walk-Kensington-Carlton Club, Londres.
PETRIE mad. F. W. K. London, 12, Gloucester Walk-Kensington.

- PINCHES mad. ISABELLA, Sippar House, 38, Blomfield Road, Maida Hill W., Londres.
- PINCHES THEOPHILUS GOLDRIDGE, prof. conservateur des antiquités égyptiennes au British Museum, (Sippar House, 38, Blomfield Road Maida Hill. W.), Londres.
- PLATNER Mr S. B. Care of Messrs Braun Shipley & C. Founders' Court, London.
- PLUNKET Mrs G. M., London.
- RIDDING Miss, 6, Southwold R. D. Clapton N. E., London.
- RHYS T. W. DAVIDS prof., 21, Honor Sak Road, London S. E.
- RHYS Mad.me DAVIDS, 21, Honor Sak Road, London S. E.
- RICKMERS Mrs. RICKMERS, 5, Brunswick gardens, Kensington, London.
- ROBERTS Miss DOROTHEA-BERRY, Hill House-Mansfield-Notts.
- ROSENKRANTZ baronne GIULIA LUISA, Rome, Via Porta Pinciana.
- ROSS Doct. prof. E., University College, London.
- RYLANDS W. W. Esq., Society of Biblical Archaeology, London.
- SAYCE prof. A. H., Queen S. College, Oxford.
- SCHICK Frau, Paternoster House, Charing Cross Road.
- SCHMITZ I. H., Librairie Orientale, London.
- SEWELL R. Esq., Palace Mansion, Buckingham Gate, London S. W.
- SMITH LEWIS mistress AGNES. (Phil. doct. de l'Université de Halle Wittenberg), Castel Brae, Chatterton Road, Cambridge.
- STRONG ARTHUR. Prof. Arabic in University College, and Bibliothécaire de la Maison des Lord, palais de Westminster, London.
- STRONG Madame, London.
- SUNDERLAND Miss E., the Manor House High beech, Loughton, Essex.
- TEMPLE Colonel R. C., (45, Pall Mall), Londres.
- THOMAS F. W., India office library, Whitehall S. W., London.
- THOMAS Rev. JOHN. Deposito Biblico B. F., 63, Via Due Macelli, Roma.
- VENCKSTEM F. V., Paternoster House, Charing Cross Road, London.
- WALHOUSE J.
- WALHOUSE Miss.
- WALLIS BUDGE Doct. G. A., British Museum, Londres.
- WALPOLE G. Esq., 58, Salgarth Road, West-Kensington, London.
- WESTERMARCK Doct. EDWARD, 18, Keppel St., Russell Square London, W. C.
- WILTSHIRE Miss, 16, Elsworth Rd., London N. W.

GRÈCE.

ANTONOPOULOS Mr. STAMATI, chargé d'affaires de Grèce, Rome.
 BELLELI Dr. LAZARE, Londres, puis à Paris.
 BIKELAS D., 50, rue Varenne, Paris.
 CAROLIDES PAUL, prof. à l'Univ. d'Athènes.
 LAMBROS SPYRIDION P., profess. à l'Univ. d'Athènes.
 LAMBROS Madame ANNE SPYRIDION, Athènes.
 LAMBROS Mademoiselle LINA SPYRIDION, Athènes.
 LAMBROS Mademoiselle CHARICLÉE SPYRIDION, Athènes.
 PIKIPIOS M. GEORGES, Rome (décédé).
 SPHINIS doct. ALEXANDRE, Laurium près d'Athènes.

HOLLANDE.

FOKKER Ms. doct. A. A., Amsterdam Vendelkade, 93-A.
 GORJE (de) M. I., doct., prof. à l'Université de Leyde.
 GROOT (de) doct. J. J. M., prof. à l'Université de Leyde.
 HERZSOHN doct. P., Leyde.
 HOUTSMA doct. M. TH., prof. à l'Université d'Utrecht.
 HOYTEMA VAN, T. Gravenhagen.
 HUIZINGA J., doct., Haarlem.
 HUMME A. A., Rotterdam, Witte de Withstraat.
 HUNGER Mademoiselle G., chez M. F. de Stoppelaar, Leyden.
 JESSE R., doct., Leyden.
 JOLLES Mr. ANDRÉ, 186, Singel, Amsterdam.
 KARSTEN doct. H. T., prof. à l'Université de Amsterdam.
 KARSTEN Madame A., de Meverda.
 KERN H., doct., prof. à l'Université de Leyde.
 KRAMP F. G., Amsterdam, Weteringschans, 114.
 PLEYTE W., doct., prof. à l'Université de Leyde.
 PLEYTE Mademoiselle E., Leyden.
 SCHILLEMANS Mademoiselle C., à Zutphen.
 SCHILLEMANS Mademoiselle A., à Zutphen.
 SCHILLEMANS Mr. C., à Zutphen.
 SCHLEGEL G., doct. prof. à l'Université de Leyde.
 SPEYER prof. I. S., prof. à l'Université de Groningen.
 STOPPELAAR (de) J., libraire à Leyden.
 STOPPELAAR (de) Mademoiselle C., Leyden.

TIELE Madame, prof. à l'Université de Leyde.
 TIELE C. P., doct. prof. à l'Université de Leyde.
 VAN VLOTEN, doct. G., Leyde.
 VAN OORDT A. P. M., Leyde.
 VOGEL J. P., doct., Amsterdam.

INDE.

M. ALAM MAHBUB, Esq., of the « Paisa Akbar » Lahore.
 SHAMS UL ULAMA SYED ALI BILGRAMI, délégué du Nizam. Hayderabad.
 SYED ALI BILGRAMI (Madame). Hayderabad.
 GERSON DA CUNHA Doct., président de l'Anthropological Society et vice-président de la R Asiatic Society de Bombay (maintenant décédé).
 CUNHA (DA) Mistress GERSON, Firenze, Via Ricasoli, 5.
 CUNHA (DA) Dr. Miss EMMELINE, Firenze, Via Ricasoli, 5.
 CUNHA (DA) Miss OLIVIA, Firenze, Via Ricasoli, 5.
 JAMSHEDGI MODI GIVANGI Doct., Bombay, Kolaba.
 SHAMO UL-ULAMA MAULAVI *Muhammad Shibli Numani-Azamgarh* N. W. P.

ITALIE.

AGNOLETTI dott. FERNANDO, Via Alessandro Volta, Firenze.
 BAJOCCHI FRANCESCO, Hôtel Milano, Roma.
 BALDACCI dott. ANTONIO, prof. nell'Università di Bologna.
 BALLERINI dott. FRANZ, Piazza Guido Grimaldi, 3, Como.
 BARIOLA Prof. FELICE, Parma.
 BELLONI FILIPPI FERDINANDO, Buti.
 BIANCHI AMALIA, Milano, Via Montebello, 14.
 BILOTTA Arciprete BERNARDO (Calabria).
 BONOLA BEY signora ROSA, au Caire.
 BONOLA avv. BEY, Secrétaire de la Société Khédiviale de géographie au Caire.
 BONELLI dott. LUIGI, professore a l'Istituto Orientale, Naples.
 BOTTI prof. G., Directeur du Musée greco-romain, Alexandrie, délégué de l'Institut Egyptien au Caire et de la Société Archéologique Alexandrine.
 BUONAMICI prof. GIULIO, Alatri.
 CAETANI LEONE Principe di Teano, Roma.
 CARLI dott. MARIO, Grottammare.

- CASTELLI prof. DAVID, Via dei Servi, 53, Firenze.
CHIARI cav. dott. ATTILIO. Largo dell' Impresa, 123, Roma.
CHIARI Sig^{na} IGINIA.
CIARDI-DUPRÉ GIUSEPPE, Florence.
CINQUINI prof. ADOLFO, Liceo Dante, Firenze.
CIMMINO FRANCESCO, libero docente all' Università di Napoli.
COLIZZA dott. GIOVANNI, Professore, Maddaloni, libero docente all' Università di Roma.
COLUCCI comm. GIUSEPPE, Roma, Via quattro Fontane.
CORTI prof. GEMMA, Colle Valdelsa.
CONSOLO prof. comm. FEDERICO, membro della Società Asiatica Italiana, Piazza SS. Annunziata, Firenze.
CONTI-ROSSINI dott. CARLO, Keren (Eritrea).
CONTINI prof. ATTILIO, Via Finanze, 14, Roma.
CRIVELLARI GIUSEPPE, Via Vittorio Emanuele, 34, Firenze.
CUBONI prof. comm. G., Via Torino, 131, Roma.
CUGNONI prof. comm. GIUSEPPE, Presidente della Facoltà di Filosofia e lettere della R. Università di Roma.
DE BENEDETTI Prof. AUGUSTO, Roma.
D'AVANZO cav. CARLO, Ministero degli esteri, Roma.
DE FEIS LEOPOLDO, Prof. al Collegio della Querce, Firenze.
DE GREGORIO march. GIACOMO, prof. à l'Univ. de Palerme.
DE GUBERNATIS conte prof. ANGELO, Roma.
DE GUBERNATIS contessa Sofia, Roma.
DE GUBERNATIS contessina CORDELIA, Roma.
DE GUBERNATIS comm. ENRICO, consul général d'Italie à Corfou.
DE GUBERNATIS CECILIA, Directrice du Conservatorio à Colle Valdelsa.
DEI dott. cav. GIUNIO, Via Nazionale, 87, Roma.
DE VITO TOMMASI ANGELICA, Roma.
DONATI prof. GIROLAMO, Perugia.
FABRIZI avv. ALFREDO, redattore della *Tribuna*, Monte della Farina, 19, Roma.
FALCHI prof. LUIGI, Ozieri.
FANI prof. ENRICO, Via della Colonna, 10, Firenze.
FEDELI dott. CARLO, prof. all' Università di Pisa.
FESTA prof. NICOLA, Via Ponte Rosso, 5, Firenze.
FIASCHI cav. uff. Tito, Segretario-Capo, Istituto Superiore, Firenze.
FLORENZANO avv. comm. GIOVANNI, Roma.
FORAMITI signorina ITALIA, insegnante in Udine.

- FORMICHI dott. CARLO, libero docente dell'Università di Bologna, Napoli, rione Vomero, palazzo Marciano, actuellement à Pise.
- FORMICHI signorina ELENA, Napoli, rione Vomero, palazzo Marciano.
- GABRIELI GIUSEPPE, prof. nel R. Liceo G. B. Vico, Napoli.
- GAY HOWARD TEOFILO, Firenze.
- GALLIAN comm. CARLO, Console generale di Turchia a Roma.
- GALLINA prof. FRANCESCO, R. Istituto Orientale di Napoli.
- GAMURRINI prof. comm. FRANCESCO, Arezzo.
- GIACOMETTI Comm. G. Roma.
- GIAMPIETRI avv. CARLO, Villino Crispi, Napoli.
- GIANIURCO avv. LUIGI, Piazza Campo Marzio, 5, Roma.
- GIGLIUCCI conte ing. MARIO, membro della Società Asiatica Italiana, Firenze.
- GOIDANICH dott. PIETRO, libero docente dell'Università di Napoli, Corso Vittorio Emanuele, 446, actuellement à Pise.
- GROSSI dott. VINCENZO, libero docente nella R. Università di Genova, Via Montebello 43, Roma.
- GROPPA BATTISTA, Studente a Roma, delegato albanese.
- GUIDI prof. comm. IGNAZIO, Università di Roma.
- HOFFMANN Prof. GIOVANNI, Viale Castro Pretorio, 82, Roma.
- KEKBAKER prof. MICHELE, de l'Université de Naples, directeur de l'Istituto Orientale.
- LABANCA prof. BALDASSARRE, all'Università di Roma.
- LALLA (DE) GIUSEPPE, Via Gradini Sannicandro, 21, Napoli.
- LANDI prof. CARLO, Tivoli.
- LASINIO comm. prof. FAUSTO, Via Pergola, 14, Florence.
- LA TERZA prof. ERMENEGILDO, dirett. del R. Ginnasio di Castrogiovanni.
- LEFONS PASQUALE, Firenze, Istituto di Studi Superiori.
- LELAND CHARLES Esq., Firenze.
- LEVI SIMEONE, Via Bonafous, 4, Turin.
- LEVI signorina EUGENIA, Via Croce Rossa, 10, Firenze.
- LORECCHIO cav. uff. ANSELMO, direttore della *Nazione Albanese*, Roma.
- LORECCHIO LUIGI, Roma.
- LOVATELLI-CAETANI contessa ERSILIA, Roma, Palazzo Lovatelli.
- LUCIANI prof. comm. LUIGI, Rettore della R. Università di Roma.
- LUZZATTO ELISA, Roma.
- MAGRINI cav. uff. prof. GIUSEPPE, chef du bureau des traductions, Ministero di grazia e giustizia, Roma.
- MAJORCA MORTILLARO dott. LUIGI MARIA conte di Francavilla, Palermo.

- MALVEZZI DE' MEDICI conte NERIO, Bologna.
 MANUSARDI avv. EMILIO, Foro Bonaparte, 35, Milano.
 MARCELLI Conte FEDERICO NICOLA, Firenze.
 MARGULIES cav. doct. S. H., rabbino maggiore e direttore del Collegio
 rabbinico italiano, Firenze.
 MARGULIES madame RECHA, Firenze.
 MELI prof. ROMOLO, Scuola d'applicazione per gli ingegneri, Roma.
 MILANI prof. cav. LUIGI ADRIANO. R. Istituto superiore di Firenze.
 MIZZI cav. uff. M. A. M., Gozzo (Malta).
 MODERATI prof. cav. CLETO, Ascoli Piceno.
 MODONA LEONELLO, sotto-bibliotecario, Modena.
 MONCADA C. CRISPO, Società Siciliana per la St. Patr., Palermo.
 MORELLI prof. comm. ENRICO, Direttore della Società Editrice « Dante
 Alighieri », Roma, 6, Corso, angolo del Caravita.
 MORI monsignore prof. ULISSE, Firenze.
 MORICI prof. MEDARDO, Piazza S. Marco 6, Firenze.
 NAGY prof. ALBINO, R. Liceo Taranto.
 NALLINO dott. CARLO ALFONSO, prof. all'Istituto Orientale di Napoli.
 NATALI prof. GIULIO, Macerata.
 NOCENTINI cav. prof. LODOVICO, Via S. Susanna, 5, Roma.
 NOGARA dott. B., Via Manzoni, 10, Milano.
 OBERZINER prof. GIOVANNI, libero docente di Storia antica nella R. Uni-
 versità di Genova.
 OBERZINER LODOVICO, libero docente all'Università di Genova.
 PACINI prof. CARLO, Via Pilastrì, 4, Firenze.
 PALICCIA avv. GIUSEPPE, segretario alla prefettura di Perugia.
 PALMA ALESSANDRO DI CESNOLA, colonnello nella Riserva. Viale in Cur-
 va, Firenze.
 PAOLETTI avv. EMILIO, Via Plebiscito, palazzo Doria, Roma.
 PASETTI Prof. GIUSEPPE, Roma.
 PAVOLINI dott. PAOLO EMILIO, prof. di sanscrito al R. Istituto di Studi
 superiori di Firenze.
 PELLEGRINI ASTORRE, prof. preside del Liceo Dante di Firenze.
 PERUGI GIUSEPPE.
 PERREAU comm. ab. PIETRO, Parma.
 PETRA (DE) comm. GIULIO, direttore del Museo Nazionale di Napoli.
 PIERBOTTET signora ADELE, insegnante, Corso Torino, 21, Genova.
 PISTELLI prof. P. ERMENEGILDO, Corso, 4, Firenze.
 PIZZI dott. ITALO, prof. di persiano all'Università di Torino.
 POMETTI prof. FRANCESCO, Roma.

- PONTANI prof. COSTANTINO, professore nel R. Istituto Tecnico di Roma.
PUCCI prof. PAOLO, Colle Valdelsa.
PUGET prof. EMILIO, Roma.
PUGLIESE prof. FRANCESCO PAOLO.
RESSE Conte PIO, Roma.
PULLÈ conte prof. FRANCESCO LORENZO, Pisa (actuellement à Bologne).
PUNTONI prof. VITTORIO, rettore dell' Università di Bologna.
RADA (DE) cav. prof. GIROLAMO, Macchia Albanese.
ROCCA Prof. VITTORIO, Via dello Studio, 21, Livorno.
SACERDOTI avv. EUGENIO, Roma.
SALVI avv. FRANCESCO, Sommacolonia (Barga).
SCAVAGLI BORGIA avv. TEOFILLO, Palestrina.
SCERBO dott. prof. FRANCESCO, libero docente d'ebraico. Firenze.
SCHIAPARELLI CELESTINO, prof. nell' Università di Roma.
SCHIAPARELLI signorina BICK, Roma, Via Lungara, 10.
SCHIAPARELLI signorina MARIA, Roma, Via Lungara, 10.
SCHIAPARELLI cav. prof. ERNESTO, direttore del R. Museo di antichità di Torino.
SEGRÉ dott. CARLO, Roma.
SENES dott. GIUSEPPE, Circolo Filologico, Firenze.
SERGI GIUSEPPE, prof. all' Università di Roma.
SERVI cav. prof. F., direttore del *Vessillo Israelitico*, Casale Monferrato.
SOBBERO baronessa GINA, rappresentante la *Stampa* di Torino, Via Veneto, Roma.
SPADA Dott. FELICE, Corso Vittorio Emanuele, 491, Napoli.
SPINOLA Marchese GIACOMO Ugo, Villa Spinola, Perugia.
TAGLIABUE CAMILLO, prof. d' hindustani all' Istituto Orientale di Napoli.
TELONI Prof. BRUTO, libero docente di Assiriologia, Biblioteca Nazionale, Firenze.
TORTOLI Cav. uff. GIOVANNI, accademico della Crusca, Via della Dogana, 1, Firenze.
VANNUTELLI Rev. prof. P., Roma.
VENEZIA Avv. DOMENICO, Piazza Campo Marzio, 5, Roma.
VENTURI Prof. ADOLFO, prof. della storia dell' arte, nell' Università di Roma.
VENUTI Marchesa TERESA, Piazza S. Silvestro, 81, Roma.
VIVANET prof. FILIPPO, Direttore del R. Museo di Antichità, Cagliari.
VOGHERA CARLO, Zurigo.
VOGHERA Cav. ENRICO, editore, Corso d' Italia, 34, Roma.

ZAMPINI SALAZAR signora **FANNY**, Via Castelfidardo, 51, Roma.
ZANINI CARLO, ministro evangelico, Firenze, 57, Via Ghibellina.
ZANNONI Prof. cav. **GIOVANNI**, Via Due Macelli, Roma.

JAPON.

HOZUMI Esq. **NOBUSHIGHE**, prof. de droit Japanese Legation, 4, Grosvenor Gardens, S. W. London.
ICHIKU M., Secrétaire de la Légation Impériale du Japon à Rome.
ISHIKAWA SHOKIN, président du temple et de l'école normale de Narita et du Chiba Reformatory.
KABURAKI M. Capitaine de Frégate, Attaché Naval à la Legation Impériale du Japon, Via Boncompagni, 194, Roma.
KURE Dr. Schuzo, prof. adjoint de Psychiatrie à l'Univ. de Tokio.
KUSAKABE Dr. S., Via Marche, 1, Roma.
OHYAMA S. E. T., Ministre du Japon, Via Marche, 1, Roma.
OKADA AHSATARO, prof. agrégé de droit pénal à l'Univ. de Tokyo.
SEO Dr. G., Philippstrasse, 24-II, Berlin.
TAKANASHI Dr. Sanyu, de l'École supérieure de la Marine Impériale du Japon.
TOKUJI Esq. **SHIBUSAWA**, Via Marche, 1, Roma.
TSUBOI KUMAZO, Prof. à l'Université de Tokio.

NOUVELLE ZELANDE.

MORRIS-COLETTI (mistress), Firenze, Piazza d'Azeglio, 6.
MORRIS-COLETTI master **HUMBERT**, Firenze, Piazza d'Azeglio, 6.
MORRIS-COLETTI miss **GLADYS**, Firenze, Piazza d'Azeglio, 6.

MONTENEGRO.

POPOVICH **EUGÈNE**, Consul général du Montenegro à Rome, Via Palermo, 6.

NORVÈGE.

LIEBLEIN Prof. **JENS**, de l'Université de Christiania.
THORP Prof. **ALFR.**, de l'Université de Christiania.

PARAGUAY.

MACHAIN E., Ministre plénipotentiaire en France et en Italie, Paris,
Avenue De l'Alma, 25.

PORTUGAL.

LOPES Esq. D., 3, R. Lisbonne.

ROUMANIE.

APOSTOLIU G. Mr., Bucarest.

BADULESCU Mr. DÉMÈTRE, Bucarest.

BADULESCU Mr. Nicolas, Bucarest.

BADULESCU Madame SOPHIA, à Bucarest.

BELLOESCU Mr. STROE, Sénateur, ancien professeur, Bucarest.

BIANU JOAN, professeur, Bibliothécaire de l'Académie Roumaine, Bucarest.

BILCIURESCU CONSTANTIN S., (Ministère de l'Instruction Publique), Bucarest.

BURADA Mr. T., membre correspondant de l'Académie Roumaine, Bucarest.

BUTCULESCU DÉMÈTRE, délégué de la Société ethnographique de Paris.

CAZZAVILLAN Chev. LOUIS, directeur du journal « Universul », Bucarest.

COCITURESCU (colonel), Berlad.

COLOJIANU JEAN, prof. d'ethnographie à Bucarest.

COSACESCU Mr. N., prof. de mathématiques, Bucarest.

DENSUSIANU Mr. OCTAVE, prof. à l'Université de Bucarest.

DERVICH IHMA NAGI, délégué de la Société Albanaise de Bucarest.

ERBICEANU, doct., doyen de la Faculté de Théologie, Bucarest.

GABRIELESKO, architecte, Mihaivoda, 9, Bucarest.

GARBEA Madame CANTEMIR, Bucarest.

GARBEA Mr. prof. CANTEMIR, Bucarest.

GEORGESCU C. Mr., Bucarest.

GIDEI Mr., licencié ès-lettres, Bucarest.

GREGORIADE N. N., député, Barlad.

Actes du XII^me Congrès des Orientalistes. — Vol. I.

- HIZSCU P. Mr., Bucarest.
- HOLBAN G. MICHEL, ancien consul de Roumanie à Genève, Michaileni.
- KALINDERU JEAN, membre de l'Académie à Bucarest.
- LEBIA Madame, cantatrice de S. M. la Reine de Roumanie, Bucarest.
- LUPUL ANTONESCU, ancien inspecteur scolaire, Bucarest.
- MANIU BASILE, membre de l'Académie Roumaine de Bucarest.
- MARACINE prof. PJTESCI, Str. Mihail Kogalniceanu, 5.
- MARESCU Madame MARIE, Bucarest.
- MICESCU NICOLAS, Y., sénateur, Bucarest.
- MILESCU D., avocat, St. Constant, 24, Bucarest.
- MOROIANU doct., Bucarest.
- NOVIAN Mr. prof. RADU, Bucarest.
- NOVIAN Madame, Bucarest.
- NITZULESCO, doct. prof. à la Faculté de Théologie, Bucarest.
- OBEDANO, colonel, sénateur, Bucarest.
- PANDELESCU Mr., Juge au Tribunal, Falcu-Husi.
- POP, doct. avocat, Arad.
- POPESCU Madame, Strada Mihail Kogalniceanu, 5, Bucarest.
- POPESCU prof. VIRGILE, Strada Mihail Kogalniceanu, 5, Bucarest.
- QUINTESCU prof., membre de l'Académie Roumaine, Bucarest.
- ROMANESCO G., ingénieur, Mihaivoda, 9, Bucarest.
- SEFENDAKE G., sénateur, Turns-Severin.
- SMARA (Madame GEORGHU), Bucarest.
- SOUTZO MICHEL, ancien Directeur des postes et télégraphes, Bucarest.
- SPERANTZA THÉODORE, docteur en philosophie, prof. à Bucarest.
- TOCILESCU prof. GR., Directeur du Musée de Bucarest, professeur à l'Université, membre de l'Académie, Bucarest.
- TOCILESCU Madame IRÈNE, chez Mr. le prof. Grégoire Tocilescu, Str. Primavera, 40, Bucarest.
- TOCILESCU Mr. NICOLAS, chez Mr. le prof. Grégoire Tocilescu, Str. Primavera, 40, Bucarest.
- URECHIA A., professeur, Bucarest.
- URECHIA Dr. NESTOR, Bucarest.
- URECHIA Madame, Sinaia.
- URECHIA V. A., ancien ministre, ancien vice-président du Sénat, membre de l'Académie, prof. d'histoire à l'Université de Bucarest.
- URSIANU doct. VALERIAN, sénateur, prof. à l'Université de Bucarest.
- VASCHIDE Mr. N., Paris, 56, Nôtre Dame des Champs.
- VULCAN Mr. J., directeur du Journal *Familia* à Oradea-Mare.
- WACHMAN Mr. EDOUARD, directeur du Conservatoire à Bucarest.

XÉNOPOL Madame, Yassy.

XÉNOPOL NICOLAS, prof. avocat et député, Yassy.

YONESCU N., sénateur, professeur à l'Université de Yassy.

ZANNE Madame, Bucarest.

ZANNE A., ing. Julio, folk-loriste, au Ministère des travaux publics,
Bucarest.

RUSSIE.

BARATOW princesse ALEXANDRINE, Palazzo Barberini, Roma.

BÉSOMBASOW prof. PAUL, Fasova, Gouvernement de Kiew.

DE KREBEL T., Chambellan de S. M. l'Empereur de Russie, consul gé-
néral à Gênes.

DE LEBEDEKFF Mademoiselle, Kazan.

DE LEBEDEFF Madame OLGA, Kazan.

DE WAGNER Mademoiselle P., Piazza di Spagna, palazzo Pierret, Rome.

DLOTOWSKI Mademoiselle, Kazan.

DOLGOROUKOFF (le Prince), Hôtel Continental, Paris.

DONNER Madame O., Helsingfors.

DONNER prof. O., de l'Université de Helsingfors.

ESOFF doct. JOHAN, Saint Pétersbourg, Librairie H. L. Ricker.

ESOFF S. E. G. Saint Pétersbourg. Librairie H. L. Ricker.

GUNZBURG (DE) baron DAVID, Première Ligne, n. 4, Saint-Pétersbourg.

HAMBARTZAM ARAKELIAN. Rédaction du journal armenien *Mschah-Tiflis*
(Caucause, Russie).

HARKAWI doct. A., Conseiller d'État, Saint-Pétersbourg.

KLEMENTZ Monsieur DEMETRIUS, Premier conservateur du Musée d'An-
thropologie et d'Ethnographie de l'Académie impériale des Sciences
de Saint-Pétersbourg.

KOKOWTZW (DE) P., prof. à l'Université de Saint-Pétersbourg.

LISCHINE Mr., Consul général de Russie à Beirut.

MODESTOW prof. B., Rome.

MOSKWITINOW mademoiselle BARBE, Via Piemonte, 1, Rome.

MOSKWITINOW mademoiselle LYDIE, Via Piemonte, 1, Rome.

MSÉRIANTZ L., prof. agrégé d'arménien à l'Université de Moscou.

NAUPHAL (DE) Mr. EUGÈNE, Hôtel Pension Gyger, Lucerne.

NAUPHAL (DE) Mad. ELISABETH, Hôtel Pension Gyger, Lucerne.

NAUPHAL (DE) Mr. IRÈNÉE, conseiller d'État actuel en Russie, Hôtel
Pension Gyger, Lucerne.

NELIDOW S. E. ambassadeur, de Russie auprès du Quirinal, Rome.

- OLDENBOURG (DE) S., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 POZDNEYEW A., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 PRANG (DE) S. Exc. HENRY, conseiller d'État actuel en Russie, Rome,
 Via Venti Settembre, 91.
 RADLOFF (DE) S. E. Mr. W., membre de l'Académie des Sciences à
 Saint-Petersbourg, Wassili-Ostrov, 7 ligne, maison 2. Saint-Pé-
 tersbourg.
 ROSEN (VON) VICTOR, Baron, doyen de la Faculté Orientale, professeur
 à l'Université, membre de l'Académie de sciences de Saint-Pé-
 tersbourg.
 SALEMANN C., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 SAMARINE (DE) madame C., Paris.
 SCHMIDT (DE) A., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 SCHTSCERVATSKY THÉODORE, Saint-Petersbourg, Librairie H. L. Ricker.
 SETALA madame HELMI, Helsingfors.
 SETALA Dr. EMILE, prof. à l'Université de Helsingfors.
 SHAHOWSKI V., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 SMIRNOW B., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 STROGONOW Comte Gr., Via Sistina, Roma.
 TIESENHAUSEN S. E. W. von, Conseiller d'État, Saint-Petersbourg.
 TRENTOWSKI Mr. WOLD, Moscou, Kremlin.
 TSAGARELI prof. A., de l'Université de Saint-Petersbourg.
 WESSELOFSKI N., prof. à l'Université de Saint-Petersbourg.
 WORYKOFF (DE) Mr. VALDEMAR, architecte, membre de la Société Im-
 périale des architectes de Saint-Petersbourg, Moscou, Place des
 Théâtres, Hôtel Metropol.
 WOLKOFF (DE) Mr. NIKOLAS, chancellerie du Gouvernement. Kamenets
 Podolski.

SUÈDE

- AHNFELT mademoiselle ASTRID, Via Castelfidardo, 51, Roma.
 HOGLUND ERIK, Reviset Kongl. Lotsstepelsen, Stochkolm.
 HOGLUND madame ELISABETH, Stochkolm.
 JOHNSON F. A., prof. à l'Univ. de Lund.
 GRAF VON LANDBERG dott. CARLO, K. Kammerherr und diplomat. Agent.
 auf Schloss, Tutzing, (Wurtemberg).
 PIEHL prof. doct. KARL, Sigtuna.
 PIEHL madame EDWIG, Sigtuna.
 SINDIG Mr. OLAV., Roma. Imperiale Istituto Archeologico Germanico.

SUISSE.

ANDRÉ TONY, prof. agrégé de l'Université de Genève.
BAUMFELD FRED., Neumühleweg, 10, Zurich I.
BERCHEM VON MAX, Cran par Céligny.
BLONAY (DE) Mr. GODEFROY, Grandson (Van).
BLUMMER Mr. HUGO, prof. à l'Univ. de Zurich.
BOISSIER Mr. ALFRED, Cours des Bastion, Genève.
BRUNNOW RUD., prof. à Vevey Chalet Beauval (Canton de Vaud).
DUNANT ALPHONSE, Chargé d'affaires de la Confédération Suisse, Roma,
7, Via Vicenza.
DUNANT doct. EMILE, Rue Daniel Colladon, Genève.
EHNI Mr. JACQUES, Bibliothécaire de l'Université de Bâle.
GAUTIER LUCIEN, Grande Boissière, Genève.
HITZIG doct. H., prof. Univ. Zurich.
KAEGI doct. AD., prof. à l'Univ. de Zurich, Hottingen.
KAEGI prof. Frau doct., Zurich.
MARTI prof. doct. KARL, Marcenstrasse, 25, Berne.

LISTE

des ouvrages offerts au XII.^{me} Congrès des Orientalistes

TITRES	DONATEURS
1. GINSBURG C. D. — A series of fifteen facsimiles from manuscript pages of the Hebrew Bible with a letterpress description. — London, 1897, f. atl.	<i>Trinitarian Bible Society.</i>
2. — Introduction to the Massoretico-critical edition of the hebrew Bible. — London, 1897, 8°.	Id.
3. [BIBLE. — Ancien Testament en hébreu. Édition critique selon le texte maçorétique avec des variantes et des annotations par C. D. Ginsburg]. 1894, 8°.	Id.
4-8. MIRKHOND. — The Rauzat-Us-Safa, translated by E. Rehatsek. — London, 1891-94, 8°, 5 vol. — (Oriental Translation Fund, New Series, I).	<i>Oriental Translation Fund.</i>
9. KATHAKOÇA (THE); or treasury of stories, translated by C. H. Tawney. — London, 1895, 8°. — (Oriental Translation Fund, New Series, II).	Id.
10. HARSÁ-CARITA of Bana, translated by E. B. Cowell and F. W. Thomas. — London, 1897, 8°. — (Oriental Translation Fund, New Series, II).	Id.
11. KADAMBARI (The) of Bana. Translated by C. M. Ridding. — London, 1896, 8°. — (Oriental Translation Fund, New Series, II).	Id.

- 12-13. AL. HARÎRÎ — The Assemblies, translated by T. Chenery and F. Steingass. — London, 1867-1893, 8°, 2 vol. — (Oriental Translation Fund, New Series, III). *Oriental Translation Fund.*
14. CRONICLES (THE) of Jerahmeel; or the hebrew Bible Historiale, translated by M. Gaster. — London, 1899, 8°. — (Oriental Translation Fund, New Series, IV). *Id.*
- 15-97. SIU-KO — [Encyclopédie archéologique Japonaise, en 83 tomes]. *J. W. Dickins, Univ. London.*
98. METODO (SUL) storico negli studi letterari: osservazioni di L. Falchi, V. Cian, G. Zanetti, G. Natali. — S. I. & a., 8°. *Les auteurs.*
99. BARNABEI F., PASCAL C. — Di un' iscrizione latina arcaica scoperta nel comune di Cellino-Atanasio, prov. di Teramo. — Roma, 1895, 4°. *Id.*
100. PASCAL C. — Di un frammento di poculo con iscrizione votiva. — Roma, 1895, 4°. *L' auteur.*
101. — Saggi italici. — Torino, 1896, 8°. *Id.*
102. — Tre questioni di fonologia. — Firenze, 1895, 16°. *Id.*
103. — La leggenda latina e la leggenda etrusca di Servio Tullio. — Torino, 1897, 8°. *Id.*
104. — Una iscrizione Peligna di Sulmona. Nota. — Napoli, 1894, 8°. *Id.*
105. — Di una nuova iscrizione Peligna rinvenuta presso Sulmona. — Roma, 1895, 4°. *Id.*
106. — Di tre nuove iscrizioni Osche. Nota. — Roma, 1894, 8°. *Id.*
107. — La leggenda degli Orazii e Curiazii. Nota. — Roma, 1896, 8°. *Id.*
108. — La leggenda del ratto delle Sabine. Nota. — Roma, 1895, 8°. *Id.*
109. — La iscrizione Sabellica di Castignano. — Torino, 1895, 8°. *Id.*
110. — La tavola Osca di esecrazione. Memoria. — Napoli, 1894, 8°. *Id.*
111. WITTON DAVIES T. — Magic, divination and demonology among the Hebrews and their neighbours. — London, 1898, 16°. *Id.*

112. NEWLAND A. G. E. — A practical hand-book of the language of the Lais as spoken by the Hakas and other allied tribes of the Chin Hills.—Rangoon, 1897, 8°. *L' auteur.*
113. PIÉHL K. — Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Egypte. 3.me série. I. Planches. — Leipzig, 1895, 4°. *Id.*
114. — Réponse à M. Gaston Maspero à propos de son avant-propos du « Temple d'Edfou ». — Upsala, 1897, 8°. *Id.*
115. RISÂLAT-AL-QADR. publié par A. F. Mehren. — [Leyde, 1899], 4°. *M. Mehren.*
- 116-118. JOURNAL of the Transactions of the Victoria Institute, edited by F. W. H. Petrie. Vol. XXX and XXXI. — London, 1898-99, 8°. 3 vol. *Victoria Institute, London.*
119. MASPERO G. — La liste de Sheshonq à Karnak. — London, s. a., 8°. *L' auteur.*
120. HOFFMAN G. — Kiku no mon. L'insegna del Crisantemo. (Dal giapponese). — Roma, 1898, 8°. *Id.*
121. PATHAK K. B. — Nripatunga's Kavirâjamârâga. — Bombay, 1898, 8°. *Id.*
122. WEBER. A. — Zur indischen Religionsgeschichte. Eine Kursorische Uebersicht. — Stuttgart, 1899, 8°. *Id.*
123. REPORT on the administration of Burma during 1897-98. — Rangoon, 1898, 4°. *Gouvernement de la Birmanie.*
124. — on the administration of the Shan States for the year 1897-98. — Rangoon, 1898, 4°. *Id.*
125. — on the administration of the Chin Hills for the year 1897-98. — Rangoon, 1898, 4°. *Id.*
126. TAW SEIN KO. — Elementary hand-book of the Burmese language. — Rangoon, 1898, 8°. *Id.*
127. ARNOLD G. F. — Monograph on cotton fabrics and the cotton industry in Burma. — Rangoon, 1897, 8°. *Id.*
128. HULTZSCH E. — South-Indian inscriptions. Vol. III, part I. — Madras, 1899, 4°. — (Archaeological Survey of India). *Archael. Survey of India.*

129. **DIALOGUES** of the Buddha, translated by T. W. Rhys Davids. — London, 1899, 8°. — (The sacred books of the Buddhists, II). *T. W. Rhys Davids*
- 130-131 **HOERNLE A. F. R.** — A report on the British collection of antiquities from Central Asia. Part I. — Calcutta, 1899, 8°, 2 vol. *L' auteur.*
132. **BONELLI L.** — Il dialetto maltese. (Archivio Glottologico Italiano. Suppl. period.) 3 fasc. *L' auteur.*
133. — Saggi del folklore dell'isola di Malta. — Palermo, 1895, 8°. *Id.*
134. **TAKAHASHI SAKUYÈ.** — Cases on international law during the Chino-Japanese war. — Cambridge, 1899, 8°. *Id.*
135. **SPHINX.** Revue critique embrassant le domaine entier de l'Égyptologie publiée par K. Piehl. Vol. I, III, 1. — Upsala, a. a., 8°. *M. Piehl*
136. **PIELH K.** Dictionnaire du papyrus Harris n.º 1 publié par S. Birch. — Vienne, 1882, 8°. *L' auteur.*
137. **MARUCCI O.** — Il Museo Egizio Vaticano descritto ed illustrato. Roma, 1899, 8°. *Id.*
138. — Gli obelischi egiziani di Roma illustrati. — Roma, 1898, 8°. *Id.*
139. **DILLMANN A.** — Grammatik der äthiopischen Sprache. — Leipzig, 1899, 8°. *G. Bezold.*
140. **CUST R. NEEDHAM.** — Linguaggio. Nascita, sviluppo e vita, decadenza e morte del linguaggio. — Londra, 1899, 8°. *L' auteur.*
141. — Language. Its birth, development and life, decay and death. — London, 1899, 8°. *Id.*
142. **WATT J. GORDON.** — Four hundred tongues. — London, 1899, 8°. — (Bible House Papers. No. II). *British and Foreign Bible Society.*
143. **SPÉCIMENS** des langues et dialectes dans lesquelles la Société Biblique Britannique et Etrangère a imprimé ou mis en circulations les Saintes Écritures. — Londres, 1893, 16°. *Id.*
144. **BIBLE.** — [Le Nouveau Testament grec]. — Athènes et Constantinople, 1893, 24°. *Id.*
145. — Jesu Christi domini nostri Novum Testamentum. Ex interpretatione T. Bezae, im-

- pressa Cantabrigiae, a. D. 1642. — Berolini, 1828, 24°.
146. BIBLE. La Santa Biblia que contiene los sagrados libros del Antiguo y Nuevo Testamento. Antigua versión de Cipriano de Valera del año 1602. — Madrid, 1897, 8°. *British and Foreign Bible Society*
147. — La Biblia, ó el Antiguo y Nuevo Testamento traducidos al español de la Vulgata Latina por el R.^{mo} P. Phelipe Scio de San Miguel. — Cambrígia, 1869, 8°. Id.
148. — O Novo Testamento de nosso Senhor e Redemptor Jesus Christo: traduzido em portuguez pelo Padre Joao Ferreira d'Almeida. — Lisboa, 1897, 24°. Id.
149. — O novo Testamento de Jesus Christo traduzido em portuguez segundo a Vulgata latina por Antonio Pereira de Figueiredo. — Lisboa, s. a., 24°. Id.
150. — Le Nouveau Testament de notre seigneur Jésus-Christ. Traduit sur la Vulgate par la Maistre de Sacy. — Paris-Bruxelles, 1895, 24°. Id.
151. — La Sainte Bible, ou l'Ancien et le Nouveau Testament. Version de J. F. Ostervald. — Paris-Bruxelles, 1898, 8°. Id.
152. — [Le Nouveau Testament en roumain]. — Vienne, 1872, 8°. Id.
153. — Il Nouv Testamaint tradüt nel dialect romauntsch d'Engiadina ota. — Samaden, 1883, 16°. Id.
- 153-A. — Il Nouv Testament da nos Segner Gesu Cristo. Tradüt in romansch d'Engiadina bassa. — Franfort al Main, 1867, 24°. Id.
- 153-B. — Il Niev Testament da niess Segner Jesus Christus, vertius en romonsch da la ligia grisch. — Francfort al Main, 1869, 16°. Id.
154. — [Les Psaumes en albanais]. — Constantinople, 1872, 8°. Id.
155. — [Les Psaumes en albanais]. — Constantinople, 1868, 8°. Id.
156. — Lo Nou Testament de notre Senyor Jesu- Id.

- Christ; traduit de la Vulgata llatina en llengua catalana. — Madrid, 1888, 16°.
157. BIBLE. [Le Nouveau Testament en grec et albanais]. — Constantinople, 1879, 8°. *British and Foreign Bible Society.*
158. — 'L Testament Neuv dë Nossëgnour Gesu-Crist: tradout in lingua piemonteisa. — Londra, 1834, 8°. Id.
159. — [La Sainte Bible en grec moderne]. — Athènes 1802, 8°. Id.
160. — L' Evangeliu Imkaddes ta Sidna Gesù Cristu min San Matteu. — London, 1895, 24°. Id.
161. — L' Evangeliu Imkaddes ta Sidna Gesu Cristu min San Giuan. — Londra, 1872, 24°. Id.
162. — [Le Nouveau Testament en ture]. — Constantinople, 1886, 16°. Id.
163. — [La Sainte Bible en arabe]. — Oxford, 1869, 8°. Id.
164. — [La Sainte Bible en hébreu]. — Vienne, 18..., 8°. Id.
165. — [Le Nouveau Testament en hébreu traduit par Delitzsch]. — Lipsie, 1892, 16°. Id.
166. — [La Nouveau Testament en espagnol, en caractères hébreux]. — Constantinople, 1894, 16°. Id.
167. — [Le Nouveau Testament en arabe]. — Beyrouth, 1886, 8°. Id.
168. — [Le Nouveau Testament en langue arménienne ancienne]. — 1882, 16°. Id.
169. — [Le Nouveau Testament en langue arménienne moderne]. — Constantinople, 1896, 8°. Id.
170. — [Le Nouveau Testament en arménien ararat]. — Constantinople, 1891, 24°. Id.
171. — [L'Évangile de St. Lucas en langue kabyle]. — Londres, 1895, 16°. Id.
172. — [Les Actes des Apôtres en langue kabyle]. — Londres, 1895, 16°. Id.
173. — [L'Évangile d'après St. Mathieu en dialecte riffain]. — Londres, 1887, 16°. Id.
174. — [L'Évangile d'après St. Jean en langue Hausa]. — Londres, 1877, 16°. Id.

- | | |
|---|---|
| 175. BIBLE. — [La Sainte Bible en langue russe]. — Vienna, 1899, 8°. | <i>British and Foreign Bible Society.</i> |
| 176. — [Le Nouveau Testament en langue russe]. — St. Petersbourg, 1898, 16°. | Id. |
| 177. — The Holy Bible containing the Old and New Testaments. — London, 1898, 24°. | Id. |
| 178. — [L'Evangile de St. Mathieu en arabe-français]. — S. l. & a., 16°. | Id. |
| 179. — [L'Evangile de St. Mathieu en arabe-anglais]. — S. l. & a., 16°. | Id. |
| 180. — Psalterium Davidis aethiopice et amharice. — Basileae, 1872, 16°. | Id. |
| 181. — Evangelia sacra Domini Nostri et Salvatoris Jesu Christi, aethiopice et amharice. — Basileae, 1874, 16°. | Id. |
| 182. — The New Testament of our Lord and Saviour Jesus Christ, in amharic. — St. Crischona near Basle, 1886, 8°. | Id. |
| 183. — [La Sainte Bible en langue serbe]. — Belgrade, 1896, 8°. | Id. |
| 184. — [L'Evangile de St. Mathieu en langue albanaise-tosk]. — Boukharest, 1889, 24°. | Id. |
| 185. — [L'Evangile de St. Mathieu en langue albanaise-gheg]. — Constantinople, 1895, 24°. | Id. |
| 186. — [Le Nouveau Testament en langue serbe]. — Belgrade, 1896, 24°. | Id. |
| 187. — La Sacra Bibbia contenente l'Antico ed il Nuovo testamento. Versione italiana di Giovanni Diodati. — Roma, 1875, 4°. | Id. |
| 188. — La Sacra Bibbia tradotta in lingua italiana da Giovanni Diodati. — Firenze, 1894, 8°. | Id. |
| 189. — Il Nuovo Testamento del nostro Signore e Salvatore Gesù Cristo, e il libro dei Salmi. — Firenze, 1895, 8°. | Id. |
| 190. — L'Evangelo secondo San Giovanni. — Firenze, 1895, 8°. | Id. |
| 191-192. — Le sacre scritture dell'Antico Testamento, ebraico ed italiano. — Trieste, 1875, 8°, 2 vol. | Id. |
| 193. — Il Nuovo Testamento del nostro Signore | Id. |

- e Salvatore Gesù Cristo, e il libro dei Salmi.
— Roma, etc., 1898, 16°.
194. BIBLE. — La Sacra Bibbia, ossia l'Antico e il Nuovo Testamento. — Roma, etc. 1896, 16°. *British and Foreign Bible Society.*
195. — L'Evangelo secondo S. Luca. — Roma, Id.
etc. 1896, 16°.
196. — Il Nuovo Testamento del nostro Signore e Salvatore Gesù Cristo, e il libro dei Salmi. Id.
— Roma, etc., 1898, 24°.
197. — La Genesi, primo libro di Mosè. — Roma, Id.
etc., 1899, 24°.
198. — L'Evangelo secondo S. Luca. — Roma, Id.
etc., 1895, 24°.
199. — L'Evangelo secondo San Marco. — Roma. Id.
etc., 1895, 24°.
200. — L'Evangelo secondo San Matteo. — Roma, Id.
etc., 1895, 24°.
201. — L'Evangelo secondo San Giovanni — Id.
Roma, etc., 1895, 24°.
202. — I Proverbi di Salomone. — Roma, etc., Id.
1896, 24°.
203. — [Ancien Testament en hébreu, édition procurée par le Rabbin M. L. Letteris]. — Vienne, 1893, 8°. Id.
204. — [Le Nouveau Testament en arabe]. — Id.
Londres, s. a., 8°.
205. — [Les Psaumes en arabe]. Londres, 1885, 16°. Id.
206. — [L'Evangile de St. Mathieu en arabe]. Id.
— Londres, s. l. & a., 16°.
207. — Liber Psalmorum ad editionem Hooghtianam adornatus. — Londini, 1888, 16°.
208. — L'Evangile de St. Lucas en grec et albanais-tosk]. — Constantinople, 1886, 8°. Id.
209. — [L'Evangile de St. Mathieu en grec et en albanais-tosk]. — Constantinople, 1886, 8°. Id.
210. — [La Genèse, l'Exode et le Deutéronome en albanais-tosk]. — Constantinople, 1884, 8°. Id.
211. — [Les Psaumes en albanais-gheg]. — Constantinople, 1872, 8°. Id.

212. BIBLE. — [Proverbes et Isaïe en albanais-tosk]. *British and Foreign Bible Society.*
— Constantinople, 1884, 8°.
213. — [Le Deutéronome en albanais-tosk]. — Id.
Constantinople, 1884, 16°.
214. — [La Genèse, en albanais-gheg.]. — Boukhar- Id.
rest, 1889, 16°.
215. NAZARI O. — Del suffisso locativo — *n* nel *L' auteur.*
greco e nell' antico indiano. — Torino,
1896, 8°.
216. — Bhûr bhuvah svah, formola sacrificale in- Id.
diana. — Torino, 1897, 8°.
217. SIRZYGOWSKI J. — Der Bilderkreis des grie- Id.
chischen Physiologus. — Leipzig, 1899, 8°.
218. GRIERSON G. A. — Essays on Kaçmiri gram- Id.
mar. — London and Calcutta, 1899, 8°.
219. BUONAMICI G. — Sulla vera natura del *doppio* Id.
degli Egiziani. — Roma, 1899, 8°.
220. — Platone e la filosofia orientale. Pisa, Id.
1899, 8°.
221. BELCK W., LEHMANN C. F. — Entdeckungen Id.
in Armenien. — (Verhandlungen d. Berliner
Anthropologischen Gesellschaft, Dec. 1898).
222. — Vorläufiger Bericht über die im Jahre Id.
1898 erzielten Ergebnisse einer Forschungs-
reise durch Armenien. — (Nachrichten d. K.
Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Philologisch-
hist. Klasse, 1899, Heft. I).
223. — Zweiter Vorbericht über eine Forschungs- Id.
reise in Armenien. — (Sitzungs ber. d. K.
Preussischen Akad. d. Wiss. zu Berlin, 1899,
XXXVIII).
224. — Die Rusas Stele von Topsisä (Sidikan). Id.
Briefliche Mittheilungen an Hrn. Rud. Vir-
chow. — (Zeitschrift für Ethnologie, Jahrg.
1899).
225. BRÉAL M. — Sur l'origine et la date de la loi Id.
Osque de Bantia. — (Mémoires de la Soc. de
linguistique de Paris, tome XI).
226. BRAJENDRANATH SEAL. — Comparative Stu- Id.
dies in Vaishnavism and Christianity with

- an examination of the Mahabharata legend about Narada's Pilgrimage to Svetadvīpa. — Calcutta, 1899, 8°.
227. KAMESVARA Aiyar B. V. — The Sandhyavandanam of Rig, Yajus and Sama Vedās with a literal translation. — Madras, 1898, 16°. *L' auteur.*
228. — The Purusha Sūkta translated and explained. — Madras, 1898, 16°. *Id.*
229. DE GUBERNATIS A. — Brahman et Sāvitrī, ou l'origine de la prière. — S. I. & a., 8°. *Id.*
230. — Roma e l'Oriente nella storia, nella leggenda e nella visione. — Roma, 1899, 8°; parte 1^a. *Id.*
231. — LEBÉDEFF (DE) OLGA. — Abrégé de l'histoire de Kazan. — Roma, 1899, 8°. *Id.*
232. PARISOT J. — Rapport sur une mission scientifique en Turquie d'Asie. — Paris, 1899, 8°.
233. KŲNOS I. — Chrestomathie turque. Morceaux choisis de la littérature turque moderne. — Budapest, 1899, 8°. (Manuels de l'Académie Orientale de Commerce de Budapest, I). *Id.*
234. GIORNALE della Società Asiatica Italiana. Vol. XII, 1899. — Roma, etc., 1899, 8°. *Società Asiatica Italiana.*
235. MITTHEILUNGEN des Seminars für Orientalische Sprachen an der Kön. Friedrich Wilhelms-Universität zu Berlin. Jahrg. II. — Berlin, 1899, 8°. *Les éditeurs*
236. BAYNES H. — The evolution of religious thought in modern India. — London, s. a., 16°. *L' auteur.*
237. — Ideals of the East. — London, 1898, 16°. *Id.*
238. — The Idea of God and the light of language. — London, 1895, 8°. *Id.*
239. [BIBLE] — An arabic version of the Acts of the Apostle and the seven catholic Epistles from an eighth or ninth century Ms. in the convent of St. Catharine on Mount Sinai. Edited by Margaret Dunlop Gibson — London, 1899, 8°. (Studia Sinaitica, No. VII). *L'éditeur.*
240. — The Palestinian Syriac Lectionary of the Gospels, re-edited from two Sinai Mss. and *Id.*

- from P. de Lagarde's edition of the « Evangelium Hierosolymitanum » by A. Smith Lewis and M. Dunlop Gibson. — London, 1899, 4°.
241. STORY (THE) of Ahikâr from the Syriac, Arabic, Armenian, Ethiopic, Greek and Slavonic version, by F. C. Conybeare, J. Rendel Harris and A. Smith Lewis. — London, 1898, 8°. *L'éditeur.*
242. — HOERNLE A. F. RUD. — A note on the British collection of Central Asian antiquities. — Oxford, 1899, 8°. *L'auteur.*
243. GOLUBOVICH A. — Serie Cronologica dei Rev. Superiori di Terra Santa. — Gerusalemme, 1898, 4°. *Id.*
244. LISTA R. — Una raza que desaparece. Los Indios Tehuelches. — Buenos Aires, 1894, 16°. *Biblioteca nacional de Buenos Aires.*
245. EIZAGUIRRE J. M. — Tierra del Fuego. Recuerdos è impresiones de un viaje. — Córdoba, 1897, 16°. *Id.*
246. OUTES F. F. — Los Querandies. Breve contribución al estudio de la etnografia Argentina. — Buenos Aires, 1897, 8°. *Id.*
247. OUTES F. F. — Etnografia Argentina. Segunda contribución al estudio de los Indios Querandies. — Buenos Aires, 1898, 8°. *Id.*
248. LISTA R. — Viaje al país de los Onas, Tierra del Fuego. — Buenos Aires, 1837, 8°. *Id.*
249. LAHITTE (DE) C. — La Teo-Cosmogonia, base de la fisolofia positiva explicata racionalmente según el Guaraní. I. — Buenos Aires, 1899, 8°. *Id.*
250. BALDRICH J. A. — Las comarcas vírgenes. El Chaco Central Norte. — Buenos Aires — La Plata, 1889, 8°. *Id.*
251. LAFON QUEVEDO S. A. — Tesoro de Catamarqueñismos. — Buenos Aires, 1898, 8°. *Id.*
252. PELLIESCHI G. — Otto mesi nel Gran Ciaco. Viaggio lungo il fiume Vermiglio (Rio Bermejo). — Firenze, 1881, 8°. *Id.*
253. AMBROSETTI J. B. El simbolo de la serpiente en la Alfarería funeraria de la región Calchaqui. — Buenos Aires, 1896, 8°. *Id.*

254. AMBROSETTI G. B. — Los monumentos megalíticos del Valle de Tafi (Tucuman). — Buenos Aires, 1897, 8°. *Biblioteca nacional de Buenos Aires.*
255. — Tercer viaje á Misiones. — Buenos Aires, 1896, 8°. Id.
256. — La antigua ciudad de Quilmes (Valle Calchaqui). — Buenos Aires, 1897, 8°. Id.
257. — Las grutas pintadas y los petroglyphos de la Provincia de Salta. — Buenos Aires. 8°. Id.
258. — Los Indios Caingná del alto Paraná (Misiones). — Buenos Aires. 8°. Id.
259. — Notas de arqueología Calchaquí. — Buenos Aires, 1896, 8°. Id.
260. — Los cementerios prehistóricos del Alto Paraná (Misiones). — Buenos Aires, 1895, 8°. Id.
261. — Los Indios Kaingangues de San Pedro (Misiones). — Buenos Aires, 1895, 8°. Id.
262. — Materiales para el estudio de las lenguas del grupo Kaingangue (Alto Paraná). — Buenos Aires, 1896, 8°. Id.
263. MITRE B. — Lenguas americanas. El Mije y el Zoque. — Buenos Aires, 1895, 16°. Id.
264. — Lenguas americanas. Estudio bibliográfico-linguístico de las obras del P. Luis de Valdivia sobre el Araucano y el Allentiak. — La Plata, 1894, 16°. Id.
265. FEBRÈS A. — Diccionario araucano-español. reproducido de la edición de Lima de 1765 por I. M. Larsen. — Buenos Aires, 1883, 16°. Id.
266. — Gramática araucana. Reproducción de la edición de Lima de 1765 por I. M. Larsen. — Buenos Aires, 1884, 16°. Id.
267. BARBARA F. — Manual ó vocabulario de la lengua pampa. — Buenos Aires, 1879, in 16°. Id.
268. MACHONI DE CERDANA A. — Arte y vocabulario de la lengua Lule y Tonocoté. — Buenos Aires, 1877, 8°. Id.
269. QUIROGA A. — Calchaqui. Tomo I. — Tucuman, 1897, 16°. Id.
270. MOSSI M. A. — Manual del Idioma general del *Actes du XIII^{me} Congrès des Orientalistes.* — Vol. I. Id.

- Perú. Gramática razonada de la lengua Quichua. — Córdoba, 1889, 8°.
271. LAFON QUEVEDO S. A. — *Lenguas argentinas. Idioma Abipón.* — Buenos Aires, 1897, 8°. *Biblioteca nacional de Buenos Aires.*
272. GYBBON SPILSBURY J. H. — *Lenguas indígenas de Sud América. I. El Quichua gramática y crestomatía.* — Buenos Aires, 1897, 8°. Id.
273. ANALES de la Sociedad Científica Argentina, 1882, 1896. — Buenos Aires, 1882-96, 4 fasc. Id.
274. BOLETIN del Instituto Geográfico Argentino. Tomos XVI, XVII, XVIII. — Buenos Aires, 1895-98, 4 vol. Id.
275. EZOW G. A. — *Snochenia Petra Velikaho s Armianskim Narodom.* — S.^t Peterburg, 1898, 8°. *L' auteur.*
276. EBN-MALEK. — *L'Alfiyah, tradotta e commentata da E. Vitto.* — Beirut, 1898, 8°. *Le traducteur.*
277. HASSAN KURIDER. — *Dizionario dei triplici tradotto da E. Vitto.* — Beirut, 1898, 8°. Id.
278. MONUMENTS (LES) historiques de la Tunisie. 2^{me}. partie. Les monuments arabes publiés par P. Gauckler, B. Roy, H. Saladin. — Paris, 1899, f.° *Régence de Tunis.*
279. VASCONCELLOS-ABREU (DE) G. — *Exercícios e primeiras leituras de Sâmscrito (Apêndice ao Manual). Tòmo II.* — Lisboa, 1898, 8°. *L' auteur.*
280. MALMUSI B. — *Lapidi della necropoli musulmana di Dahlak. Parte I e II.* — Modena, 1895-99, 4°. Id.
281. SOCIETY (THE JAPAN), London. Statutes — London, 1898, 16°. *Japan Society de Londres.*
282. — — Booklet, 5. — London, 1898, 8°. Id.
- 283-284. — — Transaction and Proceedings. Vol. III and IV. — London, 1897-1899. 8°. Id.
2 vol.
285. DIÖSY A. — *The New Far East.* — London, *L' auteur.*
286. MAHLER EDE. — *Az egyiptomi nyelv.* — Budapest, 1899, 8°. Id.
287. 'ABD-ALLAH IBN 'ABD-ALLAH le Drogman. — *Le présent de l'homme lettré pour refuter*

- les partisans de la Croix. Traduction par J. Spiro. — Paris, 1886, 8°.
288. CARLI M. — Il Ce-Kiang, studio geografico-economico. — Roma, 1899, 8°. *Le traducteur.*
289. ALMEIDA (DE) M. — Vida de Takla Haymanot, publicada por F. M. Esteves Pereira. — Lisboa, 1899, 8°. *L'éditeur.*
290. HISTORIA dos martyres de Nagran. Versao ethiopica publicada por F. M. Esteves Pereira. — Lisboa, 1889, 8°. *Id.*
291. OST-ASIEN. — Monatsschrift für Handel, Industrie, Politik, ect No. 19, 1899. — Berlin, 1899, 8°. *Id.*
292. GEIGER W. — Kleinere Dialekte und Dialekt-gruppen. — Strassburg, 1899, 8°. — (Grundriss der iranischen Philologie). *L'auteur.*
293. CIMMINO F. — Dal poema persiano Jusuf e Zuleicha di Mevlana Abderrahman Giami. — Napoli, 1899, 8°. *Id.*
294. PRATO S. — La scène de l'avocat et du berger de la farce Maître Pathelin dans les rédactions littéraires et populaires. — Paris, 1894, 8°. *Id.*
295. — Le menuisier, le tailleur et le sophta, extrait du conte Dilziz-Hatoun de la collection turque de M. H. Carnoy. Notes comparatives. — Paris, 1891, 8°. *Id.*
296. PRATO S. — Sonne, Mond und Sterne als Schönheits-Symbole in Volksmärchen und Liedern. — Berlin, 1896, 8°. *Id.*
297. — Inceputul Cîntecelor populare romînesti in relatie cu inceputul cîntecelor populare italieneşti, greceşti, braziliene, etc. — Fălticeni, 1894, 8°. *Id.*
- 298-306. MUHAMMAD ZAKA' ULLAH (Hân Bahâdur Mawlawî). Târih-i-Hindûstân. Vol. I-IX. — Lahore, 1892, 8°. *Gouvernement de Punjab.*
307. ASWAMI (Maharag) Malik Samrag. Kitâb Gulzar-i-Mââni. — Lahore, 1899, 8°. *Id.*
308. DIACK A. H. — Customary law of the Dera *Id.*

- Ghazi Khan District. Vol. XVI. — Lahore, 1898, 8°.
309. DIACK A. H. — The Kulu dialect of Hindi. — *Gouvernement de Punjab.*
Lahore, 1896, 8°.
310. VAMVABHAUBHAVAVA. — Lahore, 1899, 8°. Id.
311. GAZETTEER of the Dera Ghazi Khan District. Id.
Revised edition, 1893-97. — Lahore, 1898, 8°.
312. — of the Shapur District, by J. Wilson. Re- Id.
vised edition, 1893-97. — Lahore, 1898, 8°.
- 313-314. REPORT on the administration of the Pun- Id.
jab and its Dependencies for 1896-97 and
— 1897-98. — Lahore, 1898-99, 4°. 2 vol.
315. MOKSHAKSHAMARGAPRAKASA grantha. — La- Id.
hore, 1954 [Ère de Vikrame], 8°.
316. PRINSEP H. T. Origin of the Sikh power in the Id.
Punjab and political life of Maharaja Ranjit
Singh. — Lahore, 1897, 8°.
317. AN-NASAFI, Kanz ad-dagig, [avec le commen- Id.
taire de Muhammad Hasan al-Siddiqi]. —
Lahore, 1312, 4°.
318. AKBAR. [Les Institutions, en persan]. — La- Id.
hore, 1898, 8°.
319. RADI-EN-DÛN al-Asterabâdi. [Commentaire à la Id.
Saffiah de Ibn al-Hagib]. — Lahore, 1315, 8°.
- 320-324. ACTES du onzième Congrès International des *M. Sénart.*
Orientalistes. — Paris, 1898-99, 8°. 5 vol.
- 325-326. CONGRÈS provincial des Orientalistes. — *M. Guimet.*
Compte rendu de la 3^{me} Session. Lyon. —
Lyon, 1880, 4°, 2 vol.
327. ANNALES DU MUSÉE GUIMET. — [Série in-4°] Id.
Tom. IX. Les hypogées royales de Thèbes
par M. E. Lefébure. — Paris, 1886.
328. — — To. X. Mémoires divers. Paris, 1887. Id.
329. — — To. XXIII. Le Yi; King, par P. L. Id.
F. Philastre. Paris, 1893.
330. — — To. XXV. Histoire des monastères Id.
de la Basse-Egypte, par E. Amélineau. —
Paris, 1894.
331. — — To. XXVI, 1, 2. La Chorée, par M. Id.
Chaillé-Long-Bey. — 1894-97.

332. ANNALES DU MUSÉE GUIMET. — To. XXVII. *M. Guimet.*
Le Siam ancien par L. Fournereau. P.^o I. —
Paris, 1895.
- 333-334. — — To. XXVIII. Histoire de la sé-
pulture et des funérailles dans l' ancienne
Egypte, par E. Amélineau. — Paris, 1896. Id.
335. — — Bibliothèque d'études. [Série in 8^o]. Id.
To. I. Le Rig-Véda par P. Regnaud. P.^o I.
— Paris, 1892.
336. — — To. III. Coffre à Trésor attribué au Id.
Shôgoun Iyé-Yoshi, par L. de Milloué et S.
Kawamura. — Paris, 1896.
- 337-338. — — To. V. VI. Mission E. Aymo- Id.
nier. Voyage dans le Laos. — Paris, 1895-
97.
339. — — To. VII. Les Parsis, par D. Menant, Id.
P.^o I. — Paris, 1898.
- 339 bis. — — To. VIII. Si-do-inadzou. Ge- Id.
stes de l'officiant dans les cérémonies mysti-
ques des sectes Tendaï et Singon. — Paris,
1899, 8^o.
- 340 — — Bibliothèque de vulgarisation. [Sé- Id.
rie in 18^o]. I. Les moines égyptien, par E.
Amélineau. — Paris, 1889.
341. — — II. Précis d'histoire des religions. Id.
P.^o I. Religions de l'Inde. Par L. de Milloué.
— Paris, 1890.
342. — — III. Les Hétéens, histoire d'un em- Id.
pire oublié, par A. H. Sayce. Paris, 1891.
343. — — IV. Les symboles, les emblèmes et Id.
les accessoires du culte chez les Annamite.
Par G. Dumoutier. — Paris, 1891.
344. — — V. Les Yézidiz. Episodes de l'hi- Id.
stoire des adorateurs du diable, par J. Me-
nant. — Paris, 1892.
345. — — VI. Le culte des morts dans le cé- Id.
leste empire et l'Annam, etc., par Bouïnais
et A. Paulus. — Paris, 1893.
- 346 — — VII. E. Amélineau. Résumé de l'hi- Id.
stoire de l'Egypte. — Paris, 1894.

347. **ANNALES DU MUSÉE GUIMET.** — VIII. Le bois sec fleuri, roman coréen, traduit par Hong-Tjyong-Ou. — Paris, 1895. *M. Guimet.*
348. — — IX. La Saga de Nial, traduite par R. Dareste. — Paris, 1896. *Id.*
349. — — X. E. Sénart Les castes dans l'Inde. — Paris, 1896. *Id.*
350. **MILLOUÉ (DE) L.** — Petit guide illustré au Musée Guimet. — Paris, 1897, 18°. *Id.*
351. **GRIERSON G. A.** — Progress report of the linguistic Survey of India. — Calcutta, 1899, 4°. *L'auteur.*
352. — — Linguistic Survey of India. The Central Provinces. — Calcutta, 1898, 8°. *Id.*
353. — — Bombay and Baroda. Calcutta, 1898, 4°. *Id.*
354. — — Rajputana, Central India, and Ajmere-Merwara. — Calcutta, 1899, 4°. *Id.*
355. — — Assam — Calcutta, 1898, 4°. *Id.*
356. — — Berar, or Hyderabad assigned District. — 1898, 4°. *Id.*
357. — — The Panjab and its feudatories. — Calcutta, 1898, 4°. *Id.*
358. — — The North-Western provinces and Oudh. — Calcutta, 1898, 4°. *Id.*
359. — — Bengal (lower provinces). — Calcutta, 1898, 4°. *Id.*
360. — — Specimen translations in the languages, of the North-Western frontier. — Calcutta, 1899, 4°. *Id.*
361. — — Indo-aryan family. Eastern group. Specimens of the Bengali language. — Calcutta, 1899, 4°. *Id.*
362. **KALHANA'S RAJATARANGINI**, or Chronicle of the kings of kasmir. Translated by M. A. Stein. Vol. II, book VIII. — London, 1899, 8°. *M. Stein.*
363. **[BIBLE]** — The book of the Prophet Ezekiel. Critical edition of the hebrew text with notes by C. H. Toy. — Leipzig, 1899, 8°. *M. Haupt.*

- (The sacred books of the Old Testament, part 12).
364. BIBLE. — The book of the Prophet Ezechiel. A new english translation by C. H. Toy. — Stuttgart, 1899, 8°. (The sacred book of the Old and New Testaments, part 12). *M. Haupt.*
365. — The book of Prophet Isaiah. Critical edition of the hebrew text, with notes by T. K. Cheyne — Leipzig, 1899, 8°. (The sacred books of the Old Testament, part 10). *Id.*
366. — The book of Joshua. A new english translation by W. H. Bennett — Stuttgart, 1899, 8°. (The sacred book of the Old and New Testaments, part 6). *Id.*
367. CORDIER H. — Half a decade of chinese studies (1886-1891). — Leyden, 1892, 8°. *L'auteur.*
368. — Les études chinoises (1891-94). — Leide, 1895, 8°. *Id.*
369. — Les études chinoises (1895-98). — Leide, 1898, 8°. *Id.*
370. — Deux voyageurs dans l'extrême Orient au XV et au XVI siècles. Essai bibliographique. Niccolò de' Conti, Lodovico de Varthema. — Leide, 1899, 8°. *Id.*
371. — Etat actuel de la question du « Fou-Sang ». — Paris, 1896, 4°. *Id.*
372. — Les voyages en Asie au XIV siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone. — Paris, 1891, 8°. *Id.*
373. — L'extrême Orient dans l'atlas catalan de Charles V. — Paris, 1895, 8°. *Id.*
374. — De la situation du Japon et de la Corée, manuscrit inédit du Père A. Gaubil. — Leide, 1898, 8°. *Id.*
375. Situation de Ho-lin en Tartarie, manuscrit inédit du Père A. Gaubil. — Leide, 1893, 8°. *Id.*
376. — Jean de Mandeville. — Leide, 1891, 8°. *Id.*
377. — Relations de l'Europe et de l'Asie avant et après le voyage de Vasco di Gama. — Paris, 1898, 8°. *Id.*

378. CORDIER H. — Les monstres dans la légende et dans la nature. — Paris, 1890, 8°. *L'auteur.*
379. — A la recherche d'un passage vers l'Asie par le nord-ouest et le nord-est. — Paris, 1898, 8°. *Id.*
380. LA MAZELIÈRE (DE) Mis. — Essai sur l'histoire du Japon. — Paris, 1899, 16°. *Id.*
381. MANDALARI M. — Istituzioni scolastiche in Turchia. — Roma, 1891, 8°. *Id.*
382. — L'Italia e le scuole armeno-cattoliche d'Oriente. — Roma, 1892, 8°. *Id.*
383. PINCHES T. G. — Inscribed Babylonian tablets in the possession of Sir Henry Peek. Par. I-IV. — London, 1888, 4°. *Id.*
384. — Babylonian and Assyrian cylinder-seals and signets in the possession of Sir Henry Peek. — London, 1890, 4°. *Id.*
385. — Some early Babylonian contracts or legal documents. (Journal of the R. Asiatic Society, July, 1897). *Id.*
386. — The Babylonian Chronicle. (Journal of the R. Asiatic Society, October, 1894). *Id.*
387. — Major Mockler Ferryman's tablet giving the names of temple-overseers. — London, 1899, 8°. *Id.*
388. — A new Babylonian King of the period of the first dynasty of Babylon. — London, 1899, 8°. *Id.*
389. — The Lament of « the Daughter of Sin ». — London, 1895, 8°. *Id.*
390. — Names of plants and things made therefrom in Babylonia. — London, 1894, 8°. *Id.*
391. — A Babylonian decree that a certain rite should be performed. — London, 1893, 8°. *Id.*
392. — Assyriological Gleanings. — London, 1896, 8°. *Id.*
393. — Certain inscriptions and records referring to Babylonia and Elam, and their rulers, etc. — London, s. a., 8°. *Id.*
394. — The religious ideas of the Babylonians. — London, s. a., 8°. *Id.*

395. BERTIN G. — Babilonian chronology and history. (Transaction of the R. Historical Society N. S., vol. V). *Mlle Henriette Bertin.*
396. CRAIG J. A. — Astrological-astronomical texts copied from the original tablets in the British Museum and autographed. — Leipzig, 1899, 4°. (Assyriologische Bibliothek, XIV). *L' auteur.*
397. PRICE I. M. The great cylinder inscriptions A & B of Gudea copied from the original clay cylinders of the Telloh collection preserved in the Louvre. — Leipzig, 1899, 4°. — (Assyriologische Bibliothek, XV). *Id.*
398. ZIMMERN H. — Beiträge zur Kenntnis der Babylonischen Religion. II Lief. — Leipzig, 1899, 4°. — (Assyriologische Bibliothek, XII, 2). *Id.*
399. DE FEIS L. — Origine dei numeri etruschi, discorso. — Roma, 1898, 4°. *Id.*
400. SUARD (ABBÉ). — Alexandrie ancienne et nouvelle. Ouvrage illustré. Fasc. I et II. — Alexandrie, 1899, 4°. *M. Botti.*
401. BOTTI G. — Rapports sur la Bibliothèque Municipale en 1898 par M. V. Nourrisson, et sur le Musée greco-romain par M. G. Botti. — Alexandrie, 1899, 4°. *L' auteur.*
402. — Fouilles à la colonne Théodosienne (1896). — Alexandrie, 1897, 8°. *Id.*
403. — Plan du quartier « Rhacotis » dans l'Alexandrie Romaine. Annexé au Mémoire sur les Fouilles à la colonne Théodosienne. — Alexandrie, 1897, 8°. *Id.*
404. — L'Acropole d' Alexandrie et le Sérapeum d'après Aphtonius et les fouilles. — Alexandrie, 1895, 8°. *Id.*
405. BULLETIN de la Société Archéologique d' Alexandrie, rédigé par le Dr. G. Botti N. 1 et 2. — Alexandrie, 1898-99, 8°. 2 fasc. *Id.*
406. REVIEW (The Imperial Asiatic quarterly) and Oriental and Colonial Record Vol. VIII, n.° 16, 1899. *L' éditeur.*

407. AİYADGAR-I-ZARİKAN, Shatrôihâ-i-Airân, and Afdiya va Sahigiya-i-Sistân Translated by J J Modi — Bombay, 1899, 8°. *Le traducteur.*
408. DUTILH E. D. J. A travers les collections numismatiques du Caire. Douze monnaies en potin de l'emp. Domitien — Paris, 1894, 8°. *L' auteur.*
409. DUTILH E. D. J. — A travers les collections numismatiques du Caire. Monnaies inédites ou rares des nomes ou anciennes Préfectures de l' Egypte — (Riv. Ital. di Numism., Anno VIII, 1895). *Id.*
410. — Observations faites sur 527 médailles Alexandrines parvenues au Musée de Guiseh en 1889. — Le Caire, 1891, 8°. *Id*
411. — Monnaies des nomes ou anciennes Préfectures de l'Égypte du médaillier du Musée de Ghizeh. — Milan, 1894, 8°. *Id.*
412. — Monnaies Alexandrines et terres cuites du Fayoum. — Paris, 1896, 8°. *Id.*
413. — Monnaies, stèles et terres cuites du Musée gréco-romain d'Alexandrie — Le Caire, 1897, 8°. *Id.*
414. — Monnaies de Side et Égypte. — Athènes, 1898, 8°. *Id.*
415. — Arrivée exacte de l'emp. Handrien en Égypte d'après une monnaie du Musée de Ghizeh. — Le Caire, 1894, 8°. *Id.*
416. STUDI glottologici italiani diretti da G. De Gregorio. Vol. I. — Torino, 1899, 8°. *De Gregorio.*
417. DE RADA G. — Poesie albanesi. Vol. II. — Napoli, 1898, 8°. *L' auteur.*
418. ALI BILGRAMI. — La civilisation des Arabes by Dr. Gustave Le Bon, translated from the French into Urdu. Translator's preface and dedication. — Madras, 1898, 8°. *Le traducteur.*
419. — Iron industry in the territory of His Highness the Nizam of Hyderabad, Deccan. — S. I., 1899, 8°. *Ali Bilgrami.*
420. — A short guide to the Cave Temples of Elura. — Madras, 1898, 8°. *Id.*

421. PULLÉ F. L. — Un capitolo fiorentino d' indologia del secolo XVII. Fasc. I, II. — Firenze, 1899, 8°.
- 422-425. STUDI italiani di filologia indo-iranica diretti da F. L. Pullé. Vol. I-IV. — Firenze, 1897-99, 8°.
426. STUDI e materiali di archeologia pubblicati per cura di L. A. Milani. Vol. I, puntata 1. — Firenze, 1899, 4°.
427. BESSABIONE, pubblicazione periodica di studi orientali. Anno IV, nn. 37-38. — Roma, 1899, 8°.
428. TRONCOSO F. — Códice Mexicano del Palais Bourbon. — Florencia, 1899, 8°.
429. BROWNE E. G. — Hand-list of Muhammadan Mss. [Sous presse, feuilles 1-14.]
430. VOLLERS K. — The modern Egyptian dialect of Arabic. A grammar translated from by F. C. Burkitt. — Cambridge, 1895, 16°.
- 431-432 WRIGHT W. — A grammar of the Arabic language translated from the German of Caspari. Vol. I, II. — Cambridge, 1896-1898, 8°.
433. BROWNE E. G. — A catalogue of the Persian Manuscripts in the Library of the University of Cambridge. — Cambridge, 1896, 8°.
- 434-435. TRAVELLERS's (A) narrative written to illustrate the Episode of the Báb, edited in the original Persian and translated by E. G. Browne. Vol. I, II. — Cambridge, 1891, 16°, 2 vol.
436. USRYN (MIRZA) of Hamadán. The Tárikh-i-Jadíd or new history of Mírza 'Alí Muhammad the Báb, translated from the Persian by E. G. Browne. — Cambridge, 1893, 16°.
437. KALILAH and Dimnah or the Fables of Bidpai with an English translation by J. G. N. Keith-Falconer. — Cambridge, 1885, 8°.
438. DIVYAVADANA (THE), a collection of early buddhist legends now first edited by E. B. Cowell and R. A. Neil. — Cambridge, 1886, 8°.

*L'auteur.**Id.**Id.**L'éditeur, Monseigneur Morini.**L'auteur.**Les Syndics de la « Cambridge University Press ».**Id.**Id.**Id.**Id.**Id.**Id.**Id.*

439. BENDALI. C. — A journey of literary and archaeological research in Nepal and Northern India. — Cambridge, 1886, 8°. *Les Syndics de la « Cambridge University Press ».*
440. — Catalogue of the buddhist sanskrit manuscripts in the University Library, Cambridge. — Cambridge, 1883, 8°. *Id.*
441. PRESTON T. — Catalogus Bibliothecae Burckhardtianae. — Cantabrigiae, 1853, 4°. *Id.*
442. HYMN (THE) of the Soul contained in the Syriac Acts of St. Thomas, re-edited with an English translation by A. Ashley Bevan. — Cambridge, 1897, 8°. *Id.*
443. NALOPAKHYANAM, or the Tale of Nala; containing the sanskrit text, by T. Jarrett. — Cambridge, 1882, 8°. *Id.*
- 444-445. ZOHEIR BEHĀ-ED-DĪN. — The poetical works with a metrical English translation by E. H. Palmer. Vol. I, text, Vol. II, translation. — Cambridge, 1877, 8°. 2 vol. *Id.*
446. HISTORY of Nepal, translated from the Parbatīya. With a sketch of the country and people of Nepal by the editor D. Wright. — Cambridge, 1887, 8°. *Id.*
- 447-448. DOUGHTY. C. M. — Travels in Arabia Deserta. Vol. I, II. — Cambridge, 1888, 8°, 2 vol. *Id.*
449. PRILE J. — Notes on the Nalopakhyanam or Tale of Nala. — Cambridge, 1881, 8°. *Id.*
450. NICHOLSON R. A. — Selected poems from the Divani Shamsi Tabriz edited and translated by R. A. Nicholson. — Cambridge, 1898, 16°.
451. AL-BATTANI sive Albatēnii Opus astronomicum. Ad fidem cod. Escorial. arabice editum, latine versum a C. A. Nallino. Pars III. — Mediolani, 1899, 4°. *M. Nallino*
452. MIZZI. M. — Di alcuni vocaboli gaulo-maltesi. Osservazioni filologiche. — Roma, 1899, 8°. *L'auteur*
453. PERRUCHON J. — Aperçu grammatical de la langue amharique. — Louvain, 1899, 8°. *Id.*

- 454-455. EPIGRAPHIA INDICA and Record of the Archaeological Survey of India, edited by E. Hultzsch. Vol. IV, V. — Calcutta, 1895-99, 4°. *Gouvernement de Madras.*
456. REA A. — Monumental remains of the Dutch East India Company in the Presidency of Madras. — Madras, 1897, 4°. (Archaeol. Survey of India). *Id.*
457. COUSENS H. — Lists of antiquarian remains in the Central Provinces and Berâr. — Calcutta, 1897, 4°. (Archaeol. Survey of India). *Id.*
458. SMITH E. W. — The Moghul architecture of Fathpur-Sikri. Part III. — Allahabad, 1897, 4°. (Archaeol. Survey of India). *Id.*
459. COUSENS H. — Revised list of antiquarian remains in the Bombay Presidency. — Calcutta 1897, 4°. (Archaeol. Survey of India). *Id.*
460. BHANDARKAR. R. G. — Report on the search for sanskrit manuscripts in the Bombay Presidency during the years 1887-88, 1888-89, 1889-1890 and 1890-91. — Bombay, 1897, 8°. *Gouvernement de Bombay.*
461. PETERSON P. — A sixth report of operations in search of sanscrit Mss. in the Bombay, Circle. April 1895 -- March 1898. — Bombay, 1899, 8°. *Id.*
462. GROSSI. V. — Nel paese delle Amazzoni. — Roma, 1897, 16°. *L'auteur.*
463. GRAVEN H. — Adamo ed Eva sui cofanetti d'avorio bizantini. — Roma, 1899, 4°. *Id.*
464. TOCILESCU G. G., BENNDORF O., NIEMANN G. — Monument de l'Adamklissi, tropaeum Traiani. — Vienna, 1895, f°. *M. Tocilescu.*
465. DUFF C. MABEL. — The chronology of India. — Westminster, 1899, 8°. *L'auteur.*
466. TEMPLE. R. C. — A theory of universal grammar as applied to a group of savage languages. — (Journal of the R. Asiatic Society, July, 1899). *Id.*
467. ANTIQUARY (INDIAN), a journal of oriental research, edited by R. C. TEMPLE. Vol. XXV, *M. Temple.*

June & Dec., XXVI, April, May & Dec.,
XXVII, Sept. & Dec., XXVIII, Jan.-April,
June. — Bombay, 1896-99, 4°.

468. CHEVALIER H. — Cérémonial de l'achèvement des travaux de Hoa Syeng (Corée). — Leide, 1898, 8°. *L'auteur.*
469. BOELL P. Contribution à l'étude de la langue Lolo. — Paris, 1899, 8°. *Id.*
470. — Le protectorat des missions catholiques en Chine et la politique de la France en Extrême-Orient. — Paris, 1899, 8°. *Id.*
471. POLIVANOFF V. — Muransky Mogilnik. — Moskva, 1896, 8°.
472. GROSSI V. — La relazione e la carta dei viaggi dei fratelli Zeno nel Nord. — Torino, 1887, 8°. *Id.*
473. — Questioni di geografia politica. — Torino, 1888, 8°. *Id.*
474. — La cremazione fra i moderni non europei. — Milano-Torino, 1888, 8°. *Id.*
475. — Fra i Toda ed i Badaga dei Nilghiri. Costumi funerari. — Milano, 1888, 16°. *Id.*
476. — Fra i Pelli-Rosse d'America. Curiosità etnografiche. — Torino, 1888, 16°. *Id.*
477. — Questioni di etnologia americana. — Berlino, 1889, 8°. *Id.*
478. — Lingue, letteratura e tradizioni popolari degl'indigeni d'America. Parte 1°. — Genova, 1890, 8°. *Id.*
479. — Geografia commerciale dell'America del Sud. I. Chili. — Genova, 1890, 8°. *Id.*
480. — Le leggende delle Piramidi. — Genova, 1890, 8°. *Id.*
481. — Fra gli Eschimesi delle isole Aleutine. Feste, tradizioni e leggende. — Genova, 1890, 8°. *Id.*
482. — Una questione di geografia antropologica (L'origine degli Americani). — Torino, 1891, 8°. *Id.*
483. — Folk-lore brasiliano. (Rivista analitica). — Genova, 1891, 8°. *Id.*

484. GROSSI V. — La cremazione nell'Antichità storica e preistorica. — Milano, 1893, 8°. *L'auteur.*
485. — I partiti politici e le rivoluzioni in Corea. — Roma, 1894, 8°. *Id.*
486. — Le ragioni storiche della questione della Corea. — Roma, 1894, 8°. *Id.*
487. — Geografia storica e antropologica di Madagascar. — Roma, 1894, 8°. *Id.*
488. — Madagascar e i diritti storici della Francia. — Roma, 1895, 8°. *Id.*
489. — La questione dell'Armenia. — Roma, 1896, 8°. *Id.*
490. — Lingue e letterature degli odierni popoli d'Africa. — Palermo, 1896, 16°. *Id.*
491. — L'antica e la nuova Cartagine (Biserta). Studio storico-politico-militare. — Roma, 1898, 8°. *Id.*
492. — La morale pratica degli antichi Messicani. Ricerche e documenti etnografici. — Roma, s. a., 8°. *Id.*
493. COOPER-OAKLEY J. — The Heavenly Kingdom of the Holy Grail. (The Theosophical Review, June and July, 1899). *Id.*
494. NIDHAMI-I-'ARUD-I-SAMARQANDI — The Chahar Maqála translated by E. G. Browne. — Hertdorf, 1899, 8°. *M. Browne.*
495. BROWNE E. G. — Yet more light on 'Umar-i-Khayyam. (Journal of the R. Asiatic Society, April, 1899). *Id.*
496. — The sources of Dawlatshah. (Journal of the R. Asiatic Society, January, 1899). *Id.*
497. JOURNAL de la Société Finno-Ougrienne, XVI. — Helsingissä, 1899, 8°. *Société Finno-Ougrienne.*
498. HEIKEL A. O. — Trachten und Muster der Mordvinen. Lief. 1-8. — Helsingissä. 1899, 4°. (Société Finno-Ougrienne). *Id.*
499. KALIDASA — Meghaduta o la Nube messaggera tradotta dal sanscrito da G. Flechia. — Firenze, 1897-99, 8°. *M. Pullé.*
500. TRONCOSO F. — Sacrificio de Isaac. Auto en *L'auteur.*

- lengua mexicana (anónimo) traducido al español. — Florencia, 1899, 8°.
- 501-547. BOOKS (THE SACRED) of the East. Translated by various oriental scholars and edited by the R. Hon. F. Max Müller. Vol. I-XLIII, XLV-XLVII, XLIX. — Oxford, 1879-98, 8°, 47 vol.
548. CHWolson D. A., POKROVSKI N. V., Smirnow J. J. Serebrjanoje sirijkoje vliudo, naidjennoje v Permskom krae. — S. Peterburg, 1899, 1°. (Materiali po archeologij Rossij izdavaemic Imperatorskoju archeologiceskoju Kommissieju, Nr. 22).
549. BLONDEL F. — Memento arabe-français. — Tunis, 1899, 8°. *L'auteur.*
550. GRUNDRISSE der indo-arischen Philologie und Altertumskunde begründet von G. Bühler, fortgesetzt von F. Kielhorn. I Band, 1 Heft, A; II Band, 1 Heft, B; III Band, 9 Heft. — Strassburg, 1899, 8°, 3 fasc. *M. Kielhorn.*
551. MAHOMET — [Le Coran en arabe. Reproduction photolith. du manus rit de Hâfiz 'Otmân]. — Lipsie, s. a., 16°. *M. Drugulin.*
552. CRISPO-MONCADA C. — I codici arabi, nuovo fondo della Biblioteca Vaticana. — Palermo, 1900, 8°. *L'auteur.*
553. GRUNERT M. — Der Löwe in der Literatur der Araber. — Prag, 1899, 8°. *Id.*
554. DAWLET-SHAH. — Tadhkiratu'sh-shu 'ara. — (Edition de E. Browne, sous presse). *Id.*
555. MODIGLIANI E. — Fra i Batacchi indipendenti. — Roma, 1892, 8°. *Società Geografica Italiana.*
556. BÔTTEGO V. — Il Giuba esplorato. — Roma, 1895, 8°. *Id.*
557. VANNUTELLI L., CITERNI C. Seconda spedizione Bôttego. L'Olmo. — Milano, 1899, 8°. *Id.*
558. FORKE. A. — Blüthen Chinesischer Dichtung. — Magdeburg. 1899, 8°. *L'auteur.*
559. SCIDMORE E. R. — Java, the Garden of the East. New York, 1898, 16°. *Id.*

560. SCIDMORE E. R. — *Jinrikisha Days in Japan.* — *L'auteur.*
New York and London, 1899, 16°.
561. — *Appleton's Guide-book to Alaska and the Northwest Coast.* — New York, 1899, 16°. *Id.*
562. ANZEIGER der Gesellschaft für die Völkerkunde Ungarns. I. Jahrg., I. Heft. — Budapest, 1891, 8°. *M. Hermann.*
563. MITTHEILUNGEN (Ethnologische) aus Ungarn. II. Jahrg., I-X Heft; V Band, I-X Heft; VI Band, I Heft. — Budapest, 1891-98, 8°, 7 fasc. *Id.*
564. ERGEBNISSE der in Ungarn am 31. Jänner 1893 durchgeführten Zigeuner-Conscription. — Budapest, 1895, 4°. — (Ungarische Statistische Mittheilungen. N. F. Bd. IX). *Id.*
565. MAQRË DARDEQË. — Dictionnaire hébreu-italien de la fin du XIV^e siècle réconstitué selon l'ordre alphabétique italien et transcrit par Moïse Schwab. — Paris, 1889, 8°. *M. Schwab.*
566. THOMSEN W. — Remarques sur la parenté de la langue étrusque. — Copenhague, 1889, 8°. *L'auteur.*
567. — Études Lyciennes. I. — Copenhague, 1899, 8°. *Id.*
568. DUTILH E. D. J. — Monnaies Alexandrines, terres cuites du Fayoum et les seize génies de la statue du Nil qui est au Vatican à Rome. — Paris, 1895, 8°. *Id.*
569. DEREMBOURG H. — Les manuscrits arabes de l'Escorial. To. II. 7. Morale et politique. — Paris, s. a., 8°. *L'auteur, l'éditeur et l'imprimeur.*
570. BALINT DE SZENTKATOLNA G. — Tamulische (Dravidische) Studien. — (Separatabdruck aus dem II. Bande des Werkes; Wissenschaftliche Ergebnisse der Reise des Grafen B. Széchenyi in Ostasien, 1877-1880). S. 1. & a., 4°. *Id.*
571. DOCUMENTI inediti sul fondatore dell'antico Collegio dei Cinesi, oggi R. Istituto Orientale di Napoli, Matteo Ripa. To. I. (texte et facs.). — Napoli, 1898, 4°, 2 vol. *R. Istituto Orientale in Napoli.*

572. IBN. HAMDÛS. — Il Canzoniere. Testo arabo pubblicato da C. Schiaparelli. — Roma, 1897, 8°. — (Pubblicazioni del R. Istituto Orientale in Napoli, to. I). *R. Istituto Orientale in Napoli.*
- 573-574. « FETHA (II) NAGAST » o « Legislazione dei Re ». Codice ecclesiastico e civile di Abissinia, pubblicato, tradotto e annotato da I. Guidi. — Roma, 1897-99, 8°, 2 vol. — (Pubblicazioni del R. Istituto Orientale in Napoli, to. II, III). *Id.*
575. TAGLIABUE C. — Proverbi, detti e leggende Indostani pubblicati, tradotti e illustrati. Roma, 1899, 8°. — (Pubblicazioni del R. Istituto Orientale in Napoli, to. IV). *Id.*
576. — Manuale e glossario della lingua indostana o Urdù. — Roma, 1898, 8°. — (Collezione scolastica del R. Istituto Orientale in Napoli, vol. II). *Id.*
577. DE VINCENTIIS G. — Italia, Napoli e Cina. — [sous presse, pages 1-44]. *Id.*
578. BUONAZIA L. — Grammatica Araba. — [sous presse, pages 1-112]. *Id.*
579. BONELLI L. — Elementi di grammatica turca osmanli. — Milano, 1899, 16°. *Id.*
580. ALABASTER E. — Notes and commentaries on Chinese criminal law and cognate topics. London, 1899, 8°. *L'auteur.*
581. BULLINGER E. W. — The Massorah: being an account of the preservation and transmission of the manuscript text of the Hebrew Bible. — London, 1897, 16°. *Id.*
582. TURRETTINI F. — Voyages et aventures de M. et M.me Rijnhart dans le Thibet Oriental. — (Le Globe, journal géograph., to. 38). *Id.*
583. DEL BUFALO DELLA VALLE E. M.se — Une aventure au Château de Ludlow Drame en II actes. — Rome, 1893, 8°. *Id.*
584. — Wahrheit und Phantasie. Gedichte. — Stuttgart, 1880, 8°. *Id.*
585. - CORDIER H. — Américains et Français à *Id.*

- Canton au XVIII^e siècle. — Paris 1898, 4^o
(Journal de la Société des Américanistes de Paris).
586. CORDIER H. — Nécrologie. Le Général John Meredith Read. — Paris, 1898, 4^o. — (Journal de la Société des Américanistes de Paris). *L'auteur.*
587. PRATO S. — To kokkalo pou tragoudei (Prosthekaï eis tous parallelismous). — En Athenais, 1896, 8^o. *Id.*
588. — Zwei Episoden aus zwei tibetanischen Novellen in der orientalischen und occidentalen Ueberlieferung. Ein kritischer Versuch. — Berlin, 1894, 8^o. *Id.*
589. DERENBOURG H. — Nābīga Dhoubyāni inédit d'après le manuscrit arabe 65 de la collection Schefer. — Paris, 1899, 8^o. *Id.*
590. REVUE des traditions populaires To. XIV, N^o 7 et Table analytique et alphabétique (1886-1895). — Paris 1897-99, 8^o, 2 fasc. *L'éditeur.*
591. GRAEVEN H. — Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke in photographischer Nachbildung. Serie I. Aus Sammlungen in England. — Rom, 1898, 16^o. *L'auteur.*
592. CARRIÈRE A. — Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne d'après Agathange et Moïse de Khoren. Étude critique. — Paris, 1899, 8^o. *Id.*
593. SMARA G. — Schite din Târgoviste. Conferența. — Bucuresci, 1899, 16^o. *Id.*
594. SCHMIDT V. — Det gamle Glyptothek paa ny Carlsberg. Den ægyptiske Samling. — Kjøbenhavn, 1899, 16^o. *Id.*
595. BIOGRAPHY (The most ancient) of Baba Nanak the founder of the Sikh religion. Edited by M. Macauliffe. — Rawalpindi, 1885, 8^o. *L'éditeur.*
596. KAHN SINGH (BHAI). — An address on wine. — Allahabad, 1895, 16^o. *L'auteur.*
597. — Ham Hindu nahin. — Lahore, s. a, 16^o. *Id.*
598. REVIEW. The Gurmat Prabhakar by Sardar Kahn Singh. — (Civil and Military Gazette. March 16th, 1899). *Id.*

599. WINTERNITZ M. — On the South-Indian recension of the Mahabharata. — (*The Indian Antiquary*, March-May, 1898). *L'auteur.*
600. GAUBERT F. — Le verbe malgache. Mémoire. Id.
Rome, 1899, 16°.
601. MARRE A. — Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises de la langue malgache. — Paris, 1896, 16°. Id.
602. — Glossaire explicatif des mots de provenance malaise et javanaise usités dans la langue française. — Epinal, 1897, 16°. Id.
603. — Proverbes et similitudes des Malais avec leurs correspondants en diverses langues d'Europe et d'Asie. — Torino, 1898, 8°. Id.
604. — Grammaire malgache suivie de nombreux exercices. — Epinal, 1894, 16°. Id.
605. — Vocabulaire français-malgache. — Paris, 1895, 16°. Id.
606. — Un poète portugais contemporain. Francisco Gomes de Amorim. — S. n. t., 4°. Id.
607. — De l'introduction de termes chinois dans le vocabulaire des Malais. (Extrait des *Mélanges* Charles de Harlez). Id.
608. — Tableau comparatifs de mots usuels malais, javanais et malgaches extrait de l'ouvrage de G. de Humboldt sur le Kawi. — Torino 1898, 8°. Id.
609. — Des noms de nombres en usage dans Madagascar, aux Philippines, dans la Malaisie et dans la Polynésie. — Torino, 1899, 8°. Id.
610. BOKHARI DE DJOHORE. Makôtaradja-râdja ou la Couronne des Rois, traduit du malais et annoté par A. Marre. — Paris, 1878, 16°. *M. Marre.*
611. — MOREL DE VINDÉ. — Le code moral des enfants en 250 quatrains extraits de la Morale de l'enfance. Revus, publiés et augmentés d'un Appendice par A. Marre. — Paris, 1899, 16°. Id.
612. — BIET A. — Les Galibis. Tableau véritable de leurs mœurs avec un vocabulaire de leur Id.

- langue. Revue et publié par A. Marre. — Paris, 1896, 8°.
613. HISTOIRE de la Princesse Djouher-Manikam. *M. Marre.*
Roman traduit du malais par A. Marre. — Epinal, 1897, 24°.
614. — TOUN BEMBANG de Patani (Le Fakir). — Id.
Le Sadjarah Malayou (l'Arbre généalogique malais) ou Histoire des radjas et des sultans malais depuis les origines jusqu'à la conquête de Malaka en 1551. Traduit du malais en français par A. Marre. — Tome I^{er}, pages 1-198 (sous presse).
615. Notice sur les travaux scientifiques et littéraires de M. Aristide Marre — Rome, 1899, 4°. Id.
616. LUZAC's Oriental List. Vol X, N. 9 and 10. London, 1899, 8°. *L'éditeur.*
- 617-618 DUTILH E. D. J. — Signification des couronnes et des palmes sur les monnaies Alexandrines. I^{re} et II^{me} Partie. — Le Caire, 1894, 8°, 2 fasc. *L'auteur.*
619. ANDRÉ T. — L'esclavage chez les anciens Hébreux. Étude d'archéologie biblique. — Paris, 1892, 8°. Id.
620. — Le prophète Aggée. Introduction critique et commentaire. — Paris, 1895, 8°. Id.
621. — — Etat critique du texte d'Aggée. Quatre tableaux comparatifs. — Paris, 1895, 8°. Id.
622. NACHRICHTEN ueber die von der Kais. Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg, im Jahre 1898 ausgerüstete Expedition nach Turfan. Heft I. — St. Pétersbourg, 1899, 4°. *M. Salemann.*
623. ABDULQADIRI BAGDANENSIS. — Lexicon Sahnâmianum. Ad fidem codicum manuscriptorum edidit C. Salemann. Tomi I, pars 1. — Petropoli, 1895, 4°. Id.
624. SHAMS I FACHRÎ Tspahânensis. — Lexicon Persicum id est libri Mi'jâr i Gamâlî pars quarta, quam ad fidem codicis Petropolitani recognitam edidit C. Salemann. Fasc. prior. — Casani, 1887, 8°. Id.

625. DA'AT-KEDOSCHIM. — Materialien zu Geschichte d. Familien welche ihre Abstammung von den im Jahre 1659 im litthauischen Städtchen Rushani in Folge einer Blutbeschuldigung als Martyrer Gefallenen herleiten. Gesammelt von I. T. Eisenstadt und herausgegeben von S. Wiener. — St. Petersburg, 1897-98, 8°.
626. CHAKANI (TSCHETWEROSTISCHJA) isdal i perewel K. Salemann. — St. Peterburg, 1875, 8°. *M. Salemann.*
627. SALEMANN C. Judaeo-Persica nach St.-Petersburger Handschriften. I. Chudäidat, ein jüdisch-bucharisches Gedicht. — St.-Petersbourg, 1897, 4°. *Id.*
628. — Das Asiatische Museum im Jahre 1890. — St.-Petersbourg, 1894, 4°. *Id.*
629. — Ueber eine Parsenhandschrift der Kais. oeffentl. Bibliothek zu St. Petersburg. — Leide, 1878, 8°. *Id.*
630. SALEMANN C., SHUKOWSKY W. A. — Kratkaja Gramatika Nowopersidskago jassyka. — St. Peterburg 1890, 8°. *Id.*
-

COMPTE-RENDUS DES SÉANCES



Séances préliminaires

du 3 et du 4 octobre.

PREMIÈRE SÉANCE.

A huit heures du soir, le 3 octobre, les membres du Congrès ont été convoqués dans la grande salle de la Bibliothèque Alexandrine, élégamment parée pour l'occasion, par les soins du bibliothécaire, M. le comte Alexandre Moroni.

A neuf heures, le Président du Comité organisateur, M. DE GUBERNATIS, a ouvert la séance, et donné la parole à M. le professeur LUCIANI, Recteur de l'Université, dont voici l'allocution :

« Illustri Signori,

« È molto onorevole e mi riesce oltre modo gradito il compito di recarvi il saluto riverente e affettuoso dei colleghi del corpo accademico che qui rappresento. Accogliendo l'ospitalità che vi offriamo, voi ci fate grandissimo onore, e noi ne siamo fieri e orgogliosi. Convenuti a Roma da ogni parte del mondo civile, non si poteva al certo scegliere luogo più conveniente alle vostre geniali riunioni, di questa antica sede della romana sapienza.

« Filologi orientalisti, voi cumulate nelle vostre menti le lingue e le memorie storiche della più vetusta civiltà umana. Senza di voi, senza le vostre sapienti ricerche, le meravigliose conquiste della moderna civiltà, sarebbero per noi altrettanti enigmi. Coi vostri studi geniali, voi continuamente perseguitate (mi si permetta la metafora) l'arduo problema delle origini della umanizzazione dei popoli. Donde sorse la classica civiltà greca, che con la insuperata squisitezza delle arti irradiò in tutta Europa un'onda

di poesia, e colle più profonde intuizioni filosofiche, vi destò una acuta curiosità del vero che si asconde sotto i fenomeni della natura? Quali furono le sorgenti prime della romana civiltà, che colla potenza delle sue armi, e poi più saldamente colla sapienza delle sue leggi, conquistò il vecchio mondo? Dall'Oriente (voi rispondete) sorse il gran sole, che rischiarò della sua luce l'oscuro Occidente; dall'Oriente luminoso e fecondo sciamarono verso l'Occidente tuttora incolto e selvaggio le più antiche colonie umane, e vi seminarono i germi delle lingue, delle industrie, dei commerci, delle arti, delle religioni, delle scienze. I semi caddero su terreni vergini e ubertosi, fruttificarono largamente, e per un processo di lenta evoluzione, condussero alle moderne civiltà.

« Ma il grande problema non è completamente risolto. Colle vostre perseveranti ricerche voi volete più nettamente determinare le fasi diverse di questa meravigliosa fruttificazione e svolgimento. Col confronto dei documenti più antichi coi più moderni, specialmente glottologici ed etnici, voi cercate di discernere le diverse stirpi, i diversi sciami di popoli immigrati dall'Oriente all'Occidente, e possibilmente i loro conflitti e i loro incrociamenti sui luoghi conquistati ove presero stabile dimora. Chi può dire ove si arresteranno le vostre ardue indagini, e quali saranno i risultati a cui condurranno col tempo i vostri nobili ardimenti? Possano essi compensare largamente le vostre fatiche, accrescendo le gioie intellettive del vostro spirito, che sono la forma più eletta e vera di ricchezza, di salute, di felicità umana.

« Possa questo Congresso internazionale consolidare i sentimenti di pace, di solidarietà, di simpatia reciproca tra le nazioni; possano le vostre dotte comunicazioni scientifiche addurre dal misterioso Oriente nuovi fasci di luce in questa Europa già vecchia, che ne rinverdiscono le fronde, e facciano germogliare nuovi semi di futura grandezza.

Après ce discours, le professeur Cugnani, doyen de la faculté des lettres dans l'Athénée de Rome, prononça une *oratiuncula* très-élégante, qui fut couverte des applaudissements les plus chaleureux par l'illustre assemblée.

Enfin, le président du Comité organisateur prit la parole pour remercier ses illustres collègues étrangers d'avoir, en si grand nombre, répondu à l'appel du Comité, et déclara que la tâche du Comité étant finie il résignait ses pouvoirs, laissant aux membres du Congrès le soin de nommer le président effectif du Congrès et de constituer le bureau présidentiel.

Alors se leva M. E. Senart, membre de l'Institut, délégué du Ministère de l'Instruction Publique, en France, l'un des vice-présidents du

Congrès de Paris, pour proposer à l'assemblée l'acclamation du président organisateur comme président effectif, avec le même bureau présidentiel qui l'avait secondé dans l'œuvre organisatrice. Cette première proposition ayant été applaudie, M. Senart releva qu'il y avait dans l'ordre du jour de la séance la nomination d'un président d'honneur et qu'il croyait interpréter le sentiment de toute l'assemblée, en signalant au choix du Congrès le nom de l'illustre linguiste, dont on vient de célébrer en Italie le jubilé scientifique, et dont la renommée est universelle, M. Ascoli. Toute l'assemblée ayant acclamé ce nom, M. De Gubernatis donna lecture de quelques mots de l'illustre philologue français dont le Congrès regrette si vivement l'absence, le prof. Michel Bréal, déclarant que s'il y avait à choisir un président d'honneur non pas seulement pour un Congrès d'Orientalistes, mais aussi pour un Congrès de Romanistes, M. Ascoli serait également le plus digne de ce choix.

Cette délibération fut immédiatement communiquée par télégramme, à Milan, à l'illustre savant, qui répondit en remerciant et en se rendant, sur l'invitation de toute l'assemblée, à Rome, pour y présider les séances générales scientifiques du Congrès.

Le Président De Gubernatis donna alors lecture d'un télégramme arrivé pendant la séance que S. A. R. et I. l'Archiduc Renier d'Autriche, patron honoraire du Congrès, lui adressait pour féliciter le Congrès et dont voici le texte :

« Nell'atto in cui, sotto gli augusti auspici di Sua Maestà il Re, il Congresso degli Orientalisti apre le sue sedute mi riesce cosa gradita mandare a Lei, signor Conte, ed agli illustri scienziati che lo circondano, i miei cordiali saluti rinnovando gli auguri per il successo dell'opera loro.

« RANIERI ARCIDUCA D'AUSTRIA. »

Cette auguste salutation a été accueillie par l'illustre compagnie avec un tonnerre d'applaudissements.

On passa ensuite à la désignation des présidents des différentes sections, et des secrétaires adjoints italiens affectés au service du bureau de chaque section laissant à chaque section le choix de ses secrétaires étrangers.

En voici la liste :

**Liste des Présidents et Secrétaires.
(adjoints italiens).**

SECTION I.

Linguistique générale indo-européenne.

Présidents: MM. ASCOLI, BARTHOLOMAE, HENRY, LUDWIG, THOMSEN.

Secrétaire: M. GOIDANICH.

SECTION II.

Géographie et ethnographie de l'Orient.

Présidents: MM. CORDIER, HERMANN, TEMPEL, URECHIA.

Secrétaires: MM. BALDACCI, CARLI.

SECTION III.

**Histoire comparée des Religions de l'Orient :
Mythologie comparée et Folk-lore.**

Présidents: MM. DVORSAK, GINSBURG, GUIMET, TIELE.

Secrétaire: M. ZANNONI.

SECTION IV.

Chine, Japon, Corée.

Présidents: MM. DIÓSY, HIRTH, HOZUMI, TURRETTINI.

Secrétaires: MM. BLUMENSTIHL, HOFFMANN.

SECTION V.

Birmanie, Indochine, Malaisie, Madagascar.

Présidents: MM. AYMONIER, KERN, MARBE.

SECTION VI.

PREMIÈRE BRANCHE: Inde.

Présidents: Sir W. HUNTER, MM. KUHN, FISCHER, HOERNLE, Sir RAYMOND WEST, SÉNART.

Secrétaire: M. FORMICHI.

DEUXIÈME BRANCHE: Iran.

Présidents: MM. BROWNE, ESOW, GEIGER, JACKSON, SALEMANN.

Secrétaire: M. CIARDI-DUPRÉ.

SECTION VII.

Asie Centrale.

Présidents: MM. KÚNOS, RADLOFF, VAMBÉRY, DONNER.

Secrétaire: M. BONELLI.

SECTION VIII.

PREMIÈRE BRANCHE: Langues sémitiques en général.

Présidents: MM. BEVAN, EUTING, MEBX, GUIDI, KAUSCH, D. H. MÜLLER.

Secrétaires: MM. MARGULIES, NAGY.

DEUXIÈME BRANCHE: Assyriologie.

Présidents: MM. BEZOLD, HAUPT, OPPERT.

Secrétaire: M. TELONI.

SECTION IX.

Monde musulman.

Présidents: MM. GOLDZIEHER, KARABACEK, Sir CHARLES LYALL.

Secrétaire: M. NALLINO.

SECTION X.

PREMIÈRE BRANCHE: Égyptologie.

Présidents: MM. EISENLOHR, ERMANN, NAVILLE, PIEHL, RÉVILLOUT.

Secrétaire: M. BALLEBINI.

DEUXIÈME BRANCHE: Langues africaines.

Président: M. REINISCH.

Secrétaire: M. DE GREGORIO.

SECTION XI.

Grèce et Orient.

Présidents: MM. KRUMBACHER, LAMBROS, STRZYGOWSKI, TOCILESCU,
TSAGARELI.

Secrétaires: MM. BOTTI, VAGLIERI.

SECTION XII.

Amérique.

Président: M. J. DEL PASO Y TRONCOSO.

Secrétaire: M. GROSSI.

Après une heure, la séance fut levée et on passa dans une autre salle voisine, où fut servi le *symposium* dit de la *bienvenue* (*svágatím*).

Séance d'inauguration du Congrès au Capitole.

Le 4 octobre, 10 heures.

DEUXIÈME SÉANCE.

L'inauguration solennelle a eu lieu dans la grande salle du Capitole dite des *Orazii e Curiatii*. Le Congrès a été ouvert par le discours suivant de S. E. le Ministre Baccelli représentant de Sa Majesté le Roi d'Italie, Haut Patron du Congrès:

« Quum Humbertus Primus, Italiae Rex populique sui amor et decus, insigne mihi munus tribuerit ut Vos augusto nomine alloquerer, salvare Vos ego, hospites amplissimi atque humanissimi, jubeo, laetitia gestiens. Vos, inquam, undecumque profectos bono esse animo exopto, dum juxta immobile Capitoli saxum alterum supra decimum celebratis coetum, in nobilissima Orientalium antiquitatum studia feliciter incumbentes.

« Quae olim lux ab oriente venerat ob studia a quovis vestrum sigillatim suscepta et absoluta, conjunctis radiis, veluti ab ingenti ac purissimo speculo collecta et reflexa, hinc hodie orientem ipsum nova luce perfundit.

« Qui autem de Orientalibus rebus conventus unum et viginti post annos, Europa peragrata, hic rursus habetur, hunc Rex, hunc italicus populus, hunc Romana gens, una sentientes complexu accipimus. Atque huc vos omnes rediisse laetamur, triumphos agentes etiam majores, iis, quos olim Quirites Asiaticis regionibus in potestatem populi Romani redactis et ad cultum, ad humanitatem, ad leges optimas revocatis, mirati sunt.

« Quod si majores nostri, quorum virtutibus quasi totidem stellis Romanae micant historiae, orientales populos tyrannide oppressos, in jus, in fas, in leges Latinas vindicarunt, Vos longe potiores redditis, dum

gentis vetustissimae illius obrutas oblivione litteras artesque, felici atque assidua perscrutatione, iterum vivere et quasi e sepulchris saecularibus erutas, nova revirescere et florere juventute conamini.

« Quae agitis, sapientissimi viri, immortalia sunt; nam super omnem armorum impetum, super Martis vim, sapientia et humanitas exigunt, unicuique proprium, id perpetuum fore atque immortale.

« Vtique, hospites optatissimi, dum vos Asiae scrutabamini celeberrimas monumentis gestisque maximis regiones, non sicco interdum oculo saeculorum injurias considerastis et vix propria dignoscenda ruinis monumenta, urbes et loca vidistis, et quae sapientia legibus literisque memoria mandavit, ea sempiterna manent atque adhuc per vos renovata luce coruscant qualia olim fulsere.

« Vos igitur qui animum advertitis ad ea sive eruenda, sive restauranda, sive restituenda, quae in Orientalibus terris vel saeculorum lapsus obruit vel barbaries invadentium attrivit, et modo populorum calamitatibus, modo incuria perierunt, vos ego aeternitati et famae superstiti devoveo. Et hac ipsa die devoveo, qua vos hospites, immo cives appello, et iterum salutatos volo nomine Regis, cui nihil gratius est, nihil antiquius, quam idem cum populo suo velle et sentire.

« Atque ut Romae aeterna sit hujus diei tantorumque hospitem memoria, in Regio Urbis Athenaeo, ubi mox doctissima more vestro dabitur audienda, marmorea incidetur tabula, et disciplina hac vestra adolescentes Italici instituentur.

« Illo vero Namine auspice quod olim Iovem Lucetium nuncupantes in Capitolio Quirites colebant, quae lux per sapientiam vestram in ea quae sunt Orientis effunditur, hic altius cum nomine vestro non peritura manebit.

« Salvete, igitur, etiam atque etiam, salvete. »

Suivit l'allocution du professeur Galluppi remplaçant le maire de Rome absent:

« *Signori!* — Rappresentante del Comune di Roma sono lieto di recare il saluto della nostra città agli illustri scienziati, che qui convennero da ogni regione del mondo civile per partecipare a queste grandi assise della scienza.

« Roma è orgogliosa di ospitare fra le sue mura questo consesso di uomini illustri, che hanno la nobile e grande missione di ravvivare gli splendori delle contrade che furono culla della civiltà e di chiedere al passato un insegnamento per l'avvenire.

« L'opera vostra, o signori, è altamente civile ed una delle più feconde per l'avvenire dell'umanità.

« Soprattutto nell'ora presente, in cui l'attenzione dei maggiori Stati d'Europa è specialmente rivolta alle regioni dell'estremo Oriente, sia lecito a me, comunque profano ai vostri studi, di rilevare fugacemente la grande importanza dei lavori a cui vi accingerete.

« Voi mirate principalmente al nobile scopo di far conoscere le origini della civiltà studiando e pubblicando i monumenti antichissimi della sapienza e dell'arte orientale, e mostrando colla derivazione delle lingue la storica concatenazione delle idee.

« È questa certamente una delle più ardue imprese, che abbia mai tentato lo spirito umano e basterebbe questo solo lato dell'Orientalismo per renderlo degno di concentrare sopra di sé tutta l'attenzione delle menti generose.

« Ma l'opera vostra ha un'importanza più che scientifica. Essa non limita il campo suo soltanto alla conquista delle origini ed alla storia dell'umano incivilimento. Assai più grande è la sua meta. Essa tende ad un alto ideale di pace e di prosperità universale. Essa tende ad abbattere gli ostacoli che separano gli uomini, disgiungendo le razze, e allontanano le nazioni e prepara l'avvenimento di quel giorno ideale, ma purtroppo assai lontano, in cui i popoli potranno tutti riguardarsi come fratelli.

« Le grandi scoperte del secolo, che muore, ci hanno permesso di avvicinarci a quei popoli, che, isolati dal resto dell'umanità, avevano chiusa la via del progresso, condannandosi ad una immobilità perpetua.

« La civiltà moderna, dopo grandi sforzi ha potuto vincere le resistenze di quei popoli, obbligandoli ad aprire le porte dei loro paesi ed associarsi alla grande legge della solidarietà umana, che arricchisce ogni popolo delle conquiste e dei progressi compiuti dagli altri.

« Così la civiltà umana partita dalle sponde dell'Oceano Indiano, propagatasi gradatamente nell'Asia centrale, nell'Egitto, in Grecia ed in tutta Europa, ritorna oggi ampliata ed accresciuta alle primitive regioni, per regnare sovrana in tutto il mondo conosciuto.

« Ma è la scienza vostra, o signori, quella scienza che con tanto affetto coltivate, è la erudizione orientale l'astro luminoso che irradiando del suo splendore fino le più lontane regioni dell'universo, le trae dalla secolare oscurità. *Ex Oriente lux.*

« Salutiamo dunque riconoscenti la benefica luce della scienza vostra, che diffondendo largamente le conquiste del pensiero coll'avanzarsi della civiltà potrà redimere ovunque la vita delle nazioni. »

La troisième allocution fut prononcée en français par M. De Gubernatis, président du Congrès: la voici!

« Préparée fiévreusement pendant deux ans, l'œuvre lumineuse, dont on nous a confié la garde à Paris, vient enfin se ranimer à Rome, et y reprendre un nouvel éclat et un nouvel élan pour continuer sa marche dans le monde.

« Les grands éclaireurs nous sont arrivés et les voici, comme un faisceau de rayons, montés vers le sommet du Capitole, où, avec l'aurore védique, il y a trois mille ans, les anciens Romains avec leurs dieux, sont venus fixer leur demeure. Jamais cette colline n'a brillé d'une lumière plus pure; jamais elle n'avait été visitée par un si grand nombre d'illuminés.

« Et c'est surtout à son caractère sacré, que l'on doit le concours exceptionnel d'illustres savants qui du Japon au Lac Salé, se sont rendus en pèlerinage à la Ville Immortelle, qui a le privilège de couronner les immortels.

« Ses ruines ne sont pas muettes; il y a encore des esprits, des Manes, des Lares, l'âme de nos *patres* qui les font parler, qui nous inspirent de très loin, comme de très près, et qui se laissent évoquer, à condition que l'évocateur soit pur. Comme le monde a appartenu jadis à Rome puissante, la Rome idéale, la Rome glorieuse qui a poussé des ruines, appartient au monde qui marche vers la lumière.

« Chers et illustres maîtres, confrères et disciples, ce soir on va illuminer, en votre honneur, le Capitole; mais la véritable la grande illumination lui viendra par votre présence.

« Dans les Fastes du Capitole, on devra donc signer *albo lapillo* ce jour magnifique où l'Orient et l'Occident se sont retrouvés pour se murmurer à Rome un mot fraternel, d'un son mystérieux et profond, et d'un sens sublime.

« Nous regrettons cependant que ce mot ne puisse être répété ici par tous ceux que nous avons l'espoir d'écouter; leur absence est une grande perte pour nous. Je ne parle pas des vides douloureux que la mort, qui n'épargne rien, a faits dans nos rangs.

« Deux ans d'intervalle ont suffi pour nous enlever notre vénéré président de Paris, M. Charles Schefer, notre grand et aimable maître de l'indianisme, le docteur George Buhler, un savant modeste mais solide comme le doct. Albert Socin, qui a pénétré si profondément les secrets du monde musulman, un esprit quelque peu remuant et trouble-fête, mais laborieux, M. Leitner, le président d'un congrès l'hétérodoxe

d'orientalistes. Mais, si la mort ne peut nous rendre rien de ce qu'elle emporte, un regret encore plus vif nous reste en apprenant que des maladies pénibles aient empêché des maîtres vénéralés, admirés, vivement désireux de nous rejoindre, tels que Max Muller et Albrecht Weber, Barbier de Meynard et Michel Bréal, de se mettre en chemin; que des affaires pressantes aient retenu à Paris et à Londres, à la dernière heure, des hommes marquants tels que M. Maspero et lord Reay, et qu'un sujet d'inquiétude ait arrêté en France S. A. le prince Roland Bonaparte, délégué de la Société géographique de France, qui devait être l'un des présidents de notre deuxième section.

« Dans chaque bataille il y a des blessés, et nous sentons profondément la blessure de ces absences inattendues. Mais heureusement, Messieurs, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et vous regarder, pour nous consoler.

« J'ai fréquenté, à l'exception de deux, tous les Congrès orthodoxes et officiels des Orientalistes, et je pourrais aisément en écrire l'histoire. Chaque Congrès qui a précédé le nôtre a eu ses grands mérites et son propre cachet. Mais j'ose affirmer qu'aucun des Congrès internationaux des Orientalistes n'avait eu jusqu'ici un caractère de si grande universalité. Et si je me réjouis de voir tant de latins à cette brillante réunion, ce n'est pas avec une mince satisfaction que je trouve si largement représentée la science anglo-saxonne à ce Congrès.

« Jamais l'Allemagne savante n'avait mieux répondu à l'appel qu'on lui avait fait au nom de la science; autrefois les Gaulois montaient au Capitole; maintenant ils installent à Rome une brillante école française, et une noble Académie de France. Puis sont arrivés les Goths et les Allemands de Barberousse et de Charles Quint pour mettre le siège et faire du ravage à Rome.

« Maintenant les Allemands qui arrivent en Italie vénèrent le nom de Rome et respectent nos grandes ruines. Tacite, dans son temps, avait déjà prévu et préparé cette œuvre de réconciliation entre Rome et les fils d'Arminius, devenus, au rocher tarpéien, des membres de l'Institut Germanique.

« Ils ont compris que si pour eux l'*home* est sacré, nulle part on n'avait mieux fixé le culte des Lares et des Pénates, de la maison et de la famille, qu'à Rome; nulle part un peuple, au commencement de son histoire, n'avait érigé sur une place publique le foyer, pour en faire un temple, un centre de lumière et de chaleur. C'est encore le feu de l'ancienne Rome qui a le grand mérite de vous avoir attiré tous.

« Le ministre illustre qui vient de parler au nom de notre Auguste Patron, a été le *flamen* et l'*atharvan*, qui a soufflé dans ce feu sacré;

mais vous savez, Messieurs, qu'entre la Palatin et le Capitole, à cent pas d'ici, où la première Rome s'est révélée, où le Volcanal et le temple de Vesta ont gardé le premier feu aryen pour le communiquer aux familles romaines d'abord, et, petit à petit, à tout ce grand monde qui est entré dans notre ancienne famille, près de la maison des nobles Vestales, se dressait le palais du *Pontifex Maximus*. Pour la cérémonie qui s'accomplit aujourd'hui au Capitole, et qui ouvre lumineusement les séances du Congrès, il nous fallait la présence d'un grand prêtre de la science. Par décret de toute notre assemblée internationale, le *Pontifex Maximus* sera donc aujourd'hui et, pendant tout le Congrès, Graziadio Ascoli, le maître des maîtres dans la linguistique, qui a sondé avec un puissant esprit unificateur tous les mystères du langage, rapproché par la phonétique le monde sémitique du monde aryen, les dialectes prakrits du monde protoaryen, ramené à un seul organisme solide par ses *Saggi latini*, des dialectes et des peuples latins presque ignorés, et par ses cours de glottologie ainsi que par son « Archivio glottologico » élevé toute une légion de jeunes investigateurs puissants; un seul mot inspirateur du maître a souvent suffi pour leur permettre de tracer des sillons profonds dans plusieurs domaines inexplorés. Nous avons besoin, devant vous qui connaissez toutes les langues, d'un représentant italien qui se trouvât en possession de la science des mots, et de la clef magique capable d'ouvrir tous les secrets de la linguistique.

« Nous sommes donc fiers de pouvoir nous parer de lui pour qu'il préside comme *Pontifex Maximus* au rite de la consécration de notre Congrès de paix et de lumière. »

Après la proclamation des noms des présidents de section, faite par M. PULLÉ, secrétaire général, la parole a été donnée par le Président du Congrès aux délégués des différents pays autorisés par les gouvernements et les institutions scientifiques à les représenter. Ils ont donc fait leur allocution dans l'ordre suivant:

Pour l'Autriche, le docteur Leo Reinisch, professeur à l'Université di Vienne.

Pour la Belgique, le professeur Henry Boisacq, de l'Université de Bruxelles.

Pour la Danemark, le professeur Wilhelm Thomsen, de l'Université de Copenhague.

Pour les Etats-Unis, le docteur Paul Haupt, professeur à l'Université de Baltimore.

Pour la France, M. Emile Sénart de l'Institut, M. Guimet et le professeur Jules Oppert de l'Institut.

Pour la Grande Bretagne, sir Raymond West et le professeur Th. Rhys Davids. (Le professeur Rhys Davids a présenté au Congrès au nom de M. F. F. Arbuthnot, Président, et du Comité de l'Oriental Translation Fund les douze volumes déjà publiés par le dit Comité.)

Pour la Grèce, le professeur Paul Karolidis.

Pour la Hollande, le docteur Tiele, de l'Université de Leyde.

Pour la Hongrie, le professeur Auguste Vambéry, de l'Université de Budapest.

Pour les Indes, sir C. I. Lyall, secrétaire de l'India Office à Londres, le Babu Rajendra Nath Seal et Seyd Ali Bilgrami, le premier, délégué du mahârâg'a du Kutch-Bihar, le second délégué de Nizam de Hyderabad.

Pour le Japon, le docteur Nabushige Hozumi, professeur de droit à l'Université de Tokyo.

Pour la Norvège, le professeur Thorp, de l'Université de Christiania.

Pour la Roumanie, le professeur Urechia, de l'Université de Bukarest.

Pour la Russie, MM. Irénée Nauphal, conseiller d'Etat, et Esoff, conseiller privé.

Pour la Suède, le professeur Karl Piehl, de l'Université d'Upsala.

Pour la Suisse, Edouard de Montet de l'Université de Genève.

Tous ces discours, ceux du moins que la voix des orateurs permettait d'entendre, ont été vivement applaudis; en vérité, ils ont été tous inspirés par l'amour ardent pour la science, par la vénération profonde pour Rome *Caput Mundi*: toute la gamme des gloires romaines et nationales a été touchée par les orateurs.

Le professeur Vambéry a excité l'enthousiasme avec son allocution en italien; il a rappelé que les premiers explorateurs de l'Asie ont été Odo-rico da Pordenone et Marco Polo, italien, et affirmé que les liens entre la Hongrie et l'Italie avaient été à jamais sacrés par le sang que les deux pays avaient versé réciproquement et ensemble pour la cause de la liberté.

Le professeur Urechia au nom de la Roumanie rappelle que Rome est la mère de sa nation: et que, il y a déjà 40 ans, de Bucarest, les jeunes gens étaient adressés au comte de Cavour à Turin pour s'instruire dans le droit à l'air libre de l'Université; Cavour recommandait aux chefs d'en faire moins des savants que de véritables Romains.

Voici maintenant quelques discours, dont le texte nous a été remis.

Discours de M. SÉNART, Membre de l'Institut délégué de la France:

« *Monsieur le Président, Messieurs.*

« Permettez-moi de venir à mon tour vous apporter, au nom du Ministre de l'Instruction publique de France et de la délégation accréditée par lui auprès du Congrès, les vœux les plus sincères pour le plein succès de la fête scientifique qui s'inaugure en ce moment, mais je vois que je dois dire déjà les félicitations les plus chaleureuses pour son succès qui, dès le premier jour, dépasse toute attente.

« Quand, il y a deux ans, à l'issue du Congrès de Paris, il nous fut, grâce à une libérale et gracieuse initiative, permis de remettre entre des mains italiennes la tradition de ces Congrès qui sont devenus une véritable institution, notre satisfaction et notre confiance étaient sans nuage. Nous ne songions pas seulement à ces liens imprescriptibles et toujours chers aux cœurs français qui nous rattachent à une nation sœur et voisine; nous songions à ce qu'il était permis d'attendre pour nos recherches du magnifique renouveau d'études orientales que nous voyons reflourir sur la terre italienne; nous songions à ce que ne pourrait manquer d'être l'hospitalité de cette glorieuse ville dont c'est une des meilleures traditions, un des plus précieux privilèges, d'avoir toujours exercé, si je puis ainsi parler, l'hospitalité des esprits et des âmes.

« Ce serait de ma part une étrange présomption de reprendre cette glorification de la ville éternelle qui, de siècle en siècle, a été faite et refaite par les plus nobles esprits. Qu'il me suffise de proclamer dans quels sentiments de cordialité nous avons avec enthousiasme salué les promesses de cette traditionnelle hospitalité.

« Aussi le Gouvernement français a-t-il tenu à donner à la délégation qu'il envoyait ici, un cadre plus large qu'il n'avait jamais fait en pareille circonstance. Si plusieurs des membres qui en devaient faire l'ornement manquent aujourd'hui à l'appel par des raisons assurément bien indépendantes de leur volonté, je suis heureux au moins d'affirmer bien haut que les pensées des absents sont en parfait accord avec les pensées des présents.

« Notre Gouvernement a voulu aussi témoigner une fois de plus du constant intérêt qu'il prend aux études de l'Orient. Depuis le Congrès de Paris cet intérêt s'est manifesté par la création que je suis heureux de rappeler en cette circonstance solennelle, de chaires nouvelles d'amarique, de soudanais, de siamois. Mais hors de la métropole le mouve-

ment s'est communiqué jusque dans nos établissements lointains. En cette année même, sous l'inspiration éclairée du Gouverneur de l'Indo-Chine française, s'est fondée à Saïgon la Mission archéologique permanente d'Indo-Chine, qui a été placée sous le patronage scientifique de l'Académie des inscriptions de l'Institut de France.

« Placée comme au point de rencontre des deux civilisations différentes qui l'ont successivement pénétrée, la presqu'île Indo-Chinoise fait entre elles comme un trait d'union. La Mission, en préparant, en accélérant, soit du point de vue archéologique et historique, soit du point de vue linguistique, l'étude du passé indo-chinois, ne manquera pas de tourner tour à tour ses regards et ses recherches vers les deux foyers d'antique culture qui s'appellent l'Inde et la Chine.

« Ce sera là, messieurs, si vous le voulez bien, notre don de joyeuse arrivée pour ce culte des lettres orientales que nous nous proposons tous ici de faire plus actif et plus large.

« Notre enseignement supérieur, par la double institution de notre Académie et de notre École de Rome, se sent uni à votre immortelle Cité par des liens très particuliers et très durables; aussi plusieurs de nos Universités, Paris, Lyon, Nancy, ont-elles voulu se faire les interprètes du sentiment public en déléguant ici des représentants spéciaux qui eussent été charmés, si le temps mesuré à cette séance l'eût permis, de prendre aujourd'hui la parole.

« C'est aussi de leur part, messieurs, que je vous prie d'agréer le salut fraternel que la France envoie et à cette noble nation qui, par une tradition fidèlement maintenue à travers tous les changements et les évolutions de l'histoire, s'est habituée à faire, dans les lettres, les sciences, et les arts, de si grandes choses pour la civilisation humaine, et à cette réunion où se personnifient si brillamment plusieurs des conquêtes les plus précieuses dont s'honore l'esprit scientifique en notre siècle finissant. »

Discours de Sir Raymond West, Vice-président de la Royal Asiatic Society de Londres:

« Your Excellency, the President and Gentlemen of the Committee.

« Allow me to preface the few words of felicitation that I have to offer on behalf of the Asiatic Society, with an expression of sincere regret that our president Lord Reay has not found it possible to attend this twelfth Congress of Orientalists.

« This regret I venture to express not only for myself but for the Society and for Lord Reay, who would gladly have assisted at this meeting, had he not been imperatively called elsewhere. Those regrets will, I am assured, be shared by every member of this Congress, who in the course of the last one had occasion to recognize the assiduity, ability and tact with which Lord Reay fulfilled his duties as head of the British group of members on that occasion.

« Personally my regret sharpened by the consciousness that had our president been here he could probably have addressed you in the mellifluous accents of your native tongue, while I can use only the harsh northern speech of my country, a language whose comparative insufficiency for our present purpose has been strongly brought home to me as during the last few days I have listened to so many generous and noble ideas expressed in that most beautiful medium of human thought, which to hear is to love and to crave as one's own.

« It is indeed impossible to spend even a few days in a city so richly endowed, not only in speech, but in historical associations and triumphs of art, without yielding to that magical influence which Italy exercises over those who come within the circle of her fascination.

« In our love for this fair land, and our earnest desire for its welfare we all become Italians.

« The varied and foreign aspect of this Assembly suggests at once a comparison and a contrast. There was a day famous in history and in the beginning of Rome's greatness, when this city's repulse of the invading barbarians was a great step on her path towards universal dominion. To-day she is subjected to a new invasion, but instead of driving away the barbarians she takes them to her bosom, overwhelms them with benevolence, and makes each « *hostis* » her cherished « *hospes* ». Yet, strange to say, she now no less than of yore makes the rude stranger captive. We may escape her physical dominion but we cannot decline her intellectual sway.

« The glory of a hundred generations is focussed on the pilgrims to this shrine and we bow our heads before an influence unfelt and impossible elsewhere.

« All feel this influence, but no people are so bound to Italy by ties of gratitude and affection as the English. The torch of English learning and literature was kindled at this sacred altar of the Muses. Here Chaucer learned to make English verse pure and musical. Here he learned that sportive lightness of touch which still gives a peculiar charm to his poetry.

« In after generations we find this influence repeated. Our Spencer built on Tasso, and from Italian story Shakespeare drew many of those themes which he has enriched with all the wealth of his dramatic genius.

« Milton again was a resident and student in this enchanted land; he was an adept in its language; he borrowed from its poetry new and practical forms for the enrichment of our own; its life and activities, its grand associations and majestic works of art appealed to his fine genius, and the deep impression they made displays itself again and again in many of the most striking passages of his poems.

« This theme is almost as fascinating as Rome or Italy herself; I would fain dwell on it and trace the influence of Italy on our English literature down to our own days, but I must not abuse your patience too much.

« I will but mention Shelley and Byron in a past generation, as leading us on to Landor and Browning, whom we may have seen adopting gems of thought from Italian literature.

« It was inevitable then that a strong and peculiar sympathy should grow up between the English and the Italian peoples unlike as they were in their external circumstances. Italy was as the elder sister leading England the younger by the hand until she could move alone and then rejoicing in her thankfulness and grace and strength.

« In philosophy and statesmanship our debt was no less than in pure literature. The great generalizing power of Bacon was nourished on the same intellectual food as the still greater experimental genius of Galileo, and England has in all recent generations presented a quick and faithful reflex of the intellectual movements in this land of mathematicians and philosophers.

« In the field with which we are most immediately concerned — that of Eastern learning and research — the two countries have been no less closely linked than in other spheres.

« To Italian travellers we owed our earliest knowledge of India and the East. Our great countryman, Colebrooke, first opened the way to a complete knowledge of the intellectual world of the Hindous. The path has since been followed with marvellous results by many of the most powerful minds of Europe, but by none with more energy and ability than by the savants of Italy. She has stood forth as an interpreter of the East to the West, and from Gorresio in the past down to De Gubernatis and Ascoli in the present, her sons have been amongst the former, not only in Eastern learning, but in raising the philosophic structure for which learning affords the materials.

« How deep and heartfelt is our sympathy with this as with every phase of Italian greatness is well attested by the large number of Anglo-saxons who crowd the benches before me to-day. American from beyond the Atlantic offers its tribute to Italy along with the *toto divisos orbe Britannos* — nay rather as a part of their sharing the same blood and the same obligations. In this communion of thought and feeling, this cooperation for high and worthy ends, we are surely taking one step forward towards that universal brotherhood, the unity of aims and ends, the general elevation of thought and continuous progress which must still be the dream of the lover of his kind however imperfectly realized « the one far-off divine event to which the whole creation tends. » In this noble movement may Italy ever take a foremost part in the future as in the past! Such, Mr. President, is the aspiration and the prayer of your fellow workers in the Asiatic Society of London. »

Discours de Sir Charles Lyall délégué du Gouvernement des Indes.

« M. le Ministre, M. le Syndic, M. le Président et Membres du douzième Congrès des Orientalistes.

« Je suis chargé, de la part du gouvernement de l'Inde britannique, d'exprimer le vif intérêt qu'il ressent dans les recherches du Congrès, et particulièrement dans le projet qui a été formulé dans la dernière Session, qu'il soit fondé une Association internationale pour l'exploration méthodique de l'Inde ancienne, à l'instar de celles qui ont travaillé avec tant de succès pour l'exploration de l'Egypte et de la Terre-Sainte. J'aurai l'honneur de faire communication à messieurs mes confrères de la lettre de mon gouvernement, où, exprimant la bienveillance avec laquelle il regarde cette proposition, il promet de l'aider de tous les moyens en son pouvoir. J'espère, messieurs, que le projet trouvera faveur et appui matériel toujours croissants dans les séances qui suivront, et surtout dans la ville impériale, où tout le monde sait que les fouilles sont conduites avec une science, une méthode, un succès incomparables. Je m'estime heureux d'avoir à traiter de ce sujet dans la *Capitale du monde archéologique*, et j'espère que mon gouvernement pourra profiter de l'expérience acquise ici pour la direction des travaux d'excavation qu'on compte entreprendre dans l'Inde.

« J'aurai aussi le plaisir de faire part à mes confrères des résultats intéressants de l'enquête britannique, dont mon ami le docteur Grierson est chargé, qui a pour but d'enregistrer toutes les langues parlées dans

l'Empire indien et d'en donner des échantillons méthodiquement traités pour la comparaison. J'ai à présenter au Congrès quelques volumes comme prémices de ce travail, et j'espère qu'on y trouvera de quoi féliciter le gouvernement qui l'a entrepris.

Discours du BABOU BRAGENDRANATH SEAL, délégué du Kutch Behar:

« As the delegate of the Cooch Behar State in India, I have the honour to convey the respectful felicitations of His Highness the Maharajah of Cooch Behar at the assembling of this 12.th International Congress of Orientalists in Rome, betokenings, as it does, the cultivation of sympathetic relations among the different races and cults that compose Humanity, and the establishment in the near future of bonds of amity and union on the solid basis of close knowledge and mutual appreciation. His Highness has given practical expression to his profound interest in whatever makes for human solidarity and union, by sending a delegate to this Congress, and also by taking tentative measure to endow researches in Comparative Philosophy and Comparative Religion in the State College, and the arrange for the publication of a quarterly journal, having for its chief end the task of comparing and collating the philosophical systems and religious movements of India with the several principles and regulative ideals of western culture and civilisation.

« An Indian, brought face to face with this Monumental City — a representative of Brahmana culture and this Brahmana Schema of life, in the Capitol of the Eternal City, which fills the largest and most luminous space in the vista of Human History, and which has been the Central spot from which has issued the dominating stream of the world's civilisation, as the Italian writer Bovio, has eloquently expressed it — has peculiar sensations, profound stirrings of the meditative spirit, and searchings of the heart, which cannot possibly be shared by other delegates in this great assembly. And the last word which he has humbly to commend to this wisdom and sympathy is this — let us pursue this study of Man, not in the spirit of the Mummy hunter, the virtuoso, or the entomologist — raking into the bowels of Humanity to stuff it up with shreds and strippigs and with the sawdust of learned minutie, and set it up as a specimen in the Museum of History — but piously and reverently — remembering our Common Humanity, believing in the moral unity of the Human race, and in the new influences,

inspirations, cultures which the East and West may alike draw from each other, and eagerly pressing forward to that glorious Vision of Universal Humanity, which is just dawning upon us, as yet unrisen Sun which has cast its herald image on the horizontal mist: and which will usher in a marvelous Renaissance of Man in the coming century, before whose solar glory the Alexandrian and European Renaissances of the past must grow pale as in effectual splendours. »

Discours de M. le prof. TIELE, délégué de la Hollande :

« *Excellence. Messieurs les Présidents, Mesdames et Messieurs, Membres du Congrès.*

« Délégué avec mon collègue et ami M. le Professeur Kern par le Gouvernement de mon pays, j'ai l'honneur de vous adresser un salut fraternel et respectueux, au nom de nos collaborateurs hollandais ici présents ou absents, mais qui tous s'intéressent vivement à nos travaux.

« L'honorable Président du Comité organisateur m'écrivit il y a quelques mois qu'il s'attendait à une véritable invasion de Bataves au Capitole. Malheureusement l'invasion de ces barbares des côtes de la Mer du Nord se borne à l'entrée pacifique d'un petit nombre de savants, la plupart de nos collègues étant retenus par leurs devoirs universitaires. À coup sûr, les oies du Capitole ne se dérangeraient pas pour si peu de chose. D'ailleurs, mon illustre ami le Président sait très bien que les Bataves furent fiers de se nommer les amis et alliés du peuple Romain.

« Et comment nous, les descendants supposés de ces Bataves demimythiques, comment, dis-je, pourrions nous oublier tout ce que nous devons, non seulement à la *Roma victrix* de l'antiquité, mais aussi à la Rome chrétienne et surtout à cette brillante civilisation italienne de la Renaissance, qui est votre gloire éternelle et qui aujourd'hui renaît une troisième fois? C'est dans les oeuvres des poètes italiens de son temps qu'un de nos grands écrivains de la période classique de notre littérature, tout en moulant sa prose sur le modèle de Tacite, puisait ses premières inspirations poétiques.

« Et je ne parle pas encore, ni de la musique, ni de la peinture, ni des études classiques, dans lesquelles l'Italie a devancé tous les peuples civilisés de l'Europe. Enfin, pour en revenir à nos études spéciales, notre Université possède un portrait de ce Joseph Juste Scaliger qui fut un de nos premiers professeurs et dont on pourrait dire ce que Victor Ugo disait de Napoléon, qu'il fut « plus grand même que César », je veux dire, que Julius Caesar Scaliger, son père.

« Le portrait n'est pas beau, mais remarquable, puisque le célèbre savant s'est fait peindre en écrivant un texte araméen. Ce qui nous rappelle que c'est encore un Italien qui fut le vrai fondateur de l'école orientale de notre pays dont nous sommes les modestes héritiers.

« Ainsi pour nous, comme pour des fervents catholiques, le voyage à Rome est un pieux pèlerinage et pour nous aussi le sol d'Italie est un sol sacré.

« Mais il faut que je finisse. Mesdames et Messieurs, permettez-moi d'exprimer la conviction que le Congrès de Rome comptera parmi les mieux réussis, et l'espoir que, quelque vives que soient les discussions savantes, la *Par Romana* régnera dans toutes les sections. »

Discours de Monsieur NAUPHAL:

« Je suis heureux d'avoir été chargé de transmettre, à cette illustre Assemblée, un salut cordial du Ministère des affaires étrangères de Russie, et de lui porter, en même temps, l'assurance du vif intérêt avec lequel on envisage, en Russie, tout effort déployé en vue d'explorer les vieux trésors d'art et de science que révèle encore l'antique et mystérieux Orient. La Russie s'y intéresse à divers titres: sa configuration géographique, certains faits de son histoire, les premiers éléments fondamentaux de sa vie sociale la disposent, dans une assez grande mesure, à prêter à ce vénérable foyer de civilisation, une attention toute spéciale.

« Un grand écrivain célèbre par son esprit, mais qui ne le fut pas moins par les allures très flatteuses de son langage envers les Grands de la terre, avait dit, à propos de quelques étincelles de feu se détachant quelque part du Grand empire: « C'est du Nord que nous vient, maintenant, la lumière! » Il va sans dire qu'on ne peut prendre, ni accepter dans cet hyperbolique compliment que ce qu'il contient de juste et d'avéré: à savoir que la Russie a de tout temps, et dans la mesure des moyens efficients dont elle pouvait disposer, affirmé ses tendances en quelque sorte instinctives, à favoriser le progrès des sciences et des arts. Autrement, Messieurs, la lumière que projette la civilisation, la lumière qui éclaire l'esprit et le cœur ne saurait venir exclusivement ni du Nord, ni de l'Orient, ni d'aucun autre point à l'exclusion d'un autre.

« Une civilisation pour être seulement viable, et, par conséquent, susceptible d'extension et de développement, doit être le produit combiné du Génie universel avec les diverses nuances, les divers reflets de

couleur et de température que l'immense prisme, ou foyer a projetés. Il faut que chaque race suffisamment douée par la nature, y apporte le tribut de son Génie et qu'elle ait concouru, ainsi, à former, par la diversité respective des parts accumulées, la Gamme sublime de cette admirable et universelle symphonie! La civilisation n'étant, en effet, qu'une sorte d'hymne en action élevé en l'honneur des œuvres pleines de sagesse, et de sagesse scientifique de Dieu. Sa valeur, son effet sont en raison directe des emprunts qu'elle aura faits à la science de Dieu!

« Pour la conserver, ainsi que pour la propager il faut qu'elle soit aimée de tous ceux qui sont appelés à vivre sous son ombre bienfaisante; que personne ne la repousse en raison d'un certain aspect fortement exotique; il faut, au contraire, que chaque individu à quelque race qu'il appartienne puisse démêler dans ce cantique en action, les accents bien aimés de la voix de sa propre mère, et peut être même, sentir quelques effluves de l'air tout autrement vivifiant, tout autrement parfumé de la terre natale!

« Ces remarques s'appliquent surtout à l'Orient. C'est en effet l'Orient à qui revient presque toujours la tâche primordiale de jeter le fondement, en d'autres termes, de projeter le premier rayon de la vérité. Aussi partage-t-il sous ce rapport le sort des inventeurs; il n'achève presque rien. Son œuvre n'acquiert ce degré de perfection qui en fait ressortir la destination finale et justifie, par là, le fait même de son existence, que par le concours de l'Occident. L'Orient se plaît dans la contemplation, il se soucie fort peu de la pratique et de l'application. C'est lui qui dira peut-être le premier: *Fiat lux*, mais c'est l'Occident qui levant l'index et montrant son champ de blé ajoutera: *super hanc terram*, précisant ainsi le point précis sur lequel la lumière est appelée à éclater. L'Orient est lent, il est lourd, il n'aime pas à se déranger, il est monté sur le grave et majestueux chameau; l'Occident est bouillant, il vole, il est déjà à cheval sur la vapeur, il galopera demain sur l'électricité. L'Orient est la matière, l'Occident c'est la forme; l'Orient c'est l'abstraction, l'Occident c'est l'exploitation; ces deux facteurs de civilisation doivent et peuvent se compléter mutuellement; l'Orient jette la semence et c'est l'Occident à qui revient la tâche de la faire fructifier.

« Donc à l'Europe, ou pour parler plus rigoureusement, à la chrétienté de donner aux études orientales cette direction pratique et utilitaire qui se trouve à la base de toute science viable. L'humanité est encore à cette phase pour ainsi dire bourgeoise de son existence où toute son activité doit se résumer en lutte, en combats acharnés contre les maux innombrables qui, parfois, menacent son existence, et qui troublent

toujours son repos. Elle est encore loin de la phase où elle pourrait se régaler de l'idéal tout pur de la vérité sans application.

« C'est donc à l'Europe que revient le suprême honneur de faire fructifier les semences orientales, tâche digne de l'Europe chrétienne et philosophe; mais qui entreprise sans l'assistance de l'esprit occidental représenté si dignement par cette illustre assemblée, ne serait, à rigoureusement parler, qu'une sorte de *vox clamantis in deserto* ».

Après M. Nauphal, la parole a été à M. ESOFF, conseiller privé délégué du Ministère de l'Instruction Publique en Russie:

« En souhaitant, dit il, que le Congrès international des Orientalistes réuni à Rome puisse avoir des résultats fécondes pour la science orientale, dans la quelle l'Italie depuis longtemps occupe une place si honorable, j'ai l'honneur d'offrir au Congrès un Recueil rédigé par moi et publié par l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, qui contient des documents des XVI et XVII ss. concernant les relations du peuple Arménien avec l'Empereur Pierre-le-Grand et quelques autres souverains européens en vue de délivrer ce peuple du joug musulman.

« Ainsi, les documents que j'ai réunis dans ce volume se rapportent à l'origine même de la question arménienne. Ils sont extraits des archives russes, autrichiennes et bavaoises et sont écrits en langues: latine, russe, française, allemande, italienne, arménienne et persane. Leur nombre se monte à 315. Dans une préface j'ai exposé la situation politique des états musulmans de l'époque et les conditions d'existence de leurs sujets chrétiens d'après les témoignages des voyageurs européens et des missionnaires catholiques, ainsi que d'après des sources arméniennes. »

A midi la cérémonie a pris fin, après la prière adressée par le président comte De Gubernatis à S. E. Baccelli de transmettre à Sa Majesté le Roi d'Italie l'hommage respectueux de la reconnaissance des Membres du Congrès.

**Séance préliminaire
pour les travaux des sections.**

4 octobre 1899, 3 1/2 pom.

La séance est ouverte par Mr. le Président du Congrès, Prof. De Gubernatis, qui propose de commencer les séances des sections à 9 heures du matin et de les prolonger jusqu'à 11 heures; et puis de 3 à 5 du soir: cette proposition est approuvée.

M. le Président propose après de fixer deux jours pour les séances générales.

M. Cordier propose que les sections nomment elles-mêmes leurs secrétaires étrangers.

M. Guimet appuie la proposition de Mr. Cordier.

La proposition de Mr. Cordier est approuvée.

M. Oppert propose de déléguer à Mr. le Président du Congrès la nomination des secrétaires des séances générales. Sir Raymond West propose une réunion des secrétaires des sections, entre lesquels on en choisira quatre pour les séances générales.

Cette proposition est approuvée.

M. Raymond West propose que les jours de séance, à 7 heures du soir, ceux qui auront lu des mémoires communiquent eux-mêmes aux secrétaires des sections le résumé de leurs communications.

La proposition de M. R. West est approuvée.

M. le secrétaire général, Prof. Pullé, accepte au nom du secrétariat général la proposition qu'on vient d'approuver, à condition que les secrétaires des sections remettent à midi et à 7 heures du soir le résumé des communications faites au Congrès.

M. le Président prie les Présidents et les secrétaires italiens des sections de se réunir pour la nomination des secrétaires étrangers, et pour fixer l'ordre du jour des séances du lendemain.

À la fin de la séance, M. le Président annonce qu'il vient de recevoir une dépêche de M. Ascoli qui remercie pour sa nomination à président d'honneur du Congrès, ajoutant qu'il espère arriver à Rome le jour même, à minuit.

PROCÈS VERBAUX DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

I^{re} SECTION

Linguistique générale indo-européenne.

1^{re} SÉANCE (5 octobre, neuf heures du matin); prof. THOMSEN président, prof. Boisacq et prof. Goidanich secrétaires; le marquis Giacomo De Gregorio prof. à l'Univ. de Palerme donne lecture de son travail. — *Sulla struttura delle lingue ewé* (passé aux actes). M. le Dr. Gius. Ciardi-Dupré de Florence, lit un mémoire *Sul trattamento delle liquide primitive indo-europee nell'indo-iranico* (passé aux actes). M. le prof. Victor Henry de l'Univ. de Paris, étudie un cas curieux de prétendue infixation dans les formes du conditionnel du dialecte alsacien colmarien. M. le prof. Leumann de l'Université di Strasbourg, présente des observations empruntées aux thèmes de la IX classe des verbes sanscrits.

Monsieur le secrétaire général Francesco Pullé, au nom de S. E. le Ministre de l'Instruction Publique, confie à la Section un plâtre donnant le facsimile de la stèle récemment découverte au Forum et présente des exemplaires de la note relative à cette stèle insérée dans les *Notizie degli scavi*. La Section prie le Président d'exprimer à Monsieur le Ministre sa profonde reconnaissance pour cette attention. Elle étudiera avec le plus vif intérêt, le curieux monument du latin archaïque.

2^{me} SÉANCE (6 octobre, à trois heures de l'après midi), sous la présidence de Graziadio Ascoli, président d'honneur du Congrès.

Le prof. Ernst Leumann fournit une contribution *Zur indischen Sprachgeschichte*, à propos d'un manuscrit jaina, d'où il ressort que les règles du *Sandhi* n'ont pas été, dans la période ancienne, observées avec autant de rigueur qu'après l'intervention des grammairiens, et que la langue cultivée se rapprochait alors, plus qu'on ne l'a crû, des dialectes populaires.

Le prof. De Gregorio donne lecture d'un mémoire: *Sugli elementi orientali nelle lingue neo-latine*. Le professeur Ascoli fait quelques remarques.

Le docteur P. Goidanich expose ses vues sur certaines formes de la syntaxe indo-européenne.

3^{me} SÉANCE (9 octobre, à trois heures de l'après midi) sous la présidence du professeur A. LUDWIG: M. Thomsen présente des exemplaires de ses mémoires: *Études lyciennes* et *Remarques sur la parenté de l'étrusque*. Il ressort du premier mémoire que le lycien serait une langue mixte, à morphologie indo-européenne, mais dont le vocabulaire n'est point indo-européen, ni actuellement déterminable; d'après le second mémoire, la parenté de l'étrusque devrait être recherchée, en dehors des voies suivies jusqu'à présent, dans les langues du Caucase, et plus spécialement dans celles du Nord ou langues lesghiennes.

Le prof. V. Henry exprime la conviction que si le problème étrusque doit jamais être résolu, il le sera dans la direction si ingénieusement ouverte par M. Thomsen.

Le professeur Torp expose en allemand ses idées sur les Inscriptions lyciennes; et après avoir relevé l'importance des travaux de Sophus Bugge et de W. Thomsen, ajoute quelques remarques sur le pronom *ti* lycien, qui peut être considéré comme un indéfini aussi bien que comme un relatif. Le verbe *lati* lui semble, ainsi qu'à Deeke, avoir signifié « il vent; » il interprète les mots *eke*, *ûke*, *ekēpi*, *siyeni*; il ne croit pas que les formes verbales en *ai* indiquent un passif.

Le professeur Paul Karolides expose ses idées sur le meilleur moyen d'interpréter les inscriptions phrygiennes de l'Asie Mineure, dont il compare certaines formes avec des mots arméniens.

M. Henry annonce les expériences phonétiques et micrographiques que le prof. Hans Oertel du Yale College est en train de faire sur le langage.

M. Bartholomae fait savoir qu'il prépare un nouveau vocabulaire paléo-iranien (*Altiranisches Wörterbuch*) qu'il espère pouvoir présenter au XIII^e Congrès des Orientalistes.

À la quatrième séance, présidée par le prof. Bartholomae, on attendait la lecture d'un mémoire de M. Schneider: *La langue albanaise et la lecture des inscriptions italiques non classées*. L'absence de l'Auteur a fait lever la séance; après la clôture des séances est arrivé un manuscrit du prof. Fr. Scerbo:

Note semasiologique, qui sera inséré aux Actes.

II^{me} SECTION.**Géographie et ethnographie de l'Orient.**

1^{re} SÉANCE (4 octobre), présidée par M. URECHIA et M. CORDIER. (Holban et Carli secrétaires). On y fixe l'ordre du jour pour la séance du 5 octobre.

2^{me} SÉANCE (5 octobre), présidée par M. CORDIER.

Le président ouvre la séance en relevant que pour la deuxième fois les sciences géographiques sont représentées au Congrès des Orientalistes. Pour la première fois elles le furent au Congrès de Paris. En 1873 une chaire de géographie orientale fut créée à Paris à l'École des langues orientales vivantes. Des voyageurs orientaux et des italiens ont apporté des contributions considérables à la science géographique orientale.

La parole est donnée à M. Urechia pour faire sa communication *Sur la Carte ethnographique de l'Europe et spécialement de l'Orient européen*.

Le président Cordier relève l'importance de ce travail. Il met aux vœux la proposition suivante du prof. Urechia:

« Quels seraient le plan et le meilleur procédé pour arriver à faire la carte définitive ethnographique de la Péninsule Balkanique, sans que ce travail soit influencé par la direction politique dominante dans les pays polyethniques? »

Le prof. Urechia offre un prix de 500 francs (une médaille) au meilleur travail de ce genre. La proposition a été adoptée à l'unanimité.

Mr. Cordier, président, donne ensuite la parole à Mr. Baldacci pour faire sa communication: *Considerazioni etnografiche sul Montenegro, Albania e Epiro*.

Mr. Dervich Hima remercie Mr. Baldacci et le professeur Cordier se joint à ces remerciements.

Le prof. Urechia fait observer que dans le mémoire de Mr. Baldacci, en parlant des Albanais, on ne devait oublier les Valaques. La carte ethnographique de cette partie de l'Europe s'impose de plus en plus. L'Albanie doit exister, les Albanais doivent vivre. L'union entre eux peut se faire, malgré la différence de religion.

Il y a, dit Mr. Urechia, plus de 500,000 Macédo-Roumains et non 250,000 comme le dit Mr. Baldacci.

Mr. Miclescu, délégué de la Société Macédo-Roumaine au Congrès des Orientalistes, ajoute qu'il y en a jusqu'à un million. Mr. Miclescu se réserve de revenir sur ce sujet avec des notes qu'il soumettra à cette Section.

Mr. le Dr. Carli offre un ouvrage, *Il Ce-Kiang*. C'est le fruit de son travail personnel. De nos jours les Italiens ont peu étudié l'Extrême Orient. Il veut combler cette lacune et faire une Géographie de la Chine, au point de vue politique et commerciale. Les géographes font souvent un travail peu pratique; ils donnent des noms, mais rarement des idées. La division de la Chine en différentes sphères d'influence demande une étude spéciale de cet immense empire. L'Italie doit aussi contribuer pour sa part à cette étude, et Mr. Carli apporte la sienne à cette oeuvre scientifique.

Mr. Cordier remercie Mr. Carli pour son ouvrage et pour les remarques qu'il vient de faire.

Mr. Urechia dit qu'au 10^e siècle il y a eu des Roumains, qui allèrent avec les Mongols en Chine, et de là, au Japon, où ils sont morts. Ce sont les premiers Européens qui aient été en Chine. Cela est intéressant à tous les points de vue.

Mr. Cordier présente divers ouvrages, parmi lesquels *l'Essai sur l'Histoire du Japon* par le Marquis de la Mazelière, et des livres et des brochures écrits par lui-même.

2^{me} SÉANCE, (6 octobre). Président le prof. URECHIA.

Le Président donne lecture d'une proposition de M. Popovich consul du Montenegro à Rome, par laquelle on invite l'assemblée à prendre en considération la situation des Roumains de l'Istrie, tout à fait abandonnés à la merci de la propagande croate. M. Popovich exprime le regret que l'association pour la culture Roumaine de Bucarest n'ait jamais songé à cette petite et très ancienne colonie, qui conserve encore sa langue, mais qui n'a plus une seule école et qui représente l'ancien élément dominant sur les Alpes Juliennes, en conservant même les types des ancêtres.

Le Président Urechia attire surtout l'attention des membres italiens du Congrès sur cette proposition, et il communique ensuite, la note du Père Tondini, absent, sur la réforme du Calendrier en Orient.

M. Urechia dit:

« En 1864 le calendrier grégorien a été proclamé obligatoire en
Actes du XII^{me} Congrès des Orientalistes. — Vol. I.

Roumanie; mais à la suite de l'influence de la Russie on ne l'a appliqué que dans certaines branches de l'administration roumaine (tels que postes, télégraphes, travaux publics etc.) ».

M. Urechia demande cependant s'il faut envoyer à la Russie les félicitations proposées par le Père Tondini. Le Congrès approuve. Le prof. Baldacci propose un vœu de remerciement au père Tondini. Le Congrès adhère.

M. Theodore Burada parle des Roumains qui habitent l'Istrie.

Il dit qu'ils ne furent connus comme Roumains qu'en 1847 et qu'ils se trouvent dans la plus grande misère; ils demandent en vain une école. Ils diminuent tous les jours par l'influence toujours croissante des Croates et surtout de leurs prêtres. Il propose aux Italiens de venir en aide à ces Roumains de l'Istrie en envoyant des prêtres italiens et en créant des écoles.

L'archiprêtre Bernardo Bilotta lit une note sur la langue albanaise.

M. Urechia appuie la proposition du rév. Bilotta d'instituer des chaires en Italie de langues néo-latines et surtout de langue albanaise.

Vifs applaudissements.

M. le prof. Kurt Hassert parle en italien, et fait remarquer que dans l'Albanie du sud il y a une certaine civilisation, tandis qu'au nord il y en a beaucoup moins, et cela à cause des Turcs. Il a été aussi dans le midi de l'Italie et il trouve que les colonies albanaises qui s'y trouvent sont très dignes d'intérêt. Il fait l'historique des origines de ces flots albanais en Italie.

Il fait remarquer comment ces peuples continuent leurs traditions et leur langue quoiqu'ils n'ont pas même d'écoles albanaises. Ils ne possèdent pas de dictionnaire albanais-italien, faute de moyens, ces populations étant trop pauvres. Le congrès devrait donc venir en aide pour le dictionnaire. Il émet aussi le vœu qu'à l'Université de Naples soit instituée une chaire d'albanais.¹

M. Anselmo Lorecchio remercie l'orateur au nom des Albanais de l'Italie.

M. Holban fait des réserves relativement au vœu de l'avocat Popovic concernant les Roumains de l'Istrie. Ces populations sont dignes de tout notre intérêt. Mais, dans un Congrès scientifique comme celui-ci, nous devons nous garder d'entrer sur le terrain brûlant de la poli-

¹ Après le Congrès, une chaire d'albanais vien d'être instituée à Naples.

tique. M. Holban propose donc de ne faire qu'une simple mention au procès verbal du vœu de M. Popovic.

M. le professeur Urechia comprend les réserves faites par M. Holban, qui se trouve dans la diplomatie; mais il ne voit absolument rien de politique dans ce qui a été dit sur les Roumains et les Albanaïs. Il est impossible, même en imprimant un abécédaire, de ne pas toucher à ce qu'on veut appeler politique. D'ailleurs, du moment que le Congrès s'occupe de langues, il faut nécessairement recourir à une certaine politique. « Continuons, Messieurs, à faire cette politique, dit-il, car défendre des langues et les respecter, c'est respecter l'œuvre de Dieu ». Il donne acte cependant à M. Holban des réserves qu'il a faites.

M. le Dr. Carli s'associe à ce qu'a dit M. le Président et il trouve que la question albanaise a sa raison d'être dans la politique, et qu'admettre le point de vue de M. Holban ce serait sacrifier la question.

3^{me} SÉANCE (9 octobre). Président: Mr. le prof. HERMANN.

M. le Prof. Sergi lit: Sur les origines de l'écriture alphabétique:

Une vieille tradition avait attribué aux Phéniciens l'invention de l'écriture alphabétique, M. Arthur Cevans a découvert une écriture préphénicienne dans la Méditerranée à l'époque mycénienne. Mais M. Piette a fait une découverte encore plus importante dans la grotte de l'époque magdelénienne de Mas-d'Azil au sud-ouest de la France, savoir, beaucoup de galets coloriés avec des signes tout semblables aux signes alphabétiques phéniciens. Aussi M. Letourneau avait vu dans les gravures des dolmens de la France des signes alphabétiformes. Les nouvelles fouilles de l'Egypte ont révélé dans l'âge néolithique une écriture avec des caractères correspondants aux signes de Mas-d'Azil, des dolmens, de la Crète mycénienne, et enfin aux caractères phéniciens, étrusques et grecs.

Tout cela démontre que les Phéniciens n'ont pas inventé les caractères alphabétiques, mais peut être ont simplifié les caractères de l'écriture qui était connue dans la Méditerranée avant leur apparition dans l'histoire, et les ont propagé avec le commerce.

Mais en outre on a découvert des inscriptions dans les Alpes suisses et liguriennes, des pétroglyphes très curieux. Ces gravures ne sont pas des lettres ni des signes alphabétiformes; mais ce sont des symboles de choses et d'actions. Il est assez probable que ces gravures, comme beaucoup des pétroglyphes américaines, sont des symboles et peuvent indiquer les premières ébauches de l'écriture. Nous en avons des exemples dans les gravures des dolmens; dans l'écriture mycénienne

nous trouvons mêlée à l'écriture alphabétique la symbolique, et cela peut être une période de transition de l'écriture symbolique à l'écriture alphabétique.

Le prof. Cordier présente l'ouvrage d'un jeune homme, mort à 25 ans, M. Garnier, fils de l'architecte M. Garnier, de l'Opéra de Paris, *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques*: Paris 1899.

4^{me} SÉANCE: (11 octobre). Président prof. CORDIER.

Sur la proposition de M. A. Lorecchio, on y confirme les vœux unanimes de la section pour que le Congrès International des Orientalistes vienne en aide à la compilation et publication d'un Dictionnaire albanais-italien; et pour la création d'une chaire d'albanais à l'Université de Naples.

Le prof. Baldacci propose la nomination d'une Commission internationale qui aura à s'occuper des résultats du concours de la médaille Urechia et qui devra présenter son rapport au prochain Congrès des Orientalistes. Le président Cordier présente les premiers numéros du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, et le dernier numéro de la *Revue des traditions populaires* avec la table analytique et alphabétique des dix premières années de la *Revue des traditions populaires*. Le Président annonce qu'il prépare une troisième édition du *Marco Polo* de Yule, et il souhaite le concours de tous les savants et géographes pour l'accomplissement de cette oeuvre.

III^{me} Section,

Histoire des Religions, Mythologie et Folk-lore.

1^{re} SÉANCE: (5 octobre). Président M. ÉMILE GUIMET, secrétaires, pour l'Italie M. Zannoni, pour l'Allemagne M. de Groot, pour la Grande Bretagne, M. Perowne, pour la France, M. Jean Réville.

M. le prof. Dvorsak lit sa note *Confucius und Lao-tsi*; suit un échange d'observations entre M. Tiele et l'auteur.

M^{lle} Roma Lister lit une note: *Pietre fatate della Toscana, vestigi d'un culto primitivo*, que l'on publiera aux Actes.

Le Président présente le mémoire imprimé du professeur Milani: *I bronzi dell'antro ideo cretense, primi monumenti della religione e dell'arte ellenica*, et en donne le résumé et les conclusions.

Le professeur Labanca parle: *Del nome Papa nelle Chiese cristiane dell'Oriente e dell'Occidente.*

Ce nom a toute une histoire très intéressante et compliquée. Il se propose d'en rechercher les premières origines dans les catacombes d'Alexandrie et de Rome; après il traitera de l'évolution historique de ce nom, qui, aux premiers siècles, appliqué à tous les prêtres, peu à peu on le donna seulement aux prêtres éminents et plus vénérés, et surtout aux évêques; enfin, uniquement au Pontife romain.

M. Réville fait remarquer que déjà dans la correspondance de St. Cyprien (III siècle) on trouve l'expression *papas*, titre du saint même. M. Labanca réplique, en expliquant comment ce nom familier devient titre après une longue évolution.

2^{me} SÉANCE: (6 octobre). Président GINSBURG.

M. Herbert Baynes lit un mémoire sur *La Conception orientale du Droit*. Il trace le chemin de l'idée chez les Aryas, les Sémites et les Touraniens, et trouve l'évolution de la conception comme suit:

Chez les Aryas:

- α) la Voie fixe des étoiles, (Rita, Ordo, Diritto).
- β) Le soutien des dieux et des hommes; (Dharma, δῆρμα, etc.).
- γ) ce qui décide et contrôle; (νόμος νέμεισις).
- δ) (ce qui a été posé par les plus sages de tous les âges; (Dhâma, dàta, δῆμις, lex, law, Ge-setz).

Chez les Sémites:

- α) le mouvement réglé, l'arrangement; (Tôr, Sharz).
- β) le lien entre l'homme et l'homme et entre l'homme et Dieu: (Tôrâth, Shariât, Mitsvâh).
- γ) le savoir divin; (Fikh).

Chez les Chinois:

- α) l'arrangement des fils d'un tissu; (King).
- β) l'arrangement des grains du riz et de la soie. (I.).

Ainsi, de l'observation des mouvements réglés et de la succession fixe des événements de la Nature, attribués par les Aryas à plusieurs dieux, par les Sémites pour la plupart à un seul Dieu, et par les Touraniens au Ciel même, s'élevait graduellement cette grande idée du Droit universel, qui fait une Confraternité de tout le monde.

M. BRAJENDRANATH SEAL réplique, en considérant le même sujet au point de vue si ou non la conception du Droit parmi les Orientaux avait origine du naturalisme ou de la vie des tribus. Une des conceptions Ariennes le référerait aux corps célestes, mais si on l'examine plus soi-

gneusement on doit le référer aux habitudes et à l'autorité des tribus, puisque « Rita » s'associe avec les « Pitris » le chemin suivi par les ancêtres. Les Pitris avaient une origine de tribus, tandis que celle des Devas en avait une naturalistique.

Plus tard le sentiment primitif se transférait aux phénomènes naturels. Il semble que la loi générale est que le sentiment religieux avait une origine naturalistique autant que celle des habitudes et des sacrements de la Société. Or dans l'Occident on a étudié l'origine de l'Idée des dieux ordinairement au point de vue de l'origine naturalistique.

Il semble qu'il y a eu jadis une lutte entre le culte naturalistique et le culte « tribale » et qu'on a effectué une réconciliation au moyen des dieux célestes de la Chaleur et de la Lumière parce que la lutte de la Lumière contre les *Ténèbres* le constituait comme le symbole naturel des idées sociales et éthiques du droit (loi), et de sainteté. Ainsi on trouve qu'aux Vedas « Rita » se rapporte à Varuna.

Au point de vue juridique il y a aussi des lois orientales qu'on doit rapporter absolument aux habitudes des tribus parce qu'il y en a qu'on ne peut pas expliquer par l'autorité seule de l'Etat.

Il semble que la distinction entre les conceptions Ariennes et Sémitiques était que celle des Ariens avait une base d'égalité, tandis que celle des Sémites, surtout les Babyloniens et les Hébreux, avait toujours la relation de Roi et de Sujet.

Le Dr. Jastrow pense que c'est une chose incertaine et arbitraire que de prononcer des généralisations au sujet des conceptions sémitiques, et de distinguer brusquement l'Orient de l'Occident.

Le prof. Tiele est d'accord en général; mais il doute que « Rita » doit se référer aux corps célestes, et son avis est qu'il veut dire tout simplement ce qui était « bien fixé ».

M. Baynes, en répondant, pense que « Rita » ne trouve pas son origine avec les Tribus, mais qu'il se produisit des mouvements des corps célestes comme contemplés par les premiers poètes arabes. D'un autre côté « Dharma » était certainement une conception de l'ordre « tribal » ou « social ».

Madame Evelyn Martinengo Cesaresco-Carrington, fait ensuite une communication sur *La légende indienne du tigre qui mange les hommes*.

Dans l'Inde les indigènes pensent que le tigre qui mange les hommes est un homme qui avait l'habitude de se changer en tigre. La seule personne qui savait la formule avec laquelle on pouvait le faire redevenir homme étant morte, il restait tigre, et pour cela il prenait le goût de manger les hommes, ses ci-devant frères.

Il est à observer que l'idée orientale d'une unité essentielle entre les hommes et les animaux nous revient dans la forme nouvelle de l'évolution.

Le prof. S. Prato lit une dissertation sur *Il sole, la luna, le stelle come simboli di bellezza ne'la poesia ebraica e cinese*.

3^{me} SÉANCE (9 octobre). Président M. TIELE.

M. Perowne ayant donné sa démission comme secrétaire anglais, est remplacé par M. Bullinger.

M. J. Senes lit une note sur ce sujet : *La Sfinge assira, e il Cherubino dell'Arco adombrano Giove, Minerva, Apollo e la Triade Cristiana*.

M. Carlo Zanini lit son mémoire : *Proposta d'una nuova versione della Bibbia*. Il s'en suit une discussion entre M. Zanini et M. Tiele qui croit suffisante une traduction générale d'une bonne et exacte traduction, telle que l'*Autorised Version* de l'Église Anglicane, ou la traduction de l'Ancien Testament qui est en cours de publication en Hollande, commencée par plusieurs savants maintenant décédés et achevée par le prof. Port de l'Université de Leyde.

Ensuite, M. Bragendranath Seal fait sa communication sur *Les Hindous fondateurs de la science mythologique*, pour laquelle MM. Tiele et Ginsburg demandent des explications.

M. Seal y répond, en promettant un plus large développement de son sujet.

4^{me} SÉANCE (10 octobre). Président DVORSAK.

Le professeur Hardy signale à l'attention du Congrès l'*Archiv der Religionswissenschaft*.

M^{me} Cooper-Oakley lit : *On the Eastern Origine of the tradition of the Holy Graal*.

M. Hardy, tout en reconnaissant l'importance des recherches de M^{me} Oakley-Cooper fait quelques réserves.

M. Hensk présente un mémoire sur l'*Histoire de l'Arche de Noë ou le Vaisseau des Dieux, son origine astronomique et ses formes subséquentes*.

M. A. Picipio lit une note *Sur l'unification des calendriers en usage*.

« Ayant remarqué que la rotation de la terre autour du Soleil s'effectue en 365 ou 366 jours (les années bisextiles) calcul que les Chrétiens avaient admis tel quel conçu par Jules César, et que cette rotation forme un cercle, quoique elliptique, qui présente quatre points bien

marqués, qui n'ont pas été observés par Jules César, ces quatre points sont les saisons de l'année ainsi qu'il suit :

Saisons	Leurs dates	Comm.t		Durée, jours, h. m.			Rectifiable à l'avenir
		h.	m. m. ² s. ²	jours	h.	m.	
Hiver	22 Décembre	1.	05 matin	89.	0.	47.	1 ^{er} Janvier-Mars
Printemps. .	20 Mars	7.	55 soir	92.	19.	59.	1 ^{er} Avril-Juin
Été	21 Juin	3.	54 soir	93.	14.	45.	1 ^{er} Juillet-Sept.
Automne . .	23 Septembre	6.	39 matin	89.	18.	36.	1 ^{er} Octobre-Déc.

« L'inégalité des susdites saisons exige la répartition des jours que chaque mois doit avoir, et cette répartition s'impose aux Astronomes de chaque Capitale des populations chrétiennes.

« D'ailleurs la dénomination de notre ère *de la naissance de Jésus-Christ* est erronée, puis qu'il faut attendre sept jours encore pour commencer l'année, tandis que primitivement sa naissance indiquait le commencement de l'année qui était le 1^{er} janvier.

« Le Pape Grégoire XIII, ayant consulté les astronomes sur son soupçon que les saisons ne correspondaient pas au Calendrier en usage au temps païen, et l'avis de ces astronomes ayant confirmé le soupçon du Souverain Pontife, il décréta que le 5 octobre serait considéré comme étant le 15.

« Mais les susdits Astronomes devaient suggérer à S. S. qu'il fallait avancer aussi la date de la nouvelle année au solstice d'hiver.

« Par une coïncidence heureuse il a été réservé au Pontife Léon XIII, de remplir cette lacune et nous éviter les treize jours de différence qu'apporte le XX^e siècle.

« S. E. Stavrakî bey Aristarchi grand Logothète du Patriarchat grec de Constantinople, dans les entrevues qu'il a eues avec le Révérend Abbé Tondini, a montré au nom du Patriarchat œcuménique, des dispositions moins conciliantes en faveur des propositions de Sa Sainteté le Suprême Pontif Léon XIII; mais à sa contre-proposition de partager la différence de 12 jours, que les Catholiques retardassent de six jours et les Orthodoxes avançassent de six jours pour arriver au but désiré de part et d'autre, il a su éviter de répondre. Et certainement il ne

devait pas le faire sans autorisation spéciale, et cela a été un événement heureux parce qu'ils auraient dû revenir inmanquablement plus tard au solstice d'hiver ».

M. Picipio forme le vœu que le Congrès veuille bien engager les Directeurs des Observatoires Astronomiques de leurs pays à s'entendre avec leurs collègues des autres contrées pour aboutir à ce résultat.

M. le Président Dvorsak remercie l'orateur, mais il remarque qu'une pareille démarche ne rentre pas dans la compétence du Congrès.

M. Stanislao Prato lit la deuxième partie de son mémoire : *Il sole, la luna, le stelle, come simboli della bellezza nella poesia orientale.*

IV^{me} SECTION

Chine, Japon et Corée.

1^{re} SÉANCE (4 octobre). Dans cette première réunion, on constitue le bureau avec les quatre président, ARTHUR DIOSY, FRÉDÉRIC HIRTH, NOBUSHIGE HOZUMI, FRANÇOIS TURRETTINI, et avec les secrétaires, pour la langue allemande, F. Von Weckenstern, pour la langue anglaise, Miss Roma Lister, Miss E. R. Scidmore, pour la langue française, Henry Chevalier; pour la langue italienne: Jean Hoffman, E. Blumenstihl.

2^{me} SÉANCE (5 octobre). Président M. Arthur DIOSY.

Le Président ouvre la séance par une courte allocution dans laquelle il rappelle les dispositions établies par l'Assemblée générale des Congressistes au sujet de la publication des comptes-rendus des séances.

Les professeurs Nocentini et Hoffmann, anciens élèves de Mr. Severini, dont on regrette l'absence, proposent à l'Assemblée, qui l'accepte par acclamation, que leur ancien maître soit nommé président honoraire de la IV^{me} Section, et que l'on envoie à l'illustre malade un télégramme ainsi conçu :

« Prof. Severini, Istituto Superiore, Firenze.

« La Sezione IV del dodicesimo Congresso Internazionale degli Orientalisti, su proposta dei vostri discepoli Nocentini, Hoffmann inizia suoi lavori acclamando Voi, Illustre Maestro, a suo Presidente onorario ».

Monsieur le prof. Kumazo Tsuboi donne lecture de son mémoire, dont voici le sujet en peu de mots :

Le *Lingwai-taita* ou la réponse aux questions sur les contrées au delà des montagnes est un ouvrage sur la géographie et l'ethnographie, qui est écrit par Cheu Chufe de la province de Yungchia. L'auteur lui-même date la préface du 16 novembre 1178. L'ouvrage se compose de dix livres qui traitent des sujets les plus divers.

L'ouvrage est de la première importance pour notre connaissance de la topographie, l'ethnographie et le commerce de la province Kwang-nansi au XII siècle de notre ère. La circonstance, que ce livre contient des récits assez détaillés sur les pays mahométans, augmente l'intérêt de cet ouvrage. L'auteur a évidemment appris, pendant son séjour à Canton les faits qui sont rapportés par Chao Zhukwa dans son ouvrage bien connu : *Chufan-ch'*.

La traduction du *Lingwai-taita*, contient seulement un abrégé des deux chapitres sur les pays étrangers.

Mr. le Président, en ouvrant la discussion, s'abstient de nommer l'auteur chinois de l'ouvrage si bien étudié par le prof. Tsuboi, vu la variété infinie des transcriptions de ce nom.

En l'absence de Mr. le professeur Hirth, qui a fait de ce sujet une étude spéciale, et de Mr. le prof. Cordier qui aurait également pu donner des informations intéressantes, la discussion est renvoyée à une séance ultérieure. Mr. Aréndt reconnaît la haute valeur du travail de Mr. Tsuboi, et croit que le savant japonais a rendu un grand service à l'histoire de la géographie.

Mr. van Groot demande à l'auteur s'il existe, à sa connaissance, d'autres éditions de l'ouvrage étudié. — La réponse est négative.

Mr. Henry Chevalier prend la parole et expose le résultat de ses études sur les coiffures coréennes.

Les différents types que nous connaissons et qui appartiennent au Musée Guimet peuvent se classer de la façon suivante :

1. Les bonnets en toile sont portés par les domestiques ; le bonnet du bourreau est curieux.

2. Les chapeaux à calotte ronde, en feutre, plus ou moins grossiers sont généralement noirs avec des ornements variés tels que plumes de paon, crinière etc. Ce sont les coiffures des agents de police, des militaires, des danseuses de la Cour et même du roi.

3. Les chapeaux à calotte droite, en copeaux pour les paysans, en crin tressé noir pour les hautes classes ; le chapeau rouge est orné de moustaches de tigre.

Ces bonnets et chapeaux ont de très petites coiffes et n'entrent pas sur la tête.

4. Les coiffures chinoises réservées aux fonctionnaires, carcasse de bambou couverte de taffetas, aux hauts dignitaires, couronnes d'or, et au roi, le myen ryou Koan avec ses 12 pendants devant les yeux.

5. Les chapeaux-parapluies en papier huilé et les capuchons garnis de fourrure pour l'hiver; les coiffures de femmes et d'enfants.

6. Les coiffures des religieux, toujours en étoffe écrue ou en bambou blanc.

7. Les coiffures de deuil, les couronnes des danseuses, les casques, etc.

Sa conférence terminée, Mr. Chevalier offre au Congrès un autre travail qu'il a publié sur *les anciennes coiffures chinoises d'après un manuscrit coréen du Musée Guimet*.

L'assemblée lui témoigne, par ses applaudissements, l'intérêt qu'elle a pris à sa communication.

Le travail de Mr. Chevalier donne à MM. les professeurs Hozumi et Nocentini l'occasion de rappeler leurs propres observations sur les coiffures coréennes et de raconter quelques anecdotes curieuses.

Mr. le Président Diósy fait remarquer l'analogie des chapeaux coréens avec les chapeaux des puritains en Angleterre au XVII^{me} siècle. Il ajoute quelques mots sur l'importance du chapeau en Corée, où il est le symbole de la virilité. Il confirme les détails donnés par Mr. Chevalier sur le décret traditionnel au sujet des chapeaux en porcelaine.

3^{me} SÉANCE, (6 octobre). Président: Mr. HOZUMI NOBUSHIGE.

Mr. le docteur Forke, auquel s'associe le prof. Arendt, propose un hommage à la mémoire de Mr. Ernst Faber, récemment décédé, qui s'est acquis tant de mérites à la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent d'études chinoises.

Les membres de la section se lèvent et votent l'envoi d'une lettre de condoléance à l'*Asiatic Society* de Shanghai.

Mr. Martin Fortris donne lecture des conclusions du rapport de la Commission nommée par le XI^{me} Congrès international des Orientalistes pour l'élaboration d'un système unique de transcription en lettres latines des caractères chinois.

Mr. le prof. Nocentini propose que chaque pays adopte un système unique de transcription, fondé sur les lois de la prononciation nationale, sans préjudice d'une entente sur un système universel pour les communications internationales.

Mr. Hoffmann et le prof. Turrettini partagent entièrement la manière de voir de Mr. Nocentini.

Mr. Arendt, avant de formuler son vote, demande à étudier un peu plus longuement les conclusions de la Commission.

Mr. le prof. Cordier n'accepte pas les conclusions de la Commission et déclare qu'il votera contre.

Après des observations de Mr. Martin Fortris, de Mr. Diösy et du Président, l'assemblée décide de reprendre, lundi prochain, la discussion du rapport présenté.

Mr. le prof. Hoffmann présente au Congrès trois publications japonaises qu'il accompagne de quelques explications.

Mr. Guimet présente un curieux travail du Rev. Oriou Toki sur les *Gestes de l'officiant dans les sectes Sin-gon et Ten-daï*.

C'est la traduction d'un livre sacré de la secte Tendaï qui dévoile le sens des gestes que l'officiant fait avec ses mains pendant les cérémonies religieuses.

En lisant l'introduction de Mr. de Milloué, Mr. Guimet explique le côté magique de ces rites.

Mr. de Groot remercie Mr. Guimet de l'intéressant ouvrage qu'il a fait connaître au Congrès. Il rappelle le grand développement de la magie dans tout l'Extrême Orient, et l'importance attachée, dans les opérations magiques, aux mouvements mystérieux de la main et des doigts.

MM. Diösy, Hozumi et Kuré citent des observations personnelles à l'appui des faits rapportés par MM. Guimet et de Groot.

Mr. Hoffmann et Miss Lister font remarquer l'analogie de certaines pratiques de sorcellerie des populations des Abruces, de la Romagne et de la Toscane avec quelques uns des faits signalés dans la séance.

4^{me} SÉANCE, (9 octobre). Président : prof. FRÉDÉRIC HIRTH.

Mr. le Président a le plaisir d'annoncer l'arrivée à Rome du délégué officiel du Gouvernement chinois, Mr. Chên Ivan, qui a annoncé une communication au Congrès.

Par l'intermédiaire de Mr. le prof. Cordier, S. A. le prince Roland Bonaparte, retenu éloigné par d'impérieuses circonstances de famille, s'excuse de ne pouvoir prendre part aux travaux du Congrès.

Mr. Cordier s'associe aux paroles prononcées par le docteur Forke en l'honneur de M. Ernst Faber. Il fait l'éloge du regretté Mgr. Harlez, qui s'était occupé de toutes les branches de l'orientalisme, et de Mr. Ga

briel Dévéria qu'une mort prématurée n'a pas laissé rendre à la science tous les services que promettaient son zèle et ses capacités.

Le prof. Hirth lit un mémoire sur les miroirs métalliques magiques (chinois) du Musée Guimet. Le Professeur fait ressortir les rapports entre l'art grec et l'art chinois, rapport qui se sont établis à travers la Bactriane. Ces miroirs, souvent ornés de raisins et de feuilles de vigne, sont de peu postérieurs à l'introduction de la vigne en Chine. Ils sont fréquemment célébrés dans les poésies chinoises.

Le prof. Arendt propose une interprétation d'un texte énigmatique inscrit sur un des miroirs cités par le prof. Hirth. Son ingénieuse induction est accueillie par de chaleureux applaudissements.

On commence la discussion du rapport de la Commission nommée par le XI^{me} Congrès International pour l'élaboration d'un système unique de transcription en lettres latines des caractères chinois.

La discussion est interrompue à cause de l'heure trop avancée; elle sera continuée dans la 5^{me} séance.

5^{me} SÉANCE, (10 octobre). Président: FRANÇOIS TURRETTINI.

Le Président adresse un salut de bienvenue à Mr. Chên Yvan, délégué du Gouvernement Chinois, qui prend sa place au milieu des applaudissements de l'assistance.

Mr. Hoffmann donne lecture d'une lettre de Mr. le prof. Antelmo Severini, qui remercie les Congressistes de l'avoir nommé président d'honneur de la quatrième Section; en voici le texte :

« *Cari sigg. Nocentini e Hoffmann,*

« L'onore che da Loro mi vien reso non può essere da me accettato se non come un segno della estrema loro benevolenza verso di me, della quale io li ringrazio di tutto cuore.

« Ho ricevuto il telegramma con ritardo. Stimando oramai inutile rispondere per telegrafo, prego lor Signori di porgere vivissime grazie al signor Presidente in carica, per la gentile comunicazione che gli è piaciuto di farmi.

« Con effusione d'animo Li saluto.

« Morrovalle, 8 ottobre 1899.

« *Aff.mo Loro*

« A. SEVERINI ».

Mr. Paul Boell oppose plusieurs objections au rapport de la Commission nommée par le XI^{me} Congrès International des Orientalistes

pour l'élaboration d'un système unique de transcription en lettres latines des caractères chinois.

1. La langue mandarine n'est pas une langue bien définie. Le rapport de la Commission n'indique pas dans lequel des nombreux et importants dialectes chinois elle a choisi la prononciation qu'elle se propose de transcrire.

2. Les caractères chinois sont pris dans le dictionnaire Kan-hi vieux de deux siècles, et qui n'est plus en harmonie parfaite avec la langue moderne de la Chine.

3. Certains sons sont transcrits d'une façon inexacte et propre à donner une fausse idée de la physionomie des mots chinois.

4. Le tableau proposé contient des sons n'existant pas dans le dialecte dit mandarin.

5. Il y a des inconséquences et même des contradictions dans le tableau proposé; il y a aussi des complications d'orthographe qui sont peu pratiques.

Il y a certains sons chinois qu'il est absolument impossible de représenter phonétiquement; il est donc inutile de proposer un système officiel, et il vaut mieux laisser à chaque écrivain la liberté de choisir la transcription qui répond le mieux à ses goûts.

Mr. le prof. Nocentini reconnaît que le projet présenté n'est pas irréprochable; mais il insiste sur les avantages d'une entente internationale, et signale les graves inconvénients dûs aux transcriptions actuelles, trop souvent fantaisistes. De là l'opportunité de concessions mutuelles, et d'accepter au moins provisoirement les conclusions de la Commission.

Mr. l'avocat Pelliccia s'associe entièrement aux considérations de M. Nocentini, et appuie chaleureusement le projet de la Commission.

Après les répliques de MM. Cordier, Boell, et des observations de Mr. Diósy l'on met aux voix un ordre du jour proposé par Mr. le prof. Nocentini.

En présence de la vive opposition suscitée par l'article 1 de cet ordre du jour, cet article est divisé en deux parties. La première partie, ainsi conçue :

« La IV^{me} Section (Chine, Japon et Corée) du XII^{me} Congrès International des Orientalistes émet le vœu que chaque pays fixe un système unique et officiel de transcription des sons chinois; ces différentes transcriptions seront recueillies dans un manuel international »; est approuvée par 13 voix contre 6.

La seconde partie, dont voici le texte : « En attendant que ce travail soit prêt, la IV^{me} Section approuve provisoirement la transcription proposée par le Congrès de Paris, à condition que cette transcription soit accompagnée d'un index donnant dans chaque pays l'orthographe généralement usité, » est repoussée par 6 voix contre 4.

L'article 2 est approuvé à la majorité.

Sur demande de M. Boell, on vote sur l'ensemble du projet, qui est adopté par 9 voix contre 6. Les voix contraires sont celles de MM. Cordier, Boell, Arendt, Forke, Okada, von Weckenkstern.

Voici le texte de l'ordre du jour adopté :

« Art. 1. — La IV^{me} Section (Chine, Japon et Corée) du XII^{me} Congrès International des Orientalistes émet le vœu que chaque pays fixe un système unique et officiel de transcription des sons chinois; ces différentes transcriptions seront recueillies dans un manuel international.

« Art. 2. — La présente délibération, après qu'elle aura été approuvée par la séance de clôture du Congrès, sera communiquée aux représentants diplomatiques des différentes puissances ».

Mr. Paul Brunn, docteur en droit, fait une communication sur le droit matrimonial moderne du Japon. Après une introduction dans laquelle il accentue l'importance du droit moderne pour l'histoire de la civilisation d'une nation, l'orateur traite de l'organisation de la famille japonaise et surtout des rapports entre les chefs et les membres de la famille (Kosau et Kazokou). La seconde partie du mémoire s'occupe du mariage, des relations entre les époux, des actes civils, pour lesquels une femme mariée doit obtenir l'autorisation de son mari, et enfin du droit de divorce.

L'étude de Mr. le doct. Brunn, donne occasion à M. le prof. Hozumi de fournir des éclaircissements au sujet de divers points du droit japonais. M. Yvan Chên, délégué du Gouvernement Chinois, compare les institutions juridiques actuelles de la Chine et du Japon.

Le docteur Carli rappelle que le droit civil actuel du Japon a été élaboré par un Italien, le Docteur Paternostro.

6^{me} SÉANCE (13 octobre). Président M. A. DIÓSY.

Le Président déclare avoir reçu à la dernière heure un mémoire intitulé : *Contribuzione di documenti inediti sulle opere di lessicografia e filologia cinese di Basilio da Gemonia*, par le prof. Gherardo De Vincentiis.

Mr. le prof. K. Arendt parle de la question si controversée de la grammaire chinoise. Y a-t-il une grammaire chinoise? Vaut-elle la

peine d'être étudiée? L'opinion très arrêtée de l'illustre savant est qu'il ne peut exister une langue sans grammaire, et que le Chinois possède une grammaire aussi bien que les idiomes des peuples les moins civilisés de l'Amérique du Nord, des îles de la Polynésie, etc. Le prof. Arendt appuie ses assertions par quelques exemples, et passe à la deuxième question. S'il peut y avoir différentes opinions au sujet de l'utilité pratique de l'étude de la grammaire chinoise, il ne peut y avoir de doute sur le haut intérêt théorique et scientifique des recherches sur la structure synthétique de la langue chinoise, qui mérite certes d'être l'objet de travaux sérieux et constants.

Mr. Boell approuve entièrement la manière de voir du prof. Arendt.

Mr. le prof. Nocentini résume un mémoire du prof. A. Severini, exposant les principes qui ont servi au savant philologue italien de base pour la compilation d'un nouveau dictionnaire chinois. Le temps manque à la IV^e Section pour examiner à fond les innovations introduites dans la lexicographie par son illustre Président d'honneur. C'est pourquoi Mr. Nocentini propose que le mémoire du prof. A. Severini soit remis à une commission spéciale de savants chinois.

Le Comité exécutif du Congrès, dit-il, aura soin d'en envoyer un exemplaire à la legation royale d'Italie à Péking, par l'intermédiaire du Ministère des affaires étrangères; après avoir été traduit en chinois, ce mémoire devra être transmis, par l'intermédiaire du Tsung-li-yamen, à l'Académie Han-lin, qui sera priée de donner son opinion. Il est certain qu'une approbation de l'Académie chinoise aurait une bien plus haute valeur, pour le système de Mr. le prof. Severini, que toute appréciation faite en Europe.

La proposition de Mr. Nocentini est approuvée à l'unanimité.

Mr. Giovanni Hoffmann démontre, que les chiffres regardés jusqu'ici comme d'origine arabe ou hindoue ne sont que des variantes, de différentes époques, des neuf caractères représentant les nombres chinois. M. H. croit pouvoir ainsi affirmer que la Chine existait déjà comme nation avant les grandes émigrations des peuples; l'antiquité égyptienne serait postérieure de quelques siècles à l'antiquité chinoise, qui aurait été la source des civilisations chaldéenne et égyptienne.

Le Président présente au Congrès la traduction d'une jolie comédie japonaise *Sumirani*, faite par le docteur A. Grabatzki.

Mr. Diósy expose les conditions spéciales du théâtre japonais, et il s'occupe surtout des pièces comiques qui y tiennent une place assez importante.

V^{me} SECTION**Byrmanie, Indo-Chine, Malaisie, Madagascar.**

1^{ère} SÉANCE (5 octobre). Prof. KERN, président; Gaubert, secrétaire.

Le docteur Gaubert donne communication d'un mémoire intitulé : « Fonction des formes verbales en Malgache, par l'agglutination des préfixes, infixes et suffixes à la racine »; les proff. Kern et Marre ajoutent quelques rapprochements entre le Malgache et les langue congénères Malais-polynésiennes.

2^{me} SÉANCE (6 octobre). Président prof. MARRE; Gaubert, secrétaire.

Mr. Aristide Marre donne lecture de maximes et proverbes en tagalog; traduits en français, et d'un mémoire sur la poésie malaise, et sur les pantouns, forme spéciale de poésie populaire improvisée; et communique en outre un vocabulaire « Des mots de provenance portugaise, usités dans le malais. »

VI^{me} SECTION**Inde et Iran.**

1^{ère} SÉANCE (5 octobre). Prof. HOERNLE, président.

Le président Hoernle remercie pour l'honneur de la présidence qui lui a été conférée et propose messieurs Kirste, Thomas et Formichi comme secrétaires de la section. La proposition est acceptée par acclamation.

La parole est donnée à Mr. Sénart qui propose au Congrès d'exprimer ses condoléances au prof. Cowell frappé cruellement par la perte de sa femme Mrs. Cowell. La proposition est adoptée.

Mr. le Président dépose sur la table de la présidence une copie du 2^d volume de la *Rajatarangini de Kalhana* qui a été publié par le doct. Stein. Ce dernier a prié le président de le présenter au Congrès. Ce second volume contient une traduction avec notes de cette ancienne histoire de Kashmir.

Le Président propose un vœu de remerciements à la Panjab University et au Gouvernement du Kashmir pour l'aide accordée à la publication de cet œuvre. La proposition est approuvée par acclamation.

Sir Charles Lyall présente de la part du docteur G. A. Grierson, un rapport fait par le *Linguistic Survey of India*, dont il a été fait mention dans l'onzième session du Congrès. Le Dr. Grierson a complété, pour le terrain entier que couvrent ses recherches, les listes préliminaires des dialectes, qu'il a distribuées en six groupes, représentant :

- 1) les langues Indo-Aryennes;
- 2) les langues Iraniennes;
- 3) les langues Dravidiennes;
- 4) les langues Kolarianes ainsi dites, qu'il propose de nommer les langues Mundà;
- 5) les langues tibétobirmanes;
- 6) les langues jusqu'à présent non classées depuis la frontière du Nord-Ouest jusqu'au Pamir.

Sir Charles Lyall présente au Congrès une copie de ces listes préliminaires, qui donneront une idée de l'immense multiplicité des langues parlées dans l'Inde.

En outre, il présente les épreuves des échantillons de la section du Bengale, et des échantillons intéressants qu'on a ramassé de la 6^e classe, c'est à dire des langues peu connues des vallées situées entre le Kachemir et le Pamir.

Mr. le Président donne la parole à Mr. Kirste qui soutient sa proposition relative à l'arrangement alphabétique de l'Anusvâra et du Visarga, qu'il avait communiquée à tous les sanskritistes par circulaire, et produit 37 lettres qu'il a reçues à ce sujet, dont 27 sont en faveur de sa thèse. Il résume ses propositions comme suit:

1. A l'intérieur d'un mot simple on met devant une occlusive la nasale homogène;
2. Dans un composé et d'un mot à l'autre on met l'Anusvâra devant toute consonne;
3. Dans l'alphabet l'Anusvâra suit *au*, et est suivi à son tour du Visarga.

Une discussion s'engage à laquelle prennent part le prof. Eggeling, qui se prononce pour l'ordre du dictionnaire de St. Pétersbourg, Rhys Davids et Brajendra Nâth Seal qui sont d'accord avec Mr. Kirste, le prof. Hoernle qui est de l'opinion de Mr. Eggeling, et Mr. Senart. Ce dernier fait remarquer comme il est dangereux de compliquer une question simple en elle-même par un trop vif désir de régularité et d'uniformité

Il vaut mieux laisser les choses telles qu'elles sont, vu que dans l'Inde même on prononce différemment les deux sons et qu'on ne pourrait parvenir à aucun résultat pratique.

Le prof. De Gubernatis faisant remarquer la différente manière de prononcer l'anuvâra à Bombay, à Calcutta et au Cachemire, se trouve d'accord avec Mr. Senart. Mr. Fleet est d'opinion de garder l'anuvâra partout à la place de la nasalis conjuncta.

Après quelques remarques de Sir R. West, sur la prononciation moderne de l'anuvâra dans l'Inde, le Président déclare terminée la discussion.

Le prof. Kuhn propose un vœu de remerciement et de félicitation pour le docteur Grierson; ce qui est approuvé par acclamation.

Mr. Senart rappelle qu'au XI^e Congrès il avait été formé un comité pour contrôler les résultats et les démarches faites afin d'aider l'Indian Exploration Fund. Puisque Lord Reay, Sir Alfred Lyall et le prof. Lanman sont absents, et le Professeur Bühler n'est plus malheureusement parmi les vivants, Mr. Senart propose de leur substituer Sir Raimond West, Sir Charles Lyall, le prof. Williams-Jackson et le prof. von Schröder.

La proposition est acceptée par acclamation.

Le professeur von Schröder présente au Congrès les premières épreuves du Kâthaka et le prof. Oldenberg fait remarquer l'importance de ce travail.

2^{me} SÉANCE, (5 octobre). Président M. ESOFF.

Mr. Cimmino offre à la Présidence son livre qui vient de paraître, et qui a pour titre: *Dal poema persiano Jusuf e Zuleicha di Mevlan Abderrahman Giami*. Mr Geiger fait une communication sur les matériaux iraniens publiés per Grierson.

3^{me} SÉANCE; (6 octobre). Président prof. ERNEST KUHN.

M. Babu Brajendranath Seal, Principal Victoria College, Cooch Behar, lit un mémoire On Indian Philosophy dont voici un résumé.

« Hindu Logic, as the organon of Truth, aims at the analysis of Reality and of the Conditions of Real Experience. It expounds, not the body of Truth or the positive Contents of Experience but the most general categories, norms and moulds, through which Experience rationalises and organises itself into an orderly structure. It takes its start from psychological materials, and, as a critique and examination of Reality, of which the subject and the object are correlated phases, has necessarily an epistemological as well as an ontological reference.

« It embraces the following topics:

- « 1) the theory of valid knowledge;
- « 2) the nature of Reality, and the classification of categories and relations;
- « 3) the organon of right Knowledge, with a theory of error, hallucination and doubt;
- « 4) Processes subsidiary to the ascertainment of Truth, ergo Definition, Classification, Generalisation;
- « 5) Methodology, the right order of expounding the topics of a science;
- « 6) Dialectics, or the art of disputation.

« Philosophy has for its aim the establishment of ordinary experience and practice on a rational basis. A system of philosophy must be inconsistent with the sustained course of practical experience which constitutes the process of the world. This is a trait of Hindu Philosophy from which the European systems may receive a sound direction.

« The starting point in Hindu Logic is the same as that of modern European philosophy — viz, the testimony of consciousness, — but consciousness criticised and verified by means of norms and principles drawn from itself. Universal doubt is impossible, for the doubting cannot itself be doubted, and nescience itself implies and posits knowledge.

« The texts of right Knowledge are:

- « 1) the operation of the Understanding and its categories on the raw material of sense;
- « 2) presentation of an object as opposed to representation;
- « 3) non-contradiction, persistence, and definite assertion;
- « 4) agreement or Congruity with the consciousness-series;
- « 5) successful reaction, or practical fruition of the activity prompted by the Knowledge in question.

« One or more of these criteria (or texts of Truth) are advanced in the different schools of Hindu philosophy. These texts, being psychological, epistemological as well as ontological, are much fuller than the accepted criteria in the current schools of European philosophy ».

M. Deussen, parlant de l'histoire de la philosophie des Upanishads du Véda distingue six périodes de cette histoire.

« 1. Un *Idéalisme* rigoureux qui maintient l'existence seule de l'âtman et nie celle du monde, Idéalisme représenté surtout par les discours de Yājñavalkya dans la Brih. Up.

« 2. Un *Panthéisme* qui réunit l'opinion empirique avec le dit Idéalisme en identifiant l'âtman avec le Monde, considéré comme réel.

« 3. Un *Cosmogonisme* qui substitue à cette identité incompréhensible la causalité en disant que l'âtman crée le monde et entre lui-même comme âme dans ce monde créé par lui.

« 4. Ce Cosmogonisme devient *Théisme* au moment où l'âtman créateur et l'Atman individuel sont mis en opposition. Premier exemple Kâth. 3. Représentant principal: la Çvetâçvatara-Upanishad.

« 5. Cette séparation de l'âme et de Dieu était pernicieuse pour le dernier, car en effet il avait toujours puisé sa force vitale dans l'âtman individuel. Séparé de lui, il devint superflu, on l'écarta et on ne garda que le monde matériel (prakriti) et les âmes individuelles (puruṣāḥ). C'est le système Sâṅkhya où nous aboutissons et qui en vérité n'est qu'un *Vedânta* dégénéré par l'application réitérée de la vue empirique à l'idéalisme primitif, procédé qui ne manque pas d'analogie dans l'histoire de la philosophie occidentale (comparez p. ex. Parménide et son disciple Zénon) ».

Ce discours est accueilli par des applaudissements. M. Senart au nom de la section indienne félicite l'orateur de ses travaux assidus et pleins de succès dans le domaine de la philosophie indienne, et ajoute quelques remarques sur le passage IV, 4, 22 de la Brih. Up. Le Prof. Deussen donne du passage une explication que M. Senart accepte.

M. le président Kuhn devant lire un discours prie M. Hoernle de le substituer comme Président.

M. Kuhn lit une correspondance entre le Gouvernement des Indes et lui-même au sujet d'une œuvre intitulée *Indische Bibliographie*, et demande au Congrès d'appuyer sa demande au dit Gouvernement.

Le Dr. Burgess mentionne que lui-même avait eu l'idée d'une Bibliographie orientale, à laquelle pourtant il renonce. Il explique la méthode qu'il se proposait pour l'achèvement de cette œuvre.

Sir Raymond West demande au prof. Kuhn dans quelle langue cette Bibliographie sera rédigée, et insiste pour que la dite Bibliographie soit limitée à l'Inde, puisque c'est le Gouvernement de l'Inde qui contribue à sa publication.

Le prof. Kuhn ayant déclaré qu'on se serait servi de la langue anglaise, le Dr. Scherman ajoute quelques remarques pratiques en réponse au Dr. Burgess et montre la nécessité de limiter la Bibliographie projetée uniquement à l'Inde.

Le prof. Bendall comme bibliothécaire approuve chaleureusement ce projet et espère qu'il ne fera pas concurrence au Grundriß.

M. Rhys Davids approuvant l'idée de limiter la Bibliographie à l'Inde demande au prof. Kuhn des renseignements au sujet de l'étendue et du prix de l'œuvre. Il suggère de présenter au Gouvernement un plan définitif détaillé.

Le prof. Kuhn répond qu'approximativement l'étendue de l'œuvre sera quatre fois plus grande que le Catalogue de M. Bendall.

Le prof. Eggeling propose de former un comité, et après quelques remarques de M. le Dr. Burgess qui accepte enfin la proposition du prof. Eggeling, le comité est formé de MM. Senart, Kuhn, Scherman, Rhys Davids, Williams-Jackson et Sir Raymond West.

Le prof. Hardy lit un discours *Sur deux livres de l'ancien Bouddhisme*.

« La littérature du Bouddhisme, si féconde en contes populaires, possède deux collections de textes parallèles connues sous le nom de *Petavatthu* et du *Vimānavatthu*, que je me suis proposé d'envisager surtout à un point de vue littéraire. D'abord, il faut considérer ce qui résulte des titres et des sujets respectifs, et puis nous avons à examiner les données relatives à ces deux livres dans le *Dīpavamsa*, dans le *Mahāvamsa*, et dans la *Samantā-Pāḍelsādika* du *Buddhaghosa*, qui leur attribuent un âge antérieur à Asoka. Il y a des réserves à faire à cause de quelques parties évidemment plus jeunes, ainsi que pour des raisons intérieures. On peut, néanmoins, affirmer l'existence de ces collections au troisième siècle avant J. Ch.; la position singulière du *Khuddaka-Nikāya*, et comme elle le témoignage du *Buddhaghosa* eu égard à toutes ces questions s'expliquent. Mais, pour savoir à quelle époque le *Vimānavatthu* et le *Petavatthu* furent déclarés livres canoniques, il faut chercher un besoin pratique correspondant en même temps à ceux pour lesquels ils étaient destinés, et à ceux qui les ont composés.

« Un tel besoin exista, à mon avis, au troisième siècle avant J. Ch., un peu plus tôt ou un peu plus tard. Ceux qui veulent mettre ce terme plus près du commencement de notre ère ne doivent pas oublier que la littérature sanscrite du Bouddhisme renferme inter alia dans le *Mahāvastu* le *Kanthakavimāna*, bien remarquable aussi par les variantes du texte pāli.

« La même observation se trouve juste vis-à-vis du *Petavatthu*, qui est représenté par quelques récits de l'*Avadānasataka* du Nord.

« Comment peut-on expliquer autrement le rôle du visionnaire

assigné à Maudgalyāyana dans les deux classes des livres bouddhiques? Ni le *Petavatthu* ni le *Vimānavatthu* n'ont une valeur littéraire supérieure, mais ils nous donnent des preuves authentiques des conceptions populaires en vigueur dans le vaste pays de l'Inde depuis les temps les plus reculés, quoique transformées sous l'influence de la civilisation progressive. D'ailleurs, le commentaire du *Dhammapāla* mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la vie privée des Indiens et à la littérature en général ».

Le président prof. Kuhn remercie le prof. Hardy au nom de la Section pour son intéressant discours, et présente au Congrès un exemplaire de la *Chronology of India* publiée récemment par Mars. Rickmers (Miss Duff).

4^{me} SÉANCE (6 octobre). Président prof. SALEMANN.

M. Salemann invite M. Williams Jackson à faire sa communication relative au dictionnaire de l'Avesta, qu'il prépare en collaboration avec Geldner de Berlin.

M. le prof. Williams Jackson donne des renseignements sur le plan de ce dictionnaire et sur la méthode qui sera suivie par les auteurs. Pour les citations de l'Avesta sera adoptée l'écriture originelle. On fera mention des versions en pahlavi, en sanscrit, et en persan moderne, autant qu'il sera possible. L'adoption de la langue anglaise pour les explications des mots sera utile aussi aux Parses. Les articles relatifs à la religion, aux cérémonies, aux mœurs, auront beaucoup d'extension.

Le Président exprime l'espoir qu'on emploie l'écriture indigène même pour les mots en pahlavi.

M. le prof. Geiger dit qu'on doit faire remarquer les variantes dans la transcription.

M. le prof. d'Oldenburg forme le vœu que le dictionnaire soit complet, même en ce qui concerne les simples mots.

5^{me} SÉANCE (9 octobre). Président prof. GEIGER.

Le président invite M. Pometti à lire son mémoire sur *Le relazioni diplomatiche tra la S. Sede e la Persia*.

Le Prof. Pometti déclare d'abord que dans l'histoire de la politique papale en Orient, il faut distinguer deux différentes périodes. Dans la première les Papes songent à la réunion des églises sous leur suprématie, tandis que dans la deuxième ils s'occupent de combattre l'islamisme qui menaçait la chrétienté. Les relations diplomatiques du Saint-

Siège avec la Perse appartiennent à la deuxième période. M. Pometti examine les raisons historiques qui facilitèrent l'accord entre la Perse, le Vatican et l'Occident chrétien. Il donne des notices sur les recherches entreprises par lui dans les Archives et dans les Bibliothèques du Saint-Siège, et sur les documents les plus importants dont il a fait usage.

Le Président donne notice d'une note envoyée au Congrès par M. Casartelli, qui concerne une inscription en pehlvi conservée dans le Musée de Dublin; elle sera insérée dans ce volume des Actes.

6^{me} SÉANCE (10 octobre). Président M. SÉNART.

En l'absence du Prof. M. Müller, M. S. d'Oldenburg communique une lettre de M. Takakusu sur deux ouvrages qu'il compte publier conjointement avec M. Bunyu Nanjio: 1) *Un dictionnaire sanscrit-chinois et chinois-sanscrit*; 2) *Sur l'étude du sanscrit au Japon basé sur les matériaux du moine bouddhiste Kaçyapa (1717-1804)*.

M. Hewitt lit un Mémoire intitulé: *History of the Art or Ship of the Gods, its astronomical origin and later forms*.

« The Ship of the Gods was originally connected with the measurement of annual time. It was a sacred symbol of the nation dwelling on the shores of the Indian Ocean and it originated in India where the only ship-building timber found on the shores of the Indian Ocean grows close to the sea.

« It was a symbol of the first founders of the year current among the Indian Dravidian villagers, a year beginning on the 1 of November, the southern spring. It was measured by the setting of the Pleiades which set immediately after the sun on the 1 November and continue to set after the sun till the beginning of April when they disappear from the night sky reappearing again in May to set before the sun; this they continue to do till the 31 October. Hence the year is divided into her seasons of six months and from November till May and May till November. The Pleiades were believed to be changed round the Pole by the raven star Canopus the steerman of the Heaven's Ship Argo.

« When the people who measured their year by Canopus passed into the north, where Canopus and Argo were not visible, Orion succeeded Canopus as leader of the Pleiades and he became the leader of the sun-year of three seasons. The year of Asia Minor and Greece, and this year star Orion was the three headed God, the Vritra of the Rigveda, the Azi Dahaka of the Zendavesta, the three headed Geryon of the Greeks, who

was the Phœnician God Charion, that is to say Orion. He was slain by Heracles at Gades, that is to say Cadiz in the West ».

Acclamations de l'Assemblée et remerciements du président E. Sénart à l'orateur.

De la part de M. le prof. Kielhorn, M. Fleet présente à la Section les trois derniers volumes du *Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Alterthumskunde*. Le premier de ces volumes est une contribution de M. Bloomfield sur l'*Atharvaveda* et le *Gopathabrâhmana*, le deuxième une contribution de M. Thibaut sur l'*Astronomie*, l'*Astrologie* et la *Mathématique*, et le dernier une biographie du professeur Bühler par M. le prof. Julius Jolly.

Le professeur Kielhorn regrette beaucoup de ne pas avoir pu être présent aux séances de ce Congrès auquel pourtant il souhaite beaucoup de succès.

M. Temple lit un mémoire de M. Fleet: *Curiosities of Indian Epigraphy*. Ce mémoire explique pourquoi ces inscriptions existent, et encore pourquoi elles ont été falsifiées, la raison pour laquelle elles prétendent être historiques, et différents autres points intéressants. Il est surtout à remarquer:

1) Que presque toutes ces falsifications sont en cuivre, puisque celles en pierre sont très peu nombreuses;

2) Que la plupart d'elles viennent de la province de Mysore.

Cette communication est saluée par les vives félicitations du professeur Leumann auquel s'associe M. le président Senart.

M. Temple déclare qu'il a quelques copies de l'*Epigraphia Indica* à distribuer aux membres de la Section.

Le président M. Senart formule le vœu suivant au sujet de la communication du prof. von Oldenburg:

« Le Congrès, considérant la haute importance qui s'attache à l'œuvre projetée par MM. Takakusu et Bunyu Nanjio (*Dictionnaire sanscrit-chinois*) et les garanties de compétence offertes par les travaux antérieurs de ces savants, souhaite vivement le succès de leur plan et fait appel en sa faveur au concours le plus bienveillant des Gouvernements et des Institutions Savantes ».

M. La Terza lit un mémoire sur Bhartrihari. Il combat l'opinion de ceux qui en suivant le témoignage d'un pèlerin chinois confondent le Bhartrihari, auteur du *Vâkhyapadtya* avec l'autre Bhartrihari, auteur des *çatakas*. Il tâche de prouver que le poète Bhartrihari n'était pas un

bouddhiste, mais un vedāntin et qu'il ne put vivre dans les premières cinquante années du siècle VII, mais qu'il appartient probablement au cinquième siècle après J. C.

M. Senart remercie le lecteur au nom de la Section et donne la parole à M. le prof. L. von Schröder, qui présente à la Section la résolution suivante au sujet d'une traduction des livres sacrés des Sikhs entreprise par M. Macauliffe: Le Congrès estime qu'il serait très désirable de posséder une traduction des livres sacrés des Sikhs telle que Mr. Macauliffe en a conçu le plan et préparé l'exécution, traduction, dans laquelle se trouverait utilisée et fixée la tradition orale des Sikhs eux-mêmes, qui menace de disparaître rapidement ».

Il recommande instamment l'entreprise de M. Macauliffe à l'appui matériel soit du Gouvernement de l'Inde, soit des Chefs Sikhs, appui qui a précédemment été généreusement accordé à l'œuvre méritoire mais insuffisante du Dr. Trumpp et sans lequel il serait impossible de mener à bonne fin une œuvre aussi considérable et aussi coûteuse.

La proposition est acceptée par acclamation.

Le prof. Bendall présente à la Section la deuxième partie de son édition du *Çikshâsamuccaya*, la troisième et dernière partie étant sous presse. Il annonce ensuite les publications suivantes:

I. *Râshthrapâlaparipricchâ* qui manque seulement de l'introduction, à cause du voyage de M. Finot dans l'Indo-Chine.

II. *Avadânaçataka* par M. Speyer.

III. *Sumâgadhâvadâna* par le prof. Leumann.

IV. *Saddharmapundarika* par le prof. Kern.

M. le prof. Rhys-Davids annonce que la Pali Text Society a subi une grande perte à cause d'un incendie. Les publications pour l'année 1899 sont pourtant déjà très avancées. M. Rhys-Davids parle ensuite des ouvrages de cette Société qui sont en train d'être publiés.

M. le président Senart devant se rendre à la réunion du Comité pour l'Indian Exploration Fund, prie le prof. Hoernle de le remplacer au banc de la présidence. M. Baensch-Drugulin présente à la Section des exemplaires des nouveaux types devanagari de son atelier.

7^{me} SÉANCE; (11 octobre). Président le prof. E. KUHN.

Le Prof. Hoernle lit un discours intitulé: *Report on and exhibition of the British Collection of Central Asian Antiquities*. Le professeur Hoernle présente des MSS., des xylographies, des médailles, des terre-cuites etc., et il lit une description de toute la collection. Il montre aussi des MSS. du IV^e et V^e siècles ap. J. C., et un MSS. pahlavi qui a

à peu près le même âge. Les xylographes montrent neuf différents caractères, aucun desquels n'a pu être encore déchiffré. Les figures de terre-cuite donnent une preuve de l'expansion de la civilisation grecque dans le Khotan, car on peut reconnaître parmi elles des hommes et des singes qui jouent à la seringue. Sur quelques médailles on lit des inscriptions en chinois et en indien.

Ce discours est salué par des grands applaudissements.

M. le Dr. Radloff prend la parole. Il donne un résumé de son travail sur les manuscrits, livres et inscriptions trouvées pendant l'Expédition faite en Tourfan par M. Klementz.

Tous ces textes sont extrêmement importants parce qu'ils appartiennent en grande partie à l'époque du bouddhisme Ouïgour tout à fait inconnu jusqu'à présent. Les autres documents trouvés par M. Klementz sont des contrats de commerce très importants comme preuves de l'amitié surprenante dans les transactions des Ouïgours.

Cette communication est chaleureusement applaudie.

M. Huth lit une note sur le Turfan, sa situation, les objets qu'on y a trouvés soit bouddhiques que musulmans.

M. Senart, après avoir constaté l'extrême importance des découvertes faites, dans l'Asie Centrale et examinées avec tant de pénétration et de succès par MM. Hoernle et Radloff, donne connaissance de l'existence à Paris, à la Bibliothèque de l'Institut, de quelques textes de même origine dus à la libéralité du Cap. Godfrey. D'autre part, il doit à l'aimable pensée du prof. O. Donner la communication de quelques inscriptions trouvées aussi au Turfan dans un voyage consacré à d'autres recherches.

De tous cotés des preuves nous viennent de l'extrême abondance des monuments qu'a sauvés l'Asie Centrale. Quant aux lumières imprévues qu'ils promettent sur une période la plus curieuse et la moins connue de l'histoire, ce qui a été dit suffit à montrer qu'elles sont infiniment précieuses.

Je crois donc être dans la pensée de tous en proposant au Congrès de s'adresser respectueusement au Gouvernement Russe et aux institutions savantes de ce pays, pour le prier de couronner les premiers efforts si féconds de M. Klementz, en envoyant dans l'Asie Centrale une expédition outillée pour un plus long séjour et qui, par une recherche suivie et méthodique rassemblerait la plus large moisson possible des documents de tout ordre, archéologique, épigraphiques, paléographiques, qui s'y sont conservés.

La proposition de M. Senart est approuvée.

Le Col. Temple lit la décision prise par le Comité de la Sanskrit Epic Society. Cette décision est:

I. qu'il est désirable de fonder une société pour les textes sanscrits épiques;

II. que le premier travail devrait être une édition du Mahābhārata dans la recension du sud;

III. qu'un sous-comité soit formé de MM.: Bendall, Eggeling, Rhys-Davids, Fleet, Hoernle, Temple, Syad Ali Bilgrami. Ce comité devra représenter la société dans les Indes et montrer dans le prochain Congrès les progrès qu'elle aura faits.

La section approuve.

8^{me} SÉANCE; (11 octobre, après-midi). Président prof. HOERNLE.

M. Macauliffe présente des ouvrages de Sardar Kalin Singh, *Nazam du Nabha-State, dans l'Inde*. Un d'eux le Gurumt Prabhakar, est une analyse de l'Adi Granth, la Bible des Sikhs. Différents sujets trouvent place dans le Granth Sahib, mais le Sardar les a tous réunis et réduits à un peu plus de quatre cent chapitres.

Ce livre contient des explications de quelques mots difficiles de la Bible des Sikhs et il est par conséquent d'une grande utilité pour tous ceux qui s'occupent de la religion des Sikhs.

M. Macauliffe présente aussi une critique qu'il a publiée de cette œuvre dans l'Inde, et un *pamphlet* de la part du Sardar intitulé: *Ham Hindu nahin hain*, dont l'objet est de détourner les Sikhs de l'Hindouisme dans lequel ils sont en train de tomber.

Le même savant Sardar présente par l'entremise de M. Macauliffe un discours traitant de l'abstinence du vin.

Enfin M. Macauliffe présente à la section un exemplaire lithographié de la plus ancienne biographie de Baba Nanak dont il a été lui-même l'éditeur.

La parole est donnée à M. le prof. Jacobi qui parle d'un projet suggéré par le prof. Rhys-Davids ayant en vue de rendre la religion Jaina plus connue. Le prof. Jacobi propose à la Section la résolution suivante :

« La Section indienne du douzième Congrès International des Orientalistes pense qu'il serait très désirable que la connaissance du Jainism s'élargisse et s'approfondisse par des éditions critiques de ses plus anciens documents et par des traductions scientifiques de ces textes ».

La résolution est approuvée par acclamation.

Le prof. Bendall ajoute qu'il vient de recevoir une lettre d'un personnage important dans le Jainisme, dans laquelle ce dernier remercie les savants européens qui contribuent à l'expansion de la religion Jaina. Après quelques remarques du professeur Jacobi, la parole est donnée à M. Goidanich qui fait une commémoration d'un jeune savant italien, le docteur Marcellino, mort il y a quelques années seulement. Il était médecin, mais il s'occupa aussi d'études philosophiques, et il étudia le grec et le sanscrit. Doué d'une modestie rare, personne n'entendit parler de ses études. Il laissa plusieurs manuscrits, parmi lesquels une traduction de la grammaire de Pānini. La famille désire que ces manuscrits soient conservés dans la Bibliothèque de l'Académie des Lincei.

M. le prof. Ludwig fait la proposition suivante:

« Je propose que la section ayant entendu les détails touchants de la vie, des études, des labours et des qualités distinguées du jeune savant M. Marcellino, témoigne d'un commun accord ses regrets et sa sympathie pour sa mémoire et s'associe aux paroles de condoléance prononcées par M. Goidanich ».

Cette proposition est approuvée par acclamation.

Le professeur Leumann parle d'un fragment provenant de Kashgar qui a été envoyé à St. Pétersbourg par le consul Russe Petrofski. Le fragment peut être *transcrit* parce que l'alphabet dérive d'un alphabet indien; mais il ne peut pas être *traduit* parce que le langage est absolument inconnu. Heureusement on y trouve des mots empruntés au sanscrit bouddhique et une numération de vers, qui peuvent faire espérer qu'on retrouve un jour, soit l'original sanscrit, soit une version en tibétan ou en chinois. A défaut de cette ressource, il y aurait lieu d'en référer aux savants qui connaissent les langues de l'Asie centrale et qui probablement parviendront par voie d'analogie à identifier la transtription que M. Leumann leur soumet.

En réponse au président prof. Hoernle, le prof. Leumann explique que la forme de publication de l'essai n'a pas été encore décidée.

Le prof. Oldenburg ajoute qu'il espère voir publié cet ouvrage l'année prochaine.

Le prof. Bendall informe la Section des récentes découvertes faites par lui-même et le Pandit Haraprasāda dans le Nepal. Les découvertes les plus importants ont été:

I, des anciens fragments d'œuvres bouddhiques en caractères du cinquième siècle;

II, un MS. Pali, le premier qu'on ait trouvé dans l'Inde proprement dite ;

III, des anciens MSS. de Vidyapati. Le Prof. Bendall a obtenu ensuite des MSS de deux courts ouvrages bouddhiques, (*Bodhisatvapratimoksha*, *Subhāsita-samgraha*) qu'il se propose de publier le plus vite possible.

Le prof. Bendall présente ensuite à la Section des extraits d'un mémoire sur le même sujet du même Pandit Haraprasāda.

Le prof. D'Oldenburg exprime au prof. Bendall ses félicitations pour ses précieuses recherches, et en même temps son désir de voir le tout publié au plus tôt.

Le prof. Bendall répond qu'il espère publier ses résultats littéraires et épigraphiques, comme à l'occasion de son premier voyage, grâce à l'assistance de la Cambridge University Press. Il avait espéré aussi d'obtenir la permission des autorités du Nepal de publier les MSS. qui existent seulement dans la bibliothèque du Mahārāja.

Le président Dr. Hoernle félicite l'orateur pour sa communication si intéressante.

M. Victor Henry fait une communication relative à l'interprétation du vers R. V. I. 152, 2 fondée sur sa théorie générale de la *Devinette primitive*. Ce mémoire est inséré aux actes.

M. le prof. Ludwig félicite M. Henry et accepte l'explication qu'il donne des mots *triraçri* et *caturaçri*.

Le prof. Kirste pose à M. Henry une question de principe dans la manière d'interpréter le Rigveda, et M. Henry lui répond. M. Kirste se déclare satisfait.

Le prof. Deussen donne des deux mots en question une autre interprétation.

VII^{me} SECTION.

Asie centrale.

1^{re} SÉANCE (5 octobre). S. E. Mr. Radloff, tout en se réservant la direction générale des affaires, propose que le Président de chaque séance soit désigné de fois en fois.

Toute communication à faire relative à la Section, on est prié de l'adresser à S. E. Mr. Radloff.

M. le prof. VAMBÉRY est invité à prendre la présidence.

La parole est donnée à Mr. le doct. I. Kúnos (Budapest) qui communique un travail sur la *Littérature moderne des Turcs Osmanlis*. Il en examine successivement les trois grandes branches: la prose, le théâtre et la poésie, et énumère les écrivains qui ont le plus contribué à former la langue turque moderne, en la dégagant des formes arabe et persane, et la rapprochant de l'idiome populaire. Cette littérature ne remonte qu'au milieu de notre siècle, mais elle a déjà donné des preuves nombreuses de sa vitalité. Mr. Kúnos relève tout particulièrement les œuvres de Chinassi effendi, le créateur du nouveau style; Kémal bey, le grand historien littéraire; Ahmed Midhat effendi, l'écrivain plus fécond de la littérature contemporaine; Mouallim Madji, l'éminent philologue-poète; Ekrem bey, l'auteur dramatique et poète très connu; Sézai bey, le nouvelliste sans pareil; madame Fatma-Alié, Nighiar, etc. Tous ces écrivains sont rangés à la place qui leur revient dans le développement de la littérature et leurs œuvres sont aussi brièvement résumées.

M. le Président fait quelques observations de détail.

Après quoi la parole est donnée à Mr. le Doct. L. Bonelli qui lit un Mémoire intitulé: *Appunti grammaticali e lessicali di turco volgare*, dans lequel en prenant occasion d'un article sur le même sujet récemment paru dans la Z. d. D. M. G. il fait ressortir les principales particularités du turc osmanli tel qu'il est parlé, soit dans l'ordre phonétique, soit dans le morphologique. Dans les Notes et illustrations qui accompagnent le Mémoire il donne quelques spécimens du dialecte turc de Trébisonde et plusieurs centaines de mots et locutions de la langue parlée, qui n'existent pas dans les lexiques.

Il annonce aussi qu'avec l'assistance de M. S. Iazigian répétiteur de turc à l'Institut Oriental de Naples, il travaille à la compilation d'un vaste dictionnaire de la langue osmanli parlée et que dans ce but il a déjà réuni une grande quantité de matériaux.

2^{me} SÉANCE (6 octobre). Président: M. le prof. RADLOFF.

M. le Prof. Vambéry donne un résumé de son ouvrage sur l'ancienne langue des Osmanlis, basé sur un ancien manuscrit turc, datant de l'an 1451, et qui, quoique plus récent que le poème du Schahnamah traitant la langue seldjouque, il nous offre un spécimen fort intéressant de l'ancien Osmanli. Il y a là une foule de règles grammaticales qui sont d'accord avec le turc des monuments de la Mongolie et de la Sibérie, déchiffré et expliqué par Thomsen et Radloff; quant au vocabulaire, nous y trouvons des mots ouïgours et turc-orientaux, qu'on ne trouve aujourd'hui dans aucun dialecte de la grande chaîne qui s'étend des

steppes mongoles jusqu'à l'Adriatique. Cela prouve que le peuple turc habitant l'Asie Mineure se trouvait en Anatolie bien avant l'immigration des Seldjouks et sont les frères des anciens Turcs de l'extrême-Orient.

M. le Prof. Balint lit une communication intitulée: *Who are the Circassian?* D'après ses études linguistiques et historiques, les vrais Circassiens qui s'appellent *Adighe* ne seraient point aborigènes du Caucase comme on l'a supposé jusqu'ici, mais ils seraient les vrais descendants de la noblesse des Huns qui, au temps d'Attila constituaient sous le nom de *Katse-rs*, une branche de cette nation belliqueuse. Ces *Katse-rs* se seraient à leur tour divisés en deux sous-branches (*Katsa-ghe-r*) et *Utigu-r* (corruption de la forme régulière *Katsa-khe-r* et *Utighe-r* ou *Adighe-r*).

3^{me} SEANCE (9 octobre). Président: M. le prof. KUNOS.

M. Setälä donne un résumé de son travail: *Ueber die primitive Kultur der Finno-Ugrier*.

A la discussion prend part le Dr. Huth qui signale quelques mots tongouses semblables à des mots finnois-ougriens.

Ensuite M. Donner fait une communication: *Ueber die charakteristik der ural-altäischen Sprachen und die Typen des Sprachbaues*.

« Steinthal ist der erste, welcher in bestimmtester Weise die Lehre von der Formlosigkeit der meisten Sprachen der Erde, darunter der ural-altäischen, aufgestellt hat. Wahre Formen gäbe es nur in den indoeuropäischen, semitischen, ägyptischen und, sonderbarer Weise, in der chinesischen Sprache, welche die Forderung, dass jede Modifikation des Gedankens durch ein nur zu diesem zwecke gebrauchtes Element ausgedrückt werde, erfüllten. Eine unbefangene Musterung dieser Sprachen zeigt aber, dass keine einzige dieser Forderung vollständig entsprochen hat; dass die neueren Sprachen sich zahlreicher Formen als unnützig erledigt haben; dass überhaupt die Sprachen der Erde einen graduellen, nicht einen wesentlichen, qualitativen Unterschied darbieten. Composition, formale Bildung und Verschmelzung verschiedener Elemente kennzeichnet überhaupt nach vielfachen Richtungen den Gang ihrer Entwicklung. Diese Sätze werden von Erscheinungen aus den uralaltäischen Sprachen näher beleuchtet ».

À la discussion sur la nature de l'accent et de l'harmonie de voyelles dans les langues ouralo-altaïques, prennent part MM. Radloff, Donner, Kern, Huth, Hermann, Setälä.

4^{me} SÉANCE (10 octobre). Président M. DONNER.

Le Dr. G. Huth parle *Ueber die Ergebnisse seiner Reise in den Tungusen am Jenissei*.

« Nach einer ausführlichen Schilderung der mannigfachen Schwierigkeiten, mit denen seine sprachlichen Forschungen und Aufzeichnungen bei den Jenissei-Tungusen verknüpft waren, beleuchtete der Vortragender den Wert der von ihm gesammelten tungusischen Sprachproben in grammatischer, lexikalischer und litterarischer Beziehung und führte dann vier Lieder und vier Schamanensprüche vor. Die Untersuchung dieser Proben nach Form und Inhalt zeigte klar, welch eine Fülle von wichtigen Anschlüssen über die Sprache, Litteratur und Geschichte, die Sitten und Anschauungen, die religiösen Vorstellungen und Einrichtungen der tungusischen Stämme sich aus jenen Erzeugnissen der Volkslitteratur gewinnen lässt, von denen übrigens ein Teil in einer altertümlichen Sprache abgefasst ist, deren Formen für spätere linguistische Untersuchungen eine besonders werthvolle Grundlage bilden werden ».

À la discussion prennent part MM. Donner et Radloff. M. Radloff parle sur la nécessité d'explorer à fond les Toungouses *aussitôt que possible parce que cette peuplade s'éteint rapidement*.

VIII^{me} SECTION.

Langues et littératures sémitiques.

1^{re} SÉANCE (6 octobre). Président A. KAUTSZCH.

La section s'agrége comme secrétaires M. Steuernagel pour l'allemand, M. Burkitt pour l'anglais, monseigneur Chabot pour le français.

M. le Professeur Guidi fait une communication sur une vaste chronique syriaque déconverte par Monseigneur I. E. Rahmâni, Patriarche d'Antioche, auquel on doit déjà la découverte de la chronique de Michel I^{er}. Cette nouvelle chronique a été compilée dans l'interval qui sépare la chronique de Michel I (mort en 1199) et celle de Bar le juif (mort en 1286), c'est-à-dire dans les premières dizaines du XIII^e siècle et achevée en 1233, mais elle est tout à fait indépendante de l'œuvre de Michel, ainsi qu'il paraît avoir été ignorée par Bar le juif. Ces circonstances augmentent l'importance de la nouvelle chronique, par laquelle nous ont été conservés des passages abondants de quelques

livres d'histoire maintenant disparus, telle que celui de Danis de Tellmahré.

Par les soins du Patriarche des Syriens, le texte syriaque sera bientôt publié.

Après cet exposé, le professeur Guidi examine certains passages de la chronique du Roi Claude d'Abyssinie (1540-1559), publiée par Conzelman, qui feraient supposer que la dite chronique a été traduite de l'arabe.

Il ajoute quelques remarques sur quelques passages de la chronique abrégée, publiés par M. Basset, dans ses *Études pour l'histoire d'Ethiopie*.

On a entendu ensuite le mémoire de M. D. Kokowzoff: *Sur un nouvelle Essai d'interprétation de la deuxième inscription araméenne de Neab*. Mr. le professeur Müller fait une objection: il exprime un doute sur la valeur du pronom scientifique *houm*. MM. Bevan et Haupt défendent la thèse de M. Kokowzoff.

Mr. le professeur Lasinio lit un résumé d'un mémoire de M. Castelli de Florence sur *Les antécédents de la Cabale dans la Bible et dans la littérature talmudique*. Il n'y a pas de discussion, à cause de l'absence de l'auteur.

Mr. le professeur Baumstark de l'Université d'Heidelberg fait une communication sur un ouvrage syriaque inconnu concernant l'histoire universelle, ouvrage qui remonte au septième siècle.

Trois questions sont posées par MM. Müller, Gaster et Burkitt. L'auteur y répond pleinement.

Mr. le docteur Gaster de Londres fait la communication suivante sur *les alphabets magiques*.

« Nous vivons dans une ère de réhabilitation littéraire. La science du Folk-lore qui elle même est tout à fait moderne, a fait ressortir l'immense importance de la littérature pseudo-epigraphique et apocryphe pour l'histoire de la civilisation humaine et pour la psychologie populaire. Elle a fait aussi entrevoir une relation intime et profonde entre la littérature qui est aujourd'hui appelée populaire et cette littérature ancienne méconnue et persécutée, ridiculisée, et en partie déjà oubliée.

« Le but de cette étude est de soumettre à un examen rigoureux la tradition des signes dits « magiques » trouvés sur les amulets, les charmes et les conjurations qui figurent si largement dans la cabale pratique; de préciser tant que possible l'antiquité sans avancer encore des vues sur l'origine qui peut être on trouverait encore trop hasardées

en ce moment, mais qui seront élaborées à la suite dans d'autres études à suivre.

« On a constaté ici aussi une relation très intime entre les productions plus modernes et les Alphabets trouvés dans des manuscrits du XV^m, XIV^m et même du XIII^m siècle. Ce sont des *Alphabets* employés après pour écrire les noms des anges et satans.

« Partout ils sont employés pour écrire des noms divins et cela en explique un peu l'origine.

« Partout dans le « Livre des morts » en Egypte et dans les textes cunéiformes c'est le *nom* de la divinité qui représente le pouvoir et la force divine. Pour écrire un tel nom on ne pouvait pas se servir de l'écriture commune; on en inventait donc une autre et les sectes gnostiques aussi bien que les initiés dans le culte Mitraïque s'en servaient.

« Un Ms. du British Museum du XVI^m siècle contient en outre un commentaire sur un Alphabet en Hébreu qui provient de l'école de Eliezer de Worms du XIII siècle. C'est l'Alphabet de « Métatron » — On réhabilite la réputation douteuse de Vahohiya qui a ramassé dans le dixième siècle une foule de tels Alphabets, dont 3 ou 4 au moins se retrouvent parmi les Alphabets magiques. Remontant plus haut par là notre Alphabet est employé par les Alchymistes, dans les textes grecs facsimilés par Berthelot dans son ouvrage sur les Alchymistes grecs. Et le même alphabet a été retrouvé dans les Papyrus magiques de Londres et Leyden ».

Mr. le Président fait observer que la communication de Mr. Gaster confirme plainement ce que dit Mr. Anz dans son ouvrage sur l'*Origine du Gnosticisme*, au sujet de la valeur magique des noms de Dieu.

2^me SÉANCE (9 octobre). Président M. OPPERT.

M. Bezold ouvre la séance par ces mots: « J'ai l'honneur de présenter à la section le premier exemplaire d'un ouvrage publié il y quelques jours seulement, savoir: la deuxième édition de la *Grammaire éthiopienne* de l'illustre Prof. Auguste Dillmann. Cette édition se base sur de nombreuses notes que le Prof. Dillmann avait recueillies dès la publication de la première édition, et qu'il continua de rassembler jusqu'à sa mort.

« Je suis heureux de présenter cet ouvrage du maître dans un pays où l'étude des langues abyssines a trouvé dans ces dernières années un terrain si fertile et où elle a fait les progrès les plus rapides. »

M. Haupt désire que les additions de M. Dillmann au lexique éthiopien soient aussi publiées. L'assemblée applaudit.

M. Jastrow lit un mémoire sur le nom de Samuel et la racine *sha'al*.

« Dans l'Ancien Testament on joue souvent sur les noms personnels; le même cas se renouvelle pour le nom de Samuel; mais la racine qu'on rencontre est *sha'âl*. Alors, il faut chercher quelque relation spéciale qui existe entre son nom et cette racine.

« La signification ordinaire de *sha'al* est *demandeur*, mais on trouve aussi la signification spéciale de « demander un oracle. » M. Jastrow soutient la thèse que le participe de *sha'al*, c'est à dire *schô'el*, est un des noms pour « prêtre de Dieu, celui qui demande à Dieu les oracles ».

« On voit encore des traces de cet usage dans les versets Deut. XVIII 11 et Michéas VII 3. M. Jastrow a aussi relevé le mot *scha-i-lu*, mot dont la forme équivaut à l'hébreu *schô'el*, et dont la signification est aussi *prêtre*. Alors on peut regarder l'Hiphil de *sha'al* dans 1 Sam i 28 comme dénominatif et on peut traduire le verset ainsi :

« C'est ainsi que je l'ai fait *schô'el* »,
c'est-à-dire, je l'ai dédié comme prêtre à Jahwé.

« Quant au nom même de Samuel, M. Jastrow considère que l'élément *Schemû* peut être expliqué par le mot assyrien *schumu*, qui entre dans la formation de beaucoup de noms assyriens et babyloniens avec la signification de *descendance d'El*, nom très juste pour celui qui avait été demandé à Dieu, dédié ensuite par sa mère à Lui ».

A la discussion prennent part M. Belleli et le professeur Haupt.

M. le prof. Paul Haupt présente à la Section les deux derniers volumes de son édition critique du texte hébraïque de l'Ancien Testament: l'*Isaie* par M. le prof. T. K. Cheyne, Oxford, et l'*Ezekiel* par M. le prof. C. K. Toy, Cambridge, Mass.; ensuite trois nouveaux volumes in-quarto de la Bibliothèque Assyriologique, éditée par lui et le prof. Friedr. Delitzsch:

a) vol. XIV: *Astrological-Astronomical Texts*, autographed by prof. Faures A. Craig, University of Michigan; —

b) vol. XV: *The great cylinder-inscriptions of Gudea*, autographed by prof. F. M. Price, University of Chicago; —

c) vol. XII: *Beiträge zur Kenntniss der babylonischen Religion*, par le prof. Heinrich Zimmern, Université de Breslau.

Il ajoute quelques remarques sur l'importance des tables rituelles babyloniennes pour le rituel israélite, et il relève la vraisemblance de

l'origine babylonienne des mots hébreux *tôrah*, *ôrîm*, *berît*, *pésah*. Comme il l'a relevé déjà au Congrès de Genève, il devient de plus en plus manifeste, que le rituel hébraïque du code sacerdotal a été influencé par des institutions babyloniennes.

M. l'abbé Bourdais présente un mémoire écrit en italien, et de grande étendue sur les deux premiers chapitres de la *Genèse*. Il se borne à mentionner une première partie dans laquelle les mots hébreux sont restitués par lui en idéogrammes cunéiformes. La double cosmogonie qui ouvre la *Genèse* ayant été, d'après l'opinion de l'auteur du mémoire, pour le fond, conçue sur les bords de l'Euphrate, pareille rectification permet d'attribuer au sens des mots une précision que l'hébreu seul est souvent impuissant à leur donner. La seconde partie est la traduction des deux documents en langage scientifique moderne. La troisième partie est un parallèle entre les deux documents. C'est de cette partie que M. Bourdais lit à la Section le texte même.

M. Edouard Montet, professeur à l'Université de Genève, présente un mémoire sur *les premières origines du peuple d'Israël*. Le premier élément de la solution de ce problème est dans la mention biblique de *Our Kasdim*, d'où sortit Abraham. *Our* est *Ouron* des Inscriptions cunéiformes, sur la rive droite de l'Euphrate, entre Babylone et le Golfe persique. Mais la solution véritable du problème doit être cherchée dans les traductions arabes d'une part, dans l'étude comparée des langues sémitiques, d'autre part. Les traditions arabes sont unanimes à considérer les diverses branches de la famille de Sem comme issues d'une même souche et d'une même patrie originelle, l'Arabie. L'histoire des langues sémitiques confirme d'une manière éclatante ces traditions. L'épigraphie de la péninsule arabe nous montre l'antique araméen et l'arabe archaïque se mélangeant et fusionnant au point de ne pouvoir être distingués. Il est d'ailleurs impossible, sans l'arabe, de connaître à fond les anciennes langues sémitiques, dont il explique nombre de mots et de procédés grammaticaux. L'Arabie a donc été, plus de 2000 ans av. J. Ch., le grand centre sémitique d'où sont parties les émigrations successives des Israélites.

Dr. Ginsburg lit un mémoire sur les *Abréviations dans la Bible hébraïque*.

« Les abréviations dans les monnaies machabéennes nous donnent une certaine présomption qu'on s'en est servi dans les anciens manuscrits bibliques. La version des Septante nous fournit aussi des preuves évidentes de cet emploi.

« Il existe aussi, ajoute le Dr. Ginsburg, neuf manuscrits du Musée Britannique où on trouve quelques exemples d'abréviation.

« Mais, ce qui est le plus étonnant, c'est qu'on a trouvé dans la *Geniza* du Caire un texte biblique séphardique qui est entièrement écrit en abrégé. Chaque mot est représenté par une seule lettre, la lettre choisie étant celle qui porte l'accent massorétique.

« Ainsi nous possédons pour la première fois dans ces fragments un vrai texte biblique écrit en abrégé qui a pu servir soit à la lecture publique, soit de *vade mecum* aux élèves ».

A la discussion prennent part M.M. D. H. Müller, Elkan Adler, Merx, Gaster, Haupt. M. Ginsburg répond brièvement.

Ensuite M. Lasinio fait, en italien, la communication suivante sur les manuscrits orientaux des bibliothèques d'Italie:

« Nel 1878, al IV Congresso che si tenne in Firenze, furono presentati alcuni nuovi cataloghi di codici orientali di Biblioteche italiane, per iniziativa del compianto Michele Amari, stampati, a spese del Ministero della pubblica istruzione, sotto la mia vigilanza. E la continuazione dell'opera certamente utile, anzi necessaria, fu a me affidata; del che mi compiacqui e ne venni onorato.

« In questo giro di anni, altri cataloghi uscirono nella stessa raccolta, di cui mi fu commessa la cura dal Regio Governo. Che se l'opera procedette lentamente, questo non dipese affatto da mia volontà, ma da varie cause che qui non sarebbe opportuno e riuscirebbe tedioso esporre. Abbiamo ora pubblicati, sotto la mia vigilanza, con ogni zelo ed amore, compilati da vari orientalisti italiani, i cataloghi dei codici orientali, per la massima parte semitici, delle Biblioteche Vittorio Emanuele, Angelica, Alessandrina di Roma; Palatina di Parma; Nazionale di Napoli; Marciana di Venezia; Nazionale e Mediceo-Laurenziana di Firenze; universitaria di Bologna; Nazionale di Palermo; Casanatense di Roma. Il sesto ed ultimo fascicolo del volume era pronto a stampa nel 1897, ma solo or pochi mesi fa venne distribuito. Contiene esso fascicolo il catalogo dei codici ebraici della Casanatense. I sei fascicoli formano un volume di pagine 664 in 8°. Manca un necessario complemento anzi indispensabile, un indice generale per materie (autori, titoli di opere, copisti, possessori, ecc.), e questo si va ora stampando in Firenze; chè il Ministero ha concesso i denari che abbisognano alla stampa. Ignoro se il Governo intenda proseguire, nella raccolta di cui m'è affidata la cura, l'impressione di altri cataloghi, alcuni già pronti; materiali non mancano (sia lecito ci-

tare i miei lunghi lavori sui manoscritti laurenziani); altri si apparecchiebbero; ma intanto è pure qualche cosa ciò che finora venne eseguito, e certo è utile agli studiosi ».

M. Mohammed Chérif Salim présente au secrétariat un travail sur l'avenir de la langue arabe, dont voici le résumé:

« I. L'auteur expose d'abord les principes qui ont présidé à la formation de la langue arabe. Il démontre que rien n'a été laissé au hasard; tous les mots sont formés d'après des règles générales et précises.

« Efforts en vue de parer à toute difficulté de prononciation et rendre harmonieuse l'articulation des mots.

« De l'onomatopée, en vertu de laquelle les expressions arabes représentent admirablement les idées. — Des synonymes et des homonymes de la langue arabe, qui fournissent tous les éléments nécessaires à l'expression des nuances les plus délicates et les plus fugitives de la pensée.

« Perfection de la syntaxe arabe. — Abondance des figures de rhétorique. — Résumé des heureuses qualités de la langue.

« II. Historique des phases traversées par l'arabe:

« 1. Période de formation. — La langue de Koraïche ou de Inodhar.

« 2. Période de propagation. — Eclat de la littérature. — Poètes, historiens, philosophes etc.

« 3. Période de décadence. — Sous les influences des souverains étrangers ou ignorants, la langue descend à ne plus être qu'un dialecte variant suivant les peuples et les climats. — Apparition étonnante des chefs-d'œuvre les plus remarquables de la littérature arabe.

« 4. Renaissance moderne provoquée par le contact des occidentaux et l'étude des anciens auteurs arabes.

« III. Examen des hypothèses que peut présenter l'avenir de l'arabe:

« 1. L'arabe pourrait disparaître devant une ou plusieurs langues européennes. Hypothèse à rejeter immédiatement, la langue étant rendue immortelle par ses qualités précieuses, et sa destinée étant alliée à celle de la religion.

« 2. Substitution de la langue corrompue à la langue pure. Hypothèse en contradiction d'abord avec le bon sens qui nous oblige à sacrifier le langage corrompu, pauvre et confus, à la langue correcte, riche et éloquente, ensuite avec les faits, qui nous montrent la jeunesse arabe faisant un élan vigoureux pour rendre à la langue son ancienne splendeur.

« 3. Emploi différent de deux langues. C'est le fait actuel, et c'est l'arabe vulgaire qui cède le pas à l'arabe littéral.

« 4. Retour à l'idiome primitif. Il est enseigné avec ardeur dans les écoles; il est cultivé par tous les gens instruits et distingués. — Influence de la mère de famille au point de vue du langage correct; d'où la nécessité de son instruction et de l'éducation intellectuelle de la femme chez les Arabes.

« CONCLUSION : En égard aux heureuses qualités qu'il possède, au rapport étroit qu'il a avec la religion, aux efforts des Arabes modernes en vue de le régénérer, l'arabe aura, sans aucun doute, un avenir brillant et glorieux; et l'auteur se flatte que l'amour de son pays ne l'illusionne pas, mais qu'il exprime la vérité à laquelle il veut rester indissolublement attaché ».

3^{me} SÉANCE: (9 octobre). Prof. GUIDI Président.

Au commencement de la séance, on nomme secrétaire de la section, pour l'italien le comte Bruto Teloni, pour le français M. Bourdais.

M. Lasinio informe que M. Lionello Modona fera paraître prochainement un ouvrage sur *Makame* (Machberoth) d'Emanuele Romano (l'ami du Dante).

M. Flaminio Servi lit un résumé de son mémoire sur Dante Orientaliste. Le Dante connaissait la Bible à fond; la vision des trois bêtes fauves, au premier chant de l'Enfer, se fonde sur un passage de Daniel, VII chapitre. Le vers: *Pape saton, Pape satan Aleppo* ce n'est que de l'hébreu et signifie: Ici, ici, Satan, ici, ici, Satan est le Prince. Le vers *Rafél mai amech zali almi* doit se traduire ainsi de l'hébreu: « Dieu, cesse; pourquoi anéantir ma puissance dans le monde? »

M. Servi cite d'autres passages de la *Divina Commedia* que la Bible peut avoir inspiré.

M. Belleli fait une communication pour défendre l'authenticité des fragments hébraïques de l'Ecclesiaste; suit un discours de M. Israël Lévy sur le même sujet, et une discussion très vive à laquelle prennent part MM. Merx, H. Müller, Gaster, Belleli et Bevan.

Le Rev. H. Gollancz M. A., parle de deux manuscrits syriaques contenant des charmes et conjurations; c'est la continuation de la communication faite par lui à l'occasion du Congrès de Paris. Il donne la traduction de trois charmes caractéristiques dont l'un est intitulé *L'Anathème du Paradis contre toute sorte de maladies* plein de noms de Saints et Patriarches, dont quelques-uns sont tout à fait inconnus, mais sur la prononciation desquels il ne peut exister aucun doute, étant pour-

vus de voyelles. Le second est contre le *Malocchio* et le troisième de Mar George contre le *tremblement du corps*.

En conclusion il cite quelques exemples sur les sources de la maladie, en faveur de l'authenticité des fragments hébraïques de l'Ecclésiaste.

Le seul témoignage écrit sur lequel repose la thèse de M. le prof. Margoliouth d'Oxford contre l'originalité du texte offert par les fragments, c'est une mention en persan, où pourtant le mot que M. Margoliouth rend par « traducteur » signifie aussi de son propre aveu « copiste. »

Il considère comme absolument claire la version des Septante, qui pourtant, à ce point de vue, laisse beaucoup à désirer.

L'usage excessif qu'on fait des Septante pour l'émendation du texte hébreu du Vieux Testament ne peut manquer d'être funeste et finira par nous préparer un texte soi-disant émendé, mas réellement défiguré.

A l'appui de cette affirmation sont cités des exemples tirés de la Genèse, l'un des livres les mieux réussis de cette version, et de l'Ecclésiaste lui-même. On examine quelques passages cités par M. Margoliouth et on indique la manière dont on peut aplanir les difficultés d'ordre exégétique par la simple application des règles de la paléographie. L'auteur insiste sur les beautés des chapitres poétiques et de psychologie sociale qui ressortent du texte hébreu mais qui ne se perçoivent point dans les versions anciennes.

Le texte fourni par le manuscrit du Caire peut être compris par la comparaison de ce texte avec les passages parallèles du Vieux Testament, tandis que ni Xénophon, ni Plutarque, ni Elie ne peuvent nous aider à comprendre le grec de notre version.

Tous les savants ont admis d'emblée que les fragments hébreux de l'Ecclésiaste (ch. 39-49) représentent l'œuvre même de l'auteur. Les nouveaux fragments du même manuscrit que M. Schechter vient de publier, paraissent être une nouvelle traduction faite sur le syriaque ou tout autre texte araméen. C'est ce qui montre en particulier l'examen de l'acrostiche alphabétique de la fin, en des passages dont le sens trahit un texte sous-jacent syriaque ou araméen.

4^{me} SÉANCE, (10 octobre). Président M. PAUL HAUPT.

Le prof. Adalbert Merx fait une communication sur l'âge du Targoum, sur le cantique de Salomon. Il n'accepte pas la chronologie reconnue aujourd'hui par la plupart des savants et qui se fonde sur l'em-

ploi de mots arabes pour les pierres précieuses, qui ne se trouvent pas en vérité dans les anciens manuscrits. Après avoir réfuté les raisons par lesquelles on s'est vu forcé à attribuer le Targoum au septième siècle après J. Ch., il constate l'origine grecque de l'allégorie et de la Gâmatrîa, ou plutôt *γραμματεία*, qu'on trouve dans ce Targoum et essaie de démontrer qu'Origène traduit par Jérôme connaissait déjà l'explication allégorique du Targoum dont l'existence est prouvée en outre par les discussions du traité Jadajim sur l'inspiration du cantique de Salomon. Il déclare connexes la question de la canonisation et celle de l'interprétation: la canonisation suppose l'intelligence allégorique. Les points de vue développés ici forment le sujet de l'introduction à la nouvelle édition du Targoum de M. Merx, qui va paraître immédiatement.

MM. Simonsen, Müller, Oppert et Gaster présentent des observations auxquelles M. Merx répond en quelques mots.

M. Euting donne à la Section une description d'un papyrus araméen, qui est conservé maintenant à Strasbourg. Le papyrus, dont M. Euting a exhibé un *facsimile*, est daté du 14^me an de Darius et nous fournit quelques renseignements sur les événements contemporains en Egypte.

A la discussion ont pris part MM. Merx, Oppert et Müller.

M. Ginsburg lit une communication sur un fragment massorétique provenant de la *Genizah*, au Caire.

Ce fragment est remarquable pour les raisons suivantes:

1. Il contient des notes massorétiques jusqu'ici inconnues;
2. Il donne des nouvelles leçons de l'école babylonienne;
3. Il donne des leçons comme exclusivement babyloniennes qu'on a considérées jusqu'ici comme variantes entre les écoles orientales et occidentales;
4. Dans les instances, qui sont du reste très rares, que le ms. donne des voyelles, elles sont superlinéaires;
5. Nous trouvons au ms. des nouveaux signes en abrégé comme guide aux scribes pour indiquer les différentes leçons des passages parallèles.

M. le Prof. Kautsch propose la résolution suivante:

« Die zum XII internationalen Congress in Rom versammelten Orientalisten erachten es, angesichts neuester Vorgänge für ihre Pflicht, auszusprechen, die Beschuldigung, dass jemals durch irgendwelche, für Anhänger der jüdischen Religion geltende Vorschriften die Benutzung von Christenblut für rituelle Zwecke gefordert oder auch nur angedeutet worden war, sei eine schlechthin unsinnige und des ausgehenden XIX

Jahrhundert unwürdige », et demande à l'assemblée si elle est d'avis, que cette résolution soit proposée à la Séance générale. A l'unanimité la proposition de M. Kautsch est adoptée.

Au nom de M. Lehman, M. Hommel dit quelques mots sur la grotte du Tigre et ses inscriptions. Cette grotte n'est pas d'après les investigations de M. Lehmann, la source de Sebene-son, mais une grotte du Tigris, nommée aujourd'hui Byrkelén-son; les inscriptions trouvées là sont une de Tiglotpilesu I (déjà publiée) et quatre de Salmanassar II.

La source de Sebene-son avec les inscriptions de Tiglotpilesu I, Tuklat-Ninib et Asurnasiopal n'a pas encore été découverte.

Ensuite le Prof. D. Hommel donne une courte communication sur le nom de la déesse *Ashera* dans les inscriptions de l'Arabie méridionale. D'après M. Glaser, dans les textes dits Katabaniens, trouvés par lui dans le pays S. E. de Morib, une déesse (Athirat) est nommée immédiatement après le dieu 'Amm, mais aussi après le Dieu Minéen Wadd (il a restauré le temple de Wadd et d'Athirat). Or, ces deux dieux 'Amm et Wadd sont, comme le D. Hommel l'a démontré dans sa brochure « Die Südarab. Altertümer des Wiener Hofmuseums », le Dieu Lune-mâle dans les inscriptions Katabaniennes et Minéennes; et par conséquent Athirat doit être la femme de 'Amm, resp. de Wadd, comme *Ashera* (*Askietu*) est celle de *Hadad* (*Addu*).

M. Burkitt lit ensuite un mémoire dont voici le résumé:

Le dialecte araméen dans lequel est écrit l'Evangélaire du Vatican publié par Miniscalchi-Erizzo a reçu depuis les jours de S. E. Asseman le nom d'Araméen de Jérusalem. Cette appellation est dérivée d'une phrase dans le colophon, qui nous apprend que le manuscrit a été écrit au couvent de St. Elie près d'Antioche au pays *ed-Dgûs*. On ne doit pas corriger *ed-Dgûs* en *el-Quds* (Jérusalem); plutôt faut-il expliquer ce mot par des phrases qu'on rencontre dans un autre Évangélaire provenant du couvent de St. Elie près d'Antioche, en Syrie, (BM : Add '4489), où on lit d'une ville de *Dugsâ*. La dérivation du mot doit être *Dux*, titre byzantin bien connu. Antioche a été prise par les Grecs au 10^{me} siècle: alors Antioche *ed-Dgûs* peut signifier un des quartiers byzantins de la ville (ou de la province), tandis que Antioche *el'Arab* est le quartier (ou le pays voisin) des Arabes musulmans. Nous pouvons donc considérer l'Evangélaire du Vatican comme antiochien d'origine.

M. Burkitt soutient la thèse que la littérature araméenne doit son origine aux efforts faits par Justinien pour extirper l'hérésie, et spécialement le judaïsme, de la Terre Sainte. Un certain nombre de Juifs ont été convertis: pour eux on a traduit la Bible et des Homélie dans

le 6^{me} (ou le 7^{me}) siècle. Après la reprise d'Antioche au 10^{me} siècle on remarque une certaine renaissance de cette littérature qui dure jusqu'aux désastres du 13^{me} siècle.

5^{me} SÉANCE; (11 octobre). Président M. MEERX.

M. F. Senes lit un mémoire intitulé: *The Sardinian language, a New latin language agglutinated like the semitic languages* dont il donne le résumé suivant:

« La Sardegna rappresenta tutto il mondo antico, Europa, Asia, Africa. La prima volta che appare nella storia era colonia Cartaginese: questa colonia vi rappresenta l'Africa. Roma vi mandò la sua colonia che rappresenta l'Europa.

« Dopo la distruzione di Gerusalemme furono mandati in esilio diecimila ebrei, che vi rappresentano l'Asia.

« La lingua dominante nella Sardegna fu la latina, ma nelle colonie cartaginesi ed israelitica si ritenne la fonetica propria delle lingue semitiche: la lingua sarda ha perciò tutte le lettere dell'alfabeto ebraico. In Sardegna esistono molti ebraismi tradotti letteralmente. Inoltre i dialetti della Sardegna non si possono scrivere e pronunziare allo stesso modo senza agglutinare le parole come nella lingua ebraica. Io ripeto questo fatto dall'influsso della fonetica e grammatica israelitica sulla Sarda, giacchè la colonia israelitica era molto importante ».

M. Edmond Montet, professeur à l'Université de Genève, attire l'attention sur une médaille à l'effigie du Christ, portant une inscription hébraïque. Cette médaille paraît être d'origine italienne, ed du XV^e ou XVI^e siècle. L'inscription littéralement traduite signifie:

Le Seigneur Jésus, le Messie, le roi, est venu exprès et seulement par des hommes fait (Mesrie). Dieu nous en préserve!

On peut conclure de cette traduction que la médaille est d'origine juive. Un Juif, pour se moquer de Jésus, aurait rédigé cette inscription ironique. Il se pourrait aussi que l'inscription provint d'un humaniste sceptique à l'égard de la foi chrétienne. Si la médaille est bien italienne, et du XV^e ou XVI^e siècle, cette seconde interprétation n'aurait rien d'impossible.

M. le prof. Paul Haupt lit sur les chérubins et séraphins.

« Die Seraphim dachte man sich, wie der Name andeutet, als schlangenförmige Wesen die symbolisiren die Blitze und entsprechen den aufrechtstehenden Schlangen, die in ägyptischen Tempeln verehrt wur-

den, und an den Eingängen der babylonischen Tempel und Paläste aufgestellt waren. Die Cherubim dagegen repräsentiren ursprünglich die Winde, besonders die Winde die Befruchtung der weiblichen Palmen mit dem Blütenstaub der männlichen Palmen herbeiführe. Die assyrischen Cherubgestalten werden deshalb gewöhnlich dargestellt wie sie die künstliche Befruchtung der weiblichen Palme ausführe. Andere Cherubgestalten halten einen Kranz von wilden Feigen in der Hand zum Zwecke der Caprification. Der name Cherub ist babylonisch und bedeutet *gnädig, günstig*, ein Synonym von *damqu*. Die Winde waren theils *günstig damqu*, theils *ungünstig (limnu)*. Wir finden die verschiedenen Cherubgestalten Ezechiels in der Apokalypse wieder und in den Symbolen der vier Evangelisten. Auch die Engelgestalten der christlichen Kunst gehen im letzten Grunde auf die assyrischen Cherubim zurück ».

A la discussion prennent part MM. Alfr. Jeremias, Hommel, Gaster, qui expriment quelques doutes, auxquels M. Haupt répond brièvement.

M. Johansson lit son mémoire: *Die Habiri in den Tell-el-Amarna-briefen*.

« Die Habiri in den jerusalemischen Briefen und die Sagas in einigen anderen Briefen sind identisch. Sie bezeichnen nicht ein eingewanderts Volk wie Israel, sondern mehrere vereinigte Mächte mit den Cheta an der Spitze, deren Macht jetzs aufblüht. Dies wird bewiesen durch viele der Briefe, nach welchen mehrere Staaten mit den Habiri zusammenwirken, sodass die Cheta als die übrigen beherrshende Macht hervortreten. Habiri bedeutet « Verbundene » und ist von demselben Stamm abgeleitet wie das hebräische *habar* ».

Dans la discussion MM. Haupt et Hommel font quelques observations sur les Sagas.

Miss Frere lit sur l'*Origine sémitique de la nomenclature du Nouveau Testament*.

« The New Testament is Semitic from cover to cover, notwithstanding its Greek dress. To prove this it is not necessary to discover the original Semitic documents, for in the last literary composition is generally done by the author dictating in one language and the scribe writing in another. The New Testament needs further elucidation by Hebrew, Syriac, and even Assyrian experts. Hebrew religious ideas are essentially non-pictorial, i. e. the images used are wholly symbolical and can not be taken literally. The sword coming out the mouth of the glorified son of Man was never meant to be taken pictorially.

It is of supreme importance to study the Nomenclature of the New Testament, which often contain (when rightly viewed in their Semitic originals) many valuable ideas and lessons ».

En l'absence de M. Servi la parole est donnée à M. Bullinger pour son mémoire intitulé: *The Law of « Correspondence » in the Hebrew Scriptures.*

« The « Correspondence » between the subjects of *Parallel Lines* is well known from the works of De Rossi (*Meôr Enayim*), and of Bishops Lowth and Jebb.

« But it was not then suspected that this « Correspondence » extended to longer clauses and to whole paragraphs.

« This is, however, the case; and, the principles governing the *Parallel Lines* obtain also in the longer paragraphs.

« The law of Correspondence pervades the entire Bible, and is not confined to what is called « poetry. » The *Structure of Whole Books* and their various parts may be exhibited to the case, and used for ascertaining the *scope* of a passage; and asten, as corroborative testimony in support or otherwise of various readings. Examples were given from Psalms XIX, CV, CXIV, and CXIVIII. »

M. Haupt lit sur le *Noah babylonien.*

« Der Name des babylonischen Noah ist *Per-napistim* zu lesen und bedeutet « Lebenspross. » Die Lesungen *Qit* oder *Nûkhstätt Per* sind nicht berechtigt. Der Beiname *Per-napistim's*, *Atra-khasis*, bedeutet « sehr weise, » *atra* = *watra*, aram *yattir*. In späterer Zeit sprach man, wie das berossische *Xisuthros* und das arabische *Khidr* zeigen, mit Umstellung des adverbs, *Khasisatra* statt *Atrakhasis*, ebenso wie man im Aramäischen *yattir hakkim* oder *hakkim yattir* sagen kann. *Khasis* wurde mit Synkope der *a* zu *Xis*, vgl. *Xerxes* = *Khsayârsa*, *Artaxerxes* = *Artakhsatra*. Das *u* in *Xisuthros* beruht auf dem ersten Stammconsonanten von *atrawatra*; vgl. *u* « und » = *wa*, *ussab* « ich sitze, » etc. Das *t* in *atra* wurde als spirantisches *th* gesprochen. Wie der Vortragende schon 1881 hervorgehoben hat, entspricht diesem Epitheton des babylonischen Noah das biblische « isch saddia tamim bedorotaw » in Gen. 6, 9, und es ist nicht unmöglich, dass das folgende « et haelohim hithhallekh Noah, » wie Jastrow vermuthet, ursprünglich ein Nachklang der Entrückung des babylonischen Noah zu den Göttern war ».

IX^{me} SECTION

Monde Musulman.

1^{ère} SÉANCE (5 octobre). Président M. le prof. KARABACEK.

On procède à la nomination des secrétaires étrangers. Sont élus: le Dr. Arnold pour l'anglais, le Dr. Becker pour l'allemand, le Professeur van Berchem pour le français.

Mr. le Président propose d'accorder seulement 15 minutes pour chaque communication. Si ce délai ne suffit pas, il propose de demander à l'assemblée la permission de le prolonger.

La proposition de Mr. le Président est approuvée.

Mr. le prof. Guidi, au nom d'une fabrique étrangère, présente une page écrite en arabe avec une machine à écrire.

Mr. Goldziher lit un travail de Mr. le Dr. Paul Brönnle, d'Oxford, intitulé: *Ali Ibn Hamza and his criticism on famous arabic philologists*. L'ouvrage d'Abû 'l-Qâsim Hamza ibn 'Alî al-Basrî (mort en 375 hég.), intitulé *Kitâb al-tanbîhât 'ala aghâlît al-ruwât*, traite, comme celui de son devancier Abû Ahmad al-Hasan al-'Askarî (293-382), des fautes dans les textes et les noms propres rapportés par les philologues. Brönnle a l'intention d'éditer cet ouvrage important, dont il résume la tendance et le contenu dans ce mémoire. Son édition paraîtra dans les *Contributions toward arabic philology*, collection faite d'après les mss. du British Museum de Strasbourg et du Comte de Landberg. Le premier volume de cette collection, qui renferme le *Kitâb al-maqṣû wal-mamdûd* d'Ibn Wallâd, est déjà sous presse.

Mr. le Dr. Seybold donne un compte-rendu de ses études hispano-arabes et de l'édition du grand *Glossarium latino-arabicum* de Leyde, dont l'impression va s'achever bientôt. Il présente son projet de la composition et rédaction déjà préparée d'un grand *Thesaurus arabico-latino-hispanicus* qui serait en même temps un Index général de tout le matériel arabe contenu dans le *Glossaire de Leyde*, dans le *Vocabulista* in arabico publié en 1871 par C. Schiaparelli et dans le grand ouvrage de Pedro de Alcalá.

Mr. le prof. Goldziher lit un mémoire sur le mouvement chou'ûbite en Espagne.

L'auteur remarque qu'il y avait aussi en Espagne des conditions qui favorisaient le développement d'une réaction nationale contre l'arabisme. Les éléments de cette réaction étaient les Muwalladûn et les Saqlab. Goldziher tire de la littérature les preuves d'une lutte littéraire des éléments ethniques contre la suprématie de l'arabisme. Le représentant principal de cette lutte est *Ibn Garcia*, le Kâtib de Mu'tasim ibn Somâdih, prince d'Almérie. Après avoir réuni toutes les notes biographiques qui nous ont été conservés sur cet homme, l'auteur nous fait connaître son pamphlet contre les Arabes. Enfin il nous cite quelques pamphlets dirigés contre J. G. qui se trouvent également à l'Escorial. Goldziher tire aussi beaucoup de profit des remarques de Balawî, dont l'œuvre est une des plus riches de ce genre.

2^{me} SÉANCE: (Vendredi 6 octobre). Président M. GOLDZIHHER.

M. le Président lit le télégramme suivant envoyé par l'Emir des Druses, Chekib Arslan:

« Cause majeure empêche départ; expédié par premier courrier » discours *Activité littéraire chez les Arabes*. Regrette vivement absence; » compliments à tous les congressistes. Chekib Arslan ».

M. le Président exprime ses vifs regrets de l'absence de l'illustre émir de Damas, dont on lira le mémoire annoncé s'il arrive avant la fin du Congrès.

M. Nallino, au nom de M. Errico Vitto, consul d'Italie à Alep, présente les deux ouvrages suivants:

L'Alfia d'Ebn Malek tradotta e commentata da E. Vitto (Beirut 1898). — *Il Dizionario dei triplici di Hassan K'ueider*, tradotto da E. Vitto (Beirut 1898).

Cinquante exemplaires de ces ouvrages sont mis à la disposition de MM. les membres de la Section. — Le Président M. Goldziher exprime la reconnaissance de la Section pour le cadeau généreux de M. Vitto.

M. Nallino présente aussi le tome III de sa publication: *Al-Batani sive Albatanii opus astronomicum*. Les deux premiers volumes, contenant la version latine et les commentaires, paraîtront plus tard.

M. Goldziher lit son Rapport sur le projet d'une encyclopédie musulmane. Il présente aussi un spécimen de cette encyclopédie imprimé par la maison Stoppelaar (ancienne maison Brill) de Leyde. Enfin il annonce que le Comité international propose M. le prof. Karl Vollers d'Iéna pour remplacer feu M. Socin dans le conseil de direction de cette entreprise. La Section à l'unanimité approuve la proposition du Comité.

M. Grunert demande que le Rapport de Mr. Goldziher soit imprimé dans le Bulletin, ou bien séparément, comme on l'a fait déjà au Congrès de Paris; il faut, dit-il, que tous les Congressistes puissent le connaître avant la Séance générale.

La proposition est approuvée. ¹

¹ Les voici donc, tel qu'il a été inséré à l'XI Bulletin du Congrès:

RAPPORT SUR LE PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE MUSULMANE.

« Messieurs !

« Vous vous rappelez sans doute que j'ai eu l'honneur de présenter à l'occasion du Congrès précédent dans la Section musulmane (séance du 7 septembre 1897) un Rapport sur les travaux préparatoires de l'Encyclopédie musulmane et que sur la proposition de M. de Goeje une commission a été instituée pour examiner le projet de cette publication. Dans une des séances suivantes de la Section, la Commission a fait une proposition qui a été adoptée à l'unanimité portant que l'on soumettrait à la séance générale du Congrès une décision dont voici le texte :

« Le XI^{me} Congrès des Orientalistes, réuni à Paris, décide la création d'un Comité permanent ayant pour mission de faire les démarches nécessaires pour assurer la réussite du projet de publication d'une Encyclopédie musulmane et notamment d'obtenir l'adhésion des gouvernements et des sociétés savantes, ainsi que leur concours pécuniaire ».

Cette décision ayant été adoptée dans la séance générale, le Comité permanent s'est constitué de la manière suivante. Ont été nommés membres de ce Comité :

M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut (Paris);
 M. Browne, professeur à l'Université (Cambridge);
 M. Goldziher, professeur à l'Université de Budapest;
 M. De Goeje, professeur à l'Université de Leyde;
 M. Guidi, professeur à l'Université de Rome;
 Le conseiller aulique Karabacek, professeur à l'Université de Vienne;
 Le Comte C. De Landberg (Tutzing);
 Le Baron V. De Rosen, professeur à l'Université de S.t Pétersbourg;
 M. Socin, professeur à l'Université de Leipzig;
 M. De Stoppelaar, de la maison Brill de Leyde.

Messieurs, la lecture de cette liste évoque dans notre mémoire la perte cruelle que les études orientales et surtout ce Comité ont subi depuis notre dernière réunion. Mr. Socin, dont le concours nous aurait été si précieux et qui s'intéressait si vivement à notre œuvre, est mort le 24 juin 1899. Nous perdons en lui un de nos plus fermes soutiens dont l'érudition, l'expérience, l'ardeur au travail auraient puissamment contribué à la réussite de notre œuvre. Notre Section aura le triste

M. Hommel annonce qu'un de ses élèves, M. Hell de Munich, a fait une excellente photographie de la partie du *Diwân d'al-Farazdak* (ms. de la Bibliothèque de Hagia Sophia à Constantinople) qui man-

devoir de soumettre au choix du Congrès un de nos collègues pour combler le vide qu'a laissé la mort de notre regretté confrère.

Les membres de la Section musulmane m'ont fait l'honneur de me confirmer dans les fonctions de directeur de l'entreprise projetée.

Mais en poursuivant les préparatifs de l'Encyclopédie, je me suis convaincu de plus en plus qu'outre mes devoirs professionnels très absorbant, l'éloignement où je me trouve du centre de direction et de publication, ainsi que la grande difficulté d'entretenir des relations assidues avec les collaborateurs, m'empêcheraient de mener à bonne fin une pareille tâche.

Ces considérations m'ont forcé, à mon grand regret, de prier M. le Président et les membres du Comité de me décharger d'un mandat qui me faisait grand honneur.

D'accord avec les autres membres du Comité nous avons demandé à Mr. Houtsma, professeur à l'Université d'Utrecht, dont vous connaissez la haute compétence, de vouloir bien me remplacer en se chargeant de la direction de l'Encyclopédie. Il importait avant tout d'avoir un directeur qui pourrait offrir des garanties sérieuses à notre entreprise; car sans cette garantie, le Comité ne serait pas en droit de faire les démarches nécessaires auprès des Gouvernements et des Sociétés savantes pour obtenir leur concours pécuniaire indispensable.

Le choix de M. Houtsma se recommandait surtout par le fait que l'édition de l'Encyclopédie serait entreprise par M. Brill à Leyde, de sorte que la rédaction fût en rapport direct avec l'éditeur et l'imprimerie.

À notre vive satisfaction, Mr. Houtsma s'est déclaré prêt à accepter cette charge *à condition que le Comité prit des mesures pour former un fonds suffisant pour rémunérer le travail des collaborateurs, des traducteurs, etc., et pour faire tous les dépenses nécessaires, excepte celles de l'impression, dont la maison Brill s'était chargée.*

Sur cet avis, le Comité a fait imprimer une circulaire qu'il se propose de faire parvenir aux Gouvernements, aux Sociétés savantes, à tous ceux enfin qui s'intéressent à l'avancement de nos études, en faisant tous ses efforts pour qu'elle trouve un accueil favorable.

Nous osons espérer, Messieurs, que vous voudrez bien vous associer à ces efforts en usant de votre influence auprès de vos amis et en général auprès de tous ceux qui pourraient contribuer à la réalisation de cette œuvre.

Faut-il encore une fois insister sur l'utilité d'une Encyclopédie musulmane?

Je le crois superflu, après tout ce qui en a été dit dans les sessions précédentes de notre Congrès. Je me permets seulement d'insister sur un point.

Nous nous plaignons souvent et certes avec raison que de fausses idées sur l'Orient musulman, surtout quand elles sont publiées dans des livres jouissant d'ailleurs d'une juste renommée, trouvent crédit auprès du grand public, tandis que l'on

quait encore dans l'édition de feu Boucher (environ 2600 versets). M. Hell va publier cette partie du *divân*, avec une liste des poésies, classées suivant les mètres et d'après le commencement des versets.

pourrait tirer les meilleurs renseignements de maintes publications antérieures, mais moins accessibles. N'est-ce pas cependant à nous mêmes qu'il faut en attribuer la faute? Nous écrivons la plupart dans des périodiques ou dans les mémoires de sociétés savantes qui n'ont pas de lecteurs en dehors d'un cercle restreint de spécialistes. Les erreurs se perpétuent donc, malgré tous nos efforts, et nos études même en souffrent auprès d'un public indifférent. Les résultats de notre science ont donc besoin, comme toutes les autres, d'être portés à la connaissance de tous et ce but ne peut être atteint que par la publication d'un véritable répertoire de tout ce que l'on peut savoir sur l'Orient musulman. L'indication des sources dans lesquelles on peut se renseigner plus amplement sur une matière spéciale suffira à rendre une telle Encyclopédie aussi utile à ceux qui sont initiés à la connaissance des langues orientales qu'à ceux qui les ignorent.

Je me permets donc au nom de M. Houtsma, qui à notre vif regret n'est pas en état d'assister personnellement à notre réunion, de fixer votre attention sur le *Spécimen* qui se trouve entre les mains des membres du Comité, publié par M. Houtsma avec le concours de plusieurs de nos confrères. M. H. y a réuni une série d'articles concernant diverses matières, qui vous mettent à même d'apprécier l'esprit qui nous guide, le cadre que nous voulons remplir et jusqu'à un certain degré, notre méthode d'exécution. Si la question de la langue à choisir et bien d'autres détails pratiques ne sont pas encore décidés, si les cartes et les illustrations font défaut, cela s'explique aisément. Toutes ces questions dépendent des moyens qui seront à la disposition du Comité et trouveront leur solution naturelle dès que notre situation matérielle sera réglée. Du reste, je répète ici le vœu émis par Mr. Houtsma dans sa Préface, à savoir: que tous ceux qui ont des observations à faire ou des désirs à exprimer veuillent bien les lui faire connaître. On en tiendra compte dans la rédaction définitive.

Nous osons donc espérer que dans une session prochaine du Congrès, la première livraison de l'Encyclopédie sera mise entre vos mains.

Les travaux préparatoires seront poussés avec vigueur aussitôt que le Rédacteur aura les moyens nécessaires à sa disposition. Ils seront menés à bonne fin dans un délai aussi bref que possible. Alors, on commencera immédiatement la publication, qui durera nécessairement quelques années. On ne peut pas, à l'heure qu'il est, évaluer d'une façon précise l'étendue de l'ouvrage entier; mais on pense que trois volumes des dimensions de la Grande Encyclopédie ou du *Conversations-Lexikon* allemand suffiront à embrasser la matière. S'il y a lieu, on pourra y ajouter un supplément, car un ouvrage de cette nature n'est jamais complet. Mais c'est là une question à résoudre plus tard.

En recommandant ce premier échantillon de notre œuvre commune à votre bienveillante attention, il me reste encore un devoir à remplir. Vous pouvez voir.

M. Bevan annonce qu'une copie complète du ms. de Constantinople, faite par feu Boucher, avait été achetée par le regretté M. William Wright; elle se trouve maintenant en possession de Miss Wright.

M. Ali Bahgat lit un mémoire sur le grand ouvrage de Diplomatie de Qalqachandî intitulé *Subh al a châ fi ûitâbat al inchâ* et rédigé à la Chancellerie du Caire en l'an 814 de l'Hégire. L'exemplaire incomplet de cet ouvrage qui se trouve au Caire est exactement complété par le manuscrit d'Oxford.

M. A. Bahgat fait une brève analyse des matières contenues dans cet ouvrage rédigé à l'usage des secrétaires à la Chancellerie royale du Caire. C'est un vaste recueil des institutions politiques de l'Égypte au XV siècle et l'une des sources les plus précieuses pour l'histoire des sultans.

M. Bahgat en extrait la traduction de deux lettres reçues l'une de Venise et l'autre de Gênes à la Chancellerie royale du Caire.

Mr. Van Berchem fait ressortir l'importance de l'ouvrage de Qalqachandî, en grande partie encore inédit, pour l'histoire, la diplomatie et l'administration égyptiennes. Il espère que M. Ali Effendi Bahgat nous donnera bientôt un travail pour lequel M. Ali Bahgat est si bien préparé.

M. Grünert donne le résumé d'un travail manuscrit intitulé: *Die Duale mit conventioneller Bezeichnung in Altarabischen*.

M. Nagy présente un petit traité arabe, qui existe dans la Bibliothèque de Gotha, sous le titre de *Risâlu fi 'l-fasl bain ar-râh wa'n nafs*.

L'auteur, anonyme, est sans doute le Syrien chrétien Qustâ ibn Lûqâ, écrivain qui a vécu au neuvième siècle de notre ère.

Cet ouvrage a été traduit au moyen âge par Jean de Séville, qui dédia sa version à l'archevêque Raimond (vers 1150-1170). On trouve cette traduction latine fort répandue aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, en plusieurs exemplaires, dans les bibliothèques d'Europe.

M. Barack en a fait une édition, qui, en vérité est très suspecte. Il existe aussi une traduction en hébreu, qui cependant n'offre pas d'intérêt, parce qu'elle a été faite sur la version latine.

Messieurs, par le Rapport que je viens d'avoir l'honneur de vous présenter et par le fascicule spécimen qui vous est remis, avec quel zèle et quel dévouement Mr. Houtsma s'est adonné à la tâche dont il a bien voulu se charger dans l'intérêt de nos études. Je vous invite donc à lui exprimer nos remerciements les plus chaleureux et de vouloir bien lui témoigner votre sympathie en l'aidant dans cette entreprise difficile mais d'une incontestable utilité.

IGNACE GOLDZIMER.

Pour juger de l'importance et du rôle que l'œuvre de Qustà joue dans l'histoire de la philosophie, il faut reconnaître que le traité, quoique entièrement dérivé des ouvrages grecs d'Aristote, d'Hippocrate et de Galène, offre néanmoins des qualités dignes d'être signalées.

La clarté de l'exposition, la concision du style — déjà reconnues des hommes de lettres arabes — et un certain esprit de sagesse et d'indépendance, le rendent digne de notre attention.

M. Westermarcke décrit le culte des saints au Maroc.

Ce culte offre un intérêt spécial pour l'étude des vestiges qu'il cache de la religion d'avant Mahomet.

Sources, arbres et pierres sacrées se rencontrent souvent dans le voisinage des tombes de Saints.

Souvent, le lieu était sacré à l'origine, et l'imagination populaire y a localisé la tombe d'un saint, ce qui explique comment un même saint peut avoir deux sépultures. Le Maroc possède des arbres miraculeux qui ne croissent que sur des tombes de saints et des tombes sacrées, dont il est dangereux de s'approcher après la chute du jour, à cause des djinns qui les hantent. De nos jours, les Marocains portent des chandelles et d'autres dons à nombre de lieux sacrés, qui servent de refuge à un puissant sultan des djinns. Les opinions sont divisées touchant la vraie nature de ces êtres mythiques; ils sont fréquemment regardés comme des saints. Cette confusion entre *saint* et *djinn* confirme l'hypothèse que ces deux idées ont une parenté originelle. Cette parenté a surtout un caractère local; que ce soit un saint ou un djinn qui ait donné un caractère surnaturel à quelque objet, ce dernier est toujours ce qu'il y a de plus important. Dans l'un et l'autre cas, on retrouve ici le reste d'un culte antique de la nature. L'auteur retournera sous peu au Maroc pour compléter ses recherches, avec son ami le Cherif Abd es-Salâm el Baqqâf.

M. Lasinio demande la parole pour donner des renseignements sur l'édition de l'astronomie d'al-Battâni faite par M. Nallino et présentée au commencement de la séance.

3^{me} SÉANCE, (lundi 9 octobre). Président: Sir C. LYALL.

M. Henry De Gubernatis Consul Général d'Italie à Beirût, lit un mémoire sur les *Druses*.

Il retrace l'histoire de cette secte religieuse, mélange ancien de croyances diverses basées sur la métempsycose, sur lequel est venu se greffer l'islamisme avec ses sectes hétérodoxes, et surtout l'hérésie des Bathiniens. Les khalifes fatimites, et particulièrement el-Hakem, donnè-

rent un essor tout particulier à cette hérésie, et en formèrent un nouveau culte ayant pour but de ramener à l'unité non seulement le monde Musulman mais le monde entier. Cette tentative qui a mis en lumière d'une façon bien marquée la secte Druse, occupe le premier quart du XI siècle. L'auteur explique l'origine du nom *Druse*, et le fond du culte d'après le catéchisme même de ces sectaires qui ne peuvent être considérés comme Musulmans, que parce qu'ils admettent Mahomet parmi leurs prophètes. La religion Druse est fondée sur un gnosticisme grossier, cherchant à se mettre d'accord avec le Christianisme et l'Islamisme. De son origine ancienne il a gardé l'initiation, mais sous une forme plus simple; nous y trouvons les initiés et les non initiés, les *Aqqâl* et les *Djâhel*. Une infinité d'erreurs courent sur le compte des Druses prétendant qu'ils s'adonnent à des pratiques abominables, qu'ils adorent le veau d'or, qu'ils sont réfractaires à toute civilisation.

Il est à souhaiter que cette peuplade, qui se distingue par un grand esprit d'indépendance soit mieux étudiée et plus impartialement jugée. Son histoire compte le nom fameux du prince *Fakhreddîn*, lié à l'Europe Chrétienne contre le despotisme des Osmanlis, et rêvant il y a deux siècles et demi un grand royaume de Syrie, ouvert à la civilisation. Les Druses d'aujourd'hui fréquentent les écoles Chrétiennes et comprennent tous les avantages d'une instruction sérieuse. Il est à regretter que l'émir Druse *Chekib Arslân* n'ait pu venir en personne donner au Congrès la preuve la plus manifeste des saines aspirations de ses corréligionnaires et connationaux.

M. Urechia lit un mémoire sur les livres arabes imprimés en Roumanie au XVII^e siècle. Il relève les erreurs de Schnurrer et d'autres orientalistes sur ces publications. Il combat surtout l'affirmation que l'imprimerie d'Alep soit la même que celle de Znagov; il prouve qu'il s'agit de deux imprimeries bien différentes. C'est le prince roumain *Brancovanu* qui donna cette imprimerie à Alep.

M. Gaster, en s'associant à M. Urechia, fait ressortir le grand rôle joué par le Métropolitain *Anthim* (appelé d'Iver, car il était Ibérien de naissance) dans l'histoire de l'art typographique en Orient. C'était un des xylographes les plus experts; les planches préparées par lui et vues encore par M. Gaster sont d'une exécution parfaite. Il établit une typographie pour le slavon, l'arabe et même pour le géorgien. Enfin M. Gaster exprime le vœu de voir établie une chaire pour les langues orientales dans une des universités roumaines.

M. Urechia espère que la réalisation de ce dernier vœu ne sera pas trop éloignée.

M. Nallino lit une communication sur l'astronomie de Habash contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Berlin. Il prouve que Habash n'a pas été un des astronomes d'al-Ma'mûn, comme le disent les auteurs arabes; c'est seulement sa première jeunesse qui rentre dans le règne du fameux Khalife. En analysant ensuite le ms. berlinois, qui a pour titre *Zidj Habash* tout court, M. Nallino arrive à établir que nous avons ici le plus petit des trois ouvrages attribués à notre auteur par les bibliographes arabes. C'est un traité destiné à être le *vade mecum* du calculateur et de l'observateur; les théories générales et les démonstrations mathématiques sont toujours omises. Les tables sont dressées d'une façon très commode pour les usages du calcul; elles contiennent beaucoup plus qu'on ne trouve ordinairement dans les livres anciens d'astronomie; elles nous donnent déjà faites plusieurs opérations avec des fonctions trigonométriques, et nous donnent aussi les sinus et les cosinus de la déclinaison de chaque degré de l'écliptique. Mais ce qu'il y a de plus important à remarquer pour l'histoire des sciences, c'est que Habash a aussi calculé les tables des tangentes, des cotangentes et des sécantes pour le même rayon de 60 parties pour lequel étaient calculés les sinus et les cosinus chez les Arabes, et les cordes chez les Grecs. Les historiens des mathématiques attribuent à Abû 'l-Wafâ, mort à la fin du X^e siècle l'invention des tangents comme véritables fonctions trigonométriques, et hésitent à admettre déjà chez lui l'usage des sécantes. On voit maintenant que les Arabes connaissaient et usaient déjà toutes ces fonctions trigonométriques un siècle avant Abû 'l-Wafâ.

M. Urechia fait savoir au Congrès que l'Athénée roumain de Bukarest possède une collection de manuscrits arabes, persans et turcs, dont il présente le catalogue manuscrit; MM. les Congressistes peuvent admirer la collection susdite dans la salle d'exposition des livres.

M. Nallino présente quatre brochures de M. Bonelli sur la langue maltaise; il observe que c'est la première fois que ce dialecte arabe est étudié d'une façon scientifique.

4^{me} SÉANCE, (11 octobre). Président: M. GOLDZIEH.

Mad. Olga de Lébedeff présente un firman turc adressé au Hetman de la Petite Russie, Bogdan Khmelnitzky, par le Grand Vézir du Sultan Ibrâhîm en 1061 de l'hégire, 1645 de J. C. Il paraît que le Hetman s'est adressé au Sultan pour lui demander son aide contre les Polonais, car dans ce firman le Sultan dit au Hetman: « Puisque vous êtes en bonnes relations avec nous et vous nous faites profession d'amitié et de fidé-

lité, je vous autorise à avoir recours au Khân de Crimée, Islâm Girây pour lui demander des troupes, quand vous aurez besoin de vous défendre contre les Polonais; à la condition, toutefois, de rester toujours en bonne entente avec le Khân, mon vassal, etc. »

Le Sultan lui envoie un vêtement d'honneur (khil'a) en lui recommandant de venir à la rencontre de ce vêtement et de le recevoir avec tous les honneurs dûs à l'auguste souverain qui lui en fait cadeau. Le nom du Grand Vézir est illisible, mais M. de Lébédéff présume que cela doit être Sultânzâde Mohammed Moustapha, puisque Qarâ Moustapha n'existait plus à cette époque.

M. Urechia dit quelques mots pour démontrer l'importance de ce firman.

Madame Olga De Lébédéff lit une communication sur l'émancipation de la femme musulmane aux temps des Khalifes.

La femme musulmane du temps des Khalifes recevait la même instruction et avait les mêmes droits que l'homme. Elle exerçait même une grande influence sur les affaires publiques et les dirigeait quelquefois. L'Islam ne s'oppose point à la liberté et à la culture intellectuelle de la femme: il les encourage même. Ce sont les légistes fanatiques et les ignorants qui l'en ont accusé. Les seules causes de la décadence de la civilisation arabe, sont les guerres et les querelles dynastiques et religieuses.

Le Khalife al-Qâdir billâh (en 991 de l'ère chr.) a arrêté, le premier, les progrès des Arabes. Après plusieurs siècles de sommeil intellectuel, la femme orientale commence à se réveiller, et l'on voit alors apparaître des femmes auteurs. Quelques écrivains féministes orientaux travaillent à l'émancipation de la femme et désirent lui rendre la haute position sociale qu'elle avait occupée jadis. Le seul moyen d'atteindre ce but est de tirer l'Orient de son sommeil, et de le faire entrer dans notre civilisation; pour cela, il faut que les Orientaux y mettent de la bonne volonté; dans le cas contraire ils seront engloutis, comme des barbares volontaires, par la civilisation de l'Europe moderne.

M. Arnold, à la suite de la communication de M.^{me} de Lébédéff, donne des renseignements sur un mouvement pour l'émancipation des femmes dans l'Inde, mouvement parallèle à celui de la Turquie et de l'Egypte. Il mentionne un livre hindoustani du Mawlawî Mumtâz 'Alî, intitulé *Huqûq-n-Niswân* (les droits des femmes), où l'émancipation de la femme est soutenue par un examen minutieux des mêmes versets du Coran et des mêmes hadith que l'on cite ordinairement pour soutenir l'exclusion des femmes des manifestations publiques de la vie sociale.

M. Nauphal traite la question de savoir si les anciens Arabes usaient de déclinaison dans le langage ordinaire. Il croit que l'*i'râb* chez les Arabes n'avait rien d'organique, et qu'il n'était observé que comme un procédé prosodique ou, en général, toutes les fois que la parole devait être chantée ou déclamée, ou enfin quand elle formait un vocatif rythmé. M. Nauphal cite encore à l'appui de sa thèse le fait que 'Alî remarquait déjà que dès les premières années de l'hégire on faisait beaucoup de fautes de déclinaison, et dut chercher à fixer la déclinaison par des signes graphiques *ad hoc*. Il s'appuie encore à l'anecdote, citée par les grammairiens, de l'équivoque à laquelle a donné lieu la phrase *mâ adjmala 's-samâ*: équivoque impossible si les Arabes usaient de la déclinaison. Enfin il trouve une confirmation de ses vues dans le fait que les Arabes modernes, en lisant mentalement ou en pensant, ne font aucun usage de la déclinaison.

M. Merx réfute tous les arguments portés par M. Nauphal; et il insiste surtout sur ce point que la grammaire comparée des langues sémitiques a depuis longtemps mis hors de doute l'usage de l'*i'râb* chez les Arabes anciens. La question est seulement de savoir si dans certaines parties de l'Arabie à une certaine époque la déclinaison était encore en usage.

M. Arnold traite de deux mouvements religieux parmi les Musulmans Indiens d'aujourd'hui; l'un commencé par Sayyid Ahmad Khân, l'autre par Mirzâ Ghulâm Ahmad. Tous les deux sont, caractérisés par une attitude tolérante envers les Chrétiens et par des sentiments humanitaires; tous les deux font de leur mieux pour présenter l'Islam sous une forme agréable aux esprits éclairés de la génération nouvelle, M. Arnold décrit en détail les spéculations rationalistes de Sayyid Ahmad. et les prétentions messianiques et la christologie de Mirzâ Ghulâm Ahmad.

M. Celestino Schiaparelli parle d'un ms. arabe appartenant à la Bibliothèque du *Capitolo* d'Arezzo. C'est un fragment du recueil de traditions religieuses intitulé *Kitâb Firdaus al-akhbâr*, et composé par Abû Mansûr Shahrâdâr al-Daylamî (mort en 509 hég., 1115 d. J. C.). Les traditions y sont rangées d'après l'ordre alphabétique du premier mot de chaque hadîth; l'*isnâd* est placé toujours à la fin. L'auteur a pris pour modèle le *Shihâb alhadîth* d'al-Qudâ'î (mort 454 hég., 1062 d. J. C.) qui contenait 1200 traditions et n'avait point d'*isnâd*; il a porté les hadîth au nombre de 10,000, dont environ 700 sont contenus dans le ms. d'Arezzo. Le ms. a été collectionné soigneusement en 566 hég. (1170 de J.-C.). Un exemplaire complet se trouve au Caire, mais il est moderne, étant daté de 1187 (1773).

M. Goldziher signale l'importance de cet ouvrage pour l'histoire de la littérature des hadith.

M. Crispo Moncada parle de la description de Rome dans l'ouvrage d'un voyageur arabe du XII^e siècle; le ms., d'une écriture très mauvaise se trouve à la « Biblioteca Nazionale » de Palerme. La description ne diffère pas beaucoup de celle d'Edrisî et d'autres écrivains arabes (à comparer Guidi, la *Descrizione di Roma nei geografi arabi* 1875); mais elle est accompagnée d'interessantes notices historiques; l'auteur dit d'avoir trouvé la ville de Rome assiégée, et parle du mariage d'une sœur du Pape alors régnant avec le frère d'un Roi de Hongrie.

M. Crispo Moncada présente aussi son *Catalogo dei mss. arabi, nuovo fondo della Biblioteca Vaticana* (Palermo 1899).

M. Nallino donne un compte-rendu d'un mémoire manuscrit envoyé au Congrès par le Père Anastase Marie de Baghdâd, sur les Yezîdî. Il contient beaucoup de notices intéressantes sur les mœurs, la religion, les superstitions, et les conditions politiques actuelles de ce peuple; elles ont été tirées d'un Yezîdî tout récemment converti au catholicisme par la Mission de Baghdâd.

M. Browne parle des publications importantes qu'il a sous presse, c'est-à-dire: 1^{re} une édition critique des Vies des poètes persans par Dawlet-shâh; 2^{me} un catalogue de tous les mss. en langues musulmanes qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Cambridge. Il présente aussi la traduction anglaise des *Chahâr Maqâla* de Nizâmî-i-'Arûdî, publiée par M. Browne dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*.

M. Nallino présente le texte arabe et la traduction française d'une Charte (apocryphe certainement) de Mahomet en faveur des Chrétiens; texte et traduction qui ont été envoyés au Congrès par le Père Pierre de la Mère de Dieu, supérieur de la Mission des Carmes à Baghdâd. Cette prétendue charte de Mahomet est signée par la Prophète et par les principaux de ses compagnons, tels que Abû Bekr, 'Omar, 'Othmân, 'Alî, Mo'âwiya etc.; elle ne diffère pas beaucoup de celle qui nous est conservée par Tabarî et par d'autres auteurs arabes.

M. Nallino donne aussi communication d'un mémoire manuscrit envoyé au Congrès par Mohamed Ben Braham, interprète judiciaire à Oued-Athménia en Algérie. Dans ce mémoire, intitulé « Répartition des voyelles dans l'arabe vulgaire », l'auteur recherche les principes suivant lesquels l'arabe littéraire, c'est-à-dire la langue « parlée » autrefois en Arabie, s'est altérée pour devenir l'arabe vulgaire, c'est-à-dire la langue parlée aujourd'hui en Algérie. Il considère surtout la modification des

finales, et la suppression et transposition des voyelles; il donne à la fin des tableaux étendus de la conjugaison du verbe arabo-algérien dans ses différentes formes.

M. Grünbaum présente sa brochure intitulée *Der Löwe in der Literatur der Araber*, extraite des publications du Wissenschaftlicher Verein für Volkskunde und Linguistik de Prague.

Personne n'étant plus inscrit pour faire des communications à la IX^e section, le Président proclame la clôture des travaux de la section.

M. Nallino, en sa qualité de secrétaire, interprète les sentiments de tous les membres de la section en remerciant vivement les Présidents MM. Goldziher, Karabacek et Lyall qui ont si bien dirigé les débats.

Après cela la séance est levée à 5 heures $\frac{1}{2}$.

X^{me} SECTION.

Egyptologie et Langues africaines.

1^{re} SÉANCE: (*Jeudi 5 octobre*). Président M. EDOUARD NAVILLE. Messieurs Virey et Breadsted sont nommés secrétaires.

Le professeur Erman demande à se démettre de son titre de Président, en faveur de M. Pleyte.

Le président Naville désire que le professeur Erman reste président, et on convient que M. Pleyte présidera la cinquième séance.

Lectures. 1. Mémoire lu par le professeur Erman (écrit par Borchardt): *Der zweite Papyrusfund von Kahum und die zeitliche Festlegung des mittleren Reiches der ägyptischen Geschichte*.

« Im letzten Winter wurde in Kahum in Mittelaegypten wo schon Petrie die von Griffith veröffentlichten Papyrus des mittleren Reiches gefunden hatte, ein neuer grosser Fund von Papyrus gemacht, die sämtlich dem Archiv eines Tempels entstammen. Sie sind in das Berliner Museum gelangt und dort vorläufig in 199 Tafeln angeordnet worden. Sie enthalten Theile der Tagebücher des Tempels—Briefe an Tempelbeamte, Rechnungen des Tempels u. a. m., und gewähren zum ersten Mal einen genauen Einblick in die Verwaltung der ägyptischen Heiligtümer der alten Zeit. Wichtiger aber noch ist, dass wir aus zwei Bruchstücken des Tagebuches erfahren, dass im 7^{ten} Jahr Königs Usertesen III der Sothisstern am 16^{ten} Tage des 8^{ten} Monats aufgegangen ist. Derartige Angaben erlauben bekanntlich eine annähernd genaue Berechnung; und

zwar ergibt sich aus dieser hier, dass das 7^{te} Jahr des genannten Königs in die Jahre 1876-1872 vor Christi Geburt fällt. Damit haben wir endlich für die ältere aegyptische Geschichte ein festes Datum gewonnen».

Mr. le professeur Piehl demande une explication, à laquelle répond M. Erman.

Mr. le professeur Eisenlohr met en question la date proposée par Barchardt qu'il trouve trop rapprochée. Le Dr. Dyroff intervient dans la discussion, qui est remise d'un commun accord, comme devenant trop mathématique. Le Président adresse au lecteur les félicitations et les remerciements de la section.

2. Mémoire lu par M. Philippe Virey.

Titre. *Sur quelques termes du text de Ménéphthah relatif aux peuples de Kanaan et aux Israélites.* Les termes **hotep, haq et an** du texte *Kheta hotep haq pa Kananam bannab an ou Askalni* ont donné lieu à diverses interprétations. La comparaison avec un texte analogue du tombeau de Rekhmara montre qu'il faut traduire: *Le Hittite rend l'hommage; les Kananéens sont capturés, comme tous mauvais; l'Ascalonite est transporté (d'Ascalon en Egypte).* Le même monument nous renseigne sur la condition des peuples ainsi transportés; c'était la condition d'Israël sous l'oppression.

L'expression *mehoum*, qui s'applique aux gens de Gézer indiquerait peut-être un degré plus rigoureux dans la captivité; car les châtiments qui frappent les peuples de Kanaan semblent être énumérés suivant une gradation ascendante.

La phrase relative à Israël *Isiraal feqt ben pertou-f* doit se traduire: *Israël est déraciné; il n'y en a plus de graine (en Egypte).* Israël devait alors être sorti d'Egypte, et n'être pas encore fixé dans la Terre Promise. Ainsi serait confirmée l'opinion qui place la date de l'*Exode* au commencement du règne de Ménéphthah.

Mr. le Professeur Révillout observe qu'il faut mettre le nom d'E. de Rougé, à côté du nom de Chabas, comme défenseur du système qui plaçait la date de l'*Exode* au commencement du règne de Ménéphthah, avant la découverte du texte étudié. Le Président adresse au lecteur les remerciements de la section.

3. Mémoire lu par Mr. Giac. De Gregorio:

Titre: *Sur la Structure de la langue éwé (ewe).*

Mr. De Gregorio en faisant un résumé de ses observations directes sur la langue éwé, parlée dans la région du Togo (Afrique occidentale) donne des renseignements bibliographiques et d'importants détails de phonétique et de grammaire. Selon lui on reconnaît dans cette langue

des traces de bantuisme, de quoi il a fait une autre communication spéciale au Congrès. Il découvre le préfixe *nu* et le suffixe *da ti*, qu'il adjoint aux autres connus. Tant les préfixes que les suffixes ont une origine significative; ils ont la même nature. Les mots sont composés par des racines monosyllabes, qui ont tous une valeur significative.

2^{me} SÉANCE (vendredi 6 octobre). Président M. le prof. AUGUSTE EISENLOHR.

M. le Président donne la parole à M. le prof. Révillout pour lire son *Mémoire sur la condition juridique des Nemhiu aux diverses périodes du Égypte et particulièrement sous les Sheshonkides*.

M. le prof. Révillout traite de la condition juridique des *nemhiu*, dans le droit égyptien des diverses époques et particulièrement sous les Sheshonkides. Il commence par établir que tous les lexicographes ont donné à *nemhu* le sens de petit, pauvre et misérable, sens prouvée d'ailleurs par les textes bilingues et autres, qui font de ce mot l'équivalent d'*abiut* ou *ebiên* dans le Livre des morts et qui l'opposent à *user* « puissant et riche ». Mais, ce qu'on n'a pas encore remarqué, cette opposition même est semblable à celle qui existait aux époques féodales entre les *vilains* et les *nobles*. En réalité les « pauvres misérables » en question avaient souvent, comme « domaine utile » des biens considérables, dont la propriété éminente appartenait au roi ou aux castes nobles. M. Révillout étudie à ce sujet un certain nombre de documents datés d'*Horrembebi*, de *Ramsès II* de la 21^{me} Dynastie et des *Sheshonkides*. Il insiste particulièrement sur ces derniers en donnant un aperçu des prix qu'avaient alors les terres et les esclaves vendus par ces « pauvres », dont quelques-uns détenaient des domaines allant jusqu'à 137 aroures tandis que pour d'autres les chiffres n'étaient que de 2 ou 1. Les prix variaient d'ailleurs soit pour les terres aliénées directement par les temples, soit pour celles qui, aliénées par les *nemhiu*, dépendaient soit du roi soit des sanctuaires. Les taxes dont ces terres étaient gravées différaient alors considérablement et, bien entendu, celles qui avaient été vendues les plus chères étaient celles qui avaient le moins à payer annuellement.

M. le Président donne ensuite la parole à M. E. Guimet, pour la lecture de son mémoire intitulé;

Objets égyptiens trouvés en France dans les tombes romaines. Voici le résumé de cet intéressant mémoire:

« *Les Isiaques de la Gaule*. — On trouve souvent en France, particulièrement dans la vallée du Rhône, des tombeaux romains contenant

des objets religieux égyptiens. Les uns ont été rapportés d'Égypte par les légionnaires, les missionnaires osiriens ou les navigateurs; d'autres ont été fabriqués en Gaule ».

M. Guimet donne une liste d'objets récemment découverts; entre autres les sistres et les ornements sacerdotaux d'un prêtre de Nîmes; et des *oushabti* trouvés avec les cendres et les lacrymatoires dans des urnes funéraires en verre.

M. Valdemar Schmidt exprime le désir qu'on recherche dans tous les pays les monuments analogues qui pourraient s'y trouver. M. le Prof. Wiedemann en a trouvé en Allemagne; il en existe dans les musées de Cologne et de Bonn.

Le prof. Erman signale un petit monument en bronze du musée de Stralsund. Le prof. Révillout qui a pris-part à cette discussion, rappelle qu'on lui a montré un monument de ce genre, qu'on disait venir de l'Amérique du Sud; mais il fait à cet égard toutes ses réserves.

Après cette discussion M. Guimet, d'accord avec le Président, dépose sur le bureau le mémoire de M. Boudier, sur *Une statue funéraire d'Antinoë*, mémoire que M. Boudier, malade et absent, ne pourra pas lire. C'est une tentative de traduction d'un texte qui semble inintelligible jusqu'à présent.

M. le Président prie M. Guimet d'exprimer à M. Boudier les remerciements de la section. Il donne ensuite la parole à M. Valdemar Schmidt pour la lecture de son mémoire *sur les cartonnages de momie égyptiens*.

M. Valdemar Schmidt déclare ne pas connaître de spécimens datant de l'Ancien Empire, mais bien quelques masques du Moyen-Empire. Les cartonnages apparaissent avec la XXII^e dynastie; ils sont recouverts de couleur blanche brillante et présentent des dessins très jolis. Les cartonnages sont très fréquents dans les musées de l'Europe, mais ils sont presque tous isolés; heureusement, il y a des exceptions. Le Musée de Leyde possède plusieurs cartonnages, associés à des cercueils dans lesquels ils ont été découverts. Il y a aussi un cartonnage avec ses doubles cercueils au Musée de Berlin. Tous ces cercueils datent de la XXII^e dynastie à laquelle appartiennent par conséquent ces cartonnages. Les cartonnages disparaissent vers le commencement de la XXVI^e dynastie; on voit en revanche à partir de cette période et dans les temps successifs des pièces isolées couvrant les têtes, les pieds, etc. Il y a des masques dorés; enfin les têtes en gypse qu'on a découvertes dans les dernières années:

Il y a aussi à l'époque romaine des cartonnages entiers comme celui du grec Artemidoros au Musée Britannique, un autre à Vienne, un autre à Berlin. Au Musée de Gizeh il y a des cartonnages très intéressants datant de l'époque copte.

M. Erman ajoute qu'il a vu un masque datant de la fin de l'ancien Empire, dans une collection particulière.

M. Valdemar Schmidt remercie M. Erman de cette précieuse indication.

M. Schiaparelli, fait hommage à la section de la part de M. le prof. Orazio Marucchi, Directeur du Musée égyptien du Vatican, de ses dernières publications égyptologique : *Gli obelischi egiziani di Roma illustrati con traduzione dei testi geroglifici*, ecc., Roma, 1898, et *Il Museo egizio vaticano descritto ed illustrato*, Roma, 1899.

M. Schiaparelli attire l'attention de la section sur le grand intérêt que ces publications ont pour la culture générale et pour les études égyptologiques.

M. le Président interprète les sentiments unanimes de la section en priant M. Schiaparelli de vouloir bien exprimer à M. Marucchi les félicitations les plus sincères et les meilleurs remerciements.

3^{me} SÉANCE (lundi 9 octobre). Président M. RAVILLOUT.

M. le Président donne la parole à M. le prof. E. Schiaparelli, pour une communication sur *Les papyrus du Musée Egyptien de Turin*.

M. Schiaparelli rend compte à la section de ses recherches sur près de 10,000 fragments de papyrus hiératiques inédits de la collection Drovetti, maintenant au Musée de Turin, et il donne communication d'une première liste des plus importants papyrus qu'il a pu en quelques parties recomposer, ou dont il a réuni assez de fragments pour en pouvoir déterminer et apprécier le contenu.

« Il signale, entre autres, les fragments de 9 hymnes en honneur de différents Pharaons, d'un livre de maximes morales, d'une anthologie littéraire, qui contenait des poésies et des contes, de 20 papyrus magiques ou religieux, d'un calendrier de jours fastes et néfastes, de différents papyrus historiques, et des chants de guerre des *Kahaka* transcrits en hiératique mais en langue lybienne. Il signale encore des fragments de papyrus judiciaires, de deux cartes géologiques et géographiques, d'une carte topographique des carrières de grès, des plans de plusieurs tombeaux, mais surtout les fragments d'une très importante et très-nombreuse série de papyrus concernant la nécropole de Thèbes, son administration, ses habitants, dont il nous raconte les souffrances et les

tumultes perpétuels, et les cérémonies en l'honneur de certains Pharaons défunts et divinisés.

» Tous ces textes appartiennent à une période bien déterminée de la XIX^e et XX^e dynasties, depuis Ramsès II jusqu'à Ramsès XI; la publication de tous ces textes occupera quelques centaines de planches sur grand format ».

Le Président se fait l'interprète de tous les égyptologues en félicitant M. le Prof. Schiaparelli de sa merveilleuse découverte, qu'il compare aux belles trouvailles de Kahun. Tous ces textes de Turin si habilement reconstitués forment un ensemble des plus instructifs; et l'on ne saurait trop remercier M. le prof. Schiaparelli, qui, étudiant après d'autres égyptologues, le fonds du Musée du Turin, a su en tirer tant de nouvelles richesses.

M. Pleyte tient à féliciter à son tour M. le prof. Schiaparelli. Il rappelle sa propre publication des papyrus de Turin faite en collaboration avec le Professeur Rossi entreprise lorsque cette collection était encore à l'état de chaos. Il dit que sa publication, utile en ce temps là, se trouvera grandement améliorée grâce à M. le prof. Schiaparelli.

Le Président proteste contre le jugement trop peu favorable que M. Pleyte exprime si modestement sur sa propre publication.

M. le prof. Schiaparelli ajoute que son travail ne change rien à la publication de MM. Pleyte et Rossi, qui ne perdra rien de son utilité. Ses études, faites sur d'autres textes, ne sont pas une amélioration à leur travail, mais une addition.

Les applaudissements de l'assemblée font connaître la valeur qu'elle attribue à cette addition due à M. le prof. Schiaparelli.

La parole est donnée à M. le professeur Erman.

« Herr Erman berichtet über den Stand der Arbeiten am Wörterbuch der aegyptischen Sprache, das von den deutschen Akademien herausgegeben wird ».

M. le Président donne ensuite la parole à M. le Prof. Piehl, pour une communication tirée de ses *Contributions au Dictionnaire hiéroglyphique*.

Il faut, dit M. le prof. Piehl, distinguer entre le signe représentant un siège dont les côtés sont des lions; et le lit funèbre, dont les côtés sont également des lions, mais où la momie est en outre repré-

sentée. Le premier est un siège se lisant *m-k* ou *māk*; le second est un hiéroglyphe connu de longue date et lu comme tel *s-ter*, etc.

Il donne ensuite la parole à M. le prof. Erman pour une nouvelle communication.

« M. Erman macht auf drei Königsnamen des alten Reiches aufmerksam, die auf einer Berliner Statue aus später Zeit vorkommen; darunter der des Königs *Zoser*, der in der Stufenpyramide von Sakkarah bestattet ist ».

Le Président donne ensuite la parole à M. le prof. Botti pour sa communication sur *Les Monuments pharaoniques provenant d'Alexandrie et des environs*.

M. le prof. Botti fait une communication sur quelques monuments pharaoniques trouvés à Alexandrie et dans différents autres endroits de la Basse Egypte et particulièrement à Aboukir et il se demande si les données historiques de ces monuments ne peuvent être mises en relations avec les récits d'Homère et d'autres auteurs classiques, qui intéressent la Basse Egypte.

Il annonce ensuite la découverte d'une grande table d'offrande faite à Samanhoud par M. Zeroudaki, qui a bien voulu la donner au musée d'Alexandrie, sur laquelle on lit les cartouches d'un Pharaon *Nofrabra-sa-ra-Amenemhat*.

M. Edouard Naville fait observer que les monuments antérieurs à la XIX^e dynastie, qu'on trouvait jusqu'à présent en assez grand nombre dans la partie orientale du Delta, n'avaient pas été reconnus jusqu'alors dans la partie occidentale. La communication de M. Botti nous apprend donc un fait nouveau du plus grand intérêt, surtout si les monuments signalés n'ont pas été transportés dans la région occidentale, mais élevés sur place. Et parmi les monuments dont M. le prof. Botti a communiqué des photographies, la statue, au jugement de M. Naville, n'est pas antérieure à la XIX^e dynastie.

M. Botti ajoute que c'est seulement de Mex à Aboukir qu'il a trouvé des monuments anciens.

Le Dr Ballerini, donne lecture d'un résumé du mémoire de M. A. Pellegrini *I conî funebri del Museo Archeologico di Firenze*.

« Non avendosi ancora un catalogo completo delle antichità egizie del Museo di Firenze, l'A. crede utile richiamar l'attenzione degli studiosi sulla sua pregevole e quasi dimenticata collezione dei conî funebri delle dinastie XVIII-XXVI. Accennate, senza discuterle, le disparate

opinioni dei dotti sullo scopo misterioso dei con, fa rilevare l'interesse che questi presentano per le leggende impresse sulla base, le quali gettan molta luce sulla storia delle antichità private degli Egiziani, rammentando nomi, titoli e funzioni di personaggi d'ogni ordine, dal servo e artigiano, al principe di sangue reale, al governatore di province od al Re. I con del Museo son 143, e formano una collezione che per numero è superata solo da quella del Cairo. Oltre agli esemplari che confermano o integrano quelli di altri Musei, se ne trovano qui parecchi altri finora non registrati, dei quali l'A. offre in 5 tavole l'impronta, con alcune fra le già conosciute, ma che offron varianti non trascurabili, riempiono lacune, o correggono lezioni senza dubbio inesatte. Di tutte poi dà il testo e la traduzione, con richiami a lavori congeneri, e due indici ».

4^{me} SÉANCE; (mardi 10 octobre). Président M. le prof. KARL PIEHL.

La parole est à M. P. Haupt pour sa communication intitulée: *The Mitanian wives of Amenophis III and Amenophis IV.*

« Gilukhipa, die Schwester des Königs Dusratta von Mitân war Gemahlin Amenophis III; aber die Tochter Dusratta's und Nichte Gilukipae, Taduhkîpa, war nicht Gemahlin Amenophis III, sondern die Frau seines Sohnes und Nachfolgers, Amenophis IV. *Kallâtika* in dem Briefe Dusratâs an die Königin Teie (n. 22 von Winckler's Uebersetzung der Amarnabriefe) kann nicht bedeuten *deine junge Nebenfrau* sondern nur *deine Schwiegertochter*, Taduhkîpa war Schwiegertochter Teie's, und Nichte der mitânischen Nebenfrau Teie's, Gilukhipa, die eine Schwester von Taduhkîpa's Vater, Dusratta war. Wenn Dusratta Amenophis III seinen *hhâtan* nennt und sich selbst als Amenophis III *ham* (Assyr. *emu*) bezeichnet, so müssen wir im Auge behalten, das *hhâtan* und *ham* nicht bloss *Schwiegersohn* und *Schwiegervater* bezeichnen; wer eine Frau heirathet wird der *hhâtan* der Mitglieder ihrer Familie und diese werden seine *hamim*. Wichtig ist, dass in No. 20, zeile 8 von Wincklers Uebersetzung die Präposition *ana* von *assatika* wiederholt wird, während sie in No. 21, zeile 3 und in n. 24, zeile 8 fehlt. Es ist desshalb nicht nöthig anzunehmen dass Taduhkîpa Gemahlin Amenophis III war. Wenn Amenophis III einen Gesandten nach Mitân schickte um Dusratta's Tochter nach Aegypten zu holen (No. 17, Zeile 17), so geschah das um die Mitânische Prinzessin für seinen Sohn und Nachfolger, Amenophis IV zur Frau zu begehren ».

M. Hommel fait remarquer que c'est un exemple où une science sœur se montre utile.

M. Haupt demande aux égyptologues s'il y a des exemples d'un roi prenant pour épouse l'épouse royale de son père.

M. Naville se rappelle un seul cas, celui de *Mertitf-s*, princesse de l'ancien empire, qui a été grande favorite sous trois règnes successifs, sans être la véritable reine.

La parole est à M. Naville pour la communication intitulée: Legrain et Naville: *Textes de Karnac concernant la reine Hatasou*.

M. Naville montre à la section des photographies des bas-reliefs trouvés à Karnak par M. Legrain et relatifs à la reine Hatshepsou. Les blocs sur lesquels ils sont gravés ont été employés par Ramsès III à la construction d'un mur. On y voit des scènes d'adoration à Amon, la consécration de deux obélisques, et une cérémonie qui paraît être l'apothéose de la reine, et qui a dû être célébrée après sa mort. M. Naville espère que les fouilles subséquentes permettront de reconstituer cette cérémonie dont il ne connaît pas d'autre exemple.

M. le prof. Révillout observe que le mot *uah* que M. Naville propose de traduire par *station*, doit être bien traduit ainsi, car ailleurs, il désigne les stations du désert, ou les oasis.

L'ordre du jour appellerait la lecture annoncée par le R. Rev. Bishop Hanlon sous le titre *Buganda Manners and customs and Luganda; their Language*. Mais une lettre adressée de Manchester, St. Bède's College, à M. le Président du Congrès par M. L. C. Casartelli et annexée au procès verbal, annonce la nouvelle regrettable qu'une maladie empêche M. Hanlon de participer en ce moment aux travaux du Congrès.

L'ordre du jour serait ainsi épuisé; mais M. le Prof. Doct. Fritz Hommel, de Munich, veut bien faire à la Section une communication sur *La couronne de plumes du dieu Besa, et de la déesse 'Anûket*.

Le Prof. Doct. Hommel démontre que cette couronne de plumes est d'origine arabe; comme il l'a prouvé ailleurs (*Die süd-arab. Altertümer des Wiener Hofmuseums*, p. 32 ff.); il existe plusieurs cylindres babyloniens dans lesquels un personnage arabe combattant un lion est porteur d'une couronne de plumes; mais il n'a pas remarqué alors que cette couronne est exactement identique à celle de Besa et d'Anûket. Or Besa est un dieu d'origine arabe, et 'Anûket aussi doit être d'origine arabe, parce qu'elle porte la même couronne, et parce qu'elle a un correspondant dans la mythologie arabe, *al-Ankâ*, une sorte de gryphe féminin.

M. Legge annonce une publication des travaux de sir P. Le Page Renouf, dispersés dans différentes Revues; et demande que les congressistes qui possèdent des lettres ou des communications de l'illustre égyptologue anglais veuillent bien les faire connaître et les envoyer à M. Rylands F. S. A. Society of Biblical Archæology, 37, Great Russell Street, Bloomsburg, London W. C.

Le Président fait savoir que, sur le désir d'un certain nombre de congressistes, M. le prof. Marucchi annonce une visite aux Catacombes de Sainte Domitilla. On se réunirait à l'hôtel de la Minerve, à 7 h. 3/4 du matin.

5^{me} SÉANCE (mercredi 11 octobre). Président M. PLEYRE.

M. le Président donne la parole à M. Valdemar Schmidt, pour une communication intitulée: *Le Pharaon Petibast du papyrus démotique de Vienne (papyrus Rainer-Krall)*. Voici le résumé de cette communication:

« Il est question de ce roi Petibast ou Petoubast dans le roman démotique découvert il y a peu d'années dans les papyrus de l'archiduc Rénier à Vienne par le professeur Krall, et qui vient d'être publié par ce savant. M. Krall pense que le Petibast du roman est le roi Petibast de la XXIII^e dynastie, qui d'après un extrait de Manéthon régnaît à l'époque de la première Olympiade (776). Cela est assez probable; cependant le Petibast du roman ne régnaît que sur la partie ouest du Delta; le Petibast de la XXIII^e dynastie était roi de presque toute l'Égypte. M. Maspero suppose que le Petibast, dont parlent les Annales du roi assyrien Assur-bani-pal, est le pharaon du roman; mais aucun document n'indique que ce prince, qui n'était qu'un roitelet, chef de la ville de Tanis, ait jamais prétendu au pouvoir pharaonique. Mais il y a un troisième Petibast, dont il y a eu autrefois une magnifique statuette en bronze. Les restes, un torse, se trouvent à Rome dans la collection du Comte Strogonoff, qui, pendant un certain nombre d'années, les avait exposés dans le Musée d'Aix-la-Chapelle. Une stèle inédite du même roi, récemment acquise par la glyptothèque de Copenhague, mais malheureusement très-mutilée, nous apprend que ce roi peu connu a possédé justement la même partie du Delta que le pharaon du roman. M. Schmidt pense donc que ce roi est le même pharaon. Il profite de l'occasion pour présenter au Congrès le catalogue de la glyptothèque de Copenhague où cette stèle est décrite ».

M. le prof. Révillout pense que le Petibast des inscriptions d'Assurbanipal doit être le même que celui que cite M. Valdemar Schmidt.

Il explique comment ces roitelets tantôt prenaient le cartouche,

avec l'agrément des rois éthiopiens ; et tantôt sous l'autorité des Assyriens n'étaient considérés que comme des simples gouverneurs.

M. Naville observe que le cartouche de la statuette du comte Strogonoff forme avec la mention de « fils de Bast » un nom très-semblable à celui d'Osorkon II, ce qui pourrait faire penser à la XXII^e dynastie.

M. Révillout observe que la famille Tanite avait conservé le culte de Bast aussi bien que la famille Bubastite. Il ne faut donc pas s'étonner de voir le nom de Bast employé comme élément dans la composition des noms propres ; et la présence de cet élément ne lui paraît pas une raison suffisante pour faire imposer la date de la XXII^e dynastie.

M. Valdemar Schmidt prouve que dans tous les cas ce roi Petibast est antérieur à la XXVI^e dynastie.

Le Président remercie M. Valdemar Schmidt et les membres qui ont pris part à la discussion.

Il accorde ensuite la parole à M. le prof. Botti, qui donne lecture d'un document dû à Caviglia, et relatif aux fouilles de celui-ci dans la région des grandes pyramides.

La parole est ensuite donnée à M. le prof. E. Schiaparelli, pour une communication sur une représentation des Blemmyes.

M. le prof. E. Schiaparelli communique à la section une image reproduisant un tissu copte qu'il a acquis pour le Musée de Turin. Sur ce tissu est représenté un personnage à face et à cheveux blonds, où M. Schiaparelli reconnaît le type des Ababdeh, descendant des Blemmyes. Il demande là-dessus l'avis de M. le prof. Révillout, si compétent sur les questions relatives aux Blemmyes.

M. le prof. Révillout est absolument du même avis que M. Schiaparelli. Cette image doit dater de l'époque où les Blemmyes faisaient en Egypte ces incursions tant redoutées, auxquelles Justinien mit fin par la destruction de leur empire.

C'est un exemplaire jusqu'à présent unique d'une représentation de ces envahisseurs et il faut féliciter M. Schiaparelli d'en avoir enrichi le Musée de Turin.

M. le prof. Schiaparelli fait espérer à la section une publication prochaine de cette image.

Le Président joint les félicitations de la section aux félicitations adressées à M. Schiaparelli par M. le prof. Révillout.

Il ajoute que M. le professeur Karl Piehl, fatigué, désire ne pas prendre la parole à cette séance, mais qu'il remettra pour les Actes du Congrès le texte de la communication qu'il avait annoncée, sur une *Contribution (nouvelle) au Dictionnaire hiéroglyphique*.

Il donne ensuite la parole à M. le Dr. J. Senes, pour une lecture intitulée *Relazione tra i Nuraghes della Sardegna e le piramidi d'Egitto* - mémoire ainsi résumé par son auteur.

« A mio avviso, i Nuraghes della Sardegna sono opere d'arte senza altro scopo che quello di rendere un tributo di gloria a persone benemerite. Essi sono anteriori alle Piramidi d'Egitto; con cui hanno comuni i materiali, la forma esterna ed interna. Io credo che Nuraghe sia sinonimo di Piramide dal greco *Pyr* « fuoco » ed *Amidos* « mucchio, macerie ». Nuraghe è da *Nur* « fuoco » ed *hake* « grande » e significherebbe casa grande, casa per eccellenza.

« Il loro numero è di oltre cinquemila, e non portano alcuna iscrizione.

« Quei di forma piramidale sono pochi ».

M. Naville demande si M. le Dr. Senes a observé les constructions de la Pouille, assez semblables aux *Nuraghe*, qui se trouvent entre Brindisi et Bari. M. le Dr. Senes observe qu'il y a certaines différences de construction entre ces deux espèces de monuments.

M. le prof. Schiaparelli déclare qu'il n'est pas convaincu par les raisons du Dr. Senes, en ce qui concerne la similitude de forme, de nom, et de matériaux, que le lecteur voudrait faire reconnaître entre les pyramides et les *Nuraghe*. Il est d'avis que la section devra se borner à attendre de nouvelles recherches sur les *Nuraghe* et sur leurs ressemblances avec les monuments d'autres civilisations.

XI^{me} SECTION.

Grèce et Orient.

1^{re} SÉANCE, matin (5 octobre). Président M. TOCILESCU.

Le Président, en déclarant la séance ouverte, donne la parole à M. Krumbacher, qui demande la nomination d'un secrétaire étranger et prie M. Reinach de Paris de vouloir bien accepter ces fonctions. M. Reinach, tout en remerciant, décline ces fonctions, qu'il ne pourrait pas remplir à son souhait, étant pris ailleurs par ses recherches scientifiques. Il aidera cependant le bureau, s'il le faudra.

Après quoi M. Krumbacher donne un compte-rendu du progrès des études byzantines dans ces deux dernières années.

M. Tocilescu dit qu'il croit interpréter les sentiments de tous en exprimant à M. Krumbacher leur reconnaissance pour la savante communication qu'il vient de faire. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue les grands mérites de M. Krumbacher qui est à la tête des études byzantines en Allemagne. Il faut cependant dire que sa lecture est une très précieuse contribution au Congrès et aux études byzantines.

M. Lambros ajoute quelques détails sur la découverte d'un texte en prose de l'épopée d'Acritas, sur la publication du II^e volume de son catalogue des manuscrits du Mont Athos et sur les bibliothèques des cloîtres grecs contenant des manuscrits encore inconnus. Il se demande si l'initiative des Russes, concernant la publication d'une nouvelle Chronologie byzantine, n'est pas encore prématurée. Il mentionne quelques faits pour corroborer l'idée de M. Krumbacher que les Byzantins avaient des cartes géographiques. Il communique quelques notices sur les progrès des travaux préparatoires du *Corpus Inscriptionum Byzantarum*.

M. Théodore Reinach rend hommage, à son tour, au magistral, exposé de M. Krumbacher et ajoute quelques observations complémentaires. L'école française d'Athènes a entrepris non pas un *Corpus* des inscriptions grecques chrétiennes, mais *deux* : d'abord une publication provisoire qui donnera les inscriptions déjà publiées, puis un *corpus* définitif. Il y a désormais une seconde chaire en Europe spécialement consacrée aux études byzantines : c'est celle qui vient d'être créée à Paris en faveur de M. Charles Diehl. M. Reinach croit encore devoir rappeler deux importantes publications françaises omises par M. Krumbacher : le traité de *Castramétation* (faussement attribué à Nicéphore Phocas) publié par feu Ch. Graux et Alb. Martin, et la belle histoire de l'*Astrologie grecque* de M. Bouché Leclercq.

2^{me} SÉANCE, (soir 5 octobre). Président: M. TOCILESCU.

Mr. Lambros communique de nouveaux fragments de Jean d'Antioche, un historien byzantin du VII^e siècle, dont nous n'avons que des restes fragmentaires. Ces fragments ont été trouvés par Mr. Lambros dans le n. 812 du cloître d'Hêzôn au Mont Athos. Ils comprennent la fin du λόγος β. γ', le λόγος β. δ' entier et le commencement du λόγος β. ε.

Ces fragments, les plus grands que nous ayons jusqu'ici, nous amènent à reconnaître la relation de Jean d'Antioche avec Eutrope, qu'il utilise d'après une autre traduction grecque que celle de Pacarios, probablement celle de Capiton. Mais il a aussi d'autres sources, entre autres, notamment, Plutarque. Le λόγος β. δ' correspond en général au livre V d'Eutrope; mais nous voyons d'après les deux fins de livres qui nous restent, celle du troisième et celle du quatrième, que Jean d'An-

tioche avait l'habitude d'ajouter à la fin de chaque livre des notices concernant l'histoire de l'Orient. Mr. Lambros analyse et complète la fin du III livre de Jean d'Antioche.

Nous apprenons par ce petit fragment que Nicomède II s'appelait Monodous et qu'il a été attaqué par Attalos II de Pergame; nous y trouvons aussi la première mention en grec du Μεγαλήσιον, le temple de la grande déesse (Rhea) de Pergame. Megalesion n'est mentionné jusqu'ici que chez Varron *De lingua latina*.

Dans le même manuscrit contenant les fragments de Jean d'Antioche existent des fragments inédits de la traduction grecque d'Eutropius par Paearios (publiés déjà par M. Lambros dans la *Classical Review*, vol. XI) et des fragments d'une histoire des empereurs Romains, commençant par César et finissant par Néron et dont le caractère est surtout généalogique.

Monsieur Théodore Reinach donne lecture d'un mémoire intitulé: *Kyropalatès ou un empereur byzantin pris pour un dieu hellénique*.

Ce faux dieu, qui a reçu droit de cité même dans le dictionnaire mythologique de Roscher, doit son existence à une bévue de Cramer: dans un fragment publié par ce savant (*Anecdota oxoniensia*, IV, p. 400), au lieu de *ἐπὶ Kyropalatou* le texte porte en réalité *ἐπὶ Konstantinou*. Le sens est: « sous le règne de Constantin (VI) et d'Irène on trouva des lettres gravées: Christ va... ». C'est une allusion à une anecdote racontée par de nombreux chroniqueurs, suivant laquelle, peu de temps après l'avènement d'Irène, on découvrit, près des Longs Murs, une sépulture avec une squelette et les mots gravés: « Christ va naître de la Vierge Marie... Sous les empereurs Constantin et Irène le soleil ne reverra ». Il est probable que cette anecdote a pour point de départ la découverte réelle d'un vieux tombeau sur lequel on lisait les lettres demi effacées ΧΜΓ. Ces lettres se trouvent souvent sur des pierres tumulaires et des papyrus du 10^e siècle et des siècles suivants; elles ont été interprétées de différentes manières; la vraie traduction, donnée par un papyrus d'Oxford (n° 112 A), est *Christon Maria ghenâ*; le sens en était oublié au commencement du IV siècle et de là l'interprétation fantaisiste accueillie par Théophane et exploitée habilement en faveur de la « contre-réforme d'Irène ».

Une glose marginale du principal ms. de Théophane dit que le mort couché dans la tombe en question était « le philosophe Dioscoride ». De qui s'agit-il au juste? D'un des deux célèbres médecins de ce nom ou d'un astrologue cité par Varron? M. Reinach pose cette dernière question, sans essayer de la résoudre.

M. Krumbacher ajoute quelques observations auxquelles M. Reimach répond avec son érudition habituelle.

M. le prof. Milani présente des mémoires qu'il vient de publier ayant pour titre *Studi e materiali di archeologia e numismatica* (1^a puntata) et il expose ses vues en matière.

M. le prof. J. Strzygowski, au nom de la rédaction du *Bessarione* offre au Congrès les fascicules 37-38 de cette importante revue.

Après quoi il lit un compte rendu sur l'état actuel de la publication des monuments de l'époque chrétienne. Il passe en revue les publications de Leroux et Graeven et en exposant ce qu'on a fait pour chaque pays, il salue ceux des directeurs de Musées qu'il a le bonheur de voir dans l'assemblée: ce sont Botti du Musée d'Alexandrie et Gaukler de Tunis. En parlant de l'Asie Mineure, il exprime le vœu que les archéologues qui se sont donnés à l'archéologie classique veuillent bien s'occuper aussi des monuments chrétiens. Il mentionne le progrès qu'on a vérifié dans les recherches sur Constantinople, et rappelle les travaux de Millet et Laurent sur la Grèce. Enfin il fait ressortir l'importance exceptionnelle des publications d'Adolfo Venturi et de Corrado Ricci pour le progrès des études sur l'art byzantin en Italie.

3^{me} SÉANCE, (6 octobre matin). Président M. LAMBROS.

M. le Président donne la parole à M. le prof. Strzygowski. Le savant professeur de Gratz parle du ms. Vat. Gr. 1851, contenant un fragment d'un épithalame, probablement composé par Théodore Prodromos, enrichi de précieuses miniatures, représentant la réception faite à une fiancée. Vu la rareté des représentations de cérémonies byzantines, c'est-à-dire d'une série d'institutions qui a marqué d'un caractère spécial et durable l'art byzantin, il lui semble qu'une reproduction de ces miniatures devienne tout-à-fait nécessaire.

À la suite de cette lecture, la XI^e section, sur la proposition de M. Krumbacher, exprime, à l'unanimité, le vœu qu'il soit procédé à une bonne publication photochromatique des miniatures se rapportant à l'Epithalamion contenu dans le Codex Graeco-Vaticanus 1851.

La section sur la proposition de M. Lambros, émet le vœu que le Congrès manifeste son désir de voir mettre à l'œuvre une *Monasteriologie byzantine*.

M. Helbig, dans un court exposé, essaie de reconstruire la narration la plus ancienne de la mort des prétendants, d'après l'Odyssée, XVI, 281-298 et XIX, 4-13.

Ces passages qui se rapportent à l'enlèvement des armes qui existaient dans le Mégaron d'Ulyxès, semblent prouver l'existence d'une

autre version, d'après laquelle les Prétendants auraient été tués au moment où ils étaient sans armes. M. Helbig croit que cette version soit parfaitement conforme à l'ensemble de l'épopée qui contenait le récit primitif de la mort des Prétendants.

C'est au XXII^e de l'Odyssée que nous rencontrons une version plus moderne. Le poète fait que les Prétendants s'introduisent revêtus de leurs armes dans le palais d'Ulyxès. C'est comme à dire qu'à l'auteur de ce XXII^e livre il répugnait d'avoir à décrire le massacre de jeunes gens tués lorsque dépourvus d'armes ils étaient dans l'impossibilité de se défendre. Il y aurait eu de la brutalité. D'autre part, en donnant des armes aux Prétendants, l'auteur de la rapsodie précitée avait le loisir de décrire une série de combats émouvants, ce qui aurait fait le bonheur de l'ancienne épopée.

M. Théodore Reinach ajoute quelques mots, à ce sujet et après une courte réponse de M. Helbig, la parole est à M. A. Furtwaengler qui parle *Sur les rapports entre l'art grec archaïque et l'art oriental*. Voici le résumé de cette conférence.

« 1) *Les relations entre l'Orient et la Grèce pendant les périodes primitives étudiées par les pierres gravées.*

« La glyptique, l'art de graver en pierres fines pendant l'époque de la première grande civilisation en Grèce, dite mycénienne, n'est pas orientale mais européenne.

« Pourtant elle ne peut être comprise que sur la base de la glyptique orientale. Il faut bien distinguer les périodes différentes de la glyptique en Orient. La glyptique mycénienne se range à côté de celle qui se développa en Orient environ 2000 av. J. Ch. et qui se distingue de la glyptique antérieure par une exécution technique toute différente.

« 2) *Relations anciennes entre l'Inde et la Grèce.*

« a) On a trouvé au Penjab, dans l'Inde, quelques pierres gravées grecques (aujourd'hui au British Museum) qui datent du VII^e siècle av. J. Chr. et qui prouvent l'existence de quelques relations entre ces pays si éloignés. Ce fait peut aussi être cité en faveur de l'opinion de ceux qui font dériver de l'Inde la théorie pythagoréenne de la migration des âmes, opinion qui est la plus probable par tant d'autres raisons.

« b) Des trouvailles faites par M. Frilg Noetling en Beluchistan dans la contrée voisine à l'Indus, qui consistent dans des restes d'habitations d'un peuple de la première époque du bronze, où des outils de pierre étaient encore en usage, contiennent des poteries (dont un choix se trouve au Musée de Braunschweig) qui ressemblent en grande partie à celles qui caractérisent la première période mycénienne en Grèce,

d'une manière, qu'il est difficile de croire, qu'il n'y ait aucune relation entre ces deux civilisations qui datent à peu près de la même époque ».

M. Th. Reinach demande à M. Furtwaengler de vouloir bien préciser son opinion sur l'origine ethnique des pierres gravées mycénienes. Croit-il vraiment qu'on puisse les attribuer à des Grecs? Mais n'y a-t-il pas un certain danger à employer le mot *grec* dans un sens aussi vague que le mot *oriental*?

M. Furtwaengler est d'avis que les peuples de la Mer Egéenne, auxquels appartiennent les pierres mycénienes, doivent être dits *Grecs*; même si l'on accepte qu'ils étaient une population mêlée, dans laquelle l'élément ethnique primitif possédait plus particulièrement des qualités artistiques. Pour éclaircir ses opinions, il renvoie aux premiers chapitres de son œuvre sur l'*Histoire de la Glyptique*, qui va paraître prochainement.

4^{me} SÉANCE (6 octobre, après midi). Président M. STRZYGOWSKI.

Le Président, en termes émus, déplore la perte de M. le prof. Edouard Dobbert, de la *Technische Hochschule* de Berlin, en rappelant à l'assistance combien le regretté défunt avait bien mérité des études sur l'histoire de l'art byzantin.

M. Krumbacher donne lecture d'une lettre de M. Ernest Leroux, éditeur à Paris, l'informant que la publication des monuments de l'Art byzantin a subi un retard par suite de la maladie de M. Miller; que le premier volume consacré au monastère de Daphni sera publié dans le courant du mois de novembre; le second volume, le monastère de Saint Luc en Phocide, publié par les soins de M. Diehl, paraîtra en 1900; les autres volumes seront dans la suite publiés régulièrement de six mois en six mois.

M. Leroux annonce qu'il continuera la série des publications relatives à l'Orient latin.

M. le prof. A. Venturi a la parole et déclare qu'il ne donnera pas un compte-rendu de son œuvre en faveur de la diffusion de l'histoire de l'art byzantin, soit dans ses cours à l'Université, soit dans les revues qu'il a l'honneur de diriger, puisque M. le prof. Strzygowski a bien voulu, avec sa compétence habituelle, en entretenir le Congrès. Il se borne, par conséquent, à indiquer les problèmes de l'histoire de l'art qu'il se propose de résoudre.

La première question à résoudre est celle qui a trait aux éléments que les arts de l'Occident, renouvelés par le souffle du Christianisme, ont gardé de ces formes qui étaient universellement honorées à Rome,

en Grèce, dans la Thrace et sur les plages du Bosphore, au moment où la constitution du christianisme prit pour modèle la constitution de l'Empire Romain.

Deuxième question : De la fusion de l'art de l'Orient avec l'art de l'Occident résulte l'art byzantin à l'époque carlovingienne : c'est un point de départ pour l'étude de l'histoire de l'art au Moyen-Age.

Enfin, pour la bonne marche des études de l'art en l'Italie, il faut, aux XI^e et XII^e siècles, distinguer nettement entre les dérivations de l'art indigène et celles de l'art byzantin.

En s'aidant de monuments choisis, M. Venturi, expose quelle serait, à son avis, la méthode à suivre dans les recherches à faire pour la solution des problèmes ci-dessus énoncés.

M. Strzygowski, président, félicite chaleureusement M. le Comm. Venturi pour son exposé, ainsi que pour le cours qu'il fait à l'Université de Rome, et exprime le vœu que les planches par lui dressées au profit de ceux qui suivent ses cours à l'Université de Rome, soient mises à la portée de tous les professeurs universitaires de l'histoire de l'Art.

M. Venturi dit que ces planches sont aujourd'hui au nombre de cent et qu'il espère les publier sous peu.

M. Lambros approuve les observations de M. le Comm. Venturi sur la filiation qui se trouve entre différentes peintures de manuscrits. Quelques enluminures ne sont d'ailleurs que des copies de peintures renommées. Ce serait le cas pour Jésaie au milieu de la Nuit et de l'Orthras, que l'on retrouve dans un ms. de Paris, dans un autre du Vatican et dans un troisième au Mont-Athos.

M. la prof. Federici communique les résultats de ses recherches paléographiques sur tous les monuments en lettres onciales grecques, afin de déterminer le plus exactement l'âge de la *Genèse de Vienne* ainsi que de l'*Evangelario di Rossano*, les deux manuscrits qui nous ont gardé le plus grand nombre de miniatures byzantines.

M. Federici croit que ces deux mss. peuvent remonter au commencement du V^e siècle de notre ère.

M. le Dr. Graeven, à ce sujet, fait remarquer que quelques détails typiques observés par lui dans le ms. de la Genèse de Vienne et dans le Code Rossanensis ont bien l'air de remonter au quatrième siècle ; il en est ainsi de la robe des prêtres juifs dans le ms. de Rossano. Il est cependant difficile de se prononcer sur l'âge auquel ces copies ont été exécutées. Ce n'est qu'à l'aide de la paléographie qu'on en pourrait fixer l'époque.

M. le Dr. F. Hermanin communique les résultats de ses recherches sur les peintures du Moyen-Age qu'on trouve à Viterbe et aux environs, sur celles particulièrement dans lesquelles une influence de l'art byzantin est évidente.

M. le Dr. Modigliani fait un court résumé de ses recherches sur des ivoires en forme de *diptyques* ou de plaques pour reliure, qui, bien que se rapprochant des monuments d'art byzantin, en diffèrent cependant par des détails empruntés à un art barbare qui vient d'apparaître dans toute sa sincérité.

Il est d'avis que ces ivoires ont été sculptées en Italie, au XII^e siècle, par des artistes ayant subi l'influence des premières formes romanes, mais aussi l'influence byzantine du deuxième âge d'or.

M. le Dr. Bariola, au sujet d'un petit coffre byzantin découvert récemment par M. le prof. Venturi, remonte à l'origine de ce genre de coffres qu'il fixe au cinquième siècle.

5^{me} SÉANCE, (9 octobre, matin). Président M. KRUMBACHER.

Le Président présente à la section le second volume du *Byzantinisches Archiv* qui contient un important travail de I. Strzygowski sur les illustrations du *Physiologus grec*, de Kosmas Indikopleustes et de l'*Octateuque* et ajoute quelques remarques.

M. Popovich parle des progrès faits par le Monténégro sous le Prince actuel, qui est une intelligence supérieure, et qui s'intéresse aussi à l'archéologie. C'est par ses soins que M. Rovinski a pu découvrir les murs de l'ancienne Dioclée. L'orateur fait une courte description de cette ancienne ville romaine et espère que l'éminent ministre M. Baccelli voudra charger quelque archéologue italien de visiter Dioclée, dont l'importance est immense.

M. Popovich indique le professeur et le secrétaire de la section, M. Vaglieri, comme un de ceux qui ont bien mérité des études sur l'histoire et l'art militaire des Romains. Il cite MM. Rivoira et Cora qui ont ces jours-ci visité le Monténégro et Dioclée. M. Popovich fait ressortir les mérites du Prince, comme créateur du nouveau Code civil et criminel du Monténégro, œuvre du prof. Boghissich de Raguse; il expose le grand développement de l'instruction dans son état; il relève les sympathies qui existent entre l'Italie et le Monténégro et constate que le Prince ne désire autre chose que la paix et les bons rapports entre tous les peuples des deux côtés de l'Adriatique.

La XI^e Section du Congrès, après avoir entendu M. Eugène Popovich, délégué du Monténégro, reconnaissant les efforts du savant Prince Nicolas I^{er} de Monténégro pour le développement de la civilisation

dans ses Etats, exprime le vœu que les anciens souvenirs romains existant au Monténégro et spécialement les antiquités de la ville de Dioclée, soient mis à jour et recommande aux honorables membres du Congrès et à tous les orientalistes de prêter leur aide à cette œuvre si importante pour les études historiques de la région monténégrine et pour la connaissance des anciens rapports de Rome avec l'Orient européen.

Le Président présente au nom de M. Popovich les ouvrages suivants:

E. Tergesti. *I porti del Montenegro*. Roma, Barbèra, 1881.

E. Tergesti. *I porti militari. Le bocche di Cattaro*. Roma, Barbèra, 1880.

Comité de Cettigne. *Relation sur le IV^e centenaire de la création d'une imprimerie à Obod (Monténégro)*.

Après quoi M. Tocilescu parle des *Nouvelles fouilles en Roumanie*.

M. Gauckler, directeur du service des antiquités de Tunisie expose le résultat des fouilles qu'il vient d'exécuter à Dermech au centre même de la Carthage antique, dans une basilique byzantine du VI^e siècle.

Ce sanctuaire offre, pour le plan et les dispositions générales, diverses particularités curieuses qui s'expliquent par des raisons topographiques: la basilique est établie à flanc de coteau de telle manière que sa partie occidentale est enterrée de huit à dix mètres, tandis que l'abside émerge au contraire sur une terrasse à laquelle on accédait par un escalier.

Les portes de la basilique s'ouvrent l'une au milieu du côté sud, l'autre au fond d'une galerie semi-circulaire qui entoure l'abside. Il y a cinq nefs séparées par des colonnes simples ou géminées. L'autel est au centre, entouré d'un cancel de marbre blanc. Le sol est entièrement pavé de riches mosaïques.

Les dépendances de la basilique, situées au Nord et fort bien conservées, comprennent: un baptistère hexagonal, une chapelle de martyr; un atrium, des sacresties et des vestiaires.

La basilique, construite dans les premières années du VI^e siècle a été incendiée lors de la prise de Carthage par les Arabes. La destruction de l'édifice a été achevée au moyen-âge, par les architectes italiens de Pise et d'Amalfi et par les constructeurs arabes des mosquées de Kairouan.

Sur la proposition de M. Strzygowski, la Section émet la vœu que le gouvernement beylical et les autorités françaises veuillent bien prendre un intérêt particulier aux monuments byzantins.

M. Botti prend la parole pour parler des *efforts qu'on fait en Egypte pour l'Alexandrinisme*. Après avoir fait le récit des travaux de Saint-Génis, membre de la Commission française d'Egypte, sur la topographie d'Alexandrie, il déplore les fouilles tumultueuses de Mimaut, Gaddi et autres. Il rappelle les deux premières collections, faites dans un but scientifique, à Alexandrie : ce sont la collection Zizinia, dispersée en 1882 et celle de l'*Institut Egyptien* transférée au Caire. Il passe à l'œuvre de Mahmoud pacha El-Felaki et de Néroutzos bey, dont il fait maints éloges. Il fait l'historique de la fondation du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, dont, à l'aide de photographies il fait ressortir les monuments les plus intéressants. Après avoir rappelé les bienfaits de l'*Athénæum* d'Alexandrie et de la Société Archéologique Alexandrine, il présente à l'assemblée les ouvrages suivants :

1. *Société Archéologique Alexandrine — L'acropole d'Alexandrie d'après Aphonius et les fouilles* (par G. Botti).

2. *Société Archéologique Alexandrine — Fouilles à la Colonne Théodosienne* (id.).

3. *Société Archéologique Alexandrine — Plan de Rhacotis à l'époque romaine* (id.).

4. *Société Archéologique Alexandrine — Les numéros 1 et 2 du Bulletin de la Société Archéologique Alexandrine*.

5. Dutilh E. — Plusieurs mémoires sur la numismatique alexandrine à l'époque ptolémaïque et à la romaine.

6. M. l'abbé Suard — *Alexandrie ancienne et moderne*.

En concluant, M. Botti trouve qu'il s'impose désormais à chaque Congrès une *sous-section alexandrine* et qu'il verrait avec plaisir de ce Congrès de Rome partir un mot d'encouragement à la Municipalité d'Alexandrie, à la Société Archéologique et à l'Athénæum pour ce qu'ils ont fait en faveur de l'Alexandrinisme.

M. Lambros en remerciant M. Botti pour son exposé, ainsi que pour son œuvre en Egypte, dit que c'est désormais une nouvelle branche d'archéologie qui vient de paraître avec promesse de rendre des services importants. C'est M. Botti actuellement le trait d'union entre l'Egypte gréco-romaine, presque inconnue, et Rome et Constantinople. M. Lambros ajoute qu'il n'aurait pu rendre tant de services appréciables, sans l'aide de la Municipalité d'Alexandrie et aussi sans le concours de la Société Alexandrine et de l'Athénæum. Il propose, par conséquent, que des félicitations soient adressées à la Municipalité d'Alexandrie, à la Société Archéologique, à l'Athénæum et à M. Botti pour ce qu'ils ont fait pour la cause de l'Alexandrinisme en Egypte.

Cette motion a été adoptée à l'unanimité.

M. Botti donne ensuite, au nom de M. Dutilh conservateur du Cabinet des médailles gréco-romaines d'Égypte, lecture d'une *Note sur une récente trouvaille de tetradrachmes ptolémaïques au Gabbary*. Ce sont 39 tetradrachmes des règnes de Ptolémée VIII, Ptolémée X, Cléopâtre III et Ptolémée Alexandre I. M. Dutilh y expose ses conjectures sur les motifs qui conduisirent le possesseur de ces monnaies à les cacher dans les conditions particulières qu'il décrit; il donne aussi le classement de toute la trouvaille.

6^{me} SÉANCE (9 octobre, soir). Président M. KRUMBACHER.

M. Graeven présente des échantillons d'une nouvelle publication ayant pour titre: *Fruehchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke*, et il fait allusion aux résultats de ses recherches sur les ivoires au sujet de l'histoire de l'art byzantin. Déjà par une récente publication il avait essayé de fixer l'époque des coffres byzantins à figures profanes. Le système d'ornementation dans les coffres profanes et les sacrés n'est point différent. Il y a une série de reliefs représentant des scènes de la légende de Saint-Marc; ces reliefs seront publiés dans le courant de cette année. Ils semblent avoir appartenu à la chaire de Saint-Marc, et avoir été un don de l'empereur Héraclius.

L'auteur en donnera aussi en 1900 une série par photographies, parmi lesquelles une tablette du musée de Dresde, où une scène de l'histoire de Joseph est illustrée en rapport avec la *Genèse* de Vienne. Un relief de Dresde a été reconnu comme étant la moitié d'un diptique, dont l'autre moitié se trouve au musée de Hanovre.

M. Strzygowski a la parole pour faire ressortir la valeur d'une planchette d'ivoire, faisant partie du diptique de Ravenne et représentant la Madone.

Il donne aussi des renseignements sur deux ivoires de la collection Botkin de Saint-Petersbourg. Il parle ensuite d'une petite pyxis, en la possession du comte Strogonoff, dans laquelle on voit représentée une cérémonie, dont le sujet est à établir. M. Strzygowsky prie MM. les membres de vouloir bien l'aider à trouver l'explication de ce sujet; il remercie aussi le comte Strogonoff de lui avoir permis de montrer ces précieux originaux à la onzième section.

7^{me} SÉANCE (mardi 10 octobre, matin). Président M. STRZYGOWSKI.

M. Botti parle des *Fouilles d'Alexandrie* (1892-1899).

Après un résumé des fouilles au Sérapeum et de la trouvaille du taureau d'Adrien, il décrit les trouvailles d'urnes cinéraires d'époque

ptolémaïque à Chatby et à Hâdra, ainsi que la trouvaille de momies à Gabbari. Il revient sur les questions se rapportant à la topographie d'Alexandrie. Il partage la ville en *Rhacotis* (la bourgade pharaonique), *Néapolis* (la ville des Ptolémées), *Coprôn* (de Porte Rosette aux *lignes françaises*), *Pharos* et *Nékropolis*. Il parle de la largeur des rues à l'époque des Ptolémées et de Strabon, pour en conclure que le plan de Mahmoud el Falaki peut représenter Alexandrie à l'époque byzantine, mais pas autre chose. Il vient ensuite aux cinq quartiers de la Néapolis, au *Mesonpédion* ; il insiste sur la concordance de certaines indications topographiques du Pséudo-Callisthène avec le résultat réel des fouilles.

En concluant, il expose les difficultés que rencontrent à Alexandrie ceux qui veulent sérieusement faire de l'archéologie : il parle, avec reconnaissance, du constant appui qu'il a trouvé dans les membres de la Société Archéologique. Enfin il prie chaleureusement MM. les membres du Congrès d'envoyer au Musée d'Alexandrie copie de leurs publications, avec promesse d'échange et de réciprocité.

M. Strzygowski fait remarquer l'importance des travaux de M. Botti et il souhaite que la Société Archéologique Alexandrine puisse mettre à sa disposition des sommes encore plus considérables.

Il appuie chaleureusement la demande formulée par M. Botti, c'est-à-dire que MM. les savants présents au Congrès veuillent bien aider le Musée d'Alexandrie en lui envoyant leurs publications, afin de parvenir à créer au Musée une bibliothèque strictement scientifique, ce qui manque à Alexandrie, surtout au point de vue archéologique. C'est en effet le Musée Gréco-Romain le rendez-vous sympathique de tous les Alexandrins ayant une culture marquée, ainsi que de tous les savants de passage à travers l'Égypte.

M. Karolides fait une communication sur le nom Amouria, nom donné par Firdusi à la capitale de Rum ou de l'empire byzantin. Il expose des faits historiques mentionnés par les écrivains byzantins et arabes et explique par quelle combinaison de choses aux yeux du monde musulman, Amouria, par la guerre dirigée contre cette ville par les musulmans au VIII^e siècle, est considéré par une grande partie du monde musulman d'Asie comme la capitale de l'empire Rum et par quelle confusion d'idées elle a été faite par Firdusi comme la patrie de Philippe et d'Alexandre le Grand.

M. le prof. B. Labanca prend ensuite la parole pour traiter *dei Padri della Chiesa orientale ed occidentale in relazione alla filosofia*.

Il se propose un problème historique d'une gravité exceptionnelle. Des auteurs passés maîtres dans l'histoire de la philosophie, ont été d'avis,

après Brucker, Tiedemann et Tenneemann, que les Pères de l'Eglise de l'Orient furent favorables à la philosophie : que par contre, ceux de l'Eglise occidentale l'ont adversée. Il démontrera, par des documents extraits *in extenso* des œuvres des Saints Pères que les Pères Grecs, aussi bien que les occidentaux, furent toujours contraires à la philosophie, lorsque celle-ci cessait de se conformer au *verbum* et au *credo* des chrétiens, auquel toute chose devait être soumise, même la philosophie. Il le prouvera pour ce qui a trait à Justin, Clément d'Alexandrie et Origène, qui sont les plus grands Pères orientaux : il le prouvera aussi pour Augustin, Jérôme et Tertullien, les plus illustres des occidentaux.

Comme confirmation de sa thèse il examinera encore les monuments de l'art chrétien au Moyen-Age.

M. Sphinis fait une communication *sur les Albanais de la Grèce* au point de vue de leur origine, de leur émigration et installation en Grèce, de leur langue et de leur population.

M. De Rada expose ses idées sur ce qui caractérise la langue albanaise et ses monuments.

1. La langue albanaise se compose de monosyllabes rendant les différents aspects de l'univers. A l'aide de suffixes ou de mutations de voyelles dans la racine monosyllabe, la langue albanaise acquiert le moyen de former les paroles pour un discours.

2. Il y a deux déclinaisons dont une déterminée ; l'autre, indéterminée. Trois en sont les genres dont le neutre exprime les idées universelles. Les cas en sont sept.

3. Les formes verbales sont trois : active, passive et déponente ; cinq les modes ; sept les temps.

4. La voyelle radicale, par adjonction des suffixes morphologiques, change de tonalité.

5. En raison de ses ressources phonétiques la langue albanaise est supérieure à toute langue classique.

6. La géographie, ainsi que les légendes de l'âge préhistorique hellénique et latine, gardent de même des mots albanais. C'étaient des Pélasges les Troyens, les Phrygiens etc. Ce furent de Pélasges qui fondèrent Rome.

7. Les dieux du paganisme ont tous des noms qui dérivent de racines albanaises. Il est donc évident que pour le culte de Dieu et de la nature il faut s'en référer aux Pélasges. Après la transformation du dieu unique en dieu multiforme et antropomorphe, il s'en suivirent des idoles, qui eurent des noms parfaitement albanais, en exprimant leurs symboles.

8. En concluant, M. de Rada, est convaincu que dans la langue albanaise il existe encore des trésors linguistiques précieux pour la science, et il s'attend de les voir bientôt dessevelis.

M. Strzygowski présente au nom du journal *L'Arte* une brochure de M. Hans Graeven, ayant pour titre : *Adamo ed Eva nei cofanetti d'avorio bizantini*.

8^{me} SÉANCE; (8 octobre, soir). Président M. LAMBROS.

La parole est à M. Théodore Reinach qui présente quelques observations au sujet des fragments de Jean d'Antioche découverts par M. Lambros et communiqués par lui dans une précédente séance.

M. Reinach propose d'abord quelques corrections au texte de ces fragments et des articles de Suidas qui leur correspondent. Il démontre ensuite que le manuscrit de l'Athos ne donne pas le texte suivi de Jean d'Antioche, mais une série d'extraits, comme le prouve notamment le mot *ὅτι* qu'il faut restituer à la 2^e ligne. Enfin il discute la confiance historique que méritent ces fragments, et qui, d'après lui, est des plus médiocres. En particulier Jean d'Antioche a donné à tort le surnom de *Monodus* à Nicomède II, et a transformé une guerre agressive de Prusias II contre Attale II en une agression d'Attale contre Nicomède.

M. Lambros remercie M. Reinach de s'être occupé à restituer le texte de ces fragments de Jean d'Antioche. Il le remercie chaleureusement de ses remarques en disant qu'il en tirera profit pour l'édition définitive des nouveaux fragments de Jean d'Antioche; d'autant plus que sa communication concernant ces fragments n'était que provisoire.

M. Th. Burada parle des *Pistikosches* ou Roumains de l'Asie Mineure.

Les Roumains de l'Asie mineure sont connus sous le nom de *Pistikosches*. Ils sont tous de la même origine, et habitent dans les neuf villages suivants : *Baschkioï, Atnati, Caragioba, Constantinati, Idia, Camartati, Soubaschi, Serian et Kirmikir*. Le nombre des habitants de ces villages passe au delà de 5000. Quoiqu'ils parlent tous la langue grecque, ils diffèrent sous bien des rapports des habitants grecs, qui se trouvent dans les villages qui sont aux environs. Jusqu'à présent aucun ethnographe n'a eu connaissance de cette population. C'est moi, qui pour la première fois en 1892, ai visité cette peuplade au point de vue ethnographique : elle est d'origine macédo-roumaine, immigré de la Macédoine en Asie mineure, au temps de l'empereur Andronic Paléologue (1282-1328).

M. Lambros fait la remarque que le mot *Πιστικός*, d'ailleurs commun aux nomades de tous les pays grecs, ne signifie que *le confident*,

auquel on confie la garde des troupeaux; aussi l'on n'y doit pas retrouver un nom ethnographique. Il ajoute que la plupart des mots mentionnés par M. Burada ne sont que des noms grecs. Le *syrtos* est une danse grecque. Les Valacques de l'Orient grec n'ont pas d'ailleurs de chansons à eux, mais ils chantent en grec.

M. Nagy parle, en langue italienne, d'*Archyte*, et des notices qu'on trouve de ce grand homme dans quelques ouvrages arabes et particulièrement dans le *ta'arih alhukama'* de *Gamal-ad Din al Qifti*; dans le *tabaqat alatibba'* de *Ibn abi Usaibi'a*, et dans le *Sefer musra haphilosophim* de *Hunain ibn Ishaq*.

Il croit que les relations concernant l'activité expliquée par Archyte en rédigeant les œuvres de son maître Pythagoras et les données relatives à la lyre, dérivent d'un ouvrage perdu de Porphyre sur l'histoire des philosophes, ayant été connu des Syriens et des Arabes.

A ce sujet, M. l'abbé G. Senes veut bien fournir au Congrès les indications suivantes, que l'on reproduit ici, sans discussion, dans leur texte original :

« L'accordo della lira greca si è conservato tradizionalmente in Sardegna, ove trovandosi quattro persone e volendo cantare, senza pronunziare parole, emettono queste note musicali, supponendo che cantino in *do maggiore* :

- « il basso emette un *do* ;
- « il baritono emette un *sol*, quinta giusta ;
- « il secondo tenore emette un *do*, ottava superiore al primo ;
- « il primo tenore emette un *mi*, terza maggiore.

« Dalla totalità di *do maggiore* modulano a *re maggiore* senza preparazione, emettendo le note

re — la — re — fa diesis

il che nella lira greca si poteva ottenere con un *capotasto* ».

M. Consolo a la parole pour son *Studio comparativo degli accenti archeologici musicali massoretici, greci e la neumatica latina*. En voici le résumé :

« Démonstration des planches des accents de l'archéologie musicale : ce sont ces accents massorétiques, grecs et latins qui représentent les anciennes notations musicales tout-à-faits semblables, issues de la même source, à la même époque ».

M. Consolo fait d'abord l'analyse de la mélopée des anciens, qu'il dit être le véritable langage de la musique. Après la mélopée ce sont les

accents de la musique. Puis se formèrent les mélodies. Les accents se mariant aux mélodies, ce fut l'origine des rituels de l'Eglise.

La véritable forme ecclésiastique repose entièrement sur la mélodie ancienne. Elle doit être une récitation, du commencement jusqu'à la fin de la prière, sans aucune interruption; elle doit se continuer toujours dans le même style, comme une récitation mélodique.

Dans une église, l'office ne doit être accompagné que par les assistants eux-mêmes.

M. Consolo enfin laisse l'assemblée sous le charme d'une mélodie composée et jouée par lui même: mélodie réglée par les accents de la musique grecque, et comme reconstruction musicale d'après les rythmes de l'ancienne danse grecque.

En ce moment, M. le comte De Gubernatis, président du Congrès, en montant à la Présidence, rappelle aux assistants, qui sont devenus très-nombreux, que c'est aujourd'hui le 80^{me} anniversaire de la naissance du *Grande Maestro* Giuseppe Verdi et il propose, au milieu des applaudissements de la salle, de lui envoyer la dépêche suivante :

« I membri del Congresso degli Orientalisti, riuniti in seduta generale, dopo avere intesa la dotta conferenza del prof. Consolo sopra
« l'origine della musica latina, nel giorno anniversario della nascita di
« Giuseppe Verdi genio dell'armonia, mandano reverenti affettuosi saluti ed auguri al Grande Maestro.

« Il Presidente,
« DE GUBERNATIS ».

La proposition est approuvée par acclamation.

9^{me} SÉANCE (*mercredi 11 octobre, matin*). Président M. LAMBROS.

M. Strzygowski présente, au nom de M. Arnaldo Cervesato, un extrait des fascicules LXVII-LXVIII du périodique *Pensiero Italiano*, ayant pour titre : *Le colonie slave della Grecia*.

M. Baldacci est invité à développer une proposition déposée au banc de la présidence, tendant à recommander aux autorités compétentes les fouilles d'Albanie.

M. Baldacci s'exprime ainsi :

« M. Popovich, notre éminent collègue, dans une des dernières
« séances de cette section, a attiré notre attention sur l'importance qu'au-
« raient des fouilles à Dioclée, aujourd'hui *Podgorica*, dans le Monténégro. Cette XI^e section a émis le vœu que le Gouvernement italien

« veuille bien concourir à ces fouilles, dans la mesure du possible. Maintenant, qu'il me soit permis de faire observer qu'au sud du Monténégro s'étend l'Albanie. Nos connaissances archéologiques sur cette région sont peu étendues. Il y a cependant aujourd'hui des gens qui s'occupent sérieusement de la langue et de l'histoire de l'Albanie.

« Les fouilles opérées par M. Le Grand dans la vallée du Drino attestent de l'importance des nécropoles de Slaku, si on les compare à celles de la Bosnie. Il n'en pouvait être autrement, parce que ces deux régions étaient habitées par des peuples d'une même race. Il y a donc un lien très-intime, au point de vue archéologique, entre le Monténégro, la Bosnie et l'Albanie.

« En revenant, en conséquence, sur la proposition faite par M. Popovich, je voudrais l'étendre aussi à l'Albanie ».

Vœu de la section.

« La XI^e Section du XII^e Congrès des Orientalistes, sur le rapport de M. Baldacci, convaincue du grand intérêt que présenteraient des fouilles archéologiques dans l'Albanie en rapport à celles du Monténégro et de la Bosnie, émet le vœu que des fouilles systématiques y soient opérées, dans le but de connaître l'histoire ancienne de ces régions ».

M. le prof. Festa, parle *Di alcune trattative di conciliazione tra Michele Paleologo e Papa Clemente IV*. La lettre, dit-il, de Michel VIII Paléologue à Clément IV, récemment publiée dans le *Bessarione*, fut certainement composée par Manuel Holobole, lorsqu'il vivait loin de la cour. Ce fait explique les détails inexacts qu'elle contient, au sujet des relations du même empereur avec les papes Alexandre IV et Urbain IV.

Ce Nicolas de Cotrone, qui est nommé dans la lettre, était à l'origine un *Nicolaus de Dyrrachio* et fut élevé à la dignité épiscopale par Innocent IV l'an 1254. Il fut ensuite, plusieurs fois, intermédiaire de la paix entre les empereurs grecs et les papes.

M. Lefons fournit quelques notices sur les villages de l'Italie méridionale (Terra d'Otranto), dans lesquels on parle encore la langue grecque. Cette langue va y disparaître : c'est pourquoi il a recueilli une liste de mots qui n'ont pas été enregistrés par Morosi, ni par Meyer, ni par les autres qui se sont déjà occupés des dialectes gréco-salentinaux.

Le Président, en félicitant M. Lefons, l'exhorte à persévérer dans ce genre d'études.

M. Belleli donne une communication, dont voici le résumé.

« Textes hébreu-grecs publiés et inédits. Leur valeur, aux points de vue du vocabulaire et des formes grammaticales. Pour la syntaxe, il faut

toujours tenir compte des textes originaux traduits par les différents auteurs. On ne doit pas, toutefois, considérer comme hébraïsmes ce qui n'est point justifié comme tel par l'original.

« Lecture et explication grammaticale du premier chapitre du Jonas d'après le manuscrit 3574^a de la bibliothèque universitaire de Bologne.

« Nécessité d'une connaissance profonde de l'hébreu aussi bien que du grec parlé, pour préparer l'édition de pareils textes ».

M. Karolides parle des noms grecs-byzantins 'Ρουσσαλία, 'Ροδισμός, 'Ανθοφόρια, 'Ανθισμός, en comparaison à Rosalia de l'Italie, à 'Ανθιστήδια des anciens Grecs, à *Vautuvaria* de l'Asie Mineure et au *Purim* de la Bible.

10^{me} SÉANCE (mercredi 11 octobre, soir). Président M. KRUMBACHER.

M. le prof. Prato parle *Sul concetto del moto, simbolo della vita in Platone, Cicerone, in Dante e nel linguaggio*.

En voici le résumé :

« Esordisce l'autore dal noto proverbio italiano : *Nel moto sta la vita* ; osserva che il moto è la prima nozione dell'uomo, innata quasi in lui, il primo problema scientifico e filosofico ; senza l'idea del moto non vi sarebbe coscienza o pensiero, poichè questo suppone il ripiegamento dello spirito umano in se stesso, atto che è moto. Moto è la creazione della vita : l'Eterno motore è Dio, benchè immobile, che fa muovere tutte le cose ; idea platonica, onde il moto de' nove cieli mobili del Paradiso è riverbero schietto. Moto e virtù e moto dei cieli, sede dei beati, è immagine sublime col moto dell'altro moto morale. Moto è pure la vita intellettiva, come il prova la parola « progresso » e così pure la morale.

« In prova di ciò l'autore cita un bel passo del XVIII del *Purgatorio* in cui l'Alighieri identifica l'amore col moto dell'animo verso l'oggetto, scopo di esso, con varie parole attinenti alla idea di moto. Conferma questo con vari esempi tratti da voci orientali greche, latine e italiane. Chiude il suo dire pigliando argomento dalla idea stessa del tema, cioè la necessità del moto, dell'azione della vita, non dissociata però dall'altra del pensiero, in cui si pare la dignità dell'uomo ; e a tale uopo cita de' motti di Settimio Severo, di Longfellow, di Cartesio e Mazzini ».

M. Oppert fait son apparition dans la salle et prend place à la présidence.

Madame Smara parle ensuite au sujet de *Târgoviste*, l'ancienne capitale de la Roumanie. Elle recherche les origines de cette ville ; elle en expose l'histoire glorieuse, jusqu'en l'an 1710, lorsque Nicolas Mavro-

cordat, le Phanariote, la démolit complètement et transféra le siège du gouvernement à Bucarest. Elle en décrit les monuments dont il reste des souvenirs et d'imposantes ruines.

MM. Kumbacher et Oppert font quelques observations sur le nom ancien de l'Etat dont Târgoviste fut la ville capitale, ainsi que sur l'époque où cette ville aurait été bâtie.

M. le Dr. A. Baumstark de l'Université de Heidelberg, présente à la Section une communication sur la préhistoire de la théologie arabe d'Aristote, par laquelle il veut établir que cet ouvrage, d'une importance exceptionnelle pour la philosophie islamique, est dérivée immédiatement d'un écrit syrien par un moine monophysique du VI^e siècle, nommé Jean de Eufemeïn; écrit qui, à son tour, a son fondement dans les Έννεάδες de Plotin.

A cette communication il fait suivre quelques remarques sur certains fragments littéraires grecs, de basse époque, reconnaissables dans leur traduction syrienne. Ce sont des écrits de Sévère patriarche d'Antioche, de Jean Philopone, Porphyre, Julien, Saint Jules l'Africain, Eusèbe, Théodore de Mopsuestia, ainsi que du pseudo-Dionysios l'Aréopagite.

La XI^{me} Section, après avoir entendu la communication de M. le Dr. Baumstark, exprime le vœu que, en premier lien, ces fragments protobyzantins qui nous sont parvenus dans la traduction syriaque soient divulgués; que, en deuxième lieu, ceux qui ne nous sont parvenus que dans leurs traduction arabe, soient tous, peu à peu, édités par des savants compétents.

M. le prof. Festa parle *D'une importante collection de textes byzantins contenue dans un codex de Vienne.*

Le ms. 321 cl. phil. de la bibliothèque impériale de Vienne est d'un très-grand intérêt pour les études byzantines.

Il nous fait connaître surtout des écrivains qui nous étaient, jusqu'à ce jour, presque inconnus.

Il nous donne aussi un grand nombre de renseignements sur la biographie d'un d'entr'eux, George Tornikés. En outre, il contient un fragment, de même grammatical et rhétorique, avec des notes explicatives très utiles pour la connaissance de la langue vulgaire.

M. Krumbacher espère que M. Festa aura la chance de publier lui-même la plus grande partie des documents contenus dans le ms. 321 cl. phil. de Vienne.

M. le comm. Venturi a la parole pour la dernière communication à faire à la Section XI^{me}. Il traite d'un grand poème sacré en ivoire, c'est-à-dire de la *Lipsanothèque de Brescin.*

Il prouve que M. Garrucci et M. Dobbert n'ont pas bien expliqué ce précieux objet d'art, ni dans les représentations, ni dans la détermination de l'époque à laquelle il appartient. Il date du quatrième siècle et comme à cette époque le culte des reliques était défendu, on a eu tort d'appeler *lipsanothèque* ce monument qui ne l'est pas.

M. Strzygowski, à ce propos, mentionne un fragment de sarcophage existant au palais Raffalo à Ravello (Salerne), ainsi qu'un autre observé par lui dans l'Asie Mineure; dans lesquels le sujet traité c'est le châtiement d'Ananias, sujet qui est très rare et qu'on voit traité sur l'ivoire de Brescia.

M. Lambros constate avec satisfaction que dans la Section XI^me l'histoire de l'art byzantin a été dignement traitée par MM. Strzygowski, Venturi et ses élèves, et Graeven. Il dit que la bonté de la méthode, l'étude minutieuse des détails, qualités empruntées à l'archéologie classique, ont été appliquées d'une manière tout à fait satisfaisante aux monuments de l'art byzantin; de sorte que nous avons maintenant une archéologie byzantine.

Il est d'avis qu'en ce moment, il serait nécessaire de fixer durablement la terminologie artistique, pour s'en servir dans la description des monuments byzantins.

M. Strzygowski dit que cela tient aux philologues, les historiens de l'art ayant encore assez de travail pour étudier les monuments.

M. Krumbacher conclut que la Section *Grèce et Orient*, qui était un petit bébé au Congrès de Genève, qui fut un enfant à celui de Paris, a maintenant atteint une jeunesse vigoureuse. A notre section, très surchargée, on a apporté grand nombre de mémoires d'un grand intérêt et les sujets choisis n'embrassaient pas seulement l'histoire de l'art byzantin, mais la philologie, l'archéologie, l'histoire des peuples balkaniques et jusqu'aux recherches toujours pénibles dans les mss. syriens et hébreux. Nous pouvons regarder avec confiance la tâche que nous avons accomplie. « Mais, dit-il, il m'est cher de vous l'affirmer: sans l'œuvre assidue et intelligente de nos deux secrétaires, MM. Vaglieri et Botti, il nous aurait été difficile d'arriver à ces résultats. Je vous propose en conséquence, comme marque visible de notre satisfaction, des applaudissements à ces messieurs. » (*Vifs applaudissements*).

M. le président Krumbacher, en clôturant les séances, exprime le vœu que la section Grèce-Orient au prochain Congrès puisse se révéler dans toute sa vigueur.

M. Venturi remercie vivement, au nom de l'assistance, MM. les Présidents de la section pour leur dévouement, ainsi que pour la parfaite di-

stinction, avec laquelle ils ont dirigé les débats. Il est heureux qu'en travaillant en commun, il en soit résulté entre les Congressistes des relations personnelles et des amitiés aussi, qui nous encouragent à poursuivre avec confiance nos travaux.

Très vifs applaudissements.

XII^{me} SECTION

Langues et traditions américaines

1^{re} SÉANCE (5 octobre). Président M. FR. DEL PASO Y TRONCOSO.

La séance a été entièrement occupée par une communication de Mr. le prof. G. Sergi, de l'Université de Rome, sur l'*Anthropologie américaine*. En voici un bref résumé :

« On connaît bien les difficultés du problème sur les origines des peuples de l'Amérique, et aussi les différentes opinions sur la matière : on se propose ici de présenter une petite contribution, sans aucune prétention de résoudre le problème.

« L'analyse anthropologique de différents peuples américains présente trois types : un type *asiatique* (on montre la photographie d'un crâne du mound de Scioto Valley et celle d'un crâne de type asiatique); un type *mélanésien* (on montre les photographies d'un crâne bolivien et d'un crâne de Rigo); et un type *négrito* (on montre les photographies d'un crâne péruvien ancien, non déformé, et d'un crâne négrito). Les trois formes révèlent que l'Amérique a eu, au moins, deux courants d'immigration : une d'Asie et l'autre océanique. Ces faits semblent bien certains; il est cependant bien possible que d'autres immigrations d'autres régions soient venues à peupler l'Amérique ».

2^{me} SÉANCE (6 octobre). Président M. FR. DEL PASO Y TRONCOSO.

Le Président communique avant tout une lettre de S. E. Enrique Moreno, Ministre de la République Argentine à Rome et délégué de son Gouvernement au Congrès, dans laquelle M. le Ministre propose de fonder à Rome une *Bibliothèque orientale*, annexée à quelqu'une des Bibliothèques déjà existant ici, et demande pour cela l'appui de tous les Orientalistes du monde et des respectifs Gouvernements, pour l'envoi des publications scientifiques et littéraires ayant trait à l'Orient. S. E. ajoute qu'il compte déjà sur l'appui officiel de son Gouvernement et des savants de son pays, et aussi des autres délégués des Gouvernements américains.

Les Membres présents de la Section s'associent de bon gré à la proposition de S. E. le Ministre Moreno, et décident de la soumettre à l'approbation des autres Membres du Congrès, dans la dernière séance générale.

Le secrétaire donne ensuite lecture d'une lettre de Madame Zelia Nuttall, si bien connue de tous les Américanistes, qui annonce le prochain envoi de son ouvrage intitulé : *The Keynote of Ancient American Civilisations*. En attendant, Madame Nuttall soumet à la discussion des savants compétents les conclusions auxquelles elle est arrivée dans son ouvrage, et qui peuvent se résumer dans les 4 propositions suivantes :

« 1. Les races américaines semblent avoir la même origine que la race chinoise et provenir du Nord des régions circumpolaires qui, autrefois, étaient continues.

« 2. La communauté d'origine expliquerait certaines ressemblances qui se limitent, cependant, à quelques principes rudimentaires et fondamentaux qui sont, en somme, visibles chez tous les peuples primitifs.

« 3. La séparation et l'isolement de ces deux branches de la famille humaine a dû se produire à une époque si reculée qui leur a permis de développer des langues non seulement différentes phonétiquement, mais aussi morphologiquement, et des civilisations bien distinctes l'une de l'autre.

« 4. Madame Nuttall n'a trouvé nul appui réel de la théorie que la civilisation chinoise ait influencé la civilisation américaine : celles-ci sont des civilisations sœurs et non pas mère et fille, et les deux sœurs sont très vieilles ».

M. le Président communique encore une lettre de S. E. Vicente G. Quesada, Ministre de la République Argentine à Madrid et délégué de l'Université Nationale de Buenos Aires au Congrès, par laquelle il offre, au nom de la dite Université, une riche série de publications faites par des auteurs Argentins sur les langues, les peuples et les civilisations de l'Amérique.

M. le Président remercie S. E., au nom de la Section, se réservant de communiquer au Comité exécutif du Congrès les dons précieux de l'Université Nationale de Buenos Aires.

M. le Président offre en outre au Congrès un exemplaire d'un ouvrage qu'il vient de publier tout récemment à Florence, intitulé :

Descripción, Historia y Exposición del Codice pictórico des los antiguos Náuas.

En présentant son volumineux et très-important ouvrage, M. Del Paso y Troncoso profite de l'occasion pour faire une savante excursion dans le champ de la phonologie de la langue *nahuatl* ou mexicaine, dont voici le résumé :

L'A. commence par expliquer les signes orthographiques ; il parle ensuite des trois procédés employés par les peuples de Anáhuac pour leur écriture figurative : objectif, idéographique et phonético-figuratif. Il traite après cela du rapport de l'écriture figurative avec la langue *náuatl* ou mexicaine ; de l'alphabet des sons mexicains inventé par les missionnaires ; de l'alphabet physiologique mexicain employé dans son ouvrage ; et termine par une exposition des signes et des sons de la langue en question.

La partie pratique la plus importante de cette communication se trouve dans la nécessité, bien démontrée par M. Del Paso, de connaître la langue *náuatl* quand il s'agit de hiéroglyphes phonético-figuratifs. La raison en est que les figures ne représentent pas alors les noms réels des choses, ni non plus les idées nées de ces noms ; mais elles représentent plutôt de simples sons donnés par la première syllabe, ou bien par le radical du nom.

Quant aux rapports que la nation *náuatl* et sa langue ont avec l'Asie, ils sont problématiques ; mais il faut cependant reconnaître que les Mexicains venaient très-probablement du Nord et de l'Occident, c'est-à-dire des côtes du Pacifique. C'est ainsi que les langues du groupe *hima-ópata*, qui ont des rapports d'affinité avec la langue mexicaine, se parlent sur toute la côte du Pacifique, depuis l'État de Xalisco jusqu'à la frontière des États-Unis.

M. Del Paso ajoute encore qu'il a découvert, parmi les Mexicains, le son aspiré de la *l* finale, produit par ce que les linguistes appellent l'esprit sourd, tandis que la *l* européenne se produit par le même mécanisme d'aspiration, mais par l'esprit sonore. Il est à désirer, conclut-il, que l'on étudie si ce son final *l* sourde de la langue mexicaine se trouve dans quelque nation du groupe touranien de l'Asie.

Après une courte discussion sur l'importante communication faite par M. Del Paso, M. Grossi lit son Mémoire sur la *Mythologie zoologique des Indiens de l'Amazonie*.

L'A. énumère les ouvrages des principaux savants qui se sont jusqu'ici occupés du *folk-lore* brésilien, et spécialement ceux du Prof. Fred. Ch. Hartt, du général J. Vieira Couto de Magalhães, du Prof. Sylvio Romero, du Dr. Barboza Rodriguez, du Prof. José Verissimo, du Baron de Santa-Anna Nery, etc.

Quant aux contes, mythes ou légendes qui ont été recueillis parmi

les Indiens de l'Amazonie, M. Grossi relève avant tout le caractère uniforme et presque stéréotypé avec lequel ils sont tous répétés, de Pará jusqu'à la frontière du Pérou.

Pour ce qui se réfère à la signification de ces contes populaires, M. Grossi avoue qu'il fait des réserves sur l'interprétation symbolique qu'en ont donné MM. Hartt et Conto de Magalhães; en tout cas, il n'y trouve aucun rapport avec les mythes indiens ou d'autres peuples orientaux, à l'exception de certaines analogies qui s'expliquent tout naturellement par l'identité fondamentale de l'esprit humain en tout temps et chez tous les peuples.

M. Grossi achève la lecture de son mémoire avec une courte analyse des principales légendes où le *jabuti*, ou tortue (*Testudo terrestris*), joue le même rôle que le renard dans celles du Vieux Monde: cycle de légendes que le prof. Hartt a le tout premier étudié dans sa savante brochure sur les *Amazonian Tortoise myths*....

Suite une courte discussion à laquelle prennent part MM. Sergi, Del Paso et Santos Rodriguez.

3^{me} SÉANCE (9 octobre). Président M. FR. DEL PASO Y TRONCOSO.

En l'absence de M. le prof. Dyneley Prince, qui devait lire un Mémoire sur « l'inflexion du substantif dans les langues algonquines », M. le Président donne la parole au secrétaire, Mr. le Dr. Vincenzo Grossi.

M. Grossi fournit d'abord quelques renseignements sur les langues des Fuégiens, et spécialement sur celle des *Alikuluf*, qui forme l'objet de son Mémoire. Il explique ensuite comment, à l'occasion du IV^e centenaire de la découverte de l'Amérique à Gênes, en 1892, il a pu recueillir de la bouche même de deux jeunes Fuégiens de la tribu des *Alikuluf*, appelés Daniel et Silvestre, presque une centaine de mots de leur langue maternelle, qu'il a tâché de transcrire le plus exactement possible, à l'aide de l'alphabet proposé par M. le prof. Ascoli dans son *Archivio Glottologico* (vol. I, pp. XLII-LIV).

Après avoir fait noter l'absence de mots exprimant des idées générales ou abstraites, propres, du reste, de presque toutes les langues des peuples sauvages, M. Grossi exprime le vœu que cette méthode de transcription d'une langue sauvage d'après la prononciation même des sujets qui la parlent, soit possiblement étendue à l'étude des langues américaines encore vivantes; sans quoi toute comparaison avec les autres langues, anciens ou modernes, risque de devenir simplement fantaisiste ou trompeuse.

En attendant, conclut M. Grossi, voilà ma modeste *Contribution à l'étude de la langues des Fuégiens Alikuluf*.

M. Quesada adhère au vœu exprimé par M. Grossi, et rappelle que cela est d'autant plus nécessaire, que les grammaires des langues indigènes de l'Amérique publiées par les missionnaires ont été faussement calquées sur le moule de la grammaire latine, qui ne pouvait pas s'y adapter à cause de la différence fondamentale de la morphologie de ces mêmes langues avec le latin ou tout autre langue à flexion.

MM. Machaïn et Troncoso ajoutent, à leur tour, quelques remarques personnelles, qu'ils ont faites eux-mêmes respectivement sur les langues *guarani* et *nahuall*; observations qui démontrent une fois de plus l'extrême difficulté de transcrire les langues parlées par les Indiens de l'Amérique.

M. Grossi fait ensuite un court exposé de son Mémoire sur le *Muy-rakytâ* (espèce de talisman en jadéite ou autre pierre de couleur verte), à propos de la première partie de l'ouvrage homonyme publié par M. J. Barboza Rodrigues en 1889, sous le titre: *O MUYRAKYTA. Estudo da origem asiatica da civilização do Amazonas nos tempos prehistoricos*.

M. Grossi commence par distinguer la question du peuplement de l'Amérique précolombienne de celle de l'origine de la civilisation. Il laisse de côté la première, qui a déjà été traitée, ici-même, par M. le prof. Sergi, pour s'occuper seulement de la seconde.

Maintenant, dit-il, dans la *vexata quaestio* des prétendues immigrations asiatiques en Amérique, ce sont les preuves sérieuses qui font toujours défaut: c'est pourquoi elle reste encore obscure, malgré les « chinoïseries » et les « robinsonnades » de certains Américanistes.

Quant à l'argument principal du savant botaniste brésilien, — celui de la non existence de la jadéite sur le continent américain, M. Grossi se limite à rappeler ici l'opinion d'un minéralogiste très-compétent dans la matière, M. Doumer, qui s'est longuement occupé de l'analyse chimique et de la structure des divers objets en jadéite. Or, le savant minéralogiste ne regarde pas come *invraisemblable* l'existence de gisements de jadéite en Europe et en Amérique. Du reste, ajoute M. Grossi, l'exploration minéralogique du continent américain est encore trop incomplète, pour en pouvoir conclure, dès à présent, sur l'existence ou moins de gisements de jadéite dans cette partie du monde: les découvertes faites dans l'Alaska, il y a déjà plus d'une dizaine d'années, en sont le témoignage le plus évident.

Quant aux analogies linguistiques entre les noms ethniques et géographiques de Cara et Caraïbes, sur lesquelles M. Barboza Rodrigues appuie ses conclusions, elles sont destituées de tout fondement scienti-

fique, et ne méritent certainement pas d'être prises au sérieux. Que si des analogies philologiques nous passons à examiner celles des légendes, des traditions et des usages, M. Grossi remarque que les analogies signalées par M. Barboza Rodrigues n'ont absolument rien de particulier et d'exclusif qui puisse indiquer la Chine ou l'Asie, à preference d'autres contrées du vieux Monde.

En effet, la curieuse coutume de la *couvade* (ou *resguardo*), encore en usage parmi certaines tribus de l'Amazonie, avait été déjà signalée dès l'antiquité par Strabon, chez les Celtibères, avant qu'elle fût rencontrée au Yunnan par Marco Polo, au XIII^e siècle; et cela sans citer la longue série des noms de peuples, anciens ou modernes, parmi lesquels elle a été constatée par les voyageurs. Du reste, ajoute M. Grossi, il suffit de lire la longue liste qu'en a donnée M. Edw.-B. Tylor pour se convaincre que si M. Barboza Rodrigues n'a d'autres arguments pour appuyer sa thèse, il peut y renoncer d'avance.

Reste enfin à examiner la légende des Amazones, également citée par M. Barboza Rodrigues: ce qui donne occasion à M. Grossi de développer ici les conclusions auxquelles il était arrivé dans l'étude qui devait former l'objet de sa troisième communication d'aujourd'hui; conclusions qui peuvent se résumer en disant que c'est la légende grecque d'Herodote qui a servi à Orellana, à sir Walter Raleigh et au père d'Acunha pour construire leur légende des Amazones, que La Condamine propagea dans toute l'Europe au XVIII^e siècle.

La communication de M. Grossi donne lieu à une très-vive discussion, à laquelle prennent part presque tous les membres présents à la séance, et principalement MM. le Proff. Oppert et Sergi. M. Oppert, surtout, proteste contre les exagérations auxquelles a donné lieu cette manie de comparaison entre les langues, les mythes et les croyances des peuples d'Asie avec ceux de l'Amérique; exagérations qui ont contribué à discréditer cette branche d'études, pourtant si intéressantes à tous les points de vue.

Suivent quelques remarques du président, M. Troncoso, qui fait observer qu'on ne possède pas encore tous les éléments nécessaires pour une comparaison sérieuse.

4^{me} SÉANCE (10 octobre). Président M. FR. DEL PASO Y TRONCOSO.

S. E. Quesada offre au Congrès, au nom de l'Université Nationale de Buenos-Ayres, un exemplaire relié du *Vocabulario Rioplatense razornado* de D. Danil Granada (Montevideo, 1890).

Le Président remercie S. E. Quesada pour le nouveau cadeau qu'il vient de faire à la Bibliothèque du Congrès.

M. Troncoso fait ensuite une intéressante communication sur *Le procédé adopté par les premiers missionnaires au Mexique pour inculquer les traditions de la Bible aux néophytes américains*. En annonçant la prochaine publication d'un ouvrage qu'il prépare sur le théâtre mexicain pré-hispanique, M. Troncoso explique comment les traditions de la Bible avaient dû être un peu modifiées par les missionnaires, à fin d'éviter les objections que les néophytes pouvaient soulever : celle, par exemple, de la polygamie ou du concubinat des patriarches bibliques.

A l'appui de sa thèse, l'orateur présente une petite pièce dramatique sur le *Sacrifice d'Isac*, écrite en mexicain et traduite par lui en espagnol.

M. Grossi fait remarquer l'importance de la communication de M. Troncoso, au double point de vue de la linguistique américaine et de la littérature comparée, spécialement pour ce qui se réfère à l'étude des *représentations sacrées* et aux origines du théâtre, en Espagne et en Italie.

M. Grossi fait ensuite sa communication annoncée : *Teocalli e Piramidi*. Après avoir établi que la *pyramide* dérive du *tumulus*, M. Grossi passe en revue les différents peuples qui avaient l'habitude d'élever des monceaux de terre sur les tombeaux de leurs chefs, et cite, entre autres, les Scythes, les Grecs, les Latins, les Etrusques et les Germains, pour arriver jusqu'aux tumulus danois de la reine Thyra et du roi Gorm, morts l'une et l'autre vers l'année 950 de notre ère.

M. Grossi rappelle, après cela, les *mounds* prodigieux de l'Amérique du Nord, d'us — comme l'on sait — aux *Mound-Builders* : ces tumulus, de proportions gigantesques, se retrouvent nombreux dans les vallées du Mississipi, de l'Ohio, du Missouri, et dans celles formées par leurs affluents. Il énumère ici quelques-unes des multiformes variétés de ces *mounds*, et touche, en passant, à la question complexe et embrouillée de leur constructeurs ignorés, les *Mounds-Builders* ; il parle enfin des pyramides tronquées de l'Amérique Centrale, descendantes directes des *mounds-temples*, plutôt que des *mounds funéraires* de l'Amérique du Nord : ce qui lui donne occasion de faire remarquer comment on a eu tort, selon lui, d'avoir comparé les *teocalli* du Mexique — qui sont essentiellement des autels immenses, ou des sanctuaires — aux pyramides égyptiennes, qui sont exclusivement des tombeaux gigantesques.

Plus sérieux, au moins, — dit M. Grossi — serait un parallèle entre les pyramides tronquées de l'Amérique Centrale — les *teocalli* compris — et les tours à terrasses de la Chaldée, — les *zigurat* des inscriptions cunéiformes.

Et, à propos de ces dernières constructions, il ajoute que, quoique les anciens aient désigné par le même mot les pyramides égyptiennes et les *zigurat* des inscriptions assyriennes, il y a, cependant, entre ces deux catégories de monuments, bien plus de différences que de ressemblances.

L'orateur termine sa communication en faisant remarquer que les constructions pyramidales ne sont pas, du reste, exclusivement propres de l'Égypte, mais qu'elles se trouvent aussi — outre que dans l'Amérique Centrale et dans les plaines de la Chaldée — en Ethiopie, dans la Judée, en Phénicie, au Pérou, à Java, et même dans la lointaine Polynésie — à Tahiti, par exemple : ce qui est, selon lui, une preuve nouvelle que le progrès des races humaines, dans l'industrie aussi bien que dans les arts, s'accomplit presque avec les mêmes lois chez les peuples les plus éloignés.

La communication de M. Grossi donne lieu à une très-vive discussion, à laquelle prennent part MM. Quesada, Troncoso, Sergi et Agnoletti.

M. Sergi, surtout, n'est pas d'accord avec M. Grossi sur l'origine de la pyramide du tumulus primitif; il ne l'est pas non plus sur la dérivation du *teocalli* mexicain des *mounds* des Etats-Unis : cependant, il est bien d'accord avec lui sur sa thèse fondamentale, c'est-à-dire qu'il n'y a absolument aucun rapport d'origine, ou autre, entre les pyramides mexicaines et les pyramides égyptiennes.

M. Agnoletti ajoute quelques considérations pour prouver que les Peaux-Rouges actuels sont les descendants des anciens *Mound-Builders*.

M. Troncoso remarque, de son côté, qu'au Mexique on a trouvé aussi des *mounds*, grands et petits, qui avaient dû servir, très-probablement, de lieu de refuge ou d'habitation : ce qui justifierait, jusqu'à un certain point, l'hypothèse de M. Grossi sur les analogies, déjà signalées, ici, entre les *mounds* des Etats-Unis et les pyramides de l'Amérique Centrale.

M. Grossi fait encore une autre communication sur les *Mummie nell'Antico e nel Nuovo Mondo*. Après avoir énuméré les différents peuples, anciens et modernes, qui pratiquaient ou pratiquent encore la momification totale ou partielle des cadavres, il s'arrête particulièrement sur les trois peuples qu'il considère « classiques, » pour ce qui concerne ce rite funéraire si intéressant et si curieux, c'est-à-dire : les anciens Egyptiens, les Guanches des îles Canaries et les anciens Péruviens.

Les conclusions que M. Grossi tire de son étude sont presque identiques à celles qu'il a soutenues dans la précédente communication sur les *Pyramides dans l'Ancien et le Nouveau Monde*, c'est-à-dire que, sous l'influence de circonstances analogues, — l'esprit humain restant toujours

et partout foncièrement identique dans ces procédés mentaux — ses manifestations extérieures, dans l'ordre des faits aussi bien que dans celui des idées, se ressemblent dans tous les temps et dans tous les lieux.

Cette communication soulève, elle aussi, une très-vive discussion, à laquelle prennent part principalement MM. Sergi et Santos Rodriguez.

M. Sergi, tout en admettant qu'il n'y a pas de comparaison possible à faire entre le procédé de la momification chez les anciens Egyptiens, les Guanches des Canaries et les anciens Péruviens, comme le soutient M. Grossi, fait cependant quelque réserve sur l'origine de la momification en Egypte, que M. Grossi voudrait expliquer avec les conditions naturelles du climat du pays, tandis que, selon lui, elle serait, peut-être, d'origine asiatique. Quant à M. Santos Rodriguez, il fait quelques remarques sur les procédés de la momification chez les anciens Egyptiens, et semble se ranger lui aussi du côté de M. Sergi pour ce qui a trait à la question de l'origine de ce rite funéraire.

5^{me} SÉANCE (11 octobre). Président M. Fr. DEL PASO Y TRONCOSO.

M. Montet ayant dû s'absenter pour aller faire une communication dans la Section sémitique, le Président donne la parole au secrétaire, Prof. V. Grossi, pour lire le résumé de son Mémoire sur *la questione dei cosiddetti « precursori » di Colombo in America*.

M. Grossi commence à se demander quels furent les premiers hommes qui foulèrent le sol américain, et à quelle race ils appartenaient; et il ajoute tout de suite que l'histoire ne peut pas encore répondre à ces questions, et que, peut-être, elle ne le pourra jamais.

En laissant donc de côté, pour le moment, la *vexata quaestio* des immigrations préhistoriques plus ou moins probable, dans l'Amérique, M. Grossi passe à traiter de celles qui, selon certaines traditions, auraient eu lieu dans les temps historiques.

Après une courte excursion dans le champ de la paléogéographie et de la géographie mythique, à propos de l'Atlantide de Platon, de la Mèropide de Théopompe et du continent Cronien de Plutarque, l'orateur entre dans celui de la géographie légendaire du moyen-âge, et examine les légendes chrétiennes sur le Paradis terrestre, les voyages de Saint-Brandan, et les îles imaginaires de l'Océan Atlantique.

Débarrassé ainsi le terrain des mythes et des légendes géographiques, qui pourraient tout aussi bien se rapporter au monde de la Lune, M. Grossi passe à examiner, à la lumière de la critique historique, géographique et ethnographique, les prétendus voyages ou immigrations en Amérique des anciens Egyptiens, des Phéniciens, des Carthaginois, des

Israélites, des Grecs, des Romains, des Chinois, des Japonais, des Malais, des Polynésiens, des Arabes, des Celtes, des Germains, des Frisons, des Gallois, des Basques, des Irlandais, des Scandinaves, etc. Il touche ensuite à la question de la carte et des voyages des frères Zeno dans le Nord, et à celle des savants et des voyageurs qu'on a nommés les « précurseurs immédiats » de Colomb : P. Dal Pozzo Toscanelli, Martin Behaïm, Jean Cousin, D. Corte-Real, etc.

La conclusion de ce long Mémoire est que, parmi tous ces *précurseurs* historiques ou préhistoriques du grand Navigateur italien, les seuls qui peuvent avancer des prétentions sérieuses sont les Scandinaves, et spécialement les Islandais qui, en 986, découvrirent d'abord le *Groënland*, puis l'*Helluland* (Labrador), ensuite le *Markland* (Nouvelle-Ecosse), et enfin le *Vinland* (peut-être la Virginie ou le Massachusetts).

Mais tout cela, ajoute M. Grossi, à la fin de son discours, n'enlève absolument rien à la gloire immortelle de Colomb, auquel on devra du moins toujours reconnaître la priorité indiscutable de la *découverte*, pour ainsi dire, *officielle* du Nouveau-Monde, de cette grande révélation, préconisée peut-être par d'autres, mais que lui seul a poursuivie avec cette ténacité persévérante qui caractérise une mission providentielle.

La lecture de ce mémoire donne occasion à M. Troncoso de parler des voyages que Colomb aurait faits en Island, où il aurait connu les *sagas* islandais du XI^e siècle, qui parlent du *Pays des Hommes blancs* (Hvitramannaland); contrée qu'on identifie généralement aujourd'hui avec le Nouveau-Brunswick et une partie du Canada.

M. Grossi répond au Président, en avouant son parfait scepticisme à l'égard de ces prétendus voyages de Colomb en Islande, et cite quelques-uns des auteurs les plus accrédités qui les nient absolument.

La parole est ensuite à M. Ed. Montet, professeur à l'Université de Genève, qui ayant fait en 1892-93 un voyage au Brésil et dans la République Argentine, entretient la section de quelques-uns des rapports qui unissent l'Orient à l'Amérique : influence de l'arabe sur l'espagnol et le portugais, rapports linguistiques entre les dialectes indiens (*guarani*) et les langues orientales. Il examine ensuite la question de l'origine asiatique des populations indiennes, et croit à l'impossibilité d'arriver à une solution du problème. Puis il parle encore des Orientaux établis dans l'Amérique du Sud ; enfin il termine par quelques souvenirs personnels.

M. Troncoso remercie, au nom de la réunion, M. Montet pour son intéressante communication, et ajoute quelques remarques personnelles sur les Orientaux établis au Mexique.

L'ordre du jour de la séance et de la section étant épuisé, on passe maintenant à la discussion des vœux exprimés par quelques-uns des membres présents à la réunion.

La premier vœu émis est celui du Dr. L. Santos Rodriguez, vice-consul du Chili à Rome et délégué de son Gouvernement au Congrès, qui propose l'institution officielle d'une chaire d'*Ethnologie américaine* à l'Université de Rome.

M. Sergi fait observer à M. Santos Rodriguez que son idée ne lui semble guère pratique; quant à lui, il préférerait bien plus l'institution dans la ville éternelle d'un *Musée* et d'une *Bibliothèque* américaine.

M. Grossi voudrait plutôt qu'on élargît encore le cadre tracé par M. Santos Rodriguez, et que la chaire proposée par celui-ci s'occupât aussi de la *géographie politique et coloniale* de l'Amérique, en considération surtout des grands intérêts économiques, politiques et sociaux qui relient maintenant l'Italie aux grandes Républiques de l'Amérique du Sud et du Nord.

Cette question, du reste, a été déjà traitée dans la 2^e section du 1^{er} Congrès géographique italien de Gènes (septembre 1892), laquelle a émis le vœu « *perchè in ogni modo più acconcio e più efficace, gli studi della geografia americana abbiano da ottenere in Italia il maggior possibile sviluppo* ».

Après quelques autres observations de détail, de la part de M. Sergi, la proposition du Dr. L. Santos Rodriguez est approuvée à la majorité.

La seconde proposition soumise à l'approbation de la réunion est celle faite par M. Grossi, pour la fondation à Rome d'une *Società americana d'Italia*, autour de laquelle puissent se grouper le Musée et la Bibliothèque américaine indiqués par M. Sergi.

Tous les membres présents approuvent vivement la proposition de M. Grossi, et spécialement MM. Quesada, Machain, Troncoso et Santos Rodriguez, qui promettent tous de s'intéresser auprès de leurs Gouvernements et des savants de leur pays pour la bonne réussite de la Société projetée.

M. Sergi, au nom de la *Società romana d'Antropologia* dont il est le fondateur et le président, offre dès-à-présent l'hospitalité de ses locaux et de son Bulletin aux membres de la future Société américaine d'Italie.

MM. Troncoso et Grossi remercient M. Sergi de la part de leurs collègues, et on délibère que les deux Sociétés devront toujours procéder d'accord entr'elles, tout en conservant chacune son cachet spécial et son autonomie.

Suit une dernière proposition faite par M. Santos Rodriguez, pour

inviter les Gouvernements américains à donner des ordres aux autorités compétentes, afin que toute découverte archéologique, ou autre, ayant trait à la civilisation primitive de l'Amérique, soit communiquée, avec promptitude et exactitude, à une Université déterminée de chaque pays, laquelle se chargera après de la transmettre aux autres. M. Santos Rodriguez invite aussi les savants de tous le pays, et spécialement MM. les Orientalistes présents au Congrès, de vouloir faire la même chose pour tout ce qui se rattache à leurs études, de proche ou de loin, aux origines de la civilisation américaine.

MM. Sergi et Grossi, tout en louant l'intention excellente qui a dicté à M. Santos Rodriguez sa dernière proposition, font cependant quelques réserves sur son opportunité et, surtout, sur sa portée pratique, au sujet de laquelle ils avancent quelque doute.

MM. Machaïn et Troncoso s'associent aux prudentes réserves de leurs collègues.

M. Santos Rodriguez insiste, néanmoins, dans sa proposition, mais il déclare de s'en remettre à la présidence de la Section, sur l'opportunité de la soumettre à l'approbation des Sections réunies du Congrès.

Après un vœu de remerciement à MM. Troncoso et Grossi pour le zèle et le dévouement qu'ils ont consacrés à la bonne réussite des travaux de la XII^{me} Section, la séance est levée.

SÉANCES GÉNÉRALES DES SECTIONS RÉUNIES

Samedi 8 à 9 heures

M. G. I. ASCOLI, Président honoraire;

M. DE GUBERNATIS, Prés. effectif;

M. PULLÉ, Secrétaire général;

Secrétaires particuliers: MM. CARLI, ZANNONI.

M. le président ASCOLI monte à la chaire accueilli par de vifs applaudissements de tout le Congrès.

Il prend la parole pour remercier et il prononce l'allocution qui suit:

« Alla vostra generosa bontà, signore graziosissime, onorandissimi colleghi, italiani e stranieri, io devo il posto che qui occupo; ma devo specialissima gratitudine a Emilio Sénart, membro dell'Istituto di Francia e vice-presidente della Società Asiatica di Parigi, il quale rinnovò il pensiero di questa lusinghiera testimonianza, e ad Angelo De Gubernatis, presidente effettivo del nostro Congresso e presidente onorario della Società Asiatica Italiana, il quale sempre serbò in petto, insieme coi colleghi del Comitato, codesto gentile pensiero, non curandosi della mia naturale ritrosia e fidando nel potere della sua volontà indomabile e nel sentimento che ci affratella da gran numero di anni. Ringrazio tutti dal profondo dell'animo, ma sento insieme che il mio più valido patrocinatore è stata la mia vecchiaia.

« Non è facile, signori, di trovare un altro linguista che abbia studiato, come fu dato a me, alcune parti della prima edizione della Grammatica Comparata di Francesco Bopp, mano mano che i fogli ne uscivano dal torchio. Se qualche orma del mio lavoro i miei benevoli riescono a trovare nel campo da me percorso, è chiaro che non mi è mancato il tempo di fare qualche cosa. Ma sono sempre stato agitato da troppi desideri, e ne venne che la qualunque opera mia ne risultasse come dispersa in saggi eterogenei e frammentari.

« D'uno di codesti desideri, e forse il più fervoroso, benchè fosse quello cui paressi attender meno, mi è forse lecito di toccar brevemente in questa occasione solenne, perchè egli rientra in un'aspirazione gene-

rale del sapere, la quale può parere, non dirò negletta, ma quasi repressa, tra le schiere tanto valorose e tanto numerose degli indagatori della parola.

« Alludo ai limiti entro i quali la indagine si suol restringere. Gli studi glottologici, di regola, son limitati, quasi per forza, alla mera, se pur grandiosa, descrizione delle diverse famiglie linguistiche, movendo per ciascuna da quelle condizioni che risultano originali del suo particolare organismo e della sua particolar suppelletile verbale. Più in su o più in là par vietato d'andare. Pare che a noi linguisti debba rimanere come rimota o superflua quella meditazione per la quale il pensiero tenta di formarsi un concetto razionale del come i vari tipi di favelle primamente si formino e si maturino, del come l'uomo arrivi a conseguire uno stromento così meraviglioso e così vario, il quale è insieme un requisito immancabile della natura umana e il prodotto necessario di particolari convenzioni. E insieme pare che ci rimanga pressochè rimoto lo studio dei motivi e dei modi, pei quali avviene che nel tempo e nello spazio segua variamente la diffusione e l'alterazione dei diversi tipi di linguaggio. Cediamo il campo, salvo poche e tanto più meritorie eccezioni, cediamo il campo ai filosofi di professione per una parte di codesti assunti e agli etnologi e antropologi di professione per l'altra.

« Orbene, per quanto sia il rispetto col quale un linguista ascolti i responsi della filosofia, dell'etnologia e dell'antropologia, avvien però di rado che egli comunque s'acquieti pure a quelli tra codesti responsi che egli sente men lontani dalla verità; avvien di rado che egli non senta molto profondamente che il filosofo, l'antropologo e l'etnologo parlerebbero in tutt'altro modo, se insieme essi fossero altrettanti linguisti.

« Perchè è dunque così scarsa tra i cultori della glottologia la considerazione di quanto esca dall'indagine meramente descrittiva dei fatti che la tradizione ci porge? La ragione potissima di questo riserbo ognuno facilmente la vede. La descrizione scientificamente rigorosa dei filoni tradizionali della parola portò al riconoscimento di una quantità infinita di veri, al conquisto di una dottrina molta larga e sicura, in un campo, dove in tempi a noi ancora assai vicini, la fantasia sbizzarriva senza freno; e molto legittimamente si presume che questo corpo di dottrina si abbia ad assodare e allargare sempre più. Onde può facilmente parere che ogni altro indirizzo, sia pur d'ordine induttivo, minacci di turbare gli avanzamenti della disciplina, o almeno parere che sia malamente sottratta a una molto sicura utilità ogni forza che si spenda intorno a problemi, i quali, per loro natura, non consentano soluzioni definitive. L'indagine della parola, afferrato come ha finalmente, dopo tanto aberrare, un

terreno sicuro e spazioso, si direbbe presa dal continuo timore di esser distratta da nuove seduzioni. Gli ardimenti delle scienze naturali l'hanno piuttosto sgomentata che inanimata. Ci sono certi *idoli*, come le origini delle radici, i rapporti tra due diverse famiglie di lingue, e altrettali, che le mettono paura.

« Ma lo sgomento è stato eccessivo e vien cedendo. Di certo, le indagini, che non sieno meramente descrittive, posson difficilmente gareggiare con le altre per sodezza o precisione di risultati. Ma l'intelletto umano non può rinunciare a intuizioni ulteriori, solo perchè non gli sia dato conseguire la certezza assoluta. La persuasione, via via più ferma e ragionata, è anch'essa una risultanza apodittica, una vittoria della ragione e della conoscenza. D'altronde, il lavoro meramente descrittivo non deve punto perdere alcuna parte della sua rigorosa finitezza, perchè altri lavori gli procedan di conserva; nè i confini della storia vera e propria della parola si potranno mai impunemente oltrepassare da chi non s'addestri a tutti i rigori della indagine strettamente descrittiva.

« La quale, del rimanente, è troppo chiaro che in sé non porti luce sufficiente.

« Prendiamone qualche esempio dall'indagine indoeuropea. Qui si nota la molta differenza che intercede tra l'organismo impoverito del latino, da una parte, e l'organismo greco dall'altra, il quale si può dire identico all'organismo indoiranico e insomma rappresenta suppergiù la condizione dell'ultimo periodo unitario. Si pensi, per esempio, all'aumento e al mediopassivo, comuni al greco e all'indoiranico e estranei al latino, oppure alla confusione in cui il latino travolge insieme il perfetto e l'aoristo. La mera descrizione si restringerà ad avvertire che ci sono alcuni secoli di differenza tra i più antichi testi greci ed i latini. Ma la differenza tra i due linguaggi rimane presso che uguale pur quando arriviamo a scrittori greci e latini di una stessa età, e d'altronde il grado cospicuo della congruenza organica tra greco e indoiranico ci si afferma non ostante che i più antichi monumenti letterari del greco sottostieno di più secoli a quelli dell'Asia ariana. Dovrà dunque pur esserci una causa dell'inferiorità del latino che non istia nel tempo o nel clima; e quale potrà essere se non una causa etnologica, cioè di particolari o nuovi incrociamenti di stirpi?

« Un altro esempio, e ancora dal campo indoeuropeo. Il mero descrittore avverte la regolarità che governa i varî riflessi per cui un dato elemento fonetico del patrimonio originale si ripercuote nelle diverse lingue della famiglia. Avverte questa regolarità e l'ammira, ma non la comprende. Ora, il supposto etnologico potrà anche avviare alla spiegazione di questa tanto larga distesa di fenomeni fondamentali. Si tratterà della

favella ariana che s'imbatta successivamente in favelle diverse e le debelli, ma non senza restarne offesa o alterata. Una gente domata e conquistata perde, in certe condizioni, la propria lingua, ma assoggetta la lingua del vincitore alle abitudini del proprio organo orale. Il caso, a un di presso, del Gallo che s'adatta il latino. S'ha allora come un trasporto musicale, che va, con naturale precisione, attraverso tutta quanta la suppellettile del linguaggio.

« Così dunque si costruisce l'ipotesi della formazione di parecchi complessi d'Indoeuropei, incrociati con genti diverse, che s'irradiassero dalla prima sede. Ma come ce li raffigureremmo questi complessi, in ispecie per la loro importanza numerica? Siamo qui al problema sovrano, che incalza sempre più vivamente la etnologia, l'antropologia, la glottologia e tutt'intiera la storia, il problema d'arguire quale sia la quantità degli uomini da assegnar razionalmente alle varie contrade nelle epoche diverse. La credenza, che una serie di nazioni belle e fatte movesse da un centro comune a popolar d'Indoeuropei una larga parte del mondo, è tramontata o per tramontare, con una quantità d'altri favolosi pensieri intorno a migrazioni di interi popoli nelle varie età propriamente storiche.

« Codesti complessi antichissimi di gente dal linguaggio indoeuropeo dobbiamo ben piuttosto immaginarli molto esigui. La terra ha stentato a popolarsi. Un povero *clan* diventa, coi millenni, una nazione. La immaginazione degli scrittori ha sempre veduto un'Europa antica, piena zeppa di gente; e il pregiudizio non è spento ancora. Così, siccome per la combinazione fonetica KV, l'osco e l'umbro vengono a P, mentre il latino resta a KV (quod, pod, ecc.), e similmente, lasciando la Grecia, fanno i Britoni di contro agli Iberni, voi sentite ancora parlare di popoli del KV e di popoli del P, in contrasto storico tra di loro. Si tratterà ben piuttosto d'un mero vezzo di pronuncia, proprio di una famiglia, che è diventata un popolo!

« Ma io mi devo interrompere. Se mi fosse dato, o signori, di continuare, vorrei tra l'altro mostrarvi, come un Italiano, che nessun linguista estero ha di certo mai citato e non è stato un vero linguista, ma era un uomo di genio, il milanese Carlo Cattaneo, cui si sta ora innalzando, per tutt'altre ragioni, un superbo monumento, ha scritto, più d'un mezzo secolo fa, intorno agli argomenti qui da me accennati, delle sentenze da vero precursore. Onora al nome suo!

« Signore graziosissime, signori e colleghi onorandissimi, io intanto non doveva qui venire se non per ringraziarvi, come di nuovo molto devotamente vi ringrazio, e v'ho all'incontro afflitti con una curiosa improvvisazione. Vogliatemela perdonare ».

La suite de la séance du matin est occupée par la communication du prof. F. Pullé sur la cartographie de l'Inde.

M. Pullé dit avoir entrepris son plan pour une recherche méthodique du matériel cartographique relativement à l'Inde dans les archives et bibliothèques italiennes; mais que, pour répondre à la demande d'indiquer les terrains et la manière de s'orienter pour cette sorte de recherches il se trouva avoir composé un volume dont il présente, inprimée, la première partie du texte et un premier fascicule de l'atlas. M. Pullé présente en outre une cinquantaine de cartes géographiques, faites en couleurs.

Ces cartes expliquent l'histoire des évolutions et du progrès du dessin de la forme de l'Inde, à travers les siècles et chez les différents peuples; des rapports historiques entre Indiens et autres, surtout en ce qui concerne la culture géographique. M. Pullé parle des Babyloniens, des Phéniciens, des Hébreux et s'étend ensuite sur les documents cartographiques que l'on peut retrouver dans les diverses époques de la littérature brahmanique, bouddhiste et jaïnique dans l'Inde.

Il s'agit de documents, ignorés pour la plupart, que M. Pullé a trouvés dans la collection de codes apportée par le comte De Gubernatis de l'Inde à la bibliothèque centrale de Florence; une collection dont on reconnaît de plus en plus la valeur.

L'orateur passe ensuite, en reconstruisant toujours les types de l'Inde, dans la littérature géographique des Grecs et des Romains jusqu'à l'époque byzantine, en parlant du rapport de la cartographie des Arabes et des Byzantins et en suivant surtout la ligne généalogique d'un type particulier, le quadriforme, plusieurs siècles avant J. C. jusqu'au sortir du moyen-âge.

Pendant la Renaissance, surtout en Italie, on voit peu à peu se dessiner une forme nouvelle et plus voisine de la vérité réelle de la péninsule indienne, ce qui est dû en grande partie aux rapports des voyageurs italiens dans l'Orient; rapports qui ont dû être étendus et fréquents et dont Marco Polo et les plus célèbres voyageurs représentent seulement les cas les plus en vue. Mais, de même que Colombo, Toscanelli, Vespucci, à l'époque des découvertes, les cartographes sont des Italiens; ils prêtent leur œuvre aux nations les plus fortes et les plus fortunées, surtout aux Portugais et aux Anglais; ils sont encore les pilotes du monde à la conquête de nouveaux domaines politiques et de nouveaux domaines scientifiques.

M. Pullé cite Cantino, Dal Bagno (de Lucques) à qui la cartographie doit de grands progrès, se limitant à les démontrer dans le fait

particulier de l'Inde. Il parle des vrais trésors que le hasard a fait découvrir en Italie ; et, outre la fameuse carte de Cantino de l'Estense de Modène, il présente sur l'atlas la reproduction de deux importants planisphères mis à jour au cours de ces dernières années pour la première fois et dûs, dit-il, plus au hasard qu'à ses recherches.

M. Pullé retrouve dans la nouvelle cartographie après la découverte des voies maritimes de l'Inde orientale, trois types principaux : le ptolémaïque qui dispute dans les écoles le terrain aux nouvelles découvertes de la géographie ; le type boursiforme des Portugais suivi surtout par les cartographes espagnols, français et anglais et le type italien de Cantino, de Vesconte, de Danti et ainsi de suite jusqu'à Gastaldo qui est celui qui répond le mieux à la réalité de la forme de la péninsule indienne.

M. Ascoli s'associe aux générales et vives approbations de l'assemblée, en remerciant M. Pullé de son ouvrage long et patient, dont l'intérêt a été accru par la manière facile et brillante de l'exposition.

M. Pullé présente enfin un magnifique fac-simile en couleurs d'un dessin inédit des connaissances grecques en ce qui concerne l'Inde, dû au célèbre géographe allemand, Henry Kiepert, mort récemment à Berlin.

C'est une très belle et précieuse reproduction que S. E. le ministre Baccelli offre gracieusement au Congrès.

SEANCE GÉNÉRALE du 8 octobre, à 3 heures de l'après-midi.

La séance est ouverte sous la présidence de M. Ascoli, Président d'honneur du Congrès : il donne tout de suite la parole à M. le prof. Macauliffe, qui fait en anglais sa communication : *On the life and writings of guru Gobind Singh, the tenth guru of the Sikhs*.

M. Macauliffe commence par faire un court exposé de la religion des Sikhs : il en décrit les principes et ses différences avec l'Hindouisme. Il lit après des extraits de sa traduction des hymnes de Kabir, le grand précurseur du guru Nanak : il lit aussi des extraits des compositions du guru Arjan et du guru Gobind Singh, le dixième guru des Sikhs.

L'orateur examine ensuite le Sikhisme à son origine, dans le postulat des Védas : *Eko Brahmâ, dvitvgo nâsty eva*, c'est-à-dire : « un seul Dieu existe ; il n'y en a pas d'autre ».

M. Macauliffe se réfère aussi à une autre origine du Sikhisme, c'est-à-dire à celui qui prit sa source dans la discussion des *Mullas* et des *Maulois* avec les *pandits* des Hindous de la ville de Bénarès.

Il donne enfin les raisons explicatives de ses traductions de l'écriture sacrée des Sikhs, et énumère quelques unes des difficultés sous le poids desquelles feu le Dr. Trumpp tomba.

À propos de la conférence de M. Macauliffe, M. le prof. L. von Schroeder estime qu'il serait très-désirable de posséder une traduction des livres sacrés des Sikhs, telle que M. Macauliffe en a conçu le plan et préparé l'exécution; traduction dans laquelle se trouverait incorporée et utilisée la tradition orale des Sikhs eux-mêmes, qui menace de disparaître rapidement.

Il recommande instamment l'entreprise de M. Macauliffe à l'appui matériel tant du Gouvernement de l'Inde que des chefs Sikhs; cet appui a été autrefois généreusement accordé à la tentative méritoire mais insuffisante du Dr. Trumpp; il peut seul assurer le succès d'une œuvre aussi considérable et aussi coûteuse.

Mr. Senart, à son tour, demande à appuyer la proposition faite par M. von Schroeder et prie la réunion de recommander instamment à l'appui, soit du Gouvernement de l'Inde, soit des chefs Sikhs, l'entreprise de M. Macauliffe. Il insiste sur l'intérêt spécial que présente dans l'histoire religieuse de l'Inde le développement de la religion des Sikhs, la seule qui y ait pris l'allure militante et guerrière que ne semblaient pas faire prévoir ses débuts. Le plus essentiel de la traduction projetée sera dans cette circonstance qu'elle préservera d'une perte menaçante la tradition orale et l'interprétation orthodoxe. Nulle part la tradition n'a plus d'importance que dans une doctrine comme celle-ci, qui est voilée d'un syncrétisme compliqué, et dont l'originalité speculative n'a pu se dégager que peu à peu.

Il va sans dire que la recommandation donnée à cette laborieuse entreprise, qui fait honneur au zèle et au désintéressement de M. Macauliffe, ne fait, dans notre reconnaissance, aucun tort aux premiers pionniers de ces recherches, et en particulier aux efforts incomplets mais méritoires du Dr. Trumpp.

M. Oppert demande la parole pour une motion d'ordre. Il dit que les séances générales du Congrès ne sont pas faites pour lire des longs mémoires, très-méritoires sans doute, mais qui ont souvent le tort de ne pas intéresser un public qui, souvent, ne les comprend pas.

C'est pour cela qu'il prie M. le Président de vouloir bien introduire, dans les séances générales, une règle fixe, limitant le temps accordé à chaque orateur.

M. Roy, délégué du gouvernement tunisien, présente au Congrès la 2^e partie des *Monuments historiques de la Tunisie*, qui comprend les

monuments arabes : elle a été faite sous sa direction et celle de M. Gauckler.

Le 1^{er} fascicule concerne la mosquée de Sidi Okba de Kairouan. Il renferme 29 planches en photographie, plusieurs plans et 50 figures le texte.

L'auteur de la monographie est M. H. Saladin, architecte du gouvernement.

Les fascicules suivants seront consacrés à la mosquée de Sidi Sahab et aux autres sanctuaires de Kairoun, puis aux monuments religieux de la Tunisie.

Le plan général de l'ouvrage est le même que celui de la publication des monuments antiques, entreprise par MM. Cagnat et Gauckler dans le 1^{er} volume qui a paru l'année dernière.

M. le prof. Paul Haupt fait, en anglais, une communication sur *the sanitary Basis of the Mosaic Ritual*.

Il fait observer que les rites religieux des Israélites ne tirent pas leur origine de l'Égypte, mais bien de la Babylonie.

Ils ont pour base des points de vue sanitaires, auxquels on a attribué une signification religieuse, afin de faire pénétrer dans la grande masse de la population ces règles hygiéniques. Le 3^e livre de Moïse, écrit en Babylonie vers l'an 500 avant Jésus-Christ, donne des conseils très-détaillés pour faire éviter la transmission contagieuse de la lèpre, non pas la véritable lèpre (*Lepra Arabum* ou *Elephantiasis Graecorum*), mais une série d'autres maladies de la peau semblables, et même des abnormités peu dangereuses, comme l'albinisme (Levit., chap. XIII, 12, 13).

Les prêtres des Israélites n'étaient pas seulement des gardiens du temple et des interprètes des oracles de Dieu, mais aussi des commissaires de la santé publique et des bouchers. Il fallait qu'ils fussent toujours très-propres, et devaient se garder de toute infection. Dans la plupart de ces prescriptions cérémonielles il n'est pas toujours facile pour nous de démontrer le point de vue sanitaire, comme, par exemple, dans la circoncision.

M. Tocilescu, sénateur roumain, Directeur du Musée de Bucarest, expose, avec dessins, plans et nombreuses photographies à l'appui, les résultats de ses récentes recherches et fouilles archéologiques entreprises pour établir l'ancienne topographie de la Dacie et de la Mésie inférieure. La recherche systématique du *vallum*, des anciennes routes, des *castella* et des ruines antiques des deux rives du Bas-Danube, le long du littoral de la Mer Noire, — poursuite depuis plusieurs années sans interruption — de même que l'exploration archéologique de la Roumanie sont déjà presque terminées ; des ruines trans-danubiennes,

les villes de Troesmis, Tropaeum Traiani, Tomi et Axiopolis ; des *castra* du *limes alutanus* : Celei, Slaveni, Bivolari, Radacinesti, Recari, Bumbesti, etc., ont été mises au jour. Les fouilles faites à Turnu-Severin ont donné des résultats merveilleux : la découverte du portail du pont de Trajan, d'un *castrum* (tête de pont) à 36 tours, d'une grande construction de 60 pièces, et de 50 inscriptions latines. — L'exploration du pays lui permet de constater et de fixer un nouveau *limes* romain à gauche de l'Olt, sur une étendue de 235 Kilomètres, liant le Danube avec les Karpathes, ainsi qu'un *vallum* qui partant de Turnu-Severin traverse tout le pays dans sa longueur, passe le Pruth et aboutit à Ackermann en Russie, ayant par conséquent une longueur de 800 Kilomètres. Ainsi : plus de cent localités antiques ont été découvertes et étudiées sur place ; vingt villes et *castella* ont été explorées ; plus de 800 inscriptions mises à jour en latin et en grec, des statues, bas-reliefs, fragments d'architecture sont venus enrichir les collections du Musée National de Bucarest.

Dans la deuxième partie de sa conférence M. le professeur Tocilescu s'occupe de ses découvertes et fouilles récentes faites à Adamklissi. La ville fondée par Trajan (*Municipium Tropaeum Traiani*) reconstituée par Constantin le Grand sous le nom de *Tropaeensium Civitas*, a été en bonne partie explorée ; plusieurs édifices d'un grand intérêt, comme, par exemple, quatre basiliques dont une datant de l'époque de Trajan, rappelle par son plan et par ses dimensions la *basilica Iulia* de Rome ; la deuxième c'est une basilique byzantine avec crypte ; la troisième une *basilica forensis*, et la quatrième enfin une *basilica cimiterialis* ; plus de 40 inscriptions latines, beaucoup des monnaies et d'autres objets, vinrent compléter l'histoire d'une ville que nous aurons peut-être bientôt à désigner sous le nom de *Pompéi* de la Dobrogea.

La troisième partie de la conférence est consacrée aux dernières recherches sur les deux monuments élevés, dans la Dobrogea, à la mémoire des campagnes de Trajan contre les Daces. C'est d'abord le monument triomphal avec sa sculpture décorative, les cinquante-quatre plaques sculptées qui en ornaient le pourtour, le grand trophée, les deux frises, les statues, les trente-six créneaux qui représentaient des prisonniers barbares liés à des arbres, etc. Le savant archéologue examine de nouveau les différentes questions historiques et artistiques qui se rattachent à ce monument d'un intérêt capital, en apportant de nouvelles preuves à l'appui de son opinion, contestée d'ailleurs par quelques savants allemands, que le monument date de l'époque de Trajan.

L'autre édifice est un Mausolée ou monument funéraire élevé par le même empereur, et dont les plaques mentionnent les noms de

prétoriens, de légionnaires, d'auxiliaires tombés dans une bataille. Ce monument n'a pu être érigé qu'à l'endroit même où la bataille avait eu lieu. Ainsi l'hypothèse du savant archéologue roumain, que la guerre de Trajan contre les Daces s'est portée non seulement dans le Banat et en Transylvanie, mais aussi de l'autre côté du Danube, devient un fait indiscutable. Le Mausolée était un édifice pyramidal d'une hauteur de 25 à 30 m., à trois étages, et appartenait dans sa forme primitive aux monuments de la catégorie des *pyroi* ou des *rogi*, qui sous le nom de *consecrationes* figurent parfois sur les monnaies d'Antonin le Pieux, de Julia Donna et de Faustina. Le type en est fourni par le fameux tombeau du roi Maussolus.

M. Tocilescu annonce qu'une publication illustrée sera consacrée à la description d'un monument si important et qui appartient à une catégorie unique dans le monde romain. Il fait hommage en même temps d'un exemplaire de l'édition roumaine de son ouvrage sur le *Monument triomphal d'Adamklissi*.

M. Ascoli remercie M. le prof. Tocilescu pour l'hommage fait au Congrès de son ouvrage: *Monumentul dela adamklissi tropaeum Traiani*.

M. le prof. Alexander von Bulmerincq fait remarquer à M. Haupt que les dispositions rituelles du *Leviticus* et du *Deuteronomium*, qu'il voulait expliquer comme des règles sanitaires, doivent au contraire être attribuées à des raisons religieuses. Un des principaux objectifs que le législateur du *Deuteronomium* et du *Leviticus* poursuivait était de combattre le paganisme, pour préserver le judaïsme d'une rechûte dans celui-là ou dans une forme de jéhovisme paganisé.

M. le prof. Haupt répond qu'il s'agit avant tout, dans cette question, de la circoncision, et que de celle-ci on ne peut pas en traiter dans une séance générale; et il ajoute qu'il serait prêt de donner des renseignements plus détaillés dans la section sémitique.

M. Oppert intervient lui aussi dans le débat: il dit qu'il ne faut pas être si exclusifs que le sont MM. Haupt et von Bulmerincq. C'est l'école de Maïmonide, qui lui-même était médecin, qui semble la première avoir envisagé la chose au point de vue hygiénique. Tout n'appartient pas à cette catégorie, et les remarques de M. von Bulmerincq conservent en grande partie leur valeur.

Que le Lévitique ait été rédigé au V siècle avant J.-C., c'est une question à réserver aux siècles futurs. En tout cas, la phrase: « Aime ton prochain comme toi-même », n'a rien de spécialement hygiénique, au contraire.

M. Oppert rappelle aussi à son savant ami que la circoncision, avec laquelle vit et tombe la théorie hygiénique, n'était nullement une habitude babylonienne, mais, selon Hérodote, elle n'était pratiquée, que dans la Palestine, chez les Chaldéens et chez les Égyptiens.

C'est même de l'Égypte que cette coutume est venue aux Juifs.

SÉANCE GÉNÉRALE du 13 octobre, 10 heures du matin.

Président, M. ASCOLI.

Le Président donne la parole à M. A. Carrière, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes à Paris.

M. Carrière présent un travail de son collègue M. H. Derenbourg sur le « *divan de Nâbiyha* ». Il offre ensuite au Congrès, en son propre nom, quelques exemplaires d'un mémoire (*Les huit sanctuaires païens de l'Arménie*), consacré à la mémoire de M. Ch. Schefer, président du XI^e Congrès des Orientalistes (Paris).

Anton Hermann, prof. à l'Université de Klausenbourg, offre au Congrès de la part de l'Archiduc Joseph cinquante exemplaires de la statistique des tzigagones de la Hongrie par le même prof. A. Hermann (en hongrois et en allemand) et cinquante autres exemplaires de quelques volumes de la Revue *Ethnologische Mittheilungen aus Ungarn* que l'Archiduc Joseph fait paraître sous la direction du prof. A. Hermann (en allemand).

M. le Président Ascoli remercie vivement les honorables donateurs.

La parole est à M. Hozumi Nobushige sur le sujet: *Ancestor-worship and Japanese law*.

Il traite les points suivants:

1. The origin of ancestor-worship is not the "dread of ghost" or "ghost-propitiation," but the love and respect which descendant feel toward ancestors.

2. Ancestor-worship was the centripetal force of man's social life.

3. There are three kinds of ancestor-worship in Japan: the worship of Imperial ancestors, the worship of clan-ancestors and the worship of house-ancestors.

4. The worship of Imperial ancestors is national worship.

5. The worship of clan-ancestor became the worship of local tutelary gods.

6. The worship of house-ancestors and the ceremony of Shinto and Buddhist household described.

7. The relation of ancestor-worship and government, laws and institutions briefly explained.

Il est vivement applaudi.

M. Yvan Chéu, délégué du gouvernement chinois, après quelques paroles très courtoises à l'adresse du Congrès lit: *On the development of a universal written language* par Chi' Chèn Lofenluh, envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire en Grande Bretagne et en Italie.

L'auteur compare l'écriture phonétique, qui représente les sons, et l'écriture symbolique, qui représente les idées. Cette dernière, connue par les anciens Egyptiens, est usitée aujourd'hui dans l'Extrême Orient seulement; mais elle est d'une application bien plus vaste, et l'on peut dire qu'elle est la seule base possible pour un langage universel. Elle ne varie pas avec les modifications de l'idiome; bien plus, des peuples parlant des langages entièrement différents, peuvent comprendre sans difficulté la même écriture symbolique, puisque les idées ne changent pas avec les mots qui les expriment; à travers les temps et les espaces, l'écriture idéographique demeure immuable comme la pensée qui l'a tracée. Ces avantages sont si évidents, que plusieurs sciences ont adopté sans discussion une véritable écriture symbolique: une formule mathématique, une équation chimique sont aisément comprises dans tout le monde civilisé, par des personnes qui seraient quelquefois incapables d'échanger deux mots. Et ce langage écrit, que chacun lit dans sa propre langue, est aussi clair, tout en étant bien plus bref, que le langage articulé. De même, ne lit-on pas sur une carte géographique, d'un coup d'œil, tout ce qui remplirait un volume? L'on peut hardiment affirmer que les progrès foudroyants des sciences exactes auraient été impossibles, sans l'introduction d'une écriture symbolique.

Voilà ce que les chinois ont compris depuis des milliers d'années. Le conférencier ne songe pas à proposer aux Européens le système d'écriture chinois, mais il est persuadé que ce n'est qu'au moyen d'un « code de symboles » composé en grande partie des signes déjà adoptés par les sciences, et de quelques abréviations très-généralement connues, que l'on pourra arriver à l'entente universelle. Comte divisait le cycle des connaissances humaines en cinq branches: les Mathématiques, l'Astronomie, l'Histoire naturelle, la Chimie, la Morale et la Sociologie. L'Europe a déjà des symboles qui, avec quelques développements, pourraient lui servir pour les quatre premières de ces sciences: pourquoi la Chine ne lui fournirait-elle pas des idéogrammes pour les deux dernières?

M. le Président annonce que le prof. Leumann a présenté quelques exemplaires d'un diagramme relatif à son discours sur la légende de Brahmadata et au nom du Congrès il l'en remercie.

M. Gamurrini parle de la *Stele arcaica* récemment découverte dans le Forum romain; voici le résumé de la communication :

« Più che all'interpretazione filologica si rivolge alla dichiarazione del monumento, nel quale la stela fu eretta. Conviene che il *niger lapis* significava cosa funesta, e che fu collocato dai romani per indicare un sepolcro insigne. Dimostra che la forma architettonica dei basamenti, sui quali si credeva fossero due leoni, della colonna a cono, e della stela piramidale e la stessa ara si riferiscono esclusivamente ad una tomba. A lato di questa scorreva un torrentello, che, disceso dai colli superiori traversava il Foro, e, per il Velabro, s'immetteva nel Tevere.

« Venendo a descrivere la stipe votiva, che in abbondanza si raccolse intorno alla stela e alla colonna, ne enumera i vari oggetti, e fa osservare che tutti sono di natura funeraria, e non posteriori al secolo sesto avanti Cristo. Si ferma a provare che il monumento è anteriore a quella stipe votiva.

« Risulta dalla sua esposizione che, sotto il *niger lapis*, esisteva un *heroon*, che, per tradizione riferita da Varrone, si designava per il sepolcro di Romolo. Il referente la segna sotto l'aspetto di un eroe fondatore della città. Dopo di che accenna ad una tavoletta di terra cotta rinvenuta fra la stipe, e che presenta un guerriero a cavallo, ed opina che quella debba esser l'immagine dell'eroe, a cui si prestava il culto divino.

« Venendo all'epigrafe, dopo avere indicato il suo andamento bustrofedico, conferma la sentenza che Roma ricevette dall'Etruria gli elementi della scrittura, la cui provenienza pensa che sia più dorica che calcidica. Non si attenta alla sua interpretazione, ma dice che l'epigrafe deve naturalmente riferirsi al sepolcro, e che può contenere le prescrizioni del rito, del modo e del tempo dei sacrifici prestati all'eroe ».

M. Jean Réville, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, fait une communication sur la réunion prochaine du premier *Congrès international d'histoire des religions* qui se tiendra à Paris, du 3 au 9 septembre 1900, avec l'approbation officielle de la direction de l'Exposition Universelle. Il démontre qu'il est impossible de reprendre en Europe le *Parlement des religions* de 1895, à Chicago; les conditions religieuses et sociales de l'Europe ne sont pas les mêmes que celles de l'Amérique. Mais il est possible de réunir actuellement un Congrès

d'ordre historique, où se retrouveront les représentants, non des diverses églises ou religions, mais des études scientifiques sur les diverses églises et les diverses religions du passé et du présent. Ce Congrès aura un caractère strictement historique et scientifique. On proscrira toute controverse confessionnelle, mais il y régnera cette entière liberté sans laquelle il n'y a pas de recherches vraiment scientifiques. Le concours des orientalistes à cette œuvre est indispensable. Ils sont spécialement invités à se rendre au Congrès. M. Réville démontre le grand intérêt que présente l'initiative du Comité de Paris, qui compte dans son sein les maîtres les plus autorisés de l'histoire des religions en France. Les adhésions (cotisation de 10 fr.) sont reçues à la Sorbonne par les secrétaires MM. Réville et Marillier.

Le baron Textor de Ravisi présente au Congrès son mémoire intitulé: *Inscription murale de la pagode brahmanique de Oodeypoore, dans le Malwa oriental, d'après les traductions contradictoires du brahme KAMALA-KANTA et du R. P. BURTHEY, missionnaire apostolique du Maduré.*

Ce mémoire se compose de trois parties: « Exposé historique et critique, version du Brahme et version du Missionnaire ».

M. De Ravisi réclame l'attention du Congrès sur l'inscription d'Oodeypoore, attendu qu'elle intéresse non seulement les études spéciales des orientalistes sur l'Inde (linguistiques, historiques, archéologiques); mais encore les études chrétiennes dans différents ordres d'idées (dogmatiques, rituels, historiques).

Le temple d'Oodeypoore, en effet, a été bâti par les premiers disciples de Saint-Thomas (et, peut-être, l'apôtre en a-t-il jeté les fondations suivant une tradition?) Vers le milieu du XI^e siècle de notre ère, *Sangai-Vardaha*, roi des Sacs, le fit réédifier. Ce sont les détails de la grande cérémonie qui eut lieu à cette occasion qui font l'objet de l'inscription, et c'est un véritable *procès verbal* si l'on peut parler ainsi.

Cette inscription fut copiée par *Prinsep* (1840), et transcrite du pracrit en devanagarî par le capitaine *Burk*. La *Société Asiatique de Calcutta* la fit traduire en anglais par son interprète *Kamala-Kanta*. Le R. P. *Burthey* voulant me venir en aide dans mes études sur l'Inde, en fit, à son tour (1860), une traduction en latin.

Ces deux versions sont entièrement contradictoires. Le Brahme a traduit dans le sens des dogmes brahmaniques et le missionnaire dans celui des dogmes chrétiens.

M. De Ravisi en indique rapidement les causes et conclut que la première traduction doit être réputée fausse et la seconde est vraie.

Mais, telles qu'elles sont, ces deux versions présentent l'une et l'autre un puissant intérêt archéologique; aussi une *troisième* s'impose-t-elle, qui ne serait faite, non plus sur un *texte copié*, mais sur un *texte photographié*.

M. De Ravisi émet donc le *vœu* que le XII^e Congrès International des Orientalistes invite la Société Asiatique de Calcutta à vouloir bien envoyer au prochain Congrès « *la photographie du texte mural de la pagode d'Oodeypore* ». Et M. De Ravisi conclut: L'Apôtre Saint-Thomas n'avait voulu croire qu'après avoir vu et touché; faisons comme lui pour notre croyance scientifique concernant l'inscription de son antique temple de Notre-Dame-De-Jumbu, s'il en a été le fondateur.

Le Président met aux voix le *vœu* pour l'appel à la Société Asiatique de Calcutta.

Il est adopté à l'unanimité.

Le Président remercie le baron Textor De Ravisi de sa communication.

Mr. Brajendranath Seal lit un mémoire, dont il présente le suivant abrégé: *Comparative Studies in Vaishnavism and Christianity, with their historical relations*.

« The legend of an Incarnation of the lord Narayana in Çvetadvîpa (the white Island) occurs in one form or other in various Vaishnavascriptions.

« Prof. Weber conjectured an Indian journey to Syria and Egypt early in the Christian era, and this is confirmed by a close examination of the legend in its various forms.

« A historical examination of the origins of Vaishnavism shows at the same time that not a simple dogma or rite was borrowed from Christianity by the Indian cult. All the cardinal doctrines of Vaishnavism can be fully and clearly traced to the different Vidyas or Upasanas of the Upanishads themselves.

« The evidence of the Indian journey or voyage rests mainly on the Mahabharata's account of Narada's experiences in Çvetadvîpa. The geographical site of Svetadvîpa, the physical and moral characters of the inhabitants, their rites and modes of worship (with minutest details), theologous and religious beliefs, all combine to form an irrefutable mass of evidence as to the Indian voyage or journey to a centre, or Nestorian (or Syrian Gnostici) Christianity, early in the fourth century of the Christian era.

« A question of historical relations naturally leads up to comparative studies. And we have find abundant material for the most interesting and remarkable parallele between Vaishnavism and Christianity under the following heads:

- « 1) the Trinity;
- « 2) the doctrine of salvation of Fait;
- « 3) Divine Grace, and the question of Providence *versus* human Freedom;
- « 4) the relation of Faith and Grace to Righteousness;
- « 5) worship and its essentials, in the relation of Religion to morality;
- « 6) the relation of the Divine to the Human in the God-Man, and the nature of the Lord's body.

« These comparative and historical studies show that Hinduism is not the Religion of the abstract Universal, or of Emancipation from the illusion of existence and of moral distinctions that it is usually supposed to be, but that it has undergone a rich development on the speculation side through the successive discipline of Pravritti (works), Nivritti (Gnosis with Renunciation) and Nivrittakarma (Duty fulfilled in human Faith). These comparative studies also show that Vaishnavism and Christianity belong to the same genus in the classification of Religions, and the same studium in the development of the religious Consciousness ».

Mr. le prof. Giacomo Di Gregorio, délégué de la Faculté de lettres et philosophie de l'Université de Palermo, offre au Congrès: *Studii glottologici italiani* par lui-même. Volume primo. Turin, Loesch, 1899.

M. Pullé dépose sur le banc de la Présidence le spécimen d'un *Vocabolario etimologico della lingua italiana* di Ottorino Pianigiani.

SEANCE GÉNÉRALE du 13 octobre à 3 heures.

Président: M. le Prof. ASCOLI.

M. Hoernle présente 22 photographies à illustration des découvertes faites récemment dans le Turkestan oriental; il nous donne de sa très importante conférence le résumé que voici:

« M. H. first briefly explained the geographical portion and circumstances of the country. The centre of that country is occupied by an extensive sandy desert. According to an old tradition many centuries ago the desert was not quite to extensive as it is at present, and it is

said that once there existed forty towns which are now buried under the sands of the desert. Two of these towns have been visited by the Swedish Missionaries and by M. Masa-Pnay; and most of the antiquities which were shown by Dr. Hoernle came from those two places. In the earliest centuries of our era there was a flourishing Buddhist Kingdom in Khotan, and ample evidence of the existence of this Kingdom and of the prevalence of Buddhist culture is afforded by the manuscripts, the pottery and the coins which have been discovered in the neighbourhood of Khotan and Kuche.

« Specimens of these were shown.

« There were eleven photographs, which showed manuscripts and eleven others which gave specimens of terracottas, pottery, seals, gems, and figures of stone and metal ».

Le prof. Bendall présente des projections lumineuses illustrant son mémoire: *On Manuscripts from Nepal*, et ajoute quelques vues d'architecture et de costumes de la même contrée.

Le docteur Burton Brown montre des vues de la place des sacrifices de *Dimapur* dans l'Assam. Le style de la décoration des monolithes gravés (sujets principaux: le *C'akra* et les cérémonies sacrificatoires) nous amène à attribuer ces pierres à l'époque du culte primitif, et il pourrait s'agir, ainsi que M. De Gubernatis le suppose, d'une enceinte de sacrifices védiques.

SÉANCE GÉNÉRALE du 14 octobre, 10 h.

Président M. ASCOLI.

Secrétaire général M. Pullé.

Secrétaire de section M. le Dr. Carli.

M. le Président donne la parole à M. le prof. Karl Arendt sur *La publication périodique du « Séminaire des langues orientales » à Berlin.*

« J'ai demandé la parole, dit M. A., pour vous adresser quelques mots au sujet d'un des enfants les plus jeunes des études orientales, dont je voudrais bien recommander le tendre âge à votre protection bienveillante, afin qu'il puisse croître et gagner les forces dont il aura besoin dans le combat de la vie. Je parle du journal qui est publié sous le nom de *Communication (Mittheilungen) du Séminaire des langues orientales à Berlin*, et dont le second volume vient de paraître. Pour le moment il ne paraît qu'un seul volume par an; chaque volume est divisé en

trois parties indépendantes, dont l'une s'occupe des langues et des littératures de l'Extrême-Orient; la seconde partie a rapport à l'Asie Occidentale, notamment aux langues sémitiques, à la langue turque et à la culture de tout le monde musulman; la troisième partie est consacrée aux peuples et aux langues de l'Afrique moderne.

« Le journal est imprimé dans l'imprimerie impériale à Berlin qui possède un grand nombre de types orientaux y compris les types chinois et japonais, et est à même de reproduire d'une manière excellente les inscriptions et les monuments de l'antiquité; elle est toujours prête à se procurer, s'il y en a besoin, les types qu'elle ne possède pas encore. Eh bien, c'est donc pour demander votre coopération pour ce journal, que j'ai pris la parole; car il nous faut des collaborateurs, et les pages de notre journal s'ouvriront avec plaisir à toutes les communications d'une étendue limitée s'accordant avec le plan du journal. J'ajouterai que les communications que nous publions peuvent être faites en langue allemande, anglaise, française et italienne ».

M. le prof. Jules Oppert lit sur: *L'administration des domaines et les faux au cinquième « millenium » avant l'ère chrétienne.*

« On a trouvé en Chaldée des comptes publics de toute nature sur briques cuites et dont quelques-uns ont été publiés par le Musée Britannique. Ces textes remontent à une dynastie antisémitique antérieure aux Sémites qui s'installèrent définitivement en Chaldée au commencement du quatrième « millenium » avant J. C.

« Les rois s'appellent *Sulghi, Su-aku, Sur-aku*, et datent les textes par les mois d'une année, déterminée par un événement remarquable.

« Les comptes très développés et très détaillés énumèrent le nombre des bœufs, des moutons, le montant des boisseaux de blé, les mesures d'huile, de vin, de lait, de boissons fermentables; beaucoup de tablettes en forme d'assiettes rondes donnent les relèvements des terrains d'après une méthode primitive et compliquée.

« Les terrains, soit des fiefs ou de la divinité, ou du pouvoir royal, étaient découpés en lots divers aux fermiers qui devaient payer un fermage ou une dîme fixée d'après une quote-part de deux tiers à un vingt-deuxième.

« Les terrains spéciaux étaient eux-mêmes divisés en parcelles dont la force de production était déterminée.

« Les comptes sont quelquefois justes et sincères, mais on rencontre des grattages de chiffres inférieurs à ce que le calcul donne. Il y a eu des faux, des défraudations, que les scribes du roi ont effacés.

« Ce fait indigne est très curieux. On voit que dans l'humanité très ancienne, très reculée, les mêmes aspirations, les mêmes faux, les mêmes défaillances se retrouvent; il n'y a rien de nouveau sous le Soleil ».

Le parole est ensuite au prof. Kerbaker, pour des *Informazioni sull'Istituto Orientale di Napoli* qui sont ainsi résumées par lui: « Dopo di aver accennata l'importanza specialissima delle scuole di lingue orientali viventi, e della necessità di dar loro un indirizzo didattico ben distinto da quell'insegnamento delle lingue e delle lettere orientali, che s'impartisce dalle cattedre universitarie, riassume l'opera di Matteo Ripa da Eboli, e come missionario in Cina e come fondatore del Collegio dei Cinesi, dal quale sorse l'attuale Istituto Orientale di Napoli. Presenta in compendio la storia della costituzione successiva del detto collegio, mettendo in luce la singolare destrezza e prudenza con cui il suo fondatore riuscì ad assicurarne l'autonomia, premunendosi accortamente contro l'ingerenza soverchia e padroneggiante, così del poter regio, come della suprema autorità ecclesiastica; e valendosi, nello stesso tempo dell'appoggio dell'uno e dell'altra. Il collegio dei Cinesi, sebbene fondato a scopo di missioni, poté in questo modo salvare, insieme col ricco patrimonio delle sue dotazioni di carattere laico, la sua autonomia, attraverso le fortunate vicende dei secoli XVIII e XIX insino al tempo, in cui la tutela civile del medesimo rimase affidata al Governo italiano. Descritta quindi, per sommi capi, la trasformazione del Collegio avvenuta sotto il Regno d'Italia e l'assetto più stabile che ricevette colla legge organica del 1889 che lo trasformò in una vera scuola di lingue orientali viventi, dimostra l'opportunità di alcuni provvedimenti governativi stimati necessari a rimuovere quegli ostacoli che tuttavia impediscono il pieno e rigoglioso svolgimento di questa istituzione, unica in tutto il Regno, dalla quale l'Italia può ripromettersi i più grandi vantaggi, stante l'efficace aiuto che dalla conoscenza pratica delle lingue orientali potranno ritrarre quanti abbiano disposizione e volontà di andare ad esercitare la loro attività professionale nei paesi d'Oriente ».

M. E. Sénart expose son *Rapport au nom de la Commission chargée de la formation de l'Association Internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde*.

M. Sénart fait précéder sa lecture par des paroles très affectueuses à l'adresse de M. Ascoli.

Voici le Rapport:

« *Messieurs,*

« Le dernier Congrès international des Orientalistes, réuni à Paris en 1897, avait exprimé le vœu:

« Qu'il fût fondé une Association internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde, qui aurait son siège à Londres.

« En vue d'arriver à la réalisation pratique de ce vœu, une Commission spéciale avait été désignée; elle comprenait: Lord Reay, Sir A. Lyall, Hofrath G. Bühler, MM. Kern, Serge d'Oldenburg, Pischel, Pullé et Sénart; elle fut ensuite complétée par l'adjonction de M. Lanman, qui n'assistait pas au XI^e Congrès.

« Il était indispensable que cette Commission se réunît au cours du Congrès actuel; malheureusement, la mort de notre inoubliable ami Bühler, l'absence de Lord Reay, de Sir A. Lyall, de M. Lanman, y laissaient des vides trop sensibles; vous les avez comblés en y faisant entrer Sir Charles Lyall, Sir R. West, M. le prof. de Schroeder et M. Jackson. Cette Commission s'est réunie à deux reprises. Elle m'a confié l'honneur de vous apporter en son nom, avec des renseignements sur les résultats qui ont été obtenus jusqu'ici, les projets de résolutions que elle désire vous soumettre.

« Aussitôt après le Congrès de Paris, un *memorandum* signé non seulement par les membres de la Commission, mais par un certain nombre de représentants éminents de l'Indianisme, fut par les soins de lord Reay et de sir A. Lyall soumis au Gouvernement de l'Inde par le bienveillant intermédiaire du Secrétaire d'Etat, afin de porter à sa connaissance le vœu du Congrès, de lui en expliquer le but et l'inspiration, d'esquisser à grands traits le mode de fonctionnement éventuel de la Société, et de solliciter enfin une approbation et un concours sans lesquels elle ne pouvait se constituer utilement.

« Je craindrais d'abuser de votre temps si je vous donnais lecture de ce document; il suffit qu'il soit annexé aux présentes observations; et j'ai hâte de vous faire connaître que les démarches de nos éminents intermédiaires ont été couronnées d'un plein succès.

« D'une dépêche du Gouvernement de l'Inde en date du 14 juillet 1898, transmise et commentée par une lettre de S. E. le Secrétaire d'Etat pour l'Inde, et daté du 8 novembre de la même année, deux documents dont sir Ch. Lyall a bien voulu se charger d'apporter à ce Congrès des expéditions authentiques, il résulte que le projet mis en avant par le

XI Congrès a reçu « l'accueil le plus cordial ». Deux conditions seulement sont mises à cette adhésion :

« 1. Qu'aucune exploration ne sera faite qu'avec le consentement préalable du Gouvernement de l'Inde ;

« 2. Que tous les objets d'importance archéologique ou historique qui seraient découverts au cours des fouilles subventionnées par la future Société seraient réservés au Gouvernement.

« Ainsi que les documents en question veulent bien le reconnaître, ces conditions parfaitement naturelles et, pour ainsi dire, nécessaires, étaient d'avance prévues et implicitement acceptées par le *memorandum* même qui avait servi à introduire l'affaire. Elle ne sauraient soulever aucune difficulté.

« La lettre d'envoi du Sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde prend, en outre, acte des intentions énoncées, en vertu desquelles le siège de la Société serait à Londres, la présidence serait réservée à un membre anglais, et le Gouvernement de l'Inde serait représenté dans le Conseil central.

« La même lettre acceptait que le présidence fût dévolue de droit au président en exercice de la Société Royale Asiatique, moyennant que cette Société y donnât son agrément ; cette condition a été réalisée depuis, ainsi qu'il résulte d'une lettre du secrétaire de la Société, notre excellent confrère, M. Rhys Davids, et datée du 9 février 1899, dont copie est également jointe au dossier ; elle constate « l'approbation cordiale » accordée par la Société à cette combinaison.

« De ces faits, Messieurs, il résulte que rien ne s'oppose plus à ce qu'un pas nouveau soit fait cette fois, à ce que l'Association souhaitée par le Congrès de Paris soit expressément fondée par le Congrès de Rome.

« C'est le moment d'en rappeler rapidement l'objet et l'esprit.

« Ai-je besoin de répéter ce qui a été proclamé très haut dans le *memorandum* initial, que, parmi ceux qui s'intéressent à ce dessein personne ne peut être suspect d'ignorer, de méconnaître ou d'oublier ce qui a été fait dans l'intérêt de la recherche archéologique sous l'action du Gouvernement de l'Inde ? Il a toujours revendiqué généreusement sa responsabilité à cet égard ; personne n'a pu ni ne peut songer à le relever de la charge et de l'honneur qui en découlent pour lui. Ce serait perdre la cause même qu'il s'agit de servir ; ce serait d'ailleurs présumer si follement des ressources qui pourront jamais être réunies, que l'on ne saurait sans une visible injustice prêter aux amis du projet une pareille légèreté.

« Leurs visées sont beaucoup plus modestes et aussi plus raisonnables. Ils savent à merveille que le peuple anglais et son Gouvernement, soit dans la métropole, soit dans l'Inde, sont par leurs ressources et par leurs lumières à la hauteur de tous les sacrifices que peut appeler la tâche civilisatrice qui leur incombe, qu'ils n'attendent de personne ni aide ni encouragement pour y suffire.

« Mais l'étude de l'Inde ancienne à partout reçu une large extension; toutes les nations civilisées y ont pris part et continuent de s'y associer activement. Ainsi est née, hors d'Angleterre, chez quelques représentants de ces recherches, la pensée que, dans cette tâche immense que comporte l'exploration archéologique de l'Inde, il pourrait, sans risquer de froisser les susceptibilités les plus pointilleuses, être permis parfois à des compétences et à des bonnes volontés étrangères d'apporter sur quelque point leur concours, de hâter à l'occasion l'examen de telle localité ou de tel problème qui serait, par exemple, en dehors du programme immédiatement envisagé par les représentants officiels du service archéologique.

« Il leur a paru que, à côté du rôle nécessairement et infiniment prépondérant du Gouvernement de la Péninsule, il pouvait, sous son contrôle, y avoir un rôle utile encore quoique modeste, pour cet esprit d'entreprise que l'Angleterre glorifie justement, qu'il vint de l'Inde même, de la Grande-Bretagne ou d'ailleurs, de partout où le goût désintéressé de la science serait capable de le susciter. Si quelque chercheur vraiment autorisé souhaitait d'entreprendre des fouilles, en se soumettant d'ailleurs à toutes les conditions légitimes, nul doute que tout le monde n'applaudît sans arrière-pensée à son projet. Ce sont simplement de pareilles initiatives qu'il s'agit de stimuler, de grouper, d'organiser pour les rendre plus fécondes.

« J'ajoute que, en établissant des rapports réguliers et confiants entre des spécialistes bien informés et les autorités compétentes de l'Inde, la Société pourra, peut-être, s'il y est par hasard fait appel, mettre au service de la cause commune des indications, des suggestions utiles. Et comme la subvention financière qu'elle souhaite de pouvoir apporter à certaines investigations qui lui paraîtraient particulièrement urgentes, n'épuise pas sa tâche éventuelle, nous vous proposons de lui maintenir la dénomination assez générale qui a été proposée d'abord: « *Association internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde* ».

« Ce titre exprime bien à quelle inspiration, à quels principes peut et doit obéir la Société, à quel point, uniquement vouée au développement désintéressé des connaissances qui deviennent de plus en plus le

patrimoine commun de l'humanité, qui créent un lien durable de collaboration sympathique entre tous les peuples, elle est étrangère à toute velléité d'égotisme national. Elle ne peut prospérer que par le concours bienveillant du Gouvernement de l'Inde qui a compris que les démarches mêmes qui étaient faites auprès de lui étaient un hommage rendu à l'élévation de ses idées. C'est assez dire que, quelque action que l'avenir lui réserve, elle sera nécessairement subordonnée aux convenances, aux nécessités et aux intérêts dont il a la garde et dont il reste seul juge.

« Je ne pense pas, Messieurs, qu'il y ait lieu d'insister sur des considérations qui me paraissent trop évidentes pour prêter à aucun malentendu.

« J'arrive aux traits généraux de la petite organisation projetée.

« Il a été dès d'abord entendu que pleine latitude serait laissée aux initiateurs des divers Comités nationaux pour leur constitution et le mode de leur fonctionnement. Le mandat de la Commission d'étude dont je suis en ce moment l'organe, va expirer par le vote, si vous vous les appropriez, des conclusions de ce Rapport. Il va sans dire que ses membres sont spécialement désignés pour prendre, chacun dans son pays, l'initiative nécessaire et procéder à l'institution des Comités.

« Grâce au zèle de lord Reay, l'exemple a été donné à Londres, où, sous sa présidence, s'en est formé un qui se compose de M. Arbuthnot, M. Fleet, Sir F. Lyall, Sir Ch. Lyall, Dr. Thornton et M. R. Sewell, des noms que je suis heureux de citer, car ils sont assurément de bon augure. Une première réunion a eu lieu également à Paris de personnes sympathiques au projet et dont le concours n'était subordonné qu'à la constitution définitive de l'Association. Des démarches analogues ont été faites en Allemagne, en Italie, en Russie.

« Ces Comités locaux pourront, suivant les convenances particulières, être conçus de diverses façons. La variété peut être ici une condition de succès.

« Quant au Conseil Central siégeant à Londres et qui sera l'organe actif de la société, son organisation est déjà toute esquissée. Il comprendrait en nombre égal et sous la présidence de droit du président en exercice de la Société R. Asiatique de Londres : des membres anglais, l'un représentant le Gouvernement de l'Inde et désigné par lui, les autres représentant le Comité national anglais ; et, comme membres étrangers, les présidents des autres Comités nationaux, qui pourront aux réunions se faire suppléer par des délégués qu'ils désigneraient.

« Ces Comités nationaux ou locaux auraient naturellement le droit de saisir le Conseil central de toute proposition qu'ils jugeraient de

nature à servir l'objet de l'Association; mais le Conseil central resterait seul juge de la suite que ses ouvertures comporteront, seul compétent soit pour se concerter avec le Gouvernement de l'Inde, soit pour suivre l'exécution des décisions prises.

« Il y aura lieu évidemment, pour assurer un bon fonctionnement, que des Statuts sommaires règlent les rapports entre le Comité central et les Comités nationaux, fixent certaines réunions, et confèrent soit au bureau, soit aux membres anglais résidants à Londres les pouvoirs nécessaires pour conduire les affaires courantes. Il paraît donc souhaitable que, au cours de l'année prochaine, quand un délai suffisant aura été laissé pour la constitution définitive dans les divers pays des Comités locaux, le Président de la Société Royale Asiatique, devenu président de droit de l'Association nouvelle, veuille bien provoquer à Londres une première réunion du Conseil central dont il aura assuré auparavant la formation pour sa moitié Anglaise.

« Nous vous proposons donc, Messieurs, sous le bénéfice des explications qui précèdent, de voter les motions suivantes :

« 1^{re} Des remerciements sont adressés au Gouvernement de l'Inde et au Secrétaire d'Etat pour l'Inde, pour l'accueil bienveillant accordé aux ouvertures qui ont été faites en exécution des votes du Congrès de Paris. Il leur est en même temps transmis l'assurance que les deux conditions posées par eux et que nous avons énoncées tout à l'heure, sont pleinement acceptées.

« 2^{me} L'Association internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde est déclarée définitivement fondée. Elle reconnaît dès à présent pour président Lord Reay, comme président en fonction de la Société Royale Asiatique de Londres.

« 3^{me} Les membres de la Commission d'étude nommée à Paris, c'est-à-dire, en faisant abstraction de la Grande-Bretagne où le nécessaire a déjà été fait :

M. PISCHEL pour l'Allemagne,
M. L. VON SCHROEDER pour l'Autriche,
M. LANMAN pour les Etats-Unis d'Amérique,
M. SÉNART pour la France,
M. le Comte PULLE pour l'Italie,
M. KERN pour les Pays Bas,
M. SERGE d'OLDENBURG pour la Russie,

sont invités à poursuivre activement l'organisation des Comités nationaux dans leurs pays respectifs, et, aussitôt assurée, à la notifier au Président de l'Association. Un appel pressant est adressé, dans le même sens, aux

amis de l'indianisme dans les pays qui, au premier moment, n'ont pu être représentés au sein de la Commission.

« 4^{me} Il est exprimé le désir que le Président de l'Association provoque, dès qu'il le jugera opportun, une première réunion constitutive du Conseil central ».

Le Président remercie vivement l'orateur pour les affectueuses paroles qu'il a bien voulu lui adresser. Il ajoute qu'il est sûr que les conclusions de son rapport seront votées par le Congrès avec le plus grand empressement. En effet, l'assemblée appuie les paroles de M. Ascoli avec des applaudissements unanimes et prolongés.

M. Pullé parle *Sur les voyages du P. Desideri dans l'Inde et au Tibet.*

« Hyppolite Desideri S. I., de Pescia nous a laissé un mémoire inédit de son voyage aux Indes orientales et au Tibet de l'an 1712 à 1727, dont un compte-rendu très étendu est donné par M. le prof. Carlo Puini d'abord dans le *Bollettino degli Studi Orientali* (1876) et ensuite, dans le troisième volume des *Studi italiani di Filologia Indoiranica* publiés aux soins de M. Pullé à Pise (Spörri, éditeur).

« Le manuscrit volumineux du P. Desideri contient une description sommaire de l'itinéraire d'aller et retour; le voyage de Goa au Cashmir et du Cashmir à Lhasa; le voyage de Lhasa à Patna, Agra, Dehli, Benares, C'andernagor, Pondichéry, Carnat; le voyage de l'Inde à Port-Louis et Paris.

« Dans la description des lieux, surtout de la région Tibétaine qu'il décrit avec exactitude, Desideri parle de ce qu'il a pu observer et de ce qui concerne les usages et coutumes, le gouvernement, la religion du Tibet. La matière de son livre, se compose des sujets suivants: Géographie du Tibet; usages, coutumes, gouvernement; Bouddhisme tibétain, église lamaïque; événements politiques qui se succédèrent pendant le séjour du P. Desideri dans le Tibet, tels que l'invasion des tartares et les conquêtes chinoises.

« Le P. Desideri était un observateur profond et, ce qui surprend davantage chez un jésuite, il aimait mieux pénétrer dans la substance des choses que de s'arrêter aux questions de forme, et se passionnait souvent aux sujets qu'il étudiait. Tel est le cas de la religion du Tibet que nous savons avoir été le bouddhisme. Le P. Desideri en décrit le système général; il nous expose les degrés et les pratiques par lesquels l'homme parvient à la condition de Bouddha; il décrit cette condition et il s'étend enfin sur la morale bouddhiste, qu'il n'hésite pas à proclamer

comme une des plus hautes et des plus pures de l'humanité. Seulement le P. Desideri, chose qui paraît étrange, ne s'aperçoit pas qu'il s'agit de cette religion, et jamais il ne nomme le bouddhisme!

« Bien que l'esprit polémique du missionnaire catholique ressorte de temps en temps, le système de la doctrine bouddhiste, de sa morale et des formes de cette religion telle qu'elle était en vigueur il y a environ deux siècles au Tibet, nous est décrit et analysé parfaitement. Ce qui fait que l'œuvre du P. Desideri est un document de première importance pour l'étude non seulement de la géographie et de l'histoire de la région du Tibet, mais aussi, et surtout, pour l'histoire des religions de l'Orient ».

M. Pullé conclut de la manière suivante: « Plusieurs, sans doute s'étonneront que l'œuvre méritoire d'un père jésuite soit soumise, et par nous, aux justes appréciations de ce Congrès, sachant dans quelles circonstances nous nous sommes trouvés vis-à-vis de l'intransigeance des jésuites mêmes. Cela prouve que pour nous l'intérêt de la science va au-dessus de toute considération; et que si, en ce moment, quelqu'un a failli au principe, ce n'est assurément pas nous ».

M. Pullé présente enfin le volume de ses *Studi* dédié à M. Ascoli à l'occasion du 70^{me} anniversaire de sa naissance, qui est en même temps le 40^{me} de son enseignement. Sur la proposition de M. Pullé, l'Assemblée générale fait adopter comme fait par elle-même au milieu de vives acclamations, l'hommage qu'il porte avec la dédicace ainsi conçue:

A G. I. ASCOLI
NEL LXX ANNO DELLA SUA ETÀ
XL DELL'INSEGNAMENTO
IN OMAGGIO ALLA SEVERA GRANDEZZA DELLO SCIENZIATO
ALL'ONESTO E LIBERO SPIRITO DEL CITTADINO.

(*Applaudissement très prolongés*).

M. Ascoli, président, remercie très-ému l'Assemblée de cette affectueuse attestation.

Enfin M. Gerson da Cunha prend la parole, comme unique représentant de l'Inde portugaise, pour exprimer ses remerciements à M. Pullé de son ouvrage sur la Cartographie de l'Inde. M. Gerson da Cunha propose, et l'Assemblée approuve, d'adresser un vœu aux corps scientifiques et aux gouvernements pour qu'ils veuillent bien aider la publication de l'Atlas complet des cartes exécutées et exposées par M. Pullé à ce Congrès.

Le Président remercie M. De Gregorio de l'hommage du premier

volume de ses *Studi glottologici italiani*, qu'il déclare très élégants dans la forme et précieux dans le contenu.

M. Formichi communique un mémoire de M. Sylvain Lévy sur les ambassades de Wang Hiuen-tsé dans l'Inde, entre 643 et 661 de l'ère chrétienne. M. Lévy a découvert et rassemblé des fragments de la Relation de ce voyageur, qu'on tenait jusqu'ici pour perdue, et a également retrouvé le texte de deux inscriptions laissées dans l'Inde par Wang Hiuen-tsé. Les deux conclusions principales du mémoire portent d'une part sur la date de la mort du roi Harsha (Çlāditya, d'autre part sur la date de l'inscription sanscrite de Mahânâman, découverte à Mahâbodhi et dont l'époque doit être reportée de 130 ans en arrière (269 Çaka au lieu de 269 Gupta).

Pour faire suite à la communication de M. Lévy, M. Chavannes a donné la traduction des deux inscriptions de Wang Hiuen-tsé qui nous ont été conservés; l'une d'elles fut élevée sur la Gridhrakûta le 27^{me} jour du premier mois de la 19^{me} année *tcheng-koan* (28 Février 645); la seconde fut dressée au pied du Bodhidruma, le 11^{me} jour du second mois de la même année (14 Mars 645).

Séance des Délégués au Congrès

du 14 octobre 1899, après-midi.

La séance est ouverte à 3 h. $\frac{1}{2}$ sous la présidence de M. le comte ANGELO DE GUBERNATIS, assisté par MM. le comte F. L. Pullé, comm. Fausto Lasinio, chev. Celestino Schiapparelli et chev. Lodovico Nocentini. Secrétaires: MM. le Dr. Botti et le Dr. Carli.

A l'ouverture de la séance sont présents les délégués et beaucoup d'autres membres du Congrès.

Le Président annonce que cette séance est consacrée à résumer les travaux des différentes sections et à décider sur les motions qui doivent être proclamées à l'assemblée générale en séance de clôture. Il fait remarquer que tous les congressistes peuvent assister à la séance mais que seulement MM. les délégués sont autorisés à voter.

La première question portée à l'ordre du jour est le choix du siège du prochain congrès.

M. le prof. Kautzsch prend la parole en faveur de Hambourg. Voici le résumé de son discours.

« Bald nach dem Beginne des Congresses wurde gegen die hier anwesenden Deutschen geäußert, dass es an der Zeit scheine, den Con-

gress nach einem Zwischenraum von 18 Jahren (der Congress zu Berlin fand 1881 statt), wieder einmal nach Deutschland zu verlegen. Infolge dessen wurde von uns erwogen, welche Stadt in Betracht gezogen werden könne, und alles sprach schliesslich für die Wahl von Hamburg. Eine an den hochangesehenen Vorstand der evangelischen Geistlichkeit von Hamburg, Senior Behrmann, gerichtete Anfrage, ob Hamburg zur Uebernahme des XIII Congresses 1902 geneigt sein würde, erfuhr bereits am folgenden Tage die Antwort:

« Nach Rücksprache mit dem Präsidenten des Senates darf ich antworten, dass Hamburg den Congress mit Freuden willkommen heissen wird. Behrmann.

« Ich brauche nicht zu bemerken, dass diese Antwort einer offiziellen Einladung gleichkommt. Die Befürchtung, dass Hamburg nicht geeignet sei, weil es nicht Universitätsstadt ist, dürfte ungegründet sein. Neben der Tüchtigkeit in allen geschäftlichen und praktischen Dingen birgt Hamburg eine Fülle von Kräften auch für wissenschaftliche Zwecke. Dazu kann ich versprechen, dass auch die « deutsche morgenländische Gesellschaft », sowie die benachbarten Universitäten Kiel, Greifswald, Göttingen, Berlin zu der Vorbereitung des Congresses nach besten Kräften mitwirken werden. Nach alledem kann die Wahl Hamburgs nur auf das Wärmste empfohlen werden! »

M. le Prof. Cordier résume en français ce que le Prof. Kautzsch a dit en allemand.

Le Président avant de mettre aux voix la proposition de M. le Prof. Kautzsch lit une petite note annonçant que MM. Lambros et Karolidis proposent la ville d'Athènes comme siège du prochain Congrès.

M. Lambros dit: « Sans vouloir nullement contester les droits de la ville de Hambourg et empêcher l'approbation de la proposition sympathique de M. Kautzsch, les délégués de l'Université d'Athènes croient avoir le droit de mentionner aussi le nom d'Athènes comme siège d'un futur Congrès. Notre ville ne peut pas offrir les commodités et la splendeur des autres capitales modernes, notre Etat n'est pas riche, notre science est naissante; mais nous croyons nous-mêmes, disciples de la science allemande qui nous a nourris comme celle des autres pays civilisés du nouveau monde, que si le temps n'est pas encore venu aujourd'hui, il vaudrait tout de même la peine d'attirer après Hambourg l'attention à la ville d'Athènes ».

M. De Gubernatis propose de prendre acte de la proposition des délégués de l'Université d'Athènes et de l'invitation du Gouvernement

hellénique, pour penser à Athènes comme siège du futur Congrès des Orientalistes, après celui de Hambourg.

M. D'Oldenburg propose de fixer la date du prochain Congrès d'ici à quatre ans au lieu de 1902. On décide de s'en remettre au Comité du prochain Congrès.

La ville de Hambourg est acclamée siège du XIII^e Congrès des Orientalistes.

Le Président déclare que les pouvoirs du Congrès seront remis aux délégués de la Société orientale allemande qui constituera elle-même son Comité d'organisation.

Le Président donne ensuite lecture de la motion présentée par MM. Thomson Lyon, membres du Conseil de la Royal Asiatic Society et appuyée par MM. D'Oldenburg (Russie), Sir R. West, Kautsch et Leumann, la quelle pour son caractère de généralité doit avoir la prééminence.

« Le XII^{me} Congrès International des Orientalistes décide qu'un bureau permanent des archives du Congrès sera établi dans l'une des capitales d'Europe et que la Société orientale de cette capitale sera chargée de l'organisation du dit bureau ».

M. Sénart, sans être en principe aucunement contraire à la motion, ne croit pas possible qu'elle reçoive une solution immédiate. Elle soulève des questions délicates et difficiles; même des questions financières, qui doivent être examinées de près et en petit nombre. Ce qui paraît pratique c'est la nomination d'une Commission chargée d'étudier l'affaire et d'apporter des propositions au prochain Congrès. C'est ce qu'il demande.

M. le Prof. Cordier trouve qu'il n'est pas nécessaire de nommer cette Commission, qu'il vaudrait mieux en charger le Comité actuel du Congrès et qu'il faudrait imiter ce qu'a fait le Congrès international géographique de Londres.

Le Président est d'avis qu'il serait difficile et compliqué de statuer sur la création d'un Institut international indépendant du Comité organisateur du Congrès, mais que s'il s'agissait seulement de choisir une ville pour y créer un bureau des archives du Congrès, il ne verrait aucune difficulté d'y procéder aujourd'hui même.

M. Senart reprend la parole pour insister sur l'utilité d'une Commission pour les Congrès internationaux dans le but d'en étudier le fonctionnement. Il propose que son amendement: « Constitution d'un Comité » soit mis aux voix.

M. De Radloff propose d'en charger le Comité du prochain Congrès.

Karabacek formule la proposition suivante :

« Le Comité organisateur du XIII^e Congrès international des Orientalistes est chargé d'examiner et de discuter la question de la constitution d'un bureau central et permanent du Congrès. Il présentera un rapport et, s'il y a lieu, des propositions concrètes au prochain Congrès, qui se tiendra à Hambourg en 1902 ».

Après quelques mots de M. Révillont, M. le Président De Gubernatis met aux voix l'amendement Radloff, qui est approuvé par acclamation.

Séance de clôture au Capitole

Dimanche, 15 octobre ; à 10 h. du matin.

Le président M. De Gubernatis ouvre la séance, au nom du ministre Baccelli, qui l'a délégué à le représenter. Il annonce que la Ville internationale de Hambourg vient d'être choisie comme siège du futur Congrès, le treizième dans la série des Congrès Internationaux des Orientalistes. Et, ensuite, il ajoute.

« Messieurs, il y a vingt-et-un ans, au Congrès de Florence, dont j'avais l'honneur d'être le Secrétaire général, en remettant les pouvoirs du Comité organisateur italien au Comité allemand, j'ai dit que notre Congrès, né à Paris, nourri à Londres, grandi à Saint-Petersbourg, après avoir fait ses études en Italie, allait prendre son doctorat en Allemagne, à Berlin. Après le doctorat, les jeunes savants allemands voyagent beaucoup, et notre Congrès a, depuis lors, beaucoup voyagé.

« À la fin de son voyage, avant de rentrer au port, il est venu cueillir une branche de laurier sur le sommet du Capitole. Mais, puisque nul port international n'est peut-être plus grand que celui que peut nous offrir le Sénat de la ville de Hambourg, nous devons féliciter notre institution d'un pareil voyage de retour.

« C'est donc avec la plus grande satisfaction que je proclame la ville de Hambourg comme siège du XIII^e Congrès des Orientalistes ».

L'assemblée acclame.

M. De Gubernatis donne ensuite la parole au Secrétaire général du Congrès, M. le Comte Pullé, qui lit les propositions qui ont été adoptées dans l'assemblée des délégués. Ce sont les suivantes :

La IV^{me} Section (Chine, Japon et Corée) du XII^{me} Congrès In-

ternational des Orientalistes émet le vœu que chaque pays fixe un système unique et officiel de transcription des sons chinois; ces différentes transcriptions seront recueillies dans un manuel international.

VI^{me} Section (Inde). M. Rhys Davids communique la résolution prise par le Comité qui a été formé l'autre jour pour l'Indian Bibliography des professeurs Kuhn et Schermann: « la section vu le besoin impérieux d'une bibliographie pour les études indiennes qui soit complète et systématique, désire que MM. Kuhn et Schermann veuillent bien s'en charger, étant les savants les plus habiles pour une telle entreprise. Puisque ce travail coûterait beaucoup d'argent et devrait durer au moins six ans, la section désire le recommander chaleureusement aux gouvernements et aux corps scientifiques qui ont de l'intérêt pour les études indiennes ».

Par la même Section, au sujet de l' « India Exploration Fund » :

1^{re} Des remerciements sont adressés au Gouvernement de l'Inde et au Secrétaire d'Etat pour l'Inde, pour l'accueil bienveillant accordé aux ouvertures qui ont été faites en exécution des votes du Congrès de Paris. Il leur est en même temps transmis l'assurance que les deux conditions posées par eux et que nous avons énoncées tout à l'heure, sont pleinement acceptées.

2^{me} L'Association internationale pour l'exploration archéologique de l'Inde est déclarée définitivement fondée. Elle reconnaît dès à présent pour président Lord Reay, en sa qualité de président en fonction de la Société Royale Asiatique de Londres.

3^{me} Les membres de la Commission d'étude nommée à Paris, c'est-à-dire, en faisant abstraction de la Grande-Bretagne où le nécessaire a déjà été fait:

M. PISCHEL pour l'Allemagne,
M. L. VON SCHRÖEDER pour l'Autriche,
M. LANMAN pour les Etats-Unis d'Amérique,
M. SÉNART pour la France,
M. le Comte PULIÉ pour l'Italie,
M. KERN pour les Pays Bas,
M. SERGE D'OLDENBURG pour la Russie,

sont invités à poursuivre activement l'organisation des Comité nationaux dans leurs pays respectifs, et, aussitôt assurée, à la notifier au Président de l'Association. Un appel pressant est adressé, dans le même sens, aux amis de l'indianisme dans les pays qui, au premier moment, n'ont pu être représentés au sein de la Commission.

4^{me} Il est exprimé le désir que le Président de l'Association

provoque, dès qu'il le jugera opportun, une première réunion constitutive du Conseil central.

VII^{me} Section (Asie Centrale):

1^r Sur la proposition de M. Donner: vœu de voir continuer les travaux de M. le Dr. Huth en Sibérie et en Mandchourie.

2^{me} On accepte la proposition de M. Radloff pour la constitution d'une association internationale nommée: « Association Internationale pour l'exploration archéologique et linguistique de l'Asie Centrale et de l'Extrême Orient, (Central and East Asia Exploration Fund) ».

3^{me} Vœu que le Gouvernement Russe et les institutions savantes compétentes organisent et subventionnent dans l'Asie centrale une expédition destinée à compléter et à étendre par une recherche méthodique les résultats déjà obtenus par l'expédition Klementz et autre similaires.

La IX^{me} Section (*Monde musulman*) désire voir approuvés par la séance générale du Congrès les deux vœux suivants formulés par la section même à la suite du rapport de M. Goldziher sur l'Encyclopédie Musulmane, imprimé dans le Bulletin n. 11:

1^r Que M. Hotsuma, professeur à l'Université d'Utrecht soit confirmé dans ses fonctions de directeur et rédacteur général de l'encyclopédie projetée, et qu'en même temps il soit nommé membre effectif du Comité de l'encyclopédie;

2^{me} Que M. Karl Vollers, professeur à l'Université de Iéna, soit nommé membre du Comité en substitution de M. Socin décédé dans le mois de juin.

Après avoir entendu M. Strzygowsky, la XI^{me} Section émet le vœu:

1^r Que les archéologues en mission pour études classiques dans l'Asie Mineure veuillent bien faire connaître à leurs collègues de l'archéologie chrétienne les monuments d'histoire et d'art byzantins qu'ils pourront rencontrer dans leurs voyages.

2^{me} Que M. le comm. Venturi veuille bien publier les planches dont il a fait usage pour son enseignement de l'histoire de l'art à l'Université de Rome, afin que les autres savants puissent les consulter et s'en aider.

3^{me} Qu'on mette à l'œuvre une *Monastériologie byzantine* (Lambros).

4^{me} Qu'il soit procédé à une bonne reproduction photochromatique des miniatures se rapportant à l'épithalame contenu dans le Codex Græco-Vaticanus 1851 (Krumbacher).

5^{me} Sur la proposition de M. Lambros, des félicitations sont adressées à la Municipalité d'Alexandrie, à la Société Archéologique Alexandrine et à l'Athénæum pour avoir patronné et aidé les études d'archéologie Alexandrine.

On recommande au Comité organisateur du futur Congrès d'admettre dans la section *Grèce et Orient* une sous-section de l'*Egypte gréco-romaine*.

La *XII^{me} Section* du *XII^{me} Congrès international des orientalistes*, sur la proposition de S. E. Enrique Moreno, ministre de l'Argentine à Rome et délégué de son Gouvernement au Congrès, exprime le vœu qu'il soit fondé à Rome une *Bibliothèque américaine*, et demande pour cela l'encouragement de tous les savants qui s'intéressent aux études américaines, ainsi que l'appui officiel des Gouvernements américains.

Toutes les propositions, dont le Secrétaire général Pullé a donné lecture, sont approuvées par acclamation. Ensuite, le Président donne la parole aux délégués des Gouvernements et des Sociétés savantes. M. Karabacek prononce le discours suivant:

« Gestatten Sie, verehrter Herr Präsident und meine Herren vom Comité, dass ich im Namen der österreichischen Delegierten in dieser Stunde des Abschiedes mit wenigen, aber aufrichtigen Worten, unseren Danke für Sie Ausdruck gebe.

« Wir sind erfüllt von Bewunderung, erfüllt von dem edlen Genuss, der sich uns in dieser Stadt der Städte darbot. Allein, wir sind auch erfüllt, ja niedergedrückt von dem Gesehenen und Erlebten. Und so möchte ich fast bitten, Ihnen meine Herren, gewissermassen in sympathischer Wirkung, die Hand reichen zu dürfen.

« Denn auch Sie haben sich bis zur Erschöpfung in dem Dienst einer schönen und edlen Aufgabe gestellt, zu deren Erfüllung dem heutigen Tage wir Sie von Herzen beglückwünschen.

« Mögen Sie, verehrter Herr Präsident und meine Herren vom Comité, gütigst die Versicherung entgegennehmen, dass uns der Aufenthalt in Rom, die daselbst genossene Gastfreundschaft und die lebenswürdige Art der Geschäftsführung des Herrn Präsidenten, sowie aller beteiligten Herren, unvergesslich bleiben werden.

« Wir danken Ihnen aber auch dafür, dass auf so herrlichem historischen Boden, *urbi et orbi*, unsere Wissenschaft verkündet werden konnte, wodurch wir hoffen dürfen, dass dieselbe unbeirrt, auch für alle Zukunft, unsere alleinige Führerin bleiben wird ».

Ensuite M. Holban, délégué de la Roumanie, prend la parole en ces termes :

« Ce n'est pas un discours que je vais faire. Je désire tout simplement être l'interprète des sentiments dont nos cœurs sont remplis.

« Au nom de mes collègues, qui représentent avec moi le Gouvernement Roumain au XII^{me} Congrès International des Orientalistes, je vous apporte l'expression de nôtre plus vive gratitude pour l'accueil si cordial et si chaleureux que vous nous avez fait. De la réussite parfaite de ce Congrès nous ne pouvions jamais douter, tant à cause de l'endroit merveilleux dans lequel nous nous trouvons, que de l'amabilité et de la courtoisie de ceux qui nous ont fait l'honneur de nous recevoir chez eux.

« Vous me permettez cependant de vous dire que nous, Roumains, sommes venus à Rome pénétrés d'une profonde émotion, qui n'a fait qu'augmenter depuis que nous nous trouvons dans vos murs. Nous avons quitté les bords du Danube en fils désirant voir ou revoir leur mère et c'est comme de vrais fils, avec des sentiments maternels que nous avons été accueillis ici !

« Mais, en visitant vôtre grande cité et en contemplant le Forum, le Palatin, le Capitole, la Colonne de Trajan, nous avons été saisis par la majesté de cette Rome impériale et nous nous souvenions des paroles du poète :

« Tu regere imperio populos, Romane, memento.

« Oui, messieurs, grande fut la puissance de la Rome d'autrefois, mais grande aussi est l'Italie d'aujourd'hui, par la force morale, intellectuelle et artistique qu'elle déploie. Brillant et glorieux est son avenir !

« C'est à cette Italie et à la ville de Rome, c'est au peuple italien, que nous présentons le tribut de nôtre reconnaissance, de nôtre sympathie et de nôtre admiration. Vive l'Italie et le peuple italien ! Vive la cité de Rome éternellement grande, éternellement belle ! Vive le comte Angelo De Gubernatis, président de ce Congrès et philoroumain si sympathique ! »

À son tour M. Ovary prononce le discours suivant :

« Per incarico del mio amico e collega, professore Vámbéry, delegato del Governo ungherese, il quale per ragioni di famiglia ha dovuto assentarsi anzi tempo, ed a nome anche degli altri miei colleghi ungheresi e mio, m'è debito grandissimo di esprimere i nostri più sentiti ringraziamenti all' eccelso Governo italiano, al municipio dell' augusta Roma ed al benemerito Comitato del nostro Congresso, per le tante

cortesie e gentilezze onde fummo fatti segno durante il nostro soggiorno in quest'alma città; e che varranno certo ad accrescere ancora se possibile quei nostri sentimenti direi quasi tradizionali di simpatia e di gratitudine verso la nobile e generosa nazione italiana, la quale, sin dai primordi della costituzione del regno di S. Stefano, ci fu guida e maestra nelle arti e nelle scienze e per amor della quale noi avevamo adottato e mantenuto per lunghi secoli, non solo come lingua ufficiale, ma benanche come lingua di conversazione la lingua latina che ancora oggidì noi coltiviamo con particolare predilezione.

« Ho il sacro dovere di affermare qui solennemente che l'Ungheria non si è mostrata mai indegna di tanta sua maestra e che lo Stato fondato dalla dinastia di Arpad sulle rive del Danubio e del Tibisco, è stato sempre, come la storia lo attesta, e sarà anche in avvenire, il baluardo della civiltà europea e della libertà dei popoli. Con questa dichiarazione io porto in nome della nazione ungherese riconoscente un evviva all'Italia con la quale noi abbiamo comuni le sorti e comuni le aspirazioni ».

M. Popovich, délégué du Montenegro, adresse au Congrès les mots suivants :

« Signore e signori! Signor rappresentante la città di Roma! Signori del Comitato presidenziale del Congresso !

« In mezzo a tante simpatie delle nazioni sorelle ed amiche, vogliate gradire anche le simpatie, le espressioni di fratellanza, i ringraziamenti del Montenegro, del Governo di S. A. il Principe, che ha coronato l'opera sua di amicizia mediante un vincolo d'amore coll'illustre Casa di Savoia.

« Orientalista per i suoi studi, per gli scritti, per la sua situazione in mezzo all'Oriente europeo, a lui è dovuta la scoperta di Dioclea, che io fo voti sia tra breve resa perfetta con l'appoggio dell'Italia, figlia dell'antica Roma.

« Il Montenegro ha nominato il suo delegato al Congresso coll'incarico di manifestare l'amore del Governo montenegrino per le arti e le scienze, per la pace, per l'amicizia dei popoli, per la fraternità di quelli, che insieme si specchiano nell'Adriatico.

« Signore e Signori, il mio cuore è pieno di contentezza nell'esprimervi queste simpatie, nel recarvi questo saluto, che dalle eroiche montagne della Cernagora giunse in cima del glorioso Colle Capitolino, in questa Roma, che noi amiamo e che vi mostra tanti ricordi, tanti segni

dell'Oriente. Io sono lusingato di fare ciò in presenza di personaggi illustri, i quali danno oggi una nuova vita a queste grandi memorie.

« Viva l'Italia, protettrice delle scienze e del progresso umano! »

Le Président communique la réponse de M. Bréal à la dépêche qui lui fut adressée dans la première séance du Congrès :

« A M. le Comte A. De Gubernatis.

« J'adresse un cordial remerciement à mes chers Confrères, les membres du XII^{me} Congrès des Orientalistes, et à leur digne Président. Puisse cette session être non moins fructueuse pour la science que ses aînées ! Honneur à l'Italie ! Félicitations à l'*Alma Mater* ! Honneur et succès à tous !

« MICHEL BRÉAL.

« Saint-Cost (Côtes du Nord), 7 octobre 1889 ».

Banquet d'adieu.

Dans l'après-midi, après la séance de clôture au Capitole, a eu lieu au Théâtre Valle une représentation en l'honneur des Membres du Congrès. On y joua le *Romulus*, drame romain de M. Angelo De Gubernatis.¹

Le soir, à 8 heures et $\frac{1}{2}$, tous les Congressistes, avec les autorités italiennes, étaient conviés au Grand Hôtel de Russie à un banquet de clôture offert par le Comité. La présidence du banquet a été offerte à Son Excellence le Ministre Baccelli, lequel, au Champagne, se leva pour porter, au nom du Roi d'Italie, Patron du Congrès, la santé des chefs des nations amies de l'Italie.

À ce premier *toast*, répondit M. Emilie Sénart, représentant du Congrès du Paris, par le discours qui suit :

« Messieurs,

« Je me trouve représenter ici, avec mon savant confrère M. Cordier, le bureau de XI^e Congrès. A cette circonstance qui a paru faire

¹ Dans les jours précédents, le Comité avait organisé pour les Membres du Congrès, une excursion à Tivoli, une promenade au Forum Romanum avec un *luncheon* au Palatin, et un concert à la Sala Umberto. La Municipalité de Rome, le Ministre des Affaires étrangères, et l'Associazione della Stampa avaient fait des brillantes réceptions en l'honneur des Congressistes.

de moi pour un moment le dépositaire naturel de notre tradition, je dois le grand honneur d'en être le porte-parole dans cette ville de Rome qui, par sa longue histoire, à travers tant de siècles, et jusqu'à ce jour, apparaît vraiment comme le symbole et l'asile auguste des plus nobles traditions, profanes et sacrées, des plus puissantes et des plus durables, des plus vénérables et des plus glorieuses.

« Je sens d'autant mieux le prix de ce privilège que cette date de 1899 promet de marquer une époque dans les destinées de nos Congrès. C'est pour eux une année de triomphe, l'année où ils sont montés au Capitole! Quel augure, Messieurs! Le ministre Cicéronien qui nous préside ne nous a-t-il pas rappelé dès le premier jour que le rocher du Capitole était inébranlable, *Capitolii immobile Saxum*?

« Après sa durée déjà longue, après une pareille consécration, l'institution qui nous groupe n'a plus rien à redouter des accidents extérieurs. Il ne tient qu'à elle de poursuivre sa carrière dans une paix honorée, une sorte de *pax romana*. Elle a fait ses preuves. Elle a compris et elle n'aura-gare d'oublier comment il convient dans les assises solennelles, de maintenir l'équilibre et l'harmonie entre la recherche pure, austère et sereine, et la curiosité active du public éclairé, spécial sinon spécialiste, qui se presse autour d'elle et qui est l'intermédiaire précieux entre le sanctuaire et les profanes.

« C'est dans les calmes et hautes régions du travail technique que jaillit la source commune où s'alimente la confraternité cordiale des efforts désintéressés; c'est là que se produit l'association internationale vraiment utile, celle qui, jalouse de ne porter aucune atteinte au dépôt héréditaire, si sacré et si fécond, des affections nationales, prépare et aplanit pour tous les esprits éclairés et sages, des terrains de rendez-vous où il est doux et profitable de se retrouver, d'apprendre à se connaître et à s'estimer.

« Vous ne m'en voudrez donc pas, Messieurs, si même en ce moment, je me souviens de l'agréable devoir qui m'incombe, comme délégué français, d'apporter encore une fois ici à la nation italienne, dans la personne des confrères éminents qui la représentent si bien, le salut le plus cordial de mon pays. On a beaucoup parlé, dans une autre réunion, de cette nouvelle mais pacifique invasion des Barbares du nord. Mon cas personnel est particulièrement grave.

« C'est un *Civis Remensis* qui vous parle, et mes bons ancêtres n'ont pas manqué de donner Rémus lui-même pour père à leur vieille cité. Telle est la grandeur Romaine qu'ils étaient fiers de s'y rattacher même comme des frères exilés! Le moment serait mal choisi, après la

représentation à laquelle nous avons applaudi tout à l'heure,¹ pour me parer de ce cousinage heureusement un peu suspect. Mais les fils de Romulus me permettront au moins de les assurer que c'est une main vraiment fraternelle que leur tend le petit-fils plus ou moins authentique de Rémus.

« Ce sont des dettes de gratitude sans mélange que nous allons emporter dans nos foyers pour la grâce parfaite d'un accueil si courtois et si empressé. Je voudrais à côté d'un bureau illustre et dévoué, à côté des Ascoli, des Gubernatis, des Pullè, de tant d'autres, rappeler un à un tant de noms qui resteront gravés dans notre souvenir. Mais je dois faire mieux encore, je dois résumer nos remerciements dans une proposition à laquelle tous les hôtes de ce Congrès s'associeront avec un empressement unanime.

« L'agrément gracieusement accordé par le Souverain, ami des Lettres, le patronage qu'il a daigné accepter et qu'il a voulu exercer par l'intermédiaire d'un ministre si utilement dévoué à la culture de sciences très diverses, ont été la condition même de cette réunion et le gage de son succès.

« Je suis certain d'être l'interprète de tous mes collègues étrangers en vous conviant à lever respectueusement vos verres au Protecteur du Congrès, S. M. le Roi, à sa gracieuse Majesté la Reine, à la famille Royale ».

Après ce discours, prend la parole M. Galluppi, pro-syndic de Rome, qui s'exprime ainsi :

« *Signori!*

« L'affetto vivissimo che voi nudrite per la scienza ha procurato alla nostra città la somma fortuna di accogliervi nel suo seno durante il corso dei vostri lavori.

« Voi accorreste numerosi anche da lontani paesi per portare qui in questa Roma, dove batte il cuore d'Italia, il contributo della vostra intelligenza ed il prezioso frutto dei vostri studi.

« Roma non poteva restare indifferente al successo della vostra nobile impresa.

« Essa vi accolse con quella cordiale e festosa ospitalità che richiedeva l'omaggio dovuto ad uomini insigni che per la loro dottrina sono vanto ed onore delle loro nazioni.

¹ Dans le pièce, naturellement et forcément, Romulus tue Rémus.

« Roma conserverà lungamente il ricordo del vostro passaggio e dei vostri importanti lavori.

« Quanta luce di civiltà, quanto splendor di dottrina rifulse dalle vostre elevate discussioni!

« In esse voi avete dimostrato che, malgrado la divergenza delle opinioni, tutte le rivalità debbono tacere ed obliarsi sul terreno comune della scienza che è fattore precipuo di concordia e di pace.

« Nella fiducia pertanto che tornando alle vostre case voi vorrete portare ai vostri connazionali il saluto affettuoso di Roma, io levo il bicchiere all'incremento della scienza, alla prosperità dei vostri paesi ed alla fratellanza universale delle nazioni ».

Le toast du syndic de Rome terminé, se lève le Président du Congrès et donne lecture des deux télégrammes qui suivent de Sa Majesté le Roi Oscar II de Suède et Norvège et de S. A. R. l'Archiduc Renier d'Autriche.

« *Président De Gubernatis, Congrès des Orientalistes,*
« *Hôtel de Russie, Rome.*

« De Drottningholm.

« Fort sensible aux attentions dont je viens d'être l'objet, j'envoie par vous l'expression de mes remerciements et vœux bien sincères pour le succès incessant et grandissant de votre œuvre civilisatrice et méritoire.

« OSCAR ».

« *Cavaliere De Gubernatis,*
« *Presidente del Congresso degli Orientalisti, Roma.*

« S. S. S. S., Roma, De Baben, bei Wien.

« Vous remercie bien sincèrement des communications, et envoie meilleures félicitations pour parfaite réussite.

« ARCHIDUC RENIER ».

Ces deux télégrammes sont vivement applaudis.

M. De Gubernatis, levant alors la coupe symbolique donnée au Congrès de Stockholm, par Sa Majesté le Roi Oscar, pour qu'on y boive, de Congrès en Congrès, au succès et à la continuité de notre institution internationale, continue ainsi:

« Par cette coupe, Messieurs, je vous invite à boire: elle est notre coupe de Saint Graal et elle cache le plus doux des mystères, la grande lumière de Dieu. Nous avons répété souvent, et on l'a aussi entendu plu-

sieurs fois dans notre Congrès, que la lumière vient de l'Orient; c'est vrai, mais c'est encore vrai qu'elle peut nous venir de tous les côtés. Je me rappelle que parmi les mémoires présentés à notre réunion, il y en a un d'un savant hindou qui soutient la thèse que la patrie originaire des Aryens doit être cherchée dans le nord, dans les régions polaires : eh bien oui, l'étoile polaire aussi nous envoie des rayons et la coupe du Roi Oscar en est le symbole. Nous devons donc la garder comme un objet précieux, puisqu'elle symbolise notre travail à tous, la propagation de la lumière ».

M. le prof. Leopold von Schroeder délégué du Gouvernement de l'Autriche-Hongrie, donne lecture du toast suivant en vers :

Das ew'ge Rom that seine Thore auf,
Um uns, die Forscher, gastlich zu empfangen,
Von Nord und Ost und West, ein bunter Hauf;
Und Allen ist das Herz hier aufgegangen!
Ja, Manchem, der hierher gelenkt den Lauf,
Erfüllte sich ein längst gehegt Verlangen;
Den Schleier sah er seiner Sehnsucht fallen,
Vor ihm lag Rom, mit seinen Wundern allen.
Und als wir standen auf dem Palatin,
Die ew'ge Stadt, das Forum uns zu Füßen,
Mocht' es uns hin zum Petersdome ziehn,
Zum Pantheon, um Raffaels staub zu grüssen,
Mocht' in den Thermen uns die Zeit entfliehn,
Die ihre Grösse nun verfallend büssen;
Wir mussten staunen fort und fort, wir lebten
Mit den Jahrhunderten, die hier entschwebten.
Und wie einst Rom den Erdkreis überwunden
Mit seiner Heere, seiner Waffen Macht,
So hat es uns bewältigt und gebunden,
Mit geist'gen Banden, ohne blut'ge Schlacht;
So hat es, in den wehevollsten Stunden
Zu ewigen Gefangnen uns gemacht;
Durch einen unsichtbaren Siegesbogen
Sind wir der Triumphatrix nachgezogen.
Und gerne wollen wir gefangen bleiben
Im Banne dieser wunderbaren Stadt,
In unsren Herzen wollen wir es schreiben,
Was sie, die Hehre, uns gespendet hat;

Für sie den Zoll des Dankes einzutreiben,
 Wird die Begeistrung in uns niemals matt;
Ja, Dank den Lebenden und Dank den Todten,
Dank, Rom, für Alles, was zu uns geboten! »

M. Deussen présente un toast en *sanscrit*.

Prennent ensuite la parole pour dire des choses très flatteuses à l'adresse de l'Italie, de Rome, du Comité et de son Président, M. le Prof. Naville, ancien Président du Comité de Genève, après lui se lève M. le Professeur Piehl, délégué de la Suède, dont voici l'allocution :

« *Monsieur le Ministre ! Messieurs !*

« Au nom de mon auguste Maître, sa Majesté le roi Oscar II, patron honoraire du XII^e Congrès International des Orientalistes — j'ai l'honneur de vous féliciter du succès retentissant obtenu par vos travaux. Chaque personne compétente a pu se convaincre que vos séances ont été illustrées de découvertes et d'observations scientifiques du plus haut intérêt; dans les intervalles des travaux sérieux, vous avez habilement inséré des promenades archéologiques et des excursions où tantôt la Rome de nos jours, tantôt la *Roma sotterranea* ont fasciné nos âmes d'une manière à jamais inoubliable. Ainsi, les efforts dépensés par le Comité d'organisation et par son infatigable Président ont été couronnés d'un succès éclatant qui place le Congrès de Rome au rang des mieux réussis.

« A la fête de clôture du Congrès de Florence, il y a 21 ans, notre vénérable collègue, le professeur Albrecht Weber de Berlin — qu'un accident déplorable a empêché d'assister à vos travaux — a eu un mot bien spirituel à l'adresse du président du Congrès d'alors, le sénateur Michele Amari. En employant un jeu de mots fort bien trouvé, il a dit de lui: *Amari dignus est amari*.

« M'inspirant de cet exemple autorisé, je voudrais mettre en relief le rôle de notre président actuel, suivant un procédé analogue, en disant de lui (*De*) *Gubernatis*¹ *dignus est gubernare* — à tel point M. De Gubernatis s'est montré savoir l'art difficile de mettre les points sur les *i* dans la tâche si délicate de prendre des arrangements conformes au goût des Congressistes.

D'ailleurs, un Congrès des Orientalistes tenu à Rome sous le haut patronage de S. M. le roi Umberto offrait en lui-même toutes les

¹ En effet, le nom *Gubernatis* vient du grec *Kübernêtis* et signifie gouverneur.

garanties d'un succès absolu. C'est que l'auguste souverain de ce pays bienheureux n'est pas seulement un souverain temporel. Il a à sa disposition, outre son armée de centaines de milliers de guerriers braves et bien exercés, une autre armée non moins formidable. Il peut s'entourer d'une légion de savants fort distingués, parmi lesquels beaucoup ont choisi l'Orient pour champ de bataille. Vous savez aussi qu'il ne lui manque pas non plus, sous ce dernier rapport, un état-major général très brillant, dont notre Congrès a salué, ces jours-ci, la plus grande illustration dans la personne du sénateur Graziadio Ascoli.

« En levant mon verre, je le vide donc en l'honneur des orientalistes italiens et de leur auguste protecteur, Sa Majesté le roi Umberto, qui a des titres à la profonde reconnaissance de tous les membres du XII^e Congrès des Orientalistes pour l'hospitalité brillante qui nous a été offert à Rome et en Italie. Vive Sa Majesté le roi Umberto! »

Le banquet, dans la salle d'honneur, se termine par un discours du Professeur Tocilescu et par l'invasion d'un essaim de jolies dames, en l'honneur desquelles le savant roumain conclut son *speech*.

Le banquet a été servi par les frères Silenzi, les propriétaires du Grand Hôtel de Russie. Le *menu* très élégant, en format impérial, style indo-moresque, a été généreusement offert au Congrès par M. Johann Baensch Drugulin de Leipsick. Le *menu* présente l'effigie des grands fondateurs des religions de l'Asie, Platon et Buddha, Moïse et Mahomet, Zoroastre et Confucius. En haut, le divin fondateur du Christianisme, qui rayonne sur tous, les embrasse et les illumine tous de sa lumière supérieure. *Christus imperat.*



PROPOSAL

FOR A CLASSIFIED CATALOGUE OF THE LITERATURE OF ORIENTAL RESEARCH

In an age like this, when research is so active and extended, and the details and relations of every subject of study are so numerous and varied, the greatest help any investigator can have is the ready means of knowing what has been done already by other workers in the same field. Such a want was long since felt by the students of physical science and led to the preparation of the voluminous "Catalogue of Scientific Papers" published by the Royal Society of London. This has since brought about a conference among the scientific societies of different countries to arrange for an "International Catalogue of Scientific Literature", to be prepared for the use of investigators in all branches of physical natural science, and to be an index to all the literature published in European languages on such subjects.

Now, in Oriental Research, though the existing literature is of far less extent, every student must have felt the growing want of some index or Catalogue from which

he might be able to learn what had been done in any special branch and where to find it.

During to last century or so, an immense amount of work has been accumulated, but it is scattered through all kinds of literature — often in quite unsuspected quarters: for instance, we find an early tract on Hindu Astronomy by Euler appended to one of Bayer's works; and in "Murphy's Travels in Portugal" is an old Hindu inscription from Somanâth. What an immense service it would be to every worker if we had a systematic catalogue of the Literature connected with Oriental subjects, produced in Europe or under European influences! Such a catalogue would include all published contributions to our knowledge of such subjects — whether appearing in periodicals, or in the publications of societies, or as independent pamphlets, memoirs, or books.

The main features of such a catalogue, or perhaps, group of catalogues, would be —

1. Classified indexes of all works and papers illustrative of the different *peoples* of the East — their *religions*, history, ancient and mediæval geography, antiquities, etc.

2. Of their *Languages*, Literature, Arts, Sciences, Philosophy, etc. etc.

How the whole should be divided and classified — whether primarily by religions or by countries, — for systematic cataloguing, had best be left to a competent committee who would derive suggestive assistance from the scheduled arrangements of the Committee of the « International Catalogue of Scientific Literature ». Unless very carefully classified such a catalogue would have little value.

Purely vernacular literature had best, for the present, be omitted whether Sanskrit, Arabic, Chinese, or other: but all translations would be included. Further, in Indexing according to subject-matter, regard ought to be had, not only to the title (of a paper or book) but also to the nature of the contents.

What is now suggested is that an International Committee or Central Bureau should be appointed by this Congress to formulate a scheme of Cataloguing with Schedules of the detailed classification to be adopted for each subdivision. This Bureau would be the governing body of the Catalogue and would meet in connexion with each future Congress to report on the work and discuss questions of detail. Necessarily it ought to be representative and should consist of one member from each country that would join in the work, together with such additions — not exceeding two-fifths of the whole, — as the executive of the Congress may appoint, but so arranged that no country should be represented by more than three members on the Central Bureau.

Each country taking part or represented in the work would have its own Committees: they might be arranged for special classes of subjects such as Arabic and Musulman literature, Sanskrit and Hindu research; Chinese and Tibetan, etc. The members of the Central Bureau for the country would be ex-officio members of their National Committee.

The work of these National Committees would be to catalogue and classify according to the schedules the literature produced in its own country and language: the German Committees for literature in German, the

English for publications chiefly produced in England, the American Committee for works appearing in America, etc. But while this rule might be a general one, there would be no hard and fast line, especially for the less known papers.

All details of arrangements however would be made by the Central Bureau. The National Committees would make their own arrangements as to distribution of work, and would doubtless welcome the services of every worker willing to aid in the undertaking.

In some such way it would be no very serious task for the members of the Oriental Congress to prepare such a catalogue as would be invaluable to every Oriental student in whatever line of research he might be working. Finally the expense of printing need not exceed that of the Acts of one of our Congresses and would surely be repaid by the sale of such a work.

I leave this proposal to the serious consideration of the members of this Congress in Rome.

J. BURGESS.



LE TRIANGLE ET LE CARREAU

(R. V. I. 152. 2)

C'est d'une énigme védique que je proposais, il y a cinq ans, la solution à mes confrères du Congrès de Genève. C'est aujourd'hui encore une énigme védique que je m'ingère de leur soumettre en leur session de Rome. Mais — circonstance aggravante — celle de Genève en était une bien avérée, reconnue pour telle de tous les exégètes, dont la clef seule était et demeure malgré moi contestée, dont enfin le caractère énigmatique ne faisait doute pour personne ; au contraire, le passage du Rig-Véda dont je me propose de m'occuper est d'une lecture, d'un mot à mot et d'une interprétation en apparence très aisés ; nombre de savants l'ont traduit et commenté sans y soupçonner de difficulté ésotérique, et c'est moi seul qui vais y chercher un sens caché, ma pure fantaisie, semble-t-il, qui s'ingénie à y découvrir une énigme pour le faible mérite ou le vain plaisir de la résoudre.

J'ai peur qu'on ne me croie victime d'une obsession. Pourtant — j'ai déjà eu souvent l'occasion de le

dire et je ne me lasse pas de le répéter — nul ne peut rendre de réels services à la science que dans la direction d'étude où le porte naturellement la tournure de son esprit : il est donc coupable de ne s'y point abandonner, de ne pas aller jusqu'au bout de sa pensée, dût-il se tromper, dût-on relever sévèrement son erreur. Je suivrai ma pente : si je roule à l'abîme, j'ai assez de confiance dans le jugement de mes confrères pour être assuré qu'il n'y tombera que moi.

Peut-être le lecteur me fait-il la grâce de ne pas ignorer entièrement ce que j'entends par « la devinette primitive » et la théorie que j'ai édifiée sur elle¹ : dans ma pensée, c'est une formulette, d'origine habituellement naturaliste, très simple, très naïve, très puérile, et le plus souvent très sèche, telle que les folkloristes en enregistrent par centaines chez les demi-civilisés et les sauvages d'aujourd'hui. Tout porte à croire que les Indo-Européens, qui devaient, il y a cinq ou six mille ans, se trouver au même stade intellectuel, ne se privaient point de pareils jeux d'esprit. En se développant, en s'agrégeant peu à peu maint détail accessoire et parfois parasite, ces thèmes primitifs sont devenus des mythes, des contes, des récits compliqués, dont ils ne forment plus désormais que le noyau central, si surchargé d'ornements factices qu'il en devient méconnaissable ; mais, quelquefois aussi, ils nous apparaissent dans toute leur nudité première, pieusement conservés par une tradition d'autant plus immuable qu'elle avait cessé de les comprendre et les révérait comme un in-

¹ V. HENRY, in: *Revue Critique d'Hist. et de Littér.*, XXXII (1891), p. 498 ; *Revue des Études Grecques*, V (1892), p. 281 sq. ; *Atharva-Vêda*, trad. et comm., Livres VIII et IX (1894), préface, etc., etc.

tangible mystère. Or, de ces énigmes, je crois que les Védas nous ont transmis une incalculable quantité: les unes tout à fait voilées sous la richesse des amplifications, ou enténébrées par la coalescence fortuite de plusieurs thèmes mythiques originellement distincts et sans lien entre eux; les autres compliquées seulement des exigences du rythme et de la recherche du style; d'autres enfin, plus rares, dont la concision antique et fruste, demeurée intacte, tient encore à l'aise en un quart de stance;¹ et de toutes ces catégories j'ai donné en temps et lieu de nombreux exemples.² J'estime que le texte aujourd'hui en question appartient à la dernière.

Je dois tout d'abord indiquer la raison générale qui m'y a fait conjecturer une énigme: c'est qu'il fait partie de la séquence d'hymnes dont la composition est assignée à Dirghatamas. Sans doute, ce personnage, assez mystérieux lui-même, ne s'est point perpétuellement complu dans le mystère que semble symboliser son nom: telles de ses stances n'offrent à la traduction que les difficultés courantes en matière d'exégèse védique, et il y aurait abus à « chercher toujours ce qu'il dit après qu'il a parlé »; mais il n'en reste pas moins qu'un hymne tout entier de sa section n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long tissu d'énigmes fort variées, et qu'il en a semé plusieurs, non moins incontestées, dans

¹ Par exemple, R. V. X. 28. 9, *ṣaṣāḥ kṣurām pratyāñcam jagāra*, cf. V. HENRY, *l'Ath. Véda, Livre VII*, p. 54.

² Avant tout, l'hymne même de Dirghatamas (R. V. I. 164), in V. HENRY, *l'Ath. Véda, Livres VIII-IX*, p. 107 sq. et 143 sq.; puis diverses énigmes éparses dans l'A. V. X. 2, 7 et 8, XI, 8, etc., dans ma traduction; enfin R. V. III. 5. 5, IV. 18. 13, in *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 108 et 246.

les autres parties de son oeuvre. Ce n'est donc pas hypothèse téméraire, mais induction prudente, de lui en prêter une de plus, surtout dans un hymne où il en a très certainement voulu mettre. L'hymne 152 du livre I^{er} en contient deux fort visibles (stances 3 et 4): celle de la femelle apode qui précède les femelles pourvues de pieds, et celle du jeune amant qui se revêt de ses amantes, thèmes bien connus de tous les védicants; les stances 5 et 6 sont d'un style, sinon spécifiquement énigmatique, tout au moins très abstrus. Bref, tout semble indiquer que le morceau comprend, entre un prologue et un épilogue incolores, représentés par les stances 1 et 7, un petit recueil de cinq énigmes plus ou moins caractérisées.

La probabilité deviendrait certitude, si nous constatons que l'auteur eût explicitement annoncé l'intention de poser une énigme, c'est-à-dire enveloppé dans sa stance quelqu'une de ces formules coutumières aux poètes védiques, qu'en style vulgaire on serait tenté de traduire ainsi. « Tâche un peu d'y comprendre quelque chose... » « Il faut être très fort pour s'en tirer... » « En voici une que tu ne devineras pas... » ou telle autre formule équivalente. Or c'est ici ce qui ne paraît pas niable. Le texte porte:

etác caná tvo ví ciketaḍ eṣām
 satyó mántraḥ kaviçastá íghāvan |
 triráçriṃ hanti cáturaçrīr ugró
 devanído ha prathamá ajūryan || 2

Le premier vers, en laissant provisoirement de côté le mot *eṣām*, sur lequel on reviendra, ne peut signifier, suivant la façon d'entendre l'adverbe *caná*, que « le

premier venu comprendra » ou « ne comprendra pas ceci », soit donc: ou bien « Voici une chose qui va toute seule »; ou bien « Voici une difficile énigme ». Que si maintenant on songe combien rarement il arrive aux auteurs des Védas d'émettre des propositions qui aillent toutes seules, et surtout de s'en targuer, combien peu en tous cas le truisme rentre dans les habitudes de Dirghatamas, on ne saurait, je pense, hésiter à préférer le second sens, et c'est aussi celui que Grassmann admet sans la moindre discussion. Comment croire, au surplus, que la formule *etác caná tvo ví ciketad ešām* de la strophe 2 puisse signifier autre chose que la formule presque identique *kás tād vām mitrāvaruṇā ciketa* de la strophe 3 du même hymne? et comment traduire celle-ci autrement que: « O Mitra et Varuṇa, qui a compris ce [mystère] vôtre? »¹?

On nous annonce donc qu'on va nous poser une énigme. Ce point admis, la question qui se présente immédiatement est celle de savoir où elle commence, en d'autres termes à quel endroit il convient d'ouvrir les guillemets intérieurs de notre strophe. Bergaigne, qui l'a commentée à diverses reprises,² semble bien les ouvrir aussitôt après le premier vers et ne les fermer qu'à la fin. Voici dès lors, en gros, l'ébauche de traduction qu'on obtiendrait: — Ceci n'est point aisé à comprendre: « La formule enseignée par les sages est

¹ Cette considération fondamentale atteint aussi la traduction de M. Ludwig (n. 97 = I, p. 112), qui admet comme moi un *caná* négatif: « Das hat nicht einer etwa [blosz] erdacht über sie... » De plus, *tva* signifie, non pas « einer », mais « irgend einer », et l'addition de « blosz » ne se justifie pas.

² *Religion Védique*, I, p. 296 et 311, et cf. III, p. 183 i. n.

efficace et fouguese; elle a quatre pointes et tue celle qui n'a que trois pointes; oui, les impies ont fléchi les premiers ». — Bien entendu, c'est la formule des impies qui n'a que trois pointes et, comme telle, le cède à celle mieux armée des sages divins.

Mais la stance ainsi comprise trahit dès l'abord une contradiction trop choquante: elle débute en énigme et s'achève sur un truisme. Car enfin, que la formule des sages soit omnipotente, qu'elle brise celle des impies, que les impies soient anéantis par eux, c'est de la théosophie et de la littérature courantes, c'est le pain quotidien de la phraséologie védique, et il n'y a pas lieu d'en faire mystère. A tant faire que de couper ainsi la phrase, mieux vaudrait revenir, pour le premier vers, à la traduction que nous avons écartée, et comprendre: « Voici une proposition à la portée de toutes les intelligences... » Mais on a vu les raisons, péremptoires à mon sens, qui militent ici contre un *caná* affirmatif, sensiblement plus rare d'ailleurs, tout compte fait, que le *caná* négatif. En voici d'abondant une nouvelle, toute grammaticale celle-ci, et par conséquent difficilement réfutable: c'est la présence de ce démonstratif *eṣām*, que nous avons provisoirement laissé de côté.

Que signifie *etád eṣām*, soit mot à mot « on ne saurait comprendre cela d'eux »? De qui eux? Serait-ce « ce miracle de Mitra et Varuṇa », nommés à la stance précédente, et à qui l'hymne entier est consacré? Mais il faudrait alors le duel *ayoh*, qui sans contredit fausserait le vers. La substitution du pluriel au duel me paraît, malgré l'approbation dont M. Ludwig¹ couvre cette décision de Sayana, un solécisme inadmissible dans le

¹ *Loc. cit.*, et au commentaire, IV, p. 102-103.

Véda, surtout par simple raison métrique; au moins n'en peut-on citer un seul exemple assuré;¹ si le sens eût exigé *ayoh*, le poète, n'en doutons pas, eût écrit *ayoh*, sauf à terminer exceptionnellement sa tristubh par un pyrrhique, — car cette fin de tristubh n'est point du tout sans exemple, et précisément il y en a une sur ce même mot, R. V. VI. 25. 6, — ou bien il eût eu recours à une de ces inversions qui à peine modifient le sens, comme *ayoç caná tvo ví ciketad etát...* Enfin soyons sûrs qu'il s'en serait tiré sans entorse à la langue. De croire que *eṣām* puisse ici représenter tous les Ādityas dont Mitra et Varuṇa sont les chefs de file, ou d'inventer sur la foi de Sāyaṇa un pluriel révérentiel (*bahuvacanam pūjārtham* h. l.), ce sont là des expédients qu'il faut laisser à la subtilité indigène. Mais, si *eṣām* est bel et bien un pluriel de sens comme de forme, il ne peut représenter, par un procédé familier à la syntaxe védique, que *kavīnām* nettement suggéré par le *kaviçastás* du vers suivant; et, dès lors enfin, les deux propositions se font suite, se balancent, dépendent logiquement l'une de l'autre, et l'énigme annoncée ne commence qu'à la suite de la seconde, qui par répercussion fixe le sens de la première. La traduction obtenue sera donc: — Voici un [dicton] des sages que n'entend pas le premier venu; elle est efficace et violente, cette formule enseignée par les sages: « Celui qui a quatre pointes tue celui qui n'a que trois pointes ». Oui, les impies ont fléchi les premiers. —

Nous savons maintenant où il faut ouvrir les guillemets. Nous ne discuterons pas longuement le point

¹ Cf. DELBRÜCK, *Aind. Synt.*, p. 102.

de savoir où il convient de les fermer. La dernière proposition est d'apparence explétive: sans doute elle pourrait par quelque lien tenir à l'énigme, en tant qu'il apparaîtrait ultérieurement que le « triangle » pût être par métaphore envisagé comme un impie foudroyé par le « carreau »;¹ mais, en tout état de cause, elle ne nous apprendrait pas davantage sur la nature intime de ces deux objets, et mieux vaut, vu sa banalité, considérer le 4^e vers comme une simple redite de l'idée exprimée au 2^e.

Au point où nous en sommes, il devient nécessaire, pour nous assurer définitivement de la valeur de notre traduction, de la comparer à celle de M. Ludwig, qui ne manque ni de hardiesse ni d'esprit. Il propose de lire, en ajoutant, deux accents et substituant *r* à *m*, *trír áçrír hanti cátur áçrír ugró*, et traduit « dreimal trifft die schneide; viermal die schreckliche schneide ». Trois corrections, peut-être quatre, — car cette construction n'exigerait-elle pas *hánti* dans la rigueur de l'orthotonie védique? — pour quatre mots du texte original, c'est peut-être beaucoup; mais il est vrai qu'elles sont légères. Au commentaire, le savant exégète explique que *triráçri* doit être proscrit en tant que forme impossible: *cáthur áçrír* pouvant, en effet, à volonté être compris en deux mots ou en un seul, on a commencé par l'entendre inexactement de cette dernière façon; puis *cáturaçrír*, une fois introduit, a ouvert la porte à *triráçrír*, qui est un vulgaire barbarisme; et enfin, comme ces deux nominatifs en une seule proposition ne donnaient aucun sens quelconque, on en est venu sans peine à changer

¹ Se rappeler le caractère démoniaque de tous les êtres nocturnes, y compris la lune dans la littérature postérieure.

le premier en accusatif. Et il ajoute: « Mit dem, der es nicht einsieht, lässt sich nicht streiten ». Cette appréciation est à l'adresse du pauvre Grassmann, qui avait eu la naïveté de traduire ce qu'il lisait; mais j'en dois prendre ma part, moi qui vais partager son tort. Je n'ose engager M. Ludwig à discuter avec moi;¹ mais, sans considérer le texte védique comme sacro-saint, et tout en m'y permettant mainte correction jugée par d'autres excessive, j'ai déjà dit que j'estimais pour premier devoir de tâcher à comprendre le texte sans y rien changer;² à bien plus forte raison quand les corrections arbitraires et multipliées n'aboutissent qu'à une constatation aussi pâle que peu intelligible. « Trois fois frappe la lame, quatre fois l'effroyable lame ». Qu'est-ce que cette lame, dont il n'est plus question dans le reste de la stance? Qu'est-ce que ce verbe *hanti* sans complément? Le simple critérium de l'« Antithèse Védique », développé par moi dans une précédente étude³, devrait suffire à faire préférer le sens traditionnel: « Le [trait] triangulaire est abattu par le [trait] quadrangulaire ».

Mais il est vrai que *trirācṛi* est incorrect: il faudrait *triācṛi*, qui au surplus, avec diérèse normale, ferait le vers et qu'on pourrait substituer; car, après tout, cela ne ferait jamais qu'une correction. On n'es-

¹ J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec lui au Congrès de Rome; et, non seulement il a pris la peine de discuter mon interprétation, mais je me fais un devoir de reconnaissance de le remercier des importantes concessions qu'il m'a faites et de l'exquise courtoisie qu'il y a apportée.

² *Mudgala*, in *Journ. Asiat.*, 9^e sér., VI, p. 516 sq. et 548.

³ In *Revue de Linguistique*, XXXI, p. 81 sq.

sayera donc pas de dissimuler la force de l'argumentation de M. Ludwig: oui, *trirāçri* est un monstre; seulement.... Seulement, de ces monstres-là, il en existe en si grande quantité, dans toutes les langues du monde, qu'on a même créé un vocable grammatical tout exprès pour les désigner: ils s'appellent en allemand « *unechte Composita* », et chez nous, depuis Fr. Meunier, « *composés syntactiques* ». Ne serait-il jamais arrivé à M. Ludwig de dire en sa propre langue *zweifältig* « double », au lieu de *zwiefältig*, seul représentant de l'ancien *zwivalt* et seul type de composition régulière? Ailleurs (R. V. VIII. 41. 9) *trér* supplée visiblement *trīni*, et M. Ludwig traduit sans la moindre hésitation *trér úttarāni* « *die drei obern Räume* ». Si l'adverbe se substitue exceptionnellement au numéral dans le corps de la phrase, pourquoi ne le pourrait-il, exceptionnellement aussi, en composition? Et la raison de cette exception, elle saute aux yeux dans le cas présent: c'est l'emploi de *cáturaçri* dans le second hémistiche, qui a amené, par une attraction quasi invincible de balancement antithétique et rythmique, l'insertion allitérative de l'*r* dans le *triáçri* du premier.

Tout bien pesé, nous demeurons donc définitivement sur le sens « le Triangle a été abattu par le Carreau », noyau et coeur de l'énigme proposée, et nous nous demandons, pour la résoudre, quels sont ces deux objets si confusément désignés. Parvenus à ce point, nous n'avons plus qu'à chercher, dans la liste des personnages dont l'un est censé frapper, abattre, tuer ou peut-être engloutir l'autre, — car c'est tout un dans la stylistique védique, — ceux qui d'aventure répondraient respectivement à ce double attribut. Or il est hors de

doute que bon nombre de devinettes védiques roulent sur les relations peu amicales du soleil et du dernier quartier de la lune finissante : « le vieux a mangé le jeune », lisons-nous R. V. X. 55. 5 A. V. IX. 10. 9, etc., dans une stance d'une irréprochable clarté, depuis surtout que M. Ludwig lui-même, sans y apporter la moindre correction et par un simple artifice de construction des plus ingénieux, en a mis en relief toute l'élégante concision ; ' d'autre part, M. Hillebrandt, ² — que j'ai toujours grand plaisir à citer, car sa minutieuse analyse donne à ses synthèses une rigueur et une autorité auxquelles je ne saurais prétendre, — ne fait nulle difficulté de reconnaître les mêmes astres dans le théologien qui avale son élève et le garde trois jours en son ventre (A. V. XI. 5. 3) ; et je viens de rappeler l'interprétation semblable que j'ai donnée, il y a déjà longtemps, de la sèche formule du « lièvre qui a dévoré la faucille » (R. V. x. 28. 9), qui est une platitude intolérable si elle ne recèle la quintessence d'une piquante et pittoresque énigme. C'en est assez de ces exemples, qu'il ne serait point malaisé de multiplier au besoin. On en pourrait contester tel ou tel ; on ne saurait les récuser tous. Il doit demeurer constant que les Āryas, entre autres métaphores naturalistes, se sont plu à jouer sur les aventures de la lune rattrapée et tuée par le soleil.

Eh bien, voici donc une variation nouvelle qui s'ajoute à toutes celles que l'on connaissait sur ce thème immémorial. Que, sans aucunement prétendre trouver




¹ HENRY, *Ath. Vêda, Livres VIII-IX*, p. 151.

² *Vedische Mythologie*, I, p. 471, et cf. II, p. 5.

la quadrature du cercle, on puisse se représenter le soleil sous la forme d'un carré ou d'un losange, c'est ce que personne ne voudra contester. On sait au surplus que l'idéogramme du soleil est rectangulaire dans l'écriture chinoise. Mais pourquoi nous arrêter ici aux simples possibilités et aux timides hypothèses, alors que nous disposons d'un fait catégorique ? C'est bien ainsi que les écoles brâhmaniques ont simplifié la représentation de l'astre, en l'imaginant terminé en pointe vers chacun des quatre coins de l'horizon. Le soleil, nous apprend le Çatapatha-Brâhmaṇa (XIV. 3. 1. 17 ¹), est *cātuḥśrakti*, presque le même mot que le *cāturaçri* du texte sacré ; et, dans l'iconographie médiévale et moderne, les quatre bras de Viṣṇu restent encore la réalisation objective et vivante de cette géométrie rudimentaire.

Ainsi, des temps védiques jusqu'à nos jours, on peut constater une tradition ininterrompue, suivant laquelle le soleil se présenterait à nos yeux sous la forme d'un corps à quatre pointes et mériterait le nom de *cāturaçri*. Nous avons épuisé tous les procédés possibles d'interprétation de notre passage : ou il ne signifie rien ; ou bien le carreau, c'est le soleil. Mon choix est fait. Il est bien vrai, personne ne nous apprend, d'autre part, que la lune ait jamais passé pour un triangle, et l'on s'accorde au contraire, en général, pour ne lui attribuer que deux cornes. Mais ces deux représentations ne sont point du tout contradictoires ; à peine différentes. Dans une simplification où le disque solaire de-

¹ Cf. WEBER, *Ind. Stud.*, IX, p. 359, et (postérieur à la tenue du Congrès) EGGELING, Part V = SBE XLIV, p. 498.

vient , il est aisé de comprendre, il est logique, naturel et presque nécessaire que le décroissant lunaire devienne , ou mieux encore  ; et il suffit de l'avoir regardé une fois l'avant-veille de la conjonction, pour se convaincre que c'est là une représentation tout à fait adéquate. ¹

La conclusion me paraît maintenant s'imposer. La stance R. V. I. 152. 2 contient, entourée d'un encadrement de convention assez insignifiant, une brève formule de devinette naturaliste, que, suivant les habitudes bien connues des auteurs des Védas, elle nous donne pour un talisman mystique et redoutable, un arcane compris des seuls sages, arme infailible en leurs mains contre les impies ; et cette formule très simple « le Triangle est abattu par le Carreau » signifie que LA LUNE DÉCROISSANTE PÉRIT SOUS LES COUPS DU SOLEIL. ²

VICTOR HENRY.

¹ Mon savant confrère et excellent ami M. JOSEPH HALÉVY, à qui je communique le plan de ce petit travail, m'assure que, du moins au point de vue de l'iconographie assyrienne, — et je ne doute pas plus que lui de l'influence *scientifique et artistique* exercée par les Sémites sur les Indiens, — les esquisses proposées sont absolument irréprochables. D'autre part, au Congrès, M. KERN, de Leyde, m'a certifié l'existence, en Inde même, de figurations très semblables à celles portées au texte, et il a bien voulu ajouter très obligeamment que la recherche d'énigmes dans les livres védiques lui paraissait une saine méthode d'exégèse.

² Au cours de cette étude, j'ai eu souvent, — trop souvent, — l'occasion de me citer. Je prie instamment qu'on ne se méprenne pas sur le sentiment qui me porte à le faire : il ne s'agit nullement ici de la prétention ridicule de me poser en autorité, mais du désir naturel et loyal de constater à mes propres yeux et de permettre à mes confrères de contrôler la continuité et la cohésion de ma méthode d'interprétation.



SUVARṆAVARṆA-AVADÂNAM

ET VRATÂVADÂNAMÂLÂ



Parmi les manuscrits Hodgson, il en est trois qui portent le premier des deux titres ci-dessus. Ce sont :

1^r le n° 31 des Mss. copiés en 1837 pour le compte de la Société asiatique de Paris, intitulé *Suvarṇavarṇā-vadānam*.

2^o le n° 48 des Mss. de Fort William College à Calcutta, dénommé *Suvarṇāvadāna* (*prabha*).

3^o le n° 80 des Mss. de la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale intitulé *Suvarṇavarṇā-vādāna*¹.

Je suppose que, en dépit des variantes des titres, ces trois Mss. sont autant de copies d'un même texte. C'est une vérification qu'il est aisé de faire à Calcutta pour les deux derniers.

Le premier est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, inscrit, sous le n. 103, parmi les Mss. sanscrits en

¹ Voir HUNTER, *Catalogue des Mss. Hodgson*. -- *Life of Brian Houghton Hodgson*.

caractères dêvanâgaris, mais sous le titre *Vratâvadânamâlâ*, accompagné, dans le catalogue (non imprimé) de Munk, de la note suivante: « Le titre de *Suvarṇavarṇâvadâna*, qu'on a donné à ce Msc. est celui du troisième et dernier chapitre ». Burnouf avait écrit au dos du feuillet initial *Suvarṇavarṇâvadâna*; ce mot a été biffé au crayon et l'on a écrit, au dessous au crayon également, mais en caractères à peine perceptibles, *Vratâvadânamâlâ*.

Ce titre *Vratâvadânamâlâ* se rencontre dans les listes des Mss. Hodgson; c'est celui du n. 93 du Msc. de la Société asiatique de Bengale, que je pense être une autre copie du Msc. de Paris, et, par conséquent, des deux autres Mss. précités.

Nous aurions donc quatre copies d'un même texte, désigné soit sous le titre *Vratâvadânamâlâ*, soit sous celui de *Suvarṇavarṇâvadâna*. Trois de ces copies seraient à Calcutta, dont deux à la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale (n. 80 et 93) la troisième à Fort William College; une (la quatrième) à Paris, transférée de la Bibliothèque de la Société Asiatique à la Bibliothèque nationale.

Je laisse aux Indianistes de Calcutta le soin de constater les rapports des trois copies qui se trouvent dans le lieu où ils résident, et je vais donner quelques détails sur la copie qui est à Paris.

1. — DÉTAILS SUR LE MSC. DE PARIS

Ce Msc. compte 74 feuillets, mesurant 0^m, 365 de longueur sur 0^m, 125 de hauteur et ayant 8 lignes à la page. Il commence ainsi: « *Namo ratnatrayâya* » Lo-

kānām paramānandam Ānandam ānato smy ahaṃ », Il se termine par les mots: *nirvṛtipadamav āptavān*. Il présente les divisions suivantes:

1. (f. 15^{re}, l. 4) *Iti vratāvadānamālāyām caitya-vratānuçamsāyām lakṣacaitya-samutpattināma prathamah vadānaṃ* (sic).

2. (f. 52^{re}, l. 1) *Iti vratāvadānamālāyām Caitya-vratānuçamsāyām dvitīyāvadānam*.

3. (f. 74, mention finale) « *Iti vratāvadānamālāyām caityavratānuçamsāyām Suvarṇavarṇāvadānam nāma tritīyāvadānasamāptaçubham* ».

Je ne suis pas bien sûr que la mention finale soit de la main qui a copié le Msc; elle est d'une écriture plus grêle que le reste. Il se pourrait qu'elle eût été ajoutée par une autre main qui aurait profité de l'espace resté libre pour remplir la ligne finale. Il serait bon de voir si les trois manuscrits que je considère comme autant de copies de ce même texte, et qui se trouvent réunis à Calcutta, finissent par la dite mention, mention d'ailleurs exacte.

De ce premier examen sommaire on conclut:

1. qu'il existe un recueil intitulé *Vratāvadānamālā* (Guirlande des avadānas du Vœu ou du culte);

2. qu'une des divisions du recueil a pour titre *Caityavratānuçamsā* (Avantages du culte des Caityas).

3. que ce Msc. nous donne trois avadānas (?) dont le premier est intitulé *lakṣacaitya-samutpatti* (production de 100,000 caityas); le deuxième n'a pas de titre; — le troisième a celui de *Suvarṇavarṇa*.

Les deux premiers points n'admettent pas de discussion. Une analyse du texte fera voir qu'il y a des réserves à faire sur le troisième.

2. ANALYSE DU TEXTE

I

Le Buddha était *Nirvṛtigata*. Mahākācyapa résidait à Vaiçālī dans l'Amrapālī-vana, travaillant au bien de tous les êtres. Divākara, jeune et riche marchand de Rājagṛha, ruiné par le jeu, vint le consulter; il lui recommanda l'observation du Lakṣacaityavrata, rappelant que le Buddha Çākyamuni, se trouvant à Campaka sur le bord de l'étang, et prêchant la loi à une immense assemblée, fit connaître les « mérites du culte des images des Caityas » (*Caityavimbārcanapūṇyam*), fit apparaître en l'air l'image d'un Stūpa en pierres précieuses entouré de 100,000 images et caityas, puis la fit descendre sur terre, à la demande de Sucetana, pour que chacun pût lui rendre hommage à sa manière. Ensuite, il fit connaître le fruit produit par le culte de ces images, selon l'enseignement donné par le Buddha Vipacyī, dans Bandhumatī, au prince Puṣpaketu « fils de Svarṇaketu ». Après quoi il enseigne à Sucetana la règle du vœu de 100,000 caityas changés en terre (ou formés de la terre (?)) (*mṛttikānirmitalakṣacaityavratavidhi*) — Toute cette partie qui occupe le 15 premiers feuillets du Msc. forme ce qu'on appelle *prathamahavadānam* « le premier avadāna » — Ce n'est pas un avadāna.

II.

Divākara suit les conseils de Mahākāçyapa, il lui naît un fils qu'il appelle Suvarṇavarṇa, et son attachement à la loi du Buddha s'accroît.

Un marchand du nom de Vimala, étant revenu des îles avec une grande fortune et s'étant fait remarquer par ses largesses envers Mahākāçyapa et sa suite, il résolut de l'imiter, et s'embarqua avec 500 marchands le jour même où Mahākāçyapa entra dans le Nirvāṇa complet.

Suvarṇavarṇa, ayant entendu des stances sur l'Anityatā, voulut entrer dans la Confrérie; sur le refus de sa mère, il se décida à attendre le retour de son père. Chaque jour il se rendait au parc pour méditer. Une Vaiçyā. Kāçi-Sundarī, maîtresse de Pracāṇḍa un des ministres du roi, l'ayant vu et s'étant éprise de lui, lui fit des avances qu'il repoussa; et il ferma la porte du parc où elle tentait de pénétrer avec lui.

Pracāṇḍa, ne l'ayant pas trouvée dans son propre parc, lui demanda la cause de cette absence; elle prétextua un mal de tête. Mais le ministre, informé de la vérité, la suivit le lendemain dans le parc de Divākara où elle avait pénétré pour joindre Suvarṇavarṇa, l'atteignit et la tua d'un coup porté par derrière, au moment où elle allait, en fuyant, gagner l'enceinte. Les gens du roi, chargés par leur maître, à la demande de Pracāṇḍa, de surveiller le parc de Divākara, y trouvèrent le corps de Kāçi-Sundarī, et, rencontrant Suvarṇavarṇa plongé dans la méditation, le désignèrent comme l'auteur

du meurtre. Le roi le condamna à mort sans hésiter. Il devait être empalé en présence du corps de sa prétendue victime.

Mais le bourreau, subjugué par les charmes irrésistibles de Suvarṇavarṇa refusa de faire son office ; la foule l'approuva et prit parti par le condamné ; la mère de celui-ci joint ses lamentations aux protestations de la foule. Divākara qui revient sur les entrefaites de son voyage maritime, une fois informé de ce qui se passe, travaille à la délivrance de son fils. On s'adresse au roi, aux ministres ; on offre un « lac d'or » pour obtenir la grâce du condamné.

Pracaṇḍa inflexible réclame et presse l'exécution. Divākara au désespoir veut solliciter l'intervention de Mahākāçyapa et, apprenant qu'il est entré dans le Nirvāṇa, invoque le secours d'Ānanda son successeur qui intervient d'une façon miraculeuse. Au moment où le bourreau, pressé par les gens du roi, se prépare à regret à faire son office, en présence d'une foule éplorée et demandant grâce, Suvarṇavarṇa apparaît assis sur le péricarpe d'un lotus et devient Çrota-āpanna en entendant l'enseignement d'Ānanda qui prêche, se tenant dans l'air, escorté de 800 Bhikṣus Arhats. Le cimetière où cette scène se passe devient un jardin divin. Le roi Ajātaçatru enlève Suvarṇavarṇa de dessus son lotus et le baise à plusieurs reprises. Sur l'interpellation d'Ānanda, Suvarṇavarṇa déclare n'avoir jamais éprouvé le moindre amour pour Kāçī-Sundarī, demandant que, pour preuve de la vérité de ces paroles, « le poison se dissolve et sorte du corps de la morte » (*Aśyāḥ çarīrāt viṣaṃ vilayam upagacchatu*) : et aussitôt Kāçī-Sundarī reprend vie. Ne comprenant rien à ce qui lui est arrivé,

elle déplore sa condition féminine, se prosterne aux pieds d'Ānanda dont elle célèbre les qualités, demandant, si elle dit vrai, à être changée en homme. Son vœu (pranidhāna) se réalise aussitôt: elle devient Kāci-Sundara, fait l'éloge d'Ānanda, se fait initier et devient Arhat. Suvarṇavarṇa obtient de son père la permission de se faire initier et devient aussi Arhat. Ces événements causent une joie immense; Ānanda avec son entourage est comblé d'éloges et de dons. Ajātaçatru, averti des machinations de Pracanda qu'il avait ignorées, le fait venir; arrivé en sa présence, le malheureux essaie de fuir. La foule se précipite sur lui; il est roué de coups et implore le secours d'Ānanda qui demande grâce pour lui. Suvarṇavarṇa déclare qu'il n'a jamais éprouvé le moindre désir de la mort de Pracanda, demandant, si cela est vrai, que « la douleur sorte du corps du patient » (*Pracandasyāmātyasya çarirād duḥkhavedanā pravigatā svasthābhūtaçariraçca....*): ce qui arriva. Ajātaçatru avait rendu la liberté à son ministre à la condition qu'il se fit Bhikṣu; la condition fut remplie et il devint Arhat. Ainsi tout finit pour le mieux; Ajātaçatru célèbre les louanges d'Ānanda.

Ici finit le « deuxième Avadāna » (qui n'est qu'un demi-Avadāna).

III.

Ajātaçatru ayant demandé ce qu'avaient fait jadis les héros de cette émouvante histoire, Ānanda lui donne l'explication suivante:

Lorsque le Buddha Vipacyi résidait à Bandhumati, dans la forêt, un riche marchand de la ville, nommé

Karṇa, s'embarqua laissant sa femme enceinte. Avant qu'il fût de retour, elle donna naissance à un fils d'une laideur repoussante; cet événement fut accompagné de l'incendie de la maison; (il n'arrivait que des maux en l'absence de Karṇa). D'abord secourue par ses parents, la femme de Karṇa fut bientôt abandonnée d'eux et de ses domestiques; une servante seule lui resta fidèle et servit dans les maisons du pays pour la faire vivre de son gain, ainsi que l'enfant qu'on appelait, à cause de sa laideur, Virūpa. Ces trois personnes étaient dans la misère; la maîtresse se mit aussi à servir; mais le travail ayant fini par manquer, les deux femmes furent réduites à mendier, et, quand Virūpa fut en état de marcher, on le fit mendier lui aussi; mais personne ne voulait lui donner, à cause de sa laideur; il ne recevait que des coups.

Karṇa, ayant fait naufrage et s'étant sauvé avec un jeune garçon, au moyen d'une épave, arrive à Bandhumatī au moment où Virūpa prenait congé de sa mère pour aller dans le parc de son père, avec l'intention de se pendre. En arrivant à la maison il ne trouve plus qu'un monceau de débris (? khaṇḍāvaca-rakam) il voit sa femme misérablement vêtue, accompagnée d'une seule servante. Il se lamente; mais le compatissant Vipac̥yī, quittant sa résidence sylvestre, se présente à lui; Karṇa jette dans son vase la moitié des haricots qu'on lui avait donnés par pitié, en faisant un vœu (pranidhāna) pour n'être plus pauvre. Vipac̥yī retourne dans sa retraite; Karṇa, reconnu par la foule, est comblé de dons. Virūpa était tombé d'un arbre dans lequel il était monté (pour se pendre); il souffrait beaucoup. Vipac̥yī arrive; et la splendeur qu'il

projetée adoucit déjà les douleurs de Virūpa qui lui offre un morceau d'étoffe grand comme la main et une fleur. Le morceau d'étoffe couvre en entier le corps du Buddha, et la fleur s'étend comme un parasol au dessus de sa tête. Comme Virūpa avait accompagné ce don d'un pranidhāna pour devenir beau, de la couleur de l'or, sa laideur disparaît complètement; il devient admirablement beau et s'appelle désormais Surūpa; Vipacyi retourne dans sa forêt. Cependant Karṇa, qui cherchait son fils, est tout surpris de trouver un beau jeune homme au lieu du laid qu'on lui avait décrit, et rend hommage au Buddha. Çakra fait construire pour lui un palais où la famille s'installe. Les hommages au Buddha redoublent; une réception magnifique lui est faite ainsi qu'aux 64,000 personnages de sa suite; et il se retire après avoir recommandé à Karṇa l'observance du culte des Caityas. En se conformant à cet avis, Karṇa obtient une prospérité et une gloire magnifique, qui inspire à un *trīṭaka*- (ou *trīṭika*-) puruṣa le désir de faire un pranidhāna pour devenir un jour le plus élevé des êtres (*Sarvasattvottama*). Immédiatement Vipacyi se présente, lui prédit qu'il sera le maître appelé sur la terre *Sarvārthasiddha* et se retire. Tout *Bandhumati* est en émoi: le roi veut faire partager son trône à l'éminent personnage: mais celui-ci ne demande qu'à se faire initier pour pratiquer le *Brahmacarya*, faveur qui lui est naturellement accordée. Le roi meurt; son fils *Çrīmān* lui succède et meurt à son tour. Les ministres mettent alors sur le trône *Surūpa* qui, après avoir régné 60 ans avec justice, meurt et renaît chez les dieux *Tuṣitas*.

Surūpa est le même que *Suvarṇavarṇa*; *Karṇa* est *Divākara*, et la femme de *Karṇa* celle de *Divākara*;

la servante fidèle est Kāçī-Sundari; le serviteur fidèle (dont le texte ne parle pas ou ne désigne que vaguement) est le ministre Pracāṇḍa.

Au temps du Buddha Candra, Suvarṇavarṇa, étant un *Bhikṣu dharmakathika* (prédicateur de la loi), et se voyant éclipsé par un bhikṣu voyageur nommé Ajita, le fit accuser de viol par une femme complaisante qui se plaignit d'être devenue, du fait de cet homme, Vi-kumārī. Au calomnié qui, sachant d'où venait le coup, lui demandait quelle offense il lui avait faite pour être ainsi traité, le calomniateur répondit en le déclarant coupable d'un acte pour lequel il « méritait le pal » (*çūlam arhasi*). Ajita fit des prodiges dans l'air, le Buddha Candra intervint; le calomniateur exprima à plusieurs reprises son repentir et demanda pardon. C'est à cause de cet épisode fâcheux d'une de ses anciennes existences que Suvarṇavarṇa faillit être empalé (*çūle samāropita*!).

Après avoir fait à Ānanda et à tous les moines des largesses fabuleuses au moyen d'une fortune due à l'observation du culte des Caityas (*caitya-vratam anucariṭam*) et avoir joui de l'opulence d'un roi cakravartin, Divākara obtint le *Nirvṛtipadam*, pendant que le roi Ajātaçatru, observait « dans la salle de la loi » le *caitya-vratam*.

3. OBSERVATIONS

De cette analyse il résulte que ce texte est bien un Avadāna, dont le héros est Suvarṇavarṇa; le récit du temps présent occupe les feuillets 1-52, et le récit

du temps passé les feuillets 52-74: seulement une leçon sur le culte des caityas et principalement du Caitya aux 100,000 images, (*lakṣa*—ou *ṣatasahasra-vimba-caitya-vrata*) est intercalée dans le récit du temps présent. C'est de là, sans doute, que vient au monastère tibétain-mongol de la région du Kōke-noor son nom de Kum-bum (terme qui est la traduction exacte de *lakṣa-vimba*) plutôt que des images que Huc dit avoir vues sur les feuilles de l'arbre né de la chevelure de Tsong-ka-pa.

Parmi les remarques auxquelles ce texte peut donner lieu, j'en ferai, seulement trois.

1.^r Le récit du temps présent est placé après le Nirvāṇa;

2.^o L'on y voit plusieurs personnages devenir Arhats;

3.^o Dans le récit du temps passé c'est Ānanda qui dévoile le mystère des anciennes existences:—toutes choses contraires à ce que je sais et à ce que je comprends du Bouddhisme, à savoir;

1.^r Que les faits racontés dans les Avadānas sont toujours contemporains de Çākyamuni;

2.^o Qu'on ne devient Arhat que lorsqu'il y a un Buddha dans le monde;

3.^o Que le Buddha seul peut révéler le passé comme l'avenir.

Le Suvarṇavarṇa-avadāna est dit appartenir à un recueil intitulé *Vratāvadānamālā* et à une section de ce recueil intitulée *Caityavrata-anuṣṅgā*. Ce recueil n'a pas été retrouvé, que je sache. Il doit appartenir à une basse époque, puisque les faits racontés ne sont pas rapportés au temps du Buddha. Il doit être fort long, si l'on juge d'après le specimen que nous fournit notre

Msc.; 74 pages pour un seul āvadāna d'une « guirlande » (mālā)! Mais je pense que, si le recueil existe, l'histoire de Suvarṇavarṇa doit y occuper beaucoup moins de place que dans le manuscrit dont je viens de donner l'analyse. Cette histoire a tout l'air d'une amplification: les lamentations qui reviennent à chaque évènement fâcheux (et le nombre en est grand) les éloges du Buddha et des autres personnages vertueux; l'interminable récit de l'exécution de Suvarṇavarṇa, qui va se faire et ne se fait pas; une foule de détails en un mot grossissent démesurément la narration. Ce qui me donne lieu de penser que ce texte a été détaché de la compilation originale pour faire l'objet d'un travail spécial où l'histoire de Suvarṇavarṇa a reçu un développement extraordinaire.

Ceci n'est qu'une hypothèse; mais il est un fait qu'il est aisé de constater. C'est l'identité des quatre manuscrits signalée au commencement de cette notice. Seulement la constatation ne peut être faite qu'à Calcutta.

LÉON FEER



WHAT PLACE SHOULD ANUSVĀRA AND VISARGA OCCUPY IN THE SANSKRIT ALPHABET ?

In January 1899 I sent to a great number of Orientalists the following circular : —

SIR,

It is a fact known to all Sanskrit scholars that lexicographers and compilers of glossaries are not consistent with each other in the alphabetical arrangement of the Anusvāra and the Visarga. Thus e. g. Professor Peterson in the indices appended to his editions of the *Subhāshitavali* and the *Śārṅgadharapaddhati* (see his note in the former work on p. 621) follows the order *am*, *aḥ*, *ak*, and Professor Eggeling, too, begins the alphabetical index in his edition of the *Kātantra* with *am*, *aḥ*, *ak*, whereas the authors of the *Petersburg Dictionary* treat the two letters in a different manner. This state of things is not only troublesome for beginners, but often causes loss of time to anyone who has to turn over a list of words or phrases arranged alphabetically. Therefore it would be highly recommendable, if all scholars would agree in fixing the place of *m* and *ḥ* in the letter-table.

In the Indian school-alphabet these two letters are looked upon as vowels standing between au and k, and I have tried to prove the correctness of this view from the phonetic stand-point in two papers published in the Transactions of the Imperial Academy of Vienna (t. CXXI, 1890 and t. CXXXIII, 1895). On the other hand it must be borne in mind that m and h, in consequence of the morphological laws of the Sanskrit language, act always the part of a consonant, and that for this very reason they most conveniently stand between the vowels and the consonants. This arrangement is also found in the alphabet given by the oldest Sanskrit MSS., the Horiuzi palm-leaves, it is confirmed by the Jaina, as well as by the Buddhist tradition (Bühler, Brähma Alph. 1898, p. 28 sqq.), and is reported by the Buddhist traveller I-tsing (Record, ed. Takakusu, p. LX sqq.), who visited India in the 7th century.¹ It seems then quite natural to apply it to any list arranged in an alphabetical manner, and to write e. g. as follows:²

samk—	duhk—
samc—	duhkh—
samt—	duhp—
samt—	duhph—
samp—	duhs—
samy—	duhsh—
sams—	duhs—
sak—	duk—

¹ This is also the case in the MS. Add. 1049 of the Cambridge Buddh. MSS. See Bendall's Cat. plate I. The MS. dates from the 9th century.

² I now withdraw my former proposition to place m and h after the spirants.

The best way of coming to a general acceptance of such an arrangement is, I think, to submit it to an international jury, and I shall propose a resolution on this behalf to the Oriental Congress to be held next October at Rome.

I should be very grateful, if you would kindly inform me of your opinion on this subject.

Graz, January 1899.

Yours very truly

J. KIRSTE

Professor in the University of Graz (Austria).

In reply I received 37 letters, 27 of which were in favour of my proposal. Their authors are as follows: —

1. *Dr. W. Cartellieri*, Privatdocent in the University of Innsbruck. (« Mit Ihrem Vorschlage betreffs der Einreihung von m und h erkläre ich mich sehr einverstanden; ich glaube Sie werden sich dadurch bei allen Fachgenossen Dank verdienen, denn viel Zeitverlust und Ärgerniss würde erspart werden. Übrigens ist ja auch die Unordnung, wie sie gegenwärtig in diesem Punkte herrscht, einer ernsten philologischen Wissenschaft nicht würdig »).

2. *L. de la Vallée Poussin*, Professor in the University of Gand. (« Il serait très souhaitable qu'on adoptât l'ordre que vous proposez, le plus raisonnable et le plus conforme à la tradition grammaticale »).

3. *E. Drouin*, Vice Secretary of the Asiatic Society in Paris (« For my part the order you propose seems to me very rational »).

4. *F. G. Fumi*, Professor in the University of Genoa « Ὁμογνώμων χάριν λέγει ».

5. *Pandit Ghana Shyam*, Professor in St. John's College, Agra. (« In my opinion their proper place in the letter-table ought to be between *au* and *k* »).

6. *Hara Prasad Shastri*, Professor in Presidency College, Calcutta. (« I entirely agree with you »).

7. *Ch. de Harlez*, Professor in the University of Louvain. (« I cannot but approve your proposal. Your arrangement of *m* and *h* is very good and the whole of the system most convenient »).

8. *W. Jackson*, Professor in Columbia University, New York (« It seems to me we should follow the Indian school-method »).

9. *J. Jolly*, Professor in the University of Würzburg. (« Im Princip bin ich ganz mit Ihnen einverstanden »).

10. *H. C. Kaviratna*, Professor in Presidency College, Calcutta (« Their natural place seems to be after the vowels and before the consonants »).

11. *Th. B. Lindsay*, Professor in the University of Boston (« I quite agree with you that uniformity in the alphabetical arrangement of the Sanskrit glossaries is very desirable, and your proposal to place *m* and *h* between vowels and consonants seems to me quite satisfactory »).

12. *A. Ludwig*, Professor in the University of Prague. (« Dass ich Ihrem in gewonter Weise sorgfältig überlegtem Vorschlage zustimme, versteht sich von selbst »).

13. *L. de Mańkowski*, Privatdocent in the University of Cracow (« Mit der von Ihnen vorgeschlagenen Anordnung bin ich völlig einverstanden »).

14. Professor *Max Müller*, Oxford (« I quite approve »).

15. *Paresnath Lahiri*, Professor in St. Stephen's College, Delhi. (« I quite agree with you, as you hold that the two phonetic particles *m* and *h* should have a place in the alphabet between the vowels and the consonants »).

16. *P. N. Patankar*, Professor in Madhav College, Ujjain. (« Reason and convenience are both satisfied in the proposed arrangement... I feel great pleasure in giving my opinion in favour of your proposal »).

17. *P. E. Pavolini*, Professor in the R. Istituto di Studi Superiori, Florence. (« Your opinion, which rests on sound judgement and is supported by native views and tradition, seems to me quite acceptable, even from the practical stand-point »).

18. *Purushottam Dave*, Professor in Jaswant College, Jodhpur. (« I concur with Professors Peterson and Eggeling in following the order *am*, *ah*, *ak*. »).

19. *Rajaram R. Bhagawat*, Professor in Maratha H. School, Bombay. (« The arrangement which you propose is a good one. I hope it will be unanimously accepted by the Oriental Congress »).

20. *T. W. Rhys Davids*, Professor in University College, Secretary of the Royal Asiatic Society, London. (« I am personally entirely in favour of your proposed resolution »).

21. *Lewis Rice*, Director of Public Instruction, Bangalore. (« I am quite in agreement with the proposal that they should come after the vowels and before the consonants »).

22. *Satis Chandra Acharya Vidyabhushana*, Professor in Krishnagar College, Calcutta. (« In my humble opinion the proposition which you have framed is most logical »).

23. *Dr. S. Sörensen*, Copenhagen. (« Ihrem Vorschlage werde ich mich eventuell anschliessen und finde ihn sehr rationell »).

24. *J. S. Speyer*, Professor in the University of Groningen. (« I have the pleasure to inform you that I fully adhere to your proposition, which seems to me to introduce a legitimate and useful uniformity in the system of the alphabetical arrangement of Sanskrit vocabularies »).

25. *Sris Chandra Chakravarti*, Professor in Rajshahi College, Rajshahi (« Hence you will see that I should like to use them after *a*, such as *am*, *ah*, *ak* »).

26. *F. Stolz*, Professor in the University of Innsbruck. (« Ich erkläre, dass ich mit Ihrem Vorschlage vollkommen einverstanden bin »).

27. *H. Wilhelm*, Professor in the University of Jena. (« Ich bin ganz Ihrer Ansicht in Bezug auf die alphabetische Anordnung des Anusvāra und Visarga »).

Four scholars approved my arrangement with some restrictions: —

28. *A. Barth*, Membre de l'Institut de France, Paris. (« Théoriquement je n'attache aucune importance à la

place qu'on assignera à l'Anusvāra et au Visarga. Je crois pourtant qu'il faut respecter la tradition, quand elle n'est pas manifestement fautive, et, par conséquent, garder ici ce que les grammairiens hindous ont établi, c'est-à-dire placer les deux signes en question entre les voyelles et les consonnes..... Pour le Visarga je suis entièrement d'accord avec vous. Les cas où deux orthographes sont en usage, Visarga et assimilation de la sifflante, sont relativement peu nombreux, et pourraient au besoin être figurés chacun à son rang dans un lexique ou dans un index. Mais pour l'Anusvāra le cas me paraît différent. *Saṅkalpa* et *Samkalpa* ne sont que des variations graphiques, aussi légitimes l'une que l'autre et d'usage tout aussi fréquent. De plus, ces cas sont innombrables. Pour ne pas donner lieu à des doublets en nombre infini, et ne pas obliger le lecteur de chercher à *saṅk°* ce qu'il n'a pas trouvé en *saṅk°*, et réciproquement, voici le parti que j'imagine. Je ne range à son rang (immédiatement après les voyelles) que l'Anusvāra nécessaire: par exemple celui de *saṃvatsara*, *saṃsāra*; tandis que l'Anusvāra facultatif est mis au rang de la consonne qu'il remplace: ainsi *saṃkalpa* au même rang que *saṅkalpa*, *saṃdhi* au même rang que *saṅdhi*, et ainsi de suite. C'est ce que fait le dictionnaire de St. Pétersbourg, avec cette différence qu'il prétend stigmatiser *saṅkalpa* comme une orthographe vicieuse. Elle ne l'est nullement; pendant de longues périodes elle a été même la seule admise dans les MSS. et dans les inscriptions. Je les admetts l'une et l'autre, en les rangeant fraternellement, côte à côte, au même rang. A cela près je suis entièrement de votre avis »).

In a second letter M. Barth says: (« Je n'ai pas de préférence bien marquée pour tel ou tel arrangement. Qu'on en adopte un et qu'on s'y tienne; je ne demande pas plus. Au point de vue pratique pourtant, et sans entrer dans la discussion des diverses sortes d'Anusvāra et de leurs valeurs réelles ou hypothétiques, j'aimerais mieux, dans un dictionnaire, ne reconnaître que l'Anusvāra obligatoire et traiter tous les autres comme des nasales assimilées. Je ne distinguerais donc pas entre *saṅga* et *saṃga*, qui, pour les Hindous, aussi haut que nous puissions remonter, sont plus ou moins homophones (il y a des différences locales et temporaires), et dont la distinction, dans nos éditions, est surtout attribuable au dictionnaire de St. Pétersbourg. J'écrirais donc *saṅga*, *sandhi*, *sanna*, *sannata*, et classerais en conséquence; il y aurait seulement un double article *saṅga*. Il va sans dire que cette orthographe ne serait employée que pour le classement, pour l'en-tête, la rubrique des articles, et que dans les citations admises dans le corps des articles on pourrait, sans inconvénient, employer les deux orthographes. Un pareil arrangement n'aurait rien d'inscientifique, ce me semble, et serait, je crois, le plus commode pour les débutants et les outsiders »).

29. *E. Monseur*, Professor in the University of Brussels.

(« 1° Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne le Visarga.

2° J'hésite fort à me rallier à votre opinion en ce qui concerne l'Anusvāra..... Le maintien de cette imperfection d'écriture [à savoir l'emploi de l'Anusvāra

facultatif] ne se justifie que par des considérations étymologiques, par exemple dans *saṃtāpa*, dont les deux éléments apparaissent plus nets à l'oeil, que si le mot était écrit *santāpa*. Mais cette considération étymologique est bien peu importante pour des sanscritistes habitués à voir les mots se modifier non seulement pour l'oreille, mais aussi pour l'oeil, au contact les uns des autres, et je me demande, s'il n'y aurait pas lieu de penser à la faire disparaître un jour ou l'autre. Pour mon compte je ne verrais aucun inconvénient, — au contraire, — à écrire *santāpa*, comme *santi*, et c'est en me plaçant à ce point de vue, que je préfère l'ordre du dictionnaire de St. Pétersbourg. En effet, si l'on admet un jour l'orthographe *santāpa*, on ne sera pas obligé de changer la place que ce mot occupe dans le dictionnaire auquel nous sommes habitués ».

30. *Sarat Chandra Gupta*, Professor in Victoria College, Cooch Behar. (« I quite agree with you as regards the position of Anusvāra and Visarga in our alphabet. I admit too that the morphological laws of the Sanskrit language act in the opposite direction placing Anusvāra and Visarga in the list of consonants, as they are derived from *m* and *n*, *s* and *r* respectively. Hence they have no separate existence in the letter table, as we do not find them even in the Maheśvara Sūtras.... Judging of different opinions of the grammarians I came to hold the following opinion regarding the position of A. and V. to obviate the difficulty : —

I. That both A. and V. should be placed after vowels and before consonants, as they have the function both of vowels and consonants.

II. That in the alphabetical arrangement A. should be placed after *gh*, *jh*, *ḍh*, *dh* and *bh*, as A. is turned into the fifth letter of each Varga.

III. That after *au* and proceeding in the order of vowel-points, as found in the grammar, if there be any words not included in the rule II., — I think in the case of *saṃyama*, *saṃlīna*, *vyṃhaṇa* etc., where A. before *y*, *r*, *l*, *v*, cannot have the position of the fifth letter, — you may use it in the class of *m* or *n*, as the case may be, after *au*.

IV. That V. should follow all vowel-points like A. and after *au* »).¹

31. *T. Zachariae*, Professor in the University of Halle. (« Im Principe stimme ich mit Ihnen überein; aber ob es wohl praktisch ist die nicht nur im Petersburger Wörterbuch, sondern auch sonst gewöhnlich beobachtete Reihenfolge der Wörter zu ändern, ist eine andere Frage »).

Four scholars argued against my proposal : —

32. *C. Bendall*, Professor in University College, London. (« I do not agree with the proposed *saṃt* —, *saṃp* —, *saṃy* —, as I have got too thoroughly accustomed to Böhtlingk's usage in the matter »).

33. *V. Henry*, Professor in the University of Paris. (« Je suis tout-à-fait de votre avis quant à l'opportunité de convenir d'un ordre alphabétique uniforme;

¹ I am not quite sure, if I understand all this scholar says, — who favoured me besides with extracts from the *Siddhāntakaumudī*, *Kātantravṛtti*, *Prayogaratnamālā* and *Samkṣiptasāra*, — rightly; so I quote him here.

mais je me demande, s'il ne serait pas préférable d'adopter celui du P. W., auquel les sanscritistes sont habitués par leurs recherches continuelles dans cet ouvrage fondamental »).

34. *A. Stein*, Principal of Oriental College, Lahore. (« I regret that pressure of work both official and private does not leave me time to consider this interesting matter from any but a practical point of view. In this respect it appears to me deserving of special consideration, that the lexicographical work which for the next few generations is likely to retain the first place among works of reference used by European Sanskritists, — I mean Böhtlingk-Roth's 'Thesaurus', — follows an arrangement different from the traditional one. I see no urgent practical necessity for abandoning the system which has found acceptance on the authority of B. R. »).

35. *I. Wackernagel*, Professor in the University of Basel. (« Ich glaube mich gegen Ihren Vorschlag, soweit er von der Weise des Petersburger Wörterbuchs abweicht, aussprechen zu sollen. In Rücksicht auf den Veda, dem Anusvāra vor Verschlusslauten fremd ist, kann der Anusvāra in dieser Stellung nur unter dem betr. Klassennasal eingeordnet werden »).

Finally I have to mention two indifferent letters of Messrs : —

36. *H. Oldenberg*, Professor in the University of Kiel (« Ich kann nur erwiedern, dass mir eine Erörterung der von Ihnen angeregten Frage auf dem Congress in Rom in jeder Weise wünschenswerth scheinen kann »); and

37. *C. Bartholomae*, Professor in the University of Giessen. (« Ich glaube nicht, dass ein Beschluss einer internationalen Jury die vorhandene Verschiedenheit in der Einordnung des Anusvāra und des Visarga beseitigen wird »).

It appears from the foregoing answers : —

1. That there does exist a want of uniformity ;
2. That the alphabetical arrangement of the two letters is entangled with the orthography we adopt.

This follows also from the sitting of the Indian section of the XIIth International Congress of Orientalists held at Rome the 5th october 1899.

Here I again supported my thesis which was backed by Messrs. Rhys Davids and Brājendra Nāth Seal, but opposed by Messrs. Eggeling and Hoernle, who took the party of the Petersburg Dictionary. Mr. Senart called attention to the fact that in India the two letters are pronounced in different ways, and that, therefore, it would be difficult to arrive at uniformity in the matter. This was also the view of the count de Gubernatis ; whereas Mr. Fleet proposed to write everywhere the Anusvāra instead of the nasal. Sir R. West exposed the modern pronunciation of the Anusvāra.

Now to begin with the Anusvāra: Messrs. Hoernle and Grierson are perfectly right, when they say in the Preface to their Dictionary of the Bihārī Language (p. 5) : —

« There is no sign in the treatment of which there prevails greater uncertainty and confusion in the existing dictionaries, than the symbol of the so-called Anusvāra ».

This confusion is owing to two causes.

1. Pāṇini's rule (VIII, 4, 58) : — « In the room of Anusvāra, when a mute ¹ follows, a letter homogeneous with the latter is substituted » has not been universally followed neither by authors, nor by scribes or editors. This rule applies only to the interior of a pada or single word, e. g. to *aṅka*, *paṅcan*, *danta*, *kampa*, spelled carelessly *aṅka*, *paṅcan*, *danṭa*, *kaṃpa*.

2. For the end of a pada, viz. in a compound Pāṇini in the following rule allows both the nasal and the Anusvāra, and we may therefore spell *saṅkṣepa* or *saṃkṣepa*, *santāna* or *saṃtāna*, *samprati* or *saṃprati*. The first orthography is used in most Vedic texts and inscriptions, but the second, which has the advantage of rendering more clear to the eye the constituents of a compound, prevails at present, and as it has been adopted in the Petersburg Dictionaries, it ought, I think, to be legitimated by all scholars. Now, in spelling e. g. *saṅkara*, shall we allow the orthography *saṅkara* to interfere with the alphabetical arrangement of the former; in other words, should we, as has been done by Messrs. Böhtlingk and Roth, place *saṃkara* there where in virtue of the alphabetical order *saṅkara* must stand? To take an analogous case of the English language; it is known that instead of the terminations *-ize*, *-ization* etc. many now write *-ise*, *isation* etc.; but a lexicographer who would adopt *-ise* and range it according to the spelling *-ize*, would certainly be blamed. But it gets worse in the case of the Anusvāra; for, as every nasal of the five Vargas may be replaced by it, its symbol appears in five different places according to its

¹ Pāṇini's term includes also the nasals and semi-vowels.

being followed by a guttural, a palatal, a cerebral, a dental or a labial. Moreover the so called 'necessary' Anusvāra — that followed by a semi-vowel or spirant — is separated from the 'vicarious', although these two varieties do not differ from each other by their notation, so that we come across the same letter in six places. Finally even within the same set of the vicarious Anusvāra its symbol alternates with the nasal, e. g. *saṅga*, *saṃga*, *saṅgaṭa*, *saṃgaṇanā*, *saṅgatala*, *saṃgatārtha*, *saṅgamaya*, *saṃgamaśrī*—, *saṅgavant*, *saṃgavinī*, *saṅgika* etc. Is such an arrangement not in contradiction with the fundamental principle of alphabetic order, which assigns to every letter a place of its own? Surely it would have been better not to distinguish between *saṅga* and *saṃga* etc., as this distinction, which rests on etymological considerations, is not supported by the orthography of the natives, who use either the one or the other; and as the spelling *ṅg* would correspond with the adopted system.

In what regards the Visarga, Messrs. Böhtlingk and Roth have also allowed phonetic or orthographic reasons to interfere with its alphabetic arrangement. Thus e. g. *duḥkha* is separated from *duḥśaṃsa*, *duḥśama*, *duḥsaṃrakṣya*, and moreover the Visarga followed by one of the three sibilants is not looked upon as one and the same letter, but the groups *hś*, *hṣ* and *hṣ* are located, where *śś*, *ṣṣ* and *ss* would stand. Besides that, *hṣ* alternates with *ss*, and thus we find *duḥsattavant*, *dussani*, *duḥsaṃdarbha*. Against such an arrangement the same objections may be raised, as have been made against the treatment of the Anusvāra, and here too it would have been more consequent, I suppose, to make use of

the assimilated groups *śś*, *ṣṣ*, *ss*, in accordance with South-Indian manuscripts,¹ than to arrange these groups in virtue of this orthography, but to spell them in a different way.

On the other hand it must be said, that such an expedient would be in opposition to the orthography of the immense majority of published texts, and therefore editors and lexicographers may be requested to observe the following three rules:—

1. Before a mute the homogeneous nasal is used in the interior of a simple word.

2. In a compound and in the Saṃdhi of words the Anusvāra is used.

3. In the letter-table the Anusvāra follows *au*, and is followed by the Visarga.

In conclusion I state that Mr. Ballantyne in the Index of Sūtras appended to his edition of the Laghu Kaumudī has observed the rules laid down here, and that a comparison of this Index with those given by Mr. Böhtlingk in his two editions of Pāṇini's grammar² (1840 vol. II, pp. III sqq. and 1887, pp. 1* sqq.) will best show the differences of the two arrangements. They are not important, except for words beginning with *saṃ*, as every one can see by himself; this may be said for those who by fear of a whole 'bouleversement' tarry to adopt a new, or to say better, the old system.

J. KIRSTE.

¹ This method has been followed by Mr. G. OPPERT in his edition of the Vaijayanti.

² Böhtlingk's two indices do not agree with each other everywhere; cfr. e. g. the Sūtras beginning with *saḥ*.

RELATIONS DIPLOMATIQUES DES FRANÇAIS

AVEC LE ROI DE CEYLAN EN 1672.

Lorsque M. de la Haye se rendit dans les mers de l'Inde, en l'année 1672, il tenta, conformément aux instructions formelles qu'il avait reçues de Colbert avant son départ, de fonder un établissement sur les côtes de l'île de Ceylan. A l'instigation de Caron, l'intelligent transfuge de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui avait séjourné pendant 14 ans dans les pays de l'Extrême-Orient avant d'entrer au service de la France, il se dirigea vers la baie de Trincomali, et il y pénétra le 22 mars 1672 dans le dessein, non seulement d'y dresser des poteaux aux armes de France, comme il l'avait fait précédemment dans les baies africaines de Saldanha et de Saint-Augustin, mais d'occuper militairement ce point, où se trouve le seul port naturel de Ceylan, un havre superbe où les plus grands vaisseaux peuvent mouiller à l'abri de tous les vents.

A peine fut-il entré dans la baie et y eut-il pris les premières dispositions exigées par un séjour de quel-

que durée, M. de la Haye voulut entrer en relations avec le souverain de l'île entière et se procurer son appui. Voilà pourquoi, dès le 26 mars, il désigna pour faire le voyage de Kandy deux de ses officiers, les sieurs de Boisfontaine et d'Orgeret, auxquels ils donna pour interprète un soldat qui parlait le portugais; et le lendemain même, sous la conduite de gens du pays, ces deux ambassadeurs se mirent en route pour la capitale de Ceylan, porteurs d'une lettre de leur chef.

Ils « furent très bien reçus partout où il passoient, — raconte un des compagnons de M. de la Haye, Belanger de Lespinay, — et sans qu'on voulut prendre de leur argent. Estants arrivez à quatre lieues d'où estoit le Roy, des principaux de sa Cour vinrent au devant eux, leurs dizants que leur Roy nous avoit bien l'obligation de venir de si loing leur faire offre de service.

« Estants arrivez, on les logea dans une maison assez grand où il y avoit huict chambres qui sont en ce pays là basties de terre, et gardée par quarante hommes. Ils demandèrent pourquoy on leur donnait tant de gardes. On leur dist que comme il y avait beaucoup d'estrangers dans le royaume auxquels on ne se fioit que de la bonne sorte, on leur donnait une forte garde pour esviter tout désordre.

«... Le Roy les faisoit servir par des officiers. Nos gents furent quatre jours sans avoir audience; il falloit attendre que le Roy eust consulté son oracle qu'il appelle Aulys. Il est bon d'expliquer ce que c'est que cet Aulys, et comme cela est faict.

« L'Aulys est une pierre enchassée dans du bois qu'ils graissent et frottent de sandal de temps en temps, et pour laquel]le ils ont une grande vénération; ils bai-

sent cela tous les jours. Les habitans de Madagascar font la mesme choze. La cérémonie ou superstition du Roy estant achevée, il donna audience à nos François, qui luy donnèrent la lettre de Mr. l'Admiral escrite en François. Il estoit dans une salle ou il y avoit une table couverte de toile de cotton avec deus costez de laq[ue]lle estoient deux sièges. Le Roy estoit debout proche cette table, appuyé sur un baston, vestu d'escarlatte brodée d'or, ayant un bonnet de mesme estoffe de figure pointuë avec une plume au costé droict, ayant un sabre à son costé. Touts les gents de sa Cour estoient le ventre à terre.

«.... Neuf jours après, le sieur Orgeret receut 3 lettres du Roy, escrites en trois langues sur des fûilles (*sic*) de latanier, scavoir en Arabe, Malabar et Portugais. Recevant ses lettres, le Roy luy fit donner un sabre d'argent fort beau, une chaisne d'or du poids de 20 lous d'or, et une bague enrichie de cinq rubis, vingt aulnes d'estoffe de soye et un plat d'argent dans lequel il y avoit de sept ou huict sortes de monnoye d'argent. Le sieur Boisfontaine eust les mesmes choses et espèces, mais qui valaient d'avantage ».

Après être demeurés quelques jours encore dans la compagnie du roi de Kandy, et l'avoir accompagné jusqu'à la ville de Quetelang, « qui est distante de la capitale de douze lieuës », les deux ambassadeurs se séparèrent. M. de Boistontaine resta auprès du souverain singhalais, tandis que M. d'Orgeret retournait à Trincomali pour remettre à M. de la Haye la lettre du roi de Kandy et lui rendre compte de l'accueil qu'il en avait reçu. Le 2 mai, il était auprès de son chef qui, depuis quelques jours déjà, savait quelle bonne réception ava-

ient reçue à Kandy ses envoyés, et que les habitants du pays avaient ordre de leur maître de fournir aux équipages de l'escadre française tout ce dont ils auraient besoin. C'est donc sous les auspices les plus favorables que commencèrent les relations entre le roi de Kandy et M. de la Haye.

Pour répondre au gracieux accueil que ses émissaires avaient reçu de ce souverain, le vice-roi fit une magnifique réception aux officiers de sa Cour qui avaient accompagné d'Orgeret. Les personnages étaient-ils « trois gentils hommes », comme le raconte le rédacteur du *Journal du Voyage des Grandes Indes*, ou « quatre eunuques noirs », comme le dit l'écrivain du *Breton*; il est impossible de le décider actuellement; il est certain, dans tous les cas, que ces officiers arrivèrent sur le rivage de la baie de Tincomali « escortez de 400 hommes ».

Dès que M. de la Haye fut averti par le sieur d'Orgeret de leur arrivée, il « envoya sa compagnie des gardes avec une autre compagnie dans la barque longue, pour les f[ai]re embarquer dedans. Sitost que nous fusmes a terre, les officiers d'entre eux nous saluèrent estendants les bras et faisant trois inclinations de teste, tesmoignants beaucoup de joye. Nous leurs fismes donner des tapis qu'ils estendirent sur le sable; c'est ainsi que se repozent tous les Indiens. Avant que de s'embarquer, ils s'estendirent trois fois tout de leur longueur sur la terre, en joignant les mains, se mirent à genoux et baisèrent trois fois la terre voulants dire et montrer par là qu'ils prenoient congé de la terre et de leur Roy, qu'ils ont en grande vénération, auquel ils ne parlent qu'à genoux, comme il nous fut rapporté ».

Après cette cérémonie, les envoyés du roi de Kandy se rendirent à bord de l'escadre française, où M. de la Haye les reçut avec beaucoup d'affabilité. Le lendemain 3 mai, ils en repartirent avec deux lettres de M. de la Haye, l'une pour leur maître, et l'autre pour Boisfontaine, emportant en outre de riches présents que le vice-roi, obéissant à la fois à ses instructions et à ses goûts personnels, ne manqua pas de leur distribuer.

Il serait trop long de retracer ici par le menu les faits et gestes de chaque ambassade que, coup sur coup, le souverain Singhalais envoya aux Français débarqués à Cottiary; il suffira de noter ici que, le 7 mai, se rendirent auprès de M. de la Haye trois nouveaux émissaires du roi de Kandy, dont l'un son secrétaire; au cours de leur seconde entrevue avec le vice-roi, ces envoyés, qui étaient munis des pleins pouvoirs de leur maître, firent don nation à la France, « au nom du Roy de Céilon, de la baye de Trinquemale, pays de Cottiary et dépendances ».

Mais il ne suffisait pas d'être autorisé par le souverain du pays à s'établir dans la contrée; il fallait pouvoir s'y défendre contre les attaques des Hollandais, déjà inquiets de la venue des Français sur le littoral, et c'est pourquoi M. de la Haye demandait à son nouvel allié des vivres et des soldats. On le bourra de belles paroles, on lui promit tout ce qu'il demandait, on lui annonça successivement l'arrivée d'une armée de secours commandée soit par un général qui avait déjà lutté contre les Hollandais, soit par le roi lui-même. En réalité, aucune promesse ne fut tenue, et M. de la Haye, manquant de vivres, las d'attendre, finit par se décider à quitter la baie de Trinquemale pour aller

chercher ailleurs un nouveau point où établir un comptoir français.

Quand il fit part, le 30 juin, de sa décision aux Singhalais qui se trouvaient alors auprès de lui, ils s'en montrèrent fort affligés et essayèrent au moins de retenir l'escadre française sur leurs côtes. Aussi M. de la Haye leur promit-il de revenir un peu plus tard dans leur pays, et leur annonça-t-il que son intention était, avant même son départ, d'envoyer un nouvel ambassadeur auprès du roi de Kandy. Le 5 juillet, très peu de jours avant de lever l'ancre, il renouvela cette promesse; et il la tint immédiatement après; c'est le 6 juillet, en effet, qu'un résident français quitta l'escadre pour se rendre à Kandy.

Ce résident, c'était le sieur de Lanerolle, un « gentilhomme natif d'Engolême » qui était lieutenant à bord du vaisseau le *Triomphe*. Il partit accompagné de son cousin Lessert et de plusieurs autres Français, dont MM. du Plessis et de la Roche sont les seuls dont les noms aient été conservés. Nous ne voulons raconter ici, d'après Robert Knox, ni les maladroites que commit M. de Lanerolle, ni sa captivité, ni les marques d'attention que lui donna le roi de Kandy; notons seulement que son rôle était singulièrement difficile, étant donné qu'il arrivait auprès du roi du Ceylan au moment même où les Français l'abandonnaient, et que le peu de tenue du personnel de l'ambassade, ses dissensions intestines ne contribuèrent pas à relever son prestige. Tenu en captivité par le souverain du pays, comme plusieurs autres ambassadeurs européens du reste, M. de Lanerolle semble y être demeuré jusqu'à la fin de ses jours; c'est du moins ce qui ressort d'une lettre écrite par le

chevalier de Nanclas au Régent le 6 juillet 1715; il y résume en quelques mots les faits que nous venons de raconter, et supplie le régent d'obtenir du roi de Kandy, par l'intermédiaire des Hollandais, la libération de M. de Lanerolle.

Quelle réponse reçut cette lettre, nous l'ignorons; c'est jusqu'à nouvelle découverte dans les archives françaises, le dernier document se rapportant aux relations diplomatiques des Français avec le roi de Kandy en l'année 1672.

HENRI FROIDERAUX.



ASTRONOMY IN THE RIG VEDA

Not much more than a hundred years ago, the Sanscrit language began to yield to the study of Europeans some of its literary treasures. Almost on the moment, a controversy arose as to the antiquity of the science of Astronomy in India; for scholars were amazed to find in this already long dead language, many learned astronomical treatises, besides complete instructions for calculating, year by year, the Hindu calendar, as also for calculating horoscopes.

Some, then proclaimed the wonderful facts revealed, and extolled the antiquity and accuracy of this Indian science, while others, noticing the many points of resemblance between European and Indian methods, supposed, and warmly advocated the opinion, that much of the astronomy contained in Sanscrit works, had been borrowed from the Greeks.

Sir William Jones was amongst the first to enter the lists against this Grecian theory; and he thus

throws down his glove in defence of the antiquity and originality of the science of Astronomy in India.

« I engage to support an opinion (which the learned and industrious M. Montucla seems to treat with extreme contempt) that the Indian division of the Zodiac was not borrowed from the Greeks or Arabs, but having been known in this country (India) for time immemorial, and being the same, in part with that used by other nations of the old Hindu race, was probably invented by the first progenitors of that race before their dispersion ».

Since Sir William Jones wrote this challenge, and supported it with whatever linguistic and scientific resources were at his command, volumes of heated controversy by many authors have been devoted to the same subject.

Just at present however an almost indifferent calmness has taken the place of the excited interest formerly manifested. The majority of scholars, both European and Indian, appear to have accepted, as an axiom, the opinion that much of Indian astronomy, and certainly the Indian acquaintance with the twelve-fold division of the Zodiac is to be attributed to Grecian influence.

A minority of writers still hold the view advocated by Sir William Jones about a hundred years ago and thus reiterated by Burgess (the translator of the Indian Standard astronomical work *Sūrya-Siddhānta*) in 1860. « The use of this (twelve-fold) division, and the present names of the signs can be proved to have existed in India at as early a period as in any other country ».

The minority who hold this view are so few at present, that as we have said the majority rest in their opposed opinion in all the calmness of conviction.

We will now as briefly as possible state the chief arguments put forward, for and against, this conviction.

I. In favour of the comparatively late introduction into India of the twelve-fold division of the Zodiac it is contended, that the divisions of the Indian Solar Zodiac, so closely resemble those of the Grecian (the Zodiac which we to this day depict on celestial globes) that it is not possible to believe that two nations, or two sets of astronomers could independently of each other have imagined the same fanciful and apparently inconsequent series.

History does not tell of communication between Greece and India, sufficient to account for this similarity of astronomical method, till after the date of Alexander's conquest — about 300 B. C. — The Greeks could not at that late date have first become acquainted with the figures of the Zodiac, for in Grecian literature of a much earlier age the figures of the Zodiac and other constellations are alluded to as already perfectly well known. As the Greeks therefore could not have learnt all their astronomic lore from the Indians, the Indians must have learnt their's from the Greeks at some date later than Alexander's eastern conquests.

A corroboration of this opinion is drawn from the consideration, that in the most ancient Sanscrit work in existence — the purely Indian Rig Veda, and containing no Grecian taint, — the twelve-fold divisions of the Zodiac appear to be unknown. This opinion as to the *Rashis*, or constellations of the Solar Zodiac is

so generally adopted, that the age of any Sanscrit work in which mention of these *Rashis* occurs, is at once — no matter what its claims to antiquity may be — set down as not earlier than the comparatively modern date of 300 B. C.

II. As regards the Indian Lunar Zodiac. The Indians make use at present for Calendrical purposes, not only of the twelve-fold Solar Zodiac, they have also a series of 27 *Nakshatras*, or Lunar mansions (this is for convenience sake designated by European writers as the *Lunar Zodiac*). It is admitted on all hands that the *Nakshatra* series was not derived from Grecian sources. But it is contended that the fixation of the initial point of this Lunar Zodiac, (a point at the end of *Revati* and the beginning of *Asvini*, 10 degrees west of the first point of our constellation Aries) was due to an astronomical reform of the Hindu calendar, probably carried out under Grecian auspices at a date not much earlier than 600 A. D. A very clear statement of this opinion is thus given by Whitney (the editor of Burgess' translation of *Sūrya Siddhānta*).

« The initial point of the fixed Hindu sphere from
 « which longitudes are reckoned and at which the
 « planetary motions are held by all schools of Hindu
 « astronomy to have commenced at the creation, is the
 « end of the asterism *Revati*, or the beginning of
 « *Asvini*. Its situation is most nearly marked by that
 « of the principal star of *Revati*.... that star is by all
 « authorities identified with *Piscium*, of which the
 « longitude at present as reckoned by us from the
 « Vernal Equinox, is 17.° 54'. Making due allowance

« for the precession of the equinoxes, we find that it
 « coincided in position, with the vernal equinox, not
 « far from the middle of the sixth century, or about
 « A. D. 570. *As such coincidence was the occasion of the*
 « *point being fixed upon as the beginning of the sphere* the
 « time of its occurrence marks approximately the era of
 « the fixation of the sphere, and of the commencement
 « of the history of modern Hindu astronomy ».

In further corroboration of this view — deduced from the astronomical supposition (to which we have drawn attention by italics) put forward in this extract — ancient Sanscrit literature is appealed to. Hymns and lists, referring to the Nakshatras, are to be met with in the Yajur — and Atharva Vedas, in which Krittikā, now the third Nakshatra, holds the first place.

The Nakshatra Krittikā contains the group of stars known to us as « the Pleiades ». The most brilliant stars in the Nakshatra *Aswinī* are the two stars, in the head of the constellation Aries (the Ram), known to astronomers as α and β Arietis.

The vernal equinoctial point coincided about 2000 B. C. with the constellation Krittikā. It is considered to be most probable that on account of this coincidence at the early date when the hymns and list in question were composed, Krittikā was chosen as the leader of the Nakshatra series, and hence a similar reason for the later choice of *Aswinī* as leader, relegates it to a date not much earlier than 570 A. D.

These very briefly as far as we have been able to gather them, are the chief arguments in favour of

1st, the Grecian introduction of the twelve-fold Zodiac into India about 300 B. C.

2^{ndly}. The date of 570 A. D. for the fixation of the initial point of the Indian Zodiacs, and for the commencement of the history of Indian astronomy.

These arguments are, there is no doubt, cogent and they have been held by very high authorities. The opponents of the modern theory, have brought, and bring forward the following considerations:

« The Brahmins were always too proud to borrow
« their science from the Greeks, Arabs, or any nation
« of the Mlecchas, as they call those who are ignorant
« of the Vedas, and have not studied the language of
« the Gods; they have often quoted to me (Sir Wil-
« liam Jones) the fragment of an old verse which they
« now use proverbially (Sanskrit words) « no base crea-
« ture can be lower than a Javan », by which they
« formerly meant an Ionian or Greek and now mean
« a Mogul ».¹

Again the same writer points out, that the resemblance between the Indian and the Greek Zodiac is
« not more extraordinary than that which has often
« been observed between our Gothic days of the week
« and those of the Hindus, which are dedicated to the
« same luminaries; and what is more singular in the
« same order: Ravi, the Sun; Soma, the Moon; Man-
« gala, Tuisco; Buddha, Woden; Vrihaspati, Tor; Sucra,
« Frya; Sami, Sater; — yet no man ever imagined
« that the Indians borrowed so remarkable an arran-
« gement from the Goths and Vandals ».

These considerations put forward by Sir William Jones, are further emphasised by the reflection, that not only does the Grecian theory entail the improba-

¹ Sir William Jones.

bility of the proud and jealous Brahmins adopting into their science, and their mythology, the teachings of foreigners; but that it also entails the greater improbability of the two rival Hindu sects Brahmins and Buddhists having at the same date, and with equal enthusiasm adopted into their science and religious symbolism and calendars the same innovations.

Again the opinion of the Greek writers at the beginning of our era may be quoted as shewing the high estimation in which, at that time of the world, Indian astronomy was held: as for instance in the life of Apollonius of Tyana (written about 210 A. D. by Philostratus), the wisdom and learning of Apollonius are set high above those of all his contemporaries; but from the sages of India he is represented as learning many things especially matters of astronomy.¹

This high opinion held by Greeks in regard to Indian astronomy may be contrasted with the very moderate praise bestowed on the Grecian science by Garga, a Hindu writer of, it is supposed, the first century B. C. He says. « The Yavanas (Greeks) are « Mlecchas (non-Hindu, or barbarians) but amongst « them this science is well established, therefore they are « honoured as *Rishis* (saints). How much more then, an « astronomer who is a Brahmin. ? »

Somewhat to the same effect speaks a Hindu author of a later date, Varāhamihira; who wrote an astronomical dissertation treating of five different works, known to him, on the science of astronomy. He says « There « are the following Siddhāntas. The Paulisa, the Romaka,

¹ Apollonius of Tyana Book III, Chapter XLI.

« the Saura, and the Paitāmaha. Out of these five, the
 « first two (the Paulisa and Romaka which appear to
 « have been European treatises) have been explained by
 « Lâtaveda. The Siddhānta made by Paulisa is accu-
 « rate, near to it stands the Siddhānta proclaimed
 « by Romaka; more accurate is the Sāvitra ¹ (Surya
 « Siddhānta the *Hindu* standard work); the remaining
 « two are far from the truth ».

This moderate, and as it reads, judicial opinion of Varāhamihira, touching the superiority of the native Surya Siddhānta over the Paulisa and Romaka Siddhāntas, may be appealed to, as not conveying the impression, that when Varāha wrote, his co-religionists and scientists were accepting, wholesale and with avidity, Grecian astronomic methods in place of their own already well established native science. It is true, that in Varāha's work many words evidently of Grecian origin are to be met with; and some scholars have claimed that these « Greek terms occurring in Varāha « mihiras writings, are conclusive proofs of the greek « origin of Hindu astronomy ». That such terms should occur in a work professedly a resumé of five astronomic treatises — some of them Indian, and some European — can scarcely be considered as conclusive proof that in the winters time no purely Indian astronomic science

¹ This opinion of Varāha has been confirmed by modern European scholars. Burgess (from whose translations of the Sūrya Siddhānta we have already quoted) remarks, « as regards.... the amount of the « annual precession of the equinoxes, the relative size of the sun and « moon as compared with the earth, the greatest equations of the « centre of the sun, the Hindus are more nearly correct than the « Greeks ».

existed. Varāha's writings suggest an author interested in comparing the resemblances and the differences to be met with in home and foreign methods rather than one introducing for the first time important astronomic truths to the notice of his readers.

It may be further urged that the claims to antiquity in Sanscrit astronomical works are so well known, that those who adopt the Grecian theory, must necessarily throw discredit in a very wholesale manner on all ancient authors. Bentley's furious diatribes may be quoted as an extreme example of the way in which the evidence of such Sanscrit claimants to antiquity is sometimes dealt with; and it may be pointed out that such violent denunciation can not be looked on as convincing argument.

« The fact is », writes Bentley, « that literary forgeries are so common in India, that we can hardly know what book is genuine and what not — perhaps there is not one book in a hundred, nay probably in a thousand, that is not a forgery, in some point of view or other — ; and even those that are allowed or supposed to be genuine, are found to be full of interpolations to answer some particular ends: nor need we be surprised at all this, when we consider the facilities they have for forgeries, as well as their own general inclination and interest in following that profession ; for to give the appearance of antiquity to their books and authors increases their value, at least in the eyes of some. Their universal propensity to forgeries ever since the introduction of the modern system of astronomy, and immense periods of years in A. D. 538 are but too well known to require any

« further elucidations than those already given. They
« are under no restraint of laws human or divine, and
« subject to no punishment even if detected in the most
« flagrant literary impositions ».

We will not now further pursue the pros and cons of what has hitherto been said and written on the vexed questions as to the originality and antiquity of astronomy in India and especially as to the Indian acquaintance with the twelve-fold divisions of the Zodiac and the date of the fixation of the initial point in their Zodiac. We have seen that by the majority the Grecian and modern theory is the favoured one.

Within the last quarter of a century however an unexpected reinforcement has come into the field, in aid of the disheartened and nearly silenced minority, who still believe in a great antiquity for the science of astronomy in India.

The researches of archæologists in western Asia have of late brought to our knowledge vast hoards of information concerning the ancient inhabitants of Babylonia and Assyria, and the surrounding highlands and plains; amongst other matters, concerning the science of Astronomy possessed by these peoples.

In 1874 a paper entitled « The Astronomy and Astrology of the Babylonians » was read by Professor Sayce before the « Society of Biblical Archæology », and since that date other papers, by various authors, dealing with the subject have appeared in the same Society's proceedings. Also in the « Zeitschrift für Assyrologie », articles have been contributed by such writers as Epping and Strassmaier, Oppert, Mayer, Mahler, Jensen, Lehman, and others, in which the ca-

lendars and astronomical methods in use in Mesopotamia are discussed.

Epping and Strassmaier's « *Astronomisches aus Babylon* » and Jensen's « *Die Kosmologie der Babylonier* » are important volumes devoted to these same matters.

Whatever else concerning the subject of all these writings remains uncertain and open to discussion — some facts are clearly established. We now know that the inhabitants of Babylonia in a remote age, (certainly as early as the fourth Millenium B. C.) were acquainted with the twelve divisions of the Zodiac, and that these divisions were imagined under figures closely resembling in almost every instance those now depicted on our Celestial globes. The calender used by the Accadians and later by the Semitic Babylonians and Assyrians was indeed based on the observance of the Zodiacal constellations and of the journeyings through them of the sun and moon. The varying positions of the planets, Mercury, Venus, Mars, Jupiter and Saturn are also noted by references to the Zodiacal asterisms: and not only Zodiacal but several of the extra Zodiacal ancient constellations are represented on the monuments.

All this information gained from the cuneiform tablets concerning the science of astronomy in western Asia must undoubtedly affect the judgement of enquirers into the history of the same science in India.

Now that it is clearly proved that 3000 B. C. and earlier the twelve-fold fanciful signs of the Solar Zodiac were known to the inhabitants of Babylonia, it can not any longer be asserted dogmatically, that the

inhabitants of India must have waited till 300 B. C. to learn this twelve-fold division from Grecian astronomers after the date of Alexander's conquest.

But again as regards the fixation of the initial point of the distinctively Indian lunar Zodiac, or circle of the Nakshatras, at the "end of Revatī, and the beginning of Aswinī," that is to say at a point not far from the first degree of Aries—cuneiform tablets teach us the important fact that long before the equinoctial point coincided with any of the degrees of Aries, that constellation was the leader of the Zodiacal Series—in as much as the month *Barziggār* (Accadian) the "*right making Sacrifice*," that is, the month when the sun was in conjunction with Aries always in the tablets appears as the 1st month of the year.¹

These late revelations of Archæology seem to strike at the root of the main arguments relied on by the advocates of the Grecian and modern origin of astronomic science in India; and this being the case, it is possible to turn with unbiassed minds to a consideration of the teachings of Sanscrit literature, and endeavour to learn from them what is the real truth as to the acquaintance of ancient Indian authors with the figures of the Zodiac and other astronomic phenomena.

¹ This fact is admitted, see art Zodiac, sub heading « first sign » Encyclopedia Britannica. But it is a fact opposed to hitherto received opinion touching the necessary connection of the equinoctial point, and of the initial point; the Zodiac. « A prehistoric reform » of the calendar is supposed, and corrections of the ancient texts, to suit this reform, are suggested. Until traces of such reform and corrections can be shewn to exist, the *evidence of the tablets* may still be cited as pointing to a year counted from the sun's entry into Aries; in the earliest ages of Babylonian civilization.

The opinion has been very generally adopted, as we have said, that in the Rig Veda there is no mention of any of the twelve figures of the Solar Zodiac. Some few writers have contended that occasional reference to these figures is to be met with, and this question has been argued on etymological grounds. Our entire ignorance of the Sanscrit language prevents us from at all following the arguments employed in this discussion. And here it may be said, and said with good reason, that for the discussion of points connected with Vedic literature, writers ignorant of the language in which the Vedas were composed, are but ill equipped for the task. At every step we keenly feel our own disqualifications; but many translations, and commentaries on the Rig Veda are in existence; and without entering into etymological questions, it has seemed to us that broad astronomic explanations of some of the myths might be supplied, if only the possibility of the Vedic Rishis having been acquainted with the strange figures of the celestial sphere should be admitted. In this paper we are anxious to draw the attention of those who can study Vedic texts in their original language, to these possible explanations. Those only who know Sanscrit are really qualified to judge finally whether the suggestions here made can be sustained on further enquiry into the Vedas. If the interpretations of Vedic myths here proposed are correct — no doubt corroboration will be found for them in the Sanscrit names and epithets of mythic personages. If no such corroborations are to be met with, the probabilities in favour of the correctness of the astronomic interpretations will be greatly diminished.

But returning to our subject. It is sometimes argued that the Vedic bards could not have been acquainted with the twelve-fold division of the Zodiac, as otherwise these great constellations would surely have claimed at their hands clear and out-spoken notice. With this argument we can not fully agree. Even before we point out the important place which we believe, astronomical phenomena hold in the Rig Veda, we would draw attention to the fact that according to the generally received and non-astronomic explanation of the myths, it is necessary to suppose that still more striking and important natural phenomena than those connected with the constellations of the Zodiac — phenomena with which the Vedic bards must certainly have been acquainted — were almost entirely ignored by the authors of the Rig Veda. It is true that some great scholars claim on linguistic grounds a solar origin for much Vedic imagery and nomenclature; yet when the hymns are examined in translations and the notes and commentaries which accompany these translations are studied, the impression left on the mind of any reader unacquainted with Sanscrit must be that very little attention or honour is given to sun, moon, or stars, in comparison to that so freely lavished on the elements of fire, air, and water, and on the mysterious properties of the juice of the Soma plant.

The beauty of the dawn is almost the only celestial glory that appears to appeal with any insistence to the imaginations of the Vedic Rishis.

If out of the more than thousand hymns of the Rig Veda, not one is addressed to the moon, and on the most liberal calculation considerably less than a

hundred to the sun, under any aspect, it need not be cause for wonder if the constellations of the Zodiac are not remembered. The poets of the Rig Veda, however ignorant of astronomy, and at whatever age they lived must have sometimes lifted their eyes above the sacrificial fire and its smoke, above the rain and storm clouds, above their altars and libations of Soma, they must have often seen "the sun as it shined and the moon walking in her brightness" and if they so rarely hymned these great luminaries with whose appearance and existence they so certainly were acquainted, it would prove no ignorance on their part of the twelve-fold division of the Zodiac and its quaintly imagined figures, were it indeed the case that all mention of these figures is absent from the Rig Veda.

But as has been stated above, our desire is to draw attention to a possible astronomic interpretation of many of the Vedic myths, and the adoption of such interpretations, would necessarily entail a reversal of the dictum: that all mention of the twelve-fold Zodiac is absent from the Rig Veda.

Those who have studied this wonderful and mysterious collection of hymns most constantly and deeply, are obliged to confess, that it is still very imperfectly understood, and though it is agreed unanimously that the Gods of the Veda are personifications of the phenomena of nature, yet as to the exact phenomena underlying the various Vedic myths there is among scholars much difference of opinion. It is impossible not to feel in reading the hymns and the many speculations, notes, and comments appended to them, that notwithstanding all the labour and research bestowed on the work, much

of this ancient Veda still remains a cypher, for the right understanding of which the modern reader does not possess the key.

Guided by the teachings of Archæology, we now make the suggestion that the key to this cypher may perhaps be found in crediting the authors of the Veda with a somewhat advanced knowledge of astronomy, and an acquaintance with the, to us apparently, fanciful constellations of the celestial sphere, and Zodiac; and in assuming that the figures of the "Ancient constellations" often supplied the basis of Vedic imagery.

To pursue this possible clue towards the understanding of the myths, it were much to be desired that all students should be acquainted with the names and positions in the heavens of the 45 constellations — so well distinguished by the epithet "ancient" — and that they should master some of the more easily observed conditions of their diurnal and annual apparent movements, as also those of the sun and moon, and further that they should have learnt what changes in the scenery of the heavens, have been brought about by the slow movement known to astronomers as the "precession of the equinoxes."

Classical and philological scholars have however so rarely time and attention to spare from their own intensely interesting and important studies that as a rule astronomical phenomena are not much observed or considered by them. The accompanying diagrams drawn from a celestial precessional globe may, we hope, enable those who have not as yet devoted thought to such subjects, to judge for themselves of the reasonableness or otherwise, of the following astronomic sug-

gestions concerning the most important of the Vedic Gods.

According to A. A. Macdonell — who in his late work “Vedic Mythology” has summed up clearly and compendiously the opinions of a host of scholars on the nature of the Vedic Gods — Indra is the favourite national God of the Rig Veda, he is celebrated in 250 hymns a greater number than that « devoted to any other « God, and very nearly one fourth of the total number « of hymns in the Rig Veda ».

What may be called the central myths related of Indra, stripped of all epithet and ornament, relate that invigourated by copious draughts of Soma, Indra fights with, overcomes, and drives from heaven and earth, a demon called Vritra or Ahi, who is represented under the form of a dragon, serpent or water snake. Indra also searches for, finds, and releases cows which had been stolen from the Gods (or according to some commentators from the priests, *angirases*). Indra bestows on his worshippers all the blessings of plenty, especially he is the dispenser of rain.

According to the usual non-astronomic explanations of these myths, Indra, an ¹ “atmospheric god”, is « primarily the thunder god who conquers the demon « of drought or darkness », or again, « Indra ² is a personification of the phenomena of the firmament, particularly in the capacity of sending down rain. This « conflict is metaphorically described as a conflict with « the clouds which are reluctant to part with their wa-

¹ MACDONELL, V. M., p. 54.

² MACDONELL, V. M., p. 66.

« tery stores until assailed and penetrated by the thunder
 « bolt of Indra.... the cloud is personified as a demon
 « named Ahi or Vritra.... a popular myth represents
 « him (Indra) also as the discoverer and rescuer of the
 « cows either of the priests or of the gods which had
 « been stolen by an Asura named Pani or Vala ».

Macdonell alluding to the same incident observes¹: These « cows released by Indra may in many
 « cases refer to the waters, for we have seen that the
 « latter are occasionally compared with lowing cows.
 « Thus Indra is said to have found the cows for man
 « when he slew the dragon.... But the cows may also
 « in other cases be conceived as connected with Indra's
 « winning of light; for the ruddy beams of dawn is-
 « suing from the blackness of night are compared with
 « cattle coming out of their dark stalls. Again though
 « clouds play no great part in the R. V. under their
 « literal name (abhra) it can hardly be denied, that as
 « containing the waters, they figure mythologically to a
 « considerable extent under the name of cow(go), as
 « well as udder (udhar)... thus the rain clouds are pro-
 « bably meant, when it is said that the cows roared
 « at the birth of Indra ».

At the close of the section, devoted to Indra, Macdonell refers to the probably prevedic origin of the Indra-myths; he says:² « The name of Indra occurs
 « only twice in the Avesta. Beyond the fact of his
 « being no god, but only a demon, his charater there
 « is uncertain. Indra's distinctive vedic epithet Vrtrahan

¹ WILSON, *Rig Veda*, Introductions, pp. XXX-XXXI.

² MACDONELL, V. M., pp. 59-60.

« [Vritra-slayer] also occurs in the Avesta in the form
 « of *Verethraghna*, which is however unconnected with
 « Indra or the thunder-storm myth, designating merely
 « the god of victory. Thus it is probable that the Indo-
 « Iranian period possessed a god approaching to the
 « Vedic form of the Vrtra-slaying Indra. It is even
 « possible that beside the thundering god of heaven,
 « the Indo-European period may have known as a di-
 « stinct conception, a thunder-god, gigantic in size, a
 « mighty eater and drinker, who slays the dragon with
 « his lightning bolt ».

In reading the Indra-hymns in the Veda, and in trying to fit them to the explanation given in the passages quoted, a constant and very disagreeable strain is put on the imagination; it must for instance attempt to grasp, and hold, at the same time two very far apart opinions as to the nature of the demon Vritra. Vritra is to be thought of as a demon of darkness, and as a demon of drought, the cows are clouds, they are also ruddy beams of light!

Darkness and drought are not to be easily bracketed together. Drought is in all lands, India not excepted, connected with a long continuance of bright and stainless skies. The appearance then of a cloud « as big as a man's hand » is the joyously hailed precursor of « the sound of abundance of rain ».

Again the driving away of a snake-like cloud is no forcible simile by which to describe in myth the advent of rain in India — rain which to be of any use, is no mere refreshing shower, but a long continued down-pour from clouds not hastily dispersed.

Indra's action first in driving away the cloud-demon Vritra and then in seeking for the beneficial cloud cows is also contradictory.

For the reconciling of many of these contradictions the astronomic interpretations of the Indra-Vritra myths is as follows. Indra may still retain all his atmospheric attributes of sending down rain but — *Indra is primarily and essentially a personification of the summer solstice.*

The summer solstice in India is an all important agricultural epoch, it brings with it "the rainy season" the real Spring of the Indian year. Before this season all the land is parched and arid, and vegetation is at a stand still.

The punctuality of the rains in many parts of India is so exact that the farmer foretells their arrival not only to the day, but to the hour. In good years heavy and almost incessant rain lasts for two or even three months; Indra as a personification of the season which so punctually brings the rain, is an atmospheric god, the enemy of the demon of drought. But Indra is more than this, Many praises are bestowed on Indra in the Rig Veda for deeds which cannot easily be explained on the simple atmospheric theory. "Indra is the highest of all," is the refrain of many Vedic verses, "Indra placed the sun high in the sky," "Indra tore off one wheel of the sun's chariot," "Indra stopped the tawny coursers of the sun." Now all these phrases are at once and clearly to be interpreted if we think of Indra as the personification of the summer solstice, and especially of the solstice in India; where at that season of the year the sun attains to the very zenith, and thus Indra associated with the *sun* under one figure of speech is

spoken of as "highest of all" and in a slightly varied figure associated with the *season* is said to have "*placed* the sun high in the sky." Or again translating into myth the very meaning of the word Solstice or "*the sun being made to stand*," we read that Indra "tore off the wheel off the chariot of the sun," and "stopped his tawny coursers." Indra is we cannot but believe not merely an atmospheric god, he is the god of the summer solstice. And if this should be the case, what then may Vritra be? Is the demon of the solstitial Indra personified as only a snake-like cloud? We cannot think so. The astronomic interpretation of the myth we would propose is that — *a snake-like constellation* not a snake-like cloud is the representation of the demon Vritra.

On the celestial sphere many serpents and dragons are represented but the far-reaching constellation *Hydra* exceeds all the others in its enormous length from head to tail. No very brilliant stars mark the asterism nor in the grouping of its stars is there anything especially snake-like. For some reason other than its appeal to the eye, did astronomers of old invest with all the horrors of the Hydra-form the monotonous length of this space on the vault of the skies.

This reason with almost certainty may be arrived at, in studying with the help of a precessional globe the position in the heavens of this constellation in different ages of the world's history. So studying, we shall find that 4000 B. C. — or to be more precise, one or two hundred years earlier — Hydra extended its enormous length for more than 90 degrees symmetrically along one astronomically important mathematical (though invisible) line — the line of the heavenly equa-

tor — and was at the same date accurately bisected by another equally important mathematical line, namely the colure of the summer solstice (see Plate I).

Almost irresistibly, as it appears to us, the conviction forces itself on the mind in considering the position held by the constellation Hydra 4000 B. C. that it was at that date that this baleful figure was first traced in imagination on the sky, there fitly to represent the power of physical (and may we not suppose also of moral) darkness — a great and terrible power — but a power ever and ever again to be conquered by the victorious power of light. In astronomic myth this power was represented as that of the sun at the season of its highest culmination, the season of the summer solstice. For an observer in the temperate northern zone all through the long nights of mid-winter, the whole length of the dreadful Hydra was at the date named visible above the horizon. The dark mid-winter season was therefore the time of the Hydra's greatest glory. At every season of the year except at that of mid-summer some portion of the monster's form was visible during some part of the night. But at the summer solstice no star in the constellation might shew itself for ever so short a time.¹

The supposed latitude of the observer in Plate I is 40° N. a latitude considerably to the north of any part of India, but it is to be remembered that the Indra-Vritra myth cannot be claimed with any cert-

¹ Plate I represents the constellations above the orizon *but invisible at noon at the midsummer solstice*. It therefore represents those above the horizon *and visible at midwinter midnight*.

PLATE I. POSITION OF THE SUN AMONGST THE CONSTELLATIONS AT SUMMER SOLSTICE 4000 B.C.

This diagram represents one quarter of the whole celestial sphere: in it the Horizon line is a curve—not a straight line—This projection entails but slight distortion of the constellational figures. The constellations depicted are those which—though necessarily invisible in the day-light—were above the southern Horizon Lat 40° N. at noon on the day of the Solstice 4000 B.C.

Z. the Zenith.

E. a point due

East on

Horizon

E

Daily course
of the Sun and constellations
from East to West.

W. a point due West

on Horizon.

S. a point due

South on Horizon

W

Yearly course
of Sun through constellations
from West to East

The constellations enclosed by the lines H.Z. Z.H. are those which, owing to their (apparent) proximity to the sun, rose and set at the summer Solstice in the morning and evening so nearly before and after the sun, that they were at that season invisible to observers in Lat 40° N.

PLATE II. POSITION OF THE SUN AMONGST THE CONSTELLATIONS AT SUMMER SOLSTICE 3000 B.C.

The constellations depicted are those which were above the southern Horizon Lat 25° N. at noon on the day of the Summer Solstice 3000 B.C.

Z. the Sun on the Zenith

E. a point due East on Horizon

W. a point due West

on Horizon.

S. a point due South

on Horizon.

E

Daily course
of the Sun and constellations
from East to West

Yearly course
of Sun through constellations
from West to East

The constellations enclosed by the lines H.H. H.H. are those which, owing to their (apparent) proximity to the sun, rose and set at the summer Solstice in the morning and evening so nearly before and after the sun, that they were at that season invisible to observers in Lat 25° N.

ainty as a purely and originally Indian myth, for as Macdonell points out, there is a probability that « the Indo Iranian period possessed a god approaching to « the Vedic form of the Vritra-slaying Indra » and that « it is even possible that beside the thundering « god of heaven, the Indo-European period may have « known as a distinct conception a thunder god, gigantic « in size, a mighty eater and drinker who slays the « dragon with his lightening bolt ».

For the *origin* of this world wide myth therefore we should not look to the tropical Indian Zone; but it is in Indian latitudes that we should look for an explanation of the physical phenomena *hymned by Vedic bards in the distinctly Indian developement of the Indra-Vritra myth*. We believe that in thus tracing the course of the Indra story from temperate to tropical latitudes, we shall find a reason for the contradictory attributes assigned to the demon Vritra—namely those of darkness and drought.

In northern latitudes winter is distinctly the *dark* season, in tropical India there is little or no perceptible difference between the darkness of winter and summer. But in India Winter is distinctly the dry season. Midsummer is the all important season of the rains. Indra's conquest over Vritra or the arrival of solstitial rains marked by the disappearance of the constellation Hydra from the sky — was mythologically in the Vedas described as Indra's conquest over the demon of drought, but still *traditionally* — for the power of tradition is great — even in India Indra retained the attributes of the conqueror over the demon of darkness.

At Plate II we give a drawing of the southern heavens and of the constellations — invisible at midsummer and visible at midwinter, above the horizon of an observer in latitude 23° N. at the date 3000 B. C., a thousand years later than the date referred to in Plate I. For reasons which will appear more clearly when we come to the discussion of the Soma myth, it is to about this date that we would attribute the composition of many of the Vedic hymns.

But if Indra is to be considered as representing the summer solstice, and Vritra as representing the constellation Hydra, we must surely expect some astronomic interpretation for Soma, Soma by which the mighty Indra is invigorated and enabled to triumph gloriously over the demon. According to non-astronomic explanations « the concrete terrestrial plant and the intoxicating juice extracted therefrom, » are considered to be the basis of the mythology of Soma. It is admitted that in post-Vedic literature, Soma is a regular name of the moon, which is regarded as being drunk up by the gods, and so waning. Some writers point to the possibility that even in the « Rig Veda » « in the Soma hymns there may occasionally lurk a veiled identification of ambrosia and the moon... but on the whole « with the few exceptions generally admitted, it appears to be certain that to the seer of the Rig Veda « the god Soma is a personification of the terrestrial « plant and juice ».¹

One German writer, Hillebrandt, very strongly upholds the view that Soma in the Rig Veda « often

¹ MACDONELL, V. M., p. 113.

personifies the moon » ¹ and especially according to him is this the case in the 114 hymns of Maṇḍala IX, all addressed to *Soma pavamāna*, or « purified Soma » prepared for and quaffed by Indra to invigorate him for the Vritra combat.

That Soma in the Rig Veda is primarily the moon, and that the moon is symbolised and always more or less directly referred to in the Vedic hymns to Soma, fits in, as must be evident to the readers of this paper, with the astronomic theories advocated in it. If we consider that Indra's conquest over Vritra represents the god of the summer solstice, with his bright weapons, conquering, and driving from heaven and earth the constellation Hydra, we can easily understand how in this contest Indra might be strengthened by copious draughts of Soma — i. e. by the bright light of the full moon flooding the heavens with radiance and « enfeebling » all but the brightest stars.

But a further confirmation of the lunar character of Soma, and an elucidation of the imagery of the *Soma pavamāna* hymns of Maṇḍala IX, are to be found if — still crediting the Vedic *Rishis* with a knowledge of the ancient constellations — we study the position of these constellations at the date 3000 B. C. See Plate III. ² At that date the full moon of the mid-summer or solstitial season was always to be observed in the constellation Aquarius. With this thought in our

¹ MACDONELL, V. M., p. 113.

² Lunar dates are variable. — The full moon *nearest* to the Summer Solstice might have been observed somewhat to the East or the West of its position in the diagram — but always in the constellation Aquarius.

Actes du XII^{me} Congrès des Orientalistes. — Vol. I.

mind as we read the mystical hymns of Maṇḍala IX, in which Soma is so often described as rushing impetuously to the vase or pitcher, and as surrounded by celestial waters, with many other such expressions, we easily recognise allusion to the *midsummer full moon in the constellation Aquarius*; and when further we read the legend so often repeated, that the eagle brought the Soma to Indra, or to the sacrifice; we have only to look at the celestial globe to see the eagle (Aquila) directing its flight towards the pitcher of Aquarius — and to remember that the very night before the moon attained the celestial vase, it would have been on the same meridian as the constellation Aquila; and the imaginative Vedic bard might then describe it as borne along by the eagle, — one of the most glorious constellations in that part of the sky. —

In one hymn especially devoted to the legend of the Soma-bearing eagle (or hawk) allusion to the small but well marked-out constellation Sagitta (the arrow) may be detected. In Wilson's translation of Maṇḍala IV, 27, we read « When the hawk screamed with exultation on his descent from heaven, and (the guardians of the Soma) perceived that the Soma was carried away by it, then the archer Kṛiṣānu pursuing with the speed of thought, and stringing his bow let fly an arrow against it ».

We now turn to another important Vedic deity, *Agni*.

Agni is classed according to Macdonell amongst terrestrial gods but he points out that « in some passages he is to be identified with the sun ». Wilson describes Agni as comprising¹ « the element of fire under

¹ WILSON, R. V. introduction, Vol. I, pp. XXVII-XXVIII.

« three aspects; 1st, as it exists on earth, not only as
 « culinary or religious fire, but as the heat of digestion
 « and life, and the vivifying principle of vegetation;
 « 2nd, as it exists in the atmosphere, or mid-heavens
 « in the form of lightning, and 3rd, as it is manifested
 « in the heavens, as light, the sun, the dawn, and pla-
 « netary bodies », and he adds further, « the sun does
 « not hold that prominent place in the Vaidic liturgy
 « which he seems to have done in that of the ancient
 « Persians, and he is chiefly venerated as the celestial
 « representative of fire ».

The classification of Agni as a terrestrial god, given by Macdonell, and the order of his « aspects » as given by Wilson, are not in accordance with the theory we are advocating, nor according to Macdonell, is it the classification or order always adhered to by Vedic authorities.

For one very important and prominent myth concerning Agni, that relating to « *Agni in the waters* », we believe an astronomic interpretation may be given, and thereby the position of Agni in the *first* place rather than in the *last*, as a celestial god may be established. We quote again from Macdonell's¹ condensed account of the Agni myth and also from Wilson² the following statements and explanation regarding « *Agni in the waters* ».

« Agni's origin in the aerial waters is often referred
 « to, the son of the waters (*Apām napat*) has become a
 « distinct deity. Agni is also the embryo of the waters,...

¹ V. M., p. 192.

² WILSON, R. V. introduction, p. 3.

« in such passages the lightning form of Agni must be
 « meant, some of the later hymns of the R. V. tell a
 « legend of Agni hiding in the waters and plants, and
 « being found by the gods.... even in the oldest Vedic
 « period, the waters in which Agni is latent, though
 « not those from which he is produced may in various
 « passages have been regarded as terrestrial.... in any
 « case the notion of Agni in the waters is prominent
 « throughout the Vedas ».

Wilson makes other suggestions: he writes, « the
 « legend of his (Agni's) hiding in the waters, through
 « fear of the enemies of the gods, although alluded to
 « in more than one place is not very explicitly rela-
 « ted... the allusions of the Suktas (hymns) may be
 « a figurative intimation of the latent heat existing
 « in water, or a misapprehension of a natural pheno-
 « menon which seems to have made a great impres-
 « sion in later times — the emission of flame from the
 « surface of the waters either in the shape of inflam-
 « mable air, or as the result of submarine action ».

It cannot but be felt that to account for the notion
 so « prominent throughout the Vedas of « Agni in the
 waters », the various suggestions of « lightning », la-
 tent heat in water and plants » « the emission of flame
 from the surface of the waters » or « submarine vol-
 canic action » are far-fetched and inadequate, nor are
 the difficulties of « Agni in the waters » to be over-
 come by the tempting and poetic suggestion, that in
 these passages reference is made to the sun rising in
 the morning out of the ocean, and again hiding itself
 beneath the waves at sunset. The composition of the
 Rig Veda is attributed to Aryan settlers « scattered

over the Punjaub and regions lying to the west of the the Indus » by such settlers the sun could never have been seen *rising* out of the ocean, for no ocean bounded their horizon on the east. Even the phenomenon of the sun hiding itself at evening in the water, could only have been observed by those who lived on the Western coast, and it is therefore difficult to imagine why sunrise and sunset should in India have been so closely and constantly associated with a sea horizon.

But if once the acquaintance of the originators of the Agni myths with the Zodiacal figures is admitted, the astronomic interpretation of those relating to Agni in the waters is not difficult; it is as follows.

Agni is the personification of fire, but his chief personification is as the fire of the sun. « *Agni in the waters* » is especially the fire of the sun in the celestial waters of Aquarius 3000 B. C. the sun was in conjunction with Aquarius at the time of the *winter solstice*.¹ Those hymns therefore which dwell upon the myths of Agni hiding himself in, being born, in, and rising out of the waters, may be considered as hymns referring to the sun at winter solstice in conjunction with the constellation Aquarius, and therefore as hymns especially suitable for use on the occasion of a great yearly festival held at that season of the year.

European writers often describe the mid-winter sun, as *hiding* itself, or as every day withdrawing itself more and more from view. In poetic similes,

¹ The position of the sun at the *winter solstice* 3000 B. C. was identical with that represented at Plate III as the position of full moon of the *summer solstice*.

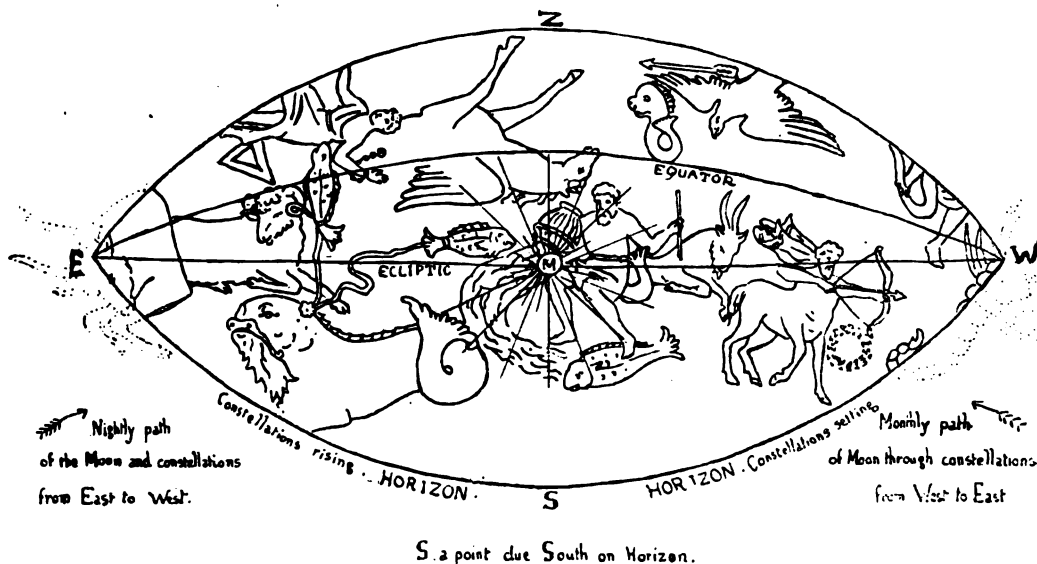
the snows of winter often crown the head of the aged out-going year, while the in-coming year is represented as a *babe or infant*. The appropriateness of such similes is due to the fact, that our calendrical new year is fixed within a few days of the winter solstice. Again in sober prose the sun at the time of the winter solstice is said, having attained its lowest point, *to rise or begin its upward course* on the ecliptic. It is therefore not difficult to understand how Vedic Rishis, who appear to have combined the characteristics of poets and of scientific observers of the heavens, should have 3000 B. C. described *the fire of the solstitial sun, as hiding in, being born in, and rising out of the celestial waters of the constellation Aquarius*.

In this Agni, as in the Indra myth we may perceive traces of a pre-Vedic origin. The latitudes in which the Veda was composed are not those in which attention is forcibly drawn to the diminution of the strength and visibility of the winter, in comparison to the summer sun. In the Rig Veda however, *Indra's* conquest over *darkness* as well as over *drought* is celebrated, the same traditional cause may be assigned for the description of *Agni hiding* himself at the time of the winter solstice in the waters of Aquarius.

Indra, Soma, and Agni no longer hold the important place in the Hindu Pantheon, which they appear to have held in Vedic times, and on the astronomic theory this fact may partly be accounted for by noticing how slow but inevitable changes in the scenery of the heavens, produced by the precession of the Equinoxes, gradually obscured more and more completely the meaning of the *imagery* employed in the hymns to

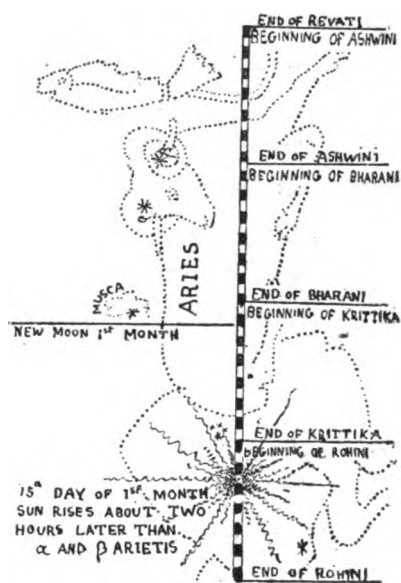
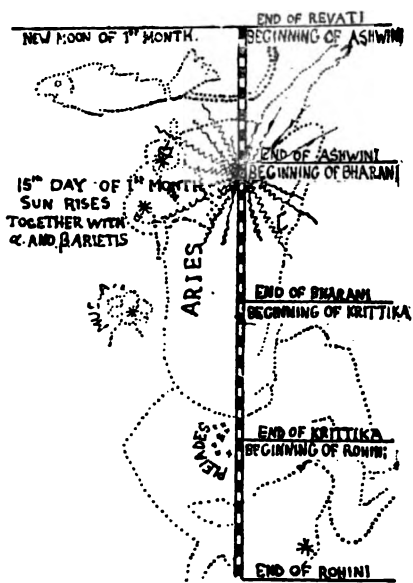
PLATE.III. POSITION OF FULL MOON AMONGST THE CONSTELLATIONS AT SUMMER SOLSTICE 3000.B.C.

Z. the Zenith. E. a point due East on Horizon. W. a point due West on Horizon.



S. a point due South on Horizon.

PLATE.IV. DIAGRAM SHOWING THE SHORTEST AND LONGEST POSSIBLE INTERVAL BETWEEN THE RISING OF α & β ARIETIS AND OF THE SUN ON THE 15th DAY OF A LUNAR MONTH COUNTED FROM THE FIRST NEW MOON AFTER THE SUN'S ENTRANCE INTO THE NAKSHATRA ASHWINI



these deities. Indra if he represents the summer solstice is indeed still as powerful as ever, and still triumphs over the demon of drought, but no longer is that demon well represented by the snake-like constellation Hydra; for on the night of the summer solstice after the sun has set, the whole of Hydra is still above the horizon. No longer does the midsummer full moon bathe its brightness in the celestial waters of Aquarius, nor in them does the mid-winter sun hide itself. The hymns remain, the phenomena they referred to, exist no longer.

But leaving now the subject of the « ancient constellations » and of reference to them in the Rig Veda, let us turn to the 2nd section of the argument in favour of the modern origin of Hindu astronomy as stated above. It is a claim made for the very modern date of 570 A. D. as that for the fixation of the initial point of the Indian Zodiac at the « end of Revatī and the beginning of Āswini ». — This claim we desire to oppose. —

It has been admitted by scholars, but almost with a sort of reluctance, that mention is made of some of the Nakshatras in a few of the Rig Veda hymns. The matter is rather avoided than cordially enquired into. It is however a question of great and important interest to ascertain, if possible, whether the circle of the Nakshatras was known to the Vedic Rishis, and if it were known, whether the initial point was fixed there, where, as we have read, « *all schools of Hindu astronomy agree in declaring that the planetary motions commenced at the creation* ».

We have learnt from Babylonian archæology that we are no longer forced to assume that only at the date

of about 570 A. D. could this initial point have been fixed by Indian astronomers. It therefore need no longer be looked upon as an unreasonable quest to search in the ancient pages of the Rig Veda for indications that this important astronomical point had been fixed, even before Vedic times, as the starting point of a calendrical and sidereal year — and if we should find such indications in the Rig Veda they may well out-weight arguments against the antiquity of this fixation based upon passages in later works such as the *Yajur* and *Atharva Vedas*.

From the *Yajur Veda* itself arguments may be drawn in favour of a year beginning in the month Chaitra,¹ at or before the date of the composition or compilation of that Veda.

In the *Taittirīya Samhitā* (contained in the *Yajur Veda*) a passage occurs² which is translated and commented upon by B. G. Tilak (*Orion or Antiquity of the Vedas*, p. 46 et seq.) In this passage is discussed the superior suitability of three different days on which worshippers might consecrate themselves for the yearly sacrifice. Not any one of these three days has any connection with the *Spring Equinox* or the sun's conjunction with *Krittikā*. The choice of date for the yearly sacrifice, appears to lie between 1st the « Ekāśṭakā (day) » of some month not named, but one in the « distressed », of « reversed » period of the year, i. e. the winter solstice, 2nd the full moon of Phalgunī, and 3rd the

¹ Chaitra is the month which begins, as closely as a luni-solar month may at the sun's arrival at the initial point of the Hindu Zodiac — the beginning of Ashwinī.

² *Taittirīya Samhitā*, VII, 4, 8.

Chaitra full moon. B. G. Tilak after some pages of comment on the passage referred to, thus sums up the conclusions he has arrived at.

« In the days of Taittiriya Samhitā.... the intention
« of sacrificing at the beginning (real, constructive, or
« traditional) of the year is quite clear.... the year thus
« commenced with the winter solstice », but « that as
« there can not be three real beginnings of one year,
« at an interval of one month each, the passage must
« be understood as recording a tradition about the
« Chaitra full moon, and the Phalgunī full moon being
« once considered as the first days of the year ».

This is B. G. Tilak's conclusion; merely judging from the *translation*, the passage might, as it seems to us, be understood as unreservedly recommending the full-moon of Chaitra as the most suitable for the beginning of the sacrifice, for it is said « It has no fault whatsoever ».

But in which ever sense the words are understood, this passage from the Yajur Veda may be set against the hymn also in the Yajur Veda in which Krittikā is celebrated in the first, and Aswinī in the 27th place.

The evidence as to the beginning of the year « in the time of Tait. Sam. » being as it seems so uncertain and so contradictory to the opinion based on the hymn in the Tait. Brāhmaṇa concerning Krittikā being the leader to the Nakshatra's — this uncertainty — seems to add interest to the question whether there are, or are not indications in the *Rig* Veda that the Indian Year was counted from the same point on the ecliptic as at present?¹

¹ « At present the Month Chaitra in most parts of India is the
« 1st month of the Hindu year. The beginning of the year is mea-

And at once as it seems to us on turning to the Rig Veda; on page after page, such indications are to be met with.

The first Nakshatra in the Indian series is named Aswinī. The two chief stars in that Nakshatra are the twin stars as they may fairly be called A and B Arietis — stars of almost equal radiance. — The joyous hymns addressed to the twin hero *Aswins*, we would claim as new year hymns composed in honour of these stars, whose appearance before sunrise heralded the approach of the great festival day of the Hindu new year.

The Hindu year is a sidereal year. It is counted at present in most parts of India from a fixed point on the ecliptic; not from a season. It is a calendrical not a cosmic year. Only one apparently small change in the method of counting the years would now require to be made, and again the Aswins might be hymned by the Hindus as the « wondrous » and « not untruthful » stars marking by their heliacal rising a new year's festival — a festival to be held on the 15th or full moon's day.

The Hindu year is now counted from the new moon immediately *preceeding* the sun's arrival at the initial point of the lunar zodiac. The 1st of Chaitra (*the first of the light half* of Chaitra) never *falls later than the 12th* of April, and may arrive a month earlier. If the year were to be counted from *the same initial point*,

« sured by the return of the sun to the same point in the Zodiac: at present the beginning of Lunar Mansion Aswinī « *See Indian Calendar*, p. 45 ».

but from the first *new moon following* instead of that *preceeding* the sun's arrival at that point, there would be the difference of a whole month, in the range of the month Chaitra. The 1st day of its bright half would then never arrive *before* the 12th of April, and might fall a month later.

For the interpretation of the Vedic hymns to the Aswins we make the provisional suggestion, that when these hymns were composed, the year *was* so counted from the new moon *following* and not from that *preceeding* the arrival of the sun at « the end of Revati and the beginning of Aswini ». In support of this provisional theory, let us first read the summing up of the Aswini myths, and of the difficulties and uncertainties surrounding them, according to the present modes of explanation; and then let us consider the astronomic method of interpretation above proposed.

We read that¹ « Next to Indra, Agni, and Soma the « twin deities named the Aswins are the most prominent « in the R. V. judged by the frequency with which « they are invoked. They are celebrated in more than « fifty entire hymns and in parts of several others, « while their name occurs more than 400 times. Though « they hold a distinct position among the deities of « light, and their appellation is Indian, their connection « with any definite phenomenon of light is so obscure « that their original nature has been a puzzle to Vedic « interpreters from the earliest times. This obscurity « makes it probable that the origin of these gods is « to be sought in a pre-Vedic period. The Aswins are

¹ MACDONELL, V. M., p. 49.

« young, the T. S. (Taittiriya Samhitā) even describing
 « them as the youngest of the gods. They are at the same
 « time ancient. They are bright, lords of lustre, of
 « golden brilliancy and honey-hued.... They possess pro-
 « found wisdom and occult power. The two most di-
 « stinctive and frequent epithets of the Aswins are
 « *dasra* wondrous, which is almost entirely limited to
 « them, and *Nāsatya* which is generally explained to
 « mean « not untrue ».... Their car.... moves round
 « heaven. It traverses heaven and earth in a single
 « day as the car of the sun and that of Uṣas (the Dawn)
 « are also said to do.... The time of their appearance
 « is often said to be the early dawn when « darkness
 « still stands among the ruddy cows » and they yoke
 « their car to descend to earth and receive the offer-
 « ings of worshippers. Uṣas (the Dawn) awakes them.
 « They follow after Uṣas in their car. At the yoking of
 « their car Uṣas is born. Thus their relative time seems
 « to have been between dawn and sunrise. But Savitr
 « (the sun) is once said to have set their car in motion
 « before the dawn. Occasionally the appearance of the
 « Aswins, the kindling of the sacrificial fire, the break of
 « dawn, and sunrise seem to be spoken of as simulta-
 « neous. The Aswins are invoked to come to the offering
 « not only at their natural time, but also in the evening or
 « at morning, noon or sunset.... in the A. B. the Aswins
 « as well as Uṣas and Agni are stated to be gods of
 « dawn, and in the Vedic ritual they are connected
 « with Sunrise. The Aswins may originally have been
 « conceived as finding and restoring or rescuing the
 « vanished light of the sun. In the Rig Veda they have
 « come to be typically succouring divinities.... Quite a

« number of legends illustrating the succouring power
 « of the Aswins are referred to in the Rig Veda »,
 Here follows an enumeration of many miraculous « pro-
 tections » and cures, — and then « The opinion of
 « Bergaigne and others that the various miracles attri-
 « buted to the Aswins are anthropomorphised forms of
 « solar phenomena (the healing of the blind man, thus
 « meaning the release of the sun from darkness) seems
 « to lack probability. At the same time the legend of
 « Atri may be a reminiscence of a myth explaining
 « the restoration of the banished sun. As to the phy-
 « sical basis of the Aswins the language of the *R̥sis*
 « is so vague that they themselves do not seem to have
 « understood the phenomenon these deities represented....
 « what they actually represented puzzled even the oldest
 « commentators mentioned by Yāska. That scholar re-
 « marks that some regarded them (the Aswins) as
 « Heaven and earth (as does the S. B.) others as Day
 « and night, others as sun and moon, while the legend-
 « ary writers took them to be two kings performers of
 « pious acts. Yāska's own opinion is obscure ».

In contrast to all these vague and often contra-
 dictory explanations the astronomical suggestion made
 at page 92 may to some appear too matter of fact and
 prosaic. But that a firm and scientific base should un-
 derlie mythical and imaginative similies does not in rea-
 lity detract from the poetic excellence of such similies.
 Indeed an added fitness and therefore an added beauty
 is to be recognised in the Aswin hymns, when we can
 think of them as addressed to well known and benefi-
 cent deities presiding over the new year — Deities who
 manifested themselves in the earliest dawn of the new

years morning under the form of two beautiful and easily to be recognised stars, and to whom their worshippers appealed for « protection » through the unknown dangers of the future year. —

We give two diagrams to illustrate the fact that the time of the rising of the stars α and β Arietis must necessarily, on such a new year's festival as above proposed, have taken place, in some years before the first intimation of dawn, in others actually at the time of sunrise.

It is of course to be borne in mind that the Vedic years were luni-solar. The actual point therefore on the ecliptic at which the conjunction of sun and moon — or new moon — took place, and from which point each year was counted varied in different years to the extent of nearly 30 degrees. Our diagram Plate IV. Figs. 1 and 2 represent the maximum and minimum distance between the rising of the Yoga stars of the Nakshatra Aswini, and the sun on the 15th or full moon's day of the first month of a luni-solar year; counted from the first conjunction of sun and moon *following* the sun's arrival at the « end of Revati and the beginning of Aswini ».

It will be seen from the diagram that something more than two hours was the longest interval that according to the presumed method of counting the Vedic year elapsed between the appearance of α and β Arietis and of the sun above the horizon.

This astronomic interpretation accounts for the varying times noted in the hymns for the appearance of the Aswins. It also accounts as it seems to us for the general tone of the hymns, but as regards the long series of miraculous « protections » of the Aswins,

accorded by them to many sick, aged, and decrepit personages, it does not at first sight account.

We have seen that Bergaigne and others have opined that the various miracles attributed to the Aswins are « anthropomorphised forms of solar phenomena » and with this view astronomic interpretation when fully followed out to its logical end agrees.

But at first sight we wonder how the sun at the beginning of the calendrical year, in Vedic times could be described as in any way especially sick, aged, or decrepit.

3000 B. C. when as we have seen the winter Solstice was in Aquarius, the Indian calendrical and sidereal year, such as we have supposed, would have begun at its earliest a month and a half *after* the solstice. ¹ The sun at the winter solstice may be, and often is described as pale, weak, sick and old; but at the beginning of a calendrical year, a month and a half after the solstice the sun no longer could have been thought of as requiring the miraculous protections of the heralding Aswins.

To help in solving this difficulty recourse may again wisely be had to Babylonian astronomic lore. The fanciful legends regarding the Aswins considered only by themselves, can scarcely yield a sufficiently firm foundation on which to build the far reaching

¹ If the Hindu year were *now* counted from the new moon *following* instead of that *preceeding* the suns' arrival at initial point of the Zodiac, owing to the precession of the Equinoxes the year would begin at earliest twenty-one days after *Spring equinox*. Since 3000 B. C. the Seasons have advanced by more than two months, as regards their position amongst the stars.

theory we now desire to bring forward concerning them; a theory on all four with one we ventured some years ago to propound in reference to Babylonian astronomy in a paper entitled the « Accadian Calendar ». ¹ In it we suggested that the probable date for the origin of that calendar, was about 6000 B. C. We pointed out the fact that Aries, in the most ancient Accadian and Babylonian astronomical works, always appears as leader of the signs and of the year, and we dwelt on the unlikelihood that this constellation should have been chosen for this leading post at a date when the sun's entry into it did not correspond with any one of the four well marked natural divisions of the year, i. e. the solstices or equinoxes. And as on the cuneiform tablets Aries appears as *leader* long before the time when the sun sojourned in that constellation during the first month following the *Equinox*, we suggested that it was when the *solstitial* not the *equinoctial* point coincided with the first degree of Aries, that the Accadian calendrical scheme had first been drawn up; namely about 6000 B.C.

A corroboration of the view we then put forward, is to be drawn from a further study of the Accadian month names. The first three month names, in Accadian, referred as scholars have pointed out to the first three constellations of the Zodiac.

1st The month of the " Right making sacrifice " to Aries.

2nd The month of the " prosperous Bull " to Taurus.

3rd The month of " the Twins " to Gemini.

The twelfth and thirtieth names in the same series seem to refer equally clearly to a year originally count-

¹ Proceeding of *Society of Biblical Archaeology*, Jan. 1892.

ed as beginning at the *winter solstice*. They¹ are called respectively.

“ 12th The month of sowing of seed, ” — “ 13th The dark month of sowing ”.

For the sowing of most cereals, late autumn and early winter are the favoured seasons. Many crops however are sown in early spring. There might then be a doubt whether “ the month of sowing of seed ” more fitly described the spring sowing of seed in the twelfth month of a luni-solar year, counted from the *Equinox* — or the winter sowing of seed in the twelfth month of a luni-solar year counted from the solstice. But when we find this twelfth month followed by a thirteenth of which the especial and added epithet is *dark*, there can as it seems to us be little if any doubt — that the winter month whose range in different years extended from 12th of Dec. to 22nd Jan. is better described, by the epithet dark — than the rapidly brightening month whose range extended from 12th March to 22nd April.

Very curiously then and accurately does the Accadian calendar give us the date of its origin, and of the first naming of its months; as that when the *winter solstice coincided with the sun's entry into the first degree of the constellation Aries*² — the date in round numbers of 6000 B. C.

¹ Twelve *Lunar Months* full short by about eleven days of the length of a *solar year*. In luni-solar years, an additional month must at stated interval be « intercalated » to keep months and years in touch — the 13th month is such an intercalated month.

² The winter solstice now coincides very closely with the sun's entry into Sagittarius. It *precedes* the sun's entry into Aries by almost a third of the whole circle of the Ecliptic.



To this same date it is, as we believe, that the miraculous protections accorded by the Aswins to the *distressed* solstitial sun, and moon and earth appear to point, and fully does this view corroborate the opinion that the Aswin-legends took their rise in pre-Vedic times. They also, as do the Indra and Vritra myths, refer us for their origin to a more northern latitude than tropical India. In the tropics the sun is scarcely less powerful in winter than in summer. The astronomers who drew up the Accadian calendar and the myth makers of the Aswin-legends must according to the astronomic theory have dwelt in temperate zones and formulated calendar and myths about 6000 B. C.

EMMELINE M. PLUNKET.



THE "RÁMA-TANKAS"

OR THE CORONATION MEDALS OF THE KINGS OF VIJÁYANÁGARA,
THE MODERN BIJÁNAGAR IN SOUTHERN INDIA.

I

INTRODUCTION

It may seem rash to invite the attention of the XIIth International Congress of Orientalists, where the store of learning slowly and silently accumulated for years is being brought to light, to such a trivial topic as the coronation medals of the Kings of Vijáyanágara. But as a wearied brain finds relief in diversion, this unpretending little monograph may perhaps serve to ease the strain of deep and abstruse studies and then lead this august assembly to weigh calmly and dispassionately many a complex problem still agitating the world and awaiting solution in the vast domain of Orientalism.

The cup-shaped gold medals of Southern India are valuable relics of a grand past. They are documents, moreover, of a mighty religious influence in a mediaeval kingdom, whose the capital was not only the seat of

profound Bráhmānical culture but also a great centre of trade.

It was at Vijāyanāgara, when at the zenith of its greatness, that Mádhaba, surnamed Vidyāranya or forest of knowledge, his brother Sáyana, and many other scholars endeavoured, more than a century before Western Christendom was convulsed with the fierce struggle which brought about the Reformation, to establish a bond between religion and science, thus contributing to the adjustment of the antithesis which still exists between the two highest spheres open to the intellect of man.

It was here that Mádhaba wrote his commentary on the Rig-Veda and numerous works on philosophy, law and ethics, in which he sought to adjust the emotional with the intellectual on a spiritual basis for the evolution of the race. He guided with wisdom the destinies of a prosperous reign and of a peaceful, frugal and contented people, and lastly retired at the fourth *áshrama* or stage of life from the noise and rush of the world to end his days as an anchorite in meditation, fasting and prayer.

During the active period of his existence, Mádhaba acted both as minister and as religious preceptor to his King, and is hence called Mádhavácharya, *ácharya* meaning a preceptor. His royal pupil, Bukkarāja, of the ancient lunar lineage of the Yádavas, who had their capital at Devagiri, now Daulatabad, was devoted to him in life and to his memory after death.

While still engaged in writing his treatises on religion and philosophy, Mádhaba headed an expedition to Goa which was besieged by a foreign foe, whom the



official documents of the time name Turukshas, that is Mahomedans. He succeeded in driving them out of the country and in re-establishing the sacred shrine of Saptakoṭīśvara and others which had been want, only destroyed by the iconoclastic invaders. (See my paper on the temple of Saptakoṭīśvara in the *Indian Antiquary*, vol. III, 1873).

Finally, Mádhava framed a code for the administration of those admirable rural communities which had existed in that part of India from time immemorial, and made to various religious bodies, on special occasions such as eclipses, grants of villages, the texts of such grants being engraved on copper plates to ensure their lasting "as long as the sun and the moon endure."

Such were, in short, the life, works and influence of this strong and attractive personality. Since his death, Mádhava became a tradition in the country, receiving and retaining those constant embellishments of feature and enrichment of detail which are the mark of a real tradition, not unlike those of a St. Francis of Assisi at La Verna and of a St. John Gualberto at Vallombrosa.

Mádhava's copper plates are still extant, and I had the honour of showing one at the pretty little Exhibition held in connection with the IVth. International Congress of Orientalists of Florence in 1878.

Twenty-one years have elapsed since then, which is, indeed, a long period, *Grande mortalis aevi spatium*, as says Tacitus. During these years many noble and learned Orientalists whom I had the privilege of meeting in Florence have ceased to live. Michele Amari,

Ernest Renan, Theodor Benfey, François Lenormant and many others have passed away leaving behind "Foot-prints on the sand of time."

The memory of my amiable host, Ernesto Rossi, is dear to me. Ubaldino Peruzzi, the then Syndic of Florence, with his striking personality, his intense interest in all that was good, beautiful and true, has also passed away. I lay here my modest tribute of veneration to the memory of these great minds, and greet two former colleagues and friends amongst the living: the former General Secretary who so worthily presides this year, and the then my fellow Secretary of the Indian Section, now General Secretary.

To return, however, to the Copper-plates which started this current of thought, its translation into English by my late friend, Pandit Bhagwanlal Indraji, was published in the *Atti del IV Congresso Internazionale degli Orientalisti*, Firenze, 1880, vol. II, pp. 153 *et seq.*

The subject of this inscription is the gift by Mádhava of the village of Pumburpá (then called Paramapura, situated in the district of Várša, — in course of time changed into Bardez, being the contraction of two words *Várša des'a*, that is district of *Várša*) — to a clan of Bráhmans whose descendants embraced Christianity when the Portuguese conquered the country, and who then assumed a portuguese surname. The plate was most carefully preserved by them for above five hundred years, and it came into my hands only about twenty-five years ago.

The earliest Copper-plate inscription of Mádhava hitherto known bear the date of Sálivána Sáka 1290 or 1368 A. D. when the sage governed the province of

Jayantipura, the ancient Capital of the Kadámbas, referred to by Ptolemy and other ancient geographers.

About a century and a quarter after Mádhava had left Goa, it was captured by Alfonso de Albuquerque from the Sultáns of Bijápur who had seized it as their portion of the dismembered realm of the Brahmanas of Kulburga. Albuquerque unfurled the flag of the *quinas* in Goa in 1510, and King D. Manoel annexed it for ever to his little kingdom of Portugal; « Seja realenga » said D. Manoel the fortunate », e que nunca seja apartada da Corôa dos nossos Reinos. » And since then Goa has always remained loyal to the Crown of Portugal.

This was the second European invasion followed by the establishment of an Empire, the first being that founded fifteen hundred years earlier by the successors of the Great Macedonian, which extended from the banks of the Oxus to the shores of Cambay. But while the Greco-Bactrians, in exchange for their lofty ideals of arts, adopted the religious beliefs of the Indians to the extent of impressing on their Coinage various formulae and images of the Bráhmínic and Buddhist saints, the Portuguese strove hard to force the natives to adopt their own creed in a manner entirely discordant with their own material interests. Evidently, this incompatibility was not then perceived, for Luiz de Camões, who representing the psychical and intellectual conditions of the time, sang :

« E tambem as memorias gloriosas
Daquelles Reis que foram dilatando
A Fé, o Imperio.

(Os Lusíadas. C. I e. 2.)

Vijāyanāgara was situated on the margin of the Tungabhadra, N. Lat: 15–20, and E. Long: 76–31. It was founded on the ruins of the Hoysala dominions, Bukkarāja assuming royalty in 1354 A. D. It was also called Vidyanāgara. The former name means « city of victory »: the latter « city of learning ». It was visited by several travellers; amongst others the Persian ambassador, Abd-ez-Razzak, who, in 1441, wrote: — The city is such that the pupil of the eye has never seen one like it, and the ear of intelligence has never been informed that there existed one like it « (Hakluyt's India in the 15th. Century) » Three Italians also visited the Kingdom — Niccolò dei Conti, in the early part of the 15th Century, when it was at the height of its fame; Cesare Federici saw it at its nadir, after the disastrous battle of Talicota, in 1465, and lastly Lodovico De Barthema, who was in India, from 1505 to 1507, and was armed Knight by the Viceroy, Dom Francisco de Almeida, after the capture of Panane, his god-father being the eminent navigator, Tristão da Cunha. The two first were Venetians and the last a Bolognese.

De Barthema writes: — « La detta città di Bijyānagar è grandissima e con forti muraglie, situata in una costa di monte è di circuito di sette miglia intorno (Conti says sixty and Federici twenty-four) e ha tre cerchi di mura; è terra di gran mercantia e molto fertile dotata di tutte le gentilezze possibili ad essere; ha il più bel sito e il più bel aere che mai si vedesse con certi luoghi di cacciagione molto belli e similmente da uccellare di modo che pare un altro paradiso. (*Storia dei viaggiatori italiani* by A. de Gubernatis 1875.) Filippo de Sassetti, in a letter to Bernardo Davanzati of

Florence, describes the ruined city in 1586. Portuguese chroniclers contain much useful information of the subject, the best being, « *Chronica dos Reis de Bisnaga* » edited by David Lopes. Lisboa 1897.

Now, both Vijayanágara and Goa are mere heaps of ruins. And yet, only three centuries ago there were evident signs of greatness, of wealth, of comfort and of abundance in both. One, according to De Barthema, was a « *paradise* »: the other, was the Rome of the East, built on seven hills, with magnificent churches, a Cathedral, three fine hospitals, dungeons of the Inquisition more terrible than those of Venice, a grand arsenal and a stronghold for the Portuguese fleet in the East. But, nations, like individuals, when satiated with easy success, long for more than gamble for their neighbours territory, at first from mere excitement, but later on from hard necessity, the result being nearly always a terrible crash!

The family arms of the *Kings of Vijayanágara* were, like those of the Chalukyas, the *Varáha*, a boar avatar of Vishnu, an incarnation in which he is said to have descended to deliver the world from the power of the demon Hiranyáksha.

II

ORIGIN AND NOMENCLATURE

The designation itself reveals the origin of these medals. Rāma-ṭaṅka is made up of Rāma, the hero of the Rāmāyaṇa and seventh incarnation of Vishnu, and of the Sanskrit word टङ्क (Ṭaṅka), which means a stamped coin, whence the words *Ṭaṅka-shālā* for a mint and *Ṭaṅka-pati* for the master of the mint are derived.

From ṭaṅka are also derived the *tanqués*, a dividend payable by the village communities to the *gaumkars* or villagers, from the Sanskrit word *grāma*, a village, and the *tānkās* of some of the early Mahomedan Kings, especially those of Gujarāt, who kept their accounts in *taṅkās*, each *taṅkā* being equivalent to $\frac{1}{100}$ of a rupee, just as the Mughul Emperors kept theirs in *dāms*, each *dām* being also $\frac{1}{100}$ of a rupee. This latter word, after passing through the Prakrit stage of *dāmma*, can be traced to its original source of the Greco-Bactrian *dracma*. Lastly, the Indo-Portuguese coins, both silver and copper called *tangas*, some of which are still current, can also be derived from the Sanskrit *ṭaṅka*.

The name of Rāma-ṭaṅkas which some writers have taken the liberty of changing without any reason into Ramtinkis is often substituted, especially in Orissa, by that of Rāmābishekis, from the Sanskrit अभिषेक (*abhisheka*), which means anointing or enthronement, in reference to the design of the coronation ceremony of Rāma and his consort Sītā on the concave surface of the medals.

III

HISTORY AND LITERATURE

Although the Rāma-ṭaṅkas have been known for nearly half a millenium among the inhabitants of Southern India, still the knowledge of them among strangers is comparatively modern. It is just a century since they were first brought to the notice of Western scholars. It was as the 4th of May 1799 that at the fall of the Fort of Seringapatam half a dozen Rāma-ṭaṅkas were found in the treasury of Tipu Sultan.

Edward Moor in his *Hindu Pāntheon*, Lond. 1810, p. 434 writes: — « Among the valuable property of the late Tippoo Sultan that fell into the hands of the captors of Shrirangapatan, was a cabinet of coins and medals, Mahomedan and Hindu; many of them very old and curious. They were sold at the public prize sales; and a part was purchased by my old and highly esteemed friend Major Price, one of the prize agents, who kindly enriched my little collection of such duplicates as his lot contained. Plate 104 shows some specimens: they are all gold, of the size represented; and great care has been taken to give as exact copies as possible, both of the figures and the inscriptions ».

Plate 104 bears a representation of the Rāma-ṭaṅka, quarter size, concave, and about an inch in diameter, marked N.° 10. It is described by Moor as follows: — « N.° or fig. 10 is another description of coin;

but it may be questioned if it ever passed in currency ; for such things were, and are, as I have been told, used in sacred ceremonies : this kind of coin is deeply concave, and as the reverse correspondingly convex. The concavity of N°. 10 exhibits the durbar of Ráma and Sítá, who, seated on a throne, are attended, as I conjecture from the accounts of pictures given me by Bráhmans of that durbar, by these persons — on their right by Ráma's three brothers ; on their left by his Guru, Visvamitra (I have a picture by the way, on which Vashista's name is given as Ráma's spiritual instructor) Raja Janaka, Sítá's mortal or adoptive father, Hanumán, and Garuda. This, however, is mere fancy ; for the inscription at their feet has not been explained, and the features and distinctions of the figures are obliterated, although it is difficult to conceive by what means, protected as they are by their sunk situation. On the reverse are the remains of Hanumán's outline, and some letters, but the greater part effaced : this simian hero is, however, easily traced ; and as other more perfect specimens of this kind of coinage are preserved, he would, if doubtfull, be confirmed by their similarity. If I mistake not, all the hollowed coins contain a similar group, and the convexity, Hanumán : one is in the Museum at the India House : and Hanumán is, if not on that specimen, on some other that I have seen, enclosed in the centre of intersecting triangles. Not more than half a dozen of these hollowed coins were, I think, found in Srirangapatan, and I have never heard of any others ».

About thirteen years later, Marsden in his *Oriental Coins*, Lond., 1823, represented three, of the same size,

in the Plate XLVIII, which are now with his whole collection in the British Museum.

From this date no mention was ever made of any single Rāma-ṭaṅka in the Journals of the Asiatic or Oriental Societies until about twenty-five years ago. The original concave gold Rāma-ṭaṅkas issued by the Kings of Vijāyanāgara being of great variety and of fabulous price, they must have been treasured by the few fortunate possessors who worshipped them at their religious ceremonies, and never allowed strangers to touch or even to look at them.

But the demand for these articles growing in course of time, mostly on account of their religious character, several Rāma-ṭaṅkas in gold, generally of a flat surface, of the size of a rupee, and a few in silver, of the size of half a rupee, were eventually struck by goldsmiths and are now in use. They are, however, all modern, and from the point of view of a numismatist mere forgeries.

One of these flat gold Rāma-ṭaṅkas, found in the Mysore country, was described by General Pearse in the "Proceedings of the Asiatic Society of Bengal" Calcutta, 1880, pp. 115-117, which he attributed to the last of the Kings of Vijāyanāgara, Rāma-vāja, who was killed at the battle of Talikota, in 1565.

Two years after, the late Mr. J. Gibbs published in the Journal of the above mentioned Society a paper on this subject, based on the cup-shaped Rāma-ṭaṅkas, which he was able to collect in the Dekkan during the terrible famine of 1876-77. They were of various sizes and weights. This paper was *supplementary* to that of General Pearse on the flat Rāma-ṭaṅka, which was

declared to be an imitation. It was one of the flat medals now made for pilgrims to the shrines of Bellary, especially to the temple of Tirupati in the Madras Presidency. Then, in 1881, was issued a work entitled "Coins of Southern India" by Sir Walter Elliot, who described the Ráma-ṭaṅkas, "with elaborate representations of Ráma and Sítá sitting in state surrounded by numerous attendants, among whom Hanumán is conspicuous," as medals greatly prized by Vaiṣṇava Bráhmans being objects of household worship. He mentions three kinds of Ráma-ṭaṅkas of three different sizes and weights, the largest weighing four tolas or 720 grains, the middle 360 grains and the smallest 180 grains, which is represented as No. 109 on Plate III of his work. He describes it as cup-shaped, bearing on the convex side Hanumán to the left, with Nagari letters, and on the concave side Ráma and Sítá seated with attendants, and Nagari legend below. Sir Walter Elliot refers also to two other gold Ráma-ṭaṅkas which once belonged to the collection of Col. Guthrie and are now in the Berlin Museum.

To these specimens of the Ráma-ṭaṅkas hitherto published I may now add a few more which are known to exist in public and private collections. The Shanká-racharya-swámi possesses one; the Museum of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society one, weighing 360 grains, much rubbed and having in its inner side three rows of figures, purchased with the collection of the late Mr. W. E. Frere; one in the Mysore and another in the Madras Museum; one is mentioned by Mr. Sewell in his « Antiquarian Remains in the Madras Presidency » p. 132 as in the possession

of a merchant, Vellaturu Ramaya of the Cuddapa district, and two in the collection of Mr. H. Rivett-Carnac; but all these latter three, along with the five mentioned by Mr. M. H. Chakravati in the « Journal of the Asiatic Society of Bengal » 1893, vol. XLI, Part. I, pag. 114 et seq., seem to be flat. His description shows them to be of the lowest weight, or the so called quarter Ráma-ṭaṅkas, and the representations given on the plate attached to his paper indicate them to be quite modern, mere imitations of the cup-shaped ones, all the specimens bearing designs which are but variants of the type on the obverse, while the reverses differ very slightly.

IV

AGE AND WORSHIP

The age of the Ráma-ṭaṅkas has been variously estimated. Marsden, in describing the three medals once in his collection and now in the British Museum, states that they were believed in Southern India to have been the money of Ráma-Chandra, coined at Ramessaram or the pillar of Ráma, which is of as great repute and renown among the Hindus as the pillars of Hercules in the West. There is still a temple at Ramessaram dedicated to the hero whose image is daily washed with the water brought from the distant Ganges. It is believed that this was the currency in the Treta Yuga, a period far beyond the range of our chronology.

Among numismatists also opinions vary considerably. The late Mr. J. Gibbs thought that the pale gold medals with a single row of figures could not be less than 600 years old. General Pearse believed that the oldest Ráma-ṭaṅkas should be attributed to the Jain or Hosysálá Bállálá dynasty of Hullabeed in the Mysore territory, which dynasty flourished from the beginning of the 10th century of our era to the year 1310 when the Mahomedan General Kafur from Dehli sacked their capital, and on the ruins of their house rose the Ráya dynasty of Vijáyanágara in 1336, which in its turn fell before a Mahomedan confederacy at the battle of Talicota, near Raichore, on the 25th of January 1565. General Pearse attributes the later cup-shaped medals to the Vijáyanágara dynasty, from which source sprang the princes of Mysore and others, although from the taking of Chandragiri by the Mahomedan King of Golconda, Abdul Kutb Sháh, in the year 1644, the monarchy became virtually extinct.

From a cursor survey of the varied currencies of Southern India it appears that the early gold coins of this part of the peninsula were mere round buttons bearing only the marks of animals, plants, or geometrical figures. The Vijáyanágara princes were, however, the first to stamp human figures or the images of deities on their gold coins and medals.

The prototype of the old gold coinages of Southern India being of a globular shape, probably of Buddhist origin, it was often marked with a punch. This coin was the monetary unity, which was subdivided into *pana* and *karsha*, which became in course of time corrupted into *fanam* and *paísa* or *cash*. The word *pana* was derived

from *pani*,¹ which means 'hand' in Sanskrit, on account of a handful of cowries (little shells), — this shell being the primitive money of the people, as it is even now in some remote parts of the East — being equivalent to a *pana*.² The issue of the globular pieces was followed by that of a currency designed generally as *tañka* from its being impressed with a die, consisting mostly of lines scrawls, flowers, tree, and animals. But, finally, during the reign and supremacy of the Vijāyanāgara Kings in Southern India, the design evolved itself (about the middle of the fourteenth century) from the vegetable and animal circuit into human figures.

This circumstance, then, along with the fact that these medals are found mostly in the territory that once owed allegiance to the rulers of the Vijāyanāgara dynasty, combined with the additional arguments in its favour of the traditions still current among its inhabitants tracing their origin to that monarchy, all tend to prove that

¹ (Il me semble difficile séparer le mot *pana*, dérivé de *pañ* « acheter, vendre » des mots latins *pendo*, *pondus*, *vendo*, *veneo*. *Pañi* est la main « qui mesure ». A. D. G.)

² The shell-money was the most elementary form of currency in the East in early times before the invention of stamped or coined money. It is at the present time extensively used by the natives of various parts of Eastern Asia, Africa and the Pacific, not only as the recognised medium of exchange but also as ornament to adorn their persons and their idols. In the cannibal islands of the South Seas, for instance, the natives use this shell-money which they call *dewarra*. They use rolls of this *dewarra* bound and strung together on various strips of cane. It is much sought after by the natives for the purchase of their wives, slaves and pigs. A fathom of this shell is said to be worth 2 shillings. 250 fathoms gathered together and formed into a huge coil is skillfully laced up with cane or rattan, each coil being worth L. 25 in English money.

they were first issued by these princes as memorials of the inauguration ceremony of their enthronement.

But it is also possible that the neighbouring princes, such as those of the Uryaváṃsa line of Orissa, who were contemporary with the second line of the Kings of Vijāyanāgara and were also Vaishṇavas by religion, may have adopted them, either from the spirit of imitation or of emulation as the type for medals of their own coronation. This hypothesis gathers force from the fact of some of these medals being found in the districts of Telingana and of the Kritsná and Godaveri which were once conquered by the Orissan princes, and also of their bearing legends in Telugu characters, while the others have only the Nagari letters impressed on them. As for their uses, the Rāma-ṭaṅkas are highly prized by the Hindus especially of the Vaishṇava sect, who daily worship them with offerings of flowers and sandal paste.

The religious character of the medals as well as their varieties have created, as said above, a great demand for them and raised their value to fabulous prices. The Hindus also regard them as amulets or *porte-bonheur*, bringing good luck not only to those who possess but even to those who handle them. They are ever reluctant to part with them, except under the cruel necessity of a disastrous famine, as was the case in 1876-1877, when several of these medals were brought to the market for sale. They have ceased to appear in the subsequent famines, probably because the unworthy creed for gold has caused them to disappear from *India* entirely.

In a ceremony known as the bathing of idols, the

medals were also bathed with flowers, sandal paste, cards, milk, *ghi* or clarified butter, sugar, honey, fruits and water. Then the idols were sometimes bathed with gold, whenever the worshipper could afford it, this performance consisting in pouring gold pieces over the idols' heads. This accounts for the bathed condition of some of these medals, while the constant use of the sandal paste in the worship of the medals themselves is responsible for the design of the figures and inscriptions being obliterated. Both the bathing and the effacement of figures in this instance are a presumptive evidence of their comparative antiquity.

V

DESCRIPTION

From what has been said above it will be apparent that the Ráma-*ṭaṅkas* were originally intended to commemorate the enthronement of a King, and instead of bearing his portrait they bore the design of the *darbar* or inauguration ceremony of Ráma with his consort Sítá in the ancient city of Ayodhyá. These tokens or memorials of the happy event were then distributed among the magnates of the Court and the high priests who had officiated at the consecration of the ruler.

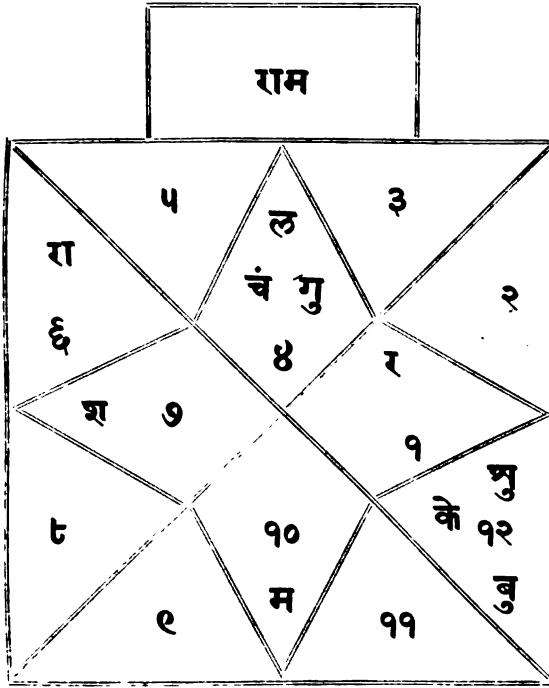
As the type often varies in design, module and size, I shall describe the one that seems to be, with one exception, the most common among the specimens hitherto known. It is the medal weighing four *tolás*,

the difference in weight being probably due to the distinction in rank of the recipients of the royal favour. And as there were not less than seventeen coronations in Vijáyanágara alone, from the three lines of its Kings, viz: the Kuruba, from 1334 to 1488, the Narasinha or the Narsinga of the Portuguese chroniclers, from 1488 to 1542, and the usurping family of Ráma-ráyas, which ended in 1565, the number of medals issued must have been considerable.

Obv. — The concave area, which is taken to be the obverse, has a large figure in the centre seated on a *gadi*, *masnad* or throne, placed on a platform supported by pillars. This represents Ráma, and to his left is Sítá, also seated on a throne, both crowned. On his right is an attendant, said to be Vibishana, the brother of Ravana, up-holding a *chatra* or royal umbrella over the two seated royal personages. Above the umbrella and around it are the Sun, Moon and Stars representing the firmament. There are three more figures, on the same side, one of them, Sugriva, holding the *chamar* or *chauri*, another insignia of royalty. On Sítá's left are Ráma's three brothers, Bharata, Lakshmana, and Satrughna. On the lower platform is a crowd of figures, standing, in attitude of worshipping, the central figure being Hanumán.

Rev. Hanumán standing, amidst intersected triangles, carrying a club. The inscription in some specimens in Nagari characters is illegible. The exception referred to above is the medal where the reverse holds the horoscope of Ráma, proving him to be more than a mere myth. It is a figure divided into twelve houses or compartments, with the initial letters of names of the planets.

The horoscope of Rāma in the form it is found preserved among the Hindu astrologers is as follows :



This horoscope is described in their astrological works thus :

श्री रामे चैचमासे दिनउलस
 दृते पुष्यभे कर्कलये जी
 चंदुं कीटशणैमकरगत
 कुजेज्ञेलशेषगेर्के कौऽ
 डेराहुमंदे तुलगत लशगे
 भार्गवे येनवम्यां पंचो चस्थे
 भिज ठा दशरथतनयो रामचंद्रो
 बभुवः ॥

This may be explained in short as « Râma born at noon in the Pushya nakshatra on the 9th of Suddha Chaitra (during the first lunar half of the month running between April and May). It has the Zodiacal sign Cancer in the first house, where Jupiter and Moon are situated. Mars is in the seventh, Mercury, Venus and Ketu in the ninth, Sun in the tenth, Râhu in the third and Saturn in the fourth. Five planets are exalted. This is the horoscope of Sri Râma, son of Dasaratha. »

The *abbisheka* or coronation scene as engraven on the concave surface of the medals is beautifully described in the Ramâyana (See Yuddha Khanda, VI, 60). The late eminent Italian Indianist, Gaspare Gorresio, has translated this charming passage as follows :

« Susena recò pur colà festino dall'altro mare *che*
 « è ad Oriente un'idria guernita di maniglie e piena
 « d'acqua. Circondato dai ministri annunziò Satruglha
 « allora al domestico sacerdote, egregio fra i sacri mae-
 « stri, *esser pronta* ogni cosa per la sacra; quindi in sul-
 « l'alba pura nell'ora *che s'appella* abhigit all'entrar
 « della Luna nel segno Pusya, l'eccelso Vasistha attor-
 « niato da Brahmani, fatto sedere il magnanimo Râma
 « con Sitâ sur un seggio tutto ingemmato, colla faccia
 « volta ad oriente, nel modo stabilito dai grandi Risci
 « e prescritto dalle sacre dottrine, annunziò allora ai
 « Brahmani conforme al rito il momento opportuno alla
 « sacra di Râma. Quindi Vasistha e Vâmadeva, Gâvâli,
 « Vigaya e Kâsyapa, Gotama e il Brahmano Kâtyâyana,
 « l'ardente Visvâmitra ed altri eccelsi fra i Brahmini
 « con acqua nitida ed odorosa sacraron Râma prestante
 « fra gli uomini, sì come un dî i Vasu sacraron Vâsava
 « (Indra) dai mille occhi. Ei fu da prima asperso con

« acqua lustrale dai Brahmani domestici sacerdoti e da
 « vergini donzelle ordinatamente, dai duci dell'esercito
 « esultanti e dai cittadini ; spruzzato quindi con succhi
 « d'erbe d'ogni maniera dai Devi che stavan su per
 « l'etera, risplendeva *Ráma* cinto d'immenso splendore.
 « Tenevagli Satrugna l'ombrello gialleggiante e nitido,
 « e Sugriva signor de'Vânari una bianca rosta crinita.
 « Un'altra mirabil ventola crinita, candida come luna
 « teneva lieto intorno a *Ráma* il re de'Raçasasi Vibhî-
 « sana. Diede a *Ráma* il Vento, introdotto colà da Vâ-
 « sava, un aureo serto fiammeggiante nel suo aspetto,
 « adorno di cento nelumbi. Il sovrano de'Yaksi colà
 « convenuto et introdotto da Indra, donò a *Ráma* una
 « collana di perle, tempestata di gemme e di margarite.
 « Lo celebrarono i Risci, magnificandolo con voti di
 « vittoria, e s'udivano colà suoni soavi delle lodi date
 « a *Ráma*. Intuonarono canti i Devi e i Gandharvi
 « menaron danze le schiave delle Apsarase, in mentre
 « che si compieva la sacra del saggio *Ráma*. Era la
 « terra coperta di biade, eran saporosi i frutti ed olez-
 « zanti i fiori in quella consecrazione di Rama ». (*Ramáyana*, Paris, 1858, vol. X, Cap. CXII, pp. 272 et seq.)

A similar inauguration of Kings is also found in the *Mahábhárata*, when Yudhishtira was attended by many princes bringing him rich presents, the final act of this most interesting royal drama being the distribution of tokens to those present at the coronation.

With regard to *Ráma*, while the hero himself of this great Indian epic typifies the conquest of the Southern wild aborigenes by the Aryans of the North, his character represents that of the Hindu race. He is therefore lovingly named *Ráma-Chandra* or Moon-like, from

the mildness of his temperament. This rare characteristic is exemplified by his having assumed in the Treta Yuga the form of a deliver of mankind from the demon Ravana, on whose body, however, he caused magnificent obsequies to be performed before his own splendid entry into Ayodhya to be followed by a solemn coronation. He then bestowed rich presents on his allies who returned home loaded with such gifts and Rama commenced a glorious reign in the place of his father Dasaratha of the solar race.

VI

THE PECULIARITY OF SHAPE

The cup-shape of these medals has also been an argument for their antiquity. General Pearse in the paper quoted above attributes these Rama-taṅkas to the age when cup-shaped coins were prevalent in Byzantium i. e. from the 10th to the 14th centuries A. D. Here is for instance one of these Byzantine concave solidi issued during the reigns of Michael Ducas, Nicephorus Bataniatus and other Emperors of Constantinople during the 11th and 12th centuries of our era. But there were already in India similar concave coins called *padma taṅkas*, from bearing a *padma* or lotus flower in the centre, of which there are many variations, from the four rude punch-marks, with letters representing the word Sri opposite each other, to those with a *ṣaṅkha* or shell (*Turbinella-repa*) and the words

(Sri Rāma) श्रीराम or two scrawls on the other side. They are said to have been made concave from the action of the punch in striking the gold plate. And the impression of the additional symbols around the central device, leaving the reverse plain, must have caused the force of the blows to give the upper side a concave form. This shape which must have originated accidentally, as in the case of the incuse Greek coins, led eventually to the adoption or use of cup-shaped dies at a later period as, to instance, when the *Rāma-ṭaṅka* medals were struck.

Thus, if the Vijāyanāgara artist who designed the *Rāma-ṭaṅkas* required at all a concave model for imitation, he had certainly no need to go so far as Byzantium for a model as he had already one so close to hand in the traditional *padmataṅka*, issued by the Jaina princes of Southern India, especially the Kadambas of Jayantipura or Banarasi, whose palmy days were probably during the fifth and sixth centuries of our era. The *padma* or lotus was not only their favourite emblem, but they were also distinguished for their skill in elegant arts. Besides the *padma-ṭaṅkas*, the Indians had, moreover, another and much older Asiatic source, the Achemenian for the model their cup-shaped coins. But this theme so full of fascinating materials is yet in its infancy, as far as the study of this series is concerned, and it is quite possible that the latter may have been the inspirer of the Jaina Kings of Southern India.

Another branch of the Kadambas settled itself at Goa, about the ninth century of our era, and although their gold coinage was flat, they adopted the symbol

of Lion on the obverse, while the reverse bore an inscription in Sanskrit. This legend gave both the name of the reigning prince and the date in conformity to the cycle of Jupiter of besides a devout allusion to Saptakotiswara, the patron God of Goa, referred to above.

Another series of cup-shaped gold coins, antecedent to the issue of the coronation medals, was that of Vasudeva, one of the Indo-Scythian King. This series, again, being current in India long before the Byzantine concave coinage was issued, it is evident that as far as the shape is concerned the Vijāyanāgara princes had hardly to seek at Constantinople for such a precedent.

The well known silver cup-shaped coin is Persopolitan, and there are others of the class named Partho-Sassanian in silver, which are also concavo-convex. The type of Lion seizing the stag on the concave area shows its ancient pedigree, which is of the Achaemenian derivation and may, perhaps, have been even older than those times.

The type of the Lion devouring the stag symbolised the Persian Kingdom subduing hostile nations, and from a similar coin described in Duc de Luynes's *Essai sur la Numismatique des Satrapies et de la Phénicie* it appears that this type was in use for a long time in Tarsus, and in Acanthus, when these cities were under the Persian rule, it is more than two thousand years ago. There were, besides, several cognate types, such as a Lion devouring a bull or a griffin devouring a stag which had manifestly the same meaning. The reverses of all these coins, unlike the other specimen which bears the effigy of Jupiter enthroned, probably are imitation of the Alexandrian coinage, with a lateral

inscription in Persopolitan characters on both sides, were plain, like *padma-taṅkas* of Southern India.

The consideration of this subject, in connection with the cup-shape of the *Rāma-taṅkas*, induces me to say here a few words about the identity of meaning in several of such ancient types which were easily understood by the nations who originally struck them, but were afterward altogether forgotten for centuries perhaps by the generations that succeeded them until they were followed by a sudden revival after a great interval without any body being able to explain this restoration.

A striking illustration of this fact is to be found in the issue of a Persian copper coin called *Kazbegi*, struck within this century at Tabriz and elsewhere in Persia by the sovereigns of the reigning house of Khajars. It bears the type of the Lion seizing the stag, after the old type had remained forgotten and in disuse for more than two thousand years. This type of an apparently symbolic import is, moreover, said to be of an astronomical character, but the subject is too vast and far beyond the scope of this paper.

VII

CONCLUSION

Like the collection of the late Mr. J. Gibbs, the series of the *Rāma-taṅkas* in my coin-cabinet was begun during the famine of 1876-77. As people in the Dekkan, driven by hard necessities, began to get rid of their

most precious heirlooms on account of this sad calamity, these medals along with many other valuable articles began to be brought to Bombay for sale. Some were sent to the mint for being melted down, and some for sale by merchants. I had then the chance of purchasing most of them from shops and coin-dealers. Some three years later I happened to buy one, the four tolas size, from General Pearse, who wrote to me from England that he had obtained it some years ago in the Madras Presidency from an Indian Prince whose family had preserved it among their precious relics for more than three hundred years. Then I got one by exchange from the late Mr. E. Leggett of Karachi which was the one tola' size, and finally I purchased the whole collection of Mr. J. Gibbs in 1888. Thus within a decade, since I commenced to collect the Ráma-ṭaṅkas, my series of these very rare medals had grown to the remarkable number of thirty-seven, which I fancy even the Vijáyanágara Kings had seldom had the chance of collecting or even, perhaps, of issuing.

On the occasion of my presidential address to the Antropological Society of Bombay, on the 25th of January, 1888, when at the request of some of its members the subject of « Amulets and Talismans » was discussed, all these thirty-seven Ráma-ṭaṅkas were shown. — I then said : — « Most of the Indian amulets are of an astrological character, invocations to the planets and to the zodiacal signs being the most popular. The zodiacal series of coins of the Emperor Jehangir became soon very scarce, imitations being frequently resorted to in order to supply the great demand that arose in course of time for them among

the rich classes. The series here exhibited is one of the few rare, genuine and complete ones hitherto collected and known. Then lastly, I must allude rather hurriedly to the series of another kind of coins, or rather medals worshipped throughout the country, but especially in Southern India. It is 'the concavo-convex series of Ráma-ṭaṅkas, having the Durbar or the Court of Ráma and Sítā designed on the concave side, while on the outside there is embossed either the figure of Hanumán or the horoscope of Ráma, or sometime both of them combined. This is a medieval type....

When Marsden wrote his *Numismata Orientalia* about the end of the first quarter of this century, the specimens of the Ráma-ṭaṅkas known, including those described by Moor in his *Hindu Pantheon*, as found on the treasury of Tippu Sultan of Mysore or the taking of Seringapatam by the British troops, were not more than a dozen. To possess one of these curious medals is considered such an extreme good luck, that the *Devi* a Goddess of a Hindu temple in Mardol has one of them fastened to the forehead, and worshipped, along with the image of the Goddess Malsa, by a large number of devotees and pilgrims who frequent the temple. My collection contains thirty-seven of these Ráma-ṭaṅkas, of various shapes and sizes, and if the number of specimens one possesses were to indicate and measure the amount of good-luck they should bring him, the possessor of such a unique suite would indeed be extremely fortunate. I hope it is so, especially as I shall always be very glad and delighted to share my good fortune with all the members of this learned Society. « See *Journal of the Anthropological Society of Bombay* » Vol. I, pag. 391.

I have now brought here only four of these Ráma-
tañkas, and as the members of this XIIth International
Congress of Orientalists, coming from the four quarters
of the globe, meet in the eternal city, I heartily wish
that these four Ráma-tañkas may also bring them all
kinds of happiness and the realisation of their most
cherished ideals, especially that of the solidarity of na-
tions living so far apart as the East and West, and
yet bound closely together by many ties of undoubted
kinship and of common parentage.

DR. GERSON DA CUNHA.¹

¹ (La mort a frappé cruellement notre noble collègue et ami,
lorsqu'il était retenu à Bombay, comme médecin par les devoirs de sa
profession, pendant que la peste y sévissait. Honneur à sa mémoire!

A. D. G.)

SULLA LEGGENDA DEI QUATTRO PRATYEKABUDDHA

Ad illustrare le relazioni, e la natura di tali relazioni, fra il brammanesimo, il buddismo e il giainismo hanno particolarmente giovato gli studi comparativi sulle leggende comuni agli aderenti delle tre confessioni. I nomi del Weber, del Jacobi, del Leumann, di Edm. Hardy, del Lüders, del Fick e di altri sono legati a questo importante ramo di ricerche, che ha dato anche notevoli frutti di comunicazioni e di memorie nei passati Congressi di Orientalisti ed in questo. Come modesto contributo alla novellistica comparata dei Buddha e dei Jaina, mi sia concesso di richiamar brevemente l'attenzione sopra una leggenda la quale, oltre all'interesse intrinseco che le può esser proprio, ci mette ancora una volta innanzi agli occhi gli speciali e poco scrupolosi procedimenti con cui una setta religiosa indiana adattava ai suoi bisogni e faceva suo il patriomonio leggendario di un'altra setta.

La leggenda dei quattro paccekabuddha è narrata nel *Kumbhakāra-jātaka* (n° 408 ed. Fausböll III, p. 375-83): qui basterà accennare ai suoi tratti essenziali:

1. Karaṇḍu, re dei Kalinga, andando un giorno a diporto nel giardino della sua capitale Dantapura,

visto un bellissimo albero di mango, carico di frutti e di fiori, ne coglie un ramoscello. Da allora, i ministri, i sacerdoti e gli altri ufficiali ne colgono i fiori, ne mangiano i frutti, ne fanno cadere i germogli, ne lasciano i rami dispogliati. Tornato il re al mango, e vistolo ridotto in sì misero stato, volge gli occhi altrove e si accorge di un altro mango, cui, per non aver esso pur anco messo fiori e frutta, nessuno tocca, e che « risplende a mo' di nudo masso di gemme (nipp̄hala-bhā-vena munḍa-maṇi-pabbato viya sobhamāno t̄hito) ». Tal vista risveglia nel re un pensiero (ārammaṇa): « L'albero carico di frutti è immagine della vita mondana (agāramajjham); l'albero senza frutti, della vita ascetica (pabbajjā): la ricchezza è sorgente di guai, la povertà nulla ha da temere »; e da questo pensiero è condotto ad acquistare la rivelazione privata (pacceka-bodhi-ñāṇaṃ) e a rinunciare al trono per ritirarsi a vita ascetica sul Himalaya.

2. In questo stesso tempo Naggaji regnava a Takkasila sui Gandhāra. Un giorno egli vide una donna che portava un braccialetto al braccio destro ed un braccialetto al braccio sinistro e che si era messa a pestare dei profumi: i due braccialetti non si urtavano e non davano suono. Dopo alcun tempo, la donna si tolse il braccialetto del braccio destro, e passatolo al braccio sinistro si rimise a pestare. Ma allora i due braccialetti urtandosi l'un coll'altro, davano suono. E nel re che guardava nacque un pensiero (ārammaṇa): « Questi braccialetti sono immagine delle creature: se un uomo se ne sta solo, non urta nè offende gli altri: ma due o tre insieme, ecco gli urti e le contese ». E da questo pensiero è anch'egli condotto a farsi frate.

3. Nimi di Mithila, re del Videha, stando un giorno alla finestra del suo palazzo, vide volare un falco con un pezzo di carne in becco, inseguito da altri uccelli di rapina che volevano togliergli la preda. Percosso da costoro col rostro, con le ali e con le unghie, il falco abbandona il pezzo di carne, che è raccolto da un altro uccello; tutti allora lasciano stare il falco e assalgono il nuovo padrone: e così una terza e una quarta volta. A tal vista nacque nel re un pensiero (ārammaṇa): « Come l'uccello che afferra la carne è assalito e tormentato dagli altri uccelli, e come l'uccello che lascia andare la carne è lasciato tranquillo e senza molestie, così l'uomo che va dietro ai piaceri soffre affanni e guai, e chi invece vi rinunzia è felice »; e così anche il re Nimi, raggiunta la scienza, divenne un paccekabuddha.

4. Dummukha di Kampilla, re degli Uttara-pañcāla, assisteva un giorno dalla finestra all'uscita del bestiame dalle stalle. E mentre un toro in frega si accostava ad una vacca, un toro rivale lo uccise con una cornata. Il re pensando che gli uomini al pari delle bestie, trascinati dalla passione (kilesa-vasena) vanno incontro al dolore e alla morte, rinunziò al trono, e al pari degli altri tre si ritirò a vita ascetica sul Himalaya.

Se ora guardiamo alla forma giainica di questa leggenda, come è narrata nel commento pracrito¹ di

¹ Naturalmente non mancano redazioni in sanscrito: si badi alle strofe sanscrite mescolate alla narrazione di Devendra e di Lakṣmī-vallabha ed ai racconti di Nami nel *Kathākoṣa* trad. dal Tawney (p. 18-27) ed in quello di *Çubhaçilagaṇi*, il cui Ms. (appartenente alla Biblioteca Universitaria di Strasburgo) potei studiare grazie alla cortesia dell'amico prof. E. Leumann. Solo in quest'ultimo *Kathākoṣa*

Devendra all' Uttarādhyayana-sūtra (= Jacobi, *Ausgew. Erzähl. in Māhārāṣṭrī*, p. 34-55), non esiteremo ad affermare che essa rappresenta una derivazione secondaria, un adattamento, non senza volute alterazioni, dell'originale buddistico. Anche escludendo, com'è naturale, le ragioni cronologiche, non solo riguardo a Devendra, ma anche alle più antiche fonti e sue e di Lakṣmivallabha, e lasciando impregiudicata la questione se il concetto del paccekabuddha sia o no originariamente buddistico, rimangono varie altre prove, non certo senza valore, della mia asserzione:

1. Gli antefatti, che appaiono appiccicati al motivo principale e tolti da racconti che con la leggenda dei paccekabuddha nulla avevano che fare: il loro scopo è di dare un colorito giainico alla narrazione buddistica e di motivare col karmaphala le azioni del personaggio principale. Così, nella leggenda di Karakaṇḍu, i motivi del *dohala*, della prova del cavallo, della minacciata guerra fra padre e figlio: identico, quest'ultimo, alla guerra che Nami muove all'incognito fratello Candajasa¹; così il motivo della *cittasabhā*, che si ritrova nella leggenda di Domuha ed in quella di Naggai²: il diadema di Domuha e l'elefante di Nami: il cavallo *viparita-çikṣa* di Naggai: i numerosi episodi di vidyādhara, vimāna, ecc.

2. L'alterazione dei nomi dei protagonisti e delle loro residenze: in parte per motivare con assurde

ritroviamo anche il racconto di Karakaṇḍu, con poche e poco notevoli divergenze da Devendra. Per la strofa che questi ha a pag. 37, 18-19 cfr. Manu X 21.

¹ Col principio della novella di Nami combina anche quella di Yaçobhadra nel *Kathākoṣa* trad. dal Tawney, p. 13 segg.

² In Lakṣmivallabha la motivazione è identica.

etimologie) l'antefatto, in parte per riguardi religiosi o per altre ragioni che mi sfuggono. Karaṇḍu diventa Kara-kaṇḍu: perchè egli nei giuochi fanciulleschi faceva da re e voleva dagli altri fanciulli il tributo (*kara*); e perchè, malato di rogna, si faceva grattare (*kaṇḍūy-*). Di Naggaji (= Nagnajit) si fa Naggai (in Lakṣmī°, Naggati!) perchè il re si recava spesso (*aī*) su di un monte (*nage*) a vedere la consorte (*nage + aī = Naggai!*). Nimi è chiamato Nami, dai vari principi nemici che gli si erano sottomessi (*paḍivakkha-rāyaṇo* tassa *rāṇo namiyā*). Dummukho (= Durmukha) finalmente si è cambiato in Domuha¹, per il diadema magico che lo faceva apparire « con due faccie ». Che i nomi della redazione buddistica siano proprio gli originali, risulta poi da un'altra circostanza di cui diremo più sotto. È notevole inoltre che dei quattro nomi delle capitali, due, Mithilā² e Kampillā sieno stati conservati tali e quali dai Jaina, giacchè essi hanno grande importanza nella loro storia religiosa, del pari che in quella dei Bauddha: mentre a Dantapura e a Takṣaṣilā, famose per esservi state custodite le preziose reliquie dei due denti occhiali del Buddha, essi hanno sostituito rispettivamente Campā e *Kṣitipratisthita*.

3. Due sole delle narrazioni sono quasi identiche nella narrazione buddistica e nella giainica, la prima cioè del mango e la seconda dei braccialetti, nelle quali però invece di Karaṇḍu e di Naggai figurano rispettivamente Naggai e Nami. Le altre due divergono, e nella

¹ Ma lo *çloka* e la *gāthā* introduttiva 34, 21 e 24, hanno Dummuha. Un Dummuha è pure rammentato fra i principi amici di Kacchulla-Nāraya: v. Leumann, *Beziehungen* p. 78 n. 4.

² Nella forma Mahilā: ma il cod. A ha Mihilā, e così pure Lakṣmī° (Mithilā-puryāṃ).

sostanza e nei personaggi. Queste divergenze non si possono attribuire a Devendra, chè egli ci avverte espressamente « di aver ricopiato queste narrazioni tali e quali si trovavano nelle antiche raccolte » (55, 9-10): dunque le più antiche redazioni giainiche avevano già, invece dell'episodio del falco, quello del re (Domuha) che, durante la festa d'Indra, ammira un adorno stendardo innalzato fra suoni e canti e giubilo dei cittadini e che, finite le feste, rivede quello stesso stendardo scolorito, lacero e trascinato nel fango, immagine dell'instabilità delle cose umane e motivo che lo spinge alla vita ascetica; ed invece dell'episodio dei due tori rivali, quello del re (Karakandū) che dopo aver ammirato nelle sue stalle un bellissimo torello e ordinato che se ne abbia special cura, passato del tempo, lo ritrova indebolito e disfatto dalla vecchiaia: onde decide di rinunciare al trono e di farsi frate. Ora questi due episodi delle redazioni giainiche, quello dello stendardo e quello del torello, fanno (almeno a me) l'impressione di essere semplici variazioni del primo episodio del mango: non sono altro che diversi aspetti della instabilità delle cose: il mango fiorito, poi dispogliato; lo stendardo fiammeggiante, poi lacero e infangato; il torello pingue e robusto, poi affranto e macilento per vecchiaia. All'incontro i quattro episodi della redazione buddistica ci offrono quattro *motivi* ben distinti ed hanno perciò maggior diritto ad esser considerati come originali ¹.

¹ Forse come un riflesso della strofa del *Jātaka*: « sabb' ev' ime deva-samā samāgatā » e del trovarsi riuniti i quattro paccakabuddha in casa del Bodhisattva, può considerarsi la chiusa della narrazione giainica, secondo la quale i quattro re asceti si trovano insieme e si scambiano, in modo assai curioso, delle osservazioni: dopo di che raggiungono la beatitudine (moksam gatāḥ D., çivam jagmuḥ L.).

Se dunque la forma buddistica di questa leggenda è anteriore alla giainica, ci possiamo domandare quale sia la sua antichità. La menzione dei *porāṇaka-paṇḍita* ci fa pensare a testi anteriori al *Jātaka*: ma a quali? A me non fu dato di ritrovare nel Canone una più antica forma di questa leggenda, ma bensì ebbi la fortuna di accorgermi di un verso che con la seconda narrazione (di Naggaji buddista, resp. di Nami jaina) è indissolubilmente connesso, di cui anzi questa narrazione appare come una esplicazione, un *ḍṣṭānta*: voglio dire la strofa 14^a (e 15^a) del *Khaggavisāṇa-sutta* del *Suttanipāta*:

disvā suvaṇṇassa pabhassarāni
kammāra-puttena sunitṭhitāni
saṅghaṭṭamānāni duve bhujasmim
eko care khaggavisāṇa-kappo.

(evaṃ dutiyena saḥā'ma-m-assa
vācābhilāpo abhisajjanā va
etaṃ bhayaṃ āyati pekkhamāno
eko care khaggavisāṇa-kappo.)

Questo richiamo così chiaro ed esplicito al nostro racconto mi autorizza a credere che non manchino, nello stesso *Suttanipāta*¹ o in qualche altro degli antichi testi canonici, strofe allusive agli altri tre *paccekabuddha*: e forse ad altri di tali testi più di me esperto riuscirà di rintracciarle.

Per la genesi della leggenda stessa, se dobbiamo restare nel terreno buddistico, giova ricordare che

¹ Come richiamo all'episodio del mango potremmo forse addurre la similitudine I 3, 30: *ohārayitvā gihi-byaṇjanāni | sañchinnapatto yathā pārichatto.*

la tetrade dei personaggi può derivare dagli stessi motivi per cui tal numero è prediletto presso i narratori jaina, come fu egregiamente rilevato dal prof. Leumann (W. Z. K. M. VI. p. 35 n.). Anche nella fede buddistica ricorre continuamente la tetrade: pensiamo alle quattro sublimi verità, ai quattro grandi momenti nella vita del Buddha ¹, ai quattro varga ², alle quattro vie (cattāro maggā) che menano alla beatitudine, alla *cātu-parisā*, ai quattro requisiti (*paccaya*), . . . ma soprattutto pensiamo ai quattro omina, ai quattro nimitta che rivelarono al principe Gotama la miseria umana, i dolori della vecchiezza, della malattia e della morte e le gioie della rinuncia e della vita ascetica. O m'inganno, o mi sembra che nel *nimitte caturo disvā* degli antichi testi canonici si contenga il germe della leggenda dei quattro paccekabuddha: che quel che vide il maestro si pensasse poi, diviso e modificato, come veduto da altri quattro grandi re, che ne furono, al par di lui, condotti a rinunciare al trono per la meditazione e l'ascesi ³.

¹ janma, sambodhi, dharmacakrapravartana, nirvāṇa. Anche la triade buddistica diventa talvolta, come in una strofa del *Kammavācā*, una tetrade per l'aggiunta dei Paccekabuddha al Buddha, al Dhamma e al Sangha.

² dhamma, kāma, attha, makkha.

³ È vero che dei nimitta, tre soli sono immagini di decadenza: ma al quarto si può forse in certo modo far corrispondere il gineceo dormente, che a Gotama apparve come un cimitero. Si noti inoltre che nel racconto di Çubhaçilagaṇi il re Karakaṇḍu si ravvede nel sentire che il toro, già vigoroso ecc., è morto: circostanza che più direttamente ci riporta al motivo dei *nimitte caturo*. (Ms. fol. 68^a tasya rājñah kramāt bahūni gokulāny āsan. tan-madhye eko bali çañḍo 'bhūt, yena bahavaḥ bhagnāḥ, sa cā'bhīṣṭo. 'bhūd bhr̥çam rājñah. tam evā 'nyadā mṛtaṃ çrutvā yāvat tatra tam draṣṭuṃ yāti bhūpas, tāvad mṛta eva dṛṣṭo. rājā. . . ity-ādi dhyāyann yāvad ecc.). Questo poi del *nimitta* diventa un motivo favorito nella novellistica: cfr. due altri esempi nel *Kathākoça* (Tawney, p. 115-116 e 125).

Abbiamo detto sopra che i nomi della redazione giainica appaiono alterati rispetto a quelli della buddistica. Che questi ultimi siano gli originali, risulta anche dal fatto, pur notevolissimo per un altro rispetto, che tre dei quattro nomi appartengono ad antichi e famosi re brammanici. Nagnajit è proprio un re dei Gandhāra (*Mahābh.* V 48,75: III 254, 21; VII 4,6); Nimi è il fondatore del regno di Videha, l'illustre antenato del re Janaka padre di Sītā (*Rām.* I 68,8. 71,3. *Raghu.* XI 49. *Mbh.* I 1,234, II 8,9. XII 234,26); finalmente Durmukha è proprio un re dei Pañcāla (*Aitareyabr.* 8,23 [P. W.] *Mbh.* II 4,21). Una così esatta corrispondenza non può essere effetto del caso: è quindi lecito supporre che a base di questa leggenda buddo-giainica si debba ritrovare, come per altre non poche si è ritrovato, un analogo racconto brammanico nel quale i re Nimi, Durmukha e Nagnajit compiano atti di rinunzia e di ascesi. E forse di un tale racconto è rimasta una debole eco nel verso 26 del *Çukānupraçna* (*Mbh.* XII 234,26) nel quale Nimi, il re videhese, è ricordato fra quei personaggi che col donare ai brammani ogni loro possedimento si acquistarono le celesti ricompense:

Nimi rāṣṭraṃ ca Vaideho, Jamadagnyo vasmḍharāṃ
brāhmaṇebhyo dadau cā'pi, Gayac co'rvīm sapattanām.

Firenze.

P. E. PAVOLINI



LES LIVRES SACRÉS DES SIKHS¹



Ambála Cantonments, Panjab, India
February 1st 1900.

Dear Count De Gubernatis,

I have received through the Indian government your correspondence with the Secretary of state for India. I beg to thank you most heartily not only for having so promptly forwarded the resolution of the Congress on behalf of my work, but for the special letter which you so kindly sent to the Secretary of state containing your own recommendation of my labours.

The Secretary of state replied to your letters of the 19th and 20th of October last by sending you an extract from an Anglo-Indian newspaper of the 7th of April. His letter is an evasive one, and is ingeniously worded.

Of course I myself knew very well of the address of the Sikhs of Lahore to the Governor General and

¹ Nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux, pour prouver à M. Macauliffe et aux Sikhs l'intérêt que le Congrès de Rome a pris pour la nouvelle traduction des Livres Saints de cette nombreuse et puissante secte, que donner hospitalité dans les *Actes* à la lettre de complainte que M. Macauliffe nous a adressé des Indes. A. D. G.

of his reply thereto. On examining the latter it will be found to consist of words only, which will not assist me in any respect. The Sikhs asked His Excellency « to « have a correct translation of their sacred scriptures « made into English, which would be worthy of their « religion and their race, and which would remove the « stigma which Dr Trumpp sought to attack to them « for ever ».

The Governor General in his reply practically told them, that if their Princes and Nobles wanted an English translation of their sacred books, they might make one themselves. This is a self-evident proposition. The Governor General could not prevent the Sikh Nobles and Princes from making an English translation of their sacred books if they choose to do so : but he practically refused any assistance from the government, and practically refused to make any reparation to the Sikhs for the injury done them and their religion by a previous translator. He did not even say that he would patronise my translation, or that it was required in the interests of science, or that it was desired not only by the Sikhs, but by the great body of Orientalists. Had the Governor General's reply been at all satisfactory, I should not have brought the matter before the notice of the Congress.

The advantages that I had hoped for my translation are the following. In another generation or two the original will be practically unintelligible even to educated Sikhs. Several of the gyanis (interpreters) who assisted me are dead, and I do not know who will take the place of the few who now remain. The vernacular itself is rapidly diverging from the language of

the sacred books. Words which were accustomed to use in their boyhood, have become obsolete, and new vocables have taken their place. An accurate translation would become the standard of popular translations into Punjabi and Hindustani; there is at present no trustworthy version in either. Great numbers of Sikhs now understand English, who have no time for the study of the language of the Granth Sahib, the most difficult book in the world. The great mass of the Sikhs, to whom the Granth Sahib is almost totally unintelligible, are becoming quite ignorant of their originally pure religion, and rapidly reverting to superstition sometimes of the grossest character. And more than all this, it is the bounden duty of the government to make reparation to the Sikhs for the injury done to the character of their religion by a translator appointed by the government itself.

These are some of the advantages which I have been anticipating for the Sikhs themselves from my translation; but of course there are other advantages of a more general character. My translation will practically introduce a new religion to the world, which may derive advantage from the high ethical principles of the Sikh Gurus, those great men who must be admitted even by the most bigoted members of other religions to be true seekers after God. In the second place, my translation will be useful to the historian as throwing considerable light on the state of Indian society in the Middle Ages. Thirdly, the Granth Sahib containing as it does words from all languages indigenous to or introduced into India up to the time of the tenth Guru — Sanskrit, Arabic, Persian, Turki, Marathi and

even Gurmukhi — is an unequalled mine of philology. I have been struck with the considerable number of words I have found in a Gurmukhi dress, from which common words in English and other European languages appear to have been derived. Fourthly it is admitted that a knowledge of the religions of the people of India is a desideratum for the British officials who administer its affairs and indirectly for the people who are governed by them; and it is no doubt with that object the Indian Office employed Dr. Trumpp to make a translation of the *Adi-Granth*. It will be readily seen from the above, that the government and the reading public generally have as much interest in my translation as the Sikh Princes and Nobles, but the Governor General practically refused to acknowledge any advantage to the government and the public from my work.

I do not know whether the Governor General's intention was to compliment the Sikh Chiefs on their religious and literary zeal; but to suppose that they are filled with an overpowering enthusiasm for religion of any sort or for theological study would be to attribute to them a devotional fervour which history shows has not always been found among Monarchs and rulers. Whether the Sikh Princes and Nobles be earnest or not, I think it does not require much knowledge of Oriental character to know that they would not abridge their possibilities of pleasure by rendering me assistance in any matter which they thought was not desired by the government. It is the great body of the Sikhs who desire my translation, but they are too poor to assist in its publication.

My difficulty is this — Sir Mackworth Young, Lieutenant Governor of the Panjab, where the Sikhs principally reside, is a religious fanatic, and, as far as I can learn, without a taste for either science or literature. He appears to be under the impression that my work would lend too much importance to a new-Christian religious system, and probably lead to such a revival of the present decaying religion of the Sikhs as may impede the efforts of the Christian Missionaries. He, therefore, declines to assist me in any way, and several of the Sikhs are too much afraid of him to do so. He appears to have inoculated the Governor General with his views, and the consequence is the unsatisfactory reply of the latter to the memorial of the Sikhs which has been sent you.

The Secretary of state for India takes his cue from both, and hence his addressing you his letter of the 28th of November last, which is obviously an effort to make the matter *un incident clos*, whereas he ought to have sent your letters to the Indian Government and the Sikh Chiefs for the necessary action. When the Secretary of state stops your letter and the resolution of the Congress, the Sikh Chiefs cannot know that my translation is desired by Orientalists, or that it is necessary in the interest of science, or that it will fill up a gap in the translations of the Sacred books of the East. With the above remarks I leave it to yourself to consider whether you will reply to the letter of the Secretary of state for India or not. A reply of some sort would show him that you were not deceived by his letter and may perhaps bring home to him a sense of the responsibility he is undertaking in endeavouring to close the correspondence.

I beg to enclose a copy of a memorial sent to the Governor General by the Sikhs of Amritsar after his reply to the sikh of Lahore which they deemed unsatisfactory.

I remain with every sentiment of gratitude.
Your sincere friend

M. MACAULIFFE.

MEMORIAL OF THE SINGH SABHA, AMRITSAS

To His Excellency the Right Honourable Lord Curzon of Kedleston, G. C. S. I., G. C. I. E., &, &, Viceroy and Governor General of India.

We, the Sikhs and priests of Amritsar, the city founded by our fourty Gurú Rám Dás, and extended and beautified by our fifth Gurú Arjan, and containing the great central shrine of the Sikh faith, beg to approach your Excellency to offer you, as Her Majesty's representative, the expression of our profound loyalty and devotion.

To your Excellency who has not arrived in India for the first time, and who is an earnest student of Oriental learning, it is not necessary to detail the manner in which our religion arose in the middle ages, how it cast off idolatry and superstition, how it was persecuted under the Mughal Emperors Jahángir and Aurangzeb, how Gurú Arjan, the compiler of our Sikh Bible, Guru Tegh Bahadur, and Guru Gobind Singh became martyrs

for their faith, and now in consequence the followers of Baba Nanak, who had preached gentleness and humility, were transformed into the Singhs or lions of the Khalsa, who in 1857 smote the rebel hosts at Delhi, restored under Providence India to the British crown, and who have since shed their blood on many a field side by side with their British brethren in defence of Her Most Gracious Majesty's Imperial interests.

Our services and unimpeachable loyalty embolden us to make a request of your Excellency which we believe you can grant with pleasure to yourself, and certainly without displeasing men of any religious denomination.

In 1869, Sir Donald Macleod, Lieutenant Governor of the Panjab, proposed to the India Office that the Granth Sahib, or Holy Bible of the Sikhs, should be translated into English, as it appeared to be on many accounts most desirable that a really good translation of it should be published for the benefit of all interested in Oriental learning, and for the use of those brought in contact with Sikh races. The Secretary of state sanctioned Sir Donald Macleod's proposal, and the work of translations was entrusted to Dr Trumpp, a German missionary who in 1877 published a work entitled "The Adi-Granth, the holy Scripture of the Sikhs, translated from the original Gurumukhi."

On the appearance of Dr Trumpp's translation representative Sikhs frequently complained that it was generally incorrect, and that Dr Trumpp wrote injuriously of our Gurus. Suggestions were as often made to the Government that the mistranslations should be rectified, and the aspersions cast on our Holy Gurus

and our Granth Sahib expunged. It is possible, however, that these representations were not urged with sufficient force, because the Sikhs were at that time unwilling to put the Government to the expense of another translation so soon after the appearance of Dr Trumpp's.

The injury done to the Sikh religion continued to be felt, and in November, 1888, in an address presented by the Sikhs to the Earl of Dufferin, Governor General, the great defects of Dr Trumpp's translation were represented to the Government. It is particularly painful to us that the civilized world should form an opinion of us and our religion through Dr Trumpp's erroneous translation and his slanderous observations on our Gurus and our sacred book. His work, besides being an insult to our religion, is calculated to lower us socially and politically in the eyes of men.

In his preface he writes, "The Sikh Granth is a very big volume, but incoherent and shallow in the extreme, and couched at the same time in dark and perplexing language in order to cover these defects. It is for us Occidentals a most painful and almost stupefying task to read only a single Rag, and I doubt if any ordinary reader will have the patience to proceed to the second Rag after he shall have perused the first."

In another part of his book Dr Trumpp says, "By Guru Arjan's jumbling together whatever came to hand, without any judicious selection, the Granth has become a very incoherent and wearisome book, the few thoughts and ideas that it contains being repeated in endless variations, which are for the greater part a mere jingling of words." Again at page 122 of his book,

Dr Trumpp says, "The Granth in proportion to its size is perhaps the most shallow and empty book that exists." Dr Trumpp in his life of Guru Har Gobind states that "he appropriated to himself the pay due to the soldiers in advance in consequence of which, and on account of the fine imposed on his father Arjan, the Emperor Jahangir sent him to the fort of the Gwalior where he remained in prison for 12 years." This statement is cruelly false, and is based on an incorrect translation of the Dabistan by a Frenchman. Dr Trumpp at page 110 of his work states that the 10th Guru offered a human sacrifice to the goddess Devi, a statement which is totally untrue, and which is calculated to lower the Sikh faith to the level of fetishism or worse.

It would trespass too much on your time and patience to enumerate any more of the defamatory statements which, prompted by religious bigotry, Dr Trumpp made against our Gurus and our sacred volume, or a thousandth part of his mistranslations. Even when by accident he hit upon the true translation, his English is generally unintelligible to the ordinary reader.

The injury complained of to our sacred religion having been done, though, of course, quite unintentionally through the action of the Government, we humbly pray that it will now make reparation by publishing, under its auspices, a correct translations of our sacred writings and trustworthy lives of our Holy Gurus.

Owing to the spread of English education under our benign Government, the rising generation are growing up in great ignorance of their sacred writings, and are either relapsing into Hinduism or becoming indifferent to all religion, a result which, we submit, cannot

be for the advantage of our state. If a trustworthy translations of our sacred writings were made for their use, they would remain true Sikhs, and loyal as before to the British Government.

We respectfully submit that a correct translation of our sacred books should be made as early as possible, as the old races of gyanis or gyanis or professional interpreters of the Granth Sahib is dying out for want of patronage, and soon there will be few or none to take their place.

The spoken language of the Punjab, too, is rapidly altering and it would be important to ascertain at once and fix for all time the meaning of words in our sacred writings which will in all human probability become unintelligible in one or two generation.

We believe that our prayer for a new translation of our sacred Scriptures can be granted without any considerable expense to Government. We are of opinion that if our Sikh nobility could be assured that the translation would be produced under Government patronage, they would be willing to subscribe towards its accomplishment, as they did towards the erection of the Khalsa College, but we apprehend that, for reasons into which we cannot here enter, they would not move even in such a matter as the present without being assured of Government sympathy.

In this connection we would beg to represent to your Excellency that Mr. M. Macauliffe, I. C. S. (Retired) M. R. A. S. has been engaged for many years on a translations of our sacred Scriptures. His official life has been passed in this province, and we are well aware of his kindly feeling toward us, and his ability

and inclination to do justice to our sacred writings and the lives of our Holy Gurus, and if your Excellency approves of our proposal, we would respectfully suggest that Mr. Macauliffe's translation, which has been already approved by our most learned Gyanis, be published with his lives of our Holy Gurus under your Excellency's kind patronage.

And your memorialists as in duty bound will ever pray.

16 April 1899.

The Governor General sent the same reply to this as the Lahore Memorial which has been sent you.

M. MACAULIFFE.



A NOTE

ON THE BRITISH COLLECTION OF CENTRAL ASIAN ANTIQUITIES

The starting-point of the British Collection of Central Asian Antiquities was the discovery in 1890 of the Bowér and Weber Manuscripts. It drew my attention to Eastern Turkestan as a promising field for epigraphical exploration. At my suggestion, which was strongly supported by Sir Charles J. Lyall, the Government of India, in 1893, issued the necessary instructions to their Political Officers; and in response to these a large collection of epigraphical and other antiquities has been brought together, selected specimens of which I have been commissioned to show to the Congress.

The collection consists of (1) Manuscripts and Xylographs, (2) Coins and Seals (3) Terra-cottas and Pottery, and (4) Figures of stone, metal or wood, and miscellaneous objects. The larger portion of these objects has been procured by Mr. George Macartney in Kāshghar; the remainder, by Captain Stuart H. Godfrey and Colonel Sir Adelbert C. Talbot, K. C. I. E., in Kashmīr. The manuscripts comprised in the collection,

accordingly, will be referred to in the sequel as the "Macartney MSS., " the « Godfrey MSS., " Talbot MSS. "

With the exception of a few coins and seals, which came from Samarkand, Tashkend, and other places in Western Turkestan, the whole of the antiquities included in the collection came from the neighbourhood of two places in Eastern Turkestan. These are Kuchar and Khotan. The former lies on the northern, the latter on the southern border of the Great Sandy Desert, which occupies nearly the whole of the space intervening between the Tian Shan and Kuenluen ranges of mountains. The southern portion of this great desert, which lies immediately to the north of Khotan, bears the name of Takla Makan or 'place covered with broken pottery,' and most of the find-place of the antiquities of the Collection are situated within the limits of this portion of the sandy desert. Fifteen of such places, nearly all being the sites of ancient towns buried under the sand of the desert, are now known, situated at distances from about five to 150 miles distant from Khotan, mostly to the north and north-west of it. With the exception of two, they are all known only from the information of native treasure-seekers. Two of them, however have been verified by European visitors: these are Borazan and Aq Safil. The former was visited by Messrs. Högberg and Bäcklund, Swedish Missionaries in Kashghar, in 1897, and by Mr. Macartney in the spring of the same year. It was also visited by Dr. Sven Hedin in January, 1896, as related in his book *Through Asia* (p. 759 ff.). It lies about five miles west of the Khotan Chinese city, and probably occupies the site of what

was the Buddhist city of Khotan in the earliest centuries of our era. It is a place, not buried like the others in the loose moving sand, but in a compact stratum of loess-clay, about 25 feet thick. Imbedded in this stratum are found pottery, coins, seals, figures, and other antiquities. Dr. Sven Hedin, in the book above-mentioned, has given a full descriptions of the place. Aq Safil, or "white battlements," in one of the proper sand-buried sites. It lies about twenty miles north-east of Khotan, just within the Takla Makan desert. It was visited by Messrs. Högberg and Bäcklund in the summer of 1897. Their description of the place has been included by me in my *Report on the British Collection of Central Asian Antiquities* (Part I, Introduction, p. xiv ff.). It would appear from it that the basement platforms of two ancient stupas are still to be seen there. At this place some of the manuscripts, coins and seals of the collection were found. Two other sand-buried sites, not included in the above-mentioned "fifteen," were discovered by Dr. Sven Hedin, in January and February, 1896, in the desert, about eighty and 150 miles north-east of Khotan.

In the neighbourhood of Kuchar there are only two places where any antiquities of the collection have been found. These are a mound and a ruined tower; both probably the remains of ancient stupas, situated one mile and sixteen miles respectively to the west of that town. The tower was visited by Major Bower in January or February of 1890, as related by him in the *London Geographical Journal*, volume v, for 1895 (p. 240 ff.). Both the mound and the tower were explored, apparently in 1889, by some people of Kuchar in quest of

treasure, and in both of them, it is said, manuscripts were found. Among those found in the tower is the celebrated Bower MSS. The Weber MSS. and several of the Macartney MSS. were also found in it. All these are in a more or less fair condition of preservation. Of those found in the mound nothing very definite is known. They appear to have been destroyed or dispersed. Only insignificant portion consisting of a few entire leaves or fragments of leaves, have found their way into the British Collection. They are included in the Godfrey, Talbot and Macartney MSS.

With the exception of the manuscripts just enumerated all the remainder of the antiquities of the British Collection have been obtained from Khotan or the desert in its neighbourhood. All the bound books, whether manuscript or xylograph, all coins and seals, terra-cottas and pottery, and all the rest of the miscellaneous objects have come from there. Kuchar has contributed nothing of this kind. Only a few manuscript leaves or fragments of leaves, similar to those from Kuchar, have been obtained from Khotan.

Directly or indirectly the whole of the antiquities have been obtained from native treasure-seekers. The Weber MSS. and some of the Godfrey MSS. were presented to those two gentlemen; the rest has been purchased, some for trifling amounts of money. As a consequence, with the exceptions of one case, practically nothing is known as to exact circumstances of the discovery of any of the objects. All that is known is that they are said to have been found or dug out in sand-buried sites. Their outward condition certainly indicates their having lain, for a longer or shorter time, in the

sands of the desert. Moreover all the above-mentioned European visitors to Khotan report having observed pottery, coins, and other objects, similar to those in the collection, imbedded in the loess-clay or strewn on the sand. The one exception referred to is the discovery of the Bower, Weber and Macartney MSS. in the tower near Kuchar. The accounts of it given by different natives to Messrs. Weber, Macartney and Godfrey in the main agree. It appears that some time in 1889 some people of Kuchar undertook to make an excavation in the stūpa in question. Their object in digging into it was to find treasure, as it was well known that in the time of Yaḡnūb Beg much gold had been discovered in such ancient buildings. Whether or not they found any « treasure » is not known, but what they did find was a large number of manuscript books and detached papers, together with the bodies of a cow and two foxes standing. The hole which they made into the stūpa was excavated straight in, level with the ground, and the manuscripts, accordingly, would seem to have been found in the centre of the stūpa on the ground level, exactly in the spot where the original deposit of relics is usually met with in such monuments. The manuscript books and papers were taken to the house of the chief Qāzī of the town, where a couple of days afterwards they were seen by Hājī Ghulām Qādir, heaped up in a corner, there being a big *sabad*, or « basket, » full of them. On inquiry having been told the whole story by the Qāzī, he brought away a few of them, and later on, early in 1890, he gave one of them, now known as the Bower Manuscript, to Major (then Lieut.) Bower. The others he sent to his younger

brother Dildār in Yarkand. These the latter took with him to Leh in 1891. Here he gave one portion of it to Munshi Ahmad Dīn, who in his turn presented his acquisition to Mr. Weber, a Moravian Missionary. The latter transmitted it to me in Calcutta, where, under the name of the Weber Manuscripts, specimens of it were published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxii (for 1893). The remaining portion Dildār Khan took with him to India, where he left it with a friend of his at Aligarh, a certain Faiz Muhammad Khān. On a subsequent visit to India in 1895, he retook it from his friend, brought it back to Turkestan, and presented it to Mr. Macartney. The latter forwarded it in 1896 to the Foreign Office in Simla, whence it was transmitted to me in Calcutta. It was named by me the Macartney MSS. and specimens of it were published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi (for 1897). What became of the rest of the manuscripts in the Qāzi's house is not exactly known. It is probable that Andijani merchants in Kuchar, who are Russian subjects, must have got hold of some of them and transmitted them to Mr. Petrovsky, the Russian Consul-General in Kashghar. The latter forwarded them to St. Petersburg, where specimens of them were published in 1893 by Dr. S. von Oldenburg in the *Journal of the Imperial Russian Archaeological Society*, vol. viii. As late as 1894, « ten manuscripts » were reported by Dildār Khān, on the information of his brother in Kuchar, to be in the possession of a certain Yūsuf Beg. Unfortunately the negotiations, set on foot by Mr. Macartney for the purchase of these manuscripts, fell through, owing to the Beg's denial of

possession, from fear of the Chinese authorities. It is believed that subsequently Mr. Petrovsky succeeded in purchasing them. If this correct, they should now be in St. Petersburg. The exact details of the find are so curious that it may be best to quote Dildār Khān's account, kindly procured for me by Mr. Macartney in January, 1898. I translate from the original Urdu: « I heard from my brother Ghulam Qādir Khān that there was a dome-like tower near Kuchar at the foot of a mountain. Some people said that there was a treasure in it; it must be searched out. Accordingly some people, making a hole in the tower, began to excavate it, when they found inside a spacious room (*ghar hhānādār*), and in it a cow and two foxes standing. On touching them with the hand, the cow and foxes fell to the ground as if they were dust. In that place those two books were found packed in wooden boards. Also there is in that place a wall made as if of stone (*diwār sang-ke mūāfiq*), and upon it something is written in characters not known. It is said that a few years ago an English gentleman (that is, Major Bower) went there, and having visited the place came away. Nothing more is known. » With regard to the cow and the foxes mentioned in the above account Mr. Macartney remarks in his covering letter: « As far as I can make out, they must have been found in the tower in a mummified condition. The art of stuffing animals would not appear to have been unknown in ancient times. Mr. Petrovski informs me of having, some years ago, received from Kuchar a fish contained in a box, found buried in the ground. » Dildār Khān's remark about the inscribed stone wall (a stone slab let into the wall?) is

curious. It is, as I learn from Munshī Almad Dīn, based on a statement by Qādir Hakīm Beg of Kuchar, who, passing through Yarkand in 1895 on a pilgrimage to Mecca, was questioned on the subject of the discovery of the manuscripts. He was requested at the time by Mr. Macartney to procure a copy of the inscription; but owing to his death in Mecca, nothing more was heard of the slab. The truth of the report is well worth further inquiry: if true, the inscription might prove to be a most valuable record. At the same time, considering that the « room » must have been in almost complete darkness and that the explorers probably had no means of lighting it, it is not quite easy to understand how, with the exception of the manuscripts which they brought away with them, they could identify the exact nature of what they found inside. I may note, however, that also in the stūpas of Afghanistan occasionally similar curious deposits have been found. Thus Masson relates (in the *Ariana Antiqua*, p. 110) that in « Tope No. 11 of Hidda » there were found in « an interior cupola » « some human bones and two or three animal teeth, » which were afterwards identified as those « of the ass, the goat, and a species of deer. » Also with reference to the « spacious room » I may note that similar large chambers, in the form of « cupolas » or cubical « apartment, » have been found in many of the « Topes and Tumuli » of Afghanistan. Thus, in « Tope No. 2 of Kotpur there was discovered a large cupōla whith a diameter of 12 feet. » In Buner, Dr. Stein found in the Takhtaband stūpa « a cubical chamber, of 7 feet dimensions, which was lined with large and carefully cut slabs. » This

may illustrate the presence of an inscribed slab in the Kuchar stupa.

MANUSCRIPTS.

The manuscripts included in the British Collection consist of two divisions : A. Sheets, and B. Books.

A. *MS. Sheets.*

The manuscript sheets divide themselves into two rather distinct classes. One is written in known characters, either Indian Brāhmī or Chinese; the other is written in characters as yet undeciphered. They also differ in the appearance and quality of their paper; the former class being written on very flimsy paper, soft and of a dirty-grey colour, the latter, on a thicker, coarser, and stiffer paper of a dirty-brown colour.

(1) *Sheets inscribed in known characters.*

These are large squarish sheets which measure in breadth 11 inches, and in length from 6 to 15 inches. There are fourteen sheets which are practically entire; besides there are seventy-three fragments of varying sizes. They are inscribed on one side only, and are probably all official document of some kind. The majority of them were obtained from people of Khotan, and the probability seems to be that they all emanate from that town or its neighbourhood.

Three of the entire sheets are written in Chinese characters and language. There are also thirteen frag-

ments in Chinese. The writing is more or less antique; but Mr Macartney had the complete sheets read for me by Chinese literati in Kāshghar. They are dated and are official documents. One is a request from a district officer to his superior for instructions regarding the collection or remission of certain revenue. This is dated in the third year of the *Tai* period, i. e. in 768 A. D. The second is a copy of a notice of requisition of certain articles; it is not dated. The third is a deed of loan of money, dated in the seventh year of the *Chien-chung* period, i. e. in 786 A. D. Both periods fall within the rule of the T'ang dynasty of China. These three documents are in three different handwriting. They were all written at a place the name of which, being expressed in obsolete characters, has only doubtfully been read as *Lě-sieh*. It is conjectured by Mr. Macartney to be an ancient name of Khótan.

The other sheets, eleven in number, are written in a species of current Brāhmī (or Indian Devanāgarī) characters, but in a language at present unknown. There are also sixty fragments, similarly written. Specimens of a complete leaf as well as fragments have been published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi (for 1897), plates iv to vii. The paper is exactly the same as that of the Chinese documents above described, and it is most probable that originally they came from the same place, which may be either Khotan or Kuchar. Most of them were received from a Khotanese merchant, but one-third from an Indian merchant trading to Yarkand, who said that they had been dug out "near Kuchar". The exact point of their *provenance*, therefore, is not quite cer-

tain : but whatever it is, the outward similarity of the Chinese and the undetermined sheets undoubtedly points to its being the same for both sets. This circumstance further renders it very probable that the undetermined sheets, like the Chinese, are official documents, and likewise referable to the eighth century A. D. At that period Khotan (and apparently also Kuchar) enjoyed a native administration under Chinese suzerainty. This accounts for the concurrent use of the two scripts, the Brāhmī (or Sanskritic script) having been introduced into Eastern Turkestan at a very early date by Indian Buddhist missionaries. The language of the undetermined documents should be either the Turkī of the native population or perhaps the Chinese of the suzerain power.

There is further one entire sheet ($7\frac{1}{2} \times 8\frac{1}{2}$ in.) of similar paper, inscribed on both sides with characters which appear to be obsolete Chinese.

(2) *Sheets inscribed in unknown characters.*

There are eight of these sheets. They are very large, measuring on the average either 23×16 in. or 16×12 in. ; one only measures about 14×9 in. They are all entire, though one and the small one were found together enclosed in a rotten cloth bag, which was sent to me by Captain Godfrey unopened. The bag is said to have been found beneath a skull in a sand-buried "graveyard" in the Takla Makan, together with another bag containing a manuscript book, which is now in the British Museum. Another manuscript book, discovered in similar circumstances, will be noticed further on. Three of the sheets are inscribed on both sides : the other five are only inscribed on one side. The

former bear writing in two different characters, arranged interlinearly, as shown in the specimen published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi, plates xi and xii. One of the two writings is in white or pale ink, and seems to resemble Nestorian script, while the other is in black ink, and would seem to be some kind of Mongolian. The latter script alone is found on those sheets which are inscribed only on one side; it is also seen in a number of manuscript books which will presently be noticed. With the exception of those two which were found in the bag, all the sheets bear the imprints of two or three seals, and it seems probable, therefore, that these "sealed" sheets are official documents of some kind. The small manuscript which was in the bag bears a line of writing in Turki, inserted in the upper margin of the sheet. This was read for me by Mr. Bäcklund, Swedish Missionary, and Munshi Ahmed Din of Kāshghar, independently from one another. Their readings practically agreed in everything but one clause of three words. This clause Mr. Bäcklund translated to mean "a jing ($1\frac{1}{2}$ pounds) of green tea," and declared it to be evidence of the modernity of the Turki inscription, because, as he says, green tea has not been known in Eastern Turkestan for more than thirty-five years. The Munshi was unable to decipher those three words with certainty, but suggested them to mean "one hundred cases." Professor Vambéry, to whom I also submitted the original sheet, informed me that he could not agree with either of the two versions, and that it was impossible to read the clause with any certainty; but he suggested that it might possibly, mean "a big box." He added that

"the use of green tea is very old," and that he "found it quoted in books dating from the last two centuries."

There are further two small oblong sheets, measuring $8\frac{1}{2} \times 8\frac{3}{4}$ in. and $3\frac{1}{2} \times 17\frac{1}{2}$ in. They seem to be rather cuttings from larger sheets. The writing is very indistinct, but seems to resemble the smaller script in the manuscript books, divided into paragraphs with headings, which will be noticed further on.

Lastly, there are two small sheets, each folded into two leaves (7×5 in.), covered with unintelligible scrawls, which may or may not be graphic signs.

B. *MS. Books.*

These divide themselves into two entirely distinct classes, marked off from one another by three striking difference. In the first place, one set, in outward form, is exactly like the Indian *pōthā*, while the other set resembles the European "book." Secondly, the former is written in Brāhmī (or Indian Sanskritic) characters of several slightly differing ancient types, and composed either in Sanskrit or in an, as yet, unknown language interspersed with Sanskrit words, while the latter are written in characters and languages at present quite, or nearly quite, unknown. Thirdly, the former is written on a whitish or grey soft paper, but the latter on a yellowish or dun paper of a coarser and rougher quality. Fourthly, the former come from Kuchar, the latter from Khotan.

(1) MSS. IN THE FORM OF INDIAN PŌTHI.

The manuscripts of this class are done up exactly in the same manner as an Indian book or *pōthā*. The latter consists of a number of leaves, cut of a practically uniform oblong shape, generally enclosed between two wooden boards, and held in position, or 'bound,' by a string which passes through a hole drilled through the whole pile. In the still surviving Indian *pōthīs* this hole is in the centre of the pile; or there are two holes, at equal distances from the margin, in the centre of the right and left halves of the pile. In our Central Asian *pōthīs* the hole is invariably in the centre of the left half. There are reasons to believe that this was also the practice in India in very ancient times. The peculiar position of the string-hole in the Central Asian manuscripts is thus a mark of their great age. Indeed, there is every reason to believe that some of the manuscripts were imported from India by the early Buddhist missionaries.

The manuscript books of this class included in the British Collection are the following: —

1 and 2. The two Macartney MSS., of which I have published a detailed description and specimens in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi (for 1897), p. 237, plates ix and x. Both are fragments: one, giving the Buddhist story of the Mahāyaksa Manibhadra, consists of thirty-five leaves; the other, a Buddhist medical treatise, comprises fifteen leaves. The former cannot be dated later than the middle of the

fifth, the latter later than the middle of the fourth century A. D.

3. One of the Godfrey MSS., of which a description and specimens have been published by me in the same place (pp. 231 ff., plates ii and iii). It is exceedingly fragmentary, there being only two practically entire leaves and two torn pieces. It seems to be a Buddhist work on incantations.

4. Another manuscript, apparently containing the story of the Mahāyaksa Mānibhadra. This book, 100, is exceedingly fragmentary, there being only six leaves, of which only one is quite entire. The leaves were obtained by Messrs. Macartney and Godfrey and Sir A. Talbot at different times.

The preceding four manuscript books are written in the Sanskrit language. The following books are written in an unknown language, interspersed with Sanskrit words;—

5. and 6. Two exceedingly fragmentary books. Of one there are only two leaves; of the other six, more or less torn. To judge from the interspersed Sanskrit words, the former may have treated of Mānibhadra, while the latter seems to have been a medical work.

7. There are also seven fragmentary leaves, the only remnants of six different works of which one at least must have been of very large size, as its only surviving fragmentary leaf is numbered 90 on its margin.

With one exception, all the manuscript books above enumerated are written in that Indian Gupta variety of the Brāhmī script, which was current in India up to

about 600 A.D. The only exception is No. 1. the book on Mañibhadra in the Macartney MSS. It is written in a peculiar slanting modification of the Gupta script, which originated in and was limited to Eastern Turkestan, or perhaps to Kuchar, for, I believe, it has not yet been discovered anywhere else.

To complete the subject of this class of manuscript books I may add a list of those existing outside the British Collection. Foremost among them is the celebrated Bower MSS. This is now the property of the Bodleian Library in Oxford, for which it has recently been purchased by its Librarian, Mr. Nicholson. I have there seen it most excellently mounted, each leaf separately, between two panes of glass. A complete edition of it has been published by me in the New Series of the *Reports of the Archaeological Survey of India*. My edition of the text is accompanied by a full English translation, explanatory notes, and photo-etched facsimiles of all the leaves. A historical Introduction I have, at present, in preparation. Great praise is due to the Government of India, who have in the most liberal way provided the whole of the considerable cost of the publication. The date of the larger portion, a medical treatise, can with certainty be fixed to be about the middle of the fifth century A.D. Other portions are probably even older. Among them is one which is a fragment of the story of the Mahāyaksa Mañibhadra. The Bower MS. is peculiar in being written on birch-bark, while all the other books of this group are written on paper. It is, for this reason, probable that manuscript was imported into Kuchar from India, Indian manuscripts used to be written either on birch-bark or

palm leaf. There are in the British Collection a few minute fragments of a palm-leaf manuscript, dug out from the mound near Kuchar. Specimens of them have been published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi (for 1887), plate i, No. 1.

To this class, further, belong the Weber MSS. These are now in my own possession, having been purchased by me from Mr. Weber. A full account of them, with specimens, has been published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxii (for 1893). They consist of fragments of nine different books. From among them I may specially mention two books (Nos. 5 and 7), giving the story of the Mahāyakṣa Mānibhadra, and one book (No. 9) on medicine. All three books are written in the Central Asian modification of the Indian Gupta script. The medical work is composed in the unknown language already referred to, interspersed with Sanskrit words. The other six works are all written in Sanskrit. None of them is likely to be later than the fifth century A. D.

Lastly, to this class belong the Petrovski MSS. which are in St. Petersburg, and of which Dr. von Oldenburg has published a description and specimens in vols. vii and viii of the *Journal of the Imperial Russian Archaeological Society*. They consist of fragments of ten different books. Among them I may particularly mention one (No. 8) which again gives the story of the Mahāyakṣa Mānibhadra; and this book (as well as Nos. 7-9, and 10) is written in the Central Asian variety of the Gupta script. All are composed in Sanskrit, except No. 10 (in vol. vii of the Russian Journal), which is in the unknown language interspersed with Sanskrit.

The Central Asian variety of the Gupta, which was at first unintelligible, was deciphered by myself in 1892, and its alphabet published in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxii, plate iv.

The unknown language, interspersed with Sanskrit, still remains unintelligible. A key to it will no doubt be found in the course of time. I may mention two points that seem to promise light. In the first place, the story of Mānibhadra appears to have been a very favourite one. There are not less than seven manuscripts containing it: all in Sanskrit except one, which is in the unknown language. By a careful comparison it may be possible to identify those portions of the story which have survived both in the Sanskrit and in the unknown language, and thus to unravel the latter. Three of the Sanskrit manuscripts are evidently portions of the same total manuscript: thirty-five leaves in the Macartney MSS., seven in the Weber MSS., and eight in the Petrovsky MSS., making a total of fifty leaves, and amounting possibly to the entire manuscript book. In view of the possibility of this story of Mānibhadra serving as a key to the unlocking of the secret of the unknown language, it appears most desirable that the whole manuscript of fifty leaves should be published after the manner of the Bowen MSS. Another possible key may prove to be the medical treatise in the unknown language, No. 9 of the Weber MSS. It contains strings of Sanskrit names of drugs which enter into the composition of medical formulas. By a careful comparison of them with the strings of drugs occurring in the formulas of the Bower MSS., it may be possible to identify some formulas, and thus to

interpret the unknown language. To both this and the above-mentioned task, I hope to devote the leisure which is now afforded to me by my retirement from India.

(2) MSS. RESEMBLING EUROPEAN BOOKS.

The manuscripts of this group are done up much in the style of European books. Sheets of paper are folded into leaves, and these piled upon one another, and then fastened along the folded edges by means of pieces of thread, or a twist of paper, or copper pegs, so that the leaves open like those of a book. The number of pegs is three, or two, or one, and they are riveted upon large copper guards outside the covers of the book. Those books which are fastened with one peg have not a little resemblance to certain ancient copper-plate grants, which consist of several copper 'leaves' held together with a copper seal ring. These appear also to be the oldest books of the collection. Specimens have been published by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi, plates xviii-xx. Those with two or three pegs or stitches resemble most closely European books. They, however, also very nearly resemble the birch-bark books of mediaeval Kashmīr, except that the folded sheets of the latter, so far as I know, are never stitched or riveted together. Specimens of stitched books may be seen, *ibid.* plates xiv and xv. Specimens of riveted books will be shown in Part II of my forthcoming Official Report of the British Collection of Central Asian Antiquities.

There is a large number of this description in the British Collection. One or two are in the British Museum, purchased from Mr. Cobbold, and there are probably some in St. Petersburg, but I cannot say with certainty. They divide themselves into two distinct groups by a marked difference in writing. In one group the writing is as a rule continuous, the letters of each word hanging together, as in our own writing. In the other group the letters are all written separately, as in Sanskrit or Chinese script.

(a) *Books with continuous script.*

Of this kind there are four books, all of small size (about 4×6 in.), and fastened with paper twists or copper pegs. Two of them, as Dr. A. Stein and Dr. E. W. West, who have examined them, inform me, are written in Pahlavi characters of the Sassanian type. They have not succeeded, however, for the present in reading more than a few detached words here and there. The presence of Sassanian Pahlavi would tend to fix the age of those two books as not later, than the seventh century A.D. The other two books are written in somewhat similar characters, but which, I am informed, are not Pahlavi, and can, for the present, not be determined.

There is also a fragment of a fifth book, comprising two leaves, written with white ink, in characters that seem to me to resemble Nestorian or Uighur writing. A specimen is shown by me in the *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. lxvi, plate xvi.

(b) *Books with discontinuous script.*

These books divide themselves into four different groups, according to the resemblances of their scripts. None of these scripts has, as yet, been recognized, and I can therefore only classify them by superficial resemblances to Chinese, Mongolian, Indian, Kharosthi, and Greek.

Of books with characters resembling Chinese there is only one. It is a mere fragment of three folded sheets or six leaves, which shows traces of having once belonged to a stitched book. A specimen is shown in the same Journal, plate xiii.

Of books with characters resembling Greek there are two. They are written in paragraphs with headings. It is only the heading that show resemblances to Greek uncial letters. The script of the body of the books I am not able to classify by any resemblance. Both books are complete and riveted.

Of books with characters resembling Kharosthi there are three. They are complete and riveted. Two of them contain a few small circular figures, resembling hand-drawn sketches (not imprints) of seals.

Of books written in characters resembling some kind of Mongolian there are nine. The script in all of them seems to be essentially the same, though there are, at least, three varieties observable. Specimens of these varieties are shown by me in the same Journal: (1) plates xi and xii; (2) plates xiv and xv; and (3) plates xvii-xx. Some others will accompany Part II of my forthcoming

Official Report. The resemblance is not clearly definable. The first and third varieties are found in the sheets, previously noticed as having Mongolian writing. A large number of the graphic signs are very complicated, and rather look a series of continuous letters, making up a word. It is these that seem most distinctly to suggest Mongolian writing. But there are many other comparatively simple signs which, perhaps, rather suggest Chinese or conjunct Brāhmī letters. None of the books of the first and second varieties is complete. Of the first variety there are fourteen leaves, probably belonging to two different books. Of the second variety there are twenty-eight leaves, apparently belonging to five books. The folded sheets or leaves of these eight books seem originally to have been stitched together with thread. On the other hand, all but one of the books of the third variety are fastened with copper pegs. There are seven of these books, all of very small size (about $5\frac{1}{2} \times 3$ in.): four complete, comprising upwards of 100 leaves, and three fragmentary, consisting of two, eight, and twelve leaves respectively. One of the complete ones is rectangular, and has three rivets; one of the fragmentary ones (twelve leaves) is also rectangular, but was stitched; another, fragmentary, is nearly oval, with two rivets. The remaining four are of a very irregular or fanciful shape, more or less crescentic or coniform, with only one rivet, in their narrow extremity (see *ibid.*, plates xviii-xx).

Most, if not all, the manuscript books of the second group, including those in Sassanian Pahlavi, exhibit some very curious points. They begin and end with two or three blank leaves; the writing runs in oppo-

site directions, as a rule on alternate pages, and the leaves or pages are not numbered. The second point is particularly curious, as, for reading, it requires two opposite positions of the book, into one or the other of which it must be shifted alternately from page to page; unless, indeed, it is intended to read all the leaves of the book on one side only, and afterward, turning the book right round, to read in the same way all the other sides of the leaves. This subject is explained in fuller detail and with illustrations in Part I of my Official Report.

All the books of the second group are said to have been found in sand-buried 'graveyards' in the Takla Makan desert. The discovery of one of them is specially noteworthy. It is said to have been dug out from a 'mound' circular in shape, about 5 feet wide and 2 feet high, 'apparently the remains of an ancient stupa or tumulus. It was enclosed in a rotten bag, upon which, as upon a pillow, a skull was found resting. In the same mound were found two small brass or bronze figures of horsemen. The whole find now forms part of the British Collection. It was transmitted to me by Mr. Macartney, with the skull resting on its pillow-bag, exactly as it had been found. The bag had not been opened: on opening it, I found it to contain a complete manuscript book. It is one of those belonging to the third variety above referred to, cut into the fanciful shape of a round-bottomed, narrow-necked bottle with long pendant lips. The rivet in the neck is a small narrow copper tube which suggests that the book may have been worn by its owner as an amulet suspended by a string.

XYLOGRAPHS.

A very full account of the xylographs, comprised in the British Collection, has been already published by me, with numerous photo-etched specimens, in the first part of my Official Report, printed as an Extra Number of the *Journal of the Asiatic Society of Bengal* for 1899. I shall, therefore, here content myself with a very brief notice.

The total number of block-prints in the collection is forty-five. They may be divided into nine sets, from the number of the different kinds of letters used in printing them.

In outward appearance they resemble the manuscript books made after the European fashion. Like them they are 'bound' with copper pegs, or twists of paper, of pieces of thread. One only is bound in a semi-Indian fashion, between two wooden boards and fastened by one peg passed through one of the narrow sides. It is cut, like two or three of the manuscript books previously noticed, in a bottle-shaped form, through the neck of which the peg passes. Like the manuscript books, they are also provided with one or more blank leaves at the beginning and end; the pages or leaves are not paginated; and the type is printed reversed on alternate pages. Further, most of them are printed on paper, which, though of different varieties, is essentially the same as that of the manuscript books. Only three are printed on a quite different kind of paper, which is not known in Khotan in the present day. The paper commonly used

in them is of a kind of which a very coarse variety is still manufactured in Khotan at the present time.

Two xylographs exhibit the curiosity of being ornamented with sketches of human busts. One has two busts, the other only one, sketched on a page about the middle of the book.

All these books are clearly printed from wooden blocks of type, of which there must have been a large number of various sizes. The type cut on the blocks consists of short formulas, which are printed singly or in various combinations. Each book is imprinted only with one formula, or one set of formulas, so that the formula, or set of formulas, is repeated again and again from page to page, the repetitions sometimes running into several thousands. As a rule, these repetitions are printed on the pages in regular order, though in the alternative fashion already referred to. But in some books they are placed on the pages without any apparent rational order whatsoever. All this seems to suggest that the formulas contained in the books are charms or prayers, and that the books were not intended for a rational method of reading, but for the mechanical repetition of the formulas by turning the leaves, analogous to the turning of the Tibetan prayer-wheels. And from this it would, further, appear probable that these objects are Buddhist prayer-books. Or they might contain magic formulas, the efficacy of which depends on their being read in various positions. Such a practice of magic, Professor Margoliouth of Oxford informs me, obtains also among Muhammadans.

The age of some of the block-prints can, with some probability, be shown to be not earlier than the

middle of the thirteenth century A. D. But others, which are printed on paper like that of the Pahlavi manuscript books, must be very considerably older. None of them, however, can be older than the eighth century A. D.; for, as the Chinese tell us, block-printing was unknown in China before that century, and Khotan can only have received that art from China.

The fact that these xylographs are forthcoming in such comparatively large numbers, and contain so many as yet unknown and unintelligible scripts, naturally raises the question of their genuineness. It is too early to express a very decided opinion, nor will it perhaps be possible to arrive at any definite conclusion, until the localities where they are said to have been found have been explored and specimens discovered by European travellers. It seems difficult to separate the case of the manuscripts from that of the xylographs. There are some manuscripts, including the Pahlavi ones, which outwardly, in completeness, in paper, and style of binding, and in all other respects, exactly resemble the xylographs. But in one noteworthy point their case differs: the manuscripts are not abundant. They were the earliest to be obtained, and they ceased to be forthcoming any more soon after the xylographs began to appear. While the latter can still be obtained, the former cannot. I have carefully and minutely examined the block-prints. The results of my examination are fully stated in Part I of my Official Report. I have shown that in the case of at least two of the groups of xylographs a theory of forgery is even more difficult to understand and believe than that of their genuineness. The conclusions to which I have come, but which must

not be understood to be given as final, are these. It is probable 1) that some ancient blocks of type have been discovered; 2) that some books printed from those blocks have also been found; 3) that when the find of these genuine books (as well as manuscripts) became exhausted, but the demand for them by European inquirers continued, fresh reprints were made from the old blocks more or less in imitation of the genuine books, and perhaps even new blocks were cut.

COINS AND SEALS.

A full account of the coins and seals in the British Collection has also been given by me in Part I of my Official Report, and partly also in the *Indian Antiquary* (September, 1898, and February, 1899). I shall therefore, likewise, content myself here with a short notice.

The total number of coins is 486. They include Indo-Chinese, Chinese, Scytho-Bactrian, Indo-Scythian, Sassanian, Mediaeval Hindu, Mediaeval Muhammadan, Modern Turki, Modern Indian, and Modern European coins. They vary in age from about the first to the eighteenth centuries A. D. Among the Indo-Chinese coins there are a large number, all copper, of bilingual ones, with legends in Chinese and Indian-Kharosthi, some of them entire novelties, showing the figure of a horse or camel and the names of some three to five kings, all commencing with *Gugra*. They are referable to the first or second centuries A. D., and were the earliest issues of an ancient Khotanese kingdom. Most of the Chinese coins belong to the periods of the Thang

and Sung dynasties, in the eighth and tenth to twelfth centuries A. D. There are, however, also a number of very ancient coins, among them one unique, of the first and second centuries A. D., of the period of the first Chinese conquest of Eastern Turkestan. Among the Scytho-Bactrians there are a few novelties, of impure silver, imitations of coins of Heliocles and Euthydemus, with a kind of Aramaean legends. The number of Indo-Scythian coins is small; but there are among them a few copper coins, all of well-known types, of Kadphises, Kanerkes, and Hverkes. Among the mediaeval coins there are many of the rarer Turkī, of known types and dates; but there are also a large number (ninety-two, all copper) of a quite new kind, not yet fully identified. They seem to be issue of the small Musulman principalities of Eastern Turkestan, in the sixteenth century A. D. There are, e. g. seven coins of the Kāshghar mint, dated 950 Hijrah (1543 A. D.). Others seem to show the names of a certain Sulaimān Khāqān and Masa'ūd. The solitary European coin is a Russian one of 1758 A. D. It was obtained, however, from a Khotanese merchant's house; so were all the modern Indian and Turkī coins from the Khotan bazars.

With regard to the seals and intaglios, of which there are sixty-five in the collection, it may be noted that most of them are exactly similar to those found in the stupas of Afghanistan of the earliest centuries of our era, explored by Masson and others. Such are many of the seals, consisting of a thin, flat plate of brass or copper, to the back of which is attached a small perforated peg for the passage of the string on

which they were worn. Many of the intaglios and seals also exhibit a distinctly Grecian, or Buddhist, or Zoroastrian design engraved on them. There is one cameo in the Collection, of Grecian design, but moderate execution, showing the helmeted head of a young man.

POTTERY AND MISCELLANEOUS OBJECTS.

A full account of all these objects, with photographic illustrations, will be given by me in the Second Part of my Official Report, which is now in preparation.

Most of the pottery are fragments of a kind of globular vessel.

No complete specimen has ever been found: two, acquired by the Russian Consul-General in Kāshghar, are demonstrably clumsy forgeries. The specimen shown in the plate is restored from three very large fragments, which admit of a reconstruction with perfect ease, except the bottom, which was certainly round, but may have had a low annular foot. I suggest these vessels to have been funeral urns, because such urns were also discovered in the ruined stupas or tumuli of Afghanistan, but they may have served also for other purposes. There is a very large number of fragments in the British Collection. They indicate jars of very different sizes, that shown in the plate being one of the largest, measuring about 11 inches wide, and 13 inches high up to the crest of the griffin. The general style of the ornamentation is the same in all, though there is the greatest va-

riation in detail. The griffins would seem sometimes to have been replaced by plain handles, the number of which appears to have varied from one to three. This may be concluded from the existence of some beautiful miniature jars, apparently toys, of which specimens are shown in plate xix of the First Part of my Official Report.

These vessels were constructed in parts. The neck is joined on to the body; so are the handles; so are all the minor details of the ornamentation. There is in the collection a profusion of these minor details, especially faces of men, women, and lions, in every variety of size and design.

The general style of their ornamentation — the figures on the neck, the arches and railing on the body, &c. — shows distinct affinities to the Graeco-Buddhist art of North-western India. The posture of the figure on the neck of the vessel is a very common ornamentation. There is a large painted specimen of it in stucco in the collection; also another, similarly done in stucco, representing Buddha seated in meditation. These must have been taken from the walls of a ruined building, like those shown in Dr. Sven Hedin's *Through Asia*, pp. 800 and 810. Much variety, however, is shown in the larger figures that ornament the neck. One fragment in the collection shows a man playing an oboe (*αὐλός*); another, a man playing on a Pan's pipe (*σάτυρος*); a third, a man habited in what strikingly resembles the mediaeval court-fool's dress; a fourth, woman dressing her plaits; a fifth, a coolie, in the Indian loin-cloth, carrying a large vessel on one shoulder, and so forth.

There is a large number of heads, male and female, of varying sizes, the largest being about 4 inches high. Some are provided with a plug, by which they were fixed in the body. It seems probable that they belonged, or were intended to belong, to full figures of men and women, though hardly any fragments of the body have been found, or at least collected, especially of the lower limbs. There is only one fragment, consisting of the lower half of the body of a squatting dressed male, in an indecent position. There is also a broken off phallus of full size, noteworthy by its being inscribed with an unread line in old Brāhmī characters of about the fifth century A. D. In the case of four figures, two male and two female, the upper half of the body is preserved. One of the male figures is peculiar in being, apparently, represented with a female bust. Most of the foreheads are represented bearing marks, mostly a dot, or a dot within a circle, or a bow, or two parallel lines, which remind one of the sectarian marks of India. The faces of the men show two distinct types of features, one martial with a moustache, the other clean-shaven and effeminate. The coiffure of the latter is very peculiar, being made of long piled up braids, and much resembles that on female head: in fact the two are often difficult to distinguish. It reminds one of Hiuen Tsiang's description of the head-dress of the men in Khotan.

Besides human figures, there is a very large number of figures of monkeys, male and female, of various sizes, though all small, some even in miniatures, being apparently toys. A few are in nearly perfect condition. They are represented in the most diverse postures and

actions, some of which are shown in plate xix of the First Part of my Official Report. A rather common representation in miniature is that of a pair in the act of embracement (*ibid.*, Nos. 66, 67, 69, 73); others are shown sitting on a branch and hugging or eating some indistinct object (*ibid.*, Nos. 51–4). Another common representation shows them sitting in an indecorous postures, meditating (*ibid.*, Nos. 68, 74), or playing on some instrument — a guitar, or a bagpipe, or a small drum (Nos. 55, 58, 60, 61), or more usually it is a Pan's pipe (*σφρυγξ*). Two points may be noted here. The monkey is not indigenous in Khotan, but in India; on the other hand, the syrinx is a distinctly Grecian instrument, and has never been noticed in Indian art. The monkeys represent the satyrs and fauns, and point to the influence of Indian as well as Grecian culture. A curiosity are two figures of monkeys with goats' heads, and a miniature twin figure, playing on a guitar, made up of bird and monkey: there are two birds' bodies but only two wings, and two monkeys' heads but only two arms (*ibid.*, No. 70).

Other animal figures represented in the collection are camels, horses, leopards, bulls, boars, and a species of bird. Some of these figures are complete, but in many cases only the head or the anterior portion of the body exists, and here the manner of their fashioning often shows that they were intended to be stuck on to other objects as ornaments, e.g. to serve as handles of wessels. The camel is the two-humped Bactrian one. It is often shown bridled and loaded. Similarly the horses are shown saddled and mounted. The elephant is only met with as an ornament on jars, and engraved

on seals. He, too, points to Indian influence, for he is not found in Khotan.

Of miscellaneous objects in the British Collection, I may particularly mention the following: —

Two stone heads of Buddha, measuring $8\frac{1}{2}$ in. and 4 in. respectively in height, and belonging probably to decapitated figures. The larger one is peculiar on account of the hair being arranged in regular concentric semicircles over the forehead, the centre being the root of the nose. This arrangement of the hair has not been noticed I believe, in any Indian or Semi-Indian representation of Buddha.

A piece of wooden board, painted on both sides with sitting figures of Buddha. It is a mere fragment, and its use unknown. The painting is in something like tempera, and much damaged.

Three small fragments of black stone carved with figures of Buddha. One is the capital of a miniature Corinthian pillar showing Buddha in the foliage. Another shows the side view of a beautiful draped figure sitting on a stool. They have a very decidedly Grecian look, and, both in material and art, resemble the Graeco-Buddhist sculptures of North-western India.

There are some other small figures of the sitting Buddha in copper or bronze, similar to those shown in Dr. Sven Hedin's *Through Asia*, pp. 773 and 775. In one the central figure of Buddha is surrounded by seven (not six) Bodhisattvas. In another the same seven figures are arranged in a row, sitting on seven branches of a tree. All these pieces bear mark, showing that originally they were adjuncts to some other object.

An interesting object is a copper figure of a *Garuda* holding a snake in his beak. The whole is so arranged as to suggest its having been used as a bracket for holding a light.

All the objects above mentioned suggest Indian affinities. But there are also some figures of a very different class. Among these there are several very curious nude human figures of copper or clay. They are of an excessively crude make, and seem to have been idols of a people in a very low state of culture. The clay figure bears the impress of an inscribed but unread stamp on the crown of his head.

To the same class belong two twin figures. One is of horn, and represents a pair of fishes; the other is of stoneware, and represents two misformed men, the two heads being fully as large as the rest of the bodies. There are two pairs of arms, but only one pair of legs. These twin figures might have been amulets.

More interesting are two bronze figures of horsemen, represented in the position of presenting their swords. Their features are very un-Arian, broad and flat. They are seated on saddles of cloth, which have largely rotted away. These two figures are said to have been dug out from the same mound in which was found the skull resting on the pillow-bag, which contained the bottle-shaped manuscript previously described.

Besides these there is a great variety of small objects — arrow-heads, clasps, spurs, buttons, &c. — the antiquity of some of which is very doubtful.

In concluding this short account of the British Collection of Central Asian Antiquities, I wish to express my grateful acknowledgments to Sir Arthur Godley, Under Secretary of State for India, and to Sir Horace Walpole, K. C. B., to whose warm interest in the collection and generous support of my work connected with it, I am indebted for the opportunity of exhibiting some of its treasures to the Congress. I hope I may also be permitted to say how heartily I shall welcome any advice or active help that any of my fellow workers may be disposed to give me with a view to solving the numerous problems presented by the discoveries in Central Asia. Confronted by such problems, all of us who are engaged in Oriental research must realize, with ever renewed regret, the great loss sustained by us through the lamentable death of Professor G. Bühler, who, as we all know, was always ready so generously to place his sound judgement and wide experience in Indian Antiquity at the service of all who worked with him in the same field of inquiry.

A. F. RUDOLF HOERNLE.



INTERPOLATION IM RÂJASŪYA-

UND

JARÂSAMDHAPARVA (SABHÂP. XII. U. FLG.) DES MAHÂBHÂRATA

Nachdem die zwistigkeiten der söhne des Dhṛtarâṣṭra mit den sönen des Pâṇḍu durch die auszuwanderung der letztern und gründung einer herrschaft in Khândavaprastha vorläufig ihr ende gefunden hatten, läßt die dichtung allmählich einen neuen stoff für künftige zerwürfnisse sich ansammeln. Die Pâṇḍava, die kurzzuvor ihres lebens nicht sicher, von Duryodhana's anschlügen verfolgt, zuletzt heimlich unter verläugnung ihres namens hatten flüchten müssen, sind durch ihre verbindung mit der Pânçälakönigstochter zu einer festern stellung gelangt, und ihre macht befestigt sich, ihr reichthum wächst. Der Asura-architekt Maya baut ihnen einen prachtvollen thronsaal (sabhâ), und Yudhiṣṭhiraḥ kann daran denken einen râjasûya zu begehn. Der anstoss hiezu ist etwas weit hergeholt; Nâradaḥ komt aus dem svarga und überbringt Yu. den wunsch seines vaters, der es Hariṣṇandra gleichtun möchte. Allein einen râjasûya kann nur ein könig feiern, dessen suprematie allgemein anerkannt ist; die

weigerung eines königs diese an zuerkennen und folglich beim opfer (mit geschenken wie sich von selbst versteht) zu erscheinen, kann zwar paralysiert werden dadurch, dass der opferer eine statue, die den betreffenden darstellen soll, auf dem opferplatze ausstellt; diss ist aber ein gefährliches wagniss, weil es zu gewaltsamer störung des opfers respective zur hinwegführung der den widerspänstigen darstellenden statue führen konnte. Gewaltsame störung der grossen opfer, namentlich wenn damit die schädigung des feindes beabsichtigt war, scheinen vor gekommen zu sein.

Es fällt nun auf, dass bei Yudhiṣṭhira's rājasūya an eine weigerung Dhṛtarāṣṭra's nicht gedacht ist; Duryodhanaḥ übernimmt dabei sogar ein amt. *Diser widerspruch mit den verhältnissen, wie dieselben uns bis dahin als tatsächlich gegeben worden sind, bleibt unaufgeklärt, und stellt eine wichtige lücke in der ganzen fabel des Mh Bh. dar, über welche wir vor der hand nicht hinausz komen.* Wir müssen sagen, so kann die geschichte ursprünglich nicht concipiert worden sein, wenn wir nicht hier eine *reticenz* zu vermuten haben, nämlich dass Jarāsamdha's suprematie auch von dem hofe von Hâstinapura anerkannt worden war. Den grund diser reticenz silht man freilich nicht ein.

Dagegen hebt bei der beratung über die tulichkeit und möglichkeit des opfers der nach Indraprastha berufene Kṛṣṇaḥ die notwendigkeit hervor den mächtigen könig von Magadha Jarāsamdha zu beseitigen, der alle könige seine suprematie anerkennen, oder wie es scheint nach einer andern version (beide versionen sind jetzt unkenndbar in eins verarbeitet) bisz auf einen geringen rest von ihm gefangen gehalten werden. In der

schlacht, durch waffengewalt, sei er durch göttliche gnade unbesigbar; es gelte also ihn *prāṇayuddhena* im ringkampfe zu töten: Yudhiṣṭhiraḥ solle also Bhīmasena und Arjuna mit Kṛṣṇa in brahmanischer verkleidung nach Magadha gehn lassen; so würden sie zutrit und aufnahme finden (die — übrigens unvollkomne — verkleidung rechtfertigt dann Kr. damit, dass sie snātaka seien), und so die gelegenheit Jarāsamdha den kampf au zu bieten, den derselbe nach ksātriya-brauch nicht würde aussschlagen können; Jarās. hatte ausserdem das gelübde getan, brahmanen zu jeder zeit nachts wie des tags zu empfangen.

Obwol die episode der bezwingung Jar's durch Bhīma sich aus der gegenwärtigen gestalt des Mh Bh. nicht mer eliminieren lässt, so kann man sich doch nicht der vermutung erweren, dass dieselbe anderes verdrängt hat, und mit rücksicht auf die wirkliche geschichte von Magadha eingeschoben worden ist. Sicherlich hängt dieselbe zusammen mit der bedeutenden rolle, die das reich Magadha schon frühzeitig in der geschichte Indiens gespielt hat, und zwar sowol politisch wie religiös. Die episode ist gegen das Çâivatam gerichtet, und soll wol dartun, dass dasselbe dem cult des Viṣṇu unterligen musste; von buddhismus ist keine spur. Wir werden also die geschichte als vorbuddhistisch ansehen können, insoweit als es sich um die herrschaft desselben handelt, als darstellend das ringen der in ihrer praeponderanz durch den buddhismus noch nicht merklich beschränkten culte Çiva's, und Viṣṇu's, wie dieselben die griechischen nachrichten auss dem 4. jarh. noch zeigen.

Trotz dem, dass die geschichte in völlig unwar-scheinlicher weise geschildert und erzählt wird, ist die-

selbe doch interessant, weil das unwarscheinliche nur gewissermassen wie ein loses gewand dem stoffe umgehängt ist, und einen begreiflichen wenn auch immerhin noch romantischen kern bestehn lässt, den des weitem zu discutieren nicht der mühe lont.

Das, was ein besonderes interesse für sich beansprucht, ist Kṛṣṇa's rede, in welcher er die lage der dinge schildert, welche den rājasûya für Y. unmöglich macht, solange nicht Jarâsamdhaḥ beseitigt ist. Wol muss man fragen, wie konnte Y. überhaupt an einen rājasûya denken, da ihm ja die ganz Nordindien beherrschende suprematie Jarâsamdha's (vgl. XV. 7) unmöglich unbekannt gewesen sein konnte. Aber noch befremdender drängt sich uns die zweite frage auf, zu welcher adhy. XVII. 11. Yudhiṣṭhira's erkundigung den anlasz gibt:

*Kṛṣṇa! ko'yaṁ Jarâsamdhaḥ kimvîryaḥ kimparâkramah |
yas tvâm sprṣṭvâgnisadṛçam nadagdhaḥ çalabho yathâ |*

und nun gibt Kṛṣṇaḥ bisz zu ende von adhy. XIX. (oder wenn man will bis, XX, 7) die lebensgeschichte (d. i. die fabel) von Jarâsamdha, während man doch meinen sollte, Y. habe von dem leben einer so hervorragenden persönlichkeit, die in die schicksale von Nordindien so tief im gegriffen hatte, längst vollständige kunde haben müssen. Also können wir wol mit recht sagen, die frage Y's ist nur die ungeschickte motivierung dafür, dass hier dise geschichte erzählt werden soll, welche an und für sich in mythologischer beziehung hoch interessant ist.

Die schutz göttin des hauses erscheint abgebildet an der wand als junge frau mit vilen (wol mit bewaff-

neten) sönen, ein gegenstück zur römischen Larunda mit den Lares. Sie heisst *Jarâ*; aber, da sie *yâuvanân-vitâ* ist, so kann das wort hier nicht « senecta » bedeuten. Zwei erklärungen bieten sich dar; entweder haben wir ein derivat der einfachen radix *jar* gegenüber der intensiv reduplicierten form *jâgar* ἐγείρειν γογγύειν ἐγγύγογα (das Griech. hat noch die vollständige reduplication), also « wache »? Im Rgveda kommt das einfache *jar* in disem sinne mehrfach vor; das PSW. gibt als sinn in disen fällen gewöhnlich « nahen », was unzweifelhaft dem richtigen ser nahesteht, indem die nähe der gotttheit den schutz derselben ebenso bedeutet wie das wachen. Oder *jarâ* ist verkürzung von *jarâyu* « bärmutter », wornach wir in diser gestalt die Durgâ Pârvaṭi zu erblicken hätten. Es ist schwer, sich für die eine oder die andere diser erklärungen definitiv zu entscheiden. Er dürfte zu unterscheiden sein, zwischen der wirklichen und der hier angenommenen bedeutung; die hier angenommene ist wol « hut, wache », wie aus dem texte selber: gr̥he gr̥he manuṣyânâm nityam tiṣṭhaṣi râkṣasî (vill *rakṣatî* zu schr.) hervorgeht; die ursprüngliche mag wol « bärmutter » gewesen sein (*ayu âyu* ist das *ω* der att. decl.).

Die zeugung in folge des genusses einer eben reif gewordenen frucht wird verwickelt dadurch, dasz Brhadraṭha dieselbe zwischen seinen zwei frauen, *denen er völlig gleiche rechte und behandlung gelobt hatte*, teilen musz. Das kind, welches daraus geboren werden soll, muss daher in zwei hälften geboren werden, welche durch die *Jarâ* zusammengefügt werden. Soll hiemit eine art zweiter geburt angedeutet werden?

Dises ganze stück war gewis ursprünglich kein teil

von Kṛṣṇa's rede; dasselbe kann one die geringste störung gestrichen werden; XIX. 22. 24. wird Kṛṣṇaḥ Vāsudevaḥ so genannt, dass man sieht, er selber könne hier nicht der erzeler sein. Disz haben auch die redactoren gemerkt, und haben deshalb von str. 20. bisz. 28. Vâiṣampâyana als erzeler, ganz unpassend im übrigen, eingesetzt; damit stimmt wider nicht str. 27. yâu tâu MAYÂ te kathitâu pûrvam eva (XIV, 37, von Kṛṣṇa erzählt, nicht von Vâiṣampâyana!) mahâbalâu | traya-strayâṇâmlokânâm paryâptâ (Hansa-Dîmbakâu) iti me matiḥ | allerdings ist dise st. eingeschoben, eben um das missliche von 22.24, zuvertuschen; der zweite vers ist einfache widerholung.

Die geschichte vom schleudern der keule ist vielleicht aus dem namen Gadâvasânâṃ zusammen gereimt. Disz kann einfach « keulwurfweite » bedeutet haben. Das schleudern der keule soll wol eine herausforderung Kṛṣṇa's durch Jarâsamdha bedeuten.

Aber auch im vorhergehenden scheint nicht alles gleich ursprünglich zu sein. Es scheint, dass sich an XIV, 1, sofort 61, (oder an XIV, 1 a b 62 c d) angeschlossen hat. Für XV, 8, *nâtmânâṃ balinam manye* (Yu. spricht) tvayi tasmâd viçâṅkite | genügt XIV, 67, *vayam çâiva—Jarâsamdha bhayât tadâ | gatâ Dvâravatîṃ purîm...* (während 50. Kuçasthali genannt ist).

Wol schliesst sich XX, 8, flg. ganz gut an XVII, 11 a b, (nach welchem verse Yudhiṣṭhira's ungeschickte frage: *Kṛṣṇa-ko 'yam Jarâsamdhaḥ* etc folgt); allein was voraus geht XX, 1–7, ja schon XIX, 22–28, stimmt nicht mit der erzählung XIV, 2–60, speciell 46–60; ebenso wenig XIX, 26 *tasyâstâm Hansa-Dîmbakâu açastranidhanâu ubhâu* | mit XIV, 13 *aparâu ça mahâvîryâu-sa-*

mâçritâu | *Jarāsamdham-tâu Hansa-Dimbakâu ubhâu* | ;
 ebensowenig XIX, 27, *yâu tâu mayâ te kâthitâu pûrvam*
eva mahâbalâu | *trayas trayânâm lokânâm paryâptâ iti me*
matih | gleich mit XX, 1, *patitâu Hansa-Dimbakâu ityâdi*.
 Nach diser letztern str. ist der tod der beiden helden
 (XXII, 32, heissen sie Kâuçikah und Citrasenah) und
 Kansa's gleichsam das signal für den anschlag auf Ja-
 rāsamdha selbst, und hat eben erst statt gefunden
 (Kansa's tod wird an zweiter stelle genannt; nach der
 erzählung im XV adhy, (wo Kansa's tod wie, XIX, 23,
 26, vorausgeht) müsste lange zeit verflossen sein, s.
 str. 46–60. Man könnte zwar XX, 1, an XIV, 45, *pu-*
nar inandinah sarve Mathurâyam vasâmahe an schlieszen;
 46–60 könnten hinzu gedichtet worden sein, um die
 doppelte residenz Kṛṣṇa's in Mathurâ und in Dvārakâ
 zu erklären, worauss sich ergibt, dass man darin eine
 schwirigkeit fand, resp. dass es verschiedene relationen
 darüber gab, die erst künstlich in einen scheinbaren
 einklang gebracht werden mussten. Adhy. XIX, 28,
 ist noch auffällig: *evam eṣa tadā vîra* (vîro? Jarāsan-
 dha) *balibhiḥ Kukurândhawâih* | *Vṛṣṇibhiḥcā mahâ-*
râja nîtihetor upekṣitah | das hat nur sinn nach dem
 tode der beiden Hansa und Dimbaka; ferner stimmt
balibhiḥ nicht mit XIV, 46–60. Da jedoch was voraus
 geht (str. 27) unecht ist, so könnte dise str. wol nach
 XIV, 45 hin gehören.

Es muss nun wol auch die partie, XIV, 61 – XVI,
 11 a b ein unabhängiges einer besondern redaction an-
 gehöriges stück sein; denn 66–67 stimmen nicht zu
 49 flg.

Gehn wir vom ende auss, so enthält adhy. XX,
 von str. 8 cd an bisz 20 ef die entscheidung Yudhiṣṭhi-

ra's; 1-7, die schluszworte Kṛṣṇa's des sinnes, dasz nachdem Hansa-Dimbawa tot sind, und Kansaḥ mit den seinigen gleichfalls (die ordnung der eräugnisse kann hier rückwärts schreitend von dem zuletzt erzählten aus gegeben sein), nunmer Jarâsamdha's stunde gekommen sei (da ihn Kṛṣṇaḥ onehin nur auss politik *nâtihetoh* geschont habe, XIX, 28).

Nach der str. 19, des XIX, adhy. tato vanasthe pitari mâtroçcâiva viçâmpate | Jarâsamdhaḥ svavîryeṇa pârthivân akarod vaçe |, mit welcher die interpolation schliesst, welche mit XVII, 11 c d begonnen hat, gehören die str. 20-27, einem versuche an, dise interpolation unabhängig von XVII, 11 a b mit dem folgenden in verbindung zu bringen, wie sich schon auss der unpassenden fassung von str., 20, ergibt, die wider von neuem erzählt, dass Jarâsamdha's ältern sich in den wald begeben haben. Auch weicht hier wider 21, *varapradânam prâpya* von *svavîryeṇa*, 19 a b. Dann wird erwähnt, dass durch Kansa's tötung die notwendigkeit der blutrache (oder hartnäckige blutrache) zwischen Jarâsamdha und Kṛṣṇa entstanden war, die (wie es scheint von ersterem dem letztern durch die keule angekündigt ward. Ersterer hatte in seinem dienste die kämpfer Hansa und Dimbaka; nun erwartet man die geschichte, wie dise beiden ums leben gekommen, so wie dass Kṛṣṇaḥ schon damals hätte Jarâsamdha töten können. Statt dessen ist eine verweisung auf die frühere erzählung eingefügt. Es ist war, dass disz alles überflüssig war so lange die fabel von Jarâsamdha's geburt nicht in den text auf genommen war.

Nun liesze sich allerdings XX, 8, auch an XVII, 11 ab an schliessen, welche str. ganz ebenso wie XX,

7, den charakter eines abschlusses der rede Kṛṣṇa's besitzt, während disz mit XX, 1, nicht wol angeht. Diese nimmt die erzählung vom tode Kansa's und vom untergange der beiden haupt-kämpfer Jarāsamdha's wider auf, und da wir diss, XIV-45, dargestellt finden, so ligt es nahe den anschluss dort zu suchen, wenn auch nicht geläugnet werden kann, dass dieses verfahren nicht ganz befriedigt, weil die darstellung von 45 ab biss 60 eine gewisse einheitlichkeit verrät, welche den abschluss bedenklich erscheinen lässt. Dagegen kann geltend gemacht werden, dass diese darstellung wider in sich sehr widerspruchsvoll und schwer verständlich ist. Es ist nicht klar, warum es heisst, dass die Bhojāḥ oder Yādavāḥ, nachdem sie erfahren hatten, Kansa's frau dringe auf die bestrafung der mörder desselben, sich entschlossen in verbannung zu gehn (so fassen wir *pr̥thaktvena*, 49, unsere herlichkeit als (in) verbannung zukürzen zu verkleinern): *tam mantram pūrvamantritam samsmarantaḥ*? str. 35, wird gesagt, dass die kulāni aṣṭādaçavarāṇi einen plan (consilium) entwarfen, um sich Jarāsamdha's zu erwerben, der sich erhoben hatte, nachdem die von Kansa drohende gefahr durch dessen tötung beseitigt war. Der plan selber ist nicht auss gesprochen; derselbe ergibt sich aus dem folgenden, was von grösser feinheit beim erzeler zeugt. Aussgesprochen wird nur das motiv « wenn wir mit mächtigen tödlichen waffen in einem fort los schlagen wollten, so würden wir nicht in 300 jahren sein heer aufreiben; denn Jarāsamdhaḥ Hansaḥ Dīmbakaḥ sind den drei welten gewachsen ». Folglich müssen wir zu list unsere zuflucht nemen. Diese list wird im folgenden geschildert; ein elephant names Hansaḥ wird getötet; hierauf ent-

steht das geschrei : « Hansaḥ ist gefallen ». Dīmbakaḥ hört disz, und weil der eine den andern nichtleben kann, stürzt er sich in die Yamunâ, und darauf tut Hansaḥ auss demselben grunde dasselbe. Es ist offenbar, 40. zu lesen *mahâdvipaḥ* statt. *mahân nṛpaḥ*. Die list ist also dieselbe wie bei Droṇa und Avatthâman. Hier-auss ergibt sich mit bestimmtheit, was mit *mantra* gemeint ist. Höchst gezwungen wäre es unter dem *mantra* pûrvamantrita einen später aufgegebenen plan das land zu verlassen zu verstehn, auf den man hinterher wider zurück gegriffen hätte, wogegen auch *tam* spräche, und *vimanasah* auffiele, das doch hier nur bedeuten kann « anderes sinnes geworden » (nicht *ἕξω ἡμῶν αὐτῶν γεγόμενοι*). Die Bhoja haben ja gesigt, und Jarâsamdhaḥ war ratlos, *çûnyena manasî*, nach seiner residenz zurück gekert. Auch wenn man erklären wollte, « weil wir uns unseres früher beratenen planes erinnerten, dem zu folge wir nicht durch kampf sondern nur durch list (durch auszbeutung des freundesverhältnisses zwischen Hansa und Dīmbaka) uns Jarâsamdha's erwerben könnten, also doch noch diser als unbesigbar übrig sei » so würde doch der widerspruch übrig bleiben, dass Jarâsamdhaḥ ja doch besigt worden war, da er sich mittels seiner vermeintlichen unbesigbarkeit doch nicht auss der schlimmen lage gerettet hatte.

Von XIV, 60, zu 61 scheint ein übergang zu einem andern thema statt zu finden. Bisz hieher galt es die übergriffe Jarâsamdha's; offenbar die anerkennung eines andern Puruṣottama XIV, 18-20, das unklare *mītho bhedam amanyata* was mit dem zusammenhängt, was XIV, 2-7, unklar genug geschildert wird. Er hat wol in die Râma Jâmadagnya hier zugeschriebene anord-

nung¹ der kṣatriya stämme störend eingegriffen. Die einen unterwerfen sich ihm 11–24, die andern verlaszen ihr land 25–29, warscheinlich sind nur die kṣatriya mit ihrem gefolge gemeint, nicht die niderern kasten. Aber 25–29 würde besser nach 60 stehn, wegen des ähnlichen inhaltes, doch stimmt wider str. 25, mit 49,

¹ Die worte XIVQ Jāmadagnya Rameṇa kṣatram yadava çēṣitam | tasmād avarajam loke yad idam kṣātra samjñatam || können bedeuten: “ was in der welt (bei den menschen) mikṣatram bezeichnet wird, ist dasjenige, was vom dem kṣātra abstammt, was I. R. [vom kṣatram] übrig gelassen hatte.” S. h. hier wird das kṣatram nicht abgeleitet von brahmanischen vātern und den frauen der getöteten kṣatriya. Allein wenn auch zulässig ja entschieden annehmbar, so lange wir das folgende unberücksichtigt lassen, würde diese erklärung doch unhaltbar, sobald wir berücksichtigen, was folgt. In der str. 3. heisst es:

kr̥ta'yam kulasaṅkalpaḥ kṣatriyāir vasudhādhipa |
nideçabhāgbhiḥ tatteha viditam Bhāratarṣabha |

Die *kṣatriya nideçabhājāḥ* haben folgende anordnung organisation der kula verfügt: *ayam* muss sich auf 4 a 6 beziehen, und der *nideçāḥ* hiezu muss offenbar auf Rāma Jāmadagnya zurückgeführt werden; das kṣatram sollte darnach eine doppelte *prakṛti* haben, der eine teil sollte den Āila, der andere den Āikāvākava angehören. Demgemäss muss str. 2. ganz anders verstanden; und vor allem *samjñiteam* anders bezogen werden. Das kṣatram, welches I. R. übrig (bei seite) gelassen hatte, von disem stammt, was in der welt (bei den leuten) mit *avarajakṣātra* bezeichnet ist. Des metrums halber ist *avaraja* von *kṣātra* getrennt worden; es ist auch einleuchtend, dass der aussdruck *avarajam*, nicht der aussdruck *kṣatram*, erklärt werden soll. Wichtig ist diese stelle auch deshalb, weil dieselbe der sage von der vertilgung des kṣatram durch Rāma widerspricht.

Zwischen disen beiden hauptstämmen stunden die Bhoja, zu keinem derselben gerechnet. Diss hinderte sie nicht, grosse macht und weitreichende herrschaft zu erlangen (*adya! sma* zu lesen? str. 6), was auf das verdienst (*guṇa* steht hier wol im sinne von *pounyam*) des Yayāti zurück geführt wird. Str. 7. *teṣām* kann nur auf die Bhoja gehn, und *tathāiva* macht die änderung von *upāsate* in *upeksate* nötig, welche auch durch str. 3. 4. (*paricāksate*), notwendig wird: str. 7. cd 8 a b bedeutet, dass in disem widerstreite Jarāsamdhāḥ die möglichkeit

insofern nicht als wir dabei eine ganz überflüssige wiederholung erhalten, wenn auch sachlich übereinstimmung herrscht.

Dann hat er sich mit Kansa verbunden, der *nirmathya Yadavân* wol « nachdem er die *Yûdava* in aufrur versetzt hatte », zwei töchter von ihm zu frauen genommen hat (*upâyachad* auffällig für *upayeme*). Aber diese erzählung, die auf vergangenes zurück greift, ist ganz ungeschickter weise an die voraussgehende schilderung der lage wie dieselbe gegenwärtig ist angeknüpft, mit den worten *kasya çittvatha kâlasya* (vgl. XIX, 1).

Mit XIV, 61, (63–66) wird ein neues moment eingeführt, nämlich Jarâsamdha's absicht sämmtliche (100) könige Çiva zu opfern; 86 hat er bereits gefangen genommen, und in Girivraja (bergstall) in einer berghöle wie ein löwe elephanten eingeschlossen, XV, 23, 24 ist zu lesen: *tataḥ sma Mâgadham samkhye na prabâdhema yad vayam* | nun kommt doppelte parenthese: (*śaḍaçâtîḥ samâ-nâtîḥ* — *çeśâ râjanççaturdaça* — *Jarâsamdhena râjânas*) *tataḥ krâram pravartsyate* | Die rettung der könige würde Yudhiṣṭhira den nötigen anhang verschaffen; dieses thema wird berührt XVI, 12, (*Jarâsamdha vinâçam ça râjñâm ça parirakṣaṇam* und XVII, 11, *jñâtitrâṇaparâyanaḥ* | ; nicht XIX, 20–28, dagegen wider XX, 6, und 11, *nihataçça J. mokṣitâçça mahîkṣitaḥ*. Da nun dieses thema auch im folgenden (XXII, 8, u. flg.) beibehalten wird, so kann dasselbe wol als das hauptthema angesehen werden.

fand, sein sâmrâjyam auf zu richten, wobei 9 b allerdings die worte *mitho bhedom amanyata* unklar bleiben.

Mit *idânim eva vâi Jarâsamdhaḥ* (str. 7 cd) geht Kṛṣṇaḥ zu der schilderung der gleichzeitigen verhältnisse über; das *teṣâm* 8 a kann möglicherweise auf die Bhoja gehn.

Es schloß sich also ursprünglich an XIV, 1, str. 61 — XVII, 11 a b; daran XX, 8 u. flg.

Nach XIV, 1, ward eingeschoben 2–45; XIX, 28, XX, 1–7. Möglich auch dass sich an XIV, 34, *hatâu Kansa-Sunâmnânû mayâ Râmeṇa cāpyuta* | XIX, 22–28 anschloss, welche strophen in disem falle überarbeitet worden wären, da ja dann dieselben von Kṛṣṇa gesprochen waren (22, *Vāsudevena Kṛṣṇena*, 24, *Kṛṣṇasyâdbhū-takarmanah* dag 27, *mayâ*); auch müsste hier, wie wir ja oben schon angedeutet haben, die rede von dem untergange Hansa's und Dimbaka's gewesen sein. Dann wurden XX, 1–7, angefügt. Dise möglichkeit kann man stützen durch den befremdlichen aussdruck XIV, 35, *bhaye tu samatīkrānte Jarāsamdhe samudyate* | (wo dann die geschichte vom *mantra* und dem tode der beiden kämpfer folgt); denn wenn man auch *tu* als zum hauptsatze gehörig betrachten darf, so bleibt der aussdruck « als nun die gefar vorüber war » unpassend, ja man ist fast gezwungen *samatīkrānte* in einer sovil uns augenblicklich bekannt ungewöhnlichen bedeutung zu nemen, die allerdings das bedenken beseitigen würde: « als aber gefar entstund dadurch, dasz wir uns gegen Jarāsamdha vergangen hatten »; in der tat lasst der vers keinen andern sinn zu. Auf jeden fall ist es unmöglich die relationen, XIV, 50–60, und 67, zu vereinigen. Man siht also, dass das doppelte moment, welches bei dem auftreten Kṛṣṇa's und Yudhiṣṭhira's gegen Jarāsamdha in frage komt, nicht von einem dichter herrüren, und nicht eine ursprüngliche, einheitliche darstellung sein kann.

A. LUDWIG.



SU BHARTRHARI

Il pellegrino cinese I-tsing, che, verso la fine del secolo VII dell'era volgare, e probabilmente nell'anno 650, visitò l'India, racconta che Bhartṛhari (e con questo nome pare ch'egli intenda abbracciare così l'autore del *Vākyapadīya* — una specie di trattato filosofico sulla lingua sanscrita — come quello dei *Ātaṅkas*), morto quarant'anni prima del suo arrivo in quel paese, era stato dapprima un monaco buddista, ma che, dopo qualche tempo, allettato dai piaceri mondani, s'era fatto di nuovo laico, indi, perchè infastidito del mondo, monaco di nuovo e poscia un'altra volta laico, passando da uno stato all'altro per ben sette volte.

Questa testimonianza del pellegrino cinese ha indotto alcuni valenti indianisti — dei quali mi piace ricordare von Schröder, (*Indien's Literatur und Cultur*, pag. 564 nota) — a confondere in una sola persona il grammatico e il poeta, riportandone di conseguenza la nascita alla prima metà del secolo VII dell'era volgare. Ed essi credono di trovare una riconferma di quanto asserisce I-tsing in certe allusioni, che in alcune sen-

tenze il poeta istesso pare che faccia alla sua incostanza, e anche nella imprecazione, contenuta nel secondo *çloka* del *Nitiçataka*, contro un suo amore infelice. Ma a me non sembra che i due scrittori, cioè quello del *Vākya-padiya* e quello dei *Çatakas*, vadano così confusi insieme, e per le ragioni che qui esporrò.

Che il grammatico Bhartṛhari sia stato buddista, è molto probabile, poichè, oltre alla testimonianza del cinese I-tsing, noi troviamo che Vaçhaspatimiçra, scrittore del secolo XI dell'era volgare, parlando dell'autore del *Vākya-padiya*, lo chiama *Bāhya*, che è quanto dire *Veda-bāhya*; attributo codesto che non veniva dato se non ai buddisti. E oltre a questo, Kumārila Bhatta, nemico acerrimo del gainismo e del buddismo e seguace convinto delle dottrine vedāntiche, delle quali anzi fu, dopo il grande Çankarāçharya, uno degli scrittori più dotti e autorevoli, vissuto tra il 700 e il 750 della nostr'era, ha contro il grammatico Bhartṛhari, suo contemporaneo, parole assai aspre e ingiuriose, le quali non si potrebbero altrimenti spiegare se non come l'effetto del suo vivo odio contro costui per la sua qualità di buddista.

Ma fu anche buddista l'autore dei *Çatakas*? Dopo quanto si è scritto sul proposito, e specialmente dal Telang, parmi che non vi sia ragione alcuna per ammetterlo. Poichè, ove egli fosse stato un seguace di Buddha, avrebbe certamente informato alla dottrina buddistica le sue sentenze; ma egli, invece, segue in esse manifestamente la dottrina vedāntica, ch'era in aperto dissidio col buddismo, come si può osservare negli *çloki* 1, 63, 65, 71, 82 del *Nitiçataka* e 50, 58, 59, 63, 65, 71, 74, 81 del *Vairāgyaçataka*. In questi infatti si parla, con

il rispetto più profondo che si possa immaginare, dei Veda, dai quali, o meglio dai loro commentarî brahmanici, procede, com'è noto, il vedāntismo; si discorre usque ad nauseam della vanità e nullità delle cose terrene e dei dolori e disgrazie da cui l'uomo è afflitto nella vita attuale, che non sono se non il frutto [*phalam*] delle azioni [*karma*] compiute in una esistenza anteriore, e quindi del bisogno di rendere migliori le azioni in questa vita, perchè meno infelice si abbia da aspettare l'esistenza futura; si sostiene in pari tempo la necessità di liberarsi dalla esistenza [*mokṣa*] e di sottrarsi per sempre alle alternate vicende del mondo [*samsāra*] mediante la scienza [*jñāna*] per potere così ritornare e mescolarsi nell'Essere supremo o Brahman, cioè nella più alta beatitudine. Siffatti principî, come ognun vede, formano il substrato, per così dire, della scuola Vedānta. Parmi quindi che l'asserzione di I-tsing, che cioè Bhartṛhari sia stato buddista, si debba riferire al grammatico, ma non al poeta.

Ma vi è un altro argomento assai importante per dimostrare che quanto ha scritto I-tsing non possa essere attribuito al poeta Bhartṛhari, — e si è che questi non potè essere vissuto nei primi cinquant'anni del secolo VII dell'era volgare, ma molto prima, e probabilmente verso la metà del V secolo. Infatti noi troviamo alcune sentenze di Bhartṛhari in altre opere, e propriamente (per citare soltanto quelle che fanno meglio al caso nostro) la 70^{ma} del Nitiṣataka nel V atto della Çakuntala di Kalidāsa, la 91^{ma} del Nitiṣataka nel Pançatantra e la 30^{ma}, 47^{ma}, 58^{ma} e 63^{ma} anche del Nitiṣataka nell'Hitopadeça. Non potendo noi ammettere che Bhartṛhari abbia ricavato queste sentenze dalle opere

suddette, tra perchè egli, come scrittore ex professo di sentenze, non poteva dare come sue quelle ch'erano invece un prodotto dell'ingegno altrui, e perchè le dette sentenze sono state in ogni tempo, e concordemente, attribuite a lui e presentano la maggiore uniformità con le altre non pure nella materia trattata e nelle dottrine seguite, ma anche nella lingua, negli artifici rettorici, nello stile e nella composizione e struttura delle strofe, noi siamo indotti invece a supporre il caso contrario, che cioè Kālidāsa e gli autori del Panćatantra e dell'Hitopadeṣa abbiano preso le stanze surriferite in prestito da Bhartṛhari, tanto più che il Panćatantra e l'Hitopadeṣa, com'è noto, sono opere di compilazione, e Kālidāsa, come scrittore di drammi, non dovè certamente avere uno scrupolo troppo eccessivo per non mettere in bocca ad un suo personaggio una sentenza di un poeta, che ai suoi tempi era senza dubbio tra i più conosciuti, come non l'ebbero in vero altri drammaturghi, come per esempio Viçākhadatta (cfr. la stanza 27^{ma} del Nitiçataka nel 2° atto del Mudrārākṣasa, pagina 135 ed. Telang). Vero è che oggi alcuni indianisti mettono in forse l'autenticità di alcune sentenze di Bhartṛhari; ma io credo che, se si può dubitare dell'autenticità di alcune tra le aggiunte in forma di appendice a ciascuna centuria, non vi sia poi nessuna ragione per non attribuire a Bhartṛhari quelle che formano i tre Çatakas e che sono state universalmente ritenute come sue. Ammesso ciò, viene naturalmente come conseguenza che il poeta Bhartṛhari, so non fu contemporaneo di Kālidāsa e degli autori, o compilatori che dire si vogliano, del Panćatantra e dell'Hitopadeṣa, dovè certamente precederli nella nascita.

Ora se Kālidāsa fiorì prima dell'anno 585-86 dell'era volgare, trovandolo noi menzionato come poeta ormai celebre in una iscrizione che risale appunto a quell'anno [507 dell'era Çaka] insieme col suo contemporaneo Bhāravi, e molto probabilmente intorno all'anno 500, tra perchè la tradizione singalese, della quale non v'è ragione di dubitare, vuole ch'egli sia morto in Ceylan nell'anno 522 dell'era volgare sotto il regno di Kumāradāsa, che lo aveva invitato alla sua corte, e perchè l'astronomo Varā-Mihira, che la tradizione pone tra le Nove Perle insieme con Kālidāsa, appartiene senza dubbio alla prima metà del secolo VI (scriveva intorno all'anno 505), e Bhāravi, che, come testè abbiamo detto, era coetaneo del grande drammaturgo indiano, secondo la testimonianza di Avinīta (il quale scrisse un commentario ai primi quindici canti del Kirātārguṇīya), visse appunto intorno all'anno 470; se il Pañcātātra fu compilato anche in quel torno, come si rileva dal fatto, che il re di Persia della famiglia Sassanide, Khosru Nushirvan, il quale regnò dal 531 al 579 dell'era volgare, mandò in India nei primi anni del suo governo un suo medico di nome Barzōi per tradurre le favole del libro testè mentovato dal sanscrito in pehlvico (il persiano letterario di quel tempo), dobbiamo di conseguenza ammettere che il poeta Bhartṛhari, se non fu contemporaneo di Kālidāsa e dell'autore del Pañcātātra, dovè certamente essere vissuto prima di essi, cioè prima dell'anno 500.

E poichè Bhartṛhari dovè appartenere a quel periodo letterario chiamato dall'illustre Max Müller « Rinascenza della letteratura sanscrita », del quale egli serba invero tutti i caratteri così rispetto alla lingua

come al gusto letterario allora dominante, e con tutta probabilità a quel tempo, in cui esso toccò il più alto grado di produzione (il che avvenne nel secolo V e nella prima metà del VI), noi siamo quindi indotti a ritenere ch'egli non sia vissuto prima dell'anno 400, tanto più che in alcune sentenze del Vairāgyaṣatakā fa menzione dei Purāṇa, i quali se furono molto in voga nel secolo X e XI, difficilmente possono essere riportati a una età anteriore al secolo V dell'era volgare, quantunque però il contenuto di alcuni di essi possa ammettere una data più antica.

Da quanto si è detto sin qui possiamo quindi concludere che il poeta Bhartṛhari non fu buddista e fiorì prima dell'anno 500 della nostr'era, e, se ci è dato di avventurare una ipotesi, intorno al 450, cadendo così quanto alcuni indianisti, seguendo la testimonianza del pellegrino cinese I-tsing, hanno asserito e anche la opinione tradizionale che il poeta gentile dei Ṣatakas fosse fratello del re Vikramāditya Harṣa di Uggayinī, il quale vuolsi sia stato il fondatore della nuova era indiana detta *samvat*, fissata all'anno 56 prima di Cristo. Capisco che, dopo tutto, anche questa mia è una ipotesi, come le tante messe su da altri; ma è una ipotesi che ha il suo punto di appoggio su fatti di una non comune importanza, che io ho voluto far qui rilevare.

Dott. ERMENEGILDO LA TERZA.



ANCORA SU L'ISCRIZIONE PEHLEVICA DI DUBLINO

All' ultimo Congresso, tenuto a Parigi nel 1897, ebbi l' onore di sottomettere ai Signori colleghi della sezione Iranica qualche fotografia e alcune impressioni (*rubblings*) d' una iscrizione pehlevica finora inedita e d' origine sconosciuta, che si trova nel Museo di Dublino ¹. Oltre l' una o l' altra parola suggerita dal West, al quale ebbi già a mostrare le fotografie, mi trovavo nell' impossibilità di sottomettere al giudizio della sezione un saggio qualsiasi di deciframento, molto meno d' una interpretazione di questa difficilissima iscrizione appena leggibile. Nè posso vantarmi finora d' esser meglio riuscito; senonchè credo aver finalmente potuto leggerne una sola linea intiera, con forse brani di due o tre altre; e benchè possa parere troppo ardito da parte mia, oso far omaggio alla sezione di questo risultato assai magro, colla speranza che verrà accolto con indulgenza. Forse i deciframenti da me proposti forniranno

¹ V. *Actes du XI^e Congrès international des Orientalistes*, Paris, 1897, 1^{re} Section, pp. 253-256 (con incisione). Paris, 1899.

[TRASLITERAZIONE]

- 1)
 2)
 3)
 4)
 5) shapīrān zāto va rāt va azāt kevan-ash dukht
 6) rūbānik rač yehevūnīt shapīrān
 7) aīyyār(īh) yedrūnto(?)
 8)
 9)
 10) rāt(ishno ?)
 11)
 12) va pavan kolā mendavam val
 13)
 14)
 15) dūbarishnik
 16)
 17)
 18) Atarōpāt(?)

Vuol dire :

- l. 5) Nato di buoni (genitori), e generoso e benevolo,
 quando sua figlia
 l. 6) prese (?) il cammino spirituale (dell'anima) . .
 . . (ai) buoni
 l. 7) portò (?) l'aiuto
 l. 12) e in ogni cosa al
 l. 15) correndo
 l. 18) Atarōpāt (?)

Sono moltissime altre lettere isolate che si possono determinare in ogni parte dell'iscrizione; ma non vale la pena di trascriverle, giacchè non ho potuto indovinare le parole delle quali formano parte.

Si può forse ricavare da questi brani che la nostra iscrizione si riferisce, con lodi, alla generosità e ad altre virtù d'un nobile e ricco (Zoroastriano?) — probabilmente dell'India, giacchè il Drouin nella lettera da me citata (Atti di Parigi, p. 255) dimostrò che tale iscrizione proviene quasi certamente dall'India. Anzi è possibile che celebri la sua generosità all'occasione della morte d'una sua figlia: — « prendere (?) il cammino spirituale (o dell'anima) » vuol dire, mi sembra, morire. Sappiamo che anche ai nostri giorni i Parsi nell'India sono ben noti per la loro munificenza in tali occasioni e che questo uso della liberalità, spesso rovinosa, nelle spese funerarie, è assai diffuso anche nell'India brahmanica.

Di più ho creduto leggere nell'ultima linea un nome proprio, quel ben conosciuto d'Atarōpāt: il quale potrebbe riferirsi o ad uno dei personaggi celebri di questo nome (p. e. Atarōpāt Marespendān, l'illustre primo ministro e *destur*), ossia ad uno Zoroastriano qualunque del quale si parla nell'iscrizione. Ma la lettura di tal nome non è molto certa.

Tavola di forme pehleviehe nell' Iserizione

Caratteri dei MSS.

Iserizione

u	u v w i i y
el	l
e	c u o o d
b	p e r q
h	h i j u
s	z n
u d	u y z(?) v(?)
g	g
f	h
i	i i
j	i
p	y y p
u (sh)	k k l g r u u(?)
u (yh)	-u

L. C. CASARTELLI.

THE SACRED FIRE OF THE PARSIS

CALLED

THE ATASH-E- VAHRARĀN

Gentlemen,

I have the honour to lay before your learned assembly, a few notes on the sacred fire, called the *Atash-e-Vahrarān*, and respectfully invite discussion on the question whether the preparation of the sacred fire, as now in vogue among the Parsis, is legitimate or not.

Dr. Haug has the following statement: "In the eighth Fargard of the Vendidad, the preparation of the sacred fire is described. Fires from sixteen different places are required, which, after having been purified by praying over them, must be brought to one and the same hearth (called *Dāityo-gatush*, now *Dādgaḥ*). The fire in which a dead body is being burnt is indispensable; although it be the impurest of all! It is believed to have absorbed the fire (heat or electricity) which was in the animal body. It is called *Nasupāka* and its obtainment and purification by putting it into a certain number of holes called *hāndareza* (Persian *Andāza*, "a measure"), which requires much trouble, are more

minutely described than the acquisition of the other fires (those of dyers, potters, glass-workers, blacksmiths, bricklayers etc.). The collective fire obtained in this way represents the essence of nature, the fluid pervading the whole earth, the cause of all growth, vigour and splendour, and it is, therefore, regarded with great reverence by the Parsis." (*Essays*, 2nd edition, page 241).

Though the great scholar speaks of the eighth Fargard as his authority, I believe, and shall presently give my reasons for believing, that he has not interpreted the text itself, but simply reëchoed a traditional interpretation of the text. He has evidently been misled by a spurious book composed only during the present century. The Fargard itself says not a word about "the preparation of the sacred fire." The paragraphs 73-96 of the Fargard, which speak of the sixteen different fires, simply enjoin on the Zoroastrians to see that the fire is not used for purposes strictly prohibited by the Zoroastrian religion, as for instance, the burning of a corpse, which is considered a sin of which the penalty is death, and the carrying of the fire used for domestic and worldly purposes to such places where it may cause injury or danger. Zoroastrians are therefore ordered that whenever they find a corpse being burnt, they should at once free the corpse from the fire, and after having freed the fire from all impurities, take it to the *Dāityo-gātush*, which is its proper place. In the same way, they are enjoined that a fire used for domestic or worldly purposes, if misplaced, or placed in a position which may produce injury or danger, should at once be removed to the *Dāityo-gātush*. This alone is the purport of the paragraphs 73-96 of the Fargard in

question, and the commentator in Pahlavi states that those who perform this duty strictly, merit as much reward as one who serves the *Atash-e-Vahrarân*. Nothing is said in the original Fargard or in its Pahlavi commentary, about the constituent parts or the consecration of the *Atash-e-Vahrarân*.

It is a fact, however, that the Dasturs and Parsis commonly take the same view of the paragraphs in question, as the learned Dr. Haug. The avowed authority on which they base this view is, as said above, and as I will show presently a spurious Gujarati book called the "Ithoter Rivayet" or "answers to seventy-eight questions." The book is of modern origin, and does not even date beyond the present century. It was composed by the late Dastur Mulla Firoz, who took a leading part in creating the well-known schism among the Indian Parsis, and was the first high priest of the dissenting faction, called the *Kadmis*. He had been to Persia to get informations from the Persian Parsis about seventy-eight different questions. The informations he received, together with the questions to which they refer were published on his return in the above-mentioned book. The very first question he put to the Iranian Parsis, according to his book, related to the consecration ceremony of the *Atash-e-Vahrarân*. In the question it was stated that there existed among the Indian Parsis a difference of opinion as to the number of corpse-burning fires to be used for consecration-purposes: some maintaining that ninety-one different corpse-burning fires were required, while others believed that only one corpse-burning fire was sufficient, provided that ninety-one separate parts of it were taken. The

Dastur himself considered that ninety-one different corpse-burning fires would be required, and writes that the Iranian Parsis, too, were of the same opinion. It appears from the book that the Dastur took with him some Persian manuscript, in favour of the Iranian Parsis, who after examining it, pronounced the manuscript faulty, and agreed with the Dastur in maintaining that ninety-one different corpse-burning fires were required for proper consecration. On what authority or grounds they came to agree with him, is not stated. But it is a notorious fact that when the Dastur visited the Iranian Parsis, the latter were totally ignorant of the original Zend and Pahlavi literature and always relied on certain Persian translations for the religious information they required. They had a Persian metrical translation of the eighth Fargard in their possession, a copy of which their ancestors had sent to the Indian Parsis, and it is important to remark that not even in this translation any mention is made about the consecration of the *Atash-e-Vahrarân*. It appears from the old "Rivayet" that the Indian Parsis about three centuries ago, sent Nariman Hoshang, a learned Parsi, to Persia to inquire into the method of consecrating the *Atash-e-Vahrarân*. The answers given by Iranian Parsis of that time, show that they were as ignorant of the subject as their Indian brethren. Their polite answer was, that the Indian Parsis should ask some of their own Dasturs and Mobeds to deliberate among themselves on the subject, and, if such a deliberation was impossible, they should send a few Dasturs to Persia, where they would be willing to discuss the question with them. This answer, contrasted with the eagerness

which they usually displayed in imparting very detailed information on all subjects they were cognisant of, convinced the Indian Parsis of the time that their Iranian brethren were by no means more enlightened than the Indian Dasturs and priests.

Accordingly, about a century and a half ago, when the Indian Parsis intended to establish an *Astah-e-Vahrarân* at Nassari, certain Nassari Dasturs and priests consulted among themselves on the matter, and it is stated that, from the reading of the Persian metrical translation of the eighth Fargard, they come to the conclusion that the best thing to do was to collect the different fires mentioned in the Fargard, and from them to prepare the *Atash-e-Vahrarân*. But one difficulty occurred.

According to tradition, the fire of lightning was required, for the preparation of the *Atash-e-Vahrarân*. They, therefore, omitted one of the fires mentioned in the Fargard and substituted for it fire caused by lightning. A curious fact happened in consequence; for when Dastur Mulla Feroz went to Persia and showed the Iranians the authority on which the Indian Parsis had determined the constituent parts of the *Astah-e-Vahrarân*, the former at once suggested that, as the Fargard made no mention of the lightning fire, the fire omitted by the Indian Parsis should be substituted for the lightning fire. This fact shows that the Iranian Parsis, being as ignorant of the proper composition of the *Atash-e-Vahrarân*, agreed with the Indian Parsis to consider the fires mentioned in the Fargard as the legitimate constituents of the *Atash-e-Vahrarân*, but they disagreed from them as regards the theory of substituting the

lightning fire for one of the fires mentioned in the Far-gard, for the plain reason that this was only an oral tradition among the Indian Parsis, destitute of any documentary evidence.

As to the question of the proper and legitimate constituents of the *Atash-e-Vahrarān*, it is necessary to say a word of caution about the Pahlavi "Vazarkarde Dini," published by the late Dastur Dr. Peshotan B. Sanjana. The book purports to give among other things, a description of the consecration ceremony of the *Atash-e-Vahrarān* and we find there the same fires as are described in the "Ithoter Rivayet" of Dastur Mulla Feroz. The book, it appears, is taken even in Europe as an authority for explaining certain Zoroastrian tenets and ceremonies. But European scholars will be quite surprised to learn that a very large part of that work was composed during the present century by the late Dastur Edalji Sanjana, grandfather of Dastur Peshotan. When Dastur Peshotan published this book under the auspices of the trustees of the funds of the Parsi Anjuman, it was proved by the late Dastur Minocherji Jamasp Asana, once private secretary to Dastur Edalji Sanjana, that indeed the greater part of the work was composed by the latter. In consequence of this fact, the trustees were obliged to withdraw the book from circulation and most of the copies returned were destroyed by their orders. This extreme step had become necessary, because Dastur Peshotan had, unwittingly, declared it to be the composition of Dastur Mediomah, cousin to the prophet Zoroaster!

Now in answer to the question of the essential parts required for the *Atash-e-Vahrarān*, I have to call your

attention to the statements of the *Bundehesh*. The ninth paragraph of Chapter XVII clearly mentions what properly constitutes the *Atash-e-Vahrarân*, namely, Adar Gushasp, Adar Khodard and Adar Burzin Meher and besides, the fire of the hearth. The three fires mentioned by special names are the fire caused by lightning, the fire caused by the concentrated rays of the sun and the fire derived from subterranean substances, such as naphta, coal and so forth. These are the principal natural fires, to which the fire of the hearth is obviously added as another kind of natural fire. They are supposed to represent, as Dr. Haug says, "the essence of nature, the fluid pervading the whole earth, the cause of all growth, vigour and splendour"; and, on this account, they are given as the proper constituents or ingredients of the sacred fire, which is acknowledged to be the best emblem of purity and the visible representation of the divinity. Each of these fires, accordingly, is in the *Yasna* mentioned as worthy of special veneration. The idea of using a corpse-burning fire as a constituent of the sacred fire, is repugnant to the fundamental tenets of Zoroastrianism, because corpse-burning is explicitly prohibited, in the eight *Fargard*, on pain of immediate death. To maintain, therefore, that the corpse-burning fire is necessary as a principal constituent of the sacred fire would make the prescriptions of the *Vendidad* contradictory and ridiculous.

Gentlemen, these remarks, I hope, will be sufficient to show the importance of further inquiry and learned discussion. I have thought it advisable to lay these points before you, because I observe with great pain and regret that European and American scholars have been

misled to record certain statements, which are apparently in antagonism to the true spirit of Zoroastrianism. I regret this the more because the evidences on which they are led are spurious books and writing, alleged to have been composed centuries ago, where as in reality, they are comparatively very modern books of the beginning of the present century.

AERPAT MEHERJIBHAI PALANJI MADAN.



“THE SEEDS OF ZOROASTER”

Gentlemen,

The next subject on which I respectfully invite discussion is “the seed (semen) of the prophet Zoroaster”, from which, it is foretold, will arise in course of time three great leaders of mankind who will bring about the millenium. According to the Farvardin Yast the seed of the prophet is guarded over by the Fravashis; and according to the Vendidad and the Zamyad Yast, the *Saoshyant* Astvata-ereta will be born in the district along the river Kâsava, a branch of the river Haetumant, situated in the direction whence the rays of the sun are first seen. The Farfardin Yast also mentions the names of the two great leaders who will precede Astvat-ereta and who will, it is foretold, cooperate in his great work.

The Pahlavi books, amplifying this prophecy declare that those great leaders will be born from the three seeds of the prophet, and a Persian writer not understanding the meaning of the Pahlavi writer's al-

legory, and taking it literally, has come to the astounding conclusion that the seeds mentioned by the Pahlavi writer are really human semen, that they are preserved in the Kâsava and that three maids while bathing in it will conceive by those seeds and bring forth those great leaders. What the Avesta and the Pahlavi writers mean by the seed or the three seeds of Zarathushtra is simply the great truth, or the three cardinal principles Humata, Hukhta and Hvareshta, and the three leaders who will arrive about the time of the millenium represent those principles.

The first thing required is good thinking; and the first of the three leaders Ukhshyat-ereta represents the good thinking; the next thing required is to express the good thought in words and Ukhshyat-nemah represents the good thought expressed in words. Lastly it is required to put the good thought and words into action and thus complete the great work intended by the prophet. The Saoshyant Astvata-ereta represents this complete action. Ukhshyat-ereta, Ukhshyat-nemah and Astvat-ereta are not proper nouns. They are simply the appellations or the attributes of the three future leaders. Their appellations or attributes are conceived from the three great divisions of light. According to the Avesta, light is divided into three great parts: The Ushaina, the Bâmdâd or the Mithra light and the sun. The time of the Ushaina light is that of midnight when the light is beginning to appear from below the horizon. At the time of the Bâmdâd, we just see the twilight and lastly, the sunshines in full lustre. Ukhshyat-ereta or its Persian equivalent *Ushedar* is derived from the same root as Ushaina; *Ushedar-*

Bami, the Persian equivalent of *Ukhshyat-nemach* is derived from the *Usrochaiti Bamyā*; and the appellation *Saoshyant Astvata-ereta* is derived from the action of the sun which, on account of its heat gives vigour and growth to the vegetable and animal creation.

The allegorical explanation which is given about the three seeds of *Zarathushtra* holds good also in the case of the mothers who are said to conceive by those seeds. Their names, *Vanhu-fedhri*, *Srutat-fedhri* and *Eredat-fedhri* or *Vispataurvairi* are like the names of their sons not proper nouns, but certain appellations or attributes, and mean the nourisher or mother of the good thinker, the nourisher or mother of the good teacher and lastly, the nourisher or mother of the raiser of the fallen or of him who will complete the millenium and wipe off all evils from the earth.

The *Avesta* conceives that the complete progress, that is the millenium, will be preceded by two different phases: in the first, all people will begin to conceive good ideas, and in the second, they will express those ideas in words and in the millenium they will put all those ideas into action. The leader who will perform the great work in the first phase is styled *Ukhshyat-ereta*, of the second *Ukhshyat-nemah* and of the third the *Saoshyant Astvat-ereta*. That will be the result of the three principles or seeds, *Humata*, *Hukhta* and *Hvaresta* of *Zarathushtra*, and, accordingly, in the figurative language, the three leaders are called the sons of *Zarathushtra*. The writer in the *Pahlavi Bundesh*, working upon this figure says that *Zarathushtra* tried to bring forth the three sons in his own life-time, but failed: the seeds having no

congenial soil at the time, were taken up by the Yazata Nairyoshang, who delivered them to the Yazata Anahid, and in time will blend them with mothers. Nairyoshang represents the heat and Anahid, water. Just as through the action of the heat and water, vegetable and animal creation grow and are matured, so will the three seeds of Zarathushtra grow and mature in time, through the same action and bring forth the millenium. The Avesta or the Bundeshsh says nothing about maidens bathing in a river and conceiving therefrom. The bathing in a river is, as well-known, totally repugnant to the tenets and precepts of the Zarathushtrian religion. The Avesta simply says that the great leader Saoshyant Astvat-ereta will be born along the river Kāsava Haetumant, situated in the direction from which the light first begins to arise, or where the first rays of the light are first seen, that is, from the Eastern border. The river Kāsava Haetumant is near Balkh, the place from which Zarathushtra promulgated his religion, and it is foretold that the same place will have the honour of the birth of those leaders who will complete the work of the prophet and bring about the millenium.

As I am unaware that the interpretation given above to the three seeds of Zarathushtra, has ever before been proposed and as long comparative study has convinced me of the allegorical character regarding the passages in which the story is related, I would place it before the Iranian scholars as a humble attempt of mine to solve this important problem.

AERPAT MEHERJIBHAI PALANJI MADAN.



NOTE RECTIFICATIVE

À L'ARTICLE

"LE TRIANGLE ET LE CARREAU"

Page 5.

Dans la correction attribuée à M. Ludwig, il a été imprimé par inadvertance *ugró* comme au texte du R. V. Il faut, bien entendu, lire *ugrá*, le substantif *ágrī* n'étant attesté nulle part en sanscrit que comme féminin.

V. H.

MICHEL BRÉAL À GRAZIADIO ASCOLI

Nous avons, dans le Résumé des Bulletins, fait mention des félicitations adressées par M. Bréal à M. Ascoli à l'ouverture du Congrès; voici le texte même du grand maître français: « En mon nom, et au nom des linguistes français, j'envoie de cordiales félicitations au maître illustre, qui a partagé ses recherches entre les langues anciennes et les langues modernes. Si, en ce moment, à côté du Congrès des Orientalistes, il y avait aussi un Congrès des Romanistes, on se disputerait pour savoir qui a le plus de droit de revendiquer pour soi le grand nom d'Ascoli. Puisse-t-il encore de longues années, faire profiter la science de son esprit original, de sa méthode élégante, de son immense savoir!

MICHEL BRÉAL.

INDEX

RÉSUMÉ DES BULLETINS DU XII^{me} CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Avant la réunion du Congrès.....	Page	v
Appel aux Membres Italiens.....		viii
Appel aux Membres étrangers.....		xii
Appel aux Foumains		xix
Correspondance royale		xxiv
Programme.....		xxv
<i>Adhésions au Congrès</i>		xxxiii
<i>Instituts et membres adhérents.</i>		
Instituts.....		xlii
Membres.....		xliv
<i>Liste des ouvrages offerts au XII^{me} Congrès des Orientalistes</i>		lxxii
<i>Compte-rendus des séances.</i>		
Séances préliminaires		cv
Présidents et Secrétaires		cviii
Séance d'inauguration du Congrès au Capitole.....		cx
Séance préliminaire pour les travaux des sections.....		cxvii
<i>Procès verbaux des réunions scientifiques.</i>		
I ^{re} Section — Linguistique générale indo-européenne		cxviii
II ^{me} Section — Géographie et ethnographie de l'Orient.		cxix
III ^{me} Section — Hist. des Religions, Mythologie et Folk-lore ...		cxixiv
IV ^{me} Section — Chine, Japon et Corée.....		cxixix
V ^{me} Section — Byrmanie, Indo-Chine, Malaisie, Madagascar ..		cxlvii
VI ^{me} Section — Inde et Iran.....		cxlvii
VII ^{me} Section — Asie centrale		clx

VIII ^{me} Section — Langues et littératures sémitiques....	Page . clxiii
IX ^{me} Section — Monde Musulman.....	clxxvii
X ^{me} Section — Egyptologie et Langues africaines ..	clxxxix
XI ^{me} Section — Grèce et Orient ..	cc
XII ^{me} Section — Langues et traditions américaines ..	ccxx
Séances générales des sections réunies.....	ccxxxii
Séance des délégués.	celviii
Séance de clôture ..	celxi
Banquet d'adieu ..	celxvii

SECTION INDE ET IRAN

Proposal for a classified catalogue of the literature of oriental research. (M. J. Burgess)	1
Le triangle et le carreau (R. V. I. 152. 2). (M. Victor Henry).	5
Suvarṇavarṇa-avadānam et Vratāvadānamālā. (M. L. Feer)...	19
What place should Anusvāra and Visarga occupy in the sanskrit alphabet? (M. J. Kirsto)	31
Relations diplomatiques des français avec le roi de Ceylan en 1672. (M. Henri Froideraux)	47
Astronomy in the Rīg Veda. (Emmeline M. Plunket)	55
The « Rāma-ṭaṅkas » or the coronation medals of the Kings of Vijāyanāgara, the modern Bijānagar in Southern India. (Dr. Gerson da Cunha).....	101
Sulla leggenda dei quattro Pratyakabuddha. (P. E. Pavolini)...	129
Les livres sacrés des Sikhs. (M. Macauliffe).....	139
A note on the British collection of Central Asian antiquities. (A. F. Rudolf Hoernle)	151
Interpolation im rājasūya- und jarāsamdhaparva (Sabhāp. xii u. flg.) des mahābhārata. (A. Ludwig).....	187
Su Bhartṛhari. (Ermenegildo La Terza).....	201
Ancora su l'iscrizione pehlevica di Dublino. (L. C. Casartelli) ..	207
The sacred fire of the Parsis called the Atash-e- Vahrarān. (Aerpat Meherjibhai Palanji Madan) ..	213
« The seeds of Zoroaster ». (Aerpat Meherjibhai Palanji Madan)	221
Note rectificative à l'article « Le triangle et le carreau. » (V.H.)	225
Michel Bréal à Graziadio Ascoli	225



UNIVERSITY OF MICHIGAN
[REDACTED]
3 0016 03003 0033



